LES MÉDIATEURS ET LES MOYENS DE LA MAGIE LES HALLUCINATIONS ET LES...

Henri Roger Gougenot des Mousseaux


313
NAZIONALE
FIRENZE

DE LA MAGIE

LES MÉDIATEURS

ET LES MOYENS

DE LA MAGIE

Buonamici

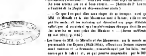
PARIS. — TYPOGRAPHIE H. PLON, RUE GARANCIÈRE, 8

LES MÉDIATEURS
ET LES MOYENS
DE LA MAGIE
LES HALLUCINATIONS ET LES SAVANTS
LE FANTOME HUMAIN ET LE PRINCIPE VITAL

PAR LE CHEVALIER

GOUGENOT DES MOUSSEAUX,

Auteur du livre LA MAGIE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, de DIEU ET LES DIEUX, etc.



« Parfaitement orthodoxe... vous avez traité votre sujet en maître... Ne vous arrêtez pas en si beau chemin. — (Lettre du P. Ventura à l'auteur de la *Magie au dix-neuvième siècle.*)

« ... Ce que l'on peut dire sans risque de se tromper, c'est que MM. de Mirville et G. des Mousseaux sont à la tête, s'ils ne sont pas les seuls, de ces écrivains qui déroulent une page d'histoire catholique et constatent que les phénomènes étranges dont ils sont les témoins ne sont point des illusions. » — (*Revue médicale*, 31 mai 1861, p. 636.)

« Les livres de MM. de Mirville et des Mousseaux, sur le monde mi-pra-sensible des Esprits (1853-1854), offrent une lecture extrêmement curieuse et intéressante, non-seulement par les faits, mais encore par le talent et, *ce qui pourra surprendre*, par le BON SENS de ces écrivains. » — (*Gazette médicale*, 25 février 1854.)

« Leurs livres ne sont pas l'écho, mais l'interprète l'un de l'autre. » — (*Bibliographie catholique*, juin 1854.) (suite au verso.)

PARIS,

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

8, RUE GARANCIÈRE, 8.

1863

CAUSERIE AVEC LE LECTEUR.

J'offrais au public, il y a deux ans, un livre tout à fait indépendant de ce dernier, et qu'il accueillit avec grâce : la raison en paraît assez simple, l'heure de ce livre était venue; il ne devait étonner que les faibles. Son titre disait : *La Magie au dix-neuvième siècle, ses Agents, ses vérités, ses mensonges.*

Quel y avait été le premier de mes soins? Le voici : Placer sous l'œil de tout investigateur une série de faits marqués au sceau du Merveilleux, et que, de mes yeux, j'avais vus, vus à loisir et de nouveau, puis encore : faits nombreux, d'ordres variés, et dont ma plume ne signait le passe port que lorsque de doctes et graves amis, unissant leur vue, puis leur parole à la mienne, devaient chasser de la pensée de tout homme sobre jusqu'à l'ombre du doute.

Mais, les auteurs de ces faits étranges, de quel nom devions-nous les nommer? anges? démons? âmes des morts? âmes des vivants séparées pour un instant de leur corps, et par quel art? force mystérieuse et fluidiforme? force indéfinie, inconnue? Que de points d'interrogation, et que de sujets de recherches!

Et les anges, ou les Esprits, sont-ils doués des moyens de se prêter à l'exécution de tels phénomènes? Mais d'abord qui sont les anges ou les démons? Que sont les âmes? damnées ou bienheureuses; souffrantes, séparées du corps ou liées au corps, peuvent-elles tomber sous nos sens, prendre forme et nous apparaître? Et, se dérobant dans leur invisi-

bilité, doivent-elles obéir à notre parole, céder à nos désirs, se plier à notre service? ou bien, deviennent elles, à leur bon plaisir, la terreur et le fléau des vivants?

Puis, l'ange, l'âme, le démon nous tiennent-ils, au gré de leur caprice, un langage intérieur; et la nature leur a-t-elle permis de pénétrer et de piller la pensée de l'homme?

Mais, d'autres questions encore, et souvent moins brutalement accueillies, agitaient ces pages. Un fluide universel, revêtu de caractères merveilleux et presque divins, émane-t-il de tous les corps de ce monde? Y porte-t-il, selon sa mesure et son activité, ses facultés prodigieuses? Le fluide oraculaire de l'antiquité ne serait-il pas celui que nous voyons réapparaître, escorté de tout un fracas de phénomènes? N'aurait-il point quelque vérité tombée dans l'oubli, quelque important secret à nous redire? Et le fluide animal ou animique du magnétisme, qu'il soit ou non le même que celui des oracles, ne devrait-il point achever, pour notre édification, ces merveilleuses confidences? En un mot, le tout-puissant Protée des anciens, cet être à mille formes et dont le caprice se joue des mains ouvertes pour le saisir, est-il ce mystique fluide? ou bien, le fluide par la grâce duquel s'opèrent ces prodiges n'est-il au contraire, — s'il existe, — qu'un passif instrument de ce Protée? En d'autres termes, de malins Esprits seraient-ils les agents ordinaires du magnétisme; et cet art, fécond en merveilles, ne présente-t-il à nos yeux éblouis qu'un des chatoyants aspects de la Magie???...

La tradition, la doctrine et notre propre expérience nous conduisirent donc au travers de mille récits de larves et d'apparitions, d'étrangetés et de merveilles, en face de la force, fluidique ou non, mais latente, dont les explosions venaient de réveiller le monde.

Après avoir envisagé, tour à tour, l'aspect physique et l'aspect intellectuel de ce Grand Inconnu, nous avons étudié

puis décrit ses goûts religieux et ses tendances morales ; il nous sembla ne l'avoir point quitté sans la dépouiller de ses voiles.

Et, d'ailleurs, le Voyantisme, ce prodigieux état de quelques tristes élus de l'humanité, en accumulant ses phénomènes sur la personne de ses sujets les plus célèbres, nous offrit l'avantage de rendre animés et parlants les nombreux exemples dont s'étaient enrichis nos chapitres, et d'en concentrer la lumière sur un petit nombre de têtes. Nul résumé n'accumulait plus de vie.

Telle fut la tâche conduite à fin dans le volume de la *Magie au dix-neuvième siècle*, et l'illustre P. Ventura, l'ayant examiné feuille à feuille, écrivit en tête une lettre des plus flatteuses, reproduite par l'éditeur, et dont le lecteur orthodoxe me permettra de détacher quelques phrases afin de le rassurer :

« Enfin, votre livre fera justice à la fois de cette tourbe niaise qui, dans son incomparable aplomb, ose contester des faits admis par l'humanité tout entière ; et de prétendus savants... qui, respirant à pleins poumons l'absurde, nous gorgent d'interprétations aussi contraires à la véritable science qu'elles le sont au plus vulgaire bon sens. »

« Dans un temps d'ignorance et de négation universelle, il y a du courage dans une telle entreprise. »

« Parfaitement orthodoxe, vous avez su éviter les erreurs de Görres, dont le livre… fourmille d'hérésies religieuses et scientifiques, et fausse du même coup la science et la foi. »

« Vous avez traité votre sujet en maître ; ne vous arrêtez pas en si beau chemin. Dieu bénira vos efforts, » etc., etc.

Lorsque tombaient sur mon livre ces paroles d'encouragement, j'étais en train de marcher ; l'illustre docteur le savait, et je ne me suis point arrêté, voici cette année quel est mon

titre : LE MONDE MAGIQUE; et les sous-titres en donnent la clef : LES MÉDIATEURS ET LES MOYENS DE LA MAGIE; LES HALLUCINATIONS ET LES SAVANTS; LE FANTÔME HUMAIN ET LE PRINCIPE VITAL. Il appartient à la table des matières d'en offrir à la fois le plan d'ensemble et les détails; elle en est le tableau microscopique!...

La Magie est donc! elle a ses agents; c'est là ce que nous venons d'établir. Établissons aujourd'hui que ses agents, à leur tour, ont leur moyen d'action et souvent leurs médiateurs : nombreuses et pullulantes familles qu'il n'est point sans intérêt de connaître.

Médiateurs et moyens! Effacez ces deux termes de nos recherches, et toute notion de la Magie reste tronquée, boiteuse, incomplète; tandis que, les saisir et les suivre de l'œil au jour fixe et sobre de la vérité, c'est pénétrer la partie mystérieuse d'un art perfide, autour duquel recommence de nos jours à se jouer une foule imprudente.

D'autres médiateurs, hâtons-nous de l'exprimer, et d'un ordre autrement élevé que celui de la Magie, occupent une ligne parallèle. Nous nous estimons heureux, chemin faisant, d'initier nos lecteurs aux œuvres de ces hommes sacrés; et, convaincu sommes-nous que, tôt ou tard, ils en éprouveront une reconnaissance sérieuse. Quiconque voudra céder au plaisir de se rendre en touriste au magnifique pèlerinage de Saint-Hubert pourra voir et revoir à satiété l'un de ces médiateurs détruisant, à poste fixe, dans les veines humaines, et au nom de l'un des serviteurs du Christ, le virus indestructible de la rage.....

Mais, hors de cette ligne radieuse et sûre, que glissant et scabreux est le terrain sur lequel s'aventurent nos pas! Que de provocantes illusions, caressant nos appétits curieux, s'y mêlent aux réalités qui frappent nos sens! Il faut donc qu'un rayon du jour jeté sur ces sources d'erreur y prête au public

ses clartés. Sinon, que de chutes et de ruines, si grand est le nombre, et si nombreuse est la diversité des esprits qui s'engagent dans ces questions, qui s'amusent et se laissent prendre à leurs futilités apparentes; si rares sont enfin ceux à qui ne manquent ni les moyens ni le temps d'en sonder les ténebreuses profondeurs!

Omettre le soin de répandre cette lumière, en vérité, ce serait, si l'on y songe, céder le haut du pavé à certaines spécialités scientifiques, infectées du *virus* de préjugés d'écoles ou d'amphithéâtres, mais auxquelles un courtois et assez légitime usage décerne le nom de savants; ce serait laisser leur parole se substituer, à notre grand dommage, aux données de l'expérience et aux règles les plus simples du bon sens; ce serait s'éclipser lâchement devant des hommes pour lesquels, — sur ce terrain, — TOUT EST RAISON, EXCEPTÉ LA RAISON ELLE-MÊME[1].

C'est assez dire si les chapitres où s'étalent quelques unes des variétés d'hallucinations qui travaillent et bouleversent les facultés de l'homme nous semblèrent une œuvre opportune. Les exemples dont nous avons semé ces pages seront d'une utilité d'autant plus universellement sentie qu'ils mettent en relief, de préférence, l'échantillon du mal hallucinatif qui s'attache aux sens et à l'intelligence du monde voué par état à la culture des sciences profanes.

Eh quoi! se récrieront quelques pusillanimes, mais iriez-vous donc vous attaquer aux savants? Oseriez-vous? y penser-vous? — Oui, certes, j'y pense, et qui le trouvera mauvais? Je n'attaque chez les savants que la partie malade, que

[1] La plupart des gens du monde scientifique qui tranchent les questions de Surnaturel restent étrangers aux plus rudimentaires notions des sciences sacrées et philosophiques. Chaque jour les en isole et les en sépare plus profondément. A quel crédit le savant a-t-il droit, lorsqu'il tranche audacieusement du maître dans un milieu où son ignorance est superlative?

le côté de l'ignorance. N'est-ce point la participer à leurs efforts, rendre hommage avec eux à la Science, et m'associer à ses progrès?

— Ah! l'espèce est chatouilleuse, garde à vous! Ils ont, ils auront pour eux le public...

— Qui sait! Et pourquoi les craindre? En tout cas, je porte en mains les cinq cailloux que David, marchant contre Goliath, ramassa dans l'eau du torrent.

— Mais, faire voler vos cailloux ou tirer l'épée, c'est demander à périr par l'épée! Jésus-Christ le disait à saint Pierre, frappant Malchus.

— Mieux vaudrait donc, selon vous, mourir de la peste? Faut-il l'avouer, non; tel n'est point encore mon goût! Et n'ayant ni le caractère ni la mission sacrée de saint Pierre, je me crois permis de militer, à l'exemple des croisés qu'animait la voix de saint Bernard. J'abats donc au besoin l'oreille de Malchus; Malchus est si provoquant quelquefois, et l'une de ses deux oreilles est si longue!

Vers ceux dont la gaucherie scientifique se forme sur ce type des serviteurs de la science pharisaïque, je laisse d'ailleurs se décocher d'elles-mêmes ces paroles de vérité profane :

Oui, « je vous suis garant
Qu'un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant,
La sottise, dans l'un, se fait voir toute pure,
Et l'étude, dans l'autre, ajoute à la nature
Et c'est mon sentiment, qu'en fait comme en propos,
La science est sujette à faire de grands sots.
Si les raisons manquaient, je suis sûr qu'en tous cas
Les exemples fameux ne me manqueraient pas. »
(Molière, les *Femmes savantes*, acte IV, scène III.)

Homme du monde, j'aime à m'élever contre la fausse science, ou contre la science faussée, dont les doctrines sont un des fléaux les plus destructeurs de l'esprit social, un des

maux les plus inaperçus de notre époque. Je pense que ce combat est facile s'il a ses dangers,

> Et que l'esprit du monde y vaut, sans flatterie,
> Tout le savoir obscur de la pédanterie.
>
> (*Ibid.*)

Je frappe donc; mais Dieu me préserve de diriger mes traits vers des savants qui ne soient que des sots! C'est dire à mes adversaires de ne point s'offenser si je les distingue. Je tue ou je me fais tuer, c'est ma vocation; mais je n'insulte pas, et je suis souvent ce simple soldat qui, ne se proposant dans la bataille d'autre but qu'une tête couronnée, fondait religieusement *tout son or* pour couler la balle destinée à porter le plus haut possible ses respects et ses coups.

Oui, je frappe; car la charité, qui ne doit être ni quinteuse ni hargneuse, ne peut être, chez l'homme qui milite, ni patience ni douceur à outrance. Il ne lui appartient point d'être-bêtise; vérité trop méconnue de nos jours!... Présenter le fer au mal, pour le guérir; frapper l'individu pour défendre et servir le public qu'il attaque et désole, telle est la loi de la grande charité! Celle-ci veut, comme la saine politique, que les mnimes considérations ne tuent point les grandes. Elle défend à la morale publique, à celle qui tient le glaive des lois, de se laisser niaisement immoler aux exigences de la morale individuelle et bourgeoise.

Sous le règne du principe des majorités, cette vérité d'utilité publique devrait être banale, descendre aux rez-de-chaussées des maisons, et courir les rues. A peine, au contraire, apparaît-elle dans le salon des gens dont la religion devrait être lumineuse et l'esprit doctoral.

Enfin, et puisque nos yeux se sont suffisamment arrêtés sur la population scientifique, et sur les hallucinations auxquelles l'assujettit sa faiblesse de tête ou de cœur, hâtons-nous de virer de bord; tournons notre vue sur l'une des rami-

fications les moins explorées et les plus importantes de la question magique. Et laquelle encore? Celle qui, se mêlant à quelques-unes des plus attachantes énigmes du domaine de la science médicale, nous laisse pénétrer à la fois du regard la nature et le rôle du fantôme humain. Grande et singulière est en effet la place que l'erreur ou la vérité s'efforce d'assigner, dans tous les temps, à l'*image vivante* de l'homme, au spectre humain, à son essence, à ses facultés, à son jeu posthume, et, disons plus, à ses apparitions contemporaines de la vie du corps, cette gaîne animée dans laquelle il plaît à quelques savants de le loger et de l'héberger.

Indifférents à ces deux grandes causes d'erreurs et de déceptions, certains lecteurs refuseraient-ils de se familiariser avec les nombreuses et incroyables étrangetés du mal hallucinatif? Ou bien, laisseraient-ils, avec dédain, fuir et s'échapper loin de leur vue les notions propres à fixer leur jugement sur les apparences ou les réalités du fantôme? Libres les dirons-nous, a coup sûr, et fort licite est leur apathie; pourvu que, prompts et modestes, leurs yeux se détournent dès que surgit le moindre phénomène, empreint du moindre semblant de Merveilleux. Sinon, inhabiles qu'ils seraient à démêler la présence ou l'action des Agents, des Médiateurs, et des Moyens de la Magie, nous les verrions s'égarer à chaque pas devant le reflet de fausses lumières, l'écho trompeur de voix railleuses, ou le jeu d'ombres perfides.

A plus forte raison ne sauraient-ils, avec honneur et sécurité, s'aventurer au travers des grands phénomènes que disperse ou ramasse, au milieu des ténèbres de ce monde, la puissance magique, prononçant ici-bas son dernier mot. Étrangetés inouïes et maudites, météores incendiaires, spectacles ardents, au foyer desquels s'allume la fureur de savoir, de pouvoir et de jouir!

Ayant suivi d'un œil tenace ces hauts phénomènes; les ayant observés dans leur cause, dans leur marche et leur but, j'ai laissé ma plume les isoler et les grouper dans des pages que le public me permettra, je l'espère, de placer entre ses mains dès qu'il aura pris congé du dernier chapitre de ce volume. Je me figure y avoir assez fortement préparé l'esprit du lecteur.

Les rayons d'un jour assez nouveau descendent et luisent sur leurs variétés bizarres, tandis que, les soumettant à l'analyse, je sépare les uns des autres les tissus et les éléments dissemblables dont se compose leur substance. Le Merveilleux sabbatique, sans s'y effacer ou s'y amoindrir, s'y révèle, non plus comme un épouvantail de la raison, mais comme un accompagnement et une conséquence naturelle de la complexité des choses de ce monde, et des irrégularités maladives de l'existence humaine. Ainsi le voyons-nous, de temps en temps, se mêler, de la manière la plus historique et la plus simple, aux actes de la vie publique des peuples, et de la vie secrète de certains hommes affreusement privilégiés... Mais attendons l'heure, assez prochaine, où mon plan se révélera de lui-même.

Cependant, devant les exemples, — et quelques-uns sont tout récents, — devant le seul nom de ces phénomènes, qu'il semble difficile encore de prononcer sans une certaine audace : la bilocation, la lycanthropie, l'incube, les sabbats, posons-nous une question préparatoire.

La croyance au Merveilleux, c'est-à-dire à certains rapports, que je m'abstiens de limiter, entre les Esprits invisibles et l'homme, doit-elle être un effort de notre raison? En est-elle, au contraire, un besoin, une nécessité?

Elle en est un impérieux besoin! Quoi de plus simple à concevoir? et quelle vérité retentirait sur un ton plus ferme du haut de nos chaires professorales, si les hommes que

l'Europe moderne appelle *ses penseurs* voulaient ou osaient donner le pas à la raison, que leurs écoles glorifient, sur le préjugé, que leurs bouches accablent de sarcasmes, mais que leurs mains couronnent. Écoutez :

En me développant, je me répète; mais telle redite vaut une découverte. Sans donc rappeler que LA FOI EST LE COMMENCEMENT DE TOUTE SCIENCE, bornons-nous à faire observer que l'un des plus fréquents rapports imaginables entre les règnes divers de la nature [1], c'est le rapport d'assimilation. Et quel est donc ce rapport? Un mot l'exprime : il est celui par lequel un être en absorbe un autre, le fait entrer dans sa substance, le rend aussi semblable que possible à lui-même.

Recueillons-nous un instant, et, du fond de ses abîmes à son sommet, parcourons d'un coup d'œil l'univers. Mes paroles s'adresseront par choix aux catholiques; mais il me suffirait de leur imprimer une modification légère pour que nul homme, s'il n'a le malheur intellectuel et moral d'être atteint d'athéisme, ne pût les repousser avec avantage; et je dirai :

Embrassant d'abord le règne des Esprits, si nous abaissons nos premiers regards sur les anges que la révolte a précipités dans d'invincibles ténèbres, ne voyons-nous point ces êtres de malice s'assimiler, avec une avidité de vampire, le règne spirituo-corporel, c'est-à-dire l'homme ou le règne animal-humain, qu'ils s'efforcent d'identifier à leur maladive corruption? Spectacle cruel et dégoûtant, dont le rapide effet est de repousser nos yeux vers le pôle opposé.

Voyez, voyez avec quelle sainte ardeur le règne angélique pur y attire l'homme et se l'assimile, empressé qu'il est de l'assimiler à l'esprit divin, auquel son bonheur est de s'assi-

[1] Règnes énumérés dans la préface de la *Magie au dix-neuvième siècle*.

miler lui-même! Entre ces deux extrêmes du règne spirituel, que la tradition, l'expérience et la raison nous révèlèrent, le règne animal, auquel l'homme appartient par son corps, s'assimile le règne végétal, et celui-ci le minéral. Quoi de plus élémentaire, et je dirai presque de moins connu?

C'est par ces échelons pourtant que l'animal, que le végétal, que la matière inorganique elle-même, suivant leur fin légitime ou pervertie, descendent et plongent, avec la chair de l'homme formée de leur substance, au fond des abîmes infernaux, ou progressent, montent et s'élèvent jusqu'à Dieu, cette fois encore par le fait de l'homme, emporté dans le cours de la circulation divine par le corps de Jésus-Christ, son type, sa nourriture, son intermédiaire, son tout-puissant médiateur.

Croire à ce merveilleux et incessant travail de notre monde, en voie de formation pour son éternité, c'est-à-dire admettre, entre les êtres visibles et invisibles de la création[1], le double courant de ces rapports que, dans le langage vulgaire et lorsqu'ils tombent sous nos sens, nous appelons le Surnaturel, et qui déterminent notre aboutissement soit à l'Esprit de lumière et de vie qui nous créa, soit aux Esprits de mort qui nous attirent vers leurs ténèbres[2], c'est donc croire, en définitive, à la loi de *nature*, à la loi de science et de *raison* la plus constante et la plus simple, sur laquelle l'observation puisse arrêter les yeux de l'homme.

Et, pourtant, cette croyance est à contre-sens de l'esprit du siècle, car elle suppose une foi ferme et lumineuse. Or, cette foi, qui nous l'inculque aujourd'hui? Qui facilite l'épanchement en nous de ce don, sans lequel les sciences pro-

[1] Factorem cœli et terræ, visibilium et invisibilium. — *Credo* de Nicée.

[2] Ce qui constitue les forces centripètes et les forces centrifuges du monde spirituel, types des forces centrifuges et des forces centripètes du monde visible.

fanes ne sont que lettres mortes ou tronquées? Quelle main versa en nos yeux cette lumière, hors de laquelle ils ne peuvent saisir les harmonies qui, de tous les règnes et de tous les mondes formant le plus magnifique ensemble, laissent percer à nos yeux le mot du grand problème de l'univers? Est-ce l'éducation que le monde actuel nous impose? est-ce la tradition qu'il nous transmet?

Un père de famille, précepteur de ses propres enfants, parcourant avec moi quelques-uns des feuillets de nos Évangiles et du rituel, où l'Église décrit le commerce sensible et redoutable qui, de temps en temps, ici-bas, éclate entre le monde des Esprits et l'espèce humaine. Assez ému de cette lecture : La doctrine que vous tirez de ces pages, me dit-il, n'est point article de foi! Vous ne me l'imposerez pas, je l'espère; vous ne voudrez point que, sous peine de risquer mon âme, je la professe aussi vertement que mon *Credo!*

O le digne homme! imposer? rien n'est moins que cela mon affaire et mon genre! Et quant à l'Église, elle n'a, que je sache, ni défini ni limité d'une voix impérative le degré de croyance où doit, en pareille matière, se fixer notre foi. Mais regarder de haut en bas les textes où l'Église parle un langage si clair, tourner le dos à ce qu'elle croit et pratique, le tenir pour symbole ou pour néant, et ne compromettre ni son bon sens ni son avenir d'outre-tombe, oh! vraiment, voilà qui semble difficile! Ma parole n'est point théologie; mais cette croyance est de tous les temps, de tous les cultes, et, dans la marche du catholicisme, vous la rencontrez à toutes les étapes aussi arrêtée qu'invariable. Ce rituel antique, réimprimé d'hier, et ces Évangiles, vous le disent; car rien n'a vieilli dans ces livres. L'usage n'y change et n'y changera jamais un mot. Ce qu'ils vous offrent à croire, pourquoi donc, s'il vous plaît, hésiter à en fortifier votre foi? pourquoi craindre de l'inculquer à vos enfants?

— A mes enfants! y songez-vous? A mes enfants! mêlés qu'ils sont à l'essaim de la jeunesse savante? à mes enfants, habitués aux raisonnements de la science? à mes enfants qui deviennent des hommes! Trop donner à croire, c'est lasser la foi. Non; qui demande avec excès blesse, et cesse d'obtenir.

O faiblesse navrante et ménagements cruels de ceux qui, sous prétexte de ne révolter point la raison, la détournent des sources où tant de siècles la virent, buvant la santé, puiser une séve invincible. Et d'où ce travers, d'où cette infirmité mentale, sinon d'une éducation vicieuse, faussée, lâche peut-être dans ses complaisances, et déteignant des aïeux sur leur postérité?

A nous de lutter contre ce détestable courant; à nous de chercher le progrès en portant notre attention sur les paroles que jetait un prophète à l'adresse même du Merveilleux, et que répète à notre profit l'évangéliste saint Jean.

Quoique Jésus « eût fait tant de miracles » devant le peuple élu, devenu le peuple réprouvé, « ils ne croyaient point en lui ». Mais leur incrédulité avait toute la bonne foi de la fausse conscience. « Il ne leur était point possible de croire. » En effet, Dieu, selon le langage d'Isaïe, avait « aveuglé leurs yeux », ces yeux si clairvoyants pour tant de minuties ou de merveilles naturelles qui échappent à la vue du vulgaire. Dieu avait « endurci leur cœur, afin qu'ils ne pussent ni voir des yeux ni comprendre du cœur. Car, si, voyant et comprenant, ils se tournaient vers moi, j'aurais à les guérir », disait le Seigneur[1].

Mieux donc vaut nous rendre sains et forts; mieux vaut prévenir en nous ce mal hébétant de l'incrédulité que d'avoir

[1] Non *poterant credere*, etc. (Évang. de saint Jean, ch. XII, v. 37, 44.) — Lire un des chefs-d'œuvre de Bourdaloue, son *Discours sur la fausse conscience*.

à le guérir; quel qu'en soit le degré, la cure en est si difficile et si rare! Une minute encore, écoutons :

L'absence du mouvement énerve nos membres et les atrophie; qui veut les fortifier les exerce; quelle vérité plus banale! Et, cependant, s'agit-il de nous élever pour les épreuves de la vie? voyez : ce que l'homme qui se croit sage, s'il a charge de former et de gouverner notre jeunesse, redoute le plus, c'est de généreusement exercer notre foi, c'est de lui donner du mouvement, c'est de la monter au niveau des pleines croyances de l'Église, lors même qu'à ses yeux l'Église est le régulateur de nos croyances[1]. Le conseil que sa prudence lui dicte, c'est de n'exposer à aucun prix l'avenir de ses élèves aux dédains de l'opinion et aux risées du monde. Voulez-vous donc que, sans rien passer au crible de ce que croyaient les apôtres et les évangélistes, les Pères de l'Église et ses conciles, ses saints et les canonisateurs de ses saints, il les exerce à le croire? Oh! non; ce serait trop exiger de son catholicisme, et fermer devant ses pas la voie de tout progrès.... Il n'aura sur les lèvres, si vous le pressez, que ces deux mots, devenus une banalité : l'essentiel suffit!

L'essentiel! j'avoue ne le point connaître et je n'ai guère envie de le jauger. Mais je me suis dit : S'il s'agissait de nous faire vivre, non point de la vie du moribond, mais de la vie de l'homme sain et robuste, appellerait-on l'essentiel ce qui ne suffirait que tout juste à nous empêcher de mourir? Que dirions-nous donc du médecin qui, dans son zèle à développer les forces et les ressources vitales de nos enfants, ne leur prescrirait pour régime que des viandes de valétudinaire, ou des cuillerées de bouillon bien comptées? Excellent

[1] Distinguons entre les croyances qu'il est clair et historique que l'Église adopte ou protège, et celles qu'elle nous impose à titre de dogmes, je ne parle ici que des premières.

et bien sage moyen, pourtant, de ne leur point surcharger l'estomac!

Innombrables et religieux imitateurs de ce prudent médecin, ah! que votre sagesse à doser la foi de vos élèves est admirable! Mais aussi que le résultat de vos soins témoigna des grandeurs de votre intelligence!

Un résultat contraire est celui que poursuivent mes pages, et j'ai demandé beaucoup à la foi de mes lecteurs sans que, jusqu'ici, les hauts ministres de l'Église qui daignèrent, après les avoir lues, y applaudir, se soient écriés : C'est trop! — J'ai demandé beaucoup à la foi, sans que la science profane, qui ne sut manier le livre de mon ami M. le marquis de Mirville ou le mien sans colère ou sans stupeur, ait pu trouver un mot [1] pour détruire ce que nous osions avancer et soutenir contre ses prétentions modernes, animés que nous étions, dès avant le jour de notre connaissance et de notre amitié, du ferme désir et de la certitude de la pousser à de merveilleux progrès.

Et le plus magnifique de ces progrès, ce sera la réconciliation, l'accord de la science et de la foi; accord indispensable à la santé de l'intelligence humaine; accord sans lequel les plus vantés concarts de la science ne sont que des harmonies incomplètes ou criardes, que de provoquantes ou prétentieuses cacophonies!

[1] Jusqu'à nos publications de 1863. Même confiance maxime pour celles-ci.

NOTE FINALE ET DE CIRCONSTANCE.

La Sorcière, de M. Michelet, vient d'oser se produire au grand jour, et nous la sommerons de comparaître dans notre prochain ouvrage. Mais, quoi qu'il fasse, M. Michelet n'a d'autre mission que celle de nous venir en aide, et de travailler pour l'Église; il s'en acquitte avec bonheur. La première condamnation que subissent les ennemis de Dieu, c'est de le servir! Ils sont les aveugles exécuteurs de ses grands desseins; M. Michelet le verra.

LE
MONDE MAGIQUE

CHAPITRE PREMIER.

LES MÉDIATEURS DE LA MAGIE. — TEMPS MODERNES.

§ I.

Marche sourde et rapide de l'art occulte se formant en religion. — Ses médiateurs, ou les médium. — Exemples. — Leur style et orthographe; remarque. — Comment on les juge en Amérique. — Les faits à Florence, envoi par M. de Mirville à M. des Mousseaux du manuscrit inédit du comte Spada; ce manuscrit. — M. Home à Paris. — Les faits et témoins. — Lettre du P. de Ravignan à l'auteur, et mot du P. Ventura. — Jugement de MM. Robert Houdin et Moreau-Cinti. — Rencontre entre M. Home et l'auteur. — Que penser de M. Home et des médium? — Consécration d'un médium. — Merveilles spirites. — Médium à sueur d'or, de diamant, etc. — Certificat doctoral. — Grêle et tonnerre à volonté. — Les Christs.

Sur le théâtre du surnaturel, le grand rôle est de nos jours aux médiateurs du merveilleux, qui va se révélant, se réhabilitant d'heure en heure, s'épanouissant sous les formes les plus variées dans de nombreuses écoles, dont chacune, déjà, sert de tête à des sectes sans nombre[1].

Les familles dissidentes que notre plume indique nous rappellent, par les miracles et les résultats de leur fécondité, cet animal-plante des grands océans, ce polype que nos naturalistes ont nommé zoophyte. Voyez-le donc n'être rien d'abord, échapper à l'œil, dormir d'un sommeil apparent tandis qu'il devient un monde, et révolutionner presque soudain la face des mers! Prenant en dessous et sans bruit les liquides immensités de l'abîme, dont les profondeurs l'engendrèrent, observez comme il jette autour de lui ses rameaux prompts à se multiplier; comme il s'élargit et s'al-

[1] Du Potet, Regazzoni, Eliphas Lévi, Piérart, Allan Kardec, etc.

longe, comme il grossit et grandit, comme il se hisse enfin sur lui-même, comme il perce, comme il chasse et remplace les flots, formant à lui seul de grandes îles et se présentant au jour, avec son misérable nom d'insecte-plante, sous la figure de continents nouveaux.

Inconcevable est, à cette vue, la stupéfaction des navigateurs et des pilotes qui, ne cherchant la vérité que dans leurs cartes, laissèrent la sonde s'endormir entre leurs mains, se contentant de juger des mers par le calme et l'azur de la surface. Lorsque les chocs et le talonnage du navire leur arrachent des cris de surprise et d'effroi, peuvent-ils croire que, de si peu de vie et de mouvement, soient sorties ces créations plates mais puissantes, ces mondes de récifs et d'écueils, ces coraux âpres et perfides dont la roche se rassasiant d'écume et de débris, jette tout à coup au devant de la vague et de la nef, son nom sinistre de brisant!

Ainsi crut, avec une sourde et active constance, au-dessous du monde patent et ouvert au soleil, le monde occulte qui, de nos jours, perce, se découvre, s'épanouit, *absorbant* ou *repoussant* au loin le flot de populations catholiques dans les bas-fonds duquel il prit naissance, et demandant au géographe du globe moral et religieux un nom digne de sa puissance, et qui le distingue.

Aux médiateurs que nous appelons aujourd'hui médium, aux interprètes de ce monde, et aux *moyens* dont l'art qu'ils exercent arme leur bras, le droit appartiendra d'occuper notre premier chapitre. Ce sont les médiateurs mêmes et *les moyens de la magie*, dont nous avons, tout naguère, décrit avec ordre et mis en évidence *les agents*[1]. Nous devons saluer en eux les pontifes d'un monde redevenu nouveau; monde hostile au catholicisme que, le plus sou-

[1] *La Magie au dix-neuvième siècle, ses agents*, ses vérités, ses mensonges. Un vol. Plon, 1864.

vent, il feint d'honorer, mais dont il étouffe, poursuit et dénature avec une rage hypocrite les vérités fondamentales. On les nomma selon les temps, les circonstances et les lieux, pythonisés, Voyants, mages, magiciens, sorciers, goëtes, que sais-je encore! et préoccupons-nous pour le moment, moins du nom que de la chose.

Le moins malhonnête donc, ou plutôt, et pardon du mot, le plus fashionable courtier du surnaturel spirite ou démoniaque[1], c'est aujourd'hui, si je ne me trompe, le médium.

Oh! s'il vous plaît, qu'appelez-vous donc un médium?

Vers 1850, l'attention fut attirée aux États-Unis d'Amérique « sur divers phénomènes étranges consistant en bruits, coups frappés, et mouvements d'objets sans cause connue. Ces phénomènes avaient souvent lieu spontanément... Mais on remarqua aussi qu'ils se produisaient plus particulièrement sous l'influence de certaines personnes que l'on désigna sous le nom de médium[2], et qui pouvaient en quelque sorte les provoquer à volonté, ce qui permit de répéter les expériences[3]. »

Mais chut! chut! et que ne laissons-nous les faits eux-mêmes prendre la parole et nous renseigner?

Oui vraiment! car nous sommes en séance dans la ville des Médicis. Une personne promue, par la grâce des Esprits, à la dignité de médium réunit autour d'elle l'élite de la Toscane. Une table parlante, c'est-à-dire un interprète de second ordre, un médium de bois, est là qui converse en son télégraphique langage, et l'un des spectateurs lui demande le nom des anciens propriétaires du palais où l'on siége. —

[1] Démon, ou δαίμων, signifie Esprit.

[2] Je n'entends parler ici que du médium *de profession*, et non du médium accidentel.

[3] *Le Spiritisme*, p. 3. Allan Kardec, pseudonyme, auteur d'écrits spirites qui sont naturellement absurdes, mais remplis d'artifices et dangereux.

Elle s'arrête; on attend! mais une fenêtre s'ouvre. Qu'est-ce donc? — Un bras passe et jette un billet. Est-ce possible? On se précipite vers le bras de l'inconnu; mais, point d'inconnu! une main seule! une main glaciale, avec son bras sans épaule, et du vide partout.... Horreur! Vite, on se retire, on se disperse, chacun a frémi...

Voilà *le fait*, éclos sous l'incubation d'un médium! Un médium est l'être qui sert de canal et d'introducteur à ces phénomènes; et partout aujourd'hui s'agitent et les Esprits et les médium. — Toute l'Italie nord en est envahie, « ainsi que Genève et Munich »... Que se prépare-t-il donc d'effrayant pour ces pays... pour l'Europe[1]?

Les trépieds fatidiques sont devenus à Milan un article de commerce, et se vendent publiquement à la douzaine. — *Lettre de M. de Mirville à M. des Mousseaux*, 26 *mars* 1856.

Et, « c'est chose bien remarquable, soit dit en passant, que le respect des Esprits pour la ville de saint Pierre. On dirait que l'ange du môle d'Adrien leur crie à sa manière : *Andate via* » (*ib.* fév. Rome), arrière, arrière, et cherchez fortune ailleurs!

Nous venons donc de voir à l'œuvre un médium; et, que le médium soit homme ou femme, table ou baquet, ainsi que du temps de Mesmer, oh! n'importe!... Mais qu'est-ce donc après tout qu'un médium, et que signifie ce mot?

[1] Lettre de M. de Mirville à M. des Mousseaux. Rome. 23 février 1856. — Lire à l'appui, sur Munich, la lettre d'adieux de Son Éminence le cardinal Reisach, archevêque de Munich à ses diocésains, reproduite dans l'*Univers*, le 17 août 1856. Nous verrons, tout à l'heure, M. le comte Spada, témoin et narrateur des faits les plus étranges, refuser de croire aux Esprits, en tant qu'agents de ces phénomènes. — Le P. Ventura appelait alors cette invasion « l'un des plus grands événements de notre siècle ». Sa science religieuse et historique lui défendait d'en rire. C'était à ses yeux le signe avant-coureur et infaillible d'ouragans politiques dont la pensée le glaçait d'effroi.

Je vais brièvement le dire, et d'après mes recherches poussées en remontant le cours des siècles, et d'après mes fouilles au travers de masses et de pyramides d'ouvrages, écrits depuis une vingtaine d'années en diverses langues. Mes paroles auront d'ailleurs pour garant mon expérience toute personnelle, et mieux encore, celle de savants et très-consciencieux amis.

Que les médium le sachent ou qu'ils l'ignorent, ils ne sont, et leur nom le dit, que des médiateurs ou intermédiaires entre l'espèce humaine et les agents extra-naturels du monde spirite, c'est-à-dire démoniaque ou magique. Or, le magnétisme, nous ont dit les grands maîtres de cet art, c'est la magie! et c'est là ce que, dans un instant, nous répétera M. le docteur Littré, de l'Institut. Mais, à ce mot, si juste et si précieux, il faut ajouter que, « *le magnétisme est la base du spiritualisme, qui en est le couronnement;* vérité que nous ne saurions trop souvent répéter ». Ainsi nous l'affirme un célèbre expert, M. le docteur Ashburner, de Londres, recommandant aux magnétistes leur « divine science », et les conjurant de s'inspirer de l'esprit d'apostolat; c'est-à-dire de jeter leurs essaims, de fonder leurs séminaires, et de diriger leurs missions avec le zèle dont ont su s'animer MM. Allan Kerdec et Piérart. (*Revue spiritual. Piérart*, t. IV, n° 10, p. 364, etc.) Telles sont les vérités si pleines de lumière pour nos yeux, et, les paroles excitatives qu'accueille et réchauffe dans son hospitalière revue, l'onctueux patriarche du spiritualisme, M. Piérart, tandis que les spirites, réduits par leur généalogie non moins que par l'évidence à la piteuse condition de magiciens, se proclament « les continuateurs du Christ », digne émule du mage Apollonius de Tyane! — (*Ib.*, p. 376-326. — Docteur Morhéry).

Mais il est à noter que brute, matière ou homme, le mé-

dium, ce truchement du monde spirite, est rarement complet. Et de même que les dons de l'Esprit Saint aiment à se partager entre les fidèles [1], de même, aussi, les dons de l'inconnu que nous poursuivons, et qui chemine sur une ligne parallèle à celle de l'Esprit de sainteté, descendent dans leur variété bizarre, tantôt sur cette tête humaine et tantôt sur cette chèvre, sur ce poulet, sur l'oiseau de cette cage ou sur cet escabeau. — (Voir la *Magie au dix-neuvième siècle*, p. 310, etc., *Oiseaux*, de M. Tréfeu [2].)

Parmi les médium, dit le grand-juge Edmonds [3], dans son très-remarquable ouvrage, les uns ne semblent être doués que pour produire des *manifestations physiques*, que pour effectuer *le déplacement* d'objets matériels. Leur mission est, sans doute, de convaincre les incrédules de la présence d'un pouvoir *occulte* et *impalpable*, et de donner à nos sens la preuve d'une communion physique avec *une puissance en dehors du pouvoir humain!* (P. 91.)

D'autres médium, sujets ou non à des extases, parlent et subissent l'action d'*une influence occulte*, qui s'empare de leur esprit, et *force au dehors l'expression de* SES PRO-

[1] L'un reçoit du Saint-Esprit le don de parler dans une haute sagesse, dit l'apôtre saint Paul..., un autre le don de la foi, un autre le don de guérir les malades, un autre le don de prophétie, un autre le don *du discernement des Esprits*, un autre le don de parler plusieurs langues... Or, *c'est un seul et même Esprit* qui opère toutes ces choses. (Saint Paul, I Corinth. c. XII, v. 8 à 12.) Cependant, comme il est des hommes que Dieu comble, et, le plus souvent, en dérobant à demi la main qui verse le bienfait, il en est aussi que favorise de ses plus abondantes richesses l'agent extra-naturel du magnétisme ou de la magie!

[2] Porro si magi phantasmata edunt... habentes semel invitatorum dæmonum assistentem sibi potestatem, per quos et capræ et mensæ divinare consueverunt. — Tertull. Apolog. 23.

[3] Edmonds, grand-juge, le docteur Dexter et l'ex-sénateur Tallmadge, gouverneur du Visconsin. — J'ai lu *et cité* les écrits de ces trois personnages, dans *Mœurs et pratiques des démons*, mais j'ai voulu extraire le passage actuel du *Journal du Magnétisme*, qui l'adopte en le reproduisant (nº 184, p. 91).

PRES IDÉES (p. 91), A ceux-ci le don des langues, et la lucidité de la seconde vue[1].

D'autres encore, et ce sont les médium écrivains, sentent leur main conduite par un pouvoir qui s'élève au-dessus de leur contrôle, et se joue de leur volonté! (*Id.*, p. 91.) ...

Je puis dire pour ma part, *avoir vu* ces medium à l'œuvre, et le témoignage du grand-juge Edmonds me semble être d'une incontestable autorité... Un jour, j'entrai dans une maison qui m'était devenue familière, et que des Esprits hantaient. L'un de ces INVISIBLES, à l'instant même, fit courtoisement entendre une volée de coups, et s'empara de la main d'un médium armée d'un crayon. Effleurant à vol d'hirondelle une table massive dont nous nous tenions à *respectueuse distance*, la main légère que l'Esprit emportait, écrivit *en traçant mon nom*. Je sus enchanté de vous voir. Le dernier mot tombait à peine du crayon, que la table pointant d'*elle-même* un de ses angles vers la région où s'élève mon cœur, bondit et s'élançant jusqu'à moi s'arrêta sans me heurter.

Plus d'une fois, déjà, j'avais vu *bondir* cette table parfaitement isolée de tout contact humain... Pour le moment, c'était confirmer par une sorte de prévenance et de cajolerie canine, le sens de la phrase écrite *sur le signal des coups frappés!* Deux fois de suite, l'*invisible*, attisé ce semble par mes froideurs, me donna ce signe de ses empressements sympathiques. Mais, presque aussitôt après, le crayon volage traçait cette ligne sentimentale : Je soupire après M. ***. — Il ne vient donc point? demandons-nous. — Si, le voici! — Quelqu'un somma presque aussitôt; c'était ce préféré...

[1] Nous renfermons tout somnambule, ou Voyant, disons même tout animal, tout objet materiel écrivant ou parlant un langage de convention, sous le nom de médium, ou d intermédiaire — C'est là ce que nous dit le mot de Tertullien « Per quos et *capræ*, et *mensæ*, divinare consueverunt. » Apol. c. 23

M. l'abbé Huc[1] me dit un jour : Étant auprès d'un médium, je lui adressai cette requête à brûle-pourpoint : « Écrivez-moi le nom que je me donnais en Chine. » *Nul ne savait ce nom*, dont le sens était : *le Temps qui revit*... ou quelque chose d'analogue! Ce médium — que j'ous, *de mon côté*, l'occasion de voir à l'œuvre, — prit aussitôt la plume, et l'écrivit correctement! Il ignorait jusqu'au premier mot de la langue chinoise, et ce nom formait toute une phrase.

Les Esprits à l'inspiration desquels obéit le médium, ont un goût très-particulier à se donner pour des âmes de morts... Ils soutiennent ensuite qu'il n'y a d'autres démons que ces âmes! et nos bons spiritistes de prêter à ces paroles leur plus béate crédulité!.. Un jour, trois médium, dont l'un était de ma connaissance, furent séparément priés d'évoquer *une même âme*; l'âme évoquée troqa par leurs mains quelques sentences; et des trois côtés différents, l'écriture fut *exactement* la même. Aucun de ces médium ne connaissait l'autre! (*Les âmes peuvent-elles être évoquées?* Voir la *Magie au dix-neuvième siècle*, chap. IV-V.)

Mais ici se présente naturellement une remarque à propos de la *forme de l'écriture*, du *style*, et de l'*orthographe* des *médium de bon aloi*. Tantôt en effet ces trois choses se réunissent pour reproduire, dans une parfaite imitation, le *fac-simile* de la main-courante des Esprits; car, la plupart du temps, ces invisibles se donnent un médium pour des morts anciens ou modernes, dont l'âme prétend écrire à l'aide de sa plume. Tantôt encore aucun de ces caractères ne revit dans les lignes dont le papier se couvre d'une façon plus ou moins méthodique. De temps en temps, aussi, l'écriture, le style, et l'orthographe concordent avec les habitudes et l'éducation du co singuher truchement des

[1] Auteur des *Voyages au Thibet*, — *a la Chine*, — *du christianisme à la Chine*, etc.

intelligences invisibles, plutôt qu'avec celles de l'esprit inspirateur. Nul étonnement, néanmoins, le médium étant un être presque passif, si les caractères de la dictée s'abaissent parfois fort au-dessous des connaissances et du talent de ce médiateur. Nul étonnement, non plus, si ce pythonisé s'élevant par l'inspiration fort au-dessus de lui-même trace ses phrases, *ainsi que nous le vîmes faire*, dans un idiome qu'il ignore, et fait étalage des dons intellectuels qui, vraiment, semblent tomber des nues pour le combler.

On s'écarterait donc de toute justesse d'appréciation si l'on prétendait établir que, de toute nécessité, l'ignorance et les qualités scientifiques et morales du médium, déteignent sur le style et les mœurs des Esprits. La science ou l'ignorance, la distinction ou la honteuse grossièreté des réponses obtenues par voie de médiation, nous ont souvent convaincu du contraire; c'était quelquefois à la confusion de personnes dignes et vertueuses qui n'avaient guère soupçonné, je le pense, à quels risques elles s'étaient livrées en se prêtant à de telles expériences. J'ignore dans quelles proportions ordinaires s'exerce l'*action composée* de ces deux êtres rivés en un seul, l'Intelligence invisible et son médium, c'est-à-dire son médiateur de chair et d'os. Ou plutôt, ce que je sais, c'est que l'irrégularité qui convient aux actes des mauvais esprits, préside à tous les phénomènes de cette nature. Et d'ailleurs, quel sens infirmatif donner à l'ignorance accidentelle de l'instrument dont il plairait aux Esprits de se servir? Quelle sérieuse objection puiser dans le vice et la défectuosité de la forme du discours, lorsque l'on voit sortir de la plume ignare et inhabile du médium un fond de vérités, de révélations étranges et de science! En un moment, — et plus de dix mille individus en France ont été témoins de ce prodige, auquel le magnétisme déjà, *nous avait familiarisés* d'un bout de l'Europe à l'autre; —

en un moment, un médium lucide révèle les circonstances les plus oubliées et les plus secrètes de toute une existence étrangère. Vous croyez l'entendre lire couramment dans *ce livre de vie*, ou nous savons tous qu'au jour le jour se sont inscrits nos actes, pour réapparaître tout vifs à nos yeux à l'instant où le plus terrible des tressaillements nous fait passer de cette vie fugitive à la vie sans fin.

Rien, sans doute, n'est plus solidement établi, pour ceux qui font de l'histoire *une étude*, que la vérité des plus fameux oracles du paganisme, *devenus muets devant les chrétiens!* (Lire surtout le P. Balthus, contre Van Dalen et Fontenelle : *Réponse à l'Hist. des oracles.*)

Eh bien! le paganisme lui-même avait, et devait avoir, ses incrédules, puisque les dieux qu'il adore étaient ces mêmes Esprits de qui Bossuet et Tertullien rappellent que la ruse favorite est de ne se laisser voir qu'en se dérobant! Et c'était encore dans les vices de formes de leur langage que cette incrédulité puisait une de ses principales ressources. Aussi le savant P. Costadau, dans son *Traité des Signes* (vol. V, p. 254-5), vient-il sur ce point en aide à notre mémoire. Ses pages nous redisent les railleries des Cyniques, des Épicuriens, et de je ne sais quelles orgueilleuses écoles de la Grèce, sur la pitoyable et proverbiale facture des vers que débitaient, au nom de l'oracle de Delphes, ses médium attitrés, ses pythonisses... Eh quoi! le dieu de la poésie se refusait à communiquer à sa prêtresse de poétiques inspirations! Eh quoi! la bouche prophétique ne modulait que des vers détestables, et cette bouche prétendait s'exprimer au nom du dieu? Donc elle mentait! Oh! sans doute, tel devait être le mot, pour la race trottemenu de ces beaux Esprits qui ne savent voir et mesurer en toutes choses que les superficies, que la délicatesse des arrangements, et les grâces de la forme. Pour eux donc,

l'argument était sans réplique; mais, devant l'expérience et le bon sens des peuples, il est resté sans valeur.

Ouvrez les yeux, et ne verrez-vous point, quelle que fût la rigueur des investigations humaines, tous les peuples de la terre, et les sages à leur tête, séduits pendant un laps de plusieurs siècles par *le caractère surnaturel* des prédictions oraculaires. Ne les verrez-vous point entraînés, *et réduits à la foi*, par la révélation de vérités dont la connaissance s'élevait au dessus de la portée de l'homme, mais que l'interprète du dieu manifestait aussitôt que le dieu s'emparait de ses sens?

C'est ainsi que, de nos jours encore, dans les réponses de nos médium, le vrai *surnaturellement* obtenu couvre, ainsi que dans les oracles, et pare le mensonge et l'erreur destinés à la ruine de l'homme. C'est ainsi que viennent nous relancer jusque sous nos toits ces dieux-âmes des spirites qui, jadis, avaient dans les temples du paganisme le foyer de leurs inspirations : ces dieux révélateurs et perfides dont l'Église du Christ chanta la défaite et le silence lorsqu'elle chanta ses triomphes.

Hâtons-nous, cependant, de faire passer sous les yeux des personnes les plus sceptiques le témoignage de M. de Bovee-Dods, relatif à nos médium. L'importance en est extrême, car il sert de passe-port et de garant aux récits prodigieux que nous allons entendre de la bouche du grand-juge Edmonds lui-même, dont il s'évertuait alors à réfuter la théorie spiritualiste [1].

[1] Le livre de M. Dods a pour titre : *Manifestations des Esprits, examinées et expliquées; ou, exposition des puissances involontaires et des instincts de l'esprit humain!* — Auteur de recherches sur la psychologie électrique, M. Dods poursuivait héroïquement le même but que les savants Rogers et Mohan, etc...

Les ouvrages hostiles à la croyance au surnaturel ont, par leur seule existence, l'utilité très-grande de nous prouver à quelle incroyable rigueur d'examen furent soumis les phénomènes que nous étudions. Mais

« Nombre de gens *se figurent*, dit ce loyal adversaire, — que ces manifestations n'ont eu pour témoins que des gens appartenant aux classes *humbles et ignorantes* de la société; qu'elles sont indignes de tout examen sérieux, et que, difficilement, elles produiraient un grand mal. » Mais, il s'en faut bien qu'il en soit ainsi! « S'imaginer que ceux qui croient à des manifestations d'Esprits transmises par les médium frappant et écrivant..., appartiennent tous à cette humble catégorie, c'est s'écarter grandement de la vérité. (p. 21.) Il faut, loin de là, compter entre les personnes qui nous affirment la réalité de ces phénomènes (*amongst its advocates*), un grand nombre des plus hautes intelligences de ce pays; *intelligences largement abreuvées aux sources de la science*. (*And those too, who have drank deep at the fountain of science*)

» Et non-seulement nous remarquons dans leurs rangs des gens de grands et rares talents, mais nous y observons des témoins que leur caractère religieux, et leur pureté morale, élèvent au-dessus de tout soupçon, *Spotless beyond reproach*. Nous rencontrons en tête de ceux qui portent haut cette croyance, et qui s'en constituent les champions, quelques-unes *des meilleures têtes* de notre barreau, — *Ablest lawyers at the bar*, — ou de nos cours de justice. Ajoutons-y de plus, un certain nombre des hommes *les plus* habiles de la *législature* des différents États de l'Union, et du

devant le second chapitre du livre : *le Monde spirituel*, tous ces systèmes ingénieux ou grossiers de négation *s'écroulent*. Auteur de cet ouvrage, si regrettable au point de vue catholique, M. de Caudemberg, *savant mathématicien* et *savant physicien*, démontre que toutes ces interprétations renfermées d'ailleurs dans le pêle-mêle des deux volumes de M. Gasparin, sont inadmissibles d'après les lois de la nature, et constatent le jeu de forces surnaturelles.

Je traduis librement, afin d'être bref, mais je rends avec une exactitude facile à vérifier, les quelques passages que j'extrais du livre de M. Dods : *Spirit* MANIFESTATIONS. New-York, 1854.

corps représentatif de notre congrès! Grossissons enfin cette liste du nom des personnages LES PLUS ÉMINENTS DE NOS FACULTÉS MÉDICALES [1]. Et, si je m'abstiens de placer en ligne de compte *des milliers d'individus qui représentent toutes les sectes chrétiennes de la terre*, je signalerai du moins un NOMBRE CONSIDÉRABLE *de ministres* placés à la tête de ces cultes.

» Oui, ces mêmes hommes que nous voyons briller dans les sciences, à la chambre du conseil, au barreau, dans les carrières religieuses,... voilà ceux qui ne rougissent point d'avouer et de patronner cette croyance!

» Observons, en outre, combien il s'en faut que les médium par le canal desquels ces communications descendent jusqu'à nous, comme émanant du monde des Esprits, appartiennent exclusivement aux classes obscures; car ils pullulent dans tous les rangs de la société : *they pervade all ranks*. Nous les rencontrons... parmi *les juges de nos cours de justice*, dans les rangs les plus élevés de la république, et dans le corps même des ministres de l'Évangile [2]. »

Je me borne à ces quelques lignes significatives de M. Dods. Quant au fragment que je vais extraire du *Spiritual-Telegraph* (New-York, 1855, n° 145, p. 162), il se recommande par la triple autorité : 1° du grand-juge Edmonds, racontant aux États, qui le connaissent, des faits de notoriété quasi publique et de la plus facile vérification; — 2° de M. Brittan, donnant à ces faits la garantie de sa publication; — 3° du dénégateur de l'intervention des Esprits, M. Bovee-Dods lui-même, qui, rendant hommage à l'intelligence et à l'honneur de M. Brittan, sa vieille con-

[1] Le mauvais esprit de corps est moins formé parmi les savants d'Amérique, que parmi ceux de notre Europe, l'opinion des penseurs transatlantiques est restée plus libre.

[2] Ministres protestants, cela va sans dire.

naissance, appelle cet antagoniste un homme « digne de la CONFIANCE ILLIMITÉE du public, qu'il ne trahira jamais ». (*Id.*, p. 130, — 1855.)

Le grand juge Edmonds est l'un des hommes du haut mérite, et de probité rare, que signale à ce titre M. Bovee-Dods, l'adversaire du monde spirituel. Il s'adresse lui-même au public, écoutons la parole de ce haut et grave magistrat; son style, précis et simple, expose les phénomènes qui se développèrent instantanément dans la personne de sa fille, miss Laura.

Laura, nous dit-il, ressentit d'abord *une violente agitation* dans sa personne. Bientôt après elle écrivit, et ce fut d'une manière toute mécanique, c'est-à-dire sans que sa volonté prît part à cet acte. Fort peu de temps s'étant écoulé, Laura devint un médium parlant : *speaking medium*. Mais elle parla sans tomber dans l'extase; elle conserva même le sentiment et la conscience de ce qui se passait en elle, ou au dehors. Cependant sa science étant plus courte que sa présomption, elle méconnaissait la source des pensées dont sa langue devenait l'organe; elle alla même jusqu'à se figurer en être redevable à *de secrètes facultés de son intelligence*.

Or, un beau jour, les invisibles qui l'inspiraient, et dont elle était l'instrument, la disposèrent de telle sorte que les incidents d'un célèbre naufrage se peignissent en elle comme dans un miroir.

Un bâtiment à vapeur, le *Saint François*, était en mer. Elle vit les flots soulevés balayer et emporter dans l'abîme les hommes du tillac. Frappés de terreur, les malheureux qui restaient sur ce navire l'abandonnaient aux vagues, se distribuèrent sur des embarcations distinctes, dont chacune cingla vers un port différent. Cependant, plusieurs jours avant que la moindre nouvelle eût atteint le littoral, Laura

décrivait dans leurs plus minutieuses circonstances les divers épisodes de cette seconde phase du naufrage.

Une voix lui disait en même temps : Attendez ; recueillez les détails qui ne tarderont point à vous assaillir ; vous vous demanderez ensuite si c'est bien dans votre esprit que vous puisez ces connaissances (*whether it was in her own mind*). Or, au bout de quelques jours d'attente, on reçut la confirmation complète et authentique des révélations qui l'avaient éclairée.

Depuis lors, la faculté de savoir ce qui s'accomplit à de grandes distances se perfectionna singulièrement en elle. Ainsi, par exemple, des conversations ou des actes qui se passaient à plusieurs centaines de milles du lieu de sa résidence frappaient à l'instant même ses oreilles ou ses yeux, ce qu'elle démontrait en faisant aussitôt prendre note des personnes, des lieux et du temps [1].

Le don des langues qui vint un peu plus tard la saisir, excita bientôt après autour d'elle une vive admiration. Car, à l'exception de son idiome maternel, elle ne sait que quelques misérables bribes de français. On l'entendait, cependant, s'exprimer tout à coup en neuf ou dix langues étrangères ; et quelquefois elle les parlait *une heure de suite avec la grâce et la facilité des indigènes* [2].

Des étrangers conversent, par son entremise, avec l'âme de leurs amis décédés. Un Grec de distinction s'entretint tout récemment avec elle pendant un laps de quelques heures, et obtint réponse à ses questions, tantôt en anglais, et

[1] D'autres exemples de cette faculté sont rapportés dans l'ouvrage du grand-juge Edmonds.

[2] Cette science de passage, que les Esprits font soudainement éclore ou éclater en elle, et dont nos spirites s'émerveillent, est celle que nos pères condamnaient sous le nom d'*art notoire*, c'est la science infuse que le magnétisme a reproduite de nos jours. V. Thiers, *Superst.*, ch. XXIV, p. 247. *Id.*, *les Conférences d'Angers*, au titre *Art notoire*, etc.

tantôt dans son propre langage, c'est-à-dire dans l'idiome hellénique, dont le premier mot lui avait été jusqu'alors inconnu! Qui donc usait de ses lèvres pour semer ces paroles?

Le don de la musique ne tarda guère à s'ajouter à tous ceux qui fondaient en quelque sorte sur sa personne, et s'y insinuaient. Elle chante donc, elle compose, elle improvise à la fois les paroles et les airs; et ses chants, animés d'une mélodie suave, expriment dans les langues de l'Allemagne ou de la Pologne, de l'Italie ou des Indes, des sentiments d'une noblesse qui s'élève quelquefois jusqu'au sublime.

Le dernier progrès de miss Edmonds consiste dans la faculté de *voir les Esprits*, et d'assister aux scènes du monde spirituel. A peine donc, maintenant, s'écoule-t-il un seul jour sans qu'elle aperçoive, et décrive, des Esprits qui lui sont absolument étrangers. Mais que le sourire du doute railleur n'effleure point nos lèvres; car, aussitôt qu'elle se prend à les dépeindre, les amis *des âmes* que sa parole décrit reconnaissent et nomment les morts qu'elles ont animés, il leur semble les voir. Un nombre considérable d'incrédules ont été confondus, atterrés, et ramenés, par les preuves irrécusables de ces dons prodigieux qu'elle a semés et multipliés autour d'elles[1].

Jadis, lorsque l'agent spirituel et intelligent de la magie *possédait* ces malheureux *intermédiaires*, quelquefois si

[1] Quoique ayant lu et cité les écrits du docteur Dexter, du grand-juge Edmonds et du sénateur Tallmadge, ancien gouverneur du Wisconsin, j'extrais ce passage du *Spiritual-Telegraph*, n° 145, 10 fév. 1855. — La raison de ce choix est dans le témoignage si flatteur de M. Bovee-Dods, leur adversaire, pour les écrivains de cette feuille. Mais, à propos de ce dernier phénomène des apparitions, qui est au nombre de ceux que nous voyons pulluler sous les pas des grands médium et des spirites, nous ne pouvons omettre les paroles que, du bout de sa propre expérience, nous adressait le célèbre philosophe et adepte Cornélius Agrippa, répétant en quelque sorte les enseignements des phi-

brillants, si prodigieux, et que nous nommons aujourd'hui *médium*, on les disait *possesseurs d'un Esprit de Python*. Rien ne démontre mieux à quel point l'Esprit inspirateur de ces tristes personnages était connu de la haute antiquité, que la sévérité des peines fulminées contre les devins *volontairement* animés *de cette puissance divinatoire*.

Le plus ancien des historiens, Moïse, s'exprime devant Israël avec la brièveté d'un législateur dont la loi, signalant un fait connu, ne pose point une interdiction dont le motif veuille être expliqué, mais la renouvelle : « Si un homme, ou une femme, a *un Esprit de Python ou un Esprit de divination*, qu'ils soient punis de mort. » (*Deut.*, c. xx, ℣. 27; c. xviii, ℣. 11.) A votre entrée dans la terre de Chanaan « le Seigneur exterminera les peuples qui se sont livrés A CES SORTES DE CRIMES... Et, pour vous, *vous avez été instruits autrement par votre Dieu!* » (*Deut.*, c. xviii, ℣. 11, 12, 14.)

Plus tard, Saül met à mort, dans toutes ses terres, les gens qui pratiquent la magie, et notamment ces sortes de devins : c'est la ce que lui rappelle la pythonisse Sédécla, lorsqu'il la sollicite à violer ses édits royaux. (*Rois*, liv. I, c. xxviii, ℣. 9. — Philon d'Alex., *Biblio. Antiq.*, lib. 249, etc. — Joseph, *Hist.*, liv. VI, ch. xv, etc.)

josophes antichrétiens d'Alexandrie, Porphyre et Jamblique, et confirmant les paroles de l'archevêque Olaüs-Magnus, Père du concile de Trente :

Au promontoire de Nadhégryn, en Norvége, les démons se laissent publiquement voir (in aereo corpore, in præsentia *cernuntur* ab omnibus); et de semblables prodiges s'accomplissent en Écosse, ainsi que dans plusieurs autres régions. Mais, *quant à moi personnellement*, je m'abstiens de rapporter ce que j'ai *vu de mes yeux*, ce que j'ai *touché de mes mains*. L'étonnement que causeraient ces faits merveilleux pourrait me faire traiter de menteur par les incrédules. Sed, et ipse ego, quæ *meis oculis vidi*, et *manibus tetigi*, hoc loci referre nolo, ne ob rerum stupendarum admiratione, ab incredulis de mendacio argui contingat. (*De occulta philos.* Lugd., 1531, p. 354. Corn. Agrippa.)

Mais, parmi *ces intermédiaires*, dont la multitude est pittoresquement décrite quelques siècles plus tard par le plus savant des Pères de l'Église (saint Aug., *Cité de Dieu*, liv. X, c. XI), une des plus intéressantes est la servante de la ville de Philippes, que nous décrit l'évangéliste saint Luc. Et le mode de divination magnétique de cette femme est celui des lucides, des Voyantes ou des médium transcendants de nos jours. Aussi voyons-nous que « cette femme, animée par un Esprit de Python, procurait un bénéfice considérable à ses maîtres par ses divinations ». (*Actes*, c. XVI, ỳ. 16.) Elle était d'une lucidité semblable à celle de la fille du grand-juge Edmonds. Or, que fit l'apôtre saint Paul? Il guérit en un clin d'œil *cette Voyante*, *et la purgea* de toute sa science d'emprunt, en disant à l'Esprit qui l'illuminait : « Je te commande, au nom de Jésus-Christ, de sortir de cette fille. » (*Id.*, ỳ 18.)

Dans son *Traité sur les démons*, Psellus entremêle au tissu d'une fort intéressante anecdote le récit d'un procédé tout artificiel et magnétique de faire, ou de sacrer un médium. L'initiateur, d'après les paroles de ce précepteur impérial, conduit le récipiendaire *sur de hauts lieux* (voir *loca infesta*), et, lui faisant prendre une certaine herbe, il lui crache au visage sans plus de façon [1], afin de lui communiquer l'Esprit. A l'instant même celui-ci devient Voyant! « Il me sembla, dit-il un peu plus tard, qu'un corbeau m'entrait dans la bouche, ailes déployées; et, depuis ce moment, j'eus le don de divination *sur toutes sortes de sujets*, *autant que le voulut l'Esprit*. » (Psellus, *De dæmon*, cap. *Quomodo occupent hominem*.) Nous observerons que de nos jours, et en général, la qualité de médium ne paraît point s'acquérir graduellement, et par un acte de la volonté

[1] Mode d'insufflation perfectionné ! Psellus, précepteur de Michel Parapinace, fils de l'empereur Constantin Ducas.

réfléchie, ou formellement expresse. On devient tout d'un coup *médium*, si peu qu'on se prête aux Esprits inspirateurs; et la cause des facultés nouvelles dont on est saisi ne peut longtemps échapper à celui dont elle s'empare. Mais on me permettra de citer, à titre d'échantillon de l'espèce, le célèbre Home[1], présent à tant de souvenirs, et déjà passablement démonétisé vers la fin de sa mission. Ainsi doivent l'être, et le seront tantôt par une cause et tantôt par une autre, les instruments divers de Celui dont la grande affaire, selon le mot de Tertullien, que répète Bossuet, est à la fois de se montrer et de se cacher, de se faire affirmer, et *de se faire nier*, gagnant plus à la négation qu'à l'affirmation de son être.

M. Home est ce vivant prodige qui, s'éloignant, se détachant des États bigarrés de l'Union américaine, était hier même un sujet de stupeur pour la sagace et intelligente Toscane.

Un document que je m'apprête à dépouiller est le narré de quelques exploits de cet illustre spiritiste. Écrit en langue italienne par un de ces hommes que la Providence aposte sur le passage de la vérité, *sans y manquer jamais*, il fut remis à M. le marquis de Mirville, qui me l'expédia d'Italie. Une raison donne un poids considérable à la parole de M. le comte Spada, ce témoin actif des faits qu'il a rédigés : C'est, à côté de l'affirmation des phénomènes ou son rôle d'acteur est tracé, l'*exquise incrédulité* qu'il professe sur la nature des héros de ces faits; car M. le comte Spada repousse intrépidement toute intervention des Esprits! D'autres témoignages, revêtus du caractère d'un scepticisme semblable au

[1] On écrit Home et l'on prononce *Hume*, — c'est-à-dire en français Houme, on *ne sait pourquoi*. — En 1857, je vis M. Home à Paris, et, quoique nous ne nous nourrissions point du même Esprit, la même table nous vit partager, en fort excellente et distinguée compagnie, un même repas. Cette table fut sage, et nous laissa dîner sans tourner

sien, ou marqués au sceau de la foi, fortifiant ce même document que le lecteur va juger au jour de ses propres lumières!

Ces papiers que je vous adresse, ami, m'écrivait alors de Florence M. de Mirville, « sont la relation des faits et gestes du médium Home, dont il est parlé dans tous les récits américains, et qui a si bien opéré à Florence. *Vous pouvez relater tous ces faits tels qu'ils vous sont envoyés.* » (*Lettre de M. de Mirville à M. des Mousseaux*, du 7 mai 1856. Florence.)

Donnez quelque vingt-deux ans à un passable jeune homme de moyenne taille, au visage encadré d'une blondine chevelure, et dont la terne physionomie s'éclaire assez pâlement de deux yeux bleus; vous pourrez alors, et d'une manière très-suffisamment exacte, vous représenter le célèbre M. Home. Telle fut, lorsque je le vis, mon appréciation personnelle; et j'entre aussitôt après l'avoir énoncée dans le rôle de traducteur..

« Avant de rapporter, — nous dit M. le comte Spada, — ce que trois soirées me permirent d'observer à la villa Colombaje, je veux donner, sur la qualité de médium, les explications dont je sois redevable à la bouche même de M. Home. » Ces explications d'un medium, parlant *sous l'influence de l'Esprit qui l'inspire*, se rectifieront d'elles-mêmes au fur et à mesure, grâce aux faits et aux documents que je réunis en ce chapitre, ou en ce livre.

« On doit à la nature d'être médium[1]; on ne le doit pas à l'art[2]. Un médium n'est pas non plus doué du plein pouvoir d'évoquer les Esprits! Mais voici de quelle façon les choses se passent :

[1] *Un medium lo è naturalamente, e non per arte.*

[2] Psellus et l'expérience nous prouvent quelquefois le contraire. Mais la fausseté de cette seconde assertion n'altère point la vérité générale de la première. Voir ci-dessous.

« Autour de chacun de nous, voltigent sans cesse des multitudes d'êtres spirituels. Ce sont *les âmes* de ceux qui nous furent chers. Elles s'efforcent d'entrer en communication avec nous; cependant elles n'en possèdent nullement *la faculté naturelle*. Mais elles devront à la présence d'un médium d'entrer en relations avec les êtres qu'elles continuent de chérir. Ainsi naissent ces manifestations, qui sont le langage dont les Esprits se plaisent à user! »

La condition la plus favorable à l'éclosion de ces phénomènes, lorsque les Esprits s'y sentent inclinés, consiste dans l'établissement de rapports entre les personnes présentes et le *médium*. « Or, une seule chose y suffit, continue de nous affirmer M. Home, *à la date de* 1856 : c'est de placer les mains à côté des siennes, et pendant un laps de quelques minutes, sur le premier meuble venu. Cela fait, attendez; car les Esprits ne sont pas toujours là! Silence! un moment de silence... puis, reprenez vos causeries, comme s'il n'était question de rien au monde. Les Esprits, lorsqu'ils arrivent, savent annoncer leur présence! »

« Et, *de fait*, au bout de quelque temps, vous sentez que *le sol oscille*. L'oscillation croît par degrés : elle devient très-forte. Un bruit sourd, *cupo*, l'accompagne, semblable au bruit du navire qui laisse tomber sa vapeur en entrant au port. Tous les objets que renferme l'appartement cèdent alors à la violence du mouvement. Les lumières chancellent, vous chancelez vous-mêmes sur vos siéges; et, pourtant, les flambeaux ne se renversent point. Cette sorte de tremblement de terre dure quelques minutes, et se calme. — Est-elle une hallucination spiritiste, ou non?... Rien ne nous semble plus probable. — C'est le moment où, par *un souffle glacial*, les Esprits vous donnent le signal de leur présence[1]. Cette glaciale haleine, s'exerçant à longues

[1] Ces récits inédits, et parfaitement inconnus des Parisiens, concor-

reprises, caresse vos joues ou vos mains, en même temps que des bouts de doigt invisibles palpent légèrement diverses parties de votre corps. Bientôt après, il semble qu'une main vous serre mollement le genou, l'épaule, le col,... » ou d'autres parties du corps; aussi plus tard quelques grandes dames fortement surprises eurent-elles devant leur public des cris terribles... « Puis, la table se soulève obliquement, à diverses reprises, mais sans laisser choir les flambeaux, et le concert habituel des coups, ou des *rappings (scoppietti)*, commence à se faire ouïr. »

...Mais je me rappelle à propos de ces attouchements ce que nous explique Leloyer : « Et que vrayment les démons se forment leurs corps de vapeurs terrestres,... il appert par l'attouchement d'iceux corps, qui sont froids démesurément et néanmoins molissent et cèdent sous la main, comme feroit du coton, ou une boule de neige pressée sous la main de l'enfant. Ce que Cardan dit avoir esprouvé par un sien amy qui coucha une nuict dans une certaine chambre où hantoient des follets, et sentit comme une main froide, et toutefois molle comme du coton, qui passa par-dessus son visage et son col, et voulut lui ouvrir la bouche. » (*Les*

dent merveilleusement avec ceux des nombreuses personnes qui assistèrent à Paris aux séances très-multipliées données *en diverses maisons* par M. Home. C'est, à coup sûr, une preuve remarquable de la vérité de ces faits! Ces souffles caractéristiques, *soffii gelati*, sont aussi le *cool wind* qui revient sans cesse avec le fantôme, dans la prison de Weinsberg, en 1835, et qui impressionne tous les témoins. *Hist. d'Elisabeth Eslinger,* dans mon livre *la Magie au dix-neuvième siècle,* ch. XVI.

Lire sur M. Home l'intéressante brochure : *Dunglass Home et le spiritualisme américain,* SOUVENIRS CONTEMPORAINS, par M. le comte Théobald Walsh. Paris, imprim. de J. Claye, 1858.

M. Walsh *ne mit pas en vente* cet écrit, qu'il ne communique qu'à ses amis et connaissances. Il eut la gracieuse obligeance de me le transmettre, et d'y ajouter de vive voix d'importants détails. Je connais presque tous les personnages qu'il y nomme ou qu'il y indique, et mon témoignage pourrait souvent s'ajouter à ceux qu'il énonce.

Quatre livres des spectres, p. 417. Angers, 1586. — Leloyer, conseiller au siége présidial d'Angers. — A la Royne mère du Roy.)

Revenons cependant à notre médium. Voilà les acteurs arrivés; et, dès lors, il nous est permis d'espérer quelques manifestations plus sérieuses; mais souvent la séance s'arrête à ce point, et ce fut là tout ce que je vis s'accomplir dans le cours des deux premières soirées

La troisième commence cependant, et nous retrouvons M. le comte Spada en compagnie de son ami, M. Phiseps, de M. Crasman et de notre médium du nouveau monde.

Les phénomènes qui préludent le plus ordinairement à l'arrivée des Esprits viennent de suivre leur cours. Les Esprits sont arrivés. — Interrogez-les vous-même, monsieur le comte. — Soit.

« Combien êtes-vous? — Trente-neuf; et trente-neuf coups se font entendre. — Pendant ces deux soirées antérieures, vous avez refusé de répondre; nous répondrez-vous ce soir? — Oui. — L'ami à qui je veux parler est-il des vôtres? — Oui. — Qu'il me le prouve. — Aussitôt, le genou de ma jambe droite est fortement serré. — Bon; mais je veux encore obtenir de vous une autre preuve que celle-ci. A peine ai-je parlé que, sous le tapis qui couvre la table où je tiens le bras droit appuyé, je vois ramper et s'approcher de moi quelque chose... Regarde bien, dis-je à mon ami Phiseps : quelque chose, *qualchè cosa*, vient à moi! Ma phrase n'est point achevée qu'une main vigoureuse et invisible m'étreint le poignet; et, j'ai beau me débattre, je me trouve enchaîné à la table. Cependant, d'un violent et suprême effort je me dégage, lançant en l'air, ou peu s'en faut, et le tapis et la lampe.....

M. Fuller fit, à son tour, des demandes; et les adressant à l'Esprit de son père, il trouva les réponses d'une vérité

saisissante : c'est là ce dont je ne saurais être juge... Cependant, on servit le thé.

— N'êtes-vous point convaincu ? me dit M. Home. — Convaincu ? oui ; mais seulement de ce que j'ai vu et senti. — Pourquoi donc ne pas achever de vous convaincre ? Pensez-y; demandez, exigez ce que vous voudrez, et je suis certain que les Esprits feront tout au monde pour vous plaire. — Je réfléchis un instant, et je dis : Commençons d'abord *par changer de chambre*. — Soit, réplique M. Home ; je ne vous garantirai cependant point que les Esprits veuillent vous suivre dans un autre lieu. — On se mit à prendre le thé ; mais, quant à moi, je m'abstins de toucher à quoi que ce fût, redoutant l'effet de quelque drogue hallucinante glissée dans le sucre, ou dans la théière.

Une des dames présentes à cette soirée voulant bien alors nous précéder avec un flambeau, nous parcourûmes les appartements, et je choisis la chambre qui me convint. Phiseps et moi nous primes une grande table, et nous transportâmes ce meuble vers la cheminée.

Un domestique y plaça dans l'instant même une lampe à globe de cristal, et lorsque le thé cessa de circuler quelques personnes tirèrent leur révérence. Lord H...y fut de ce nombre ; son exemple eut pour imitateurs un médecin anglais et Fuller, que leurs affaires appelaient ailleurs.

Quant à nous, à peine fûmes-nous installés que les phénomènes habituels reprirent leur cours, et que l'on entendit un grand vacarme, c'est-à-dire le redoublement de ces coups par lesquels les invisibles aiment à s'annoncer. A ce bruit étrange et retentissant à mes côtés : Es-tu là ? m'écriai-je. Et le mort auquel je pensais était mon ami Ottone Ricotti. — Oui. — Donnes-en la preuve ? — La table, se détachant du sol, se lève (*si alzò in aria, staccandosi di terra*), puis elle redescend *avec lenteur* à sa place. — Si

c'est bien véritablement toi, lève la table à deux reprises. — La table se soulève deux fois de suite; et, comme j'accompagne de la main son mouvement, j'y sens flotter un corps (*un corpo che galleggiava*). Phiseps, suivant de l'œil les pieds de la table, observe que la hauteur à laquelle elle s'élève est d'une brassée environ (*un braccio*). Il me faut une autre preuve encore, m'écriai-je, et celle qui te plaira. — La table s'élève, reste en l'air, et cède à un mouvement rotatoire alternatif, semblable à celui du crible aux mains d'un cribleur. Tournant de la sorte, elle s'approche et se meut si près de mon menton que je me jette en arrière pour l'éviter. Elle recule alors, puis redescend avec lenteur à sa place; et la lampe, couronnée de son globe de cristal, se maintient sans tomber au milieu de ses évolutions!...

En ce moment, nous sommes interrompus par le bruit que fait un fauteuil éloigné de nous d'environ trois à quatre pas. — Mais que nous veut donc ce fauteuil? — Oh! ce doit être là l'esprit de mon pauvre père, s'écrie, comme par inspiration, M. Crasman. — Est-ce vous, père? — Oui. — Eh bien, cet incrédule a besoin d'une preuve qui le convainque. — A ces mots, le fauteuil s'avance doucement, et va toucher les genoux de M. Crasman; ce trajet s'opère en une dizaine de secondes. — Bien! fort bien! Mais faites mieux, cher père, car il n'est pas encore convaincu. — Sur les genoux de M. Crasman est un mouchoir presque entièrement déployé. Ce mouchoir commence tout tranquillement *à se pelotonner de lui-même*, comme on les pelotonne pour les introduire dans une poche étroite; puis, tout à coup, il disparait. — Maintenant que vous l'avez pris, mon père, je vous conjure de le porter au comte Spada. — L'instant d'après, je sens que l'on me serre à deux reprises le genou droit, et le mouchoir y apparaît (*senti una doppia stretta al mio ginocchio destro, e il fazzoletto vi comparve sopra*).

Cependant, de petits coups, — *scoppietti* (les *rappings* — ou *tippings*), ne cessant de retentir près du plafond, et vers la hauteur du milieu de la chambre, *de glaciales haleines* soufflent sur nous; et, de temps à autre, *tout oscilla, et nous oscillons*, car le sol éprouve une sorte de tremblement auquel ces manifestations nous ont habitués. Telle est la manière dont ces trente neuf Esprits agissent, dans le but d'attirer sur eux notre pensée. Mais, au milieu de ce tapage, de légers coups se font entendre quatre à quatre, et sur des points différents.

— Oh! c'est le petit, s'écrie notre médium. — Et quel est donc ce petit? — Le neveu de M. Crasman. — C'est toi? reprend M. Crasman. Eh bien, fais-moi le même plaisir que l'autre soir, et joue-nous vite quelque morceau sur l'accordéon. — Oui, oui, oui. — On court donc chercher un accordéon dans une autre chambre. M. Crasman le prend de la main droite; il le tient par le bout opposé au soufflet, et tout aussitôt l'instrument de fonctionner, touché par la main d'un invisible. — Bien; mais ta sonate était plus belle que celle-ci la dernière fois, dit M. Home, prenant à son tour l'accordéon. Un nouvel air se fait alors entendre; il est mélancolique, et d'une délicatesse exquise, *veramente graziosa*. — Et, maintenant, voudrais-tu jouer de cet instrument, s'il était entre les mains de M. le comte Spada, mon petit ami? — Oui, oui, oui. — En ce cas, porte-le-lui toi-même. — Aussitôt dit, M. Home *laissa aller* l'accordéon, *qui disparaît*. Sachant qu'il devait m'arriver, je repousse mon siége, je m'éloigne entièrement de la table, je m'isole de mes voisins, et, regardant de tous mes yeux, je prie Phiseps, — autre incrédule, — de m'aider de toute son attention.

Home est assis en face de moi, du côté opposé de la table, et ses mains sont placées l'une sur l'autre; j'ai Phi-

seps à ma droite, et M. Crasman à ma gauche; il ne reste plus que nous quatre.

Une minute environ s'écoule sans qu'aucun phénomène se manifeste; puis je me sens tout à coup les deux mollets fortement serrés; et, au même instant, l'accordéon apparaît, posé *sur l'extrémité* de mes genoux¹ *Sulla punta dei miei ginocchi*. Cet instrument fait une pause légère; après quoi, commençant à se mouvoir, il rampe sur mes cuisses, se dirige vers ma poitrine, s'y appuie, se tient tout droit et s'arrête : *verticale appogiato*. Je le prends alors d'une seule main, usant des mêmes précautions que ces messieurs. Et, tout à coup, une ravissante sonate délecte mes oreilles, je sens *la force* — *la forza* — qui tire le soufflet; et lorsque les sons viennent à mourir, j'entends comme les murmures d'un écho lointain en répéter les dernières notes. Alors éclatent au-dessus de nous, çà et là, une multitude de petits coups, semblables à des applaudissements aériens.

Phiseps tient à son tour et pendant un instant l'accordéon. Quant à moi, je vois le soufflet de l'instrument obéir à l'invisible manœuvre et les touches s'ouvrir et se fermer; en un mot, j'observe tous les effets que doivent produire dans leurs évolutions *les deux* mains d'un joueur.

Or, quel résultat ces expériences eurent-elles sur M. le comte Spada, dont nous avons pu, tout à notre aise, remarquer en ce récit les habitudes de défiance et *de sagacité?*

Lui même il a pris soin de nous l'apprendre, et voici ses paroles : « Quant à mon ami Phiseps, et à moi, *nous avons la conviction d'avoir entendu et d'avoir vu des choses absolument incompréhensibles et inexplicables*. QUE CELA NOUS SUFFISE ! » *Incomprehensibili, inesplicabili; e cio ci basti !* Mais, assurément, « *ni lui, ni moi, nous ne croyons aux Esprits !* Nous pensons que Home exerce sur les per-

sonnes présentes UNE FASCINATION *qui leur fait voir ce qui n'est pas*. Si donc, en écrivant cette relation, je me suis servi du mot Esprit comme si j'y eusse foi, ce fut tout simplement pour laisser à cette comédie son caractère[1]. »

Mais ne faut-il donc point avoir à son service les facultés et la puissance d'un Esprit, pour faire éprouver à plusieurs personnes réunies une fascination, celle même qui leur est annoncée, et contre laquelle elles se tiennent en garde? Comment ensuite un médium ferait-il voir aux gens leurs amis, leurs familiers, dont les traits et le caractère lui sont inconnus? Aussi M. le comte Spada nous dit-il avec l'accent et l'entrain de loyauté qui règnent dans son récit, avoir vu tomber devant ces *faits*, ainsi qu'il était juste de s'y attendre, la robuste incrédulité de personnes douées du plus haut bon sens : *persone sensatissime che nulla credevano prima* (même manuscrit). Et, pour ma part, je demande si les miracles de l'Évangile, dans le cas où ils seraient écrits et attestés par des incrédules à la divinité du Christ, perdraient de leur autorité probante?

L'ex-sénateur Tallmadge, ancien gouverneur du Wisconsin, passe en revue quelques hauts exploits de médium, et rencontrant sur son chemin les explications que leur adopte un savant, — explications dont la similitude n'est que trop frappante avec celles de M. le comte Spada, — il s'écrie : En vérité, « cette théorie serait plus merveilleuse que celle qui admet les Esprits! »

Des faits de cette nature, poursuit le sénateur, se sont répétés devant des centaines, devant des milliers de personnes qui les ont soumis à leur examen! (P. 44.) Et c'est avec l'élite de la société de New-York, — *the very elite of the city*, p. 50, — que cet ancien gouverneur d'État rapporte

[1] Notre chapitre Hallucinations, plus bas, réfute ou confirme ce mot fascination, selon les circonstances.

avoir vu, au mois de juin 1855, une multitude de merveilles dont quelques-unes sont *exactement* semblables a celles que nous ont affirmées MM. Phiseps et Spada [1].

Mais, avant de m'éloigner de Florence et de la Toscane, avant de jeter dans mes pages un mot à l'adresse des hallucinations, je veux rapporter une expérience encore, et Paris en a connu depuis de tout identiques. Mademoiselle de ***, — *dont le caractère* « et *le talent* ont su faire tant d'honneur à la France, même au milieu des merveilles de l'Itahe », après avoir pris connaissance du manuscrit italien qu'un trait de plume vient de faire passer dans notre langue, y ajouta quelques détails; et « la dignité de son témoignage, — me mande M. de Mirville, — leur confère la plus grande autorité ! »

Puis, ayant assisté à la plupart des expériences que nous venons de décrire, et où les invisibles se donnent pour les âmes de nos prédécesseurs, elle finit par entrer, comme tout le monde, en correspondance *avec ses grands parents*. Elle fut avec *cette sorte de gens* respectueuse et *polie*, selon sa spirituelle expression et selon ses habitudes de *bonne* com-

[1] Voir le livre : *Healing of nations*. C. Linton and N. Tallmadge, 1855, New-York, p 44 à 62, etc , etc

Aux faits dont il fut témoin, le comte Spada en ajoute d'autres fort étonnants, et qui viennent de se passer sous les yeux de personnes dignes de foi : *persone degne di fede*. Je ne les traduirai point, car de tels faits surabondent dans mon portefeuille, et moi-même je fus témoin de phénomènes du même genre Le sénateur Tallmadge affirme en outre avoir vu des *medium* guérisseurs, doués d'un pouvoir presque miraculeux. *Healing medium, of almost miraculous power!* P. 62.)

Un médecin fort distingué, de ma connaissance, m'affirme avoir vu guérir *instantanément*, sous ses yeux, des maladies aiguës qui s'étaient jouées de la science. Le guérisseur était un de ses amis. — Mais comment vous y prenez-vous donc, mon cher? — J'ai des prières et des invocations!... Observons que ces prières ne s'adressaient pas à Dieu! Je ne me lasserai point de rappeler les ch. XXII et XXIII de l'*Apologétique* de Tertullien, qui connaissait si bien *les dieux* que nous voyons reparaître!

pagnie, mais tout en s'obstenant bien d'être expansive! Or, un beau jour, les phénomènes ordinaires n'ayant point satisfait tous les spectateurs, on osa demander quelque chose de plus positif, et de plus appétissant. Cinq doigts d'une main vigoureuse soulevèrent aussitôt le tapis de la table devant laquelle on siégeait, et serrèrent les mains téméroires qui ne reculèrent point à leur approche .. Mais, en personne qui sait son monde, mademoiselle de *** demanda la suppression du tapis, et la répétition de la même scène sur une table nue Trois mains coupées au poignet apparurent alors au beau milieu de cette table, et restèrent au service de tout le monde! Voir de ses yeux, et surtout voir en compagnie de personnes qui tombent d'accord avec vos propres yeux sur ce que vous voyez, c'est quelque chose deja; mais, sentir et toucher, c'est plus encore. Mademoiselle de *** eut donc le courage de placer sa main au milieu de ces trois monstres, et ceux-ci eurent l'impudence de *la lui* SERRER. Ces mains étaient, au toucher, d'une mollesse extrême et, — contre l'*ordinaire* en *spectrologie*, — elles étaient complétement moites. — Voilà le fait attesté. (Florence, 7 mai 1856 *Lettre de M. de Mirville à M. des Mousseaux*.)

Mieux que des mains quelquefois se font voir et sentir à nos corps; nous l'énoncerons avec autorite lorsque le temps en sera venu. Laissons cependant Michel Glycas nous dire que « Basile, empereur constantinopolitain (IVe partie, *Annal.*) ayant perdu son fils Constantin qu'il aimait uniquement, voulut le voir o quelque prix que ce fût après sa mort... A cette cause, il s'adressa a un moine de l'hérésie des Euchètes, qui avait nom Santaberène, et le pria de faire tant, qu'il pût voir son fils. Le moine, ayant fait ses conjurations, montra à l'empereur un spectre semblable à son fils, lequel l'empereur baiso pour son fils, et tint si longuement embrassé que l'Esprit se disparut et évanouit entre ses bras. »

(Loloyer. *Les Quatre livres des spectres*, p. 469-470.)

Ce corps entier réapparaissant, valait bien nos trois mains sans corps. Mais, après ces quelques citations des lettres que m'écrivait d'Italie mon gracieux et sagace ami M. de Mirville, après les graves et nombreuses autorités que ces phénomènes amoncellent chaque jour, et derrière lesquels aime à se dérober mon expérience personnelle, n'ai-je point à dire un mot au public, au sujet de ma rencontre avec M. Home.

Ce fut le jeudi 6 mars 1857 que je vis pour la première fois l'illustre médium, c'est-à-dire pendant les rapides mois d'hiver que je suis dans l'usage de consacrer à Paris. J'étais dans un monde où l'habitude HÉRÉDITAIRE *des cours* et de la diplomatie donne tous les usages de la *défiance élégante*, et de la sagacité. Ce que j'avais appris d'abord, c'est qu'ayant eu tout son bon sens aidé d'assez de grâce chrétienne pour renoncer à ses esprits, M. Home, entrant dans la ville éternelle, avait en outre déposé tout ce qui lui restait dans l'âme de négation protestante aux pieds du trône de saint Pierre. Il avait, en l'an 1856, franchi le seuil du catholicisme. Mais on ajoutait que *ses habitués* invisibles, forcés pour un certain temps de lâcher prise et de battre en retraite, lui avaient, en partant, jeté ces paroles railleuses : Au revoir! au 10 février 1857!... et bon voyage.

Je rapporte, en bonne et tonique substance, ce que chacun put savoir en menu détail. Et j'ajouterai, que se proposant sans aucun doute de persévérer dans ses louables desseins, M. Home, en arrivant à Paris, eut la sagesse de chercher à se régler d'après les conseils de l'un des *éminents* ecclésiastiques du monde chrétien.

Ce fut d'abord à ce digne et vertueux prêtre, *dont la mort fut naguère un deuil public*, que je m'étais adressé pour le prier de me mettre en rapport avec le médium amé-

ricain dont la conversation sur les particularités de son ancien état, pouvait éclairer mon travail d'un jour précieux et sûr. Je reçus de lui cette réponse :

« Monsieur,

» J'ai dû m'imposer la loi de ne jamais donner à M. Home l'occasion de parler de ses années antérieures, et vous en comprendrez les motifs tout chrétiens. Veuillez donc ne pas trouver mauvais que je vous prie de recevoir l'expression de mes regrets, avec celle de ma considération la plus distinguée.

» X. de Ravignan.

» Paris, le 28 janvier 1857[1]. »

Nulle règle ne pouvait être d'une plus paternelle sagesse, nulle ne m'inspirait plus de respect. Aussi fallut-il un éclatant et complet retour de M. Home à son premier état pour que ce revirement, prédit par les Esprits, me reportât vers mes premiers désirs.

Avec, ou sans l'autorisation de M. Home, je l'ignore, on était venu solliciter le R. P. Ventura de vouloir bien prendre à sa charge l'épineuse direction de ce jeune étranger. Mais, sans éprouver un instant d'hésitation, l'ancien général des théatins avait répliqué : Non! car il ne saurait être en plus sages et meilleures mains; qu'il y reste donc, et que pourrais-je faire? D'ailleurs, ce que vous appelez un médium, c'est ce qu'on appelait jadis un sorcier. Non, non; je ne veux même point le voir! — Vous l'entendez bien!

Telle est la réponse, et telles sont les paroles d'appréciation sur la qualité de medium, que j'entendis itérativement sortir de la bouche de l'illustre théologien *examinateur des évêques et du clergé romain*, etc.

[1] J'avais d'abord supprimé la signature de cette lettre. Mais l'homme de Dieu étant dans un monde meilleur, et sa vie livrée au public, je la rétablis sans crainte d'indiscrétion, m'appuyant d'ailleurs sur la page qui va suivre, du R. P. de Pontlevoy.

Il sera donc intéressant de consacrer une page à dire l'origine, la raison et la fin des rapports de M. Home avec son saint directeur le R. P. de Ravignan. — Une plume digne de cet instructif récit remplacera pour un instant la mienne.

« Il s'agit donc de ce fameux médium américain qui aurait le triste talent de faire tourner autre chose que les tables, et d'évoquer les morts pour divertir les vivants. On a beaucoup parlé, même dans les journaux, de ses rapports religieux et intimes avec le P. de Ravignan; et l'on a semblé vouloir, sous le passe-port d'un nom accrédité, introduire et consacrer en France ces belles découvertes du nouveau monde. »

« Voici le fait dans toute sa simplicité. Il est très-vrai que le jeune étranger, après sa conversion en Italie, *fut adressé* et *recommandé de Rome* au P. de Ravignan; mais à cette époque, en abjurant le protestantisme, il avait aussi répudié *la magie*, et il fut accueilli avec cet intérêt qu'un prêtre doit à toute âme rachetée du sang de Jésus-Christ, et plus encore peut-être à une âme convertie et ramenée dans le sein de l'Église. A son arrivée à Paris, toutes ses anciennes pratiques lui furent de nouveau absolument interdites. Le P. de Ravignan, *d'accord avec les principes de la foi qui proscrivent la superstition*, défendait, SOUS LA PEINE LA PLUS SÉVÈRE QU'IL PUT INFLIGER, d'être acteur ou même témoin de ces scènes dangereuses et quelquefois criminelles. Un jour, le malheureux *médium*, obsédé par je ne sais qui, homme ou démon, vint à manquer à sa promesse; il fut repris avec une vigueur qui le terrassa; survenant alors, par hasard, je l'ai vu *se rouler à terre et se tordre comme un ver* aux pieds du prêtre saintement courroucé. Cependant le père, touché de ce repentir convulsif, le relève, lui pardonne et le congédie

après avoir exigé cette fois, par écrit, une promesse sous la foi du serment. Mais il y eut bientôt une rechute éclatante, et le serviteur de Dieu, rompant avec CET ESCLAVE DES ESPRITS, lui fit dire de ne plus reparaître en sa présence. » (P. 298-299, t. II. *Vie du R. P. Xavier de Ravignan, de la compagnie de Jésus*, par le P. A. de Pontlevoy, de la même compagnie. Paris, Douniol, 1860.)

Quoi qu'il en soit, ce que tout Paris apprit un peu plus tôt, un peu plus tard, c'est qu'au jour fatal du rendez-vous donné par les Esprits, c'est-à-dire le 10 février 1857, — ils reprirent possession de leur domicile; ils redevinrent les familiers, les lumières, les inspirateurs et la puissance de M. Home leur *médium !*

Puissance variable, puissance intermittente, puissance dont il n'est jamais le maître, puissance qui l'assujettit, puissance qui lui ménage quelque cruelle et perfide surprise, et sur la cause mystérieuse de laquelle il répond : « C'est à l'état *de maladie* où je suis, que je dois de me trouver en rapport dès cette vie avec les Esprits et les trépassés[1]. »

Or, le désordre organique dont souffre M. Dunglas Home est une maladie de cœur, accompagnée de vomissements de sang, et de ces crises de nerfs qui, du temps de l'idolâtrie, suffisaient en quelque sorte à élever un homme au rang des pontifes (voir au chapitre suivant, Sprengel, *Hist. de la médecine*), et je suppose que ces maux sont descendus vers lui de génération en génération; car le don de seconde vue, le Voyantisme, ou l'état de médium est héréditaire dans sa famille qui n'est point Américaine, mais d'origine écossaise;

[1] Voir le *Monde illustré*, n° 2, 25 avril 1857. On n'a pas oublié que les maladies sont une prédisposition à l'état magnétique, ou magique. Voir le chap. XII, de *la Magie au dix-neuvième siècle*.. *Spiritus infirmitatis*, saint Luc, Évangile, ch. XIII, t. II.

c'est là ce qu'il avait pris soin de me faire observer lorsque nous étions langue à langue.

. Revenons donc à ce moment.

Nous nous trouvons l'un et l'autre en tierce maison. On va dîner, on dîne; les propos se mêlent, on converse, on se lève de table, et la soirée commence. Ce doit être le moment sérieux. Jusque-là, rien que de fort ordinaire. De mes yeux, je vais, une fois de plus, voir à l'œuvre un de MM. les plénipotentiaires des Esprits... ou des morts[1]... Le monde arrive à la suite du monde qui est arrivé; déjà le grand salon se remplit, et M. Home, ayant quelque peu respiré, quelque peu soufflé, se retire. Il entre dans un appartement de réserve et prélude à l'action par l'appel de témoins auxquels, tour à tour, il fait annoncer leur élection.

Car ce choix, sachons le bien, est dirigé par la volonté des Esprits. Ce sont eux qui l'inspirent, indépendamment des sympathies de leur médiateur. Les élus sont nommés, puis admis : un, deux, trois, voici mon tour, on vient me chercher. — Je me lève...

— Oh! monsieur, je suis vraiment désolée, mais Home ne pourra vous admettre ce soir; cela lui est impossible! Les Esprits vous consignent. Un autre jour, un de ces soirs, entre nous. .

Une des amies intimes de la maison partage un instant après mon sort. — Et cependant le médium en fonctions faisait appeler, à côté de moi, l'un de nos convives, un de mes dignes et honorés amis, un homme rempli de science et de mérite, M. le comte Eugène de Richemont...

Mes prévisions m'avaient à demi préparé à cette déconvenue qui, je le déclare, n'en fut point une. Après avoir fait, en cette délicate occurrence, autant que je croyais pouvoir me permettre, en ma qualité de démonologue catholique, et non sans en avoir reçu l'*autorisation formelle* de

mes légitimes conseillers [1], je fus loin de regretter que Dieu, qui déjà m'avait permis de voir assez d'étrangetés de cette nature, fît tourner les choses ainsi que je l'exprime. Parfaitement convaincu, d'ailleurs, qu'il savait mieux que moi-même préparer mes voies, et n'ayant que faire des yeux de mon corps pour le moment, je fis pendant une longue semaine d'abord, puis ensuite fort au delà, l'usage le plus consciencieux de mes oreilles et de mon jugement. Car, sous ma main, dès ce soir-là même, et chaque jour pendant un temps qui cessa pour revenir, j'eus à prêter une attention sérieuse et suivie aux récits de témoins des faits et gestes de M. Home, que je n'avais d'autre peine que d'étudier et de choisir ! J'avais d'ailleurs vu des médium qui, *s'ils étaient inférieurs* en renom a M. Home, ne lui cédaient guère en puissance...

Cette noble et si gracieuse étrangère me racontait ceci : ...Cet académicien avait vu cela, vu de si près qu'il en était ébloui, abasourdi; cette dame d'honneur de ***... y ajoutait quelque curieuse et importante particularité, .. puis les personnes de ce groupe fort sérieux me rapportaient tel autre incident... En un mot, chaque bouche, en s'ouvrant, — et parmi les meilleures j'en fis ouvrir un très-grand nombre, — me redisait, à son insu, tantôt une répétition, un fragment, et tantôt un autre, du procès-verbal inédit que je viens de traduire et qu'avait rédigé dans sa patrie M. le comte Spada..... Je ne cherchai plus dès lors à revoir M. Home, qui presque aussitôt quitta Paris; mais j'inter-

[1] Un saint et savant religieux me reprocha d'avoir trop expérimenté, trop vu, trop largement usé de l'autorisation qui m'était donnée. « Lorsque le doute cesse, m'écrivit-il, et que vous savez être sorti du monde naturel pour entrer dans cet autre ordre de choses où les Esprits de révolte se manifestent, vous devez aussitôt vous arrêter. *Nul n'a plus le droit* de vous autoriser à progresser, car, tout commerce avec ce monde des puissances maudites est positivement interdit. »

rogeai posément une multitude de ses plus sérieux et intimes observateurs. Il eût été difficile, et je le répète, de trouver une ressemblance plus frappante entre les phénomènes minutieusement décrits de Florence et ceux qui jetaient dans la stupeur et le désarroi quelques-unes des plus épaisses ou des plus hargneuses incrédulités de notre Paris!

« Eh bien, monsieur, de grâce, qu'avez-vous vu? Et vous, monsieur le prince?... — Nous avons vu les meubles s'agiter, s'avancer, traverser d'une marche rapide l'appartement; le sol *a tremble* sous nos pas..., un bras, une main nous apparut... — Et vous les vîtes? — Parfaitement. — Mais avez-vous confirmé le témoignage d'un sens par le témoignage d'un autre? les avez-vous *touchées*, ces choses vues? — Oui, je les ai touchées. — Et vous me permettez, prince, de vous demander votre conclusion sur la série de ces phénomènes? Ce sont bien des Esprits qui les produisent, vous ne le nierez point? — Et pourquoi donc le voulez-vous ainsi, monsieur? Vous me semblez bien pressé! — Mais encore, qui pourrait-ce être à votre avis?... La dissertation que j'obtins en guise de réponse fut pour ma raison, aidée de tout mon petit bagage de sciences positives, un scandale égal à celui que ma doctrine sur les Esprits causait à mon gracieux interlocuteur, qui n'admettait ni supercherie, ni prestidigitation, dans le flux de ces phénomènes. La lumière astrale d'Eliphas Lévi[1] éclipsait à ses yeux la plus vive lumière de l'évidence. ...Et vous, monsieur, que voudrez-vous bien nous dire? — Oh, moi, je vis, j'entendis, je touchai, et, ce que vous pensez, je le pense... — Madame est sans doute dans la même voie? — Oui, mais au bout de quelque temps, moi, je me suis enfuie...

[1] Ce qu'Eliphas Lévi, dans son livre abominable, appelle la lumière astrale, et plus tard le serpent séducteur, c'est celui à qui l'Église donne, entre tous les noms dont elle le stigmatise, ce derniernom.

Un souffle singulier frappa d'abord mon visage, et cessa. Je m'assis; nul courant d'air n'étant admissible dans la chambre que nous occupions, j'attendis un instant. Eh bien, cette maudite haleine se reprenant sans motif imaginable à souffler, enfin les volants de ma robe; ma robe elle-même se ballonna. Et c'était une robe de velours; il vous est donc facile de vous en imaginer le poids. Cette indiscrétion des Esprits me décontenançant, je me levai brusquement, je m'enfuis et je cours encore! » — ...Mêmes incidents nous firent battre en retraite et se sont répétés sous nos yeux, me dirent ailleurs et successivement plusieurs autres dames, dont je pourrais garantir la très-sérieuse et complète loyauté. Elles sont inconnues l'une à l'autre.

Mais une très-sage loi de convenances me défend de nommer les femmes. Et nombre d'hommes qui tremblent et s'étourdissent au moindre bruit de publicité, n'osant se décider à signer non point de leur sang, mais de leur encre la plus pâle, la vérité qui les prend pour témoins de son passage, je me hâte de rapporter en deux mots les faits que je tiens de la bouche même de M. Jouvin d'Attainville.

M. Jouvin d'Attainville, l'un des invités de la soirée où les âmes de la suite de M. Home refusèrent de travailler en ma présence, a ce sentiment de dignité virile qui ne lui permet point d'admettre que le fait affirmé par lui devant un seul étranger ne puisse être affirmé devant mille. Il m'autorisa donc à rapporter, en le nommant, les faits qui se sont *ostensiblement* accomplis sous ses yeux et sous sa main. Rien de mieux donc que de lui laisser la parole :

« Prenez une sonnette, me fut-il dit, et les Esprits vous l'enlèveront des mains. — C'était, dans ma pensée, chose impossible. Cependant, tandis que je la serrais étroitement, j'éprouvai la sensation la plus singulière; il me sembla qu'*elle s'enveloppait* comme d'un corps, et bientôt elle me fut en-

levée. S'échappant de mes mains, elle devait céder aux lois de la gravitation et tomber à mes pieds. Mais non, elle ne tomba point; et je la vis, à mon grand étonnement, apparaître et toucher terre à l'une des extrémités de l'appartement.

» Quelques instants s'écoulèrent, et je me sentis pressé, serré; — nous nous sentîmes serrés, chacun par une main, reprend une personne qui fut, dans la même séance, soumise aux mêmes épreuves. — L'attouchement de ces mains, — dont un grand nombre de spectateurs furent *vivement étreints*, soit à Paris, soit à Florence, — est quelquefois d'une délicatesse extrême. Mais ici, leur contact inspirait un indicible sentiment de répugnance! Elles n'avaient aucune moiteur, et la chaleur que l'on y sentait *n'avait rien qui appartînt à la vie*..... »

M. Jauvin d'Attainville s'étant assis prit ensuite un accordéon, et plaçant le bras dont il le tenait sur un de ses genoux, il attendit; la partie inférieure de l'instrument s'élevait encore de plusieurs pouces au-dessus du sol. Au bout de quelques instants, une pression fatigante se fit sentir; bientôt après, les touches se mirent d'elles-mêmes en mouvement; et les mélodies qui s'en exhalèrent, me dit le narrateur, eurent un tel charme que je n'ai point souvenance d'en avoir entendu de plus suaves.

Mêmes phénomènes du sonnettes s'arrachant d'elles-mêmes des mains qui les serraient, pour traverser l'air et se poser sur les genoux de personnes qu'elles avaient élues, et mêmes symphonies de la part d'un accordéon nous sont racontés par M. Piérart. Ces faits étranges avaient pour témoins, rue de l'Arcade, n° 12, les invités de M. Kyd, le fils du général anglais de ce nom, chez lequel M. Home fit porter dans les airs, par ses invisibles, madame Kyd, mollement enlevée dans son fauteuil. Et, soit dit en passant, chez madame D..., veuve de l'ancien ministre de la marine, M. Home

lui-même s'était élevé jusqu'au plafond. Pendant deux longues minutes il y était resté suspendu.

Quoi qu'il en soit, l'accordéon, nous affirme M. Piérart, se mut de lui même et joua les airs les plus compliqués et néanmoins les plus ravissants; puis M. Home ayant passé l'instrument à madame Kyd et à sa voisine, des flots d'harmonie continuèrent à inonder les oreilles; et de cet accordéon sortirent des mélodies tellement touchantes que les larmes en vinrent aux yeux des assistants. Madame Kyd ayant demandé que l'*Esprit* jouât la ballade anglaise : *Home sweet Home*, cet air répandit aussitôt ses notes, à la grande admiration de tout l'auditoire.

L'instant d'après, la table frappe un grand coup, se met en marche, pousse ou renverse les chaises et se dirige à l'extrémité de l'appartement vers un piano. Des mains mystérieuses apparaissent derechef, se font sentir par de nouvelles pressions et s'exercent à la fois sur l'accordéon et sur le piano. Mais cet instrument est en mauvais état, aussi les tristes sons qu'il exhale discordent-ils avec ceux de l'accordéon. De là des signes d'impatience donnés par les Esprits, des soubresauts, des trépignements de la part de l'accordéon et du piano, et des coups mats et secs frappés sur les deux instruments. Le piano même, une fois, s'enlève jusqu'à la hauteur d'environ trois pieds, malgré le poids de livres et de cahiers volumineux qui le charge, et retombe avec violence sur le plancher. Ces marques d'impatience durent jusqu'à ce que les instruments s'étant accordés quelque peu finissent par donner une musique passable.

« Peu de temps après, la table étant remise à sa place, et le thé servi, les fauteuils et les canapés *quittent leurs places* et s'approchent doucement l'un de l'autre comme s'il y eût eu, assis dedans, un cercle d'amis qui voulussent causer de plus près et se donner la main. »

En ce moment, « un domestique arrivant du dehors et par conséquent étranger à toute influence hallucinatrice, s'il y en avait eu, s'en vint pour enlever la théière qui était déposée sur la table. Mais il ne put le faire. Le vase était comme collé à son plateau, et celui-ci à la table... Il fallut que M. Home, averti de ce fait, s'approchât et, par un acte de sa volonté, *défît le charme*. »

« Voilà ce qui se passa cet hiver, n° 12, rue de l'Arcade, M. et madame Kyd, qui furent témoins de tous ces faits, sont prêts à les certifier à qui voudra, et quand on voudra [1]. »

Ainsi donc, rue de l'Arcade, et depuis en bien d'autres lieux, M. Home, imitant Simon le Mage et tant d'autres magiciens ou possédés, se souleva de terre et resta suspendu au sein de l'air. « Jamblique, priant les dieux, était de la sorte levé plus de dix coudées de haut, ce dit Eunape (*in vita Jamblici*), et sa robe et son vêtement sembloient reluire comme l'or. » (Leloyer : *les Quatre livres des spectres*, p. 468.) Que de saints dont la vie fut scrupuleusement étudiée par l'Église eurent ce privilége, usurpé, sur la ligne parallèle, par les faussaires ou les ennemis patents de l'Esprit de sainteté [2] !

On nous saura gré de rapporter à propos de ce dernier fait un récit que nous empruntons à Fléchier, plus tard évêque et orateur chrétien, mais écrivant alors la tenue des Grands Jours d'Auvergne de la 1665e année de notre ère.

« Lorsque nous fûmes arrivés, nous trouvâmes au logis M. l'intendant qui revenait d'Aurillac, et qui avait eu bien de la peine à se tirer des neiges... Il avait fait arrêter un pré-

[1] Piérart, ancien rédacteur en chef du *Journal du Magnétisme*, revue spiritualiste, n° 7, p. 156, etc. Lire les autres faits et le nom des personnes et des personnages qui les rapportent. Quelques-uns de ces faits me sont connus.

[2] Lire dans Piérart, vol. IV, n° 10, p. 337-368 à 372, une accumulation de ces faits reconnus dans les deux camps hostiles.

sident de l'élection de Brioude qu'on accusait de plusieurs crimes, et particulièrement de magie. Un de ses valets déposait qu'il lui avait donné des caractères qui le faisaient quelquefois élever de terre lorsqu'il allait à l'église, à la vue de tout le monde. (P. 69.)

» L'intendant l'ayant interrogé sur cet article, il en fut si interdit qu'il faillit à en perdre l'esprit; il s'emporta furieusement et supplia qu'on ne le pressât pas davantage; qu'il n'était point en disposition de rien avouer pour ce jour, et qu'on lui donnât terme jusqu'au lendemain; qu'il confesserait tous les dérèglements de sa vie. On lui accorda sa demande, et M. Fortia le mit entre les mains de quatre sergents. Je ne sais s'il avait tiré promesse du diable qu'il échapperait des mains du maître des requêtes, ou si, par son art, il charma ceux qui le gardaient; mais il est certain qu'il trompa la vigilance de ses gardes, et qu'il se jeta dans les bois et les montagnes, où on le poursuit encore depuis trois jours. Voilà comme le diable est de bonne foi et d'amitié pour ceux qui l'aiment, et comme il trompe même les intendants. J'eus bien du regret qu'on eût perdu cette occasion d'apprendre des nouvelles du sabbat et de savoir *l'art des caractères »..., l'un des moyens de la magie.* (P. 69; Paris, 1844.)

Mais, quelle que soit la valeur du tragi-comique et intéressant récit de Fléchier, hâtons-nous de rentrer dans le siècle de M. Home. Nous n'omettrons point d'observer, en reprenant le fil de son histoire, que lorsque les manifestations dont nous étions le narrateur commencèrent à se succéder avec entrain, on se sentit comme remué, le siége sur lequel on était assis tremblait, et le sol lui-même était agité, *tentennava*, selon l'expression italienne du comte Spada, et comme à Florence!

Ailleurs, un des potentats de l'Europe s'entretenait de ces

phénomènes. Il en avait rendu témoins un assez grand nombre de spectateurs, dont les préjugés, le respect humain, l'orgueil s'étaient plus ou moins irrités et révoltés contre l'évidence. C'était à table, et l'une des personnes de sa plus proche intimité lui disait : « Oui, ce sont à coup sûr des Esprits qui nous brassent ces prodiges; mais dans le nombre de ces acteurs ne s'en rencontrerait-il point de bons?. . — Non, non, ce sont bien des démons[1]. » Et ce fut *en se retournant vers moi* que la chose fut dite, de telle sorte qu'elle eut le caractère du tête-à-tête, m'affirme cette personne intime, personne intelligente et religieuse.

Que si cependant quelqu'un nous pressait de questions sur la droiture et la bonne foi de M. Home, aurions-nous une réponse à donner? Oui sans doute, et facile.

La loyauté de M. Home, le simple mortel, non doublé d'Esprits de l'autre monde, ce doit être pour nous chose incontestable; nous voulons l'admettre, et de tout cœur. Mais la loyauté de M. Home, *le médium*, oh! c'est là tout autre chose. Rien ne nous engage à l'imaginer, rien ne nous oblige à nous en porter garant, bien au contraire! et voici pourquoi. — C'est que le somnambule, le Voyant magnétique et le médium sont, dans leur état caractéristique, des êtres essentiellement trompés et trompeurs. Cela peut et cela doit se dire; car dans l'exercice de leur ministère, au moins, ils cessent totalement de s'appartenir. Le créateur, le grand maître de leur art, *les domine! il les possède*; et ce principe, ou ce prince, est celui du mensonge. Il est le serpent séducteur, que reconnaît en l'an 1856, et que nomme de ce nom biblique, le magicien Eliphas, son apôtre; ce serpent, de qui Bossuet, répétant le mot si profond de

[1] Il savait sans doute, ou comprenait naturellement, que la futilité dans le surnaturel est l'un des caractères les plus infaillibles de l'action démoniaque.

Tertullien, disait : « S'il montre sa tête, il cache sa queue, et réciproquement. » Car si son intérêt est de se faire découvrir, son plus grand intérêt est de ne se point faire entièrement connaître ! Il gagne plus, et l'expérience quotidienne nous le prouve, à se faire nier qu'à se faire adorer. Qui l'adore peut se repentir ; mais qui le nie ne se méfiera point, ne se gardera jamais de ses ruses mortelles ! Voilà qui nous donne, en quelques lignes magistrales et de bien vieille date, la clef des prodiges et des défaillances de la magie et du magnétisme, que les adeptes reconnaissent eux-mêmes, par la plume du docteur Ashbarner, comme « la base du spiritualisme, dont il est le couronnement nécessaire ». (*Revue spiritualiste*, liv. IV, n° 10, p. 64.)

Ce que l'Esprit inspirateur ou familier refusera de dire ou de faire, il inspire souvent aux somnambules ou aux mediums la pensée téméraire de le promettre en son nom. Puis, le moment venu, l'inspiration manque, la puissance dort, se retire ou ment. Quelquefois aussi, son amour-propre étant engagé, le medium se risque à dire ou à faire de lui-même, et par conséquent en jouant son monde, ce que ses impuissantes promesses avaient énoncé. L'Esprit menteur, dont il était le truchement, le pousse à l'orgueil et au mensonge.

Dans leur verve et leurs calculs de malice, les démons eux-mêmes, et souvent à la honte et au vif chagrin de leurs serviteurs qu'ils sacrifient, se plaisent à déceler, à éventer, à persifler ces ruses ; car leur but est de conquérir la masse des hommes disposés à s'écarter du bercail de l'Église en les excitant à se partager, *selon la pente de leur nature, en deux camps* l'un de l'autre railleur. Ainsi donc, poussés qu'ils sont par ces malicieux Esprits, quelques-uns se perdent et se noient dans la plénitude même de leur foi en la grandeur et l'utilité des œuvres de ces maîtres retors ; tandis que, s'engageant dans une voie toute contraire,

d'autres périssent par l'aveuglement et la grossièreté de leur orgueil, mant contre la parole du catholicisme, et devant l'impuissance affectée ou la fourberie des agents démoniaques, l'existence du monde invisible.

Sous la simple logique de cette idée, je m'inquiéterai donc peu de savoir quelle fut la loyauté de M. Home, en sa capacité de médium ou de plénipotentiaire du monde des Esprits fourbes et railleurs. Mais ce que j'affirme sans hésiter et d'après les renseignements positifs que chaque journée m'apporta, c'est que les plus exquises précautions furent maintes fois inventées et prises contre les tricheries possibles de M. Home en exercice de fonctions. Et, *dans un nombre vraiment considérable de seances et d'epreuves*, ce luxe et ce raffinement de defiances ne pureut mettre une barrière aux plus étonnants succès du grand médiateur!

. . . . Devant ses tristes et futiles triomphes, il ne sera point inopportun de rappeler un fragment des deux lettres si décisives que M. Robert Houdin, le célèbre prestidigitateur, permit à M. de Mirville de livrer à la publicité, après avoir *étudié sur le vif* LES PRODIGES du magnétisme; car les somnambules ne sont que des médiums de deuxième classe.

« Plus j'y réfléchis, disait Robert Houdin, plus *il m'est impossible* de les ranger parmi ceux qui font l'objet de mon art et de mes travaux. » (*Lettre du 4 mai* 1847.)

« Il *est tout à fait impossible* que le hasard ou l'adresse puisse jamais produire des effets aussi merveilleux. » (Robert Houdin, 16 mai 1847. *Des Esprits*, 3e édit., p. 30-31.)

Or, la question *des facultes du* médium devait être tranchée par la même voie que celle *des prodiges du magnétisme*. Car, parmi la plèbe ou le vulgaire des savants, suivant le mot de Pline (*Eruditum vulgus, Hist.*, l. II, ch. VII), et le vulgaire sans prétentions des gens de bonne compagnie, il se rencontrait devant les œuvres de M. Home

maint interprète qui, voulant concilier avec le témoignage *de ses sens* son incrédulité naturelle ou acquise, s'écriait : Oh! c'est vrai, c'est indubitable, c'est prodigieux! Mais *nous ne consentons* à voir dans l'enchaînement de ces faits étranges qu'une série de tours habilement joués.

Un beau matin, on se rendit donc chez l'un des experts du caractère le plus officiellement irrécusable en œuvres de prestidigitation. Ce fut chez M. Moreau Cinti, président de la société philomagique, qui compte parmi ses plus illustres membres M. Robert Houdin. Nous savions que, de ses yeux exercés et perspicaces, cet honorable expert avait étudié les opérations du médium en vogue dans un lieu d'expérimentation, où se rencontrait un monde tout positif, ombrageux, très-docte, et dont il y eût eu péril à se jouer.

Une semaine ou deux auparavant, je m'étais proposé de faire cette visite en compagnie fort compétente. Nous en avions attendu longtemps la possibilité, mais les circonstances y avaient mis un absolu *veto*. Cependant, comme un certain jour je revenais de Rennes, chevauchant à toute vapeur sur le train d'inauguration des rails, je m'arrêtai, pour reprendre haleine, à l'abri d'une station.

— Eh bien, monsieur des Mousseaux, je me suis rendu chez M. Moreau-Cinti, me dit en m'abordant M. Henri Delange, l'un des grands partisans et des fauteurs de l'acclimatation du magnétisme sous le méridien de Paris.

— Eh! donc, quelle fut sa conclusion?

— La voici : Rien de commun absolument entre les prestiges de son art et les prodiges opérés par Home!... » Mais j'ai relaté cette entrevue dans le deuxième numéro du *Monde illustré* (25 avril 1857.)

Et la bête-à-feu du train de l'Ouest, poussant son sifflement féroce, m'emportait vers mes pénates d'hiver. J'arrive, je cours à mon cercle ; le second numéro du *Monde illustré*,

jeté les quatre pages en l'air sur une des tables du salon, semblait m'y attendre et provoquait mes regards; je le saisis, et je lis à tête posée ces quelques lignes :

« Cet artiste supérieur, — M. Moreau-Cinti, — témoin de quelques phénomènes de Home, dans un appartement où *il s'était assuré d'avance* que ce dernier n'était jamais entré, nous a déclaré que, dès le début, il avait été clair pour lui qu'il y avait là ni subtilité ni adresse. »

Peu de jours après, ce même témoignage m'était confirmé dans les termes les plus explicites, et l'on y ajoutait les circonstances et les détails les plus propres à donner à cette relation la plus sérieuse valeur [1].

[1] J'ai fort peu l'honneur de connaître M. Delaage, et l'école à laquelle il appartient à cette date n'a pour moi, je dois l'avouer, aucune séduction. Elle *est plutôt* celle que je combats ; mais je veux, en passant, faire à M. Delaage la galanterie de citer sa description de l'illustre médiateur. Celle que je me suis permise est un peu plus sobre, un peu plus terne... Écoutons M. Delaage :

« Lorsque M. Home fit son entrée, cet hiver, dans la société, il y conquit rapidement toutes les sympathies par le charme mélancolique de sa nature PALE et MALADIVE, l'aristocratique distinction de ses manières, la modestie de son maintien, l'élévation de ses sentiments et, surtout, par cette expression d'ineffable tristesse qui, suivant le mot d'une femme d'esprit, fait de ce jeune homme à la chevelure d'un blond ardent et au regard charmant, *un des blessés de la vie*, une âme exilée sur la terre, qui tourne (l'âme) amoureusement sa vue vers les splendides réalités de l'autre monde, un être fasciné par l'indélébile magie de l'éternité, qui contemple dans l'extase et le ravissement les invisibles habitants qui peuplent l'infini de l'espace. » N° 2.

Le blond *ardent* de la chevelure de M. Home ne m'avait point frappé, grâce peut-être à l'effet des lumières. Mais l'aisance, et non la distinction de manières, ainsi qu'un air naïvement câlin auprès des femmes, est effectivement assez remarquable chez ce jeune homme. Quant à la physionomie maladive, elle est presque de rigueur pour un médium ; l'expérience nous en a dit et nous en dira la raison.

De l'état maladif il est résulté, je le suppose, chez ce jeune homme virtuose, bien membré d'ailleurs, que les facultés intellectuelles sont d'une assez notable infériorité, ce qu'il n'est point impossible de s'expliquer de la sorte : certaines maladies fatiguent notre personne tout entière ; et ce qui est habituellement fatigué ne peut être fort.

On nous pardonnera de n'omettre *aucun trait caractéristique* dans le

...Il m'arriva d'exciter pendant un instant la mauvaise humeur du puissant médium; et, certes, ce fut bien sans le vouloir; — car je n'éprouvais à son endroit qu'une compassion pleine de bienveillance. Je lui avais naïvement demandé quel était le mode de ses *évocations!* — Mes évocations! croyez-vous donc, monsieur, que j'aie recours à ces pratiques?

— Non, non, sans évocations d'Esprits, je n'obtiendrais aucun résultat signalé, me disait de son côté le célèbre Regazzoni, ce redouté *professeur* de magnétisme!

On le voit, *dans ce même art*, les procédés de réussite semblent cheminer quelquefois en sens inverse, et rien de plus simple; car les rôles *des Esprits d'inconstance*, qui en sont les grands maîtres, y sont partagés; et, sous leur souffle inspirateur, rien ne saurait être constant, ou d'une marche régulière et sûre.

Que si donc nous devons ranger M. Home dans une catégorie de magiciens, ce magicien, — mais disons avec un plus courtois ménagement *ce médium*, — ne serait point un évocateur d'Esprits. Il serait même, *quant à la forme*, tout le contraire, puisque, d'après ce qu'il daigna m'apprendre de sa propre bouche, ce sont les Esprits qui l'évoquent. Mais, en vérité, que peut-il y gagner, et quel hon-

portrait en pied du médium dont le nom, presque un mois durant, eut à Paris un retentissement égal à celui de Sébastopol.

M. Home était sans fortune aucune, mais il rencontra dans sa vie les plus généreuses hospitalités, aussi son désintéressement put-il acquérir un renom, sans porter préjudice au bien-être ou même au luxe de son existence.

Je ne me rends jamais à des invitations rémunérées, me disait-il. A plus forte raison tiendrait-il ce langage aujourd'hui, car on affirme qu'un legs d'une importance assez considérable a garanti son indépendance et, depuis, il a trouvé femme. La lignée des médium se perpétuera par cette alliance, s'il a postérité. Plusieurs cercles, plusieurs maisons essayèrent de faire travailler M. Home à deniers comptants, mais il s'y refusa.

neur lui vaudra, dans ce monde ou dans l'autre, cette humble docilité que ne put obtenir de lui, dans le pressant intérêt de son âme, le saint P. de Ravignan ?

A ces détails de l'an 1857, *postérieurs d'une année* à nos documents florentins, je dois ajouter quelques traits encore, et d'une assez notable importance. Je les ai recueillis, en ligne toute directe, auprès de vieilles et intimes connaissances qui, pendant toute une saison d'été, eurent les longs et fréquents rapports d'un voisinage étroit avec notre jeune et inoccupé médium.

M. Home fut, dès sa tendre enfance, le favori des Esprits visiteurs, et leur continuelle obsession semble l'avoir détourné de s'adonner à quelque occupation digne et sérieuse...

...De temps en temps, les phénomènes dont il est devenu le centre attractif, et comme le pivot, prennent un tour sinistre et qui l'épouvante, sans que les témoins dont il est entouré puissent discerner la raison de ces vives et accidentelles terreurs. Un jour, et pour ne citer qu'un de ces incidents entre plusieurs, un fauteuil se mit spontanément en branle et traversa, comme une locomotive, le salon au bout duquel se tenait en observateur un de nos amis. Le médium blémissant poussa malgré lui-même un cri d'effroi, et ne se calma qu'avec peine et lenteur : « Oh! je n'aime pas, je n'aime pas, se prenait-il à répéter, quand les fauteuils vont comme cela tout seuls! »

C'est que le médium, à bien le définir et à son insu, n'est que le cornac de la bête immonde : bête féroce et qui se plaît de temps en temps à déchirer la main qu'elle léchait, à mettre en pièces celui dont elle semblait être l'humble, la docile et câlinante compagne. L'histoire de la sorcellerie et des pythonisses surabonde en catastrophes qui démontrent cette vérité : l'instinct conservateur, et la conscience réveillée du médium, la lui rendent quelquefois présente à l'esprit...

Des princes, de grands princes en Europe, recherchèrent M. Home, et ce fut, je le suppose, afin de se livrer sur sa personne à de sérieuses études. Quelques-uns l'accueillirent dans leur familiarité, lui donnèrent quelques priviléges d'intime, presque de favori, et le comblèrent de menus présents. Sa main ne s'ouvre point à l'argent monnayé, *comme rémunération* de ses séances; mais il a pour les joyaux les instincts de la coquetterie la plus féminine. Vous le voyez, l'œil flamboyant de joie, couvrir sa cravate des pierraries qui scintillent aux chatons de ses riches épingles, et l'un de ses enfantins bonheurs est de bigarrer ses doigts des étincelles de ses bagues.

En France, et à l'étranger, la vie de M. Home est devenue publique, elle est tombée dans le domaine le plus rebattu de la publicité. — (Lire un livre qui n'est point dans le commerce, celui de M. le comte Th. Walsh : *Douglas Home*, Paris, Claye, 1858. — La *Revue spiritualiste*, et entre autres tout le n° 7, 1855. Ce numéro rapporte les principaux exploits du médium.) — Elle eut plus de retentissement que la comète Leverrier; et aujourd'hui même on la dissèque, on l'analyse, on étudie tous les éléments qui permettent d'en saisir et d'en pénétrer les qualités mystérieuses. Comment donc lorsqu'il s'agit de cette étude, si importante par la nature du sujet auquel elle se rattache, comment oser taire, mais aussi comment savoir dire que M. Home le médium est d'une dévotion peu commune; que souvent on le voit non-seulement réciter son chapelet et s'adonner avec ferveur à la prière, mais encore se livrer aux actes de la piété la plus vive et la plus tendre... Effrayant, et trop vulgaire phénomène que celui d'une religion pratiquée de bonne foi, — *je m'impose la loi de n'en point douter*, — mais avec un aveuglement qui suscite les saintes colères d'un directeur de la taille du P. de Ravignan, et qui nous jette à corps

perdu dans les voies le plus diamétralement contraires à celle de l'humble prudence et de la plus banale orthodoxie ! Désolant et inconcevable entraînement que celui d'une religion qui, rapprochant les pratiques du catholicisme de leur opposé le plus extrême, les pétrit ensemble et les amalgame ! ..... Mais le jugement des consciences n'est point de notre ressort, et nous nous bornons à signaler, en historien discret, les actes extérieurs et publics.

Nous ferons observer que, du côté de la science et de la dignité personnelle, M. de Caudemberg est à coup sûr un homme de bien autre importance que ce médium exotique. Et, cependant, les solides qualités de ce savant ne purent le garantir *des pratiques d'une tendre et bien regrettable dévotion*, où le poussèrent ses Esprits inspirateurs. C'est là ce qu'il nous apprendra *lui-même* avec détails dans un de ses ouvrages, et ce que nous redirons dans nos pages. Dieu sans doute a plus d'une raison de permettre ces prodiges d'aveuglement, que partagent, s'il faut en croire la voix publique, quelques graves et ignares conseillers. — Les desseins de sa providence ne seraient-ils pas d'affrayer et de retenir, par un si incompréhensible spectacle, les hommes à cœur droit et simple qu'il daigne éclairer sur ce point, et de leur faire élever d'autant plus fortement la voix devant les pentes d'un tel abîme? Et sans doute encore laisse-t-il se produire de telles déviations afin de livrer aux séductions et à la quiétude perfide de l'erreur DES IMPRUDENTS, ou des coupables, auxquels il lui plut de retirer sa lumière.

Quoi qu'il en soit des dons et talents spiritistes de miss Edmonds et de M. Home, j'ai vu pour ma part d'assez riches variétés de médium. J'ai vu ces entremetteurs en fonctions; je les ai retracés de face et de profil, et j'ai dit leurs œuvres; quelques-uns de nos savants assistèrent à ce même spectacle (Voir la *Magie au dix-neuvième siècle*, chap. Ier.)

Les pages que je leur ai consacrées pourraient suffire à coup sûr à ce chapitre; et cependant, je ne m'arrêterai point sans dire un mot des spécialités de l'espèce, et d'abord de ceux que nous voyons posséder le don *de communiquer les Esprits*, car cette opération s'est accomplie sous mes yeux.

Ce ne fut point de la manière que nous a décrite Psellus; ce fut par *le simple* contact, c'est-à-dire de la façon dont on a le plus généralement coutume de s'y prendre pour communiquer le don de seconde vue, la clairvoyance magnétique... ou quelque maladie cutanée. La promesse du succès avait été faite par un Esprit formellement consulté quelques jours auparavant; et j'assistai fort à l'improviste à *la livraison*, que la partie intéressée venait réclamer au jour de l'échéance.

L'Esprit que vous *m'avez promis est-il prêt, et puis-je espérer le recevoir*[1]? Une volée de coups frappés par un invisible donne, *en même temps que le crayon du médium*, cette réponse probante : — Oui. Vous le recevrez dans cinq minutes. — Quel est son nom? — D'autres coups retentissent; le crayon vole derechef et trace, avec le nom de celui que l'on attendait, *une formule* évocatoire suivie de ces mots : Bien que cet Esprit se donne à vous, un *médium* vous sera *nécessaire* pour vous entretenir et converser avec lui. — Quel sera donc ce médium? — Consulté sur ce point délicat, l'Esprit livré refusa tout net la femme de son nouvel hôte, dont le mari proposait avec empressement la candidature. Il devina, sans grand effort de calcul, que la curiosité lui amènerait cette clientèle par-dessus le marché!... Le médium nommé, le vase d'élection, ce fut en fin de compte, la plus jeune fille de cette famille. Car le coup de maître de ces *Esprits* est d'engager jusqu'à l'innocence dans ces insi-

[1] A la Chine on va les chercher dans des paniers, et aux égouts, ce que nous allons voir!

dieux ébats. Jamais la sorcellerie ne cessa d'exiger des malheureux que ses fausses lueurs égaraient, la livraison d'un aussi grand nombre d'enfants qu'il leur était possible d'en séduire ou d'en contraindre.

D'épais volumes renfermeraient à peine les merveilles authentiquement constatées que nos médium contemporains et *spéciaux* ont accomplies. Mais, sous nos yeux, dans les deux mondes, et en France à l'insu de l'immense majorité des plus honnêtes gens, la race des *médium à spécialités* foisonne, et nous pouvons citer pour exemple nos médium à baisers : « baisers très-palpables » en vérité, que les Esprits évoqués « déposent sur les lèvres ». (*Revue spiritualiste*, t. IV, n° 10, p. 366, etc.) Le savant et regrettable M. de Caudemberg était du nombre de ces malheureux privilégiés, parmi lesquels figure « M. le Dr Gray, le premier médecin de New-York », et l'un des hommes les plus estimés de cette capitale. (*Ib.*, 365.) Nous signalerons, en outre, les médium guérisseurs, au nombre desquels se rangeront M. Hussey et le docteur Newton, de Boston. (*Ib.*, 363.)

Mais entre ces spécialités du genre, ne possédons-nous pas un inestimable trésor? Qui donc cependant oserait y croire s'il ne partageait pas l'aveuglement des spirites, on si la science que répand l'Église autour d'elle ne lui enseignait quelle est l'habileté prestidigitatrice des Esprits malins? Ce trésor que nous possédons, et sous nos yeux mêmes, dans notre ville bretonne d'Hennebon, osons le dire, c'est la véritable poule aux œufs d'or qu'avaient rêvée nos pères; c'est le medium à sueur de diamant, ou de métal!

Les facultés de médecine, qui ont le privilége de nous émerveiller par l'outrecuidance et l'aplomb de leurs incrédules, nous dédommagent quelquefois de leur triste entêtement par le nombre de croyants qu'elles nous fournissent;

et, parmi ces derniers, nous avons à compter M. le Dr Morhéri, dont la plume décrit ce prodige.

Un organe tout spécial et souple au toucher, mais pourvu de glandes sécrétoires et de la nature de celui qui chez le chevrotain produit le musc, se manifesta, — je ne sais dans quelle région du corps, — sur la personne de mademoiselle Désirée God... Il s'y déclara d'abord, mais avec une certaine irrégularité, des sueurs métalliques aurifères, dont le cours est aujourd'hui devenu normal; puis on vit succéder à ce suintement des sécrétions de fragments d'argent et d'or « J'ai pu recueillir ainsi, dit notre docteur, près d'un mètre quarante centimètres de fil d'or, qui paraît avoir passé à la filière. » Mais il y eut « changement de fluides, et je comptai une exsudation micacée. La plus large fut extraite du front, et sur l'ordre de l'Esprit. » Plus tard, à cette exsudation de mica, a succédé la condensation « de diamants ». (*Ib.*, 374.) Ce diamant est-il de bon aloi et de carbone pur? Il est à supposer que non; car la voix de l'Esprit a promis que des pierres sans reproche étaient sur le point de sortir de ce gîte vivant. Mais, « en même temps que ces pierreries nous arrivaient, nous récoltions des graines, et j'en ai reçu plus de dix espèces. Malheureusement, pendant un orage, la plupart se sont évaporées, — preuve évidente qu'elles ne sont point de même nature que les nôtres. » Quelques-unes sont armées à la base d'un éperon; et, le savant illustre « M. Jobard, de Belgique, à qui j'ai adressé trois de ces graines, y a remarqué ce signe distinctif ». (*Ib.*, 375.)

« Tous les objets obtenus de la même source sont caractérisés par des adhérences de sang coagulé à leur surface. » (*Ib.*, 375.)

« Ce que je dis pour le diamant s'applique également aux graines que j'ai reçues, et qui franchissent, pour s'échapper,

un petit *méat*, à l'orifice duquel on peut les voir sortir sans lunettes. Elles y pointent les unes après les autres; j'en ai vu dix-sept en une seule crise. C'est ce que notre ami P. a pu constater avec moi *de visu*, pendant que mademoiselle God... était, comme toujours à la suite de ses crises de production, en état de catalepsie[1]. » (*Ib.*, 378.)

« L'organe existe, les produits sont palpables, appréciables, et le fonctionnement est presque journalier. Ce serait donc manquer à tous mes devoirs de ne pas appeler sur ce fait inespéré et incroyable l'attention de tous les savants. »... (*Ib.*, 376.)

« Mais nous avons une surabondance d'ennemis acharnés. Vous le comprendrez, vous Breton, quand vous saurez que cette jeune personne, la plus désintéressée et la plus vertueuse que je connaisse, ne va pas à confesse. » (*Ib.*, 379.)

Ainsi parle M. le Dr Morhéri, se doutant peu que les gens qui se confessent sont loin de lui contester ces faits, véritables trébuchets tendus par les Esprits malins, dans le but de prendre à la pipée les curieux et les savants de bonne foi dont la science est et reste courte, faute d'être chrétienne. Mais que ne s'adressait-il à nos enfants, pour se faire expliquer son phénomène?

Nous laisserons aux médium, spontanés ou non, mais appartenant au genre qu'il nous sera permis d'appeler *factotum*, la gloire de répéter des faits semblables à ceux qui s'accomplissent à Nocé, dans le département de l'Orne, et qui dépassent tout ce que l'on sait de M. Home, de madame French, de Colchester, et des autres médium d'Amérique. Là, sur la plus simple demande de l'homme, des pierres, des pièces de monnaie, des quantités de fleurs variées sont mystérieusement jetées au sein d'une assemblée séante portes

[1] Mille cas d'*éjections* semblables sont constatés dans des crises de possession, nous en citons nous-même en ce livre

et fenêtres closes. Des airs, des chants admirables, dus à des voix et à des instruments invisibles, sont entendus; la grêle et la pluie tombent au commandement de la parole, d'effroyables coups de tonnerre retentissent; l'ascension aérienne de l'un des membres du cercle s'opère inopinément, et les séances se terminent par les prières et les actions de grâces des dévots de la nouvelle Église. (Lire Piérart, p. 323-333. *R. spir.*, *ib.*, *Mystification probable, au moins partielle.*)

Mais quelle est donc la religion dont nos médium enregistrent l'inappréciable texte sous la dictée de ces Esprits inspirateurs qui se jouent, hélas! de tant de simples, de tant d'ignorants et de tant d'audacieux, que l'indéfectible justice de Dieu condamne à l'erreur, parce qu'ils eurent, et de gaieté de cœur, la témérité d'offrir leurs yeux, leurs oreilles et leur bouche béantes aux appâts de la séduction.

Fidèles à la vieille ruse que nous ont signalée les Pères de l'Église, les Esprits se donnent pour les âmes des morts, dont ils jouent le rôle avec l'intelligence exquise et le faux sentiment des plus consommés acteurs. Écoutons à ce propos le grand maître du spiritisme, nous adressant la parole sous le nom de guerre Allan Kerdec qui, sans doute, lui fut imposé. Les Esprits « ne sont que les propres âmes de ceux qui vécurent sur la terre, ou dans un autre monde... » « Ils ne sont autres que les âmes des hommes. » (Allan Kerdec, p. 7 et 42, *Spiritisme*.)

Habitués à se faire tout à tous, lorsqu'il s'agit de parvenir à leur but, qui est la séduction de l'humanité, ces Esprits de mensonge et de malice ont, en France, de doucereux et hypocrites éloges pour la religion catholique, mais non point comme la seule véritable! (Piérart, 339, *Revue spirit.*, *ib.*)

Pour les gens à courte vue qui se laissent aller à prêter confiance au spiritisme, la vérité peut donc être à la fois et

dans notre religion si jalouse, et chez les sectes hostiles qui nous tiennent un langage opposé!

Aussi, « la doctrine qu'enseignent les Esprits aujourd'hui n'a-t-elle rien de nouveau. On la trouve par fragments chez la plupart des philosophes de l'Inde, de l'Égypte et de la Grèce, et tout entière dans l'enseignement du Christ. » (Allan Kardec, *Revue spirit.*, 13.) Voici donc pour précurseurs et pour auxiliaires de ce Christ du spiritisme, et les Gymnosophistes, et les Mages, et les Pythagore, et les Platon, et les magiciens de la théurgie Alexandrine!

Il est vrai que si le spiritiste se couvre de la peau des brebis de l'Église, ce n'est que pour déchirer le catholicisme à belles dents; que pour « combattre certaines croyances telles que l'éternité des peines, la personnalité du Diable[1] », et tant d'autres encore; tout en nous enseignant, de par l'Essénien Jésus, que « nous sommes tous des dieux, et qu'en nous le principe divin est coéternel à l'Éternel » (Piérart, *Revue spir.*, ib., p. 326), c'est-à-dire qu'il est incréé!

« Holà! vous qui passez, venez donc à nous. Voyez, le Christ est avec nous. — Et lequel, s'il vous plaît? — Le Christ de M. Piérart, rue du Bouloi, n° 21. » Mais quelqu'un m'appelle là-bas, me criant : « C'est ici qu'habite le Christ! — Le Christ! et lequel donc? — Oh! provincial que vous êtes! le Christ Allan Kardec, rue et passage Sainte-Anne, 59. » — Et j'allais presque y courir, lorsque derrière mon dos une voix mystique chuchote : « Non, non... mais là; passez sous cette voûte noire; allez, allez au Christ de M. Éliphas Lévi; celui-là seul est le vrai!... » Cependant bien d'autres encore, de droite et de gauche, de s'écrier : « Prenez mon Christ! lui seul est Dieu, car lui seul est

[1] Doctrines Kardec, *Spirit.*, p. 46. Lire, du même M. Kardec, le *Livre des Esprits* — 1857 — que j'ai appelé, en toute justice, le catéchisme de l'Antechrist.

homme par; prenez, prenez mon Christ! » Au milieu de ce tohu-bohu, de ce protestantisme de l'école spirite, je ne sais plus auquel entendre; et m'arrêtant un instant pour réfléchir, je me dis : En vérité, saint Matthieu l'Évangéliste voyait de loin les temps où nous vivons, car il en photographiait l'histoire. Nous qui la voyons s'épanour, daignons la reconnaître; écoutons la parole qu'au travers de dix-huit siècles dirigeait vers nous ce prophète :

« Si quelqu'un vous dit : Le Christ est ici, ou il est là, ne le croyez point. Car il s'élèvera de faux Christs et de faux prophètes qui feront de grands prodiges et des choses étonnantes, jusqu'à séduire, s'il était possible, les élus mêmes. J'ai voulu vous en avertir auparavant » (Saint Matth. Évang., ch. XXIV, p. 23 à 26.)

Que les médium de toutes dénominations, gnostiques, voudois, camisards, convulsionnaires jansénistes ou spiritistes, étalent ou dérobent à nos yeux la riche bigarrure de leurs sectes, seule donc, en ce monde, l'Église nous donne le spectacle d'un *miracle permanent et inimitable* : celui de l'autorité Une, de la foi Une et de l'enseignement Un. Mais aussitôt que le privilége de parler magistralement et d'enseigner sort de son sein pour devenir le droit des Esprits, il est facile de voir et de comprendre ce que devienent, dans la pensée de ceux qui ont l'ineptie de les accepter pour maîtres, les inflexibles vérités et les dogmes immuables du catholicisme [1].

[1] Parmi les Esprits, les uns sont bons, les autres mauvais, nous dit le spiritisme; écoutons les premiers et repoussons les autres. Mais qui saura distinguer, et à quels signes, les véridiques des fourbes? Sera-ce, par hasard, le premier venu? Nos plus doctes théologiens s'y sont plus d'une fois trompés, et ce ne fut point chose rare de les voir prendre pour des habitants du ciel les Esprits de l'abîme travestis en Anges de lumière. — L'Église seule est infaillible, et non point tel ou tel docteur isolé; l'Église seule peut avoir l'unité de doctrine et d'enseignement, parce que seule elle possède l'unité d'autorité.

« Nous verrons naître alors, du sein de ce Merveilleux, — écrivais-je en l'an 1856, — comme une nouvelle manière de religion universelle. Et pourquoi ne pas l'appeler la religion des âmes, c'est-à-dire celle des Esprits; disons mieux encore, celle des démons, ou, pour se bien comprendre, la religion de l'Antechrist? Entre elle et le catholicisme doit commencer, presque aussitôt son universelle éclosion, la dernière lutte, le combat suprême, la grande bataille où des millions d'âmes à demi chrétiennes périront de la mollesse de leur foi. » (*Mœurs et pratiques des démons*, p. 379-380.)

Le journal religieux et savant que Rome publie sous le titre de *Civiltà cattolica*, transcrivait cette page de mon livre, dont le temps commence à faire une trop véridique prophétie, car la religion des Esprits est fondée; elle se propage avec activité; les ravages souterrains qu'elle exerce au milieu du troupeau de l'Église sont énormes, et les gémissements du sacerdoce commencent, en quelques lieux, à répandre une salutaire alarme.

Enivré du succès de ses médium, M. Kerdec peut donc s'écrier : Oui, le « spiritisme a conquis droit de cité. Il est assis sur des bases qui défient les efforts de ses adversaires. Sa doctrine a grandi avec une incroyable rapidité; dans l'espace de trois ou quatre ans, elle a rallié dans tous les pays du monde, et surtout parmi les gens éclairés, d'innombrables partisans, qui s'augmentent tous les jours dans une proportion extraordinaire. » (Allan Kerdec, *Spirit.*, p. 12.) Et ces paroles ne sont point une fanfaronnade! Elles ne sembleront telles qu'à ceux dont l'intelligence ne dirige qu'avec une tiédeur extrême ses recherches du côté des fléaux qui menacent la paix de l'Église.

Ce n'est donc point sans admiration pour le bon sens des habitants de la Chine, à cet endroit si capital, que je rap-

porterai la décision magistrale prise par ses gouvernants et motivée par les faits du récit que nous offrent les pages suivantes.

§ II.

Les médium à la Chine. — Faits et dates. — Singulières rencontres. — Supériorité du bon sens chinois, dans cette question, sur le bon sens européo-américain.

Un dernier et fort intéressant exemple des œuvres de nos Esprits savants, et au besoin lutins, nous attend dans le pourpris du Céleste Empire. Car là-bas encore, et surtout, ce fut leur goût de se choisir des médium de chair vivante *ou de bois*, pareils à ceux qu'il leur plaît d'élire et de multiplier aujourd'hui dans notre humble partie du monde.

Oui, les étrangetés du spiritualisme sont de tous les temps et de tous les lieux. J'appelle, à propos de cette historique vérité, la sérieuse attention du lecteur sur les menus détails et sur l'ensemble de quelques passages fort curieux que je traduis d'une feuille bi-mensuelle, ayant pour titre l'*Overland China mail* (6th of june 1854), et que publie en Chine la colonie anglaise de Hong-kong. L'auteur est un de ces savants qui ont la loyauté de ne point mettre les faits sous le boisseau, mais dont l'esprit est trop infirme pour en reconnaître et pour en mesurer la portée, cette droiture est rare et mérite la reconnaissance des gens honnêtes.

M. le Dr Gowan, de Ning-po, — tel est le nom de notre fort intéressant rapporteur, — se recueille et nous dit :

A mesure que s'étendirent mes connaissances du langage, de la littérature et des mœurs du peuple remarquable de la Chine, je devins frappé des rapports qui perçaient à mes yeux entre le monde oriental et le nôtre, de quelque côté que je foulasse le domaine de la pensée et des découvertes : *Coincidences in thought and discoveries*. De là me vint l'habitude, en présence de nos hommes d'Occident, sous le

flot des divagations de nos illuminés, ou des rêveries de la philosophie transcendantale, *vagaries of our illuminats, and transcendatalists*, de tourner les yeux vers la Chine pour y découvrir *la chose semblable*, et pour y suivre l'esprit humain dans son parallélisme.

Lors donc que la nouveauté des tables tournantes, — c'est-à-dire des tables-médium, *table moving*, — acquit une importance assez notable pour mériter l'attention du professeur Faraday, je portai mes regards du côté de la Chine avec ma confiance habituelle, et bien m'en prit, car je ne tardai pas à me convaincre que, dans cet ordre de faits, les fils de Han avaient, une fois encore, pris de l'avance sur les étrangers.

Ici, le Dr Mac-Gowan, cet admirateur passionné des Chinois, s'arrête à nous faire observer que les mêmes choses ayant souvent, en Chine, une manière de se produire toute contraire à celle qu'elles affectent ailleurs, il n'y a pas à s'étonner que les tables, au lieu d'y tourner sur leurs pieds, manœuvrent en sens inverse, c'est-à-dire en dirigeant vers le plafond leurs membres inférieurs : *they whirl about on their heads, with the nether members pointing to the ceiling*.

La table étant placée d'après un procédé qui rend ses évolutions faciles, « il ne reste plus au médium, nous dit le docteur, qu'à lire UNE FORMULE D'ENCHANTEMENT que l'on peut traduire en ces termes :

« Ciel ! supplie le ciel de t'accorder puissance ! — Terre ! supplie la terre de t'accorder puissance ! — Dragon vert de la gauche, tourne à gauche. — Dragon vert de la droite, tourne à droite. — Si tu manques, j'appelle Ling le Jaune, *le chef de l'espace*, et je le prie de saisir sa cravache pour vous fouetter jusqu'à ce que vous détaliez à droite et à gauche. » *To flog you, till you scamper right and left.* Et la table ne

tarde guère à se mettre en mouvement! Mais le Dr Mac-Gowan, ayant la sagesse de ne vouloir point s'en rapporter au simple ouï dire, ramassa quelques enfants pris au hasard dans la rue, et plaça leurs mains dans la position normale, sans laisser à aucun d'eux le moindre soupçon du résultat que l'on attendait de sa présence. *Neither of them had the least notion of what was expected.* Presque aussitôt la table s'agita, puis elle se prit à tourner avec une telle vitesse que les jambes de ces pauvres enfants parvenaient à peine à la suivre; puis elle s'échappa par la tangente, frappant et mettant presque à ou l'os de la jambe de l'un de ces malheureux gamins : *Nearly skinning the shin of an unlucky urchin.*

La manœuvre de la table n'est qu'un amusement pour les Chinois (*le docteur se contredit plus bas sur ce point*), bien que, dans l'empire tout entier, on ne trouvât peut-être pas *une personne vivante* qui ne fût convaincue que ce meuble est gouverné par des Esprits surnaturels : *There is perhaps not a Chinaman living, who does not* FULLY BELIEVE *that the motion is effected by supernatural agency.*

Cependant, quoique nul doute ne subsiste dans l'esprit des Chinois sur l'intervention des démons, ou des Esprits, dans les faits et gestes de la table, — *to be the work of devils or spirits*, — ce n'est guère au moyen des coups frappés par elle — *rappings* — qu'ils entretiennent leur commerce avec l'autre monde. (Hadès, le *Monde infernal*.) Cette méthode est celle du vulgaire le plus illettré; mais, dans les classes supérieures, c'est au moyen de l'écriture que ces relations s'établissent et suivent leur cours.

Le meuble écrivant est un panier [1] de quelque huit pouces

[1] L'Europe a mis à profit ce progrès d'origine chinoise :

« Ici, le magnétisme animal est aussi connu depuis bien *des siècles*, ce qui montre que Mesmer n'en a pas été l'inventeur. Il en est ainsi des tables tournantes. Ces tables savent même écrire, soit avec une plume, soit au moyen d'un crayon qu'on attache perpendiculairement

de diamètre, auquel s'adapte un crayon, ou, si mieux on aime, une baguette. Tel est l'instrument qui tracera des caractères sur une surface couverte de sable ou de poussière.

Le docteur à qui nous devons le récit de ces expériences, *les interprète* avec l'illogisme naturel à la plupart de ses modernes confrères aussitôt que les faits s'écartent du monde purement organique et matériel. Aussi, ses malheureuses tentatives de raisonnement placent-elles, sur ce point, son intelligence fort au-dessous de ces autres intelligences que, par une illusion d'optique assez fréquente, il se figure contempler de haut en bas.

Cependant, ajoute-t-il avec son habituelle droiture de cœur, l'explication que je donne[1] n'a rien de satisfaisant pour un Chinois. Vous ne rencontrerez probablement pas un seul indigène, *idolâtre* ou *chrétien*, *juif* ou *musulman*, chez lequel ne subsiste *la conviction religieuse* que ces phénomènes ont pour auteurs des agents surnaturels. Il est même rare que chacun d'eux ne justifie point sa foi par quelque récit dont LE MOINDRE MÉRITE est d'être singuliè-

à l'un de ses pieds. Je penserais donc que toutes *ces sorcelleries* ont passé d'Orient en Europe. »

Lettre du missionnaire Vinchot à un professeur du séminaire de Saint-Brieuc, publiée par la *Bretagne* et l'*Univers*, du 14 avril 1857.

Mais à Paris, en 1859, nous faisons bien mieux encore. Le panier, le meuble écrivant s'est métamorphosé en un oiseau posé sur des roulettes dont l'exquise mobilité leur permet de virer en tous sens à la moindre impulsion. Un crayon arme le bec de cet oiseau, qui, sous la forme profanée du Saint-Esprit, nous dicte la parole de l'Esprit de révolte. Cinq mille de ces oiseaux de bois, du prix de quinze francs, viennent d'être exécutés, en 1859, à l'usage du monde spirite. Ce qui prouve qu'en France on a tout à fait cessé de s'occuper d'Esprits et d'évocations, ainsi que le répètent chaque jour tant d'hommes pour lesquels il est si difficile ou si pénible de voir, les yeux ouverts, ce qui se passe sous leur grise barbe !

[1] Elle est tout juste celle que donnèrent quelques-uns de nos savants et que réduisit à néant M. de Gasparin lui-même. Il dit : *They will follow the motion they unconsciously communicate*, etc.

rement curieux. « Et, vous affirmeront-ils, si vous évoquez un Esprit avec LES FORMALITÉS RELIGIEUSES CONVENABLES [1], vous obtiendrez presque infailliblement en réponse la révélation de choses secrètes, de faits mystérieux, » — *you will almost invariably have caracters traced by the spirit, which generally reveals something occult and mysterious.*

Le démon, ou l'Esprit invoqué, sera quelquefois incapable d'écrire, ou bien vous le trouverez d'une humeur et d'une disposition maligne; peut-être aussi se bornera-t-il à tracer quelques traits et à griffonner quelque sentence vide de sens, ou CALCULÉE pour vous induire en erreur : *calculated to mislead.* Mais il arrive souvent aussi que ces caractères tracés d'une course rapide, — *traced in the cursive form*, — donnent une prose du meilleur style, et communiquent *avec une singulière exactitude*, aux opérateurs, des choses qui leur sont entièrement inconnues, — *accurately communicating things altogether unknown to the operators.*

Il est, en outre, dans la canaille des dieux chinois [2] un Esprit du nom de Fan-Kang, répondant sous quelques rapports à *Cloacina*, la déesse des égouts de l'ancienne Rome. On le consulte surtout aux approches de la nouvelle année, afin d'apprendre de lui quel bonheur il nous tient en réserve; et voici le procédé dont on use *pour le ramasser :*

Une jeune fille se rend dans un égout pour l'adorer. Elle porte avec un cierge allumé un bâton d'encens, et tient en main un panier à riz. Dans cet état, elle invoque l'immonde lutin, THE FILFHY ELF; et la croyance générale est que

[1] Ce qui justifie mon chapitre des *Sacrements du diable, Sacramenta, aut sacramentalia*, dans *Mœurs et pratiques des démons.*

[2] Voir une même canaille des dieux dans l'antiquité gréco-romaine, etc. La magie en tire parti : *Quos appellant plebem superûm*, dit Cornelius Agrippa, *De occulta philosophia*, p. 289.

jamais celui-ci ne se refuse à pareille invitation ! L'Esprit saute donc dans le panier, et c'est dans ce récipient — lorsqu'il y a fait sentir sa présence, — qu'elle l'emporte à son domicile. (*Id.*, *ib.*)

« En 1843, avant l'époque où le port de Ning-Po fut ouvert au commerce, ces pratiques reçurent tout à coup une impulsion si merveilleuse qu'il serait difficile de ne point en comparer la propagation à celle *d'une épidémie*. A peine se trouvait-il une maison où, chaque jour, et pendant la saison tout entière, on ne s'en fit un passe-temps. Nulle cause, cependant, ne put être attribuée à la reprise de cet ancien usage : *revival of an old custom.* »

Mais cette fureur se calma; puis, au bout de fort peu de temps, chacun se trouva d'accord sur la raison pour laquelle on s'en était dégoûté; on se rappela que tout un déluge de maux, — *amount of mischiefs*, — s'était répandu sur ceux dont *la coopération* ou *la confiance* avait favorisé ces communications avec le monde infernal. Les médium et leur clientèle avaient payé bien cher en ce pays, ainsi qu'en tant d'autres lieux, une curiosité funeste !

Plus récemment encore, un cercle de savants officiels, — *a club of litterary graduates*, — fixa ses assemblées dans un temple Taoiste où l'on pouvait se livrer tout à l'aise à ces mystérieuses opérations, c'est-à-dire pratiquer *le Ki*.

Les prodigieuses manifestations qui furent alors obtenues de la part des Esprits eurent un énorme retentissement, et leurs séances se prolongèrent pendant un temps considérable, jusqu'à l'arrivée d'un intendant qui censura ces actes de démonolâtrie. Son langage fut cependant celui d'un ami, qui ne les engageait à s'abstenir de pareils rapports que par une fort simple raison : c'est qu'il en avait toujours vu résulter *de grands maux*, sans que JAMAIS *il en sortît le*

moindre bien. — *He had* NEVER *known* ANY GOOD, *but* CONSIDERABLE EVIL *to result from them.*

Les savants déférèrent à son conseil ; et, depuis lors, ce genre de divination ne fut plus pratiqué que dans de rares circonstances, et par des individus épars.

Ne nous étonnons point d'ailleurs si les Esprits, qui, par le canal des médium, se mettent en rapport avec les consultants, se sont conformés à l'habitude de se donner en Chine, ainsi que dans notre Europe, et chez les idolâtres de l'antiquité, pour *les esprits des morts ;* — esprits que leur malice n'abandonne jamais sous ce masque. C'est ainsi qu'un pauvre savant ayant naguère évoqué l'âme de son aïeul, et candidement exécuté les instructions transmises à l'aide du crayon par cet ascendant, il en résulta pour lui les plus affreux malheurs : *which proved disastrous to the scholar.*

Aussi la règle générale du gouvernement est-elle de décourager ces pratiques, que l'expérience a condamnées. *The government commonly discourages the practice.* Il a le grand sens de comprendre qu'elles feraient bientôt passer tous les pouvoirs sociaux du côté de ces conseillers perfides. (Tiré du *Overland China mail*, Hong-kong, 6th of june, 1854. Dr Mac-Gowan.)

Le gouvernement idolâtre du Céleste Empire eut certes les yeux d'une clairvoyance remarquable dans cette grave question, qui fit au milieu des Européens les plus éclairés tant d'aveugles ;... ou du moins, qui nous en fit voir et reconnaître un si grand nombre ! Nos magnétistes transcendants, c'est-à-dire nos spiritistes, ayant en tête MM. Allan-Kerdec et Piérart, devraient donc aller solliciter du bon sens chinois quelque utile leçon...

Quoi qu'il en soit, les *médium tables*, les *médium corbeilles* et les *médium animés* ne sont pas en Chine un fait plus extraordinaire et plus nouveau que celui des forme-

lités sacramentelles primitivement requises pour *la médiation.*

En Chine donc, en ce pays où ni les traditions ni les usages *ne sont d'hier*, les lettrés, c'est-à-dire les savants et la nation tout entière, les chrétiens et les juifs, ainsi que les idolâtres et les infidèles, se trouvent être à l'unisson avec les vrais savants de l'Europe, avec les savants de l'Amérique, avec les savants de toutes les religions et de tous les siècles qui sondèrent les profondeurs de la question du surnaturel, et qui poursuivirent cette étude jusque sous ses aspects les plus futiles! Peut-être se fera-t-il un peu plus tard que la Chine ait encore sur cet intéressant sujet quelque mot utile à nous dire, quelque tribut important à nous payer.

§ III.

Prédispositions physiologiques à l'état de médium. — Prédispositions originelles ou acquises. — Fautes des parents. — Passions, éducation, hygiène, régime. — Comment se garantir de ce dangereux état.

Maintenant, nous croyons que nos regards se sont assez fermement arrêtés sur les actes et la profession de médium pour que nous puissions aborder avec avantage la question, singulièrement utile à notre régime vital, des prédispositions naturelles qui conduisent et ravalent l'homme à ce triste état.

Et d'abord, le lecteur nous permettra quelques observations relatives à ce mot que prononçait tout à l'heure M. Home : « Où doit à la nature d'être médium! »

Si peu que l'on donne à cette proposition la valeur d'une vérité générale, l'induction ne veut-elle point que, lorsque la nature nous rend *médium*, cette prédisposition, ou, disons mieux, *ce vice original*, provienne de ceux à qui nous devons notre sang? nos pères en sont donc les coupables!

Quoi de plus clair? et quel médecin refuserait d'admettre en nous une nature *que la paternité fonde*, qu'elle *nous*

transmet, et qui porte gravé dans les intimités de sa profondeur le sceau DE SON ORIGINE bonne ou mauvaise?

Mais aussi gardons-nous bien de ne point observer que, sur cette profonde empreinte, SE SURAJOUTE, en la modifiant, quelquefois même en la transformant, *une seconde empreinte* que forme en notre personne, et au jour le jour, l'habitude ou la lente action de *notre régime matériel et moral!*

En d'autres termes, *ce régime* corrobore, modifie ou détruit en nous *le tempérament originel* bon ou mauvais.

A ce double point de vue, non-seulement l'homme *naît*, en quelque sorte, non-seulement il est conçu *médium*, mais on le rend, mais lui-même il se rend médium! Or, être *medium*, — et les bouches les plus dissidentes sont unanimes à nous le redire, — c'est devoir au grand agent du magnétisme, de la magie ou du spiritisme, qu'importe le nom, une série de facultés exceptionnelles. Et c'est ici le lieu d'écouter une indication précieuse que l'art médical nous répète, au sujet de ces prédispositions organiques!

Dans un ouvrage intitulé *De la cause du sommeil lucide* (1819), ou du Voyantisme de la spécialité de médium que nous appelons somnambules, M. l'abbé Faria, cet effrayant magnetiste, nous dénonce la liquidité du sang comme la cause de cette prédisposition [1]. Il nous est dit, en outre, que cette pauvreté du sang, que cette prédominance de la lymphe ou de l'eau dans le sang, produit ce que la médecine appelle *le bruit de souffle, ou de diable*, dans les vaisseaux du col.

Or, M. le Dr Bouillaud, antagoniste du magnétisme, formulant son opinion à la suite de milliers d'exemples, a con-

[1] J'ai lu quelque part, et je jette en courant cet indice, mais sans l'avoir vérifié, que les Pythonisses des temples anciens ne fonctionnaient qu'avant ou après les deux époques critiques de la femme : celle où la femme n'a point acquis, celle où elle a perdu la force de se reproduire.

stamment reconnu ces bruits chez les personnes à pâles couleurs, chez les individus dont le sang contient en excès le fluide aqueux, tandis que les globules et le fer y sont en quantité trop minime.

Et le même observateur fit encore cette autre remarque : c'est que, dans notre espèce, la pâleur chlorétique, le bruit de souffle *et la sensibilité magnétique*, qui est un acheminement vers l'état de médium, forment un ensemble de phénomènes qui se recherchent et s'enchaînent naturellement l'un à l'autre!

Une alimentation chétive et rare, les saignées, dont l'effet est d'augmenter la liquidité, la pauvreté du sang, et de développer *les dispositions nerveuses* de l'individu, — ainsi qu'une vie d'excès ou de debauches, — telles sont les voies, disait M. l'abbé Farin, par où *sont conduites à la sensibilité magnetique des organisations* qui, jusque-là, s'y montraient rebelles. Mais, au contraire, l'alimentation dont la richesse rend au sang sa ténacité ; le régime — physique et moral, — qui fait sortir le corps de l'état nerveux, pour le rapprocher de la constitution sanguine, voilà de véritables moyens d'effacer graduellement les prédispositions ou la sensibilité magnétique. (Appuyé des Drs Léger et Planty. *Journal du magnét.*, n° 183, p. 134 à 140, art. du Dr Louyet.)

En d'autres termes, et s'il m'est permis, par amour pour la brièveté, de renfermer cette observation dans une formule approximative : vivre d'une vie d'excès, réduire par des vices ou des calculs de régime physique ou MORAL la somme des forces de son corps au-dessous d'une certaine moyenne normale, et provoquer les phases dangereuses de l'état nerveux, c'est diminuer en nous l'empire du libre arbitre, ou de la volonté, par laquelle nous conservons la POSSESSION de nous-mêmes. C'est, d'après les paroles expresses des docteurs du

magnétisme et de l'art médical, prédisposer ses organes à *l'action des influences magnétiques;* c'est les désarmer sous l'assaut des agents extérieurs, parmi lesquels le spiritualiste doit nommer ceux du monde des Esprits.

L'histoire de l'ascétisme religieux, et celle de la magie ou du magnétisme, ne donneraient, ce me semble, que d'assez rares démentis à *la généralité* de cette remarque[1].

Je ne songe toutefois à y attacher d'autre importance en ce chapitre que celle de prémunir les familles contre *ces régimes*, contre *ces irrégularités d'habitudes physiques et morales*, contre cette vie fébrile dont battent les artères des gens que tourmente, que surexcite, que dévore la soif de l'or, des honneurs, de la volupté; la pente du mal a de si nombreux, elle a de si glissants degrés! Et la conséquence naturelle de la vie que les passions surexcitent et dominent, — écoutons-le donc, puisque tant d'autorités nous le crient, — c'est d'exposer les êtres *d'une origine vicieuse* ou *d'une faiblesse maladive acquise* au malheur de la prédisposition magnétique, dont le cercle vaste et fatal renferme l'état de médium!

L'homme revit dans sa race; il s'y perpétue! Le bien et le mal qu'il se fait l'y poursuivent et régissent sur lui jusqu'après sa mort. Chacun de nous sabit d'ailleurs, dans son corps, des douleurs vengeresses et des châtiments qui accompagnent le sang de génération en génération, s'attachant aux fautes originelles comme pour les flageller dans les dernières conséquences de notre chair; chacun y souffre pour

[1] Observons que, dans la vie religieuse ascétique, l'homme use *de la plénitude de sa volonté* POUR SE DONNER à Dieu. L'Esprit divin, s'il le saisit alors, produit en lui une vie d'exception que le démon sait aussi développer sur une ligne parallèle chez ses extatiques. Mais combien est-il de ces tristes obsédés, ou possédés, qui jamais aient eu la volonté sérieuse et formelle de se donner à lui, comme on se donne à Dieu, *sans esprit de retour?*

des vices dont l'aïeul transmet à sa postérité le virus plus ou moins élaboré, plus ou moins mûri. Songeons, songeons donc aux mystérieuses nécessités de cette loi, lorsque, cédant à la fongus ou aux apathies de notre nature, nous l'aidons à se détériorer, ou que nous la laissons se corrompre! Nos fautes, ou notre insouciance, c'est-à-dire *nos propres mains*, préparent alors le supplice de nos enfants, ces êtres *en qui nous nous aimons* avec un si vif redoublement de tendresse!

En un mot, songeons, en nous rappelant le sujet de ce chapitre, que pour atteindre, que pour inspirer, que pour obséder, pour tourmenter et conquérir un jour ceux qui, sortis de la source de notre sang, auront puisé dans notre être une origine vicieuse, le mauvais Esprit ne saura que trop souvent se servir et se prévaloir du passage que nos fautes lui auront ouvert! Aussi l'apôtre, prêtant sa bouche à l'Esprit de Dieu, donnait-il à l'homme ce pressant conseil, et pour lui-même, et pour ceux qui doivent hériter de sa chair : « Gardez-vous bien de donner entrée au démon. » (Ephés., ch. IV, ỳ. 27.)

Le vice des institutions religieuses et sociales, et le mauvais régime des États, aidant aux vices de régime des individus, nulle corruption n'égala celle du monde idolâtre. Aussi, ces constitutions physiques et morales que leur origine prédisposait à *la possession démoniaque s'y rencontraient-elles à chaque pas*. Le nombre des pythonisés et des possédés de cette longue période d'années en est une preuve effrayante; et nous voyons ces malades fourmiller sous la main des exorcistes israélites, puis sous la main du Christ et des apôtres, dont la charitable compassion les guérissait *de leur* ESPRIT DE MALADIE.

Nous ne saurions assez remarquer cette expression de l'Évangile : ESPRIT DE MALADIE, *spiritus infirmitatis* (saint Luc, ch. XIII, ỳ. 11), surtout après avoir observé que tous

les somnambules lucides se trouvent dans un état de maladie, ou d'altération organique; et que l'immoralité se range au nombre des prédispositions capitales à la clairvoyance[1].

En présence de cette pensée, que nous livrons avec confiance aux pères de famille, cessons de nous étonner s'il existe au milieu de nous tant d'êtres que le gouvernement moral et physique de leur personne rapproche si singulièrement du monde des mauvais Esprits, les exposant à tant de souffrances et de déboires dès cette vie, à de si cruels mécomptes un peu plus tard!

NOTE IMPORTANTE.

Lettre d'un savant Religieux à l'auteur. — Comment distinguer, chez l'individu que ces phénomènes attaquent, le naturel du merveilleux. — Signes et traitement. — Rapports entre la mystique divine et la diabolique. — Un mot sur Goerres.

Nous faisons suivre ces pages de la lettre que voulut bien nous adresser un savant et vénérable Religieux, devant la science duquel nous nous inclinons. Nous nous permettrons seulement, et selon son vœu, de la rédiger en l'abrégeant. — La lecture en exige une forte tension d'esprit; nous la séparons donc du texte courant, et nous engageons à la franchir tout lecteur qui n'a point contracté l'habitude des lectures très-sérieuses; elle l'arrêterait peut-être!

« Je crois qu'il y aura toujours une lacune importante dans les traités de mystique divine et diabolique, là où la part ne sera pas faite respectivement aux phénomènes subjectifs et objectifs.

» Les phénomènes *subjectifs* sont ceux qui se passent dans l'esprit du sujet, ou de la personne affectée. Ils n'existent point ailleurs que dans son imagination, qu'elle se figure ou

[1] Voir les autorités accumulées dans mon livre la *Magie au dix-neuvième siècle*, chap. XII, et celles que M. d'Orient met en si pleine lumière.

non les voir, les entendre ou les sentir au dehors d'elle-même. Les sens de nul autre que cette personne ne sauraient donc en être frappés. — Exemple : Je suis sous le coup d'un rêve, et, dans mon rêve, je sens et je vois un cheval qui m'emporte; nul autre que moi ne peut voir ce cheval, que le démon suscite en moi cette image ou qu'elle naisse tout naturellement d'une excitation aidée de mes souvenirs.

» Les phénomènes *objectifs*, au contraire, existent *en dehors du sujet* ou de la personne qu'ils affectent. — Exemple : Un cheval franchit à mes yeux l'espace. Tout le monde pourra voir ce cheval de la même manière que je le vois On le verra, qu'il soit vivant ou bien que le démon se borne à en créer et à en manœuvrer le fantôme; car il est *un objet* indépendant de ma personne.

» Cette distinction des phénomènes subjectifs ou objectifs correspond aux modes d'action ordinaires ou extraordinaires des agents du surnaturel.

» Par suite de l'union de l'esprit et du corps dans la personne humaine, l'action la plus ordinaire de ces agents sur les âmes, — l'inspiration ou la tentation, — peut occasionner dans certains systèmes nerveux plus ou moins excitables un retentissement correspondant, et duquel naissent des perceptions subjectives Celles-ci, chez la personne qui en est affectée, imiteront peut-être les perceptions objectives, et participeront à quelques-uns de leurs effets : clairvoyance, prévoyance, visions, extases... à raison du principe surnaturel commun aux unes et aux autres. En se rendant compte de cette analogie d'effets, qui ont dans le surnaturel une cause réelle, commune, agissant d'une manière ordinaire ou extraordinaire, on arrive à distinguer la perception *objective* de la *subjective*, comme on distingue la vue *directe* d'un objet de sa vue *réfléchie* dans un miroir, un son *direct* d'un son *répercuté*, le système nerveux tenant ici lieu de réflec-

teur ou d'écho. Et ceci nous explique comment les phénomènes objectifs peuvent aisément *succéder* ou venir *se mêler* aux subjectifs, le rapport direct s'établissant aisément entre deux personnes qui s'entrevoient dans un miroir ou qui s'entendent par un écho.

» Malgré le rapport de causalité et celui de quelques effets qui existent entre le merveilleux objectif et subjectif, leur distinction n'est pas moins profonde que celle des deux termes qui les spécifient. Cette distinction est nécessaire pour classer et expliquer les faits historiques qui se rapportent à ces deux ordres dans l'une et l'autre mystique.

» Elle est également nécessaire au point de vue des règles du discernement des Esprits, qui, bien qu'applicable aux faits objectifs et subjectifs, ne le sont pas toujours des deux côtés, de la même manière ni dans la même mesure. Elle est indispensable dans la direction et la médication spirituelle pour juger, par exemple, si, contre tels accidents, il y a lieu de recourir au moyens directs ou indirects; si l'on doit user de l'eau bénite ou bien du bouillon et des autres fortifiants du système nerveux, lorsque l'excitabilité des nerfs fait prendre à la tentation simple les formes de la diablerie.

» Il faudrait toute une dissertation pour montrer les applications de cette très-simple distinction aux points les plus compliqués de l'une et l'autre mystique. Et cette distinction explique pourquoi sainte Thérèse regardait l'*extase* comme un effet de faiblesse dans les personnes encore peu accoutumées à l'éclat de la lumière mystique, pourquoi elle mettait les visions *corporelles* au dernier rang, et les vues *intellectuelles* au premier, comme venant plus immédiatement du bon Esprit, et étant moins sujettes à tromperie [1]. Elle donne lieu de faire, dans les phénomènes divers de cet

[1] Voir plus bas, au chapitre *Hallucinations*, ces merveilleuses visions.

ordre, la part du *surnaturel ordinaire* et celle du *surnaturel merveilleux*, celle du concours de la nature et de la grâce dans un même effet. (*En supposant éliminé ce qui peut s'expliquer par l'imagination ou par le jeu de l'organisme.*)

» La *même distinction* montre ce qui, dans le magnétisme, dépend de la nature [1] et ce qui tient au surnaturel. *Elle fait comprendre* comment l'état qui dispose à la *clairvoyance* peut être NATIF en certains sujets, *artificiel* sous *les passes* du magnétisme, d'autre fois *accidentel* par un effet de maladie, de saisissement, de blessure, etc., etc., développant l'excitabilité nerveuse. *Elle fait encore comprendre* que l'état magnétique, développé par une cause indifférente, n'est point intrinsèquement *mauvais* (*Quel est cet état magnétique, et qui le définira?*), mais simplement dangereux; qu'il peut manifester l'inspiration habituelle et normale des *bons* Esprits dans l'âme, comme celle des *mauvais*; qu'il ne doit pas être procuré ni employé pour établir avec les anges des rapports d'où résulte la clairvoyance, parce que la Providence *ne nous ayant pas donné*, durant la vie présente, de *critérium* personnel pour distinguer ce qui doit être distingué dans cet ordre de choses, ce serait tenter Dieu, et *se livrer d'avance aux illusions* du mauvais Esprit, que de chercher la lumière de ce côté, en négligeant celle de la foi et de la raison.

» Goerres a touché, en passant, la distinction féconde dont je viens de parler, mais il n'a pas songé à prendre le fil qu'elle lui offrait pour le guider au sein du dédale où il est entré. (Disons plus, Goerres est un créateur de dédales, dans lesquels il se perd avec ceux qu'il y prétend guider). Il va chercher bien loin des explications scientifiques, *inaccep-*

[1] Magnétisme non transcendant, et réduit à bien peu de choses! — Voir la *Magie au dix-neuvième siècle*, chap. XII.

tables en maintes occasions (et fort souvent *pseudo-scientifiques*), tandis qu'il en avait sous la main une aussi rationnelle que simple dans la distinction mentionnée qui s'accorde avec les idées de la foi et l'expérience.

» Du reste, c'est une erreur qui peut être *la source d'une infinité d'autres*, que de croire pouvoir traiter la double mystique, divine ou diabolique, comme on traite les sciences rationnelles ou physiques. Ces deux sphères dépassent toutes les catégories que peut imaginer notre esprit. Il y a égal danger, pour la raison et pour la foi, à lancer son frêle esquif, sans la boussole de l'Église, sur cet océan sans rivages, où abondent les écueils aussi bien que les pirates.

» Je ne veux point terminer ces réflexions sans y ajouter une observation qui les complète : c'est que si l'excitabilité nerveuse favorise la production des phénomènes *du merveilleux subjectif* sous la moindre action surnaturelle, divine ou diabolique de l'ordre commun, elle n'en est pas la condition indispensable, les mêmes phénomènes pouvant avoir lieu dans les tempéraments les plus fermes quand l'âme est travaillée par une grâce ou une tentation plus forte, toujours supposée de l'ordre commun; de sorte que ces phénomènes se produisent en raison composée de l'excitabilité nerveuse et de l'intensité de l'action surnaturelle ordinaire.

» Une autre observation d'expérience propre à confirmer les précédentes, c'est que les personnes qui ont des visions angéliques sensibles en ont d'ordinaire, et par suite, de diaboliques, et *vice versa*. Ainsi, les sorciers qui voient Satan voient-ils aussi assez fréquemment leur bon ange, qui leur donne des avis contraires à ceux de l'ange des ténèbres. La distinction du merveilleux *subjectif* et *objectif* peut aussi faire comprendre la succession des scènes *de sabbat* objectives et subjectives : *Intelligenti, pauca.* (*Je traiterai cette question des sabbats.*)

» Les apparitions subjectives et objectives ont d'ailleurs cela de commun qu'elles se font en *images;* les premières, en quelque sorte *négatives*, se forment accidentellement *dans le Voyant*, à l'occasion d'une influence quelconque surnaturelle, les autres, *positives*, sont directement produites, *hors de lui*, par l'agent extra-naturel, au moyen d'espèces qui peuvent être fluidiques. Les images du premier ordre sont comparables à l'effet d'une illusion d'optique, qui fait rapporter au dehors ce qui est au dedans; les secondes partagent les conditions de la vision directe ordinaire. Le *Voyant*, pour distinguer les unes des autres, a besoin d'un *critérium* particulier. Il peut constater le merveilleux *objectif* par les traces ou les effets permanents qu'il laisse après lui, et par le témoignage de ceux qui ont vu comme lui. Quand rien ne constate l'*objectivité*, le jugement s'arrête au *subjectif*, qui a lui-même son importance, étant supposé le résultat d'une cause surnaturelle bonne ou mauvaise, dont il faut tenir le compte qu'elle comporte dans l'ordre ordinaire.

» Je ne croyais pas, en commençant cette lettre, aborder d'aussi près ces matières; il faudrait plus de loisir que je n'en ai pour les traiter dans un ordre et d'une manière convenables. Je ne vous présente qu'un germe dans son premier développement ... »

FIN DE LA GRANDE NOTE.

CHAPITRE DEUXIÈME.

TEMPS ANCIENS.

Les médium de l'antiquité. — Rapports entre la religion et la magie. — Les dieux sont médecins. — Leur forme privilégiée est celle du serpent, du bouc. — Rapports entre le prêtre, le magicien et le médecin. — Tous trois sont médium. — Le mal caduc, ou l'épilepsie, est un signe d'élection pour ce triple personnage. — Tout art, toute science, et la philosophie jusque dans sa morale, ont chez les idolâtres un rapport direct et intime avec la magie. — Les magiciens de Pharaon refleurissent dans les théurges. — La médecine magique n'était pas seulement celle du peuple, elle était médecine d'État. — Le clou des dictateurs. — Caton, dont la formule est celle des sorciers de nos campagnes. — Nos médiateurs magiques feront-ils revivre ces époques?

Le mot démon, ou *daimône*, signifiant Esprit, le chapitre qui précède offre une étude assez complète du Médiateur spirite ou démoniaque, envisagé par nous à son point de vue moderne, et sous le nom fraîchement éclos de médium. Mais une seconde étape nous reste à fournir si nous voulons parcourir d'un bout à l'autre la carrière du Médiateur, et reconnaître ce personnage dans ses rôles antiques. Nous devons alors tourner nos regards vers la religion des peuples idolâtres, c'est-à-dire la considérer dans son essence et son principe, qui sont la révolte, et dans sa forme originaire, qui fut la forme même de la magie; car le culte de la pluralité des dieux et la magie sont une seule et même chose. Or, il est d'expérience historique que l'erreur et la vérité religieuse pénètrent de leur influence tous les rameaux de la science et des connaissances humaines, l'une ou l'autre mêlant sa saveur à leur sève. La magie s'infiltra donc promptement, par ses principes erronés et ses dogmes menteurs, dans les chants du poëte, qui fut d'abord chantre des dieux ou théologien; la philosophie en respira la vénéneuse atmosphère, elle s'enivra de ses parfums homicides, et, dans ses pages transcendantes les plus divines, elle osa s'appro-

prier la morale magique dans ses doctrines contre nature les plus éhontées. (Celle des sabbats; lire le *Banquet* de Platon, etc., etc.) La médecine enfin lui emprunta ses principes et ses moyens curatifs. Elle se fit magie pratique, en se livrant aux exercices connus de nos jours sous le nom de magnétisme; et l'art magnétique, — « que ses maîtres nous donnent enfin comme la base du spiritualisme » — (*Revue spirit.*, t. IV, n° 10, p. 364), étant un des rameaux de la magie, et se confondant par là même avec le culte, le médecin se confondit d'abord et longtemps avec le pontife. Or, le pontife magique étant médium ou médiateur, tel fut aussi le médecin!

Voilà donc le double personnage, ou plutôt le personnage dédoublé, sur lequel il nous importe de jeter un instant les yeux, si nous tenons à savoir quels rapports existent entre le médium de l'antiquité et le médium moderne, quelles affinités entre la religion des idolâtres et la magie ou le magnétisme; si nous voulons, enfin, parcourir avec intérêt et profit l'ensemble *des moyens* dont usa l'art magique lancé vers son but, et dirigeant ses efforts vers la conquête de l'homme.

Ce que le bout de notre plume vient d'indiquer, nous allons le répéter et le dire sans longueurs, mais en développant assez nos prémisses pour qu'aucun doute raisonnable ne survive à nos paroles.

Anges ou démons, âmes de morts, âmes de vivants ou force fluidique universelle (*mundane force*, *of Rogers*), voilà les producteurs des faits que le monde inscrit sous le titre de surnaturel, et que, dans le livre de la *Magie au dix-neuvième siècle*, nous venons de jeter au creuset de l'analyse. Ces agents ont captivé trop fortement nos regards pour que nous laissions planer au-dessus du domaine qu'ils occupent des ténèbres que nos efforts sauraient vaincre. Plaçons donc sous le jour de l'histoire cette première question :

Quels sont les excitateurs de ces êtres, de ces forces étranges? A quelles mains, à quelles volontés, à quels personnages appartient-il en ce monde de mettre en jeu les multiples agents du surnaturel? Simple historien en ce moment, et prenant le fleuve des âges à sa source, pour le descendre jusqu'à nos jours, voici *quelle* serait notre réponse :

Les principaux moteurs de ces puissances extraordinaires, — lorsqu'une spontanéité que la providence de Dieu a ses raisons de permettre ne préside point à leurs actes, — ce furent et ce seront : les pontifes idolâtres, qui se confondent dans la haute antiquité avec *les dieux médecins;* ce furent et ce seront les magiciens et les sorciers, qui, par une de leurs faces, se confondent avec le prêtre de l'idolâtrie, et par l'autre avec nos magnétistes transcendants ou nos spiritistes; ce furent et ce seront enfin les pythonisés, c'est-à-dire ceux que le langage désigne sous le titre de somnambules et de lucides, de médium et de Voyants, d'obsédés, de possédés, ou que sais-je encore? car les noms renouvelés se prêtent sans cesse aux formes changeantes de la chose.

Déserteurs du culte de Dieu pour le culte des Esprits, qui les séduisirent comme ils avaient séduit nos premiers parents dans le paradis d'Éden, les idolâtres virent *la science sacerdotale* et le sacerdoce de leurs divinités sortir du principe de la magie, tandis que sous la dictée des Esprits, dont elle acceptait LA RÉVÉLATION, cette même magie devenait la source *des principes capitaux de l'art médical* et de *la philosophie* des païens[1]. Il est vrai que, bientôt, de si grands scandales éclatèrent sous la verge du magicien que le sentiment moral des peuples, se soulevant contre ses crimes et ses impudences, le repoussa dans un isolement honteux.

[1] Voir plus bas : Théologie et philosophie de la chair, substituées à la théologie et à la philosophie de l'esprit.

Mais cette séparation de la science sacerdotale et de la magie, utile à l'existence et aux progrès de l'idolâtrie, fut plutôt partielle et nominative que complète, que réelle et durable.

Ramenés par le temps l'un vers l'autre, les rameaux les plus importants du tronc de l'arbre de la science du bien et du mal se greffèrent naturellement par approche, et se réunirent. La science sacerdotale, qui vivait de la table des dieux; la philosophie, habile à *puiser dans le dogme religieux* les monstruosités morales qui permettaient aux appétits sensuels de s'assouvir en paix[1]; l'art médical, qui livrait l'homme, par le corps, aux pratiques de l'art magique; et la haute magie, qui, mêlant l'insolence aux respects, prenait les maîtres du ciel à son service, voilà donc autant de choses qui ne furent, à l'une des époques les moins difficiles à scruter, je veux dire à l'époque des théurges, que des branches entre-soudées dont les canaux se partageaient une même sève. Mais jetons d'abord sur les origines un rapide coup d'œil.

Sans remonter aussi haut que l'époque de Trismégiste, cité par nous en cet ouvrage, le *poëte théologien* et *philosophe*, Homère, nous expose la doctrine religieuse des évocations... Plus tard, le divin Platon, nous dictant philosophiquement *la doctrine morale* des sabbats magiques, nous conduit en droite ligne aux *philosophes-pontifes* et *magiciens* : aux Plutarque, aux Apulée, aux Porphyre, aux Proclus, aux Jamblique, aux Julien l'Apostat. Enfin la magie, la science sacerdotale et la philosophie, confondues dans les doctrines et les pratiques des grands initiateurs, des prêtres telchines, curètes, dactyles, corybantes, etc., etc., firent-elles jamais une plus étroite conjuration de forces qu'au

[1] *Banquet* de Platon, Lucien, *Sur les phil.*, Plutarque, et autres documents que je produirai plus tard.

temps où elles se liguèrent dans la *théurgie néo-platonienne* contre le christianisme triomphant [1] ?

Mais donnons-nous modestement carrière, et laissons un membre de l'Institut, un de nos antagonistes, établir de sa main l'identité qu'il découvre, et que nous avons signalée nous-même, entre les religions des peuples anciens et la magie : *Sa science* est indigeste et courte, parce qu'il la sèvre de propos délibéré des lumières du catholicisme, contre lequel il se brise la tête ; mais son érudition est immense. Dieu créa pour notre service ceux qui militent contre son Christ ; allons donc aux sources qu'ils ont creusées en

[1] Observons chemin faisant que chez les Grecs, *élèves du monde oriental ou primitif*, Μαγος signifiait le *mage*, c'est-à-dire celui qui possède les *hautes sciences magiques*. Or, chez *les Perses*, qui les avaient devancés, *le mage*, *prêtre* et guérisseur, était le sage ; il était le philosophe par excellence, ce que le gymnosophiste était lui-même *dans les Indes*. De là, lorsque la science du mage se développe et, par conséquent, descend le long de l'abîme de la dégradation, en laissant découvrir celui qui est son principe et son but, de là le mot Μαγγανευω, *je fais le mage*, c'est-à-dire je machine, j'use de fourberies, d'enchantements, de sortilége, de prestiges, de là le mot Μαγειρος, *mageiros*, cuisinier préparateur, mais à la façon du φαρμακευς *pharmakeus*, du *veneficus*, ou du *maleficus*, c'est-à-dire de l'empoisonneur, du maléficier ou du malfaiteur par excellence ! car, ces noms sont, en grec et en latin, c'est-à-dire dans l'ancien Orient et dans le monde occidental, de même que dans la langue primitive ou hébraïque (*chasaph*), les dénominations vulgaires et légales du sorcier. Plus d'un lecteur me remerciera du passage suivant que j'emprunte à Ennemoser. Le mot et la chose nous seront ainsi montrés dans leur grandeur et leur avilissement.

« Magiusah, Mailschusie, signified the *office* and *knowledge* of the priest, who was called mag, magius, magiusi and afterwards magi and magician.

» The word mag, was used by Jeremias to indicate a Babylonian priest. In the modern Persian, the word mag, and magbed, signifies high priest. Among the Parsees, the Medes, and Egyptians, a higher knowledge *of nature* was understood by the term *magic*, with which *religion*, and particularly astronomy (sabeism) were associated. The initiated, and their disciples, were called magician, that is the *wise*; which was also the case among the Greek. It is thus, that Plato praises the Δεοδιδεια. Lucian calls them genus μαντικον καὶ Δεολογον, and Cicero : *Sapientium et doctorum genus magorum habebatur a Persis.* » (Ennemoser, *Hist. of Magic*, v. I, p. 4. London, 1854. *By Howitt.*)

aveugles, et puisons, sans nous y noyer, les eaux où s'étanche notre soif de savoir.

« La nouvelle école de Platon, dit M. Alfred Maury, imagina une hiérarchie complète de démons, ou ils firent entrer une partie des divinités de l'ancienne religion hellénique, conçue d'une manière nouvelle et plus philosophique. » (*Magie et Astrologie*, p. 89.) C'était proclamer le mot de l'Écriture : que les dieux des nations ne sont point néant, mais qu'ils sont demons. (*Psaume* 95, ỳ. 5.) C'était reconnaître, comme conséquence, que leurs prêtres et leurs ministres, que ceux qui répandent leur enseignement et pratiquent les rites de leur culte, exercent sur eux un empire ou une action sensible, sont ou magiciens ou sorciers

» Quoi qu'il en soit, ces philosophes distinguèrent de bons et de méchants démons, selon le caractère plus ou moins moral des fables débitées sur le compte des divinités, abaissées par eux au rang de génies secondaires; et ils adaptèrent à cette théogonie la liturgie hellénique, mêlée de *rites* orphiques et orientaux. (P. 89, *ib.*)

» De cette façon, la religion de la Grèce, celle de l'Égypte, de la Phénicie et de l'Asie Mineure, celle de l'Assyrie et de la Perse, qui tendaient à se confondre et à se mêler avec elles, devinrent *de simples démonologies*. » (*Ib.*, p. 89 à 91.) En d'autres termes, les lumières du christianisme obligeaient les philosophes eux-mêmes à rendre aux dieux à qui les attachaient leurs passions leurs noms primitifs et une partie de leur ignoble rôle.

Déjà chez le philosophe théurge ou magicien Porphyre, « la propension aux rites démonologiques est assez marquée; elle devient manifeste chez Proclus. Le culte consista dès lors en hommages, en actions de grâces rendus aux bons démons, en conjurations, en exorcismes, en purifications contre les mauvais. » — « Autrement dit, la religion » re-

6.

prenant *son caractère primitif* chez les idolâtres, « devint de la magie; *ce que l'on appela de la théurgie!* » — « Tel est le caractère des derniers représentants de l'école néo-platonicienne. *Des rites*, dont la fusion s'opérait sous l'*influence unitaire* de l'empire romain, servirent à composer une liturgie nouvelle et d'un caractère éminemment superstitieux; toutes les vieilles pratiques de la magie furent donc reprises et accommodées à la démonologie platonicienne. » (P. 90-91. — Porph., *De abstin.*, II, 38, 39, 43-47. — *Procl. in Alcib.*, p. 9. — Amm. Marcell., ch. XXI, p. 3. — Eunap., *Vit. Max.*, p. 90.)

« Les philosophes distinguèrent cette magie divine, — qui se nomma théurgie, — de celle qui procède des démons inférieurs, et dans laquelle ils ne voyaient que mensonge et prestige. — Novateurs à la fois et entêtés du passé, les néo-platoniciens conservaient religieusement les *anciennes pratiques* et les *rites traditionnels*. » (*Ib.*, p. 91, etc.) « Sans doute, ainsi que l'a observé M. Vacherot, la théurgie avait *un certain fond rationnel*[1]. La magie, telle que la concevait l'école néo-platonicienne, était fondée sur ce qu'on prenait pour les lois de la nature. Mais cette physique, où des êtres spirituels étaient sans cesse substitués aux forces mécaniques et physiologiques, aboutissait en fin de compte à d'étroites superstitions; de là l'impuissance de la réforme qu'ils tentèrent[2]. » (*Ibid.*, p. 92.)

« Aussi lorsque la rigueur des lois poursuivait les magi-

[1] *Hist. de l'école d'Alexandrie*, t. II, p. 115.

[2] Ce passage montre beaucoup à qui sait y voir! La théurgie avait un certain fond rationnel, nous dit-on, parce qu'elle était fondée sur les lois de la nature. Mais l'erreur, d'après M. Maury, est précisément ce qui, dans cette croyance, constitue selon nous la vérité catholique ou universelle, vérité plus ou moins faussée. L'erreur, dit M. Maury, est de voir partout des démons, des êtres spirituels, au lieu de *forces mécaniques* et physiologiques. — M. Maury conçoit donc *des forces réelles*, des forces motrices, des causes premières qui ne soient point spiri-

ciens, ceux-ci alléguaient-ils, comme Apulée, que ce que l'on appelait la magie n'était autre que le culte grec lui-même, et que les enchantements qu'on redoutait se réduisaient au commerce saint et légitime établi par *les rites sacrés* entre l'homme et les dieux. » (*Ibid.*, p. 93).

Quoi qu'il en soit, les liens qui rapprochaient, de manière à les confondre, les pratiques magiques, que nous regardons aujourd'hui comme particulières au magnétisme, et celles de la religion ou de la magie sacerdotale, se relâchèrent quelquefois. Jamais cependant la rupture n'en fut complète. Mais le rapprochement de ces deux faces du même art, paraissant tantôt profane et tantôt sacré, se manifeste dans son évidence à l'époque où le sacerdoce, irrité de l'humiliation

tuelles, qui soient matérielles, mécaniques? — Nous essayerons de donner place à un chapitre écrit sur cette question

Quant à la réforme tentée par les philosophes de l'idolâtrie, elle fut reprise par d'autres philosophes, quelques siècles plus tard, à l'époque qualifiée du nom de Renaissance. M. Maury, qui devrait pour le quart d'heure se nommer Mgr Gaume, nous démontre par quelle voie cette révolution s'accomplit. Mais nous ferons précéder son jugement du jugement de Jésus Christ sur saint Jérôme, émerveillé que nous sommes de trouver un pareil accord, et sur un tel point, entre le Sauveur des hommes et M. Maury, de l'Institut. — « Saint Hiérôme estant encore jeune, fut en vision mis devant Nostre-Seigneur et ses anges et, là, *chastie* pour ce qu'il s'adonnoit *outre mesure à des livres Gentils.* » (*Vie de sainte Terese*, du P. de Ribera, jésuite. Lyon 1620.)

En effet, nous dit M. Maury, « la Renaissance avait réveillé le goût des anciens, qui s'était comme évanoui dans le vide fait par la scolastique en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre. On courut s'abreuver à la lecture des philosophes païens, et la beauté du langage d'Homère, de Virgile, de Platon, de Cicéron et de Plutarque, ramena *naturellement* pour leurs opinions religieuses un penchant qui, un siècle auparavant, aurait été traité d'hérésie. On se plut à retrouver chez ces auteurs les opinions que le christianisme avait consacrées, et, *sous le prestige de l'admiration*, *on se laissa aller* SUR LA PENTE DU PAGANISME. Aussi vit-on plusieurs érudits de ce temps revenir aux théories philosophiques condamnées par l'Église, et, *à l'abri du commentaire*, reprendre et développer les doctrines de la philosophie polythéiste! » (Alfred Maury, *ibid.*, p. 241, 242.)

D'autres allèrent moins loin dans le principe, et se contentèrent de se séparer de l'Église en répudiant au gré du caprice, décoré du nom

de ses dieux, éprouve le besoin de réunir contre le christianisme jusqu'au moindre de ses éléments de puissance. Voilà ce que nous saisissons clairement dans les pages des plus illustres philosophes de la théurgie; voilà ce que déjà nous avons cru reconnaître dans Apulée; que l'on en juge à ce passage !

Une esclave le prémunit contre le magicienne dont il est devenu l'hôte; femme redoutable, et qui opère une partie de ses enchantements d'après les procédés du magnétisme, c'est-à-dire tantôt par *le souffle de la bouche*, tantôt à l'aide des *cheveux* de la victime, dont elle ordonne à cette esclave de s'emparer d'une main furtive... (*Ane d'or*, liv. II, p. 278-298, édit. Niz.) Plus tard, Apulée cherche le port du salut, et veut connaître *la lumière des initiations*. *Le pontife* le conduit *dans le temple*, offre *le sacrifice* et

d'inspiration, une partie de la foi chrétienne. Leur religion devint celle de la négation *ad libitum*, c'est-à-dire sans autre règle que celle du bon plaisir.

Aujourd'hui, dans la plus grande partie du monde, le courant religieux de la Renaissance et son courant philosophique se sont réunis et fondus dans un seul, et la révélation s'y est noyée... On n'y reconnaît plus pour souverain que la raison, mais toujours, bien entendu, la raison individuelle, c'est-à-dire celle qui enseigne, par la bouche de tel individu, le contraire de ce qu'elle enseigne par la bouche de tel autre.

Quiconque sait l'*état vrai* du protestantisme, en Allemagne et ailleurs, ne demandera point la preuve de ces paroles. La plus énorme et la plus incroyable serait celle que nous offre au sein de la religieuse Angleterre le livre tout récent de MM. Temple, Powell, etc., *Essays and reviews*. M. Temple est, en sa qualité de chapelain de la reine, le présomptif héritier de l'évêque protestant de Londres. Or, ses pages, où il énonce « ne publier que ce que chacun dans l'Église — anglicane — professe depuis vingt ans, » réduisent à néant l'autorité de la Bible. La Bible, si nous en croyons ce faux savant, et *ses tristes collaborateurs*, n'est qu'un tissu d'erreurs. Cependant, pour le protestantisme, les saintes Écritures sont la religion *tout entière*. Et voici que, d'après sa philosophie révolutionnaire, ces écritures ne sont plus rien! On jugera du succès de ces idées par le succès du livre, dont la douzième édition inondait l'Angleterre et l'Amérique quelques mois après sa publication. — J'ignore où il en est, je ne l'ai point suivi.

tire de l'abri le plus mystérieux du sanctuaire les *caractères sacramentels* du GRIMOIRE, combinés de manière à rester inintelligibles au vulgaire. Les uns imitent des figures d'animaux, les autres s'enchevêtrent en nœuds, s'arrondissent en roue, ou se contournent en spirales semblables aux vrilles de la vigne. ...Enfin, les pratiques de l'initiation s'accomplissent... Oh! je dirais bien ce qui se passe, s'écrie Apulée, s'il était permis de le dire; mais il y *a crime égal* pour les oreilles confidentes et pour la bouche révélatrice.

Cependant, il nous révèle *les extases* où le plonge le pontife doué de cette *science pratique*. Il a subi la mort magnétique, c'est-à-dire la léthargie *du sommeil* artificiel qui, dans les temples surtout, ouvre nos yeux à la lumière. — J'ai touché les portes du trépas, s'écrie-t-il; j'ai posé le pied sur le seuil de Proserpine; j'ai traversé tous les éléments *dans la profondeur de la nuit*, et j'ai vu rayonner le *soleil* de l'enfer; les dieux de l'empyrée ont été vus par moi face à face, et adorés de près!...

Cette scène n'est elle pas une de celles où se rapprochent et se rejoignent avec évidence *le magnétisme* et *la magie*, dont le prêtre laissait entrevoir l'éclat prestigieux dans les rites de l'initiation et dans la révélation des mystères? Elle est une des scènes de ce magnétisme spiritualiste que nos adeptes considèrent comme angélique ou divin. (Lire, par exemple, la *Revue spiritualiste* de Piérart, n° 10, t. IV, etc., etc.)

Mais nous n'étonnerons point le monde savant en répétant ce mot, que nous ont dit elles-mêmes les plus hautes autorités du mesmérisme : le magnétisme c'est la magie; car l'un des chefs de l'école médicale les plus hostiles au spiritualisme nous le redit en termes bien positifs : « Plus nous avançons vers notre époque, et plus les sciences occultes qui surgissent se mêlent aux sciences qui, désormais, ont acquis un empire inconteste. » Le magnétisme est de ce

genre; et si, par certains faits irrécusables qui lui appartiennent, il rentre dans le domaine de la biologie et de la *médecine, il rentre par une foule de points dans celui* de la magie. « Qu'a jamais promis la magie de plus merveilleux que ce qu'il promet? Et *s'est-elle jouée plus* QU'IL NE LE FAIT *des lois naturelles?* » (P. XXXII. Introd., *Sciences occultes*, d'Eus. Salverte, 3ᵉ édit. Dʳ E. Littré, Paris, 1856).

Tel est le langage de M. le Dʳ Littré, de l'Institut. Après lui avoir prêté notre complaisante oreille, embrassons les enseignements inattendus de l'histoire, et ne nous préoccupons, pour le moment, que des rapports de l'art médical avec le dogme religieux, mais surtout avec le sacerdoce idolâtre exerçant les fonctions de médium, c'est-à-dire évoquant et mettant en jeu, dans un intérêt curatif, les agents suprêmes de la magie, les Esprits mêmes pour lesquels sa religion nous demande un culte.

Un médecin *rationaliste* et célèbre, se pénétrant du vaste sujet qu'il s'est proposé de traiter [1], recueille, rassemble les précieux éléments de la science et nous dit : L'homme regarde la maladie comme un fléau que déchaînent contre lui les dieux courroucés. Les dieux envoient donc le mal; mais, par contre, ils le guérissent et, sous leur aspect consolateur, ils sont médecins. Les plus grandes divinités de ce monde, celles qui représentent les attributs principaux du Dieu suprême, ont porté ce titre.

Instruite par la Chaldée et par les peuples asiatiques, dont elle adopte et façonne à son gré les dieux avant de les transmettre à *la Grèce, l'Egypte, par exemple, nous dira* les services que lui rendit dans l'art de guérir la grande déesse

[1] *Histoire de la médecine depuis son origine jusqu'au dix-neuvième siècle*, par Knot Sprengel, trad. de l'allemand sur la deuxième edition, par Bosquillon, Dʳ R de la faculté de médecine de Paris, censeur honoraire, etc. — Sprengel, né le 3 août 1776, professeur de médecine à Halle en 1789, vol. 1.

Isis. Le fait est de l'authenticité la plus historique, et le témoignage de toutes les nations de la terre est unanime sur le pouvoir curatif de cette déesse. Sa main sème *dans le rêve* des malades *les remèdes* appropriés à leurs maux, et des malheureux que tous les médecins semblent avoir reconnus pour inguérissables sont guéris contre l'attente universelle[1] Une seule condition les oblige : celle d'une scrupuleuse obéissance aux paroles que la déesse a dictées[1].

Le plus ancien des dieux de l'Égypte, selon la parole d'Hérodote, c'est le Phénicien Esmun, ou Schemin, c'est-à-dire le *dieu-soleil*, PAN-MENDÈS, appelé le *génie de la médecine* et adoré sous la figure *du bouc*[2] ! Or, *ce dieu, génie de la médecine antique, est celui de la magie ;* il est Baphomet, c'est-à-dire le bouc du sabbat des templiers et du sabbat de nos sorcières[1] Astronoé, divinité des Tyriens, le nomme Païan-Esculape ; et, dans le temple romain d'Apollon, dieu de la médecine, les Vestales invoquaient au cri de Pæan cette divinité à mille noms, représentée en ce lieu sous les attributs et sous la forme de ce même Esculape, celui que nous voyons si souvent se dépouiller de toute apparence humaine et s'enrouler autour de son bâton noueux. Car, c'est en revêtant la figure du reptile que le dieu vulgaire de la médecine aime surtout à se révéler aux hommes[3].

[1] Diodore de Sicile, l. I, Strabon, l. XVII. Strabon tient un même langage sur le dieu Sérapis, et Galien sur le dieu du temple d'Héphestium, à Memphis. L. I, *de Méd.*, sect. Genes., c. I, Vulcain-Soleil, feu créateur.

[2] Strabon, l. XIV, p. 1001. — *Dornedeus phasmenophis*, in-8°, Gott., 1792, p. 321. — Hérodote, l. II, c. XLVI, p. 152. C. CXLV, p. 209, Sprengel, v. I, p. 43.)

[3] Tous ces dieux médecins ou guérisseurs, et toutes ces déesses, sont des dieux *Lumière-et-Nature*. En les poussant du côté de leur origine, ils *rentrent l'un dans l'autre*, et disparaissent en ne laissant plus apercevoir qu'*un dieu unique !*

Le culte *du soleil* et *du serpent* représente, dans un symbole direct, le dieu vainqueur de l'homme dans le jardin d'Éden. Ces deux cultes,

Les livres sibyllins, religieusement interrogés, envoyèrent les Romains à Épidaure chercher le dieu devant lequel devait cesser le fléau de la peste; ce trait d'histoire est dans tous les souvenirs! Et le dieu cherché, — qui ne se le rappelle, — ce fut un serpent! Il sauta de lui-même sur le vaisseau d'Ogulnius, et vint marquer dans l'île du Tibre la place où Rome devait lui élever un temple [1]! Enfin, de tous temps, et presque chez toutes les nations, le serpent a été honoré comme le symbole de la ruse et de *la magie*, et *dans les mystères* d'Éleusis son rôle était d'une haute importance.

Que si le serpent figurait, à la fois, la toute puissance *médicale*, la toute-puissance *magique* et la *divinité*; que si les dieux, encore, étaient médecins, gardons-nous bien d'oublier, devant ce fait primitif, que les prêtres représentaient leurs dieux, jouaient le rôle des dieux, mimaient leurs dieux au besoin (lire *Dieu et les dieux*)! et que, de temps en temps adorés après leur mort, ils étaient identifiés eux-mêmes avec la divinité qu'ils avaient servie, ce qui causa dans l'histoire d'inextricables confusions [2]! Souvent encore, ces prêtres divinisés laissaient en mourant *des fils* ou *des disciples*, tenant à honneur de porter et de perpétuer leurs noms : autres sources d'erreurs pour la postérité, qui, trop peu soucieuse

dis-je, se sont combattus et fondus dès la haute antiquité (lire dans *Dieu et les dieux*). On les rencontre fondus l'un dans l'autre à Delphes, à Babylone, dans les temples druidiques du Soleil, etc. Les Épidauriens ont leur Esculape serpent, ils ont *une race de serpents sacrés* dont leurs colonies emportent avec elles *un individu* qu'elles installent dans chacun de leurs nouveaux temples. (Pausanias, l. II, c. XXVIII, l. III, c. XXIII. — Valer. Max., id. — Worst, in-8° — Bévol, 1672, l. I, c. VIII, § 2, p. 33, Sprengel.)

[1] Souvenirs du paradis terrestre et des prodiges qui s'opéraient dans les temples, où quelquefois le serpent, ainsi que sous le trépied de la pythonisse de Delphes, rendait des oracles!

[2] Le système d'Evehmère voulait que les dieux ne fussent que des hommes divinisés.

de l'ordre chronologique des faits, ha plus d'une fois ces existences diverses en une seule et les confondit dans une tête unique! C'est ainsi que, par exemple, Mélampe chez les Argiens, Orphée chez les Thraces, Tirésias chez les Thébains, et Bacis chez les Athéniens, sont les noms collectifs d'autant de familles de prophètes qui avaient exercé chez ces peuples les fonctions du *sacerdoce* et de la *médecine magique*. (Lire Sprengel, v. I, p. 85, 92, 97. — Jacobi, art. *Mélampe*, etc.)

Or, les dieux *étant* à la fois *médecins* et représentés par *leur sacerdoce*, une assimilation fréquente eut lieu tout naturellement entre les fonctions médicales et celles du ministre des temples. Aussi, lorsque nous prenons les choses à leur origine, nous commençons par voir que *quiconque est prêtre est medecin*; que, par conséquent, le médecin antique doit être compté parmi les grands médium de la magie, ou de la religion. Tel est encore le spectacle que répètent de nos jours et les jongleurs de l'Amérique et les schamans de la Sibérie. (Sprengel, v. I, p. 49.) Tel était le spectacle que répétaient, aux yeux des Grecs *déjà policés*, les prétendus savants de la Scythie, qu'ils nommaient anandries: (ἀνανδριες), savants qui cumulaient à la fois les fonctions du pontife, celles du maître de l'art de guérir, et du magicien; savants encore que l'on voyait tomber dans les affreuses et caractéristiques convulsions des pythonisses lorsque, remplis de leurs dieux, ils se livraient à leurs mystiques et superstitieuses pratiques. (Sprengel, v. I, p. 207. 208. Hérodote, I. IV, chap. LXVII, p. 355.)

D'où les peuples avaient jugé qu'un homme était, en quelque sorte, marqué du ciel pour les privilèges de la dignité sacerdotale et de la fonction de médium lorsqu'il était atteint de maladies convulsives, lorsqu'il tombait dans certains accès de démence ou d'épilepsie; c'est-à-dire, en un mot, lorsqu'il

souffrait du mal nommé par eux le mal d'Hercule, ce grand dieu de la médecine! (*Vide suprà*, et *ib.*, v. 1, p. 19 et 140.)

Car ce désordre, s'il est quelquefois naturel, a souvent aussi son caractère surnaturel et divin. — Tantôt les peuples accueillent avec respect ceux qu'ils en voient agités, tantôt avec une curiosité à laquelle se mêlent le dégoût et la crainte. « Ils estimoient, dit Hippocrate, que les épileptiques et furieux étoient saisis des démons et malins Esprits qui les tourmentoient, ce qui faisoit cracher au sein ceux qui les voyoient, de peur que quelque inconvénient ne leur en print[1]. » Le mal démoniaque, ou divin, — car ces deux termes, chez les idolâtres, se donnèrent longtemps l'un pour l'autre, — se manifeste lorsque fléchissent les faibles organes de l'homme sous l'empire d'un dieu prenant possession de son corps. Dans le monde idolâtre et magique, ce mal est celui de l'inspiration prophétique, le mal qui tord et qui tue la pythonisse sur son trépied. Il est donc le mal qui caractérise le vrai médecin sacerdotal, celui qu'inspire l'*Esprit de la science divine et magique*. Aussi, par une conséquence de cette foi que légitimait l'expérience, « *la haute médecine*, qui paraissait compter bien plus sur *les formules magiques* et *sur l'assistance des démons* que sur la vertu des médicaments, était-elle réservée *aux prêtres supérieurs!* » L'histoire, — entre ces derniers, que nous sommes loin de vouloir représenter comme étant nécessairement épileptiques, — nous signalera comme types « les devins et les sages qui figurent dans les livres de Moïse ». Ces hauts initiés « se vantaient de produire une foule d'effets surnaturels, et possédaient à eux seuls toute l'érudition » du pays (Sprengel, v. 1, p. 50.) Mais ils ne se vantaient pas en vain, car l'Égypte entière et le

[1] De sacro morbo, et de morbis virginum. Desput in molles et sibi quisque sinus. (Leloyer, p. 257. *Spect.*, 1586.)

peuple d'Israël virent les œuvres de ces hommes s'élever au niveau de leur orgueilleuse parole. (Exode, ch. VIII. — *Papyrus égyptiens*, traduits par F. Lenormant. — *Correspondant*, février, 1858.)

Cependant, l'art de guérir se confondant avec la magie, et « faisant *partie essentielle du culte divin* entre les mains des prêtres » (Sprengel, v. I, p. 64), l'état de cet art dut être à peu près aussi stationnaire que la pratique en était dangereuse. — Ne nous figurons point d'ailleurs que l'Égypte eût le privilége exclusif de la médecine sacrée, de celle qui se laissait conduire au pas, sous les inspirations de la magie sacerdotale. En Béotie, Bacis ramenait à la santé les malades en les soumettant à des cérémonies mystérieuses. Les hymnes, c'est-à-dire les charmes ou les incantations des Orphées, multipliaient autour d'eux les guérisons; et, la parole, le chant magique et religieux des Esculapes, semait, en tombant dans l'oreille, des cures qui faisaient crier au miracle! (Théopompe, Arist., p. 963. — Sprengel, *Hist. de la Médec.*, v. I, p. 97, 92, 87.) Mais ne soyons point sobre d'exemples; prenons de l'espace, afin de montrer jusqu'où s'étend l'autorité de notre parole; et pour le moment allons frapper jusqu'aux portes de Rome.

Un peuple d'origine orientale, « les Étrusques ou les Tyrrhéniens, prête à la religion romaine ses bases antiques ». (*Ib.*, 177.) Rome semble en grande partie former sa foi sous la dictée de l'Étrurie. C'est pourquoi « les Romains ne cessent de reconnaître les Étrusques pour maîtres *dans l'art divinatoire*, et dans *l'art de guérir les maladies par des chants magiques*. Nous voyons même, dès les temps les plus reculés, *les aruspices* de l'Étrurie *exercer la médecine* à Rome en compagnie *des augures romains adorateurs* d'Esculapes, prêtres qui tenaient le haut bout du sacerdoce et du patriciat. » (Denys d'Halic., l. 1, p. 24, 21;

l. II, p. 93. Cicero, *De legib.*, l. II, ch. VIII. Spreng., 180.)

Lorsqu'il s'agissait, dans cette même cité, d'arrêter le fléau des épidémies, une imposante cérémonie de médecine magique devait être accomplie par le chef exceptionnel et redoutable de la république. « Cérémonie à laquelle les Romains attachaient *la plus grande importance*, et qui consistait à ficher un clou dans la muraille droite du temple de Jupiter Capitolin. Cette cérémonie, *la plus solennelle* qui fût pratiquée, ne pouvait être accomplie QUE PAR UN DICTATEUR, et Rome était persuadée que la fixation du clou mettait à l'instant même un terme au mal épidémique. » (T. I., l. VII, ch. III, — *Hist. de la méd.*, p. 189.) Devant ces solennels exemples *de religion* et *de foi magique*, repoussons donc loin de nous la pensée que, dans les occasions de la vie commune, la médecine, qui se pratiquait *sous les auspices des dieux* et par les procédés de la magie, fut seulement la médecine des gens du peuple et des femmes dont l'âge faisait branler la tête!

Non, non, loin de là! les hommes même les plus savants et de l'esprit le plus fortement trempé s'empressaient d'y recourir en cas de souffrance. C'est ainsi que l'une des grandes figures de Rome, Caton le Censeur lui-même, cet intraitable ennemi des Grecs, « prétendait guérir les luxations à la manière des Étrusques *et des pythagoriciens*[1], en usant d'expressions barbares et de chants magiques. » (Sprenger, p. 192.) Et, qui le croirait? les formules médicinales sacrées de Caton, importées à Rome *du fond de l'Asie*, *sont encore* aujourd'hui celles des guérisseurs-sorciers de nos campagnes[2]!

[1] Pythagore tenait sa science des prêtres médecins de l'Égypte, et des *gymnosophistes*, c'est-à-dire des prêtres philosophes et magiciens de l'Inde!

[2] Voyez jusqu'où doit remonter quiconque veut découvrir les sources de la sorcellerie! Luxum si quod est, hac cantatione sanum fiat... Ha-

Enfin, la poésie prêtait et mêlait ses charmes [1] naturels aux charmes merveilleux de la magie, qui laissait pour occupation caractéristique aux philosophes *le soin d'interpréter, selon la religion des temples*, ses mystérieuses pratiques [2].

Religion, médecine, poésie, — philosophie tout à l'heure, — et magie, tout ce qu'il y a de divin, d'excellent et d'abominable dans les hautes régions de l'intelligence, se *mêle* donc et se *confond* sous le régime de l'idolâtrie, qui est celui de l'interversion des choses ou de la *révolution* la plus universelle, c'est-à-dire de la révolution contre le ciel, et par cela même de l'assujettissement de l'homme *hébété par l'orgueil*, aux anges de la révolte et des ténèbres! Et ce même avilissement, ces mêmes phénomènes de théurgie vont revivre avec un redoublement d'éclat sous le règne et grâce à la religion rajeunie de nos médium!

Voyez! le venin que distille le serpent, animé par l'esprit du mal et de la mort, pénètre et infecte la religion de l'homme; à l'aide de cette religion, il pénètre et infecte la science humaine; il corrompt donc sa croyance dans ce qu'elle a de plus saint, sa raison dans ce qu'elle a de plus haut et de plus journellement pratique! Sous l'inspiration qui sort de ses temples, le prêtre tombe au niveau de l'empirique et du sorcier guérisseur. Le voilà devenu médecin

rundinem prende... incipe cantare Daries, dardaries, astaturies dic una paries usque dum coeant... vel hoc modo Huat, hanat, huat ista pista, sista, etc. Nous nous abstenons de transcrire la formule entière. — Cato, *De re rustica*, c. CLX, p. 412. Aus. Popmæ, *Annot. in Catonem*, p. 463. Comparez Pline, XVII, 47, Spreng., p. 192, et la formule usitée dans nos campagnes. Thiers, c. XXXII, p. 352. Paris, 1679. *Superst.*

[1] ἐπῳδοί, *carmina*, de là les noms de *vers* et de *charme* se confondirent.

[2] Sprengel, *Hist. de la méd.*, p. 22-145. L'autorité de ce rationaliste, qui interprète la Bible dans le sens le plus anticatholique, m'est précieuse. Plus nos opinions religieuses diffèrent, plus il importe de multiplier les témoignages qu'il prodigue.

sacré, médium ou instrument du surnaturel démoniaque, et s'efforçant, aveugle qu'il est, de rendre au corps la vigueur et la santé qu'il ôte à la raison, en l'assujettissant au sinistre empire des maîtres de sa foi. Et voilà ce que le progrès nous réserve! mais nous dépasserons l'antiquité si le médiateur magique l'emporte par ses œuvres prestigieuses sur la parole du prêtre chrétien...

CHAPITRE TROISIÈME.

Moyens de la magie. Ceux du prêtre, médecin magique. — Prêtres ou médium. — Telgines, c'est-à-dire magnétistes ou charmeurs. Ils dérivent des *Pros-eoos*, ou des génies de l'Aurore, reliés par les fils de Cham à la magie antédiluvienne. — Procédés, précautions des prêtres guérisseurs. — Régime sacré, eaux sacrées, lit sacré, peaux de victimes ou sépulcres. — Langage ou apparitions du dieu, nature des cures. — Menaces de Dieu contre le sommeil divinatoire en Israël. — Grande note. — Parallélisme du sommeil magique, le sommeil des chrétiens au tombeau des saints. — Différence.

Mais ne nous écartons point de notre sujet; et, puisque déjà la médecine se montre à nous pervertie par l'art des magiciens; puisque le merveilleux magique se mêle à ses cures *sous la main du sacerdoce*, voyons sur quel rameau de la magie foisonnent le plus habituellement les guérisons entreprises à *l'ombre des autels!* A l'aide *de quels moyens* seront obtenus ces bienfaits?

Dans les temples, les excitateurs, les manipulateurs sacrés de la puissance curative et magique, ce sont des prêtres magnétistes; voilà le fait. Car, ainsi devrions-nous nommer, dans les temples antiques, le praticien sacerdotal qui lie, sous les auspices de ses dieux, l'accomplissement de certaines cures merveilleuses à l'intervention de forces occultes, dont la physionomie, lorsqu'elle se révèle, est le plus souvent décevante. Nous rappellerons d'ailleurs que l'antiquité connaissait, ou plutôt qu'elle admettait une force fluidique douée

d'une vertu merveilleuse, et à laquelle *les Esprits, qui étaient les dieux* — (*voir ci-dessus*), — affectaient de se mêler et de s'identifier. La tradition démoniaque des premiers jours avait transmis à l'homme le mode sacré de gouverner cette force réelle, mais si trompeuse dans ses aspects[1].

Que si nous interrogeons, sur les merveilles auxquelles elle donne naissance, les peuples les plus anciens de la terre, trois ordres de prêtres se lèvent aussitôt pour nous répondre et s'échelonnent chez les Chaldéens, ces premiers adorateurs du *feu* SPIRITUEL et *matériel*, ces adorateurs des astres ou des corps célestes, que manœuvrent d'invisibles Esprits. Ce sont les Aschapim, ou *les chanteurs exorcistes*, les charmeurs; ce sont les magiciens ou les sages; ce sont enfin les observateurs des astres. Doués de la puissance de guérir les maladies, ces prêtres médium opèrent de nombreux prodiges, et leurs principaux moyens de succès sont les *procédés* mêmes de notre magnétisme : le sommeil MAGNÉTIQUE, les insufflations, les attouchements et les passes; ce sont encore l'imposition des mains et la parole. Ou plutôt ce n'est, en définitive, que *la volonté* de l'opérateur, transmettant ses ordres à d'invisibles agents. Et ces Invisibles n'obéissent, en général, qu'à *des signes sacramentels* imposés par eux, mais n'ayant pour raison d'être et d'opérer que leur volonté propre et perverse. Un vulgaire de demi-savants confond ce *pacte virtuel* avec des moyens secrets, quoique naturels, d'action curative.

« La tradition nous apprend que ces arts faisaient partie du système magique des Chaldéens, et que, de leur sacerdoce,

[1] Plutarque, *Traité des oracles*, vapeurs oraculaires, force insignifiante dans la personne humaine, mais dont l'intensité s'accroît avec la masse, dans la nature, et qui probablement est tout imaginaire si on la considère comme spéciale et *sui generis*. Lire la *Magie au dix-neuvième siècle*.

les autres nations reçurent ces enseignements primordiaux[1]. Nul étonnement donc si nous apprenons que les premiers hôpitaux de l'Égypte sont des temples; si ses pontifes, renommés au loin, y traitent les maux du corps, et si les malades eux-mêmes y révèlent la volonté des dieux sous *la main* du sacerdoce. De savants investigateurs signalent, à titre d'arguments décisifs, les poses de quelques divinités représentées par leurs statues. Tels sont, par exemple, Anubis et Osiris, que l'on voit pratiquer l'art du magnétisme sur des malades qui, les yeux ouverts, se soumettent humblement à leurs procédés. C'est dans ces temples que le prêtre savait ÉVEILLER dans *le sein de l'homme une voix* qu'il ignorait lui-même, et que l'on disait être un don direct des dieux. Cette voix, cette parole, — qui constitue deux intelligences ou *deux moi, dans la même personne*, — était universellement consultée pour la cure des maladies et *pour les affaires de la vie* (*purposes*)! Mais on dérobait jalousement au vulgaire le PROCÉDÉ consultatif, dans la sage intention *de le soustraire* à un usage *profane* ou criminel. » (Ennemoser, v. I, p. 232.)

Que si des rives du Nil nous nous tournions vers les plages de l'Inde orientale, Reimer, d'accord avec Origène et Philostrate, nous décrirait les prodiges du magnétisme sacré, les moyens et les manipulations de cet art, tel que le pratiquaient les prêtres de Brahma. Or, ces fonctions, ajoute Reimer, étaient celles que remplissaient, dans le monde grec, les telgines, ces prêtres magiciens, et *d'origine orientale*, dont le nom même dérive du verbe *telgo*, et signifie à la fois je flatte, je soulage, *j'assoupis, je charme, j'enchante*[2]

[1] Ennemoser, v. I, p. 225, etc., etc. Lire le *Peuple primitif*, ouvr. protestant, v. I, p. 49. Montfaucon nous cite des doigts et des mains de bronze, en attitude de passes *ex-voto* offerts à Isis et à Sérapis à la suite de cures magnétiques. *Ant. expl.*, v. II. — *Ann. de magnet.*, nos 35, 37, etc.

[2] D'où θελκτήριος, flatteur, caressant, trompeur, comme s'il s'agis-

D'antiques légendes nous montrent, sous leur double face, ces prêtres *errants* et *venus de loin*. Tantôt ce sont des législateurs divins et des instituteurs de religion (*mages*), tantôt ce sont des êtres malfaisants et de redoutables vagabonds. Serviteurs des dieux, dont ils sont les représentants, qu'ils figurent, qu'ils miment et dont ils portent le nom, ils colportent les arts et la médecine. Mais si leur science, à son sommet, s'éclaire des rayons qui tombent des hauteurs du ciel, elle dégénère et se dégrade rapidement; bientôt même elle n'est plus que celle de l'enchanteur ou du goëte, ce plus détestable sorcier des temps antiques!

Botman use des ressources de son érudition pour dériver de Tubal-Caïn le nom de ces fils errants de Caïn, bien connus des Rhodiens, qui « savaient que ces êtres *mystérieux* avaient vécu avant le déluge ». Dieu le père, c'est-à-dire « Jupiter, les avait précipités dans *la mer diluvienne*; mais Neptune », voyant en eux ses fils, « les avait cachés sous la terre », et ils en étaient sortis *avec leur science sacrilége*, à la suite du grand cataclysme! « Aussi les nommait-on, dès lors, *les Génies de l'aurore* ou des temps primitifs », — *proséoi*, — indiquant par le même mot, dans la langue grecque, et *l'antiquité de leur date et leur origine orientale*[1]! Or, ces prêtres forgerons, ces PREMIERS

sait d'exprimer d'un seul mot et les pratiques et les effets du magnétisme — Baldinger et Grosse, Ennemoser, v. I, p. 210. — Voir mon livre — *Dieu et les dieux*, ch. *Cabires*. — Les telchines s'identifiaient, par un de leurs côtés, avec les cabires et les corybantes, avec les dactyles et les curètes. Aussi, ces anciens noms s'adaptaient-ils assez indistinctement aux prêtres de Phrygie, de Lemnos, de Samothrace et de Crète.

[1] Genèse, Caïn, Tubalcaïn, c. IV, t. 16-22, — et F. de Rougemont, auteur protestant et fort riche en traditions, *Peuple primitif*, v. II, p. 445, 528. Les traditions du vieux monde veulent que les crimes des antédiluviens aient été surtout des crimes de magie, et que, par les fils de Cham, *conservateur de l'art occulte*, les postdiluviens aient recouvré les éléments de la science maudite.

SOUFFLEURS, ces pères de la magie magnétique, dignes de Caïn, leur aïeul, le premier homicide, « sont méchants, envieux, calomniateurs, furieux et intraitables, insidieux et maudits. *D'un seul regard* ils sèment partout la mort et le désordre »[1] et leur forme se change en formes variables d'hommes ou de bêtes[1] ! Ces sorciers donc, ces médium demi-prêtres ou demi-sages, possèdent, grâce à leur art, un moyen de nuire, de satisfaire des vengeances coupables, d'assurer des desseins criminels; vous les voyez, tantôt, en se croisant les mains, empêcher la délivrance d'une femme; tantôt, par une parole, provoquer l'avortement. La santé de ce malheureux décline, sa mort suit de près sa maladie ou la lésion de ses organes. Pourquoi? parce que l'homme aux moyens magiques, courbant son sourcil comme un arc, lui aura lancé comme un trait venimeux son sinistre regard. (Lire Maury, *Hist. des rel. de la Grèce*, p. 503, etc., v. II.) Il est vrai que, permi ces gens sacrés, si les uns savent donner le mal, les autres n'ignorent point comment le guérir; car le tort et le redressement de ce tort font partie du même art. Aussi, Phérécyde nomme-t-il comme enchanteurs

[1] On verra plus tard des faits de lycanthropie, ou d'*apparentes métamorphoses*, dont je crois démontrer la réalité et les actes des tempestaru, etc., etc. La parole de ces prêtres *fait tomber la grêle* et déchaîne la tempête, d'un mot ils ravagent les moissons, d'un signe ils font périr les troupeaux, on les consulte, on les adule, et cependant on les couvre de malédictions, ils sont infâmes, mais ils sont sacrés. Cette malice *et* cette *puissance* forment encore le caractère du magicien sauvage. Voir ailleurs les documents *de visu* que me donna le missionnaire Bonduel, etc., etc. — Jacobi, *Myth.*, p. 463. — *Ib.*, *Peuple primitif*, v. II, p. 445-6; v. I, p. 49, etc. — Ces faits rappellent les actes des druidesses de l'île de Sena. Voir *Dieu et les dieux*. Ils concordent avec les croyances de tous les démonologues anciens, P. Thyrée, Delrio, Bodin, Delancre, etc. Cette croyance est partagée par des *expérimentateurs modernes* du magnétisme transcendant, qui répètent ces faits devant témoins. Enfin, elle a pour garant les bulles d'une multitude de papes que je cite en plus d'un endroit, et que nos beaux esprits trouvaient révoltantes d'absurdités.

ou goëtes les dactyles de la gauche, et comme délieurs d'enchantements — ἀναλύοντες — ou exorcistes, les dactyles de la droite. (*Id.*, v. I, p. 203.) Delancre, à propos de ces guérisseurs magiques ou magnétistes, qui opéraient de son temps sous le titre de saludadorès, nous rappelle la manière de procéder « des corybantes, lesquels estoient cinquante-deux, dont les trente-deux, qui formoient le plus grand nombre, donnoyent les maléfices, et les vingt, qui estoient le plus petit, fesoyent semblant de les guérir » et souvent les guérissaient. (*Inconstance*, p. 358.) Ainsi se justifiait sans cesse le mot de Tertullien sur les guérisons démoniaques : « Ils mettent en train le mal; et, lorsqu'ils l'arrêtent, vous vous figurez qu'ils l'ont guéri! » (*Apolog.*, p. 22.)

Quoi qu'il en soit, la Grèce reçut sa science religieuse de l'Égypte et de la Phénicie, instruites elles-mêmes par la Chaldée, où LE SOMMEIL DIVINATOIRE avait, dans le temple de Bel, ses prêtres et sa pythonisse somnambule, que le dieu *visitait sur un lit sacré*. (Hérodote, l. I, ch. CLXXXI-CLXXXII.) La religion, la magie magnétique et la médecine furent donc, entre les mains de ces praticiens sacrés, une seule et même science, un seul et même art. Les passes, la divination et les rêves inspirés avaient été le principe et devinrent comme le fond et le dernier mot de ce moyen tout surnaturel de guérir.

Nous apprenons, en effet, des historiens locaux que l'enceinte d'un grand nombre de temples, outre ceux d'Esculape et d'Apollon, se divisait en chambres à coucher, d'où sortaient les oracles, ayant pour organe la bouche des malades endormis! Et ce sommeil fatidique, ce *sommeil traditionnel*, enseigné par la Chaldée aux Égyptiens, initiateurs des Grecs, ceux-ci l'appelaient ἐγκοίμησις, et les Latins *incubatio*. Une des fonctions *du prêtre endormeur* était de recueillir les paroles qui s'échappaient des lèvres du malade

leur conviat; et que vainement ils fatiguaient Esculape de leurs prières et de leurs vœux!

Le sommeil prophétique exigeait d'ailleurs un certain nombre de dispositions préliminaires : ainsi, le malade devait s'abstenir de vin pendant un temps déterminé (Pausanias, l. I, ch. xxxiv), dans la crainte que l'éther — ce qui équivaut à dire les forces fluidiques de son âme — ne fût souillé par les fumées de cette liqueur. A Pergame, cette abstinence durait pendant quinze journées; et, dit Gallien, le médecin ordinaire de ces malades n'eût jamais obtenu d'eux ni l'obéissance indispensable à ces cures, ni la résignation nécessaire au régime des *sources sacrées* et *fatidiques* de ces temples! Eaux vénérées et dont la vertu surnaturelle venait en aide au sommeil curatif; car, observons-le bien, il était notoire — et de là le culte des *sources divines* — que, semblables aux *vapeurs oraculaires*, elles communiquaient de temps en temps aux buveurs le don de prophétie. Quelquefois même elles rendaient la parole aux muets, et leur effet le plus minime était de faire perdre à jamais toute saveur à toute eau profane que buvaient par la suite ceux qui leur avaient demandé la santé[1].

.... Des fumigations, des massements, des manipulations, des passes, et l'emploi de certains onguents qui tiennent le milieu entre ceux de la médecine et ceux de la magie : voilà quels sont, en définitive, les principaux moyens de prépara-

[1] Sprengel, traduisant Aristide et Pausanias, p. 437, sur la source sacrée de Pergame, etc. — Voir, dans mon livre *Dieu et les dieux*, les *sources oraculaires* qui sont des *sources à Esprits*, près de l'*arbre et de la pierre-dieux! Quelques-unes* de ces eaux avaient sans doute des qualités minérales, mais leur vertu générale était *magique!* Elles prennent les saveurs très-diverses de l'eau que l'on *magnétise* à telle ou telle intention. — Voir la *Magie au dix-neuvième siècle*. L'usage de ces ablutions et de ces boissons était d'ailleurs accompagné d'un traitement magnético-magique, dont le but *semblait être* de faciliter à notre nature des rapports avec une nature supérieure.

tion curative, et quelques-uns ont un caractère tout sacramentel. Le malade étant une bonne fois disposé pour le SOMMEIL DIVIN, le prêtre l'étend sur la peau d'un bélier fraîchement *offert en sacrifice*, ou sur des lits splendides dressés dans les lieux sacrés, et destinés à recevoir la consultation des immortels. (Pausanias, l. VII, ch. XXI; l. I, ch. XXXIV; l. X, ch. XXXII.) Quelquefois, alors, on entend la divinité parler à ceux que le sommeil accable non moins divinement que dans le temple chaldéen de Babylone; que dans le temple de Thèbes, en Égypte, ou qu'à Patare de Lycie. D'autres fois même le dieu de la santé apparaît, accompagné d'autres divinités (Aristoph. Plut., v. 701), ou bien il emprunte, pour se manifester, la forme du serpent. On dit que Vénus apparut sous celle d'une colombe à la célèbre Aspasie, et la guérit d'un ulcère qui lui rongeait le menton. (Ælian Var., l. XII, ch. I, p. 54.) Un dieu fit connaître en songe à Alexandre le Grand une racine qui devait guérir un de ses généraux. (Curt., l. IX, ch. VIII; Strabon, l. XV, p. 1052.) Mais souvent aussi rien ne se révèle au malade, si ce n'est le remède[1].

[1] Knot Sprengel, *Histoire de la médecine*, p. 160. On trouvera la peinture des pratiques magnético-magiques réunies dans un seul passage de l'Énéide. Il s'agit des habitants *primitifs* du Latium, dont le culte se confond singulièrement avec celui des druides; voir *Dieu et les dieux* ou *Un voyageur chrétien*, etc., chap. XXXVI :

. . . . *lucosque sub alta*
Consulit Albunea, nemorum quæ maxima sacro
Fonte sonat (culte de la pierre, de l'arbre et de la source), sævamque
exhalat opaca *mephitim* (vapeurs oraculaires, ou fluides de Delphes,
de l'antre de Trophonius, etc).
Hinc *Italæ gentes*, omnisque Œnotria tellus,
In dubiis responsa petunt; huc dona sacerdos
Cum tulit, et cæsarum ovium sub nocte silenti
Pellibus incubuit stratis, somnosque petivit,
Multa modis simulacra videt volitantia miris,
Et varias audit voces, *fruiturque deorum*
Colloquio, atque imis Acheronta affatur Avernis.
(*Énéide*, l. VII, v. 81.)

Je me rappelle que l'on me fit voir dans les souterrains, ou enfers,

Mais dans l'histoire de ce magnétisme religieux, ou de cette magie médicale, dont les prêtres sont *les excitateurs*, une série d'observations capitales se présente sans cesse à l'esprit. Ainsi, selon la parole même de Porphyre (*Des sacrifices*, chapitre *Des espèces de démons*), toute cure produite par les *bons démons est d'une nature lente!* Ainsi, les procédés ou moyens qui la provoquent doivent se répéter pendant un nombre indéterminé de séances! Ainsi, le premier venu n'obtient point le privilége de ce sommeil! Ainsi, parmi ceux dont il dompte et possède les organes, le chiffre des lucides est-il un chiffre essentiellement limité[1]! Le fluide sacré de notre magnétisme moderne ne nous a-t-il point familiarisés avec ces phénomènes, où se mêlent, avec art et caprice, le monde des Esprits et le monde des corps, les forces de la nature et celles des intelligences qui la gouvernent, l'illusion et la réalité, le prodige et le néant?

Dans les saintes Écritures, Dieu ne cesse de prémunir son peuple contre les Esprits de Python (*Deutéron.*, ch. XVIII, ℣. 11; *Lévit.*, ch. XX, ℣. 27), dont les prestiges et les artifices sont l'appât et l'âme de la divination. Ces dieux des nations (Ps. 95, ℣. 5), consultés tantôt par le recours aux évocations directes, et tantôt dans le sommeil sacré du magnétisme, que provoquent, à l'aide de leurs moyens sacramentels, les ministres des temples, lui sont en horreur. « Et vous, fils de l'homme, s'écrie le prophète Ézéchiel,

qui sont entre l'Averne et la grotte de la sibylle de Cumes, le réduit obscur où la pythonisse goûtait ce sommeil magnétique ou divin. « Le magnétisme à deux est sans doute une magnifique découverte, mais le magnétisme d'un *seul*, se rendant lucide à volonté, et se dirigeant lui-même, c'est LA PERFECTION DE L'ART MAGIQUE! » (*Mon.*, p. 111.) On voit que la *découverte* et *la perfection* dataient déjà de loin du temps de Virgile! Et nous nous prenons en magie pour les inventeurs d'un nouveau monde!

[1] Lire Ennemoser, v. I, p. 366 à 368. — Isaïe, c. LXV, etc. — Philostrate, *Vie d'Apollonius*, l. IV, c. XI, etc., etc. — *Id.*, plusieurs chapitres précédents de cet ouvrage et de magie.

tournez votre visage contre les filles de votre peuple qui se mêlent de prophétiser dans la malice de leur cœur. Prophétisez contre elles; voici ce que dit le Seigneur Dieu : Malheur à celles qui préparent des coussinets pour les mettre sous les coudes, et qui font des oreillers pour en appuyer la tête des personnes de tout âge, afin de surprendre les âmes! Malheur à celles qui, après avoir surpris les âmes de mon peuple, les assurent qu'elles sont pleines de vie! Je viens à vos coussinets, à l'aide desquels vous surprenez les âmes comme des oiseaux qu'on prend dans leur vol; je détruirai vos coussinets entre vos bras, et je laisserai aller les âmes que vous avez prises; je délivrerai mon peuple de votre puissance; il ne sera plus à l'avenir exposé comme une proie entre vos mains, et vous saurez que je suis le Seigneur. C'est pourquoi vous n'aurez plus à l'avenir ces visions qui vous séduisent. » (Ézéchiel, ch. XIII, ý. 18, etc.)

« J'ai étendu mes mains vers un peuple incrédule, marchant dans une voie qui n'est pas la bonne : vers un peuple. . qui immole des hosties dans les jardins .. qui habite dans les sépulcres, — qui interroge les morts pour apprendre d'eux la vérité (*Deutéron.*, ch. XVIII, ý. 11), — et *qui dort dans les temples des idoles*, — afin que l'avenir lui soit révélé. » *Qui habitant in sepulchris, et in delubris idolorum dormiunt.* (Isaïe, cap. LXV, ý. 2, 3, 4, etc.)

CONCLUSION.

Quoi de plus? L'histoire et l'expérience des peuples ont assez abondamment répandu leurs lumières, et sous le plein jour dont elles ont inondé notre route, que voyons-nous? — Nous voyons, dès l'origine des temps, le pontife idolâtre devenir l'un des principaux excitateurs des agents du surnaturel, mais surtout en sa qualité de médecin médium et divinateur. Et les premiers moyens, les moyens les plus vulgaires dont usent dans leurs temples ces ministres, devant

lesquels s'inclinent les peuples les plus policés du monde ancien, ce sont ceux dont la vertu sacramentelle verse en nous le sommeil du magnétisme, que les idolâtres appelaient sacré, c'est-à-dire le sommeil divinatoire ou magique. Mais procédons avec rapidité dans ces recherches, car il s'en faut de beaucoup encore que nous en ayons atteint le terme.

NOTES CONFIRMATIVES.

Nonnumquam nihil petenti Deus somnium inopinato immittit, ut fit plerumque et accidit in prædictis S. S. exemplis, nonnumquam vero, petentibus revelationem eamque sperantibus, ut Danieli (ch. II, ℣. 18) Consuefactos enim Hebræos... ut *per somnia* futurum illis eventum pandere dignaretur, manifestius est ex S. S. quam ut quis debeat dubitare.

Soliti *id ipsum* GENTILES *facere in templo* Serapidis, seu Plutonis, ut discerent *qua ratione a morbis liberarentur* vel ad resolutionem dubiorum habendam, etc., etc., et Spartani magistratus in templo Pasiphaes (Cicero, 1 *Tuscul.*, et lib 1, *De divinat.*), *tale fuit templum Amphiarai* (*Pausanias in Bœtia*), et *Galliæ* apud montem Garganum (Strabo, l. VI), et *hujus modi templa* vocabantur *Psycomantea*. Conatus ad hoc crimen Apostata Julianus, *per calumniam*, detorquere *vigilias christianorum ad sepulchra martyrum*, sed retudit illum validè B. Cyrillus (*in Julian.*, l. X) Judæos nonnumquam eo superstitionis delapsos, ut ad captanda somnia in gentilium templis incubarent docet Esaï propheta (cap. LXV, ℣. 4; Delrio, l. IV, quest. 2, sect. 2, p. 260).

GRANDE NOTE

Sur le sommeil prophétique et curatif des Israélites et des chrétiens. — Parallélisme du sommeil magique.

Le sommeil magique, mettant les idolâtres en présence

de leurs dieux, ouvrait donc leurs oreilles aux révélations fortement assaisonnées de vanités et d'erreurs, mais assez souvent véridiques, de ces divinités auxquelles le vrai sert de moyen pour tromper l'homme et faire prévaloir le mensonge!

On venait dormir dans le temple des dieux; mais que signifiait ce sommeil sacramentel goûté sur des lits ou sur des sépulcres? N'était-il point le signe d'une ferme volonté de faire descendre d'en haut les dieux, ou de faire monter sur terre les mânes? On les évoquait donc soit par la parole, soit du fond de l'âme. Puis apparaissaient ces dieux, qui se complaisent à figurer sur une ligne parallèle à celle du Dieu d'Abraham s'écriant: « S'il se trouve parmi vous un prophète du Seigneur, je lui apparaîtrai en vision, ou *je lui parlerai en songe*.... Mais il n'en est pas ainsi de Moïse, car je lui parle bouche à bouche. » (*Nombres*, ch. XII, ỳ. 7, 8; ch. XVII, ỳ. 4; — *Rois*, ch. VI, ỳ. 16; ch. VIII, ỳ. 6; — *Job*, ch. XXXIII, ỳ. 14, 15. 17, etc., etc.)

Le *sommeil magnétique des idolâtres*, dans les temples et sur les tombeaux, était donc une imitation, un plagiat du sommeil où, dès l'origine des temps, Dieu plongeait, non point ceux qui se mettaient en posture *de le contraindre à leur parler*, mais les privilégiés dont il lui plaisait de visiter l'esprit et le cœur. Ce fut donc en toute injustice que plus tard on accusa les chrétiens d'imiter les idolâtres lorsque, par *l'entremise et les mérites* des saints, ils priaient Dieu de leur révéler des vérités utiles à l'âme et à son Église, ou de leur accorder les grâces qui sont l'objet de légitimes prières! C'était, il est vrai, plutôt en tel lieu qu'en tel autre que ces chrétiens priaient; car il y a des lieux qui sont saints (*Exode*, ch. III, ỳ. 5, etc., etc.), *et parallèlement* il y a des lieux qui sont impurs. (Thyrée, *Loca infesta*.) Le sépulcre des saints fut donc comme l'autel sur lequel ils offraient

leurs prières, et les choses se passaient à peu près de même qu'aujourd'hui lorsque la prière prend son vol vers le ciel aux pieds de leurs reliques. Les chrétiens attendaient alors et sollicitaient dans les *jeûnes* et dans les *veilles*, plus souvent que dans un sommeil volontaire, une réponse à leurs vœux. Ils soumettaient leur *supplique*, de la manière *la plus humble*, au bon plaisir de leur Dieu. Guidés par le Saint-Esprit, les saints, les pontifes ou les conciles eux-mêmes pouvaient, *sans innovation*, et surtout sans imiter les patens, consulter Dieu par cette voie, car elle avait été celle du catholicisme primitif. (*Vide supra*.)

Un jour que Samuel *dort* dans le temple, le Seigneur appelle Samuel et lui parle. (1. *Rois*, ch. III, ℣. 3, 4.) Un autre jour, David consulte Dieu : Dieu lui répond. (1. *Rois*, ch. XXIII.) Saül irrité fait comparaître le grand prêtre Achimelech et lui dit : « Pourquoi donc avez-vous consulté Dieu pour David? » (1. *Rois*, ch. XXII, 13.) Et le grand prêtre : « Est-ce d'aujourd'hui que j'ai commencé à consulter le Seigneur pour lui? » (*Id.*, ℣. 15.) Il suffira de pénétrer au delà des premiers dehors pour voir quel abîme sépare les coupables *évocations* des idolâtres des *invocations* filiales et résignées où se peignaient la foi, l'amour et l'*obéissance* des Israélites fidèles, des premiers chrétiens et de leurs pasteurs.

Du côté des idolâtres se manifeste le dessein d'extorquer du ciel des réponses à grand renfort de volonté, d'y contraindre même et les dieux et les âmes à l'aide de formules sacramentelles. De la part des fidèles, c'est une prière soumise, dirigée *selon le dogme* et les formes régulières du catholicisme judaïque et chrétien, toujours *immuable ennemi* de tout appel évocatoire aux Esprits ou aux âmes des morts!

Mais je laisse la parole à un savant et modeste religieux, vieillard que couronne une longue expérience. Il n'est point

celui dont j'ai rapporté les observations touchant les phénomènes subjectifs de la magie ; je ne l'ai *jamais vu*, mais de temps en temps il veut bien m'écrire.

Ce qui constitue le véritable moyen de solution entre l'usage des idolâtres et celui des chrétiens, nous dit-il, c'est de considérer la pratique païenne comme une ÉVOCATION des morts, tandis que, chez les chrétiens, au contraire, il y avait INVOCATION. Cette invocation ne s'adressait point à la première âme venue, mais à des saints reconnus comme tels, et dans le but d'obtenir du *Seigneur*, par les suffrages de ces saintes âmes, quelques *faveurs en harmonie* avec le *caractère chrétien*. (*Dogme de la communion des saints*.)

Quant aux Gentils, ils passaient les nuits dans les tombeaux ou dans les temples, espérant y obtenir, au moins dans des rêves, l'indication des choses cachées ou à venir. Ils pratiquaient donc un véritable genre de divination, soi-disant par l'entremise des morts, mais de fait par un véritable commerce avec les anges de révolte. Et l'admirable interprète *Cornelius a Lapide* remarque, d'après saint Chrysostome, Théophylacte et Euthymius, que les démons poussaient ces malheureux à de telles pratiques afin de leur persuader que les âmes humaines, après la mort, *devenaient elles-mêmes des démons*, c'est-à-dire des dieux d'un certain degré. Il cite un trait de saint Chrysostome d'une analogie frappante *avec ceux qui se passent de notre temps : Dæmoniaci clamant : Anima illius ego sum !* Tout juste comme aujourd'hui, les Esprits interrogés déclarent, par l'entremise d'un somnambule, d'une table ou d'un crayon : Je suis l'âme de tel ou de tel. (Lire Cornélius sur *Isaïe*, ch. LXV.)

Souvent, nous dit *Cornelius a Lapide*, des miracles sanctionnaient cette dévotion des chrétiens, tels que visions,

paroles entendues, signatures apposées à des documents écrits! La puissance divine accordait ainsi d'une manière prodigieuse l'objet de requêtes, singulières peut-être, *mais humbles et chrétiennes*. Et s'il y eut quelque chose de commun entre la pratique chrétienne et la pratique païenne, c'est qu'il y avait quelque chose de commun entre les païens et les chrétiens : c'est-à-dire la nature humaine! La religion des tombeaux est commune à tous les peuples civilisés; on en tire un argument puissant en faveur de l'immortalité de l'âme.

Que si donc les chrétiens écrivaient des lettres aux martyrs, était-ce dans le but d'interroger les morts? Non. On n'accuse point saint Stanislas de Kostka de superstition pour avoir un jour écrit à la sainte Vierge une lettre qu'il porta sur son cœur pendant la communion! Ces pratiques, réglées par la discrétion, n'accusaient que la tendresse et la vivacité de la foi. Elles rentrent dans l'admirable système de la nature si bien compris dans le catholicisme. Elles font participer le corps à l'action de l'âme; l'homme *tout entier* s'y emploie à rendre à Dieu et à ses saints, qui sont *intimement unis*, l'honneur qui rejaillit de la prière. Que si l'Esprit de mensonge suggère quelque chose de semblable à ses victimes, rien d'étonnant à cela! N'est-il point le singe de Dieu? Mais le sceau de l'erreur est toujours là pour déceler les intentions perfides de l'*ange déchu*.

Laissons l'Église, avec respect, — si jamais l'Esprit qui la gouverne lui en inspire la pensée — consulter et interroger le Seigneur de la façon dont l'interrogeaient les hommes de Dieu parmi nos aînés en Israël. Quant à nous, simples fidèles, ne rompons jamais la communion de prières qui, par les saints de l'Église triomphante, unissent à Dieu les soldats de l'Église militante. Mais ayons la prudence de suspendre les actes douteux vers lesquels nous emporte-

rait notre zèle, lorsque *des pasteurs éclairés*, lorsque nos pasteurs légitimes et suprêmes ne bannissent point de nos esprits toute crainte raisonnable d'erreur.

FIN DES NOTES DE CE CHAPITRE.

CHAPITRE QUATRIÈME.

MOYENS (*suite*). — LE BATON SACERDOTAL.

Le *sceptre*, mot qui signifie le bâton, est, dès les temps les plus anciens, le signe du pouvoir naturel et surnaturel — Exemples — Ses origines mytho-historiques — Il est rayon, caducée, lituus, crosse, baguette de fée, manche à balai de sorcière, bâton de magicien, de magistrat, de commandement, canne de magnétiste, ou canal à fluide. — Le bâton de saint Bernard — Vertu naturelle ou non de la baguette — M Chevreul et le P. Lebrun, M. le comte J. de Tristan — Propriétés selon la science — Exemples. — Conclusion.

Gira, tre volte, e l'oriente il volto,
Tre volte ai regni ove dechina il sole,
E tre scosse la verga ond' uom sepolto
Trar da la tomba, e dargli moto suole
(TASSO, *Gerusol.*, liv. XIII, stanza 8.)

Une lacune importante existerait dans ce travail si, promenant nos regards sur les principaux moyens employés par les médiateurs de la magie, je me taisais sur la verge, sur sa toute-puissance, sur la vertu de la baguette-rayon ou du bâton sacerdotal... Je signalerai donc cette *armature-sacramentelle*, et je serai loin de m'étonner lorsque l'historien d'Apollonius de Tyane, nous dit : Les brahmines de l'Inde — ces pontifes sabéistes et magnétiseurs — portent un anneau et *un bâton* qui ont de grandes vertus, sur lesquelles ils gardent le secret! »

Oui, la verge ou le sceptre, le bâton de commandement ou le bâton pastoral, tel est l'insigne de la puissance naturelle ou surnaturelle que nous rencontrons en tous lieux, et dans tous les temps, aux mains des hommes que consacre

le pouvoir[1] ! Et ne le voyons-nous point de nos jours encore, à titre d'instrument conducteur, ou plutôt talismanique et sacramentel, devenir le signe, l'auxiliaire et le moyen de la puissance que le magnétisme ou la magie continue de donner à ses adeptes?

La main des plus grands opérateurs de prodiges s'est donc armée de la verge sacramentelle. Et depuis quelle époque? Je ne le sais! Ce que, toutefois, nul écolier chrétien n'ignore, c'est que, dès les jours de Moïse et d'Aaron, déjà la terre d'Égypte, défendue par *la verge de ses magiciens*, est par celle de l'homme de Dieu frappée de plaies terribles[2]. Par elle, les flots de la mer Rouge entr'ouverte restent pétrifiés, tandis que la pierre du rocher verse de son flanc l'eau de la vie en source intarissable!... Mais je m'éloigne à grands pas d'Israël, et je cours puiser quelques souvenirs au milieu *des vérités* de l'histoire fabuleuse des dieux et des héros.

Signe redouté de la puissance antique, la verge a mille noms, mille formes. Le plus ancien des écrivains profanes et des initiés, Homère, la désigne par un mot qui signifie quelquefois rayon (*rabdos*). Et l'*or* pur a formé ce rayon, cette verge (*kruséié*), c'est-à-dire, observons-le bien, — car il s'agit de percer des mystères, — c'est-à-dire qu'elle a pour substance le métal que l'usage et la science astrono-

[1] Ils ont sur-le-champ tout ce qu'ils veulent, ils marchent en l'air, ils ne sont point mouillés quand il pleut, etc., etc. Il est chez eux une colline autour de laquelle règne un brouillard (vapeurs, fluides), dans lequel des Indiens se rendent visibles ou invisibles à volonté, etc. L. III, ch. XV, Philostrate. — Orietur stella ex Jacob, et consurget *virga* de Israel *Num.*, c. XXIV, ỷ. 17. *Virga* tua et *baculus* tuus, ipsa me consolata sunt. *Psalm.* XXII, ỷ. 4. *Virga* directionis *virga* regni tui. *Psalm.* XLIV, ỷ. 6. Quomodo confracta est *virga* fortis, *baculus*, etc. Jerem., ch. XLIV, ỷ. 17. Jacob adoravit fastigium *virgæ* ejus (Joseph). Saint Paul, II, Hébr., ỷ. 21. *Virgam* virtutis tuæ emittet Dominus ex Sion. *Psalm.* CIX, ỷ. 2.

[2] Papyrus égyptiens traduits par M. F. Lenormant, nº de février 1858, du *Correspondant*. — Exode, ch. VII, etc.

mique ont donné pour symbole au soleil. Elle est, en effet, la force, l'ornement, le signe de pouvoir du dieu soleil Apollon, et, de ses mains, elle passe en celles du messager, du héraut des dieux, de Mercure, qui la nomme son caducée. Elle est, au même titre, le sceptre (*skêptron*, en grec, signifie *bâton, verge*) des chefs de nations, le sceptre des princes qui, dans l'origine des temps, sont prêtres, rois, pasteurs des peuples ,et qui, par leur qualité de pontifes, se confondent et s'identifient avec le dieu qu'ils représentent (*voir ci-dessus*). Plus tard, à l'époque où ces pouvoirs se divisent, la verge devient la crosse du pontife, ministre du dieu suprême, et pasteur du troupeau des fidèles.

En mille endroits différents et, par exemple, sur le sol du pays Chartrain, ou de notre noble Bretagne et des îles Armoricaines, le sceptre, le bâton, la verge sacerdotale se transforme en légère et souple baguette sous les doigts gracieux de la fée, qui succédait aux redoutables druidesses : (*Sena*, etc., etc.) Plus tard, le corps de cette baguette grossit, lorsque la fée s'éclipse derrière la sorcière, et la flexible houssine devient le manche à balai sur lequel les filles maudites du sabbat chevauchent dans les airs. Le magicien, leur compère, rogne et raccourcit ce manche, le réduit à des dimensions plus exiguës et le transmet, en disparaissant de la scène, au magnétiste de nos jours. Ce dernier le porte en guise d'instrument auxiliaire; il en use sous le nom vulgaire mais significatif de *canne*, c'est-à-dire, selon le sens étymologique, en guise de bâton creux ou de canal, servant de conduit à son fluide. Ainsi figurait la canne magnétique aux mains de Mesmer[1]. Mais remontons vers la haute antiquité d'où nous sommes descendu pour un instant, et ache-

[1] *Canna* en latin, κάννα en grec, et *kaneh* en hébreu, signifient *roseau*, c'est-à-dire plante qui forme un tube, un conduit, un canal naturel. Aussi le latin dérive-t-il *canalis*, canal, de *canna*.

vons d'y chercher la racine perdue de quelques vieux usages.

Esculape était le fils d'Apollon; le verge marquait un de ses attributs; et naguère encore le représentant d'Esculape, le médecin, ne se montrait point sans se donner pour maintien caractéristique ce symbole de le science et de la puissance curative, cette verge ou ce bâton magistral, *baculus*. Nos vieilles comédies, ne songeant guère pourtant à nous rappeler l'antique alliance de la science magnétique et sacerdotale avec celle de la médecine, nous ont ressasjés de la vue de ce sceptre médical! Elles n'ont même point oublié de lui donner le nom de cet autre bâton d'ormes, signe de puissance martiale et nobiliaire, dont nos rois armaient les bras d'un corps de gentilshommes d'élite formés pour leur garde; c'est-à-dire le nom de canne à bec de corbin ou de canne à forme de *lituus*. (*Gentes homines*; on nommait ceux-ci *gentilshommes à bec de corbin*.) Et le *lituus*, insigne du haut pouvoir sacerdotal, et portant aujourd'hui le nom de crosse, avait été, par imitation des temps primitifs, l'insigne de l'augure étrusque, prêtre et représentant d'Esculape, ministre enfin du pouvoir médical et magique de ce dieu. (*Virga brevis, incurva, qua Augurus*, etc. Sem. Petiscus, art. *Lituus*).

Ainsi donc, et pour expliquer clairement l'origine divine et l'usage magique de le verge, le dieu soleil Apollon, père d'Esculape, se dépouille jadis en faveur de Mercure de l'un de ses rayons (*rabdon*), ou de la verge devenue caducée, en doublant sa vertu de celle du serpent, vivante image du mauvais esprit, qui, promettant la vie, ne donne que la mort! Et c'était à l'aide de cette même baguette que Circé, prêtresse ou fille du Soleil, semait autour d'elle les prodiges! (*Odyssée*, X.)

Apollon chassé du ciel, avons-nous dit, portait ce rayon (*rabdon*), ou cette même verge recourbée en forme de

crosse, de houlette ou de *lituus*. Il la portait en qualité de dieu Lucifer devenu pasteur, et de devin; car ce dieu, conducteur des troupeaux d'Admète, fut le chef des bergers, ces premiers possesseurs et ces derniers héritiers de la puissance magique, qui, tombée si bas, date de si loin. Mais puisque la verge se fait caducée, elle nous entraîne à jeter un coup d'œil encore sur le dieu Mercure qui la reçoit des mains d'Apollon.

Au point de vue de la mythologie transcendante, Mercure se confond, ainsi qu'Esculape, le dieu de la médecine magique, avec le dieu suprême *soleil* et *nature*. (Voir mon livre *Dieu et les dieux*.) Il est la même divinité, sous un autre nom. Représenté, figuré, mimé par son prêtre, il est, chez l'un des peuples les plus anciens de la terre, le divin Hermès, l'interprète du ciel, le législateur, le prince de la magie antique, *le grand maître de la magie égyptienne*: cette magie dont la puissance éclate devant Moïse PAR LA VERGE, et que *nous venons de voir se confondre en Égypte, ainsi qu'en Chaldée*, avec la science sacerdotale et l'art de guérir magnétique. C'est armé de cette verge qu'il *conduit* les âmes aux enfers, et qu'*il les évoque*[1]!

« C'est par elle qu'il chasse les vents, et qu'il fend les nuages. » (Jacobi, 87.) Mais il nous faudra remarquer que lorsqu'elle exerce sur les hommes son pouvoir magique et divin, c'est le plus souvent en laissant échapper de sa substance une vertu toute magnétique! Homère, cet *initié savant* et qui avait reçu le dépôt de la science traditionnelle de la main des adeptes les plus rapprochés du déluge, l'exprime en termes exprès : « Mercure, le conducteur des

[1] Les magiciens en héritèrent Voir le Tasse, en tête de ce chapitre Lire Mercure-Trismégiste, Pimander et Asclépias. — *Id.*, le jugement qu'en portent les deux Champollion, *Égypte*, p. 139. — *Id*, le passage de saint Augustin, *Cité de Dieu*, l. CXXIV, sur cette puissance magique.

rêves, répand les douceurs du sommeil en *charmant* de sa baguette les yeux des hommes qu'il veut endormir; et c'est par la grâce du même charme qu'il les tire de leur assoupissement[1]. »

Plus tard, entre les mains d'Esculape, fils d'Apollon, que l'antiquité identifiait avec son père, c'est-à-dire qu'elle faisait dieu soleil, mais à la fois dieu serpent et dieu de la médecine, la verge magique et le serpent se rencontrent. Or, ce serpent est celui dont la gueule fit connaître « une herbe magique qui ressuscite les morts » ; et « la baguette ailée, le caducée, est une baguette dont la possession rend l'homme qui la manie maître de toute guérison. » (Jacobi, p. 470. — Grimm., *Mythologie allemande*, citée par Ennemoser, p. 545.)

A l'aspect de certaines statues de prêtres égyptiens, dont la main porte un bâton, Ennemoser devine donc la vérité, sur laquelle il se questionne, lorsqu'il s'écrie : Mais n'est-ce point là le conducteur magnétique ? et serait-il possible de l'y trouver ? Car il est semblable à ces verges métalliques, — à cette verge d'or de Mercure, — dont le magnétiseur arme familièrement sa main ! (V. I, p. 267.) .....Et, pour notre part, ne serions-nous point reçus à penser, en rapprochant les unes des autres *ces nombreuses et inaperçues vérités* de l'histoire mythologique et profane que, dans cette verge d'Apollon, de Mercure et d'Esculape, que dans cette

[1] ἡγήτωρ ὀνείρων — ὕπνου προστάτης — ὀνειροπόμπος — ἔχε δὲ ῥάβδον μετὰ χερσὶν, καλὴν, χρυσείην, — τῇ τ' ἀνδρῶν ὄμματα θέλγει, ὧν ἐθέλει, τοὺς δ' αὖτε — καὶ ὑπνώοντας, ἐγείρει. — *Odyssée*, ch. XXIV, v. 345. — Ch. v, v. 46, se rappeler le sens de θέλγειν, *charmer, flatter, assoupir, magnétiser*, d'où les Telgines ont tiré leur nom. — L'héliolâtrie et l'ophiolâtrie, c'est-à-dire le culte du soleil et le culte du serpent, avaient fini par se confondre, comme à Babylone dans le temple de Bel, et à Delphes, etc., etc., où l'on adorait à la fois le soleil et le serpent. Ils se confondaient en Mercure et en Esculape, tenant le caducée, ou la verge magique qui représente le rayon (rabdon), et le serpent. (Voir mon livre *Dieu et les dieux*.)

verge doublée du serpent, que dans cette verge qui se change de toutes pièces en serpent aux mains des mages de Pharaon, la puissance curative magnétique se confond dès une antiquité vraiment insondable[1] avec la puissance magique et sacerdotale? Enfin, cette même verge, primitivement métallique, n'est-elle point redevenue, grâce aux traditions mystérieuses par lesquelles se perpétue la magie, le bâton conducteur que nous voyons, que j'ai vu moi-même produire de si singuliers effets sous la main des excitateurs de l'agent pseudo-fluidique de notre magnétisme?

Aussi, ne craignons point de le redire, elle joua quelquefois sur la ligne parallèle à celle de l'ordre médico-démoniaque un rôle sacré. Voyez : la femme de Sunam s'adresse au prophète Élisée pour la résurrection de son fils, et le premier mot du prophète à son serviteur est celui-ci : Prenez mon bâton en votre main, et le mettez sur le visage de l'enfant. Le serviteur obéit, mais la vertu qui devait sortir du bâton fut rétive; et le prophète s'*étonna* de cette *défaillance insolite*. Dieu, cette fois, attachait sa grâce à un autre signe, qui ne lui faillit point. (*Rois*, liv. IV, ch. IV, ỳ. 29, 31, 34, 35.) *Moins indocile* fut cette puissance entre les mains de saint Bernard :

Une pécheresse se sentait poussée vers les abîmes du désespoir par les tortures amoureuses que lui infligeait un démon[2]. Esclave d'un pacte qui la lie, affligée dans son corps et dans son âme, et ne sachant plus à quel saint se vouer pour obtenir sa délivrance, elle apprend un beau jour l'arrivée et le passage de Bernard, le grand docteur et le grand saint. Empressée de lui porter l'aveu de sa faute et de ses tour-

[1] Quelle antiquité que celle de Moïse, narrateur des faits reculés, et même que celle d'Homère, décrivant des *traditions* et des *faits* ANCIENS DÉJA DE SON TEMPS!

[2] On verra ailleurs que, souvent, ce phénomène démoniaque n'a aucun rapport avec le phénomène de l'hallucination naturelle.

ments, elle court aussitôt vers l'homme de Dieu. — « Prenez mon bâton, lui dit-il, posez-le sur votre lit, puis, attendez chez vous en paix celui qui vous obsède... » L'Esprit revient à son heure, apparaissant sous la forme humaine qu'il a coutume de revêtir chaque soir. Il tente de s'approcher du lit; mais, vains efforts! une vertu qui l'arrête sort du bâton; devant elle il recule et disparaît, vomissant le blasphème et d'atroces menaces.

Quelques jours après, officiant et figurant entre les évêques de Chartres et de Nantes, saint Bernard donnait dans le lieu saint tout l'éclat et l'authenticité de sa parole à ce pouvoir actif et divin dont son bâton venait d'être comme le véhicule et le conducteur. En présence d'une immense assemblée de fidèles, il affranchissait solennellement cette femme de son démon, auquel il défendait de s'approcher de toute autre. (Lire Thyrée, *Loca infesta*, ch. XCII. — Binsfeld, *De conf., Mal.*, p. 230, etc.)

A côté de la verge, qui fut entre les mains de Moïse un signe sacramentel de la puissance divine, la vertu sacramentelle et prodigieuse, mais *subordonnée*, de la verge des magiciens est un fait avéré dans l'histoire. Nul de ceux qui savent puiser à ses sources ne s'étonnera donc qu'une branche tout entière de la magie, — c'est-à-dire que l'art sacerdotal de la divination, — ait emprunté de la baguette l'un de ses noms principaux, ou le nom de rabdomancie. Et que de personnes, dans les temps passés ou présents, se sont laissé prendre à quelqu'une des trompeuses apparences de cette baguette magiquement indicative!

Un mot donc, un mot sérieux et concluant nous reste à dire sur ce guide ancien et toujours nouveau de tant d'aveugles.

L'une des gloires de nos académies, M. Chevreul, applique son esprit à l'étude de trois sujets qui, dans sa pensée, sont

solidaires : le pendule exploroteur, les tables tournantes, et la baguette divinatoire[1].

Poursuivant les œuvres de la baguette jusqu'à la fin du quatorzième siècle, *M. Chevreul* admet avec franchise que, à *jusqu'alors*, elle ne servait à reconnaître que les choses DU MONDE MORAL ». Mais, on moment où va sonner la clôture du dix-septième siècle, elle donne aux Esprits un mouvement analogue à celui que viennent d'imprimer à notre monde les tables pythonisées. (P. 35-49, — de Mirv., p. 38.)

Après avoir emprunté les éléments de la discussion au P. Lebrun, on philosophe Malebranche et au célèbre abbé de Rancé, M. Chevreul s'écrie donc : « Il est impossible *de mieux raisonner* que ne le fait le P. Lebrun quand il veut *prouver qu'aucune substance matérielle* n'agit sur la baguette, et que son mouvement dépend n'UNE cause *libre* et *intelligente*. » (P. 9; — de Mirv., p. 38 39.) Or, ce que le P. Lebrun déclare de prime abord, c'est que, pendant deux mille ans, on s'était servi de la baguette pour *deviner l'avenir* et arriver à la connaissance des choses les plus secrètes. Et, selon la juste remorque de M. Chevreul, « *il raisonne à merveille* »; car, loin de se laisser déconcerter par les caprices et *les insuccès* de la baguette, il prouve aux physiciens qu'une cause physique agirait avec une régularité constante ! Il démontre aux partisans des corpuscules.... émanant des objets cachés que, la baguette ne tournant *ni sur*

[1] Ouvrage publié en 1854, chez M. Mallet-Bachelier. — Brochure de M. de Mirville, *Question des Esprits, ses progrès dans la science*, p. 37, etc. — Voir, id. dans Gorres, v. III, c. XI, la *Rabdomancie*. Lire les faits qu'il rapporte comme certains. Ses explications surelambiquées, selon sa maladive habitude, trouvent leur complète réfutation dans les quelques mots du savant M. de Tristan, en ce chapitre. — Le chapitre *De la baguette divinatoire*, de M. le comte de Résie, *Hist. et traité des sciences occultes*, 1857, v. II, p. 459, contient des recherches curieuses et confirmatives de mon travail, que j'avais terminé longtemps avant d'avoir parcouru ce livre, animé de deux esprits assez contraires, mais riche en matériaux.

les sources, ni sur les métaux placés à découvert, tandis que souvent il lui arrive d'évoluer sur ceux dont on cherche à trouver le gîte, la théorie des effluves qui se dégagent des corps est une théorie creuse et mensongère! (Lebrun, p. 2-359; — de Mirv., p. 42.)

La baguette, ajoute le P. Lebrun, ne pouvait donc être animée, — de même que les tables médium, ou les médium de chair et d'os, — que par une cause obéissant *à l'intention* des chercheurs. Puis, surprenant cette cause en flagrant et continuel délit de mensonge, il en conclut qu'elle ne peut être ni Dieu ni un ange du ciel, et que, n'étant point l'esprit de l'homme, elle est forcément un de ces Esprits de mensonge et d'erreur que les saintes Écritures nous dénoncent à chaque ligne [1]. Mais l'autorité la plus compétente peut-être intervient dans la question de la baguette : c'est M. le comte Jules de Tristan, savant distingué, qui consacra quarante années de son existence à la recherche des fluides électriques. Dans un ouvrage intitulé *Recherches sur quelques effluves terrestres*, M. de Tristan poursuivait une théorie qui se rattachait de fond et de forme à des idées exclusivement physiques. — Eh bien, nous dit-il avec cette simplicité de bon goût *et de vrai courage* qui marque au front le soldat de la vérité, tout à coup mes idées changèrent. J'essayai, dès l'automne de 1853, de faire tourner ces tables, — dont le savant académicien M. Chevreul rend à juste titre les évolutions *solidaires* de celles de la baguette divinatoire, leur donnant ainsi le même moteur! — Je ne vis d'abord dans leur mouvement qu'un phénomène de rotation électrique, jusqu'au moment où une table légère se mit *inopinément* à frapper.... Cette merveille attira mon attention pendant *trois mois* consécutifs; et, d'accord avec des prêtres

[1] 2-519. — M. de Mirville, p. 42-43. Y lire les tergiversations de M. Chevreul et les réponses de M. de Tristan.

instruits, *nous primes toutes les précautions possibles pour mettre la cause de la religion à l'abri*. Cependant, ajoute le sagace expérimentateur, que son amour pour la physique, quelque violent qu'il soit, ne jette en aucun cas hors des voies de *la raison*; cependant, à malgré cela, il me devint impossible de douter que ce phénomène ne fût dû *à des interventions!* »

Un peu plus tard, les opinions des invisibles intervenants devinrent suspectes, et bientôt leurs mensonges, leurs calomnies, qui se multiplièrent, furent suivies de propositions de camaraderie et d'engagement, c'est-à-dire de propositions de pactes. Faisant dès lors une part CONSIDÉRABLE à *la possibilité* de certaines causes naturelles qui se seraient jusqu'à ce moment jouées de la science, M. de Tristan conclut en ces termes : Il se peut que les tables tournent par suite d'un phénomène physique; mais les fluides répandus dessus, et surtout les fluides nerveux, facilitent les INTERVENTIONS DONT JE RESTE CONVAINCU! (Lire l'extrait de la lettre de M. de Tristan; M. de Mirville, p. 56-57-58; et M. Chevreul, p. 123.)

Libre, à la suite de ces paroles, de suivre ma course, je me demande : Mais qu'était-ce donc que le caducée? qu'était-ce que *cette baguette mère*, CE TYPE des baguettes divinatoires, que l'antiquité païenne place aux mains de Mercure, le grand devin, *le grand évocateur*, le conducteur magnétique des rêves et de l'âme des morts? Eh bien, cette baguette, dont les mouvements disent à nos rabdo-mantes la place des trésors cachés et des objets perdus, etc., etc.; cette baguette dont le signal arrête le pied de nos sorciers sur les sources souterraines et sur le gîte des minéraux, etc., etc.; elle était, dans « les croyances de la haute antiquité, le mystérieux symbole des richesses minérales » (Jacobi, art. *Caducée*, p. 87), c'est-à-dire des richesses

inférieures ou infernales, si nous suivons l'étymologie de ce dernier mot; d'où leur nom de plutoniennes! Et cette baguette ailée, *volatilis*, cette BAGUETTE SERPENT, dans laquelle s'incarnaient, avec le dieu infernal (*Mercure-Chthonios*), les dieux devins et médecins que les dogmes de l'idolâtrie identifiaient l'un à l'autre; cette baguette, en un mot, qui se tordait et qui se tord dans les mains de ses favoris comme un reptile, elle ne fut point une baguette de bois vert lorsqu'elle commença le cours de ses exploits. En elle donc point de sève alors, point de vertu, point d'âme végétative, en un mot, qui pût répondre à la sollicitation de forces naturelles analogues! Elle était du métal, et non point de ces métaux qui tournent leur pôle vers le sud ou le nord, contrairement aux pôles magnétiques de l'aimant terrestre. Elle n'était point de fer, elle n'était point de nickel ou de cobalt... « *symbole de la richesse minérale* », elle était d'or, nous dit Homère : *Krusééé*. Mais fût-elle du métal le plus chatouilleux aux sollicitations de l'électricité; fût-elle du bois desséché des cannes de nos magnétistes, ou du bois vert de nos chercheurs de sources et de choses secrètes, il resterait encore à faire la découverte d'un fluide qui, *sans expliquer jamais les prodiges extra-naturels* qu'elle opère, nous expliquerait du moins les plus simples de ses évolutions et de ses mouvements!

CONCLUSION.

La vertu dont s'anime la baguette et qui l'inspire dans ses actes, jugés devant le haut tribunal où siégent et *la physique* et *la raison*, ne provient donc ni d'elle, ni de la terre, ni de l'homme. Comment hésiter, dès lors, à lui restituer son caractère divin et sacré des premiers âges? ce caractère spirituel qui la rendit si longtemps le principal insigne et l'un des moyens sacramentels dont usaient les repré-

sentants de la puissance divine? Comment ne point reconnaître en elle, sur une ligne parallèle, mais ténébreuse, l'un des premiers instruments et *l'un des moyens sacramentels* de la puissance magique ou démoniaque?

CHAPITRE CINQUIÈME.

TROISIÈME MOYEN.

Le contact, l'attouchement et l'imposition des mains sont chez les idolâtres, ou en Israël, un des plus antiques moyens usités par les médiateurs du surnaturel. — Langage de Dieu constituant Moïse dieu de Pharaon. — La main d'Aaron et des mages. — Transmission de pouvoirs, d'Esprits, etc., par l'imposition des mains, et guérisons. — Naaman se croit joué. — Pourquoi. — Parole des Juifs au Christ. — Guerisons subites opérées par le pied de Vespasien. — Témoignage de Tacite. — Le pied de Pyrrhus et de nos sorciers guérisseurs. — Les doigts d'Adrien. — Mains des saludadorès, de Great-Rake. — Nos campagnes. — Towianski et Mickiewitz. — Le Theel, ou roi des Esprits, et l'imposition des mains. — Effets. — Le prophète Elisée. — Les miracles évangéliques devant ceux de la magie ou du magnétisme. — Conclusion.

Le sommeil et la verge magiques viennent, par nos soins, de prendre rang en tête des moyens d'action surnaturels employés par les membres du sacerdoce idolâtre et par les médium de la médecine sacrée. Cette tâche accomplie, comment nous taire sur l'antique et solennel usage de l'imposition des mains, et, par extension, de l'attouchement et du contact sacramentel, dont le rôle se lie si fortement, à toutes les époques et dans tous les lieux, à l'histoire des prodiges?

Parmi les peuples les plus célèbres de l'antiquité, les Indiens et les Égyptiens pratiquèrent ouvertement *cet art sacré* qui, domptant la nature par un acte de la volonté, la contraint d'obéir *au signe* de la main. Le récit des missionnaires nous enseigne que cet acte mystique n'est nullement

étranger aux routiniers habitants de la Chine; nous savons qu'il avait été florissant en Israël; et le Dr *Ennemoser, entre autres savants*, après nous avoir rappelé ces nombreuses leçons de l'histoire, ajoute : Les hommes du monde primitif ont admis « que toute guérison procède de Dieu, et que toute vertu curative opère en nous *par le ministère* de ses serviteurs! Aussi considéra-t-on LA FOI comme le prélude nécessaire de la cure, et fut-il de croyance que *les pouvoirs magiques* étaient transmis ou opéraient par le moyen de la parole, de la prière et *des rites sacramentels*. Or, les guérisons opérées par *l'attouchement*, par L'IMPOSITION DES MAINS et par *le souffle de la bouche* se rattachaient à cette mystérieuse influence. » (Lire Ennem., v. I, p. 408. *Nous n'étudions que les principaux moyens*.)

Examinons, cherchons à savoir quelle mesure de vérité renferment ces paroles; jetons sur Israël notre premier coup d'œil; voyons enfin quel ordre de pouvoir miraculeux ou magique est conféré par l'imposition des mains, et se manifeste à la suite de *ce signe antique et sacramentel*.

Dieu, prêtant sa puissance à Moïse, lui dit : « Je vous ai établi *le dieu* de Pharaon, *Deum*, et, comme Pharaon ne vous écoutera point, *j'étendrai ma main* sur l'Égypte; puis, après y avoir fait éclater la sévérité de mes jugements, j'en ferai sortir mon peuple. » (*Exode*, ch. VII, ℣. 1, 4.) « Les Égyptiens apprendront que je suis le Seigneur, après que *j'aurai étendu ma main sur* l'Égypte! » (*Ib.*, ℣. 5.) Le langage divin nous l'enseigne donc jusque dans ses figures : la main qui s'étend est le signe de la puissance qui agit. Et, lorsque Moïse usera *de ce signe*, la puissance divine opérera; Moïse sera, par la volonté du Très-Haut, non plus l'homme, *mais le Dieu* devant lequel fléchira, sans se rendre, l'orgueil aveugle de Pharaon!

Le Seigneur dit à Moïse : Dites à Aaron : *Étendez*

votre main sur les fleuves, sur les ruisseaux et les marais, et faites venir des grenouilles sur toute la terre d'Égypte. Aaron étendit sa main, et les grenouilles couvrirent la terre d'Égypte; mais les représentants des divinités de l'Égypte, leurs plénipotentiaires, les magiciens, opérèrent le même prodige et d'autres encore. Cependant *la vertu des enchantements* ayant, autant qu'il le fallait pour démontrer la puissance *réelle de la magie*, éclaté à la face des peuples, Moïse, en frappant la poussière, couvrit l'Égypte de moucherons. Et les magiciens, s'efforçant d'imiter ce nouvel acte de pouvoir surnaturel, se sentirent vaincus! Dans la terreur de leur impuissance, ils s'écrièrent : « *Le doigt de Dieu est ici!* » (*Exode*, ch. VIII, ℣. 5, etc., et Papyrus Égypt., *Corresp.*, 25 février 1858.)

Pharaon continuant de s'endurcir, le Seigneur dit encore à Moïse : « Allez le trouver, et lui dites : Si vous refusez de m'obéir, je vais *étendre la main*, et tous vos animaux utiles seront frappés de la peste. » (Ch. IX, ℣. 1.) « Et le Seigneur, épargnant les animaux d'Israël, déchaîna le fléau terrible auquel venait de donner le signal la main de son serviteur. » (*Ib.*, ℣. 6, etc.)

Moïse, à qui Dieu vient d'annoncer qu'il allait le réunir à ses pères, lui dit : « Que le Seigneur, que le Dieu *des Esprits de toute chair*[1], choisisse lui-même un homme qui veille sur le peuple. Et Dieu lui répond : Prenez Josué, cet homme en qui l'Esprit réside, et *imposez-lui les mains*. Donnez-lui des préceptes à la vue de tous, et une partie de votre gloire. Moïse, *après lui avoir imposé les mains* sur la tête, lui déclara ce que le Seigneur avait commandé. » (*Nombre*, XXVII, ℣. 16, etc.)

Naaman, le général du roi de Syrie, se rendant auprès du prophète Élisée, le prie d'user de sa vertu miraculeuse

[1] Spirituum omnis carnis. — Voir plus bas l'âme des bêtes.

et de le guérir de la lèpre. Le prophète commence par déconcerter la pensée de cet idolâtre en lui disant : Allez et lavez-vous sept fois dans les eaux du Jourdain. Naaman, tout aussitôt, de se courroucer et de s'écrier : Je croyais que, se tenant debout, il invoquerait le nom du Seigneur son Dieu, et que *touchant de sa main* ma lèpre, elle serait guérie. (IV, *Reges*, ch. v, ℣. 11.) Il ne s'agit que d'obéir au prophète qui parle au nom de son Dieu, lui disent des voix amies. Naaman obéit, et sa lèpre disparaît. Le contact, l'imposition des mains, dont l'*opinion générale* lui faisait considérer la vertu comme souveraine et nécessaire, sera cette fois inutile.....

Les Juifs amènent à Jésus-Christ un homme dont ils lui demandent la guérison; et par quels termes se figurent-ils donner à leur requête un sens intelligible et complet? — « Seigneur, *imposez-lui les mains!* » (Saint Marc, c. vii, ℣. 22.) Un autre jour, ils présentent un aveugle au Fils de Dieu, et le supplient *de le toucher*. Jésus lui met de la salive sur les yeux, et *lui impose les mains*. A l'instant même, la vue de cet homme lui revient; mais elle est faussée! Jésus, qui voulait mesurer la marche du miracle à celle de la foi de l'aveugle, lui met de nouveau *la main* sur les yeux, et la guérison est complète. (Saint Marc, c. viii, ℣. 22.) *Il touche* les yeux d'autres aveugles, et la lumière leur est aussitôt rendue. (Saint Matthieu, c. xx, ℣. 34.)

Le persécuteur de la foi, que l'Esprit-Saint foudroie et aveugle sur la route de Damas, en le remplissant de sa grâce, l'apôtre futur des Gentils, saint Paul, voit en vision un homme du nom d'Ananie qui, pour guérir sa vue, *lui impose les mains*. (*Act. apost.*, c. ix, ℣ 3, 12.) Et plus tard, le père de Publius étant malade, saint Paul, après avoir fait sa prière, *lui imposa les mains* et le guérit. (*Ibid.*, c. xxviii, ℣. 8.)

Enfin, dit saint Marc, comme pour étendre aux siècles à

venir cette merveilleuse puissance, ceux qui croiront *imposeront les mains* sur les malades, et ces malades seront guéris. (Ch. XVI, ℣. 17.)

La main, comme la baguette, est donc, dans l'ordre divin, *un signe sacramentel* et un moyen d'exercer la puissance. Mais cette vertu vient de Dieu ou émane du démon; et la foi surtout, chez l'opérateur ou celui sur lequel il opère, la met en mouvement. Ainsi l'ombre de saint Pierre, en tombant sur les malades, en fait des gens valides (*Act.*, ch. V, ℣. 15); ainsi le linge qui a touché le corps des apôtres chasse les démons, et rend aux infirmes la santé. (*Ibid.*, c. XIX, ℣. 12.) Il en sort donc une vertu semblable à celle que Jésus sentit sortir de lui lorsque, dans la foule, une femme l'approchant par derrière toucha la frange de son vêtement. (Saint Luc, c. VIII, ℣. 46.) Cette même vertu *surnaturelle*, émanant de l'Esprit-Saint, s'échappait des ossements du prophète Élisée, dont le contact ressuscitait un mort. (IV, *Reges*, c. XIII, ℣. 21.) Elle sort DES RELIQUES DES SAINTS, qui vécurent ou qui succombèrent en combattant pour la foi[1]. Les évocateurs, comptant sur le secours des Esprits qui les servent, agissent d'après le même principe. Ainsi se procurent-ils une relique, un débris des corps dont ils veulent évoquer les âmes!... Et cette main, ces saintes reliques ou ces débris impurs, sont des signes, des moyens, et comme des canaux que se plaît à traverser la grâce divine ou diabolique, avant d'opérer ses effets! (Lire Porphyre, *Des sacrifices*, ch. *Du vrai culte*, — Dupotet, *Magie dév.* — Voir les citations plus bas en cet ouvrage.)

...Ne négligez point la grâce qui est en vous, et *qui vous a été donnée*, suivant une révélation prophétique, *par l'im-*

[1] Sanctorum martyrum... ossa deponantur in ecclesiis... ut *emanent ex eis sanctitates et utilitates* ægrotis, infirmis, paralyticis et indigentibus aliis. Ex antiq. constitutionib. Ecclesiarum orientalium, c. LXII. *Off. de la Saint-Denys.*

position des mains, dit saint Paul à Timothée, comme pour témoigner de la vertu de ce signe. (Timoth., ch. IV, ỳ. 14.) Et lorsque, de nos jours encore, les successeurs des apôtres, dépositaires des pouvoirs du Christ, appellent à descendre sur les fidèles l'Esprit de Dieu, dans le sacrement de Confirmation; lorsqu'ils transmettent à d'autres hommes, par le sacrement de l'Ordre, les pouvoirs spirituels du sacerdoce, à quel acte les voyons-nous recourir pour verser l'Esprit et les dons de Dieu sur ces têtes courbées? Invoquant Dieu d'abord, *ils imposent les mains*; le Saint-Esprit descend et opère à ce signe!

Déjà donc, tout un côté de ce moyen merveilleux se révèle à nous et répand une lumière qui s'étendra sur quelques-unes de nos pages futures; mais il nous reste à jeter un coup d'œil sur la ligne parallèle et inférieure, en démonique. Là, nous nous contenterons d'un petit nombre d'exemples connus, et dont les premiers nous seront offerts par le monde græco-oriental. Ce sont des prodiges bien vulgaires, mais ils sont opérés par d'illustres personnages et racontés par des historiens philosophes; Tacite lui-même va porter la parole, écoutons :

Le peuple d'Alexandrie se presse autour de l'empereur Vespasien, et le conjure de guérir deux malades. L'un a les yeux couverts de taies invétérées, la main de l'autre est un membre perdu, — *oculorum tabe* NOTUS... *Alius manum æger... elapsas in pravum artus.* — Le dieu médecin Sérapis veut que l'empereur lui-même opère *à l'instant* ces deux prodiges : le premier, en se mettant en rapport par la salive de sa bouche avec le malade; le second, en touchant non plus de la main, mais *du pied*, le mal[1] à guérir. Vaincu par les raisonnements des médecins et par les

[1] Pratique continuée avec succès, de temps en temps, par nos rebouteurs sorciers de village.

instances de cette multitude qui sait *par expérience* quelle est la puissance de ses dieux, Vespasien cède. Or, devant tout un peuple, *attentif à ce double prodige*, il guérit instantanément les deux infirmes.

Non-seulement le grave et sévère Tacite rapporte ce fait, mais il le confirme par ces paroles : « L'homme estropié recouvre *subitement* l'usage de son membre, et la vue fut *à l'instant même* rendue à l'aveugle. Les témoins de ce double prodige l'attestent encore aujourd'hui; et, certes, s'ils s'écartaient de la vérité, leur mensonge serait par trop gratuit! » STATIM *conversa ad usum manus, ac cæco reluxit dies.* UTRUMQUE, QUI INTERFUERE NUNC QUOQUE *memorant, postquam nullum mendacio pretium!* (*Histor.*, liv. IV, n° 81.)

Telle avait été longtemps avant cette époque la faculté curative du pied de Pyrrhus, égalée de nos jours par celle des sorciers guérisseurs. Car l'histoire affirme de ce redoutable tueur d'hommes que l'attouchement de son orteil opéroit la cure des maux, lorsqu'il le promenait sur des malades renversés et couchés la face en l'air. Il y avait quelque chose de divin dans cet orteil, dit Plutarque, et le feu ne put le réduire en cendres lorsque le héros ne fut plus qu'un cadavre! (Plut., *Vie de Pyrrhus.*)

Adrien, marchant sur les traces de Vespasien, rendait aux hydropiques la santé et se guérissait *lui-même* de fièvres violentes, *en touchant le mal* du bout de ses doigts. (Ennemoser, v. I, p. 111.) Pline rapporte que des vertus médicales sortent du corps entier de certains hommes, tels que les Marses et les Psylles. Les voyageurs modernes ont confirmé le fait de ces cures opérées par le simple contact[1]; et,

[1] J'entendis le savant M. Mariette, conservateur du musée égyptien, etc., raconter qu'en Égypte un de ces Psylles était son domestique, et qu'il le surprit capturant en plein champ des serpents de l'espèce la plus dangereuse!

dans ces derniers temps, les *saludadores* de l'Espagne se sont rendus célèbres par le don de guérir la plupart des maladies au moyen de la prière, de *l'imposition des mains* et du souffle. L'un des précurseurs de Caghostro, l'Irlandais Valentin *Great-rake*, né l'an 1628, guérissait une foule de malades à l'aide de la seule imposition des mains. (Pechlin, *Observ. physico-médic.*, etc., l. III, etc. — Lire Delancre, *Inconst.*, p. 350, etc.)

Mais, après tout, de tels faits ont aujourd'hui même, et dans les campagnes et dans les villes, une fréquence plus grande que ne se l'imaginent les hommes qui, par état, devraient le mieux connaître les secrètes allures du public. Le célèbre Towianski rencontre un jour, à Paris, le grand poëte de la Pologne, Mickiewitz, s'acheminant tout rêveur vers le collége de France, où l'appelait l'heure de son cours. C'était avant février 1848. Frappé de la figure du poëte, et fort probablement inspiré, — car son illuminisme lui prêtait de temps en temps de tristes, mais de bien positives lumières, il l'arrête : Vous êtes bien malheureux, mon ami? — Mickiewitz, dans son malheur, était d'une fierté regrettable; il se figure qu'on le raille, et sa réponse équivaut presque à l'insulte. — Je vous pardonne, reprend son illustre compatriote, et la singularité de mon abord vous excuse; mais nous ne pouvons plus être deux inconnus l'un pour l'autre, vous êtes bien malheureux, et vous ne refuserez pas d'en convenir! n'est-ce pas? Mickiewitz est frappé de l'aspect de Towianski; son air de bonté le pénètre. — Eh bien, oui! je suis très-malheureux! et mon plus grand malheur est la folie d'une personne à laquelle je porte le plus tendre et le plus légitime intérêt. — Sachez, sachez, mon ami, que ces désordres du cerveau sont l'œuvre d'un démon[1].

[1] *Id.* saint Luc, ch. XIII, t. II, et sainte Térèse, sa vie écrite par elle-même. Il y est parlé de diverses maladies « ayant le démon pour

il faut prier pour *les guérir*. Priez-vous? — Non! — Mickiewitz ne priait point; et Towianski était l'homme de la prière, malgré les écarts et les vices de sa foi.

On se rend auprès de la personne affectée *de folie;* on se met en prières, et Towianski *lui impose les mains* sur la tête. Elle se sent aussitôt soulagée; bientôt même le mal a disparu, cédant au sommeil sacramentel[1]!

Enfin, et je termine ce chapitre par une relation que j'ai voulu recueillir en Amérique, ce pays où les faits analogues fourmillent et sont, lorsqu'on sait les choisir, marqués d'un caractère qui lève toute hésitation sur leur source, « on m'assura, dit un incrédule de cette nation, que j'avais un theel, c'est-à-dire *un roi des Esprits*, et que j'étais destiné à devenir un *médium* écrivain. Bientôt, en effet, ma main fut, à ma grande surprise, mise en mouvement, et j'écrivis des pages entières sur des sujets *dont je n'avais pas la moindre idée*. Déjà j'étais tout abasourdi de ce fait, lorsque l'*écriture* de cette *même main* m'apprit que j'allais être un bon MÉDIUM, *et guérissant par l'*IMPOSITION DES MAINS, si je voulais essayer avec persévérance. Je fis cet essai sur un malade, abandonné par *les meilleurs médecins* de l'Angleterre, et je le réitérai sur une multitude de maladies, sur des maux d'yeux, des érysipèles, des maux de cœur, de

auteur. » Bouix, p. 438, etc., etc. Se rappeler le curé Gasner, etc. Tertul., *Apol.* XXII.

[1] Ce fait n'est point du nombre de ceux que Mickiewitz m'a *lui-même* racontés, comme lui ayant donné pour le surnaturel une foi raisonnée et complète; mais je le tiens d'une seconde main très-sûre; il a son minime intérêt entre des faits historiquement certains.

Ces guérisons rentrent d'ailleurs dans les cures magiques ou magnétiques. Mais il faut se rappeler quelle est l'issue générale de ces cures, de temps en temps prodigieuses. (Voir mon livre *la Magie au dix-neuvième siècle*.) Le sagace Delancre, prenant les devants sur le savant pseudonyme d'Orient, écrivait : « Il y a toujours quelque chose qui va de travers en la guérison que font les magiciens et sorciers, dont le médecin, le philosophe, ni homme du monde ne sauraient rendre raison. » — *Inconst.*, p. 350.

foie, de poumons, d'estomac, de reins, d'épine dorsale, etc. Le succès le plus étonnant couronna toutes mes tentatives, et je fus obligé de reconnaître qu'il y avait en moi un agent curatif supra-mondain [1]. »

L'histoire surabonde à toute époque en récits de semblables prodiges. Ils sont accomplis tantôt par de saints et d'illustres personnages, et tantôt par des gens obscurs ou voués à la vie d'intrigue et d'aventure; par un Cagliostro, par un Mesmer!... Mais, de nos jours, ils naissent sous la main tantôt des doctes et rusés professeurs de l'art occulte, tantôt des ignorants et loyaux adeptes de la fausse science du magnétisme. Voilà comment, vaincus par l'évidence historique et par le témoignage de leurs yeux, un si grand nombre de rationalistes nous ont dit :

Quoi d'étonnant! et pourquoi désormais nous effaroucher des miracles qui s'accumulent dans les pages de vos saintes Écritures? N'eurent-ils donc point, en vérité, la plus simple des causes, c'est-à-dire la vertu naturelle d'un fluide, opérant soit à l'aide de l'*imposition des mains*, soit par le regard ou le contact?

Mon fils est mort, prophète Élie, accourez vite, accourez! Le prophète accourt; il « se met sur l'enfant par trois fois, en se mesurant à son petit corps : Seigneur mon Dieu, faites, je vous prie, que l'âme de cet enfant rentre dans son corps. Et le Seigneur exauca la voix d'Élie. » (III, *Reges*, c. XVII, ỳ. 21, 22.) Quelque temps s'écoule, et le même miracle se répète par l'entremise d'Élisée, opérant sur le fils de la Sunamite. (IV, *Reges*, c. IV, ỳ. 33 à 36.) Voilà bien là le fait du contact magnétique; et selon les apôtres et les enthousiastes de cet art, rien de plus naturel que ces guéri-

[1] *Journal du magnetisme*, n° 198, p. 639, 640. Je n'ai choisi ce fait, entre ceux dont je me suis assuré, que parce que les magnétistes l'ont adopté.

sons. Elles leur appartiennent et sont de leur ressort. Écoutez-les, croyez-les, et le Christ, ses apôtres, les thaumaturges postérieurs, tous ces semeurs de miracles ne furent que les heureux et brillants ancêtres d'un Mesmer ! Ils firent de leur vivant ce que leurs successeurs recommencent à faire aujourd'hui, sans avoir accompli rien de plus extraordinaire que de renouer l'un à l'autre les fils brisés de la science occulte. ...Or, nous autres simples catholiques, allons-nous renoncer, et les yeux baissés de honte, aux francs miracles dont ces bouches plaisantes veulent déférer l'honneur au fluide nerveux ou odyle des mains du Christ, au fluide de la main des apôtres ou des saints vivants, au fluide des reliques des morts ou des linges touchés par les saints? Cesserons-nous même de croire aux prestiges qu'accomplissent par la main de leurs fidèles *les Esprits* qui, dans les ténèbres de leurs voies, cheminent parallèlement à l'Esprit de Dieu? — Oh! non. Nous nous rappelons ce que, du fond des Indes et de l'Égypte, l'antiquité nous criait tout à l'heure : c'est-à-dire que d'abord cette vertu curative *procède de la foi*. Nous nous souvenons, d'un autre côté, qu'il est écrit dans le texte de la Bible que *la vie rendue* aux fils des deux veuves *fut un miracle* obtenu chaque fois *par la prière!* (III, *Reges*, c. XVII, ỳ. 21, 22. IV, cap. IV, 33.) Et si, laissant de côté la prière et la foi, notre raison, toute seule, devait nous éclairer de son jour et nous guider devant l'historique authenticité de ces faits, aurions-nous assez de simplicité pour les attribuer à la nature? Oserions-nous nous oublier assez pour reconnaître et prononcer qu'un fluide échappé de nos pores opère naturellement ce tissu de miracles[1]?

Pensons-y bien! *En un clin d'œil*, l'usage des plus simples

[1] Nous avons fait justice du fluide à prodiges dans notre livre la *Magie au dix-neuvième siècle*.

moyens sacramentels, un attouchement, un souffle, *une simple imposition des mains*, auront *redressé les ossements tordus des boiteux* et rendu la vue aux aveugles! (Tacite. — Évangiles ci-dessus, etc., etc.) Que dis-je? un linge par son contact, une ombre *à son passage*, auront *comme électriquement* transmis *aux malades* INCURABLES *la vertu* CURATIVE! Un acte, un mot de la volonté du Christ, auront fait voler cette force latente à travers les champs de l'espace pour porter et rendre la santé au fils du Centenier (saint Matth., ch. VIII, ỳ. 5); une parole lui aura fait réveiller et recomposer le cadavre à demi putréfié de Lazare (saint Jean, ch. II, ỳ. 14, 39, 43); une prière, une bénédiction, aura multiplié les cinq pains de la montagne dont les restes surpassent en quantité la mesure première (saint Marc, ch. VI, ỳ. 41); et ces faits ne seront que naturels!

En vérité, ceux qui voudraient porter sur les miracles d'ordre divin et sur les prodiges d'ordre démoniaque une main violente, et les faire si doctement rentrer dans l'ordre de la nature, ont une simplicité de science qui ne peut être surpassée que par celle de leur esprit!...

CONCLUSION.

Le plus simple et le plus haut bon sens du lecteur ne lui permettent donc point de reculer devant ces paroles, par lesquelles ma conclusion se formule :

L'imposition des mains, le sommeil mystique, — dirigé jadis dans les temples par le prêtre médecin, — la verge sacrée des pontifes d'Israël, ou la verge divinatoire et magnétique qui fut dans le principe un rayon du dieu Lucifer banni de l'Olympe ; voilà certes autant DE MOYENS d'action extranaturelle que nul ne saurait nier. LES EXCITATEURS de la puissance qui opère les miracles divins, ou de celle qui nous éblouit par les prestiges d'ordre démoniaque, en usèrent

avec UNE EFFICACITÉ dont les preuves appartiennent à l'histoire. Une puissance supérieure à celle de la nature obéissait donc au prêtre, elle obéissait à l'initié faisant usage volontaire de ces moyens.

Et devant les prodigieux effets obtenus par le concours de *ces signes sacramentels*, on vit s'incliner sans cesse, dans le cours des siècles, le témoignage des sens et le témoignage de la raison : celle-ci représentée par des myriades d'hommes dont un certain nombre était de la valeur de Platon, de Plutarque et de Tacite, sinon d'une valeur autrement grande encore ; car nous nous abstenons de rappeler ceux qui furent les serviteurs et les représentants du Dieu de vérité.

CHAPITRE SIXIÈME.

SAINT HUBERT ET LA RAGE.

Médiateurs de l'ordre divin en permanence, et *leur moyen*. — Échantillon de médecine chrétienne dans les temples. — La rage. — Guérison assurée. — Enquête, lettres. — La sainte étole. — Infaillibilité de sa vertu curative. — La taille, comment elle se pratique, et comment se donne le répit. — Variétés de répits. — Ces pratiques sont-elles superstitieuses ? — Les précautions médicales. — Exemple semblable dans l'antiquité. — Différence entre le pèlerinage de Saint-Hubert et les autres pèlerinages connus.

Jusqu'ici, nous n'avons jeté les yeux que sur des médiateurs du monde que repousse et combat le catholicisme ; tournons pour le moment nos regards vers l'ordre supérieur et parallèle. Sur cette ligne toute divine, nous verrons surgir, et quelquefois subsister en permanence, des intermédiaires de la faveur céleste qui ne sont redevables de leur puissance qu'à la sainteté *de leurs fonctions*, et auxquelles il répugnerait à une bouche chrétienne de donner le nom profane de médium. Un de ces exemples est si puéril en apparence,

mais d'un intérêt si considérable pour le public que nous devons avoir le courage de le rapporter. Attirons donc un instant les yeux du lecteur sur le ministre même des autels de l'église de Saint-Hubert, dans la province de Luxembourg, au royaume de Belgique.

Agissant au nom de Dieu, et sous l'invocation de son saint, ce médiateur sacré se prête d'une manière permanente à la délivrance de malheureux qui, depuis des siècles et du fond des plus lointains pays, viennent en toute sécurité demander à ce sanctuaire la guérison du mal partout ailleurs inguérissable de la rage[1].

Eh quoi! que dites-vous? Des guérisons de par saint Hubert? O la bonne parade foraine! Assurément vous plaisantez, *se récriera plus d'un lecteur*; oui, vous prêtez à rire, c'est le moins; et que d'épaules se lèveront à votre récit! — Je me garderai certes d'en douter; mais, ô bizarrerie! j'ai cent fois observé que les épaules les plus essouplies à cette évolution du dédain sont celles que charge le plus lourd fardeau de superstitions ou de préjugés. A ces épaules prêtes à se lever, mon dos ne pourrait-il fort logiquement répondre en se tournant?... Et s'il y avait lieu, par hasard, de ranimer sur ce point la foi chrétienne, ce principe de la joie et du salut de nos âmes, tout en livrant d'un coup de plume à mes lecteurs le moyen de guérir l'une des plaies inguérissables du corps humain, est-ce que reculer devant la crainte du ridicule serait le fait d'un loyal chas-

[1] Les cautérisations profondes et immédiates préviennent quelquefois la rage. Quant aux autres moyens curatifs, il ne faut point les négliger, mais l'expérience n'en légitime et n'en peut garantir un seul; voilà qui est de notoriété publique. Ainsi me l'affirme encore l'un des grands médecins de Paris, de mon intimité. Ce savant occupe une haute position officielle et se livre à des recherches sur la rage. Il a sa voie toute distincte. Comme il me demandait si j'avais quelques documents sur ce sujet, je lui nommai mon saint. — Lire id., l'excellent *Journal de Bruxelles*, n° 323. — 1849.

seur? car je suis du métier, je dois donc justice à mon saint patron! — Mais commençons par jeter quelques mots d'histoire sur un moyen de guérison d'apparence si surannée, si gothique, je n'ose dire au delà; puis, il nous sera permis de devenir questionneur à notre tour.

M. l'abbé C. A. Bertrand, ancien vicaire de Saint-Hubert, dédie à Mgr Dehesselle, son évêque, évêque de Namur et assistant au trône pontifical, la vie du saint dont il s'agit, — dans l'intérêt de nos morsures à venir, — d'étudier l'action surnaturelle et bienfaisante. Son livre porte l'approbation du chanoine théologal et la signature de monseigneur de Namur : Antoine-Joseph, appliquée le 27 février 1855. (1 *vol. in*-12. — *Paris, Lethielleux, rue Bonaparte, n°* 66; *prix*, 1 *fr.* 60.) Ouvrez et lisez; ce livre est digne de toute confiance, me disent des lettres que je reçois les 17 et 27 mars, et le 10 mai 1862, de M. l'abbé Schmidt, curé-doyen de Saint-Hubert, et de M. l'abbé François. Avant de renvoyer le lecteur à ce très-curieux ouvrage, appuyé sur de fortes et de nombreuses autorités, j'extrais le passage qui va suivre d'une réponse que m'adresse M. l'abbé François, curé de Herbemont :

« Monsieur,

» Ayant exercé la fonction d'aumônier à Saint-Hubert pendant plus de sept ans, je me crois à même de vous donner quelques renseignements. On vient honorer saint Hubert de toutes les parties de l'Europe. On l'invoque surtout pour être préservé ou pour être guéri de l'hydrophobie, de la folie, de la fièvre, du mal de dents, du mal caduc, de toute espèce de maladie incurable. *J'ai constaté* une infinité de guérisons radicales. *J'ai vu* des aliénés *de naissance* obtenir leur guérison par l'invocation de saint Hubert, et des personnes atteintes du chancre obtenir leur parfait rétablissement.

» Venons-en à la rage. Toute personne qui a eu peur de

quelque animal atteint de rage vient demander répit pour quatre-vingt-dix ans. On le lui donne, et la voilà préservée pour jamais. C'est au point qu'on ne s'est jamais vu dans le cas de tailler une personne qui avait un répit, » — que cette personne ait été mordue ou effrayée; ainsi que nous le verrons tout à l'heure.

» La personne taillée doit suivre un régime pendant neuf jours consécutifs. Elle est guérie radicalement de son mal, et qui plus est, elle peut donner répit pour quarante jours. Quant aux animaux, on les préserve de la rage en les marquant au front de la clef de saint Hubert. Ce préservatif n'est pourtant pas infaillible, l'animal marqué de la clef pouvant être mordu par un autre animal enragé; mais il est d'expérience qu'il meurt sous peu, et sans transmettre son mal à d'autres. Ce sont là des faits *irrécusables*. Qu'on les explique humainement !

» Comme vous vous proposez d'insérer dans votre ouvrage un article concernant saint Hubert, je vous conseille de vous procurer l'ouvrage de M. l'abbé Bertrand, il est digne de foi; l'auteur l'a écrit sur les lieux, et l'a soumis à la correction de la faculté de théologie de Louvain; ainsi qu'à l'approbation de l'évêque diocésain. »

Retournons donc à M. l'abbé Bertrand, dont le livre, entouré d'un si juste crédit, s'explique avec autorité sur des points qu'effleure à peine une lettre excellente, mais trop brève.

L'étole de saint Hubert est considérée, nous y est-il dit, par un nombreux public et par de fort remarquables critiques, comme miraculeusement apportée par les anges. Que le fait soit ou non douteux, on attribue au bienheureux Thierry Ier, moine de l'an 1055, un écrit où l'usage, à cette date, était ancien déjà de recourir à la sainte étole pour le traitement des personnes atteintes par le venin de la

rage. — Bertholez, dans le troisième volume de la *Belgique monumentale*, et le judicieux Roberti rapportent à la translation du corps de saint Hubert, en l'an 825, la série des événements miraculeux de ce pélerinage.

Quoi qu'il en soit, la vertu curative de la sainte étole est infaillible; et nous croyons à cette infaillibilité, de même qu'y croyaient au loin les ancêtres de nos pères. Mais une condition est indispensable pour assurer le succès de la cure : c'est que le patient y ait une foi respectueuse et qu'il observe humblement, et de point en point, les prescriptions répétées d'âge en âge par les ministres ou médiateurs de cette guérison. (P. 145. *Lire p. 163 ces invariables conditions.*)

Personne aujourd'hui n'ignore que la blessure ouverte sous la dent d'un animal enragé se ferme d'elle-même, ainsi que les plaies ordinaires. Ce n'est qu'au bout d'un temps plus ou moins long, et rarement au delà du laps de trente a quarante jours, que se déclarent les premiers symptômes, et qui se vantera de les arrêter? (P. 150.)

La science médicale, sommée d'agir, se borne, à bien peu de choses près, à l'indication de quelques moyens préventifs, ayant pour but d'arrêter l'absorption du virus... Mais quiconque se donne la peine de visiter la célèbre et très-remarquable église du saint patron des chasseurs y voit le prêtre opérateur procéder avec la simplicité la plus parfaite; et, de quelque manière que le malade qui implore ses secours ait gagné son mal, sa cure y est assurée s'il a recours à l'opération de la taille. (P. 148, 149, etc.)

Et quel est donc le mode de cette singulière opération? — le voici. — Nous ne voulons point dire le médium, mais nous dirons le médiateur sacré, l'aumônier de Saint-Hubert, opère au front du patient une incision légère. Il le taille donc; puis, s'aidant d'un poinçon pour soulever l'épiderme, il introduit en dessous une parcelle exiguë de la sainte étole

et l'y maintient à l'aide d'un étroit bandeau. Ce léger appareil doit être conservé pendant la durée complète d'une neuvaine, et cette neuvaine a ses conditions précises. Nous ne considérons point l'insertion de cette relique au front comme une *opération chirurgicale*, ni les précautions prescrites dans la neuvaine comme la cause de la guérison miraculeuse. (*Ibid.*, p. 156.) Car, entre les mains du médiateur, c'est-à-dire du prêtre en exercice de fonctions à Saint-Hubert, cette parcelle de l'étole n'est qu'un signe sacramentel. Mais Dieu, récompensant la foi des fidèles et des humbles, attache à ce signe d'abord une grâce sensible, celle de la guérison; puis, autre prodige, il y attache le droit de faire sortir une grâce analogue de la bouche du patient, devenu lui-même un merveilleux médiateur par le fait de la taille qu'il a subie. Car le taillé, — chose aussi facile à vérifier que prodigieuse, — peut ainsi que l'aumônier de Saint-Hubert suspendre, par le répit qu'il accorde, les effets les plus violents du virus de la rage *dans la période d'incubation*.

Au prêtre le privilége de donner le répit à terme ou à vie; tandis que le droit du taillé se borne à le concéder pour un laps de quarante jours. Il est vrai que celui-ci peut *indéfiniment* renouveler la mesure de ce délai. (*Ibid.*, p. 169.) Le prêtre, par la simple conséquence de ses fonctions, et le taillé, grâce à l'acte de foi qui lui fait accepter dans sa chair la relique du saint, sont devenus comme ses représentants et le canal de ses faveurs. (*Ibid.*, p. 169.) Mais ce serait une grossière erreur que d'attribuer ce pouvoir soit aux membres de la confrérie, soit aux chevaliers de Saint-Hubert, soit aux charlatans forains ou de toute autre variété qui profanent avec une impudence plus ou moins naïve et discréditent des choses saintes et dignes de respect.

L'effet du répit est d'*assurer* contre les effets du venin les personnes mordues ou infectées par les animaux atteints

de la rage. Sa vertu, toute prodigieuse, suspend donc la marche et l'action du virus jusqu'à ce qu'il soit loisible au malade de se rendre en personne à Saint-Hubert et de s'y faire guérir et assurer à tout jamais. (*Ibid.*, p. 161, 168.) Car, il est à savoir que les gens taillés dans ce sanctuaire, ou que les possesseurs du répit, n'ont plus dans l'avenir rien à redouter des atteintes de ce mal implacable; il appartient même aux taillés d'arrêter impunément un animal hydrophobe, de calmer ses accès pour un temps, et de le charmer, si l'on me permet ce terme, de telle sorte que vous le voyez mourir d'une mort tranquille et douce. (*Ibid.*, p. 160, etc.)

Le livre de M. l'abbé Bertrand énonce les conditions de la neuvaine, dont quelques-unes sembleraient bizarres si nous ne devions y voir de simples et naïves pratiques de pénitence, de soumission et d'humilité. Leur date antique en explique le caractère; et d'ailleurs, elles se trouvent entremêlées de précautions purement hygiéniques; telle est cependant leur nature, que les médecins les déclarent impuissantes par elles-mêmes à opérer une guérison, et rien ne nous semble *d'une plus saisissante évidence*. Mais quiconque les supposerait efficaces dans leur isolement, pout à ses risques et périls, en tenter l'expérience. (*Ibid.*, p. 150, 160.) Ce qu'il y a de positif, c'est que toute superstition est étrangère à ces pratiques, qui réclament en leur faveur l'approbation de l'Église... (*Ibid.*, p. 157.) Elles s'accomplirent dans tous les temps, sous les yeux d'un nombre immense d'évêques qui firent le pèlerinage de Saint-Hubert, et sans que jamais ces juges naturels de la foi, témoins des usages et des cérémonies de la taille, aient eu la pensée de faire entendre la plus légère parole de doute ou d'objection. (*Ibid.*, p. 158.)

En l'an 1671, quelques docteurs de l'Université de Paris semblèrent, il est vrai, se prononcer contre cet immémorial usage (*ibid.*, p. 156, 158, 181); mais que sont dans

l'Église quelques voix perdues, et quelle fut leur influence *sur les faits*, qui ne cessèrent de se répéter en dépit de leur décision? (*Ibid.*, p. 156.) Ce qu'il importe un peu plus aux hommes sérieux de savoir, c'est que le 22 septembre 1790, les examinateurs synodaux de l'évêché de Liége donnèrent à la taille et à la neuvaine de Saint-Hubert leur approbation la plus formelle. (*Ibid.*, p. 157.) Écoutons à ce propos le langage même du pasteur diocésain, évêque et prince de Liége, etc., etc. :

« Ayant *ouï le sentiment de nos examinateurs synodaux* touchant les articles de la neuvaine qui se pratique à Saint-Hubert, en Ardennes, et l'explication des mêmes articles, nous sommes *tout à fait* persuadé, *aussi bien que nos prédécesseurs*, que les effets MERVEILLEUX que l'on a vus arriver DEPUIS TANT DE SIÈCLES en ce lieu ne doivent aucunement être attribués à la superstition ou à l'ennemi du salut des hommes, mais bien plutôt à la puissance de Dieu, lequel se plaît à faire éclater les mérites de saint Hubert.

» Ce 4 octobre 1690, Jean-Louis, évêque de Liége, étant signé Corn. Foes, vicaire général, et plus bas, Hen. Martini, avec le cachet épiscopal. »

(*Envoyé à M. des Mousseaux, par M. le curé de Saint-Hubert.* — Ibid., *abbé Bertrand*, *p.* 154. *Ouvrage approuvé par monseigneur Nicolas-Joseph, évêque de Namur, en* 1855.)

Mais depuis cette date, qui touche aux premières années du dix-huitième siècle, la marche du temps aurait-elle gêné celle des choses? Non. — Car « il existe, dit M. Dofau (*Belg. chr.*), un fait de notoriété universelle, et nous voulons parler de la guérison de la rage, qui se répète *à chaque instant* à Saint-Hubert. *Il est inouï, dit-il avec raison*, qu'aucun de ceux qui, après avoir eu le malheur d'être mordus d'un animal enragé, ont accompli les prescriptions

en usage, n'ait pas été radicalement guéri. A la vérité, plusieurs de ces prescriptions sont purement hygiéniques, mais les médecins eux-mêmes avouent qu'elles seraient impuissantes à opérer seules la guérison. D'ailleurs, pourquoi le phénomène tiendrait-il *à la localité*, si des secours purement humains pouvaient le produire? Ceux qui voudront de plus amples développements sur cette matière consulteront le savant et judicieux Roberti. » (*Ibid.*, p. 159, 160. — Lire idem *la Sainte étole vengée*, etc.)

Ces choses dites avec toute la simplicité de notre parole, n'oublions point de rapporter, dit M. l'abbé Bertrand, « que nous avons vu nous-même de ces hommes à esprit fortement trempé, de ces hommes qui se disent éclairés et supérieurs aux faiblesses de la gent crédule, héros avant le danger, méprisant *le répit*, et renvoyant cette pratique à la superstition des simples; mais qui, — menacés du danger, — venaient se mettre à l'abri de son influence salutaire, et recevoir avec larmes ce répit qu'ils étaient heureux d'honorer de leur confiance, alors que la nécessité les forçait d'y recourir... Il leur restait à peine assez de présence d'esprit pour nous recommander, à nous, dépositaire de leurs frayeurs et ministre de leur délivrance, de ne pas faire connaître leur nom. Qu'ils cessent de trembler devant ce nouveau danger, leur confiance ne sera pas déçue. » (*Ibid.*, p. 70, 71.).....

Eh bien, cette puissance sensible qui sort de la parole du taillé; cette vertu qui transforme en médiateur, — nous voulons dire en médium de l'ordre divin, — *le premier venu* dont la personne reçoit le bienfait que confère la médiation, c'est-à-dire le bienfait de la taille; ce répit en un mot, ce don de suspendre chez autrui la plus violente action du mal le plus implacable que l'homme ait connu; puis enfin, cette faculté de se guérir soi-même en cas de nouvel acci-

dent (*ibid.*, p. 154), ne voilà-t-il point là quelque chose de plus merveilleux encore dans ses effets que la taille et sa neuvaine, déjà passablement merveilleuses elles-mêmes [1] ?

Il est donc temps que je me retourne vers ceux qui, tout à l'heure, m'interrogeraient le rire aux dents. Il est temps qu'à cette question sortie de leur bouche : « La taille et le répit vous inspireraient donc quelque confiance? » je réponde par cette autre question :

Si quelque animal enragé lacérait votre corps, aujourd'hui que le singulier traitement du sanctuaire de Saint-Hubert vous est assez passablement expliqué, quel parti vous semblerait le plus sûr? Vous abstenir ou vous y rendre? La cautérisation de vos plaies, — à moins qu'elle n'attaquât votre chair presque aussitôt que la dent du chien, — et les médicaments si variés que ces blessures pourraient recevoir de la main des chefs les plus experts de la faculté, notoirement inhabiles à guérir la rage, serait-ce là ce qui vous inspirerait une confiance égale à celle de la taille et du répit? Choisissez ou *cumulez*; car il s'en faut que le médiateur de Saint Hubert vous interdise aucune de ces précautions purement humaines! (*Ibid.*, p. 176.) Elles lui sont de toute inutilité; mais il les accepte le plus volontiers du monde, sans que ce traitement préalable nuise au succès du répit et de la taille, ou le favorise. Eh bien, répondez-nous donc,

[1] Consulter encore sur ces divers points le témoignage de M. l'abbé J. Schmidt, curé-doyen de Saint-Hubert, 16 juin 1845 (*Ibid.*, p. 161, 162. — Lire *id.*, p. 178.) « Depuis dix ans, nous dit-il, dix personnes sont mortes après avoir été taillées, parce qu'elles n'ont pas observé la neuvaine, et qu'elles n'avaient pas de confiance en saint Hubert, ainsi que l'ont attesté leurs propres parents et leurs curés respectifs. » Lire le nombre considérable de ceux qui sont taillés annuellement. (*Ibid.*, p. 161, 162.) « Et nous avons taillé des personnes qui avaient reçu des blessures tellement graves, dans leur combat avec des bêtes *enragées*, qu'elles en sont demeurées estropiées. » (*Ibid.*, p. 185.) Du 12 octobre 1806 au 1er janvier 1835, plus de quatre mille huit cents personnes furent taillées. On taille annuellement cent trente à cent quarante personnes *mordues à sang*. (*Ibid.*, p. 161.)

hommes de foi si robuste aux doctrines de la négation! Voyons, si tout à coup vous vous trouviez tout sanglants sous les crocs d'un animal écumant de rage; si votre femme, si votre fils unique, si votre fille chérie se voyait à l'improviste dans cet état lamentable et si redouté qui suit le moment où, l'œil en feu, la gueule bavante, un chien qu'agitent le tremblement et les fureurs de la rage se jette à belles dents sur la chair de nos membres, le vaccine de son satanique virus et la déchire, que penseriez-vous? La raillerie vous monterait-elle aux lèvres, ou le mal de la peur vous guérirait-il du mal de l'incrédulité? Quel conseil ou quelles défenses sortiraient de votre bouche, et que feriez-vous? Cacheriez-vous avec une résignation d'autruche votre figure sous les draps de votre lit, ou bien, vous agenouillant devant M. l'aumônier de Saint-Hubert, prieriez-vous sa discrète personne de taire et de cacher votre nom?...

Vous pâlissez, vous balbutiez,... je veux être généreux, et ma parole cesse de vous presser; mais, à votre question de tout à l'heure, que mes questions servent de réponse!... Ah! oui, tant que la santé pousse en nous sa sève et tend nos muscles, la taille, le répit de saint Hubert, toutes ces sottises nous scandalisent... Mais lorsque la mort menace et grimace; lorsqu'elle va pousser sur nous ce dernier cri, ce cri de joie du chasseur : Hallali!... oh! que notre parole est caressante pour les saints!... En tous cas, laissez-moi, par un récit authentique et confirmant la vertu surnaturelle de la taille, ajouter quelque chose encore au scandale que je vous ai donné.

Un beau jour, tout un peuple émigrant s'enfonça dans un affreux désert; le fait est parfaitement historique. La région maudite qu'il traversait se trouva tout infestée de serpents, dont la morsure donnait une mort rapide et terrible. Innombrables furent les deuils et la désolation. Or, le chef de ce

peuple s'adressant à Dieu : Élevez à la vue de tous un serpent d'airain, dit le Seigneur, et quiconque étant atteint par le venin de feu de ces reptiles, le regardera, sera guéri. Ainsi fit Moïse; car c'était à lui que le Seigneur répondait, et les guérisons égalèrent le nombre de ceux qui, blessés par les serpents, tournèrent les yeux vers le signe sacré. (*Bible, Nomb.*, c. XXI, ỳ 6, etc.)

Sans vouloir comparer les prodiges bibliques à ceux dont nous est permis de douter, y aurait-il donc impossibilité plus forte, de la part des ministres du même Dieu, à produire — la sainte étole, ou tout autre moyen aidant — des guérisons si semblables à celles qu'il plut au Seigneur d'accorder à Moïse?

Et les *médium*, disons plutôt les médiateurs sacrés de la taille et du répit, seraient-ils, sous les auspices de l'épiscopat qui les protége, d'un ordre plus fabuleux que le *médiateur d'airain* élevé sous l'image du serpent qui figurait le Christ?

Entre les pèlerinages que nous connaissons tous, et celui de Saint-Hubert, une différence est donc sensible, et, la voici : c'est que, dans les premiers, où d'innombrables grâces descendent d'en haut et pénètrent du baume de la santé l'âme des fidèles, la guérison des maux corporels est plutôt exceptionnelle qu'assurée. Les miracles y sont pourtant éclatants quelquefois, et d'une fréquence assez notable pour que les affligés fassent acte de haute raison en se donnant la peine d'aller y supplier le Seigneur, et invoquer *la puissante médiation de ses saints*.

Au pied de l'autel ou figure la sainte étole, au contraire, le prévaloir du mal sur la miséricorde divine est l'exception très-rare. La guérison y est de règle, et j'oserai dire de droit commun. Gros comme un grain de sénevé de foi, selon le langage de l'Évangile (*saint Matthieu*, c. XVII, v. 19),

suffit pour l'obtenir, *et fort au delà*, puisque les taillés emportent sur leurs lèvres le droit merveilleux de concéder la haute faveur du répit.

L'imposante et splendide basilique de Saint-Hubert (*Belgique monumentale*, par Bertholez, t. III) aboutit presque à l'une de nos voies ferrées. Le parcours pour s'y rendre est attrayant et ne peut rebuter le touriste, car le trajet est rapide, et l'enquête que nous conseillons facile et sûre. En effet, chaque année qui s'écoule reproduit un si grand nombre de fois ces prodiges[1]... Avis donc à la malice du doute; avis à celle de la foi ! Bien récompensé me croira-je d'ailleurs, quelque ridicule que des esprits sans profondeur et sans netteté puissent attacher à ces pages si, grâce à mon concours, quelque malheureux se fiant au Dieu des humbles, et laissant se réveiller en lui la foi si naïve et si raisonnable du chrétien, fait chasser à la fois de son corps le venin rabique qui s'apprête à dévorer sa vie, et de son cœur le venin satanique de l'incrédulité dont les ravages déforment son intelligence et menacent son âme.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION DES PREMIERS CHAPITRES.

Cette rapide et intéressante excursion sur la ligne divine — parallèle à la ligne démoniaque que nous suivons — étant fournie, il est opportun, ce nous semble, de résumer d'un mot nos premiers chapitres et de leur donner, en rapprochant l'une de l'autre leurs parties essentielles, une sorte de conclusion générale. Or, cette conclusion nous dira :

Fidèle à la haute direction du pontife idolâtre, interrogez le sommeil lucide à l'ombre des temples, dans les ténèbres

[1] Lire l'ouvrage que nous citons, il en vaut la peine et apprend beaucoup : *Usage des clefs de Saint-Hubert, pour guérir les animaux mordus. — Moyens curatifs pour être protégé contre les morsures de bêtes enragées*, etc., etc.

et dans les antres des sanctuaires antiques, ou, si vous le préférez, allez consulter ce même sommeil dans les boudoirs ou dans les réduits du magnétisme; épiez les actes de la verge divinatoire et magique d'un bout à l'autre des siècles; suivez dans les airs cette main qui, par imposition, sème les prodiges; ou bien, laissez le médium des temps anciens et modernes multiplier à vos yeux les signes de la puissance d'emprunt dont son nom vous dit qu'il est *le médiateur* et le canal.

Ce que nous vous demandons de faire est-il fait? Oui sans doute. — Eh bien, quels résultats vos observations assidues trouveront-elles en dépôt au fond du creuset de l'analyse? — Un assez grand nombre, je le suppose; et le premier, ce sera la découverte d'une *puissance occulte et parfaitement distincte, dans son essence, des forces de la nature*: puissance capricieuse, ennemie de toute loi, indépendante de l'homme et supérieure à celui qui, la maniant, se figurerait la posséder.

Nous surprenons en elle l'infatigable agent de la magie, qui recherche l'homme tout en feignant de le fuir; qui le tente et l'amorce, tout en faisant mine de se dérober à ses atteintes, et dont le rôle est de le séduire en offrant de fallacieux appâts à sa curiosité, à ses vagues et inassouvissables besoins de *savoir* et d'*avoir*, de posséder et de jouir.... Une constante observation nous apprend, en outre, que cette puissance n'aime à se livrer *d'abord* qu'à celui qui se soumet à passer par la filière étroite des médiateurs qu'elle impose, et des moyens dont elle dicte l'usage.

Or, *ses médiateurs*, ce sont ses ministres, c'est-à-dire ses pontifes de diverses dénominations : les mystagogues, les initiateurs, les magiciens, les goëtes ou sorciers, les somnambules, les pythonisants et les pythonisés..., ceux enfin que nous entendons désigner pour le moment sous le nom de

médium, et qui ne sont qu'une variété de l'espèce. Quant à SES MOYENS, ils consistent dans des signes sensibles ou sacramentels, de l'usage desquels semble découler une faveur, une vertu.... Telle est, dans le catholicisme divin, la valeur et la signification des sacrements et des signes sacramentaux, — *sacramenta, sacramentalia,* — car les sacrements sont les signes sensibles auxquels il plaît à Dieu d'attacher sa grâce toute-puissante.

Divins ou diaboliques, ces signes extérieurs et sensibles impliquent supériorité de la part de celui qui les impose; ils impliquent, par la même raison, du côté de celui qui les subit ou qui les accepte, infériorité, besoins, dépendance, soumission, obéissance, vasselage. Ils constituent, par le fait d'un accord *formel*, ou *sous-entendu* — c'est-à-dire implicite, — LE PACTE par lequel un maître essentiellement trompeur daigne engager sa foi au subalterne qui lui soumet sa volonté [1].

Le second résultat acquis par l'étude *des médiateurs* et *des moyens* de la magie consiste dans la preuve de *l'action sensible* de la puissance que nous avons découverte; puissance intelligente, nous ne pouvons assez le répéter, et à calculs variés, perfides, profonds. Diverse dans ses aspects, elle porte un masque changeant sans cesse. Aujourd'hui sage, grave, bienfaisante, elle est demain futile et bouffonne, basse et cruelle. Jamais ceux qui l'ont suivie ne la virent émettre une doctrine à la fois positive et invariable; et, toujours agissant dans l'intérêt définitif du mensonge, elle n'opère aucun bien sans s'être ménagé le moyen de réaliser par elle-même ou par ses intermédiaires un mal plus copieux et plus grand, plus irrémédiable et définitif [2].

[1] A plus tard les charmes, les amulettes, talismans et moyens analogues aux médailles, scapulaires, objets bénits et consacrés par l'Église.

[2] Choisissez même les médiums *les plus savants* et les plus hono-

Un troisième résultat nous reste à signaler, et le voici : c'est la certitude *expérimentalement acquise* d'avoir en face de soi, dans la puissance qui se manifeste par son action *sensible* et *intelligente*, *un Esprit*, un mauvais Esprit, un démon, δαίμων, sachant parler à nos âmes, sachant s'approprier les corps, les manier et les posséder, sachant en user comme de sa chose, sachant au besoin se former des mains, des membres, des corps visibles, et quelquefois tangibles; en un mot, un Esprit admirable et infatigable dans l'art des illusions dangereuses. (*Les preuves de toutes ces assertions surabondent dans la Magie au dix-neuvième siècle. Paris*, 1861. *Plon*.)

Un Esprit! Ce mot dans le catholicisme, de même que jadis et aujourd'hui chez les idolâtres, répond à toute objection et à tout phénomène, met à l'unisson toutes les intelligences que les préjugés n'ont point atrophiées et donne un même langage à toutes les bouches, parce qu'il est le mot vrai, clair, simple, précis et facile à comprendre. Du côté de la science incrédule, au contraire, nous trouvons un système et des cohues d'explications discordantes à côté de chaque phénomène. Ou, plutôt, soyons juste, on n'y parle aussi qu'un langage; mais, hélas! ce langage est celui de Babel; Babel y éclaircit les énigmes!

rables, — M. de Caudemberg, par exemple, — et voyez quel pitoyable spectacle nous offrent les Esprits *qui les éclairent!* Voyez dans quels égarements inconcevables ils les précipitent. Lire le *Monde spirituel ou Science chrétienne*, ch. v, p. 95, de Caudemberg; ou plutôt que l'on s'abstienne d'ouvrir ce livre si regrettable! *Les morts et les vivants*, par le R. P. A. Matignon. Voilà qui corrige ces lectures.

CHAPITRE SEPTIÈME.

LES DIVERSES SORTES D'HALLUCINATIONS ET LES SAVANTS.

Hallucinations de l'ordre profane et religieux. — Hallucinations négatives et morales. — Cécités partielles, désordres visuels de la vue physique et morale. — Exemples singuliers et nombreux.

Un moment arrive où, peut-être, il nous sera permis de dire, en jetant un regard sur les premiers chapitres de ce livre et sur ceux de mon volume *la Magie au dix-neuvième siècle*. Tout ce qui précède est donc vrai, solidement étudié, positif! — Ah! que de faits devenus incroyables pour notre raison défaillante seront enfin placés au-dessus des atteintes de la chagrine incrédulité! Que de prodiges désormais échapperont aux tristes insolences du sarcasme!...

Non, non, s'il vous plaît. Oh! moins vite. Erreurs, vaines creations, fantômes, vains fantômes sont tous vos prodiges! hallucinations, et rien de plus!

Hallucinations! eh quoi! mais nous venons de les voir, de les entendre, de les toucher, de les manier, de les peser, de les juger à tête posée, ces merveilles! — Hallucinations! hallucinations! Voilà l'écho du jour; voilà le mot qui, tantôt de lèvres froidement ironiques et tantôt de bouches écumantes, s'élève des bas-fonds du royaume de la science! Hallucinations encore! Voilà le cri sur toutes les menues hauteurs où pose et cherche à se guinder l'orgueil! ..

Trop forte vraiment est la portée, trop arrogantes sont les prétentions de ce mot pour qu'il n'y ait point urgence à le chasser et le repousser à sa place en le réduisant à ses proportions légitimes et minimes. Et tout d'abord, que sera l'halluciné?

L'halluciné, répond M. le Dr Calmeil, est « celui dont l'imagination, fascinée par la maladie, prête un corps et une forme aux idées qui prennent naissance dans le cerveau ».

Nous eussions, pour notre part, remplacé le mot idées par le mot images. — « L'halluciné, continue M. le Dr Calmeil, rapporte ces idées aux appareils des sens, les convertit en sensations que, presque toujours, il attribue à l'action d'objets matériels qui n'agissent point actuellement sur ses organes, et en vient souvent à baser ces raisonnements sur ces données vicieuses de l'entendement. L'halluciné porte en partie le monde dans son propre cerveau. » (Calmeil, *De la folie*, etc., t. Ier, p. 4; Paris, 1845.)

Est-ce donc, en premier lieu, que le simple bon sens ne signalerait plus au discernement du public deux hallucinations du genre le plus distinct: l'une naturelle et l'autre point? Chacune des deux élit domicile dans le cerveau de la personne humaine, empressons-nous de le reconnaître, et toutes deux à titre d'exception; mais, *seule*, la première est du ressort de l'art médical! — L'hallucination est, et rien de plus simple à concevoir, un désordre, un dérangement organique et viciant le rapport des sens. Elle naîtra d'une lésion légère ou profonde, accidentelle ou persistante de la méninge, de la pulpe de l'organe cérébral,... ou bien, et rien n'y change encore, elle existe lorsque les nerfs, lorsque le sang, lorsque les fluides du corps, surexcités dans leur action et dans leur cours, troublent le siége des sens pour y lancer ou y asseoir l'image de vains fantômes s'installant à la place des réalités de la nature.

Tel est, en termes suffisamment intelligibles, le phénomène *exceptionnel* et RARE de l'hallucination, phénomène dont *la fréquence* serait la destruction de tout témoignage humain, de toute histoire, de toute certitude ou de toute relation régulière entre l'homme et son semblable. La raison du Dieu VRAI répugne donc à *cette fréquence*, et le *bon sens* doit prendre en tendre pitié ceux qui se résignent à l'admettre; ils ont grand besoin d'être soignés.

Disons encore, et de nous-même, qu'outre cette hallucination de l'homme isolé, de bizarres circonstances pourront naître où quelques vives et puissantes impressions, reçues à la fois par un certain nombre de personnes, étendront tout d'un coup sur elles le phénomène hallucinateur et lui donneront *un caractère collectif*. Vérité d'où prendra sa pauvre raison de s'élever et de retentir *à tout propos* contre le témoignage des sens, cette autre éjaculation de quelques savants vulgaires : hallucinations collectives[1] (*Eruditum vulgus*; Pline, *Hist.*, liv. II, ch. VII.)

Hallucination collective ! Tel est, en effet, le cri banal dont vous vous entendez assourdir aujourd'hui par la plèbe du monde scientifique dès que le moindre fait prodigieux, venant à tomber au milieu d'un nombre imposant de témoins, se trouve attesté sans désaccord. Si donc il est vrai que le dérangement organique et subit de plusieurs hommes soit plus rare que celui d'un seul, combien ce cri, dans sa fréquence, ne l'emporte-t-il point en absurdité sur celui que suscite au milieu de nous l'hallucination individuelle !

Hallucination collective ! Oui, dans le monde de la science fausse ou légère, il se fait le plus étrange abus de ces deux mots, ramés comme deux boulets de guerre et lancés contre la plus philosophique et légitime valeur du témoignage humain. Mais laissons de côté ces gens dont le verbe est plus haut monté que le bon sens; et, sur cet important sujet, prêtons l'oreille à l'un de ces hommes dont le nom brille d'un éclat solide dans les régions de la science purement profane; écoutons M. de Caudemberg, dont l'implacable logique réduisit en poussière le grêle et sophistique édifice de M. de Gasparin. Le livre de M. de Caudemberg est un de ceux dont je condamne et dont je déplore la doctrine ! Les arguments de ce savant honorable, mais si cruellement égaré, ne sont donc point imaginés pour les besoins de ma cause

« Non-seulement je suis loin d'admettre les hallucinations collectives, mais je les nie formellement, hors dans un seul cas : celui où plusieurs personnes, excitées par un appareil inaccoutumé, par des préparations ou des cérémonies préalables qui frappent l'imagination, sont d'ailleurs *toutes prévenues de ce qu'elles doivent voir*. Mais il est contre toutes les règles de la vraisemblance que dix ou vingt individus aperçoivent *à la fois* un objet qui n'existe pas, ou entendent un même son qui n'a pas retenti, quand d'ailleurs cette manifestation est absolument inattendue pour eux. Il est contraire à toutes les notions de la probabilité, *et du jugement*, qu'un nombre plus ou moins grand de personnes jouissant du plein exercice de leurs facultés se trompent toutes *instantanément, et d'une manière identique*, sur un fait de cette nature!! (De Caudemberg, le *Monde spirit.*, p. 49, 50.)

Entre les traits d'hallucination collective que l'on s'avise de nous alléguer, prenons comme exemple celui-ci. En Suède, dans ce si bon pays de protestantisme et de liberté religieuse, où tout homme qui se convertit au catholicisme est proscrit (1858) ou déchu de ses droits, « les hallucinations de la vue *sont perpétuelles*, il n'y a pas de jour où l'on ne voie des fantômes qui hantent certaines maisons, des revenants qui visitent les vivants et qui s'entretiennent avec eux. On les voit si bien *qu'il n'y a pas a en douter* »... « J'ignorais, pour ma part, complétement ce fait singulier, que rapporte ainsi M. de Gasparin (v. Ier, p. 530); je le prends tel qu'il est présenté, — continue M. de Caudemberg, — et je me demande ensuite s'il a pu croire qu'il suffisait d'énoncer ce fait pour être en droit d'en conclure qu'il y *a en Suède* DES HALLUCINATIONS COLLECTIVES PERPÉTUELLES ? JE NE CROIS PAS A UN PEUPLE D'HALLUCINÉS! et, je le répète, ce n'est pas en rejetant le

surnaturel *à priori* qu'on arrivera jamais à prouver quelque chose contre son existence. » (De Caudemberg, *Monde spirituel*, p. 51, 52; Paris, 1857.)

Mais que nous est-il besoin d'ailleurs de tout un peuple pour témoins ! Eh quoi! ces hommes savants que le hasard rassemble et surprend, ces observateurs patients et distingués qui se sont réunis pour sonder les profondeurs du problème, les voici tous à la fois, voyant un même meuble se soulever, un même spectre apparaître! les voici tous à la fois affectés de la même odeur; leurs membres éprouvent les mêmes étreintes; les mêmes corps se jouent et s'évanouissent entre leurs mains; ils s'émerveillent ensemble des modulations du même air; ils entendent et, sans que l'un consulte l'autre, ils écrivent les mêmes notes ou les mêmes paroles des mêmes phrases sous la dictée des mêmes bouches invisibles; puis ils vous répètent, ils vous affirment que si *cet* individu, si *ce* médium se retire du milieu de leur cercle, ou que si de cette maison, de ce lieu, vous les transportez dans un lieu différent, toute action cesse sur eux, toute merveille s'évanouit. Ils vous protestent qu'aussitôt ces premières conditions changées, nulle imagination individuelle, nul effort collectif d'imagination ne parvient à reproduire le plus simple de ces actes, à rendre la vie au moindre de ces prodiges. Et lorsque tous ces témoins *à la fois* ont vu *cesser* ou *éclater* en même temps ces phénomènes ou CES PRESTIGES; lorsqu'ils s'accordent chacun à reconnaître et à formuler en termes précis ce que tous ensemble ils voyaient ou *se figuraient* voir, il se trouvera des gens qui, sans avoir la fièvre ou le délire pour excuse, oseront soutenir que cet inimitable accord naissait d'un grain de folie! qu'une hallucination NATURELLE produit et répète à satiété ce prodige; que cette merveilleuse concordance de sensations et de témoignages se forme spontanément et n'a d'autre nom scien-

tifique que celui d'hallucinations collectives! O pudeur! ô suprêmes et providentielles extravagances de l'orgueil qui, tranquille et toujours plein de lui-même, toujours monte, et sans cesse, en foulant aux pieds la raison!

Disons-le donc d'une voix ferme : A côté des hallucinations individuelles ou collectives, mais réelles, et d'un ordre *entièrement physique*, quoique très-exceptionnelles et fort rares, il se rencontre une sorte d'hallucinations dont la cause est absolument différente. Or, elle existe et nous surprend, cette illusion puissante, elle éclate, et nous en sommes les jouets, lorsque des êtres aussi réels qu'insaisissables, lorque des Esprits agissent en nous ou sur nous, dans l'intention d'égarer nos sens!

C'est alors que, parlant à notre âme un langage intérieur (ch. v de la *Magie au dix-neuvième siècle*), et remuant, excitant, maniant en maîtres les humeurs ou les appareils de nos corps, ces êtres invisibles et subtils, *ces Esprits*, nous font voir, entendre et sentir ce qui n'a point de forme, ce qui manque de corps, ce qui n'existe en réalité que dans les impressions dont ils nous affectent, ce qui n'est vrai que subjectivement, c'est-à-dire dans l'image qu'ils en dans le fantôme tracé par eux dans notre cerveau!

Passés maîtres dans l'art de créer des illusions, les Esprits useront quelquefois encore, pour nous jouer et nous décevoir, d'objets d'une réalité positive, mais ce sera souvent aussi en nous les faisant voir ou connaître sous les formes les plus trompeuses. Ils fausseront, par exemple, à l'aide des artifices dans lesquels ils excellent, soit l'objet même qu'ils présentent à nos sens, soit les organes faibles et délicats de nos sensations devant lesquels ils le posent. (*Les exemples à plus tard; chap Lycanthropie, ailleurs.*)

La seconde espèce d'hallucinations produite par ces êtres de malice est donc du ressort de *la science des Esprits*

(*pneumatologie*, etc). Le philosophe, le théologien, le médecin *savant* et *distingué* y trouvent des points de repère, au-dessous desquels passe et circule, sans rien apercevoir que le vide, le *médecin vulgaire*, tout bouffi du vent de suffisance dont l'a gonflé son école. Celui-ci se gardera bien, non point de reconnaître, mais de soupçonner seulement la cause de ce mal d'hallucination, contre lequel les familles l'appellent quelquefois à lutter. Trop rampante est sa pensée pour s'élever au-dessus du terre à terre de la partie matérielle de son art. Et de quel droit demanderions-nous à des natures communes (Pline, *Eruditum vulgus; Hist.*, l. II, c. VII) d'oublier ce qu'elles savent, afin de mieux apprendre ce que de premières leçons leur ont si mal et si malheureusement appris? Le *virus* d'un préjugé d'amphithéâtre ne les a-t-il point vaccinées contre l'invasion du vrai?

Hallucination naturelle! se récriera donc, devant tout effet auquel se mêle ou s'ajuste le prodige, la bouche machinale de ces tristes champions des droits de la nature[1]! Mais n'y aurait-il point souvent justice, au lieu de baisser la tête devant ce mot que leur bouche a rendu banal, de le renvoyer à leur propre adresse? A ce propos, il me semble opportun de placer sous l'œil du lecteur quelques lignes de la Mystique de Görres, et cet illustre Allemand ne portera que difficilement ombrage aux rationalistes; car, si par la surabondance, si par l'authenticité des merveilles que groupe

[1] Qui sait si, tôt ou tard, nous ne verrons point, à l'endroit des hallucinations démoniaques, la lumière reparaître. Et, lorsque dans le traitement de certains maux, le médecin aura vainement *épuisé* les précieuses ressources de son art, qui sait s'il ne viendra point glaner enfin quelque idée salutaire dans le champ, si mal défriché jusqu'à ce jour, des hallucinations? Quelques personnes, exemptes de la *folie héréditaire des préjugés*, pensent que dans *un grand nombre de cas* d'hystérie, de démence, etc., les familles auraient un aussi grand intérêt à solliciter la présence de l'exorciste que celle du médecin! Rappelons-nous les paroles de saint Luc, de Tertullien, de sainte Térèse, citées dans ces chapitres. Spiritus infirmitatis... laedunt, etc.

sa main loyale, nul écrivain n'élève un trophée plus splendide à la gloire des puissances surnaturelles, nul sophiste non plus ne se perd en plus infatigables subtilités pour rattacher aux lois de la nature corporelle des phénomènes que la science et le bon sens déclarent unanimement inexplicables en dehors de l'intervention du prodige.

Il s'agissait de constater, parmi les miracles de sainte Colombe, le fait *le plus matériellement facile* à reconnaître, c'est-à-dire sa miraculeuse abstinence. L'hallucination, l'erreur, les divagations ne semblent guère être à redouter sur un point d'une simplicité pareille! Eh bien, voici pourtant ce qui se passa :

« Les philosophes arrivèrent, selon leur coutume, avec leur bagage de science, et déclarèrent Colombe *lunatique*. D'autres prétendirent qu'elle était *possédée!* — Passe encore! — Puis, ce fut le tour des médecins; ceux-ci, principalement occupés de ses extases, constatèrent que, pendant leur durée, le pouls et le souffle s'arrêtaient. Ils se cassèrent la tête pour expliquer ce phénomène et firent les hypothèses les plus saugrenues, *plutôt que d'attribuer directement à Dieu ces choses extraordinaires.* » Mais les religieuses, du moins, les saintes compagnes de Colombe, vont la dédommager de ce jet continu de sottises dont elle est de toute part inondée. Et pourquoi cela donc? LE GENRE D'HALLUCINATIONS LE PLUS VULGAIRE *n'est-il point celui qui soustrait à nos yeux* l'évidence, ou *qui*, sous l'empire d'une passion, d'un rétrécissement des yeux de l'esprit ou du cœur, *transforme la vérité* de toutes pièces?

« Les religieuses, de leur côté, se scandalisèrent donc de sa manière de vivre!... En un mot, on parla, on se querella beaucoup, et, de tout ce bruit, il ne résulta rien! C'était alors *comme aujourd'hui;* c'était comme ce sera toujours. » (*Mystique*, v. Ier, p. 226.) Heureusement l'Église, cet

examinateur implacablement rigoureux et d'une *sagesse* que nul obstacle ici-bas ne dévoie, l'Église alla droit au fait. *Elle constata* ce miracle, puis d'autres encore, et si bien que, prenant en pitié les faits d'*hallucination négative* d'un certain nombre de doctes personnages, elle canonisa Colombe.... Mais de cette modeste sainte, hâtons-nous de remonter aux jours de la vie mortelle du Christ.

D'une parole qu'il laisse tomber sur cinq pains et sur deux poissons, Jésus-Christ vient de rassasier cinq mille hommes, *assis les uns en face des autres* (saint Matthieu, ch. XIV, ℣. 21), et douze paniers sont remplis *sous leurs yeux* des restes de ce miracle! Les disciples de Notre-Sauveur auront sans doute vu clair à cette œuvre, *eux ses ministres*, eux qu'il inonde de ses lumières? Eh mon Dieu! si l'Évangile ne disait presque le contraire, on oserait à peine croire au mince effet de ce grandiose prodige. Car, selon les paroles de l'Évangéliste, c'est tout au plus s'ils s'en aperçoivent; c'est tout au plus s'ils y font *quelque attention*, *parce que leur cœur est aveuglé*, parce que leur cœur est encore de pierre. NON INTELLEXERUNT *de panibus, erat enim* cor *eorum* OBCÆCATUM. (Saint Marc, ch. VI, ℣. 45, 52, et traduction de de Sacy.)

L'instant d'après, le Christ leur maître, l'auteur de tant de miracles, venant à marcher sur les eaux, au lieu de le reconnaître à ce signe : « Ils sont troublés, ils se disent : C'est un fantôme, et poussent des cris de frayeur! » (Saint Matth., ch. XIV, ℣. 26. — Saint Marc, ch. VI, ℣. 49.) Hallucination morale! Et, parce que leur cœur manque de lumière, *obcæcatum*, les yeux leur manquent ou se faussent!

Ainsi, voilà ceux que leurs fonctions, ceux que le choix, que l'appel tout nominatif du Sauveur doivent placer en tête de la science du salut, les voilà marchant un moment, — comme pour prémunir la postérité par l'exemple de leur

propre égarement, — en tête *des aveugles* ou des hallucinés. Car l'hallucination consiste aussi bien à ne point voir des yeux du corps, *ou de l'esprit*, ce qui doit frapper la vue, qu'à voir au nombre des choses existantes celles à qui toute réalité se refuse.

Ailleurs, le Christ reproche cette même épidémie d'hallucinations aux villes qui sont restées aveugles devant la foule de ses miracles. Dans chacun de ces lieux, les docteurs de la loi, les scribes, les pharisiens, tout ce qu'il y a DE SAVANT et D'ÉMINENT chez le peuple juif le suit, l'accompagne, l'épie, le perce, le poignarde du regard; et leur intelligence reste aveugle devant la Lumière dont il est l'éclat! Ces miracles, pourtant, vont convertir les peuples les plus policés et *les plus sceptiques* de la terre[1] ils sont aussi nombreux qu'éclatants. L'Évangéliste témoignant qu'ils s'échappaient à flots de cette source de puissance et de vie, l'exprime par ces naïves paroles : « Si on les rapportait en détail, je ne crois pas que le monde même pût contenir les livres qu'on en écrirait! » (Saint Jean, ch. XXI, ỳ. 25.) . .Eh bien, *les moins* aveugles en Israël de les attribuer au démon; et *les lettrés du plus haut renom*, et les niais les plus distingués dans la science, de s'accorder avec les fourbes pour traiter le Christ d'imposteur (on dérive niais ou nieur de *negare*). Enfin, l'ÉLITE *de la nation*, *qu'il étonne un instant*, le crucifie. Jésus lui-même tient à proclamer cet aveuglement que la justice suprême leur inflige, *et qu'il faudrait dire incroyable* si, justifiant *alors* les antiques prophéties, il ne se répétait encore et à la journée sous nos regards.

Ils ont des yeux et ne voient point; leur hallucination morale se répercute dans leurs sens; et la lumière a beau les

[1] Témoin Lucrèce! témoin Juvénal :

Nec pueri credunt, nisi qui nondum ære lavantur,
(*Satire*, II.)

assiéger, toute leur nature la repousse. Suant la passion et enduits d'orgueil, ils sont imperméables à l'évidence, et la parole miséricordieuse du Christ les peint en deux mots : Pardonnez-leur mon père, *ils ne savent ce qu'ils font!* Voilà le trait qui, du haut du Calvaire, et de la bouche même de celui dont le symbole est l'agneau, brûle au front et stigmatise la science, pleine de mépris pour toute hauteur qui la domine, pour toute vérité qui n'adhère point à ses systèmes.

Déjà pourtant, et sans régénérer la vue des hommes les plus prompts à s'halluciner, le Christ avait effrayé de ses menaces ceux dont les yeux ne se fermaient au jour que parce que l'orgueil les avait dressés pour ses ténèbres : « Et toi, Capharnaüm, t'*élèveras-tu toujours jusqu'au ciel?* Tu seras abaissée jusqu'au fond de l'enfer, parce que si les miracles qui ont été faits au milieu de toi avaient été faits dans Sodome, elle subsisterait peut-être encore aujourd'hui. » (Saint Matth., ch. XI, ỳ. 23.) ... Oui, Sodome dont les habitants se ruent sur la maison où les anges de Dieu, qu'ils veulent saisir, viennent d'entrer sous la forme de radieux et attrayants jeunes hommes; oui, Sodome dont les habitants sont frappés par ces anges d'une si prodigieuse *hallucination*, que, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, nul ne peut, de ses yeux largement ouverts, apercevoir la porte de la maison qu'ils brûlent du désir de rompre; eh bien, cette Sodome eût pu voir ce que tes yeux, plus hallucinés que les siens, ne voyaient point, ô Capharnaüm, toi qui, ne cessant de demander à tes propres forces de t'élever vers le foyer de la lumière, pour en tourner le flambeau contre son auteur, retombes, frappée par la lumière elle-même, dans les ténèbres de l'éblouissement. Sodome la brutale et l'infâme est donc moins aveugle que la philosophique Capharnaüm, parce que la brutalité des sens est moins réfléchie et, par conséquent,

moins infernale que l'extravagance et la brutalité de l'orgueil. Aussi l'*hallucination de l'esprit* ou *du cœur*, étudiée à côté de l'hallucination des yeux du corps, est-elle *une des preuves les plus irrésistibles du surnaturel*, et de sa source. Elle est un châtiment qui descend d'en haut; elle est, hélas! dans l'ordre moral, elle est *dans l'ordre religieux, et, en dehors même du peuple juif*, — ce modèle ineffable d'hallucination doctrinale, — un des plus vulgaires et désolants phénomènes qui visitent, QUI TROUBLENT et désordonnent le monde[1]!

Et c'est toujours aux applaudissements des multitudes que les vérités, utiles ou douces, sont conspuées d'abord!... Mais, lentement et par degrés, perçant la nuit dont le voile les étouffe, elles finissent par reprendre le dessus. Souvent même elles deviennent la consolation et la gloire de leurs plus ardents persécuteurs! Ramenée par quelque saint Paul, que le soleil de l'évidence frappe et renverse sur le chemin de Damas, la foule alors, revenant sur elle-même, plie le genou devant elles, adorant ce qu'elle avait crucifié!

Oh! si de nombreux savants daignaient faire un juste retour sur leur passé de fraîche date, combien d'humiliants

[1] On composerait jusque dans l'ordre purement naturel *un dictionnaire* des vérités huées par les savants, et devant lesquelles leur vue s'hallucina. Plus tard, ils donnèrent à ces vérités, reconnues par d'autres, l'éclat et la valeur que l'ouvrier des fonderies et des forges donne au métal, en le faisant sortir de la gangue qui lui est livrée.

Ne craignons point de le redire avec Pline, il y a dans toutes les sciences physiques, morales, politiques, une vraie plèbe de savants *Eruditum vulgus. Hist.*, liv. II, c. VII. Elle se forme d'une multitude d'hommes à qui manque toute élévation de cœur et de génie; et le mot de Cicéron tombe d'aplomb sur cette foule : *Vulgus ex veritate pauca, ex opinione multa æstimat.* (*Pro Roscio*, cap. x.) Prenant son essor au-dessus de cette cohue, dont la sinistre influence pervertissait à ses yeux les voies de la raison et de la politique, et se recueillant à leur aspect dans l'amertume de sa pensée, Chateaubriand, on se le rappelle, fit un jour tressaillir son époque de ce cri d'aigle : *La bêtise va devenir une puissance!*

souvenirs ne modifieraient-ils point, dans leur langage, le sens et la valeur de ce mot : hallucination!... Avant donc de jeter le sarcasme à la face de tous les grands hommes dont le témoignage a mille fois confirmé les réalités du Surnaturel, sans doute voudraient-ils étudier eux-mêmes, avec quelque maturité, cet ordre de faits et d'idées! sans doute alors la prudence reprendrait-elle sur eux quelque empire, et leur conseillerait-elle de bien regarder, de bien voir si l'hallucination, si cette infirmité, dont ils ne cessent de découvrir le symptôme dans les yeux de leur prochain, ne serait pas simplement la propre maladie de leur vue!

Le spectacle de cette hallucination *des esprits cultivés*, la merveille de cet aveuglement des yeux qui paraissent être sains et limpides; la vue de cette démence *des rationalistes déraisonnants*, de cette folie quelquefois des corps les plus éclairés (*scribes, docteurs de la loi, académies*, etc., etc.); voilà le miracle qui, s'insurgeant, se dressant au-dessus des miracles du Christ, et les couvrant de son ombre, navre le plus son cœur divin; voilà le prodige, dont *les plus grands génies* de l'humanité conçurent l'indignation la plus vive, l'humiliation la plus profonde!

Plein d'un respect humble et sincère pour les hommes dont les travaux illustrent l'Europe, traduisons au tribunal de l'opinion quelques-uns des délinquants de la science et des lettres profanes; essayons, par leur exemple, de détourner à jamais de la tête des savants tout reproche assez justement dirigé pour les atteindre, et appelons d'eux à eux-mêmes. Enfin supplions-les, en toute simplicité, d'imposer désormais silence à quelques voix imprudentes, et parties de leur sein, qui feraient retomber sur eux, d'un poids écrasant, ce cri *devenu banal dans la bouche des aveugles ou des hallucinés :* HALLUCINATION! HALLUCINATION!

CHAPITRE HUITIÈME.

Hallucinations doctorales. — Premier exemple : Gertrude Fodrat. — Est-elle possédée ? — M. le dr Forni et ses deux confrères. — Attaque inopinée de la Consulte médicale des États Sardes, contre ces docteurs, son hallucination. — M. le dr Forni la confond par l'autorité des médecins illustres qu'elle invoque. — *Leur dire* sur les maladies causées par l'action des Esprits. — Le mot de Kant.

Lorsqu'il s'agit de traiter et de guérir un mal, le point essentiel c'est de le bien connaître. Nous croyons donc rendre un service de quelque valeur à un grand nombre de nos savants européens en mettant le doigt sur une plaie dont ils sont misérablement affligés. Et quoi de plus ridicule, en effet, chez de tels hommes, que ce mal de l'*Hallucination négative*, dont l'une des singulières bizarreries est de leur faire voir dans les yeux d'autrui des symptômes d'égarement qui n'ont de réalité que dans leurs propres yeux ?

Parmi les chefs scientifiques, — ces conducteurs de la pensée nouvelle que nous voyons s'élever sur les sommets inégaux des sciences, — nous pouvons prendre au hasard nos exemples de désordres visuels, c'est-à-dire les échantillons de ce mal hallucinatif que le Merveilleux provoque en se manifestant, et que notre tâche actuelle est de signaler. — Cédant aux invitations de l'un de ces hasards, nous descendons le versant du mont Cenis, et nous entrons dans la capitale du royaume Piémontais.

MM. les docteurs en médecine Forni, Vallauri et Bellingeri[1], exerçant leur profession dans la ville de Turin, s'y réunirent en consultation le 10 juin 1850. Il s'agissait d'examiner une femme du nom de Gertrude Fodrat, originaire de Bessan en Maurienne. Des phénomènes convulsifs inex-

[1] M. le docteur Forni dit de ceux-ci : « Distinto per ingegno, e di studi non volgari. » — *Del mondo degli spiriti, e della sua efficacia nell' universo sensibile*, etc., p. 4., per Giacinto Forni. — Torino, tipog. Speirani, 1851.

plicables, accompagnés d'effets musculaires supérieurs aux forces humaines, faisaient de cette malheureuse fille un objet de pitié. Le même mal venait d'éprouver tout naguère un de ses cousins, Augustin Clapier. Tous deux, s'étant rendus en conséquence au sanctuaire *della Consolata*, y furent soumis à des exorcismes, à la suite desquels Clapier recouvra la jouissance d'une santé parfaite. Mais il en fut autrement de Gertrude, et cette brave fille, après avoir goûté toute une semaine de calme parfait, retomba dans une série de convulsions dont les accès s'accrurent bientôt en fréquence et en durée.

Or, nous disent ces trois docteurs, après avoir soumis Gertrude à notre examen, après avoir interrogé sur son passé ses nombreux parents et amis, il en résulta pour nous la conviction : 1° que cette fille, âgée de vingt-trois ans, était remarquable par la vigueur musculaire de sa constitution ; 2° qu'elle était exempte de toute trace de maladie ou d'infirmité ; 3° que l'époque critique avait suivi chez elle son cours de la manière la plus facile et la plus douce. Enfin, jouissant de la pleine liberté de son esprit, elle conservait une entière connaissance d'elle-même, et sa constitution n'offrait aucun rapport avec celle des somnambules, des somniloques, ou de ces êtres à tête faible dont une capricieuse et tyrannique imagination ne bouleverse que trop facilement les sens. C'était, en un mot, la vraie fille des montagnes dans sa condition la plus naturelle de physionomie et de santé. etc. (P. 137, *ibid.*)

Gertrude n'a souffert aucun mal dans son corps, aucune affliction dans son esprit qui, jamais, aient pu jeter la moindre perturbation dans son organisme. Voilà ce qu'elle déclare elle-même, et ce que les siens, séparément interrogés, confirment par l'unanimité de leurs témoignages. Ses plaintes se bornent à des douleurs de tête fixées dans

la région frontale; et l'intensité, la durée de cette souffrance répondent aux convulsions du diaphragme. (P. 138.) Tel est l'état physique que nous observâmes dans la personne de Gertrude.

Quant aux phénomènes de caractère insolite et extraordinaire auxquels elle était devenue sujette, un mot va les dire : lorsque ouvertement, *ou à l'insu* de la malade, des prêtres récitaient sur elle les prières du Rituel romain contre les molestations des Esprits des ténèbres; lorsque, pour la soulager, ils avaient recours à des aspersions d'eau bénite, ou à l'application de reliques des saints, elle tombait dans des convulsions accompagnées de cris et de hurlements qui s'élevaient à l'instant même au plus effrayant diapason. La vigueur et les efforts de plusieurs hommes ne la contenaient que difficilement au milieu de ces crises, où, la pupille, douée d'une mobilité prodigieuse, se contractait et se dilatait tour à tour avec une étonnante rapidité. L'œil devenait alors convulsif, le visage mat, puis livide, et des mouvements de rage se mêlaient à la contraction des mâchoires. Des cris de bêtes, des aboiements, des hurlements de chiens, je ne sais enfin quels sons de voix allaient s'échappant avec violence de sa gorge, aussitôt que le prêtre commandait aux mauvais Esprits de donner signe de leur présence. Puis cette agitation, ce bruit, cessaient comme par enchantement, dès que le prêtre cessait d'opérer. (*Ibid.*, p. 138-142, etc.)

Les docteurs dont les signatures ferment cette pièce reconnaissent à l'unanimité l'influence vraiment extraordinaire et excitatrice que développaient à leurs yeux, sur la malade, les prières et les objets sacrés. Ils ont vu les mouvements de la crisiaque correspondre au sens et à l'expression des prières; et ce phénomène, dont la cause agissait souvent *hors de sa présence et à son insu*, se pro-

duisait *de telle sorte* qu'il était impossible de se l'expliquer par des causes simplement physiques : *Da non poterri ovviamente spiegare cogli influssi generali delle semplici cagioni fisiche.* (P. 139-142.)

Il existe donc de suffisantes et fortes raisons de livrer Gertrude Fodrat aux appréciations de l'autorité ecclésiastique, seule compétente dans la question du discernement des Esprits, et dépositaire des remèdes spirituels destinés à les combattre lorsque leur influence est maligne. — *Vallauri Francesco,* médecin, *Giacinto Forni,* Dr en médecine et chirurgien, *Celso Bellingeri,* Dr en médecine et chirurgien (p. 140, *ib. J'élague une multitude de détails...*)

La pièce ci-dessus, est-il ajouté par l'auteur, n'était qu'une SIMPLE CONSULTATION CURATIVE. S'il se fût agi d'une consultation légale, la conclusion n'eût certes pas varié d'un *iota*; mais différentes eussent été l'exposition, la forme et la déduction des preuves. (*Ibid.*, p. 140.)

Le médecin de la localité de ces deux vigoureux sujets les avait traités sans que le moindre soulagement correspondît aux efforts soutenus de son art. Quant à Gertrude, elle resta sous l'œil des personnes qui se la proposèrent comme sujet d'étude, à Turin, pendant le laps d'un mois et demi. On put voir à l'aise l'étrange renouvellement de ses tortures de corps et d'esprit, chaque fois que sous ses yeux ouverts, ou *à son insu, — a sua insaputa,* p. 142, la main d'un expérimentateur approchait de sa personne des objets sacrés. Ainsi le témoignent d'une lèvre unanime ceux qui, dans la cité turinoise, lui donnèrent quelques soins, et les expériences des médecins examinateurs ont confirmé ces faits. Nous ne les avons que sommairement exposés, ajoute M. le Dr Forni; mais nous nous hâtons d'établir que notre rapport, après avoir été livré au public *sans que nous eussions pris la moindre part à cette pu-*

blication, fut, le 10 octobre, suivie, dans un grand nombre de journaux, de la délibération suivante :

« La consulte de l'association médicale des États sardes a vu et considéré le fait publié dans le n° 28 de la *Gazette médicale italienne*, imprimée à Turin, touchant une maladie des nommés Gertrude Fodrat et Augustin Clapier. Nulle réclamation de la part des médecins Vallauri, Forni et Bellingeri, ne s'étant élevée contre la publication de la *Gazette médicale*, le récit de ce fait est désormais revêtu d'un caractère d'authenticité. — C'est pourquoi, le consulte centrale se faisant l'interprète de l'*opinion universelle* de ses collègues, et soutenue de l'autorité *des plus illustres médecins anciens et modernes*, proteste d'une voix unanime que, de tous les phénomènes observés sur les individus nommés, il ne s'en rencontre pas un seul que la science médicale n'explique AUJOURD'HUI par l'unique et simple action des causes naturelles. — *Al giorno d'oggi, unicamente per l'azione delle semplici cause naturali.* (P. 143.)

« La consulte déclare en même temps qu'un fait indubitable résulte pour elle du rapport qu'elle censure, et des renseignements obtenus de plusieurs de ses membres qui examinèrent Gertrude et Clapier aussitôt après leur arrivée dans la ville de Turin. (*Quels renseignements? où, comment, et par qui obtenus?*) Ce fait est que les médecins Vallauri, Forni et Bellingeri ont omis toutes les règles prescrites en pareil cas par la prudence médicale... »

A ce premier cri, — quel homme de bon sens oserait le croire s'il n'avait à notre exemple étudié sur le vif l'esprit des corporations savantes! — à ce premier cri, d'autres consultes italiennes unirent leurs voix, empressées de se mettre à l'unisson avec la consulte générale des États sardes; et, grâce surtout *au nombre* des concertants, le concert de

ces censures devint quelque chose.... De tous les points de l'horizon éclatèrent donc à la fois, sur la tête des trois médecins, les foudres de ces nuées scientifiques. Mais ce que la grondante parole des assaillants attaqua le plus évidemment sous le couvert du nom de ces trois docteurs, ce fut la science et la foi du catholicisme.

La censure, en effet, déchaînait ses froides colères contre la foi chrétienne, c'est-à-dire contre la croyance au surnaturel, énoncée par les trois opinants, dans un rapport dont *la publication* leur était étrangère; rapport remis *à titre d'opinion* à des docteurs ecclésiastiques qui, l'ayant demandé et sachant à qui s'adressait leur demande, jugeaient devoir accorder une certaine confiance à cet avis implicite. Appelés à procéder eux-mêmes et la sonde en main dans les mêmes voies, ces docteurs se gardaient bien d'exiger l'enchaînement didactique des faits et des arguments d'où sortent les conclusions régulières dans les pièces destinées aux épreuves de la publicité. Le coup d'œil de ces hommes était assez exercé pour qu'un travail préparatoire suffît à leurs exigences.

Observons d'ailleurs que nul avertissement préalable de la part de leurs tendres confrères ne met en garde les médecins incriminés contre l'explosion scientifique qui les menace. On ne leur laisse ni les moyens ni le temps de s'expliquer, de se corriger, ou de se compléter. On ne tient point à les trouver armés et prêts pour le combat! Tant s'en faut! On ne paraît tenir qu'à les frapper; ils sont condamnés d'avance (*a priori*) *sans appel*, et par cette raison : c'est que, ce qu'ils énoncent avoir vu, la corporation s'est rendue trop aveugle, trop hallucinée pour le voir. Aussi ne se contente-t-elle point de nier *la vérité* des faits que décrivent les trois docteurs; elle en nie envers et contre tous venants *la possibilité!* O pitié!

Et la consulte agressive se tait sur les documents contradictoires qu'elle prétend opposer aux trois docteurs. Elle tait avec le même entrain de silence le nom de ses membres que ces armes secrètes ont rendus si redoutables. C'est que la silence ne prête guère à la réplique; il est un gage de sécurité; il est à la parole ce que les ténèbres sont au jour.

Non, lorsque la consulte médicale attaque avec le vide de logique *et de science* que nous allons relever *le fait individuel* du rapport, l'œil du juge impartial ne découvre qu'une seule chose, la projet fortement arrêté de saper une croyance générale, celle qui ouvre le monde spirituo-corporel et terrestre à l'action des Esprits sans corps? Lorsque les paupières de la consulte commenceront à se dessiller, que de regrets lui présage une si lourde faute! Et quoi de plus blessant à l'œil que la malicieuse sornette qui, sous forme de conclusion, parade dans les dernières lignes de son *factum*. En voici les termes : « Sur ce fait, ainsi que *sur tous les autres faits analogues*, — *come a tutti gli altri analoghi* — tombe d'aplomb la sentence connue de Riolano : De comédie forte dose, de maladie faible part, et de démon, néant : *Multa ficta, a morbo pauca, nihil a dæmone.* »

Hélas! ont signé, pour la consulte centrale, le président Bonacossa, le secrétaire Pacchiotti. (P. 144, *ibid.*)

Et pourtant, votre splendide expérience vous l'enseigne un peu plus souvent qu'à nous, Messieurs les guérisseurs titulaires du genre humain : il est plus facile de tuer son malade que de tuer une vérité catholique, cette vérité fût-elle le diable!

Que si, d'ailleurs, méconnaissant le démon, vous ignorez la difficulté de le chasser des corps où de cruelles infirmités décèlent sa présence (saint Luc, ch. XIII, ў. 11, *Spi-*

ritus infirmitatis, etc.), la science médicale, dont vous vous constituez les champions, ne l'ignore point. Consultés par nous, en votre présence, vos *confrères des temps anciens et modernes* vont tourner sur ce chapitre, à la confusion de vos yeux hallucinés, leur parole sérieusement doctorale. Que sur vos têtes donc retombe de tout son poids le témoignage invoqué par votre bouche avec un si professoral aplomb!

Laissant derrière nous, et abandonnant à titre de bagage inutile le fait individuel qui concerne cette vigoureuse fille des montagnes, nous nous priverons sans hésiter de l'avantage que nous promet le nom de son rapporteur; et nous répugnerions à nous retrancher dans un document dont, selon les paroles mêmes du Dr Forni, le détail est incomplet. Toute son importance se réduit donc pour nous à celle d'un prélude dont l'utilité capitale est de nous offrir, sur le terrain du surnaturel, le spectacle de l'hallucination de nos docteurs lorsqu'ils s'inspirent de « l'esprit de la science *moderne*, qui se passe du merveilleux ». (*Journal des Débats* du 5 mai 1861.)

Spectacle étrange et renouvelé sans cesse! ...Que si la consulte sarde voit juste et dit vrai, les plus nobles autorités médicales de tous les temps auraient nié l'influence du monde spirituel sur l'organisme humain. Suivons-la donc pas à pas; l'occasion est magnifique, car elle se donne pour champion, de ce moment, le comité d'Albe, tenant à honneur de faire étalage, au grand jour, de sa clairvoyance et de son savoir. Ce groupe d'hommes forts entre en lice et, portant à M. le Dr Forni le premier coup, il jette au vent, pour l'étourdir, les noms retentissants d'Hippocrate, de Mead et de Huën, p. 168, *ibid*. Ce généreux assaut ne vaudra-t-il point aux doctes agresseurs une signalée victoire?

Oh! non; pas le moindre triomphe, et tant s'en faut! car il est de notoriété trop parfaite que si le surnaturel, en fait de maladies et de désordres organiques, fut nié par *quelques-uns* des auteurs hippocratiques, il est largement admis et proclamé *par la majorité de ces maîtres*. Quiconque n'ignore que la série de leurs ouvrages s'étend de l'ère si renommée de Périclès à l'époque exécrable du despotisme des empereurs, jugera sans doute que de cet ensemble se forme, à l'usage des amateurs de l'antiquité, une page assez remarquable et assez longue.

En tous cas, Hippocrate *lui-même* exprime en *toutes lettres*, et dans un passage célèbre de ses Prognostics[1], l'influence de ses dieux, c'est-à-dire, d'après le sens de *la langue et des croyances* de la Grèce, l'influence des Esprits sur l'état morbide du corps humain.

Beaucoup plus tard, le médecin pneumatique Arétée, Grec de naissance, et qui moins étudiait les livres *que la nature* (*Feller. Bibl.*), exprime l'opinion qu'il s'est formée, celle qui régnait et faisait loi de son temps, c'est-à-dire sous la période Néronienne, époque éminemment favorable à ses observations. Ouvrons l'oreille à sa parole : certaines maladies et les folies ou les épilepsies ont pour cause, plus spécialement que d'autres, l'influence des démons, ou des Esprits, sur le corps de l'homme. (P. 147.) Ce langage paraît-il clair?

Mais hâtons-nous de descendre d'Hippocrate, de son école, et d'Arétée, à l'école moderne, à Mead, cette seconde des autorités médicales derrière laquelle se retranche le comité d'Albe. Loin de nous l'idée de soutenir que ce docteur soit vide de mérite, et nous n'ignorons pas que son

[1] Ouvrage incontesté d'Hippocrate : « Debet utique medicus... et si quid divinum in morbis insit, hujus quoque providentiam edissere. » (*Ibid.* Voir texte et citations, p. 147, 172.)

talent le range au nombre des cliniques insignes du siècle dernier. (1673-1754.) Mais nous savons aussi que, foulant aux pieds les règles de la prudence ou de la raison, lorsqu'il se pose en face des maladies où le Merveilleux transpire, il est de la petite église de ceux qui s'essoufflent à le nier en tout et partout. Il est sur ce terrain le chef de file des plus brutaux dénégateurs; et son hallucination l'entraîne jusqu'à traiter de rêves les miracles de l'Évangile. Que dire d'un homme qui se croit sage tout en cédant à *sa manie* de ne voir dans les possédés guéris par le Christ que des épileptiques et *des maniaques?*... Un de ces épileptiques, par exemple, et nous aurons plus d'une fois à le citer, est guéri par Jésus. Le Sauveur chasse dans le corps de deux mille pourceaux les Esprits qui lui torturaient les membres; et, sur-le-champ, tous ces pourceaux de se précipiter dans les flots et de s'y noyer! Quel fluide hallucinant sort donc ici de cet épileptique et submerge instantanément ces plus insubmersibles des animaux? Quelle puissance, et je le demande pour la seconde fois, associe tant d'imagination à tant de lard? Ou, pour mieux dire, l'hallucination s'empare-t-elle ici des deux mille bêtes ou du savant?

M. le Dr Mead, d'ailleurs, ce protestant si plein de vaillance contre les miracles bibliques, admettait en termes formels, non pas l'influence du démon, mais celle *des astres* sur le corps. *Sa raison*, qui se ramasse, se crispe et se hérisse contre l'action des Esprits, l'engage tout allègre et jubilant dans les voies de la superstition, et ne l'éloigne du surnaturel intelligible que pour s'installer dans le surnaturel absurde[1]. Ce nous est donc un bonheur sans mélange que d'abandonner M. le Dr Mead escorté de ses astres fatidiques à MM. du comité d'Albe; et notre attention se détache de cette tête excentrique pour se reporter sur le

[1] De imperio solis, lunæ, etc. *Ibid.*, p. 172.

docteur Antoine de Haën, la troisième des autorités que nous opposent les champions de ce groupe. Mais leur vue ne se sera-t-elle point troublée derechef?

Conseiller aulique et médecin de l'impératrice Marie-Thérèse, le Dr de Haën, mort en 1776, obtint dans la république des lettres le renom de l'un des plus savants et habiles médecins de l'Europe (*Biograph. fill.* H.) Or, dans un chapitre consacré spécialement à l'étude des faux possédés, son traité de l'épilepsie nous offre ce catégorique passage : « Je me livre à l'examen de ces malades d'après *le principe* que les hommes *peuvent être véritablement* obsédés du démon. C'est là ce que mettent hors du plus léger doute des preuves déduites du Nouveau Testament, de l'histoire incontestable de l'Église, et la doctrine des Pères, ainsi que nous le démontre avec la clarté du jour l'illustre président Van Swieten, dans son Traité de l'épilepsie. » (*Ibid.*, p. 173-174.)

Personne n'ignore d'ailleurs que le docte Haën est auteur d'un traité sur la magie (*De Magia*, Vienne, 1774); et que, tout en combattant dans les pages de ce livre l'aveugle crédulité du vulgaire, il y maintient non point uniquement la possibilité, mais la réalité positive de cet art démoniaque. (*Biograph. fill.* H.)

Et le moment ne serait il pas opportun de rappeler au comité d'Albe, — puisque le docte Haën figure au nombre de ses élus, — que *les règles de prudence* dictées par cet illustre médecin à l'endroit des obsédés sont les règles mêmes que se fit un devoir d'observer M. le Dr Forni, contre lequel se hérissent les lignes des consultes? Or, en les adoptant, en les observant avec scrupule, ne se sentait-il point armé du droit de se prononcer dans les termes que nous offre son rapport, sur la réalité de l'obsession de Gertrude Fodrat? (*Ibid.*, p. 176-178.)

C'était, après tout, la plus simple des choses que *cette foi savante* au Merveilleux chez un docteur doué du mérite et des qualités de Haën; foi si contraire aux convictions que proclame et affiche la consulte des États sardes, et foi si naturelle pourtant aux hommes éminents de la science médicale! A peine, en effet, un instant s'est-il écoulé depuis que l'histoire de l'art médical vient de nous dire que, de l'ère de Périclès à celle de Néron et au delà, les écoles hippocratiques avaient expérimentalement admis, à l'exemple de leur chef, l'action des êtres spirituels sur le corps et dans les maladies de l'homme. Et si, lorsque l'antiquité nous a donné cette leçon, nos yeux interrogateurs se tournent vers les médecins des temps modernes, ce sera pour les voir former du faisceau de leurs illustrations réunies une puissante école, où cette identique doctrine de l'influence des Esprits sur les maladies humaines éclate avec la plus vive splendeur d'autorité.

Ayant répondu, dans l'intérêt de la science, à la brusque et improviste attaque de la doctorale consulte, M. le Dr Forni voulut avoir l'obligeance de lui enseigner ce point d'histoire médicale, et travailler au dessillement des yeux de ses membres; il les plaça donc devant une série de noms médicaux favorables à la croyance spiritualiste, et qu'il était facile de rendre sans fin. Mais voulant user de sobriété jusque dans le vrai, ce modeste savant limita le défilé que dirigeait son index au nombre de cinquante illustres docteurs. Il avait eu la sagesse de les choisir dans le cours de diverses époques, et jusqu'à nos jours, parmi les savants de diverses sectes du christianisme.

Quant à nous, entre ceux qui se groupèrent pour former cette pléiade d'illustrations, et pour constater par l'éclat de leur doctrine l'étrange égarement visuel des docteurs hostiles au merveilleux, nous nous contenterons de nommer

ceux qui suivent : 1° André Césalpin. — Philosophe et médecin éminent, Césalpin, après avoir exposé à toutes les Facultés réunies de *la savante ville de Pise* le résultat de ses observations pratiques, conclut en ces termes : — Toutes les maladies humaines *peuvent résulter* du fait des maléfices, c'est-à-dire de l'action des mauvais Esprits. — Omne genus morborum ex maleficiis inferri posse soperius assensum est. (P. 153. *Ib.*)

2° Jean Fernel. — Lumière éclatante et gloire de la médecine française, Fernel n'hésitait point a poser en principe qu'au-dessus de ce monde sensible, nous devons concevoir un autre monde qui le meut et qui le gouverne. Et quant aux maladies dont la cause est surnaturelle, ajoutait-il, elles ont toutes des traits de ressemblance avec celles qui sont dans la nature; mais un de leurs caractères spéciaux est de ne point céder à l'art du médecin. La parole divine est la puissance unique qui les dompte; et, lorsqu'elles s'abattent sur nos corps, le démon qui les engendre ne produit dans sa victime que du trop merveilleux effets. (P. 154. *Fernel en expose plusieurs....*)

Or, nous dit le biographe de Jean Fernel, « nul docteur, entre les modernes, depuis Galien, n'avait mieux écrit sur la nature et la cause des maladies; sa pathologie en fait foi, et Fernel eut la gloire de l'entendre lire de son vivant dans les écoles publiques. » (*Feller* F.)

« Fernel, nous dit M. le Dr Calmeil, Fernel s'est acquis l'immortalité, non-seulement par *ses ouvrages de médecine*, » mais encore par son génie mathématique. Or, Fernel « admet l'action des Esprits malins sur le corps de l'homme. Il croit que les adorateurs du démon peuvent à l'aide d'enchantements, d'invocations, de talismans, attirer les Esprits déchus dans le corps de leur ennemi, et que ces démons y causent des accidents graves. » Il énonce « que

les possédés *ressemblent souvent aux maniaques ordinaires*, mais qu'ils ont *le privilége* de lire dans le passé, et de deviner les choses les plus secrètes !... » (P. 174-175, *De la folie*, Calmeil, v. 1er.)

3° « Ambroise Paré est considéré à juste titre comme le père de la chirurgie française » P. 170. Or, cet homme si soigneux à ne faire marcher le raisonnement qu'au pas de *l'expérience*, nous dit, — et M. le Dr Calmeil encore le répète : — « Les démons se formeot tout subit en ce qui leur plaist... On les voit se transformer en serpents, en crapauds, boncs, loups, taureaux. Ils se transmuent en hommes; et aussi les actions de Satan sont surnaturelles, incompréhensibles, passant l'esprit humain; et n'en peut-on rendre raison non plus que de l'aimant qui attire le fer et fait tourner l'aiguille. Ceux qui sont possédés parlent par le ventre[1], font trembler la terre, tonner, soulèvent en l'air un château et le remettent en sa place; » mais disons plutôt que ces malheureux, si redoutables quelquefois par leur action malfaisante sur nos corps, semblent produire la plupart de ces phénomènes par les hallucinations merveilleuses auxquelles il leur est facile d'assujettir nos sens. Disons que leur art principal consiste à « fasciner les yeux ». P. 177, chap. VII. Ainsi s'expliquent tant de phénomènes que l'ignorance ou le parti pris ne sait attribuer qu'à l'hallucination naturelle.

4° Fortunat Fidèle fut le père de la médecine légale, et le second chapitre du grand ouvrage qu'il consacre à ce sujet nous dit : « J'ai la pleine conviction que certaines maladies, parfaitement distinctes des autres, ont pour cause l'action des démons. Le merveilleux y est évident, et elles

[1] Ventriloque démoniaque des engastri-muthoï pythoniques, — font trembler la terre : voir ci-dessus, Rome, manuscrit Spada : *Il suol tentennava*, — fait tonner : voir Bulles ou extrav. des papes, citées dans nos ouvrages, etc., etc.

se jouent de toutes les puissances de la nature. Ceux qui en ressentent les atteintes vomiront, par exemple, des pierres, des coques d'œufs, des aiguilles, des pelotons de laine, ou tout objet étranger à l'alimentation, et sans jamais avoir avalé rien de semblable. Ils parleront grec ou latin.... ils annonceront l'avenir et se livreront à des dissertations sur des sciences dont les premiers éléments leur sont inconnus. J'ai vu, de mes yeux, un de ces démoniaques se gonfler en un instant le cou d'une manière effrayante, et, ce même cou reprendre au bout d'un instant ses proportions régulières. Mais disons d'un mot que ces maladies ont des caractères auxquels il est facile de les reconnaître[1].... »

5° Paul Zacchias. — Zacchias, ce grand maître, traite de l'obsession et des tortures corporelles dont le démon est l'auteur. Il réfute les raisons de ceux qui nient l'influence de ces Esprits sur le corps humain. Se rangeant à l'opinion d'Hippocrate et de Platon, il confirme l'autorité des plus éminents médecins, tels que Settala, Bustamantino, Condrochi, et s'en rapporte, sur les moyens de reconnaître ces maladies, aux traités de Césalpin, de Fortunat Fidèle et de quelques autres docteurs[2]. (P. 158-159.) Or, les écrits de ce savant médecin se distinguent par une érudition si vaste, un jugement si sûr, une solidité si remarquable, qu'ils furent tenus pour l'une des perles précieuses du théologien s'adonnant à l'étude des cas de conscience. (*Fell.* Z.)

6° Frédéric Hoffmann. — Éminent praticien et professeur à l'Université de Halle, Hoffmann se range par son mérite et sa science au nombre des meilleurs auteurs de médecine (*Fel.* H.); et, dans son traité de la puissance *des dé-*

[1] Qua ratione qui a dæmonibus oppressi sunt, aut a maleficiis detinentur, a cæteris ægrotantibus internosci valeant. — *De relationibus medicorum*, l. II, c. 2, p. 157, 158. Panormi, 1662.

[2] Lire ses questions médico-légales *De dæmoniacis*, *fanaticis*, etc., l. II, t. I, q. 18, p. 158, 159. — Venet. 1747.

mons sur les corps, ce savant retrace quelques-uns des caractères qui permettent de discerner sans crainte d'erreur les maladies démoniaques. D'après sa doctrine, ni les cris, ni les convulsions, ni les contorsions du plus effrayant aspect, ne suffisent au diagnostic de ces maux étranges. Hoffmann veut qu'on y ajoute *la manie* des blasphèmes et des obscénités, la connaissance et la manifestation de choses secrètes, ou de celles qui se passent à d'énormes distances; l'usage facile de langues étrangères jusqu'alors ignorées, le développement de forces supérieures à celles de la nature humaine; le vomissement, l'éjection par le nez, les oreilles, la bouche, les conduits urinaires.... de substances aussi réfractaires à l'assimilation que le crin, que le bois, la cire, le verre, les clous, les aiguilles.... Tels sont quelques-uns des signes que note ce savant, et sur lesquels il a soin de s'étendre[1].

Nous signalerons enfin, les Van Helmont, les Storch, les Van Swieten, les Kerner[2], sans épuiser, et à beaucoup près, les noms des cinquante médecins que nous a cités M. le Dr Forni; mais sans vouloir non plus borner nos ressources à cette liste, car aucune raison ne nous limite à ces docteurs. Libre donc à nous, libre à tout autre investigateur de

[1] La *Mystique de Gorres*, ouvrage dont le P. Ventura nous a signalé les dangereuses erreurs, décrit une multitude de ces phénomènes, accomplis en dehors de toute possibilité de supercherie et sous les yeux les plus exercés. Aucune explication ne peut en rendre compte, si ce n'est l'habileté prestidigitatrice des Esprits, et leur art à nous rendre jouets d'illusions. Les plus habiles prestidigitateurs ont reconnu l'absence complète de l'art humain dans un grand nombre de ces cas, et rejeter sur ce point leur témoignage, lorsqu'il s'ajoute à celui de savants de tout ordre, ce ne serait plus agir avec discernement, ce serait tomber dans l'hallucination morale, et procéder avec une absence complète de critique et de bon sens.

[2] Justin Kerner, *Histoire des obsédés de ces derniers temps*, avec notes de L. A. Eschenmayer. Carlsruhe, 1835. — Voir, d'autre part, les Archives sur les observations de la vie magnétique depuis l'an 1840, sous la direction du Dr Horner.

produire en ligne les savants dont la compétence est irrécusable et décisive, contre les praticiens dont les yeux faussés et malades voient dans les grands maîtres de la science médicale les patrons mêmes de l'incrédulité. L'Église compte parmi ces hommes éminents un nombre assez grand d'adversaires; mais ces précieux antagonistes reconnaissent avec nous l'action des Esprits sur les corps. L'Amérique, plongée presque tout entière dans l'hérésie à mille faces de son protestantisme, a professé la même foi par la bouche de ses principales illustrations scientifiques et sociales; et telle est encore la doctrine que, d'un bout à l'autre de la Grande-Bretagne et de l'Europe, font retentir des hommes dont le nom seul est une autorité du pole sud au pôle nord du monde savant [1].

Mais de tant d'hommes et de si hauts témoignages diamétralement contraires à leur affirmation, les consultes prémontaises, à ce qu'il paraît, n'ont rien vu, rien entendu! Toute parole, tout fait qui les a frappées les a trompées. Quel nuage hallucinateur séjourne donc devant leurs yeux, et quel Esprit de surdité s'est interné dans leurs oreilles!... Pénétré de cette désolante infirmité de l'intelligence, qui réagit si maladivement sur les yeux et les sens des docteurs dont la plume le condamne et l'exécute, M. le Dr Form s'écrie donc avec une parfaite justesse d'idées et de sentiments :

Oh! comment ne point me tourner avec humilité et affection vers mes confrères, vers ceux avec qui je partage le soin de l'humanité souffrante? Comment ne les point supplier *d'ouvrir les yeux*, de voir que *l'essence de toute force est spirituelle*, de reconnaître qu'à l'esprit seul est donné l'empire sur le corps; de se convaincre qu'il est véri-

[1] Voir la liste de ces savants anglais, allemands, italiens, français, etc., dans les catalogues d'ouvrages modernes sur les sujets qui touchent au magnétisme, au spiritisme, à la magie, etc..., et dans la collection du journal américain *The spiritual telegraph*, etc.

tablement temps pour la médecine de se relever à un degré supérieur et de sortir de l'état où elle végète, pour avoir commis la faute de nier la puissance et l'action de la nature spirituelle?

Que mes confrères, que les maîtres de la science me permettent de déplorer devant eux l'abaissement où les notions spéculatives et pratiques de la spiritualité sont tombées au milieu des docteurs de nos Facultés. Hé quoi! dix-sept siècles de christianisme pour aboutir à une médecine plongée dans la matière, *moins élevée que celle du paganisme*, et toute *vétérinaire*, c'est-à-dire n'envisageant dans l'homme que la bête, et ne procédant avec la personne humaine que comme s'il n'existait rien en elle au delà de ce qui tombe sous les sens[1]!

Peut-être quelques médecins philosophes daigneront-ils au moins méditer ce mot du célèbre Kant, le philosophe de la raison pure, déiste, recteur de l'Université et membre de l'Académie de Berlin : « On en viendra un jour à démontrer que l'âme humaine vit dans une communauté étroite avec les natures immatérielles du monde des Esprits; *que ce monde agit sur le nôtre* et lui communique des impressions profondes, dont l'homme n'a pas conscience aussi longtemps que tout va bien chez lui. » (*Kant, Traumen eines Geistersehers*, p. 134; — *Forni*, 43. *Ib.*)

Mais à quoi bon opposer les plus magistrales autorités à ceux qui, les réveillant contre eux-mêmes à l'exemple de nos docteurs de la consulte sarde, et pour les pousser dans les bras de leurs adversaires, restent aussi misérablement hallucinés devant la lumière des faits et des doctrines que les habitants de Sodome en face de la porte de Loth, à tâ-

[1] Je rends, j'interprète et j'étends ici la page 180, etc., qui s'adresse à un grand nombre de docteurs modernes, honneur à ceux qui tournent le dos à cette ligne ténébreuse...

quelle ils se heurtent tour à tour, chacun d'eux continuant à la chercher, tandis qu'ils la touchent de l'œil et la caressent de la main ! (*Genèse*, ch. XIX.) Nos paroles sauraient-elles les guérir ? Non ; Dieu seul *fait* de ces miracles.... mais il permet quelquefois que l'homme les prepare.

Que si la moindre *erreur*, fâcheuse ou pénible pour ces docteurs, que je serais heureux de guérir, s'était échappée au s'échappait de ma plume, nul empressement n'égalerait le mien à la reconnaître...

CHAPITRE NEUVIÈME.

Les docteurs de nos Facultés et le magnétisme. — Un Turc et Eugène de Savoie. — Cazotte, le fameux dîner, et une suite. — Charles XI de Suède et le ballot. — Hallucinés académiques.

Nous voici changeant de pays, quoique sans changer de sujet, ce qui nous conduit brusquement à rappeler que, si MM. les docteurs piémontais ont l'hallucination facile et maussade, les hallucinations qui troublèrent les sens de nos propres Facultés ne furent souvent ni moins étranges ni d'un plus aimable ou gracieux caractère. L'un des faits qui motivent ce langage, et forcent notre plume à se baisser ainsi que se baisse et se met en arrêt la lance lorsqu'elle s'apprête à frapper, appartient à l'histoire. Nous ne l'aidons, et pour un rapide instant, à sortir de la poussière, que parce que tel est le vœu de circonstances qui lui rendent vie nouvelle et actualité. Ce fait est le prodigieux égarement de vue de MM. les académiciens de la Faculté parisienne le jour où le public impatient attendait l'arrêt de ce docte corps touchant les phénomènes attribués au Protéiforme inconnu qui, ramené soudainement au jour par Mesmer, réapparaissait sous le nom de magnétisme.

L'inconnu... mais disons plutôt la séduisante et inquiétante puissance qu'il s'agissait d'étudier, portait et faisait

voyager les regards de l'homme à des distances que, dans son état naturel, la vue ne saurait franchir. Grâce à son aide merveilleuse, les corps de la densité la plus mate semblaient acquérir, devant ces mêmes regards, la limpidité du cristal. Et, mieux encore, elle dessillait, en présence des ténèbres vaincues de l'avenir, les yeux les moins clairvoyants devenus des yeux de prophète....

Nous rapporterons quelques-uns de ces phénomènes de lucidité si contraires à l'ordre normal des fonctions humaines, et que, plus que jamais aujourd'hui, le magnétisme revendique. D'un trait de plume, nous dirons ensuite de quelle sorte nos docteurs, frappés dans le nerf optique d'une perturbation désolante et affectant de jeter sur ces merveilles les froids dédains de leurs négations, les couvrirent un peu plus tard de l'un de ces mots vagues et bizarres dont le propre est à la fois de ne rien dire et de paraître exprimer tout un ordre d'idées. Mais ce qui devra surtout attirer notre attention, c'est qu'à leur parole l'œil du vulgaire, et nous pourrions presque dire l'œil du public, se troubla, s'hallucina, de même que venait de se troubler et de s'halluciner l'œil de ceux auxquels ce public demandait humblement la lumière!...

Hâtons-nous donc, avant qu'une seule réflexion s'échappe de nos lèvres, de soumettre à l'examen du lecteur cette puissance *en action*. Et le magnétisme, selon la parole de ses grands maîtres et de quelques-uns de ses plus illustres antagonistes, représentant aujourd'hui la magie (*voir plus bas et ailleurs*), les exemples que nous jugeons opportun de choisir devront être d'un ordre élevé, transcendant. Nos préférences seront acquises, pour le moment, à ceux que la voix publique désigne sous le nom de vues à distance et de seconde vue, c'est-à-dire de vues magnétiques.

Nous lisons dans les histoires d'Eugène de Savoie qu'un Turc languissait dans les prisons le jour où ce prince, livrant

sous les murs de Belgrade (16 août 1717) une colossale bataille, taillait en pièces les troupes du sultan. La guerre avait jusque-là couronné de ses plus signalées faveurs l'étendard du croissant, et la victoire, comme engagée par ces entraînantes prémisses, semblait devoir se déclarer rapide et complète contre l'armée du prince Eugène. Tout à coup cependant le Turc captif s'agite, se débat, sanglote : Oh! supplice! oh! prophétie! Voyez, voyez ces intrépides soldats combattre, s'acharner, succomber! Tant de valeur, et rien que mort, défaite, confusion!... Un immense espace séparait ce Voyant du champ de carnage, et cependant de nombreux témoins l'entendaient décrire avec minutie les vicissitudes de la journée [1].

Mais plus étonnante encore est la vue prophétique, la seconde vue, et l'un des faits les plus connus de ce genre étant, par cette raison, l'un des mieux étudiés, nous nous faisons un devoir de le redire dans la magnifique ampleur de ses détails. La précision en est unique; quiconque les a parcourus aime à les relire, et, dans le solide et brillant tissu de ce merveilleux, l'œil qui n'est point hébété se rend un compte facile de la puissance qui opère. Nous ajouterons au nom de Cazotte, sous lequel il émut le monde entier, nos de ces particularités inédites qui sont rarement inutiles à l'intelligence des questions où elles se mêlent [2].

[1] Forni, p. 70, *ibid.* Plusieurs descriptions exactes de choses lointaines se passèrent également sous mes yeux...

[2] Faisons observer que les Esprits peuvent nous tenir un langage sourd et intérieur, que nous confondons quelquefois avec notre propre pensée! Les Esprits, remplis de la science du présent et du passé, conjecturent avec une angélique sagacité, présagent et nous annoncent presque à coup sûr certains événements futurs. Pour quiconque sait la supériorité de leur nature, ce phénomène est conforme à l'ordre des choses. Mais *lire l'avenir* et le prophétiser mot à mot, voilà qui ne leur est possible que par exception, et par une permission tout expresse de Dieu. L'avenir est la pensée, la volonté de Dieu, nul esprit ne peut le connaître par sa propre puissance. — Voir la *Magie au dix-neuvième siècle,* ch. XII, sur la pénétration de la pensée, etc.

Laharpe sera le narrateur de ce drame; mais, pour ma part, je pourrais au besoin confirmer l'ensemble de cette narration posthume par le rappel de mes propres souvenirs, émanés d'une source de traditions fort vives, car je puisai chez les descendants mêmes de Cazotte. Je ne supprime, par amour pour la brièveté, que fort peu de choses à ce récit, où nous pouvons défier les gens sages de ne point puiser une éternelle leçon!

Un jour... — il me semble que c'est hier, et c'était cependant au commencement de 1786, — nous étions à table chez un de nos confrères à l'Académie, grand seigneur et homme d'esprit. La compagnie était nombreuse et de tout état : gens de cour, gens de robe, gens de lettres, académiciens, etc.; on avait fait grande chère, comme de coutume. Au dessert, les vins de Malvoisie et de Constance ajoutaient à la gaîté de la bonne compagnie cette sorte de liberté qui n'en gardait pas toujours le ton; Chamfort nous avait lu de ses contes impies et libertins... de là un déluge de plaisanteries sur la religion. L'un citait une tirade de la *Pucelle*, l'autre rappelait ces vers philosophiques de Diderot :

Et des boyaux du dernier prêtre
Serrez le cou du dernier roi

On se répand en admiration sur la révolution qu'avait faite Voltaire, et l'on convient que c'est là le premier titre de sa gloire. « Il a donné le ton à son siècle, et s'est fait lire dans l'antichambre comme dans le salon. » Un des convives nous raconta, en pouffant de rire, que son coiffeur lui avait dit, tout en le poudrant : « *Voyez-vous, monsieur, quoique je ne sois qu'un misérable carabin, je n'ai pas plus de religion qu'un autre!* » On conclut que la révolution ne tardera pas à se consommer, qu'il faut absolument que la superstition et le fanatisme fassent place à la philosophie, et l'on en est à calculer la probabilité de l'époque et quels

seront ceux de la société qui verront *le règne de la raison*. Les plus vieux se plaignent de ne pouvoir s'en flatter... On félicitait surtout l'Académie d'avoir préparé *le grand œuvre* et d'avoir été le chef-lieu, le centre, le mobile de la liberté de penser.

Un seul des convives n'avait point pris part à toute la joie de cette conversation.... c'était Cazotte, homme aimable et original, mais malheureusement infatué des rêveries des illuminés. Il prend la parole et : « Messieurs, dit-il, *soyez satisfaits*, vous verrez tous cette grande et sublime révolution que vous désirez tant. Vous savez que je suis un prophète; je vous le répète, *vous la verrez*. » On lui répond par le refrain si connu : ***Faut pas être sorcier pour ça.*** « Soit; mais peut-être faut-il l'être un peu plus pour ce qui me reste à vous dire. Savez-vous ce qui arrivera de cette révolution? ce qui en arrivera pour vous tous, tant que vous êtes ici? et ce qui en sera la conséquence bien reconnue? — Ah! voyons, dit Condorcet avec son air et son rire sournois et niais; un philosophe n'est pas fâché de rencontrer un prophète. — Vous, monsieur de Condorcet, vous expirerez étendu sur le pavé d'un cachot; vous mourrez du poison que le *bonheur de ce temps-là* vous forcera de porter toujours sur vous. »

Grand étonnement d'abord; mais on se rappelle que *le bon Cazotte est sujet à rêver tout éveillé.*

« Mais quel diable vous a mis dans la tête ce cachot et ce poison? Qu'est-ce que tout cela peut avoir de commun avec la philosophie et le règne de la raison? — C'est précisément ce que je vous dis; c'est au nom de la philosophie, de l'humanité, de la liberté; c'est sous le règne de la raison qu'il vous arrivera de finir ainsi. Et ce sera *le règne de la Raison*, car alors elle aura des temples, et même il n'y aura plus dans toute la France, en ce temps-là, que des temples

de la Raison. — Par ma foi! dit Chamfort, vous ne serez pas un des prêtres de ces temps-là. — Je l'espère; mais, vous, monsieur de Chamfort, qui en serez un, et très-digne de l'être, vous vous couperez les veines de vingt-deux coups de rasoir, et pourtant vous n'en mourrez que quelques mois après. » On se regarde et on rit encore.

« Vous, monsieur Vicq-d'Azyr, vous ne vous ouvrirez pas les veines vous-même, mais vous vous les ferez ouvrir six fois dans un jour au milieu d'un accès de goutte, pour être plus sûr de votre fait, et vous mourrez dans la nuit. Vous, monsieur de Nicolaï, vous mourrez sur l'échafaud; vous, monsieur Bailly, sur l'échafaud; vous, monsieur de Malesherbes, sur l'échafaud. — Oh! Dieu soit béni! dit Roucher, il paraît que monsieur n'en veut qu'à l'Académie.... — Vous, vous mourrez aussi sur l'échafaud. — Oh! c'est une gageure : il a juré de tout exterminer. — Non, ce n'est pas moi qui l'ai juré. — Mais nous serons donc subjugués par les Turcs et les Tartares? — Point du tout; vous serez gouvernés par la seule philosophie, par la seule raison. Ceux qui vous traiteront ainsi *seront tous des philosophes*, auront à tout moment dans la bouche les mêmes phrases que vous débitez depuis une heure, répéteront toutes vos maximes, citeront tout comme vous les vers de Diderot et de la *Pucelle*. »

On se disait à l'oreille : « Vous voyez bien qu'il est fou! car il gardait toujours le plus grand sérieux. Est-ce que vous ne voyez pas qu'il plaisante, et vous savez qu'il entre toujours du merveilleux dans ses plaisanteries. — Oui, répondit Chamfort, mais son merveilleux n'est pas gai; il est trop patibulaire. Et quand tout cela arrivera-t-il? — Six ans ne se passeront pas que tout ce que je vous dis ne soit accompli. — Voilà bien des miracles, — et cette fois c'était moi-même qui parlais. — Et vous ne m'y mettez pour rien? dit Laharpe. — Vous y serez pour un miracle tout au moins

aussi extraordinaire : vous serez alors chrétien! » Grandes exclamations. « Ah! reprit Chamfort, je suis rassuré; si nous ne devons périr que quand Laharpe sera chrétien; nous sommes immortels. — Pour ça, dit alors madame la duchesse ..X..., nous sommes bien heureuses, nous autres femmes de n'être pour rien dans les révolutions; quand je dis pour rien, ce n'est pas que nous ne nous en mêlions toujours un peu; mais il est reçu que l'on ne s'en prend pas à nous, et notre sexe.... — Votre sexe, mesdames, ne vous en défendra pas *cette fois;* et vous aurez beau ne vous mêler de rien, vous serez traitées tout comme les hommes, sans aucune différence quelconque. — Mais, qu'est-ce que vous nous dites donc là, monsieur Cazotte? C'est la fin du monde que vous nous prêchez. — Je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est que vous, madame la duchesse, vous serez conduite à l'échafaud, — vous, et d'autres dames avec vous, — dans la charrette du bourreau et les mains liées derrière le dos. — Ah! j'espère que, dans ce cas-là, j'aurai du moins un carrosse drapé de noir. — Non, madame; de plus grandes dames que vous iront comme vous en charrette et les mains liées comme vous. »

De plus grandes dames encore? — Ici se fit un mouvement très-sensible dans toute la compagnie, et la figure du maître se rembrunit, on commençait à trouver que la plaisanterie était forte. Madame . X..., pour dissiper le nuage, n'insista pas sur cette réponse, et se contenta de dire du ton le plus léger : « *Vous verrez qu'il ne me laissera pas seulement un confesseur.* — Non, madame, vous n'en aurez pas; ni vous, ni personne. Le dernier supplicié qui en aura un, par grâce, sera.... » Il s'arrêta un moment. « Eh bien, quel est donc l'heureux mortel qui aura cette prérogative? — C'est la seule qui lui restera; et ce sera le Roi de France! »

Le maître de la maison se leva brusquement, et tout le monde avec lui. Il alla vers M. de Cazotte, et lui dit avec un ton pénétré : « Mon cher monsieur Cazotte, c'est assez faire durer cette facétie lugubre. Vous la poussez trop loin, et jusqu'à compromettre la société ou vous êtes vous-même. » — Cazotte ne répondit rien, et se disposait à se retirer, quand madame ..X..., qui voulait toujours éviter le sérieux et ramener la gaieté, s'avança vers lui. « Monsieur le prophète, qui nous dites à tous notre bonne aventure, vous ne dites rien de la vôtre. » Il fut quelque temps en silence, et les yeux baissés. « Madame, avez-vous lu le siége de Jérusalem, dans Josèphe? — Oh, sans doute!... — Eh bien, pendant ce siége un homme fit sept jours de suite le tour des remparts, criant incessamment d'une voix sinistre et tonnante : *Malheur à Jérusalem!* et le septième jour il cria : *Malheur à Jérusalem! malheur à moi-même!* et, dans ce moment, une pièce énorme lancée par les machines ennemies l'atteignit et le mit en pièces... » Puis M. Cazotte fit la révérence et sortit.

Mais quel était chez ce philosophe l'origine de cette puissance visuelle, de cette *vue magnétique* ou de ce *Voyantisme?* car un seul et même principe donne naissance à ces sortes de vue[1].

Un personnage, et des plus profondément versés que je sache dans les choses et les hommes de l'art occulte, me raconta ce qui suit ; Cazotte, ayant publié son léger roman de Magie, reçut un jour une visite. « Oh! monsieur, lui dit son visiteur inconnu, dans vos pages en apparence frivoles, vous avez parlé de choses d'une haute gravité! Vous les connaissez donc à fond? — Mais que voulez-vous dire? j'ai voulu faire un roman de magie, j'ai lu quelques grimoires, et voilà

[1] Voir la *Magie au dix-neuvième siècle*, ch. xv, étude sur le Voyantisme, le vampirisme fluidique, et ch. xvi, la prison de Weinsberg.

tout... — Est-ce possible ? Non; vous le prenez sur le ton plaisant ? — Plaisant ? Oh ! pour le coup c'est-vous même qui plaisantez. Voyons, viendriez-vous, dans ce tête-à-tête, me dire qu'il y a là quelque chose de sérieux, de réel ? — Très-positivement, monsieur, et libre à vous, libre penseur, de vous en convaincre par un essai... »

Cazotte en prit aisément son parti, et bientôt il se fit initier; aussi Laharpe nous le peignait-il tout à l'heure par cette phrase : Homme aimable et originel, mais malheureusement infatué des rêveries des illuminés. — Et quel est le nom de son visiteur ? — C'était Martinez. — Quiconque sait suivre l'enchaînement de la cause à l'effet peut se donner une explication facile de ce don de vue magnétique qui, depuis cette époque, le poursuivit !

Quiconque, en apprenant la vie, apprit à connaître l'utilité, la nécessité des exemples, et sait de quel jour ils éclairent les questions difficiles et sérieuses, nous pardonnera de ne point nous limiter à Cazotte. Une plume exquise a tracé les détails du récit dont nous allons offrir la substance, et qui porte pour dernier mot la signature d'un académicien aussi connu dans le monde des lettres par la grâce de son esprit que par le froid scepticisme de sa pensée.

« On se moque des visions et des apparitions *surnaturelles*, dit M. P. Mérimée ; quelques-unes cependant sont si bien attestées que, si l'on refusait d'y croire, on serait obligé, *pour être conséquent*, de rejeter en masse toutes les preuves historiques. Un procès-verbal en bonne forme, revêtu des signatures de quatre témoins dignes de foi, voilà ce qui garantit l'authenticité du fait que je vais raconter. J'ajouterai que la prédiction en était connue et citée, bien longtemps avant que des événements arrivés de nos jours aient paru l'accomplir.

» Charles XI, père de Charles XII, était l'un des mo-

narques les plus despotiques, mais l'un des plus sages qu'ait eus la Suède. C'était d'ailleurs un homme éclairé, brave, fort attaché à la religion luthérienne; d'un caractère inflexible, froid, positif, entièrement dépourvu d'imagination.

» Vers la fin d'une soirée d'automne, il était assis, en robe de chambre et en pantoufles, dans son cabinet, au palais de Stockholm Auprès de lui se tenaient son chambellan, le comte de Brahé, et le médecin Baumgarten, qui, « soit dit en passant, tranchait de l'esprit fort, et voulait que l'on doutât de tout, excepté de la médecine!... » — Qui pousse aussi loin la crédulité que les incrédules?...

» ... La soirée s'étant quelque peu prolongée, Charles se levant s'arrêta devant les fenêtres de la salle des États qui semblaient en ce moment éclairées d'une vive lumière. Était-ce un incendie? — Non; tout annonçait plutôt une illumination d'apparat.... On s'étonne, on se dispose aux enquêtes : « Arrêtez! je veux aller moi-même dans cette salle! » dit le roi....

» On le vit pâlir; et, pourtant il sortit d'un pas ferme. Le chambellan et le médecin le suivirent. Le concierge, réveillé, s'habilla fort à la hâte et joignit le roi avec son trousseau de clefs.

» Le roi entra; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il vit les murs entièrement tendus de noir! « Qui a donné l'ordre de faire tendre ainsi cette salle? — Sire, personne, que je sache, répondit le concierge Et la dernière fois que j'ai fait balayer la galerie, elle était lambrissée de chêne, comme toujours. Ces tentures-là ne viennent pas du garde-meuble de Votre Majesté — N'allez pas plus loin, Sire; sur mon âme! il y a de la sorcellerie là dedans. A cette heure,... et depuis la mort de la reine, votre gracieuse épouse,... on dit qu'elle se promène dans cette galerie.... Que Dieu nous protége!

» Arrêtez, Sire, s'écriait le comte de son côté. N'entendez-vous pas ce bruit étrange, qui part de la salle des états?

» Sire, disait Baumgarten, permettez du moins que j'aille chercher une vingtaine de vos trabans. — Entrons! dit le roi d'une voix ferme; et avant que sa suite eût pu l'en empêcher, il était entré dans la grande salle, en prononçant ces mots : « Avec l'aide de Dieu. » Ses trois acolytes entrèrent avec lui.

» La grande salle était éclairée par une infinité de flambeaux. Une tenture noire avait remplacé l'antique tapisserie à personnages. Une assemblée immense couvrait les bancs, et les quatre ordres de l'État siégeaient chacun à son rang. Tous étaient habillés de noir, et cette multitude de faces humaines, qui paraissaient lumineuses sur un fond sombre, éblouissaient tellement, les yeux que, des quatre témoins de cette scène extraordinaire, aucun ne put trouver dans cette foule une figure connue. Mais en portant leurs regards vers le trône, ils virent un cadavre sanglant, revêtu des insignes de la royauté; à sa droite, un enfant, la couronne en tête; à sa gauche, un homme âgé, ou plutôt un autre fantôme, revêtu du manteau de cérémonie que portaient les anciens administrateurs de la Suède, avant que Wasa en eût fait un royaume. En face du trône, plusieurs personnages portant de longues robes noires, et qui paraissaient être des juges, siégeaient devant une table couverte de grands in folio et de parchemins. Entre le trône et la salle, il y avait un billot....

» Le roi et les siens n'entendirent d'abord qu'un murmure confus; puis, le plus âgé des juges se leva et frappa trois fois sur un in-folio ouvert devant lui. Il se fit un profond silence. Quelques jeunes gens de bonne mine, habillés richement et les mains liées derrière le dos, entrèrent alors

dans la salle. Ils marchaient la tête haute, et, derrière eux, un homme robuste tenait le bout des cordes. Celui qui marchait le premier s'arrêta devant le billot; et, en même temps, le cadavre parut trembler d'un mouvement convulsif; un sang frais et vermeil coula des blessures. Le jeune homme s'agenouilla, tendit la tête; la hache brilla dans l'air, et retomba aussitôt avec bruit. Un ruisseau de sang jaillit jusque sur l'estrade, et la tête, bondissant plusieurs fois, roula jusqu'aux pieds de Charles, *qu'elle teignit de sang*.

» Jusqu'à ce moment, la surprise l'avait rendu muet; mais à ce spectacle horrible, s'adressant à la figure revêtue du manteau d'administrateur, il prononça hardiment la formule bien connue : « *Si tu es de Dieu, parle; si tu es de* » *l'autre, laisse-nous en paix.* »

« *Charles roi!* ce sang ne coulera pas sous ton règne,… » reprit le fantôme; mais cinq règnes après. Malheur! mal-» heur au sang de Wasa! »

» Alors, les formes des nombreux personnages de cette assemblée commencèrent à devenir moins nettes, et ne semblaient déjà plus que des ombres colorées; bientôt elles disparurent tout à fait; les flambeaux fantastiques s'éteignirent, et ceux de Charles et de sa suite n'éclairèrent plus que *les vieilles tapisseries*.... Tous furent d'accord sur la durée de l'apparition, qu'ils jugèrent avoir été d'environ dix minutes. Tout avait disparu avec les fantômes; seulement, la pantoufle de Charles conserva une tache rouge.

» Rentré dans son cabinet, le roi fit écrire la relation de ce qu'il avait vu, la fit signer par ses compagnons et la signa lui-même. Elle existe encore; et, jusqu'à présent, personne ne s'est avisé d'élever des doutes sur son authenticité. La fin en est remarquable : « Et si ce que je viens de relater, dit le roi, n'est pas l'exacte vérité, je renonce à tout espoir d'une meilleure vie.... »

Maintenant, si l'on se rappelle la mort de Gustave III, et le jugement d'Ankarstroem, son assassin, on trouvera plus d'un rapport entre cet événement et les circonstances de cette singulière prophétie. Le jeune homme décapité en présence des états aurait désigné Ankarstroem. Le cadavre couronné serait Gustave III. L'enfant, son fils et son successeur Gustave-Adolphe IV. Le vieillard enfin, serait le duc de Sudermanie, oncle de Gustave IV, qui fut régent du royaume, puis enfin roi, après la déposition de son neveu. »

(P. Mérimée, de l'Académie, *Revue de Paris*, v. 4, 1829, p. 255, *extraits*.)

A la suite de ces trois exemples, où le phénomène de la vue magnétique, — qu'elle soit artificielle ou spontanée, — s'élève à sa plus haute puissance, contentons-nous d'offrir, à titre de document récapitulatif, une énumération que nous devons *aux yeux* et à la plume de M. l'abbé Lecanu, vicaire de l'une des paroisses de Paris. Des faits semblables à la plupart de ceux qui sont énoncés dans cette page me sont familiers, et je pourrais au besoin les appuyer de mon propre témoignage.

« Nous avons vu un magnétisé nous dire l'heure à une montre qu'on lui posait sur la nuque, lire une lettre pliée, cachetée, et placée sous plusieurs enveloppes, en l'approchant de son épigastre; nous l'avons vu lire dans un livre fermé, à la page et à l'alinéa indiqués, rien qu'en posant la main sur la couverture; nous l'avons entendu dire l'âge, le nom et toutes les qualités accidentelles d'une personne absente et inconnue, en froissant une mèche de ses cheveux : compter l'argent et les objets renfermés dans un meuble dont on lui présentait la clef, lire le nom d'une rue et d'un numéro indiqués à cent lieues de distance; décrire par le menu un appartement dans lequel il n'était jamais

entré ; reproduire à la plume des caractères grecs enfermés dans la boîte d'une montre, répondre aux pensées de quelques spectateurs qui cherchaient à l'égarer en pensant des choses différentes de la vérité ; et nous avons été saisis d'admiration, en présence de telles et de si concluantes expériences[1]. »

Que dire donc de ces merveilles et de tant d'autres qu'il nous serait facile de citer à titre d'exemples? Une de nos sciences profanes pourrait-elle nous aider à découvrir dans les ressources accumulées de notre nature la clef de ces phénomènes? Non! nullement. (*Voir la magie au dix-neuvième siècle*, ch. XII, etc.) Mais, dans le giron même de ce corps doctoral qui nous donne le triste spectacle de ses hallucinations négatives, le nombre est énorme de ceux qui, déclarant une guerre implacable au merveilleux, se bercent du fol espoir d'arracher des entrailles mêmes et des forces vitales de l'homme, la solution de ce magique problème. A l'aspect de chacun de ces faits, nous les entendons, depuis quelque temps, se récrier à l'envi : Mais, en vérité, quoi de plus simple ! Il n'y a là que du magnétisme!

A merveille! Mais à ces hommes qui mêlent quelquefois aux ridicules étrangetés de leur hallucination des trésors de science, et dont le mal caractéristique est, lorsqu'ils regardent du côté du surnaturel, ou de ne rien voir, ou de ne découvrir que la simple et invariable physionomie de la nature, nous nous contenterons de poser cette question : — Qu'est-ce donc, s'il vous plaît, que le magnétisme?... Dans la bouche d'un homme avec lequel il faut compter, cette question devient sérieuse et embarrassante[2].

[1] *Histoire de Satan*, Paris, 1861, p. 439, 440, par M. l'abbé Lecanu, docteur en théologie, membre de plusieurs sociétés savantes, livre curieux, mais qui, malheureusement, n'est point irréprochable. Que l'on nous pardonne de le dire.

[2] Dans mon livre la *Magie au dix-neuvième siècle*, ses agents, ses

Qu'il nous soit permis de le rappeler, le magnétisme est, d'abord, ce que niaient et tenaient pour néant, hier encore, les nombreuses écoles hostiles à toute idée de surnaturel. Et, dans ce groupe brillaient la plupart des docteurs de nos facultés, dont le si grand nombre veut, à l'exemple de Baumgarten, le brave médecin de Sa Majesté suédoise Charles XI, que, dans le domaine de la pensée, l'homme de bon sens a doute de tout, excepté de la médecine! » (*Vide supra.*) Le magnétisme était, au moins, ce je ne sais quoi dont ils s'efforçaient de se défaire, en le reléguant dans les profondeurs de l'ombre et du silence; ou, s'il en sortait, en le criblant de leurs sarcasmes. C'était pour eux un visiteur tenace, importun, frappant sans cesse à leur porte, passant au travers, et hantant jusqu'à la ruelle de leur lit : un vrai cauchemar! L'histoire du célèbre rapport, versé dans l'oreille de l'Académie de médecine, par une commission composée de membres d'élite tirés de son sein, mais lestement étouffée par ses ordres entre deux matelas, voilà le fait qui nous dispense, par sa notoriété, de donner à notre parole un supplément de preuves. M. de Mirville, entre autres, l'a redit d'une manière si piquante et si nette, que nous rougirions de chercher à mieux faire (*Esprits*, ch. II, *troisième édition*); et nos propres adversaires de la *Critique française* se sont mis sur ce point au diapason même de notre parole. (*N° du 15 juin 1861*, p. 567.) » Le magnétisme n'est donc, pour la sorte de savants contre laquelle nous luttons, qu'une chimère.

Mais, ô miracle! voici que, tout à coup, le surnaturel éclate sous le sol qu'il avait sourdement travaillé! Il fait

vérités, ses mensonges, ch. XII, etc., le magnétisme analysé et examiné dans ses causes et ses effets, se trouve être néant, mais seulement en tant qu'agent naturel et fluide *sui generis*, ou d'un genre à part. Là nous étudions ses caractères physiques, intellectuels, moraux et religieux, c'est alors qu'il mérite un nom.

explosion à la fois sur tous les points de l'Europe. On le voit, on le respire, on le touche, on le proclame : IL EST! Dix mille bouches, dix mille échos se renvoient l'un à l'autre ses hauts faits. Un peu plus, et le public y va croire! Que dis-je? Il se met en train de l'avouer tout haut, de même que jadis il avouait ses croyances. Vite donc, où sont les pompes, l'eau, les courants propres à noyer ces ardeurs antisceptiques? Vite! où donc?... Oh! patience! car, de tous côtés se dressent au sein du public les dénégateurs naguère attitrés du magnétisme, ces mêmes docteurs dont la grave parole, il n'y a qu'un quart d'heure à peine, le huait à titre de chimère.

Eh bien! eh bien! le surnatural est là qui vous assiége, qui vous presse et vous perfore; il vous poursuit à coups de revolvers; il est là, certes, à ne pas s'y méprendre! Voilà ce que crient à ces docteurs le nord et le sud, l'orient et le couchant, en présence des faits qui, par myriades, font éruption jusque sous les pas de *la Science*, et dont les malicieuses soudainetés condamnent ceux qui faisaient profession de les nier à vivre de tressaillements.

Le surnaturel! le surnaturel! Oh! sornettes, se hâtent de répliquer ces savants, aussitôt que revient leur aplomb, et qu'ils se supposent redevenus maîtres de leur équilibre; — mais ne voyez-vous point, bonnes gens, que de pied en cap votre surnaturel n'est que magnétisme! Eh quoi! le magnétisme, cette puissance, ce *fluide sorti de votre chair*, ne vous donne-t-il point le mot, le mot unique et vrai de toutes ces énigmes? — Quelle oreille assez privilégiée pour n'avoir point mille fois entendu ces redites de la palinodie?

D'où chacun voit que, sous ce règne d'hallucination doctorale, le magnétisme est distinctement aperçu *d'abord* sous forme de chimère. Il a pour noms : grimaces, fourberies,

néant. Mais que, si quelque violent embarras se déclare, halte-là! silence! et, soudain, l'œil à double fond de nos doctes dénégateurs se retourne, ce même magnétisme devient quelque chose; et non point atome ou ciron, mais Léviathan! Le voilà proclamé, de but en blanc, source artésienne de toute force latente! Et nos académiques incrédules de quêter aussitôt l'admiration publique en faveur de cette longanime puissance qui dormit d'un si prodigieux sommeil, et qui, pendant le cours de quelques siècles, fit si merveilleusement la morte dans nos veines, sans y trahir par le moindre signe d'impatience ou de vie ses explosions méditées, dont le bruit trouble et agite le monde. En un mot, si, refusant de croire ce que nos docteurs affirmaient hier, nous nous rendons humblement à l'affirmation contraire, celle qui part de leur bouche aujourd'hui, le magnétisme répond à tout! Il est la raison d'être parfaitement naturelle, il est la clef de tous les phénomènes que les deux grandes écoles du catholicisme et de la magie attribuent si ridiculement aux agents spirituels du Merveilleux. Il est le passe-partout des serrures les plus réfractaires de la science; il est le fil d'Ariane de tous les dédales scientifiques.

Prenant la parole à notre tour, et résumant cette page, nous redirons le mot vrai, car le temps presse : Chez les savants de parti pris, le magnétisme n'est point cette force spirituelle ou ce Protée que nous savons. Qu'est-il donc? Il est un mannequin à figure de Janus. L'une de ses bouches nous crie : Néant! je suis fantôme; l'autre : Nature! je suis toute puissance. Et chacune se tourne vers nous, selon les besoins de la cause : la première niant à outrance son propre pouvoir; la seconde dépensant à l'exagérer les incommensurables trésors de l'hyperbole.

J'ai vu, bien vu, mais qui n'a vu comme moi ce miracle? Qui ne fut témoin, d'abord, de l'hallucination négative de

tant de docteurs? Et qui ne le fut, un peu plus tard, non point de la guérison si désirable de ce mal hallucinatif, mais de son changement de front, de son revirement si subit et si prestigieux? C'est-à-dire, qui ne vit tout à coup succéder à l'inflexible *manie* de dénégation de ces savants, leur maniaque affirmation d'un principe naturel, source de tous prodiges!

Résolus que nous étions de mettre un terme à ces contradictions grotesques et lamentables, nous nous sommes demandé ce que c'est en soi que le magnétisme, et non point ce que les hallucinés de la science le disent être, selon le vent des saisons.

Nous le savons, et nous tenons à le répéter avec un homme rempli de science et de sens, M. le dr Brownson. « Un grand nombre de phénomènes attribués par le vulgaire à l'invasion satanique, se doivent expliquer par le développement anormal, » c'est-à-dire irrégulier ou maladif de notre constitution; et « nous ignorons les limites de ce développement. Nous devons, en conséquence, ne pas être trop prompts à supposer l'invasion directe du diable, pour expliquer tel ou tel phénomène. » Le magnétisme, lorsqu'il se borne au deplacement ou à la concentration de quelqu'une de nos forces naturelles, peut donc être quelque chose de réel, et qui, dans la *mesquine proportion de ces forces*, exerce une action sensible. Mais alors même que ces phénomènes magnétiques « se peuvent expliquer par des principes naturels, on aurait tort de croire que la pratique en soit *legitime* et *sans danger*. » Cette pratique, en effet, développe « une maladie artificielle, funeste à la constitution du corps, et favorise l'*invasion satanique*. Car, selon la règle *générale*, Satan n'est laissé libre d'envahir nos corps que lorsqu'il les trouve hors de leur état régulier. — Sa puissance s'exerce alors à l'aide d'une force naturelle qui peut être un fluide, un agent invisible et impondérable tel que l'électricité, tel encore que ce

qu'il plait au baron de Reichenbach d'appeler l'od, ou ce que les magnétiseurs anciens appelaient l'esprit du monde [1]. L'usage du magnétisme met en jeu cette force, et fraie ainsi la voie au démon, nous exposant à ses invasions. » Il est donc raisonnable de le proscrire [2].

Et les docteurs hallucinés de nos facultés diront tour à tour le magnétisme ou néant ou force incalculable de nature? — Non, rien de tel! et, dès qu'il s'élève au niveau des phénomènes que la science théologique déclare surnaturels, il est magie. La froide expérience le constate, et notre parole est ici d'accord avec l'autorité des hommes les moins portés à verser le discrédit sur cet art : avec ses admirateurs, avec ses grands maîtres, avec ses primats et ses potentats, avec les Dupotet, et les Teste..., etc., etc... [3].

Longtemps nous nous étions penchés vers une opinion moins extrême. Car, jusqu'à ce que nos yeux se fussent dessillés au jour de l'évidence et rendus à l'énormité des faits, nous inclinions à ne voir dans le magnétisme le plus élevé qu'une faculté naturelle de nos personnes, un don mystérieux, vide par lui-même de toute vertu morale, ainsi que le sont les sciences profanes; et, comme elles, — selon l'impulsion que leur imprime une volonté bonne ou mauvaise, — augmentant avec une égale indifférence les forces de l'homme lancé dans la carrière du bien ou dans les voies du mal. Mais il nous a révélé ses caractères spirituels, et nous l'avons aussitôt dévoilé; les faits parlaient plus haut que

[1] Et Rogers *The mundane force*. Lire *Philosophy of mysterious agents*.

[2] Dr Brownson, *l'Esprit frappeur, scènes du monde invisible* (conclusion, premières pages); ouvrage plein de science et de faits, piquant, attachant, utile, et d'un admirable esprit. C'est un diamant de belle eau. Nous reprocherons cependant à ce livre si précieux, quelques appréciations politiques incomplètes et injustes.

[3] Voir le livre *la Magie au dix-neuvième siècle*, où le magnétisme, que les catholiques ne peuvent trop s'attacher à bien connaître, est déchiffré, analysé, dévoilé, séparé de tout ce qu'il a de vague et de décevant.

nous-même. Quant à l'hallucination de nos docteurs à l'endroit de la réalité du magnétisme d'abord, puis ensuite à l'endroit de la qualité spirituelle et merveilleuse de ces phénomènes, elle va de pair, et il importe à chacun de nous de s'en assurer, avec l'hallucination de la Consulte médicale des États sardes. En effet, ces savants de même école, infectés du même mal, et comme s'ils prenaient plaisir à se donner en spectacle, se jettent en aveugles sur les mêmes écueils, s'y font battre et briser sous nos yeux par chaque vague qui passe, et boivent ridiculement à la face du public l'onde amère des déceptions scientifiques, plutôt que de lutter avec quelque courage contre le souffle glacial et désolant de l'incrédulité, plutôt que de se roidir avec la sainte énergie des hommes de progrès et de liberté contre l'esprit tyrannique « de la science moderne, qui se passe du Merveilleux. » (*Voir plus bas.*) Désolante et maniaque abstention, qui prive le monde des lumières précieuses que des siècles de traditions avaient accumulées et condensées, au profit de la science profane, sous l'empire bienfaisant de la théologie et de la raison humaine, voguant et commerçant de conserve.

CHAPITRE DIXIÈME.

Idées fixes et hallucinations magnifiques de M. le Dr Calmeil, médecin de Charenton. — Son traité de la folie. — Pour la partie sage du clergé et pour les vrais fidèles, Jésus-Christ, les apôtres et les saints à miracles, ne seraient que des hallucinés. — Exemples et réponses. Hallucination de Rome ou de Charenton. — Mot de Victor Hugo.

Entre les savants de cette pauvre et navrante école, nous ne pourrions sans manquer à notre sujet, nous taire sur celui qui traita la matière même de ce chapitre, le scabreux sujet de l'hallucination, dans son livre de la folie. Cet écrivain est l'un des princes de la science négative ; or, qui de nous, la louange et le blâme aux lèvres, n'a nommé

le médecin en chef du célèbre établissement d'aliénés de Charenton, M. le Dr Calmeil?

L'œil de ce praticien a, d'un bout à l'autre, scruté le vaste horizon du Merveilleux. C'est pourquoi, de sa main habile à juger les maladives agitations du pouls, il prétendit effacer à jamais des annales de la science le nom du Surnaturel; le Merveilleux, qui en est l'épanouissement, n'étant aux yeux de son esprit qu'un rêve de la nature fébricitante. Telle est l'*idée fixe que ce docteur* travaille à faire passer de son cerveau parmi les vérités de l'école. Et de la succession de ses stériles efforts répétés par ses imitateurs ou ses disciples, ressort la preuve effrayante de l'hallucination de sectes médicales contemporaines qui se sont groupées autour de son drapeau [1].

Ainsi donc, d'une part, l'école qu'il nous sera, par laconisme, permis d'appeler du nom de la place forte de son illustre chef : l'école de Charenton ; et, de l'autre, celle du catholicisme! de quel côté la vue faussée? de quel côté la justesse et la santé des yeux? Usons des nôtres et jugeons.

« *A présent*, nous dit M. *le médecin* de Charenton, la plupart des exemples de visions ou d'apparitions d'anges, de démons, d'êtres de nature spirituelle qui ont été recueillis depuis le milieu du cinquième siècle jusqu'au quinzième, sont rejetés par la portion du clergé *réputée sage*, et attachée *à de saines doctrines théologiques*. Mais la validité des témoignages aujourd'hui réputés faux, douteux, est attribuée par *les vrais fidèles* à un état d'exaltation maladive de l'imagination, n'était rien moins que suspecte pendant le moyen âge. » V. Ier, p. 100. Le moyen âge! c'est si peu de chose, en effet, que cette époque où triomphe la

[1] *De la folie*, etc., depuis la renaissance des sciences en Europe, jusqu'au dix-neuvième siècle, etc., 1845, par le Dr Calmeil, médecin des aliénés de Charenton.

postérité de l'école d'Alcuin fondée par notre Charlemagne; et il est de si bon goût de déverser le dédain sur ces siècles des Pierre Lombard, des Anselme, des Bonaventure et des Thomas d'Aquin! Du temps de ces éminents théologiens et de ces géants de la philosophie; du temps aussi de ces prodigieux artistes sous le génie desquels les beaux-arts convaqués à l'édification des plus admirables monuments du culte enfantèrent des chefs-d'œuvre restés depuis inimitables, les ténèbres répandues autour de l'intelligence humaine devaient être d'une densité si palpable, n'est-ce pas? Car il est de foi, qu'avant la radieuse ouverture du dix-huitième siècle l'homme que nous appelons aujourd'hui civilisé l'emportait si peu sur le barbare!

Mais aussi, que voulez-vous? sa religion l'abrutissait. « Ses théologiens, s'en laissant imposer par une fausse analogie,... concluaient à tort du particulier au général... Il n'était pas permis à des personnages de leur caractère de révoquer en doute, *en jugeant du sens de l'Écriture par la lettre*, qu'Abraham, Loth, Jacob, Tobie, Balaam, que les apôtres eussent été à même de voir des Esprits et de converser avec des émissaires de Dieu; ils devaient croire que, du temps du Christ, la manie, les convulsions, la frénésie étaient quelquefois causées par l'action de démons sur les appareils fonctionnels; et qu'alors la fureur pouvait quelquefois tenir sur les animaux à la stimulation des Esprits infernaux; ils devaient enseigner que le diable a pris la forme d'un reptile pour tenter la première femme; que Philippe et le prophète Habacuc avaient été enlevés en l'air et emportés au loin par les Esprits. Mais ces faits exceptionnels [1] ne les autorisaient pas à soutenir que la plupart des milieux sont occupés par des Esprits malins; que

[1] Faits que rejette avec tous les autres M. le Dr Calmeil! (Voir plus bas.)

Socrate, Brutus, Oreste, Julien l'Apostat avaient été les jouets des démons; que les diables agitaient autrefois les pythonisses sur leurs trépieds, qu'ils parlaient par leur bouche! etc., etc. » P. 111, *ibid.*

Aujourd'hui, « les vrais fidèles, et la partie du clergé réputée sage » par M. le Dr Calmeil (P. 100), voient enfin les choses sous un tout autre aspect, lorsque, faisant le pèlerinage de Charenton, ils y empruntent les yeux de M. le médecin des aliénés de cet établissement, grand juge des cas de folie et d'hallucination. Répétant alors les paroles du maître, ils se dressent de toute leur hauteur et nous disent :

« On lit dans la Genèse, que des anges annoncèrent à Loth la ruine de Sodome; que Jacob eut à soutenir une lutte contre un personnage angélique; qu'un ange fit entendre à Balaam certaines menaces, qu'un démon déguisé en serpent fit déchoir la première femme de son innocence. » (P. 92, *ibid.*) On lit qu'Abraham et Loth n'avaient pas seulement entendu la voix des êtres surnaturels.... qui leur annonçaient la naissance d'Isaac et l'embrasement des cités corrompues[1]; mais qu'ils avaient pu contempler à loisir les traits des émissaires de Dieu, et les voir satisfaire comme des hommes au besoin de prendre des aliments. On lit que l'ange Gabriel, » (*la Bible le nomme Raphaël!*), « qui se chargea de conduire le jeune Tobie à Ecbatane.... offrait les traits d'un bel adolescent (*ib.*, p. 94), et que son compagnon avait eu tout le temps de les contempler pendant ce long et périlleux voyage. »

On lit encore que « l'Esprit qui apparut aux saintes femmes, et qui leur apprit la résurrection du Christ, portait une tunique blanche, et que son visage brillait comme l'éclair. » (*Ibid.*, p. 94.) On entend enfin, « à tout bout de champ, les apôtres du Sauveur parler des messagers de

[1] Ces deux prédictions qui se réalisèrent à point nommé!

Dieu, et des bons offices qu'ils en reçoivent; un ange les tire de prison après la mort du Christ, et leur intime l'ordre de répandre la doctrine de leur Maître.... (P. 92, *ib.*) « Le messager céleste qui ordonne à saint Pierre de se lever, qui fait tomber ses chaînes, et qui le conduit à travers les gardes, — les portes de fer roulant *spontanément* sur leurs gonds pour le laisser passer, — annonce sa présence par une traînée lumineuse. » (P. 94, *ib.*) En un mot, « le nombre de faits particuliers qui peuvent sembler propres à démontrer ou à confirmer l'existence des essences spirituelles, et dont le récit se trouve rapporté par les historiens *les plus graves*, ou consigné dans les écrits des Pères, dans les légendes des saints martyrs et des solitaires, dans les chroniques des abbayes et des monastères, est presque effrayant pour l'imagination! » (P. 95.)

C'est pourquoi notre école « *a cru faire preuve d'une* HAUTE SUPÉRIORITÉ D'ESPRIT en affirmant que tous ces récits de visions et d'apparitions avaient été *inventés à plaisir*, et qu'ils ne méritaient que LA PITIÉ ET LE MÉPRIS des vrais philosophes. Il est positif que l'étude de l'homme malade fait passer journellement sous les yeux des faits tout à fait analogues à ceux que l'on raconte des visionnaires de l'antiquité, et il n'y a pas de convictions plus franches que celles des visionnaires. » (P. 95.)

Telles sont, en effet, celles du très-honorable D[r] Calmeil, qui voit et décrit le néant, là même où foisonne la réalité! Avec quel aplomb sa plume ne nous a-t-elle pas dépeint son mal, son état de visionnaire, cette idée fixe qui consiste, partout où l'histoire revêtue de son caractère authentique s'offre à ses regards avec le sceau du Merveilleux, à ne reconnaître en elle que le visage et les draperies de la fable. A ses yeux, *les vrais fidèles*, et la portion du clergé *réputée sage*, les hommes doués d'une vue saine,

« et d'une haute supériorité d'esprit, » tiennent pour menteurs ou hallucinés Moïse et les écrivains inspirés de la Bible, dont les écrits sont la base même du catholicisme. Abraham, Jacob, Tobie, puis les apôtres et les saintes femmes, les Pères de l'Église et les historiens les plus graves (P. 94-95), ne sont à son sens que de pauvres malades. Il manquait, hélas! pour leur guérison un de ces médecins d'aliénés que possède le bienheureux asile de Charenton, un de ces puissants docteurs que nous retrouverons tout à l'heure accoudés devant les faits de Morzine!

Et croirons-nous triompher de la crise hallucinative de M. le Dr Calmeil, en répliquant : Mais Isaac naquit de la femme stérile et âgée, de même que Sodome eut sa pluie de feu, *au jour dit par les anges;* mais Samuel apparaissant à Saül au foyer de la pythonisse d'Endor rendit un oracle vérifié. (P. 11.) Mais Tobie guérit la vue de son père en le frottant de ce fiel de poisson dont il eût dû nous transmettre quelques gouttes pour les yeux de nos hallucinés; mais, enfin, les portes de fer de la prison de saint Pierre s'ouvrirent d'elles-mêmes, et il en sortit au milieu des gardes, ainsi que Notre-Seigneur du tombeau! Oh non! bagatelles que *ces faits*, et que toute la série des merveilles bibliques rapportées par tout un peuple de témoins!... Et pourquoi? C'est que les yeux de M. le Dr Calmeil n'y découvrent que néant : c'est que sa bouche les déclare impossibles! Et pour tuer, pour écraser l'histoire, quel amas de témoignages, quelles pyramides, quelles montagnes de faits scientifiques a-t-il soulevés? — Aucune! Mais il laisse tomber sur elle, de la hauteur de ses lèvres, le poids de ses académiques sentences... L'histoire est-elle morte du coup?

Tout à l'heure, M. le Dr Calmeil s'élevait avec indignation contre ces logiciens malades qui s'arrogent le droit

insolent de conclure du particulier au général. (P. 111.) Mais, que se permet-il à lui-même? Cantonné, retranché dans la résidence expérimentale des aliénés, lieu malsain pour l'esprit, et où peut-être un excès de tension intellectuelle a faussé sa vue, oppose-t-il donc autre chose que sa minime et moderne école à l'Église universelle, au témoignage de tous les siècles, le nôtre compris (p. 92), à la vue ferme et précise, à l'assentiment universel du genre humain? — Tant de grandeurs auraient-elles à se prosterner devant l'école de Charenton?

Aux yeux frappés d'éblouissement hallucinatif de M. le Dr Calmeil, quiconque a vu ce que son mal lui défend de voir est visionnaire. Tels seraient, chez les anciens, Socrate et Dion, Brutus et Cassius (p. 101); tels, plus tard, Luther, Mélanchthon, Cardan (p. 140-173, etc.). Mais, le premier rang parmi ces hallucinés appartient, sous sa plume, aux écrivains inspirés de la Bible, aux apôtres, aux Pères et aux docteurs de l'Église, à ces hommes auxquels les coryphées de la philosophie païenne prodiguèrent les marques de leur admiration (*Balthus, Rép., 2e partie, p.* 155), et devant qui le monde entier s'inclina, reconnaissant en eux l'expression la plus haute de la sagesse humaine. (*Magie au dix-neuvième siècle, ch.* x.)

Écoutez et voyez! Devant nous comparaissent saint Antoine, ce grand homme aux pieds duquel s'humiliaient les princes, — et son puissant historien, Athanase, cette lumière de l'Église! Les entendez-vous divaguer à qui mieux mieux! Mais qui donc ou quelle raison nous le prouve? Oh! le voici, nous dit le grand docteur des hallucinés; le premier nous affirme ses visions, — dont les témoins sont innombrables, — et le second démontre la validité de ces ridicules témoignages! Saint Cyprien et saint Jean Chrysostome ont des yeux qui s'hallucinent; Eusèbe et saint Augustin sont

sujets aux plus étranges occidents du nerf optique, rien de plus sûr, car l'un de ces vigoureux génies se figure voir un ange, et l'autre le fantôme, l'imago d'un mort. (P. 98 a 101, *ib.*) Oh! In fohe! Ainsi, sans doute, durent errer les sens de ceux qui virent apparaître et monter aux cieux Notre-Seigneur; de ceux qui le touchèrent, dont les doigts sondèrent ses plaies, et qui reçurent de sa main divine le merveille de sa chair sacrée. Ce fut là toute une légion, tout un monde d'hallucinés!

On a de la peine, ajoute ce malheureux redresseur de la vue commune et du sens commun, « on a de la peine o comprendre, en lisant les récits de Bède, de Pierre Damien, de Pierre de Cluny, surnommé le vénérable, d'Hincmar, de Thomas Brabantin, en parcourant un déluge d'histoires conservées dans l'immense recueil des Bollondistes, que l'obnégation de tout esprit de critique ait pu être poussé à ce point et persister aussi longtemps dans tous les rangs du clergé ». (P. 100. *Le travail des Bollandistes n'a cessé de passer pour un admirable monument de science critique.*) Vous qui doutez, vous qui supposez quelque exagération de notre part, venez entendre ou voir, et recueillez *entre guillemets*, dans les paroles de M. le Dr Calmeil, les leçons de la vraie sagesse. Accourez, oubliez les leçons de Rome et tournez vos pas raffermis vers Charenton!

A Charenton, en effet, sous la plume du médecin des aliénés, toute perception du Merveilleux n'est plus que maladie, que fausse sensation, que surexcitation nerveuse. D'où ce fait étrange que, plus l'histoire multiplie les merveilles que les deux mains de M. le Dr Calmeil jettent avec tant de mépris et de prodigalité sous nos pas, plus nous le trouvons intrépide et fixe dans l'idée parasite qui lui hante et lui travaille le cerveau. Les phénomèmes contre lesquels il se roidit et se guinde ne sont plus que théomonie, lorsque les faits semblent

appartenir à l'ordre divin, ou, si le mauvais esprit en est l'auteur apparent, que démonopathie! Ainsi lui plaît-il de nommer le mal, tout naturel à son sens, qui cause « surtout le désespoir des filles cloîtrées et leur fait donner le nom de possédées ». (P. 85.) Ce genre d'aliénation mentale s'est, — en effet, — montré partout éminemment contagieux, nous dit le docteur. Il a infecté presque tous les cloîtres de l'Allemagne.... C'est lui qui a rendu si malheureusement célèbres les Ursulines de Loudun et les religieuses de Louviers... Mais comment n'en serait-il point ainsi? (P. 86, *ib.*) Car « les théologiens font jouer aux démons le rôle que Capron attribue aux esprit animaux ». (P. 118, *ib.*) Ils lui font donc honneur des épidémies d'hallucinations « provenant des organes génitaux », ils le voient présider aux « épidémies de suicide » (p. 118, *ib.*), et le reconnaissent pour auteur des fausses sensations épidémiques que l'histoire a « notées dans les grandes calamités de peste ». (P. 19, *ib.*)

Car, dans la peste de Césarée, par exemple, poursuit le même docteur, tout scandalisé de la manière affirmative dont avaient fonctionné les yeux *du public*, « *on crut*, à diverses reprises, voir des spectres entrer et errer dans les maisons. Dans une peste qui éclata en Égypte du temps de Justinien, *on crut* voir voguer sur la mer des barques d'airain montées par des hommes noirs qui n'avaient plus de têtes. Dans une épidémie qui désola Constantinople, *on croyait* voir courir d'une habitation à l'autre des hommes vêtus de noir, qu'on prenait pour des démons, et auxquels on adressait le reproche de multiplier le nombre des décès ». (P. 19, *ib.*)...Et ces maladies ont d'ailleurs une cause analogue à celles qui « attaquèrent, en même temps, des populations presque entières », et que M. le médecin de Charenton appelle « la folie des Cévennes et la folie des convulsionnaires de Saint-Médard ». (P. 83, *ib.*)

Or, M. le Dr Calmeil, qui déclare impitoyablement que toute vue est malade dès qu'elle ne partage point *la puissance transformatrice* de la sienne, attribue la vue *constante* de ces fantômes par ces populations *diverses* à des sensations faussées. (P. 19, *ib.*) Défense scientifique est donc intimée aux peuples passés, ou futurs, de jamais voir ou d'avoir vu ce que les yeux de M. le Dr Calmeil sont incapables de découvrir [1] !

Mais certaines conditions sont de rigueur, pour quiconque veut se convaincre du désordre visuel dont souffrent les yeux de ces professeurs médicaux de l'incrédulité. Il faut, en effet, étudier sur le vif les gens pleins de vigueur et de santé qu'ils déclarent atteints *de maladies surnaturelles*; il faut, du moins, suivre pied à pied leur histoire dans les pièces authentiques qui les concernent, et dans le récit des écrivains dont la date est celle des faits; il faut, en s'adonnant à ce travail, s'attacher à la complète escorte de circonstances, de modifications et de détails qui donnent à chaque trait particulier sa physionomie *caractéristique*. Mais ces très-simples précautions semblent embarrasser à l'excès les amis de nos docteurs contre croyants; et, pour se ménager la facilité de rester plus lestes dans leurs allures et dans leurs

[1] Espérons du moins, puisque M. Calmeil a nommé les Cévennes et Loudun, qu'il lui sera donné de se guérir la vue en parcourant les pages radieuses d'évidence que M. Hippolyte Blanc publia naguère sur les Camisards, . le livre révélateur et accablant où il fixe notre jugement sur le jansénisme et ses convulsionnaires, jusqu'au moment actuel (*Plon*, 1853 *et* 1863), l'ouvrage nerveux et simple de M. l'abbé Leriche, sur les possessions en général, et sur celle de Loudun en particulier. (*Plon*, 1859.) Je nommerai plus tard la monographie complète de la célèbre possédée Nicole de Vervins, par M. l'abbé Roger, œuvre qui, pour les catholiques, vaut à elle seule une bibliothèque entière. Ce sont là de terribles et victorieuses réponses, et de tels écrits jettent le jour le plus accusateur sur l'incurable et collective hallucination des médecins qui traitent *indistinctement* de folie les faits innombrables et si divers que nous a signalés M. le Dr Calmeil. (*Lire id. la grande note finale du livre la Magie au dix-neuvième siècle.*)

propos, la plupart d'entre eux s'abstiennent avec scrupule de s'astreindre à de si fastidieuses lenteurs.

Certes, si quelque plume, injustement passionnée, s'avisait de calomnier dans son honorabilité scientifique M. le Dr Calmeil, nous serions des premiers à le défendre et à séparer, dans les productions qu'il offre au public, le bon grain de la folle avoine. Mais comment ne point laisser s'écrouler sur lui-même, et s'écraser sous ses propres ruines, le triste échafaudage construit par un savant qui veut être *et qui voit dans sa personne* un homme religieux, « un vrai fidèle » (p. 100), un observateur « faisant preuve d'une haute supériorité d'esprit » (p. 95), au moment même où la plume que guide sa main fiévreuse attaque *la base miraculeuse* de l'Église entière ; cette Église qui compte dans son sein les peuples les plus éclairés du monde et les plus hauts génies de l'humanité ?

Eh quoi! nos plus augustes autorités judaïques et chrétiennes ne sont à ses yeux malades que des visionnaires et des maniaques! Le genre humain s'accorde à proclamer qu'une éclatante et infatigable puissance de miracles put seule engendrer ce plus grand de tous les miracles : la naissance et le triomphe d'une doctrine imposant à notre nature, avide de biens actuels et de jouissances immédiates, une habitude de privations, de contraintes et de peines ; cependant, halte là! — s'écrie avec son aplomb d'halluciné M. le Dr Calmeil, — les auteurs et les témoins de ces miracles ne sont que des gens frappés d'hallucination! Ceux qui se rendirent à *leur témoignage* rendirent donc les armes à la déraison, et passèrent du côté de la démence! Et voilà l'humanité tout entière, voilà le catholicisme sans exception, depuis Adam, depuis Noé, depuis Moïse, depuis Jésus-Christ jusqu'à Pie IX, atteint et convaincu, du côté de la foi, d'un dérangement intellectuel équivalant à la folie!

Oh! si nous avons un peu de cœur, quelle indicible compassion ne nous doit point inspirer un savant estimable, un de nos plus dignes médecins, lorsque, du haut de la position scientifique de Charenton, il donne le spectacle insultant de traiter en malade la vue des peuples de tous les siècles, et s'épuise en si malheureuses tentatives pour la redresser! Les innombrables et éblouissants rayons de lumière qu'il a recueillis et condensés n'eurent donc pour effet que de bouleverser les yeux de son esprit et de les frapper du désordre visuel le plus regrettable et le plus bizarre, celui de l'halluciné qui voit et signale l'hallucination d'autrui partout où il porte et étale la sienne! Hélas! l'influence du milieu philosophique qu'habite son esprit, s'ajoutant à l'action du milieu topographique où ses fonctions ont rivé son intelligence et retenu son corps, ne sont-ce point là des causes dont le fâcheux concours tint sous le coup d'incessantes contagions et d'irrésistibles éblouissements une tête justement chère à la science!...

Grâce à la manière tout exceptionnelle dont les choses *se présentent à leur vue*, commode et facile est vraiment la manière de procéder de MM. les tenants de l'école charentonnaise. Enjambant les caractères *supérieurs* du mal qu'ils s'imposent la tâche de décrire, ils se gardent avec scrupule de les placer sous les regards du public! ou bien ils ne les rapportent qu'avec les signes du dédain, et dans le raccourci massacrant qu'imprime aux détails d'un conte féerique la bouche qui rougit de les redire. Leur parole, en un mot, n'appelle la sérieuse attention de ses auditeurs que sur *les apparences naturelles* de toute affection morbide. Et, qu'on nous le dise cependant, ceux que l'Église appelle ses saints, et que signalent aux profonds respects de la catholicité les actes si rigoureux de la canonisation; ces mêmes personnages que vous nommez théomanes, extatiques, hallu-

cinés, et qui n'excitent en vous d'autre sentiment que celui de la compassion médicale, est-ce que, par hasard, rien n'existerait que de naturel et de simplement anormal dans leur exceptionnel et si prodigieux état? Regardez, voyez là-bas cet homme humble et plongé dans l'extase. Insensible aux cris aigus les plus perçants, sourd à tout éclat, à tout tonnerre, à toute explosion de voix ou de bruit, mort à toute stridence de son, immobile et de marbre sous les plus subites et poignantes atteintes du fer et du feu, voilà que l'ordre donné de la voix la plus douce par un supérieur, au nom de la sainte obéissance, le ramène instantanément au sentiment de la vie et aux habitudes de son état normal! Vos superbes et hypothétiques systèmes sur les excentricités de l'appareil nerveux expliqueront-ils, à des gens trop sérieux pour se payer de creuses et académiques paroles, cette facilité soudaine à redescendre des plus hauts sommets de l'extase au rez-de-chaussée de la vie commune? Et, veuillez-nous le dire encore, quel est le mot acceptable de l'énigme chez ces extatiques de l'ordre démoniaque qui, dans de semblables conditions d'insensibilité, cèdent ou s'exaspèrent sous l'effet d'une parole d'exorcisme, d'une prière, d'une relique, d'une chose sainte qui les approche ou les touche à leur *insu?* Est-ce que leur extase furibonde, est-ce que leur révolte maladive contre tout ce qui est de l'Église, vous expliqueraient les soudainetés de leur fréquente et involontaire soumission à l'ordre qui leur arrive au nom de Dieu? Mieux encore, ces objets indigestes, ces couteaux, ces plumes, ce fer, ces tampons de cheveux, ces clous, ces aiguilles que vomissent les maléficiés gardés à vue, ou que l'on voit sortir de leur chair, quelle hallucination les fit jamais entrer dans leur corps[1]? Les démonologues du plus incontesté mérite

[1] *Ibid.*, p. 174. — Ou quelle hallucination *naturelle* les fait voir, à tout un public, sortant de leur corps?

nous rapportent par myriades ces faits étranges, où tout escamotage de la part de l'homme fut de tous points impossible. Le médecin d'un Charenton quelconque puiserait-il dans l'expérience dont l'enrichit sa clientèle l'explication de ce prodige?

Mais cet autre malade — pour user de vos expressions, — « découvre les secrets des gens présents, et *principalement des médecins;* il se moque d'eux, » l'insolent! (p. 177, *ib.*, Calmeil.) Il se vante de les avoir joués, comme on se jouerait d'enfants plus entêtés que perspicaces, et mitraille leurs oreilles de grec et de latin qu'il ignore, ou « de langues étrangères. Il sait ce qui se passe ailleurs » (p. 266), ainsi que Mercati savait, en apercevant le fantôme de Ficino, ce qui se passait au domicile de cet ami. (P. 10, *ib., et plus bas.*) Ceux ci « grimpent sur les murailles comme des chats (p. 266, *ib.*), ils grimpent au sommet des arbres pour en descendre les pieds en l'air et la tête en bas » (p. 256, *ib.*); d'autres « sont soulevés en l'air à la hauteur d'un homme » (p. 267-268, *ib.*); et, malgré l'effort des assistants pour les retenir, ils sont arrachés de leurs mains (p. 268, *ib.*). Ils retombent à terre comme une masse, mais, quelle que soit la violence de leur chute, « ils ne se font aucun mal, et vous les voyez s'entre-battre et se jeter par terre les uns les autres, avec autant d'aisance que s'ils ne jetaient que des plumes. » (P. 270-272, *ib.*) Aussi nous semble-t-il difficile de ne point comprendre « que leur volonté n'est plus en leur puissance » (*ib.*, Calmeil, 270-272-273, *ib.*) et que, *par conséquent*, un être invisible les possède! Tous les témoins de ces faits, — *aussi faciles à constater que les faits les plus naturels*, — sont-ils hallucinés? ou plutôt, l'hallucination n'est-elle point du côté de ceux qui ne peuvent voir ni la certitude dans ces irrésistibles témoignages,

ni les prodiges de l'Esprit de sainteté, ni les prestiges de l'Esprit démoniaque dans ces faits, lors même que des extatiques de l'ordre divin, ou lorsque des somnambules, des Voyants ou des disciples du spiritisme les reproduisent jusque sous leurs yeux?

Pour les sens et la raison malade de nos docteurs, les nerfs, l'utérus, et nous ne savons quels fluides, — percés à jour dans notre livre de la Magie, — sont-ils encore et toujours la clef de ces phenomènes? Oh! s'il en est ainsi, que l'on ait l'indulgence de nous permettre une commande! — Un digne amateur de province, aussi opulent qu'intéressé au succès de sa requête, — nous supplie de lui expédier un assortiment de prestidigitateurs, de polyglottes, de clowns grimpeurs et funambules, de Voyants et de prophètes. Il importe à son avenir d'égayer, — à la suite de son morceau d'éloquence, — les invités de son comice agricole; vite donc, à notre aide! Ces vivantes raretés ne doivent-elles point foisonner sous la main des grands docteurs? En vérité, lorsque nous quêtons quelques-uns de ces prodiges, dont la source n'est qu'un simple dérangement fonctionnel, qu'un désordre de l'utérus, ou des nerfs, quel hôpital n'aurait point au service de l'humanité qui s'ennuie une femmelette à vapeurs et gênée par le jeu de ses fluides; une colique hystérique, ou nerveuse?

Messieurs les incrédules, vous dont les yeux subissent la triste punition de ne point voir ce qui frappe la vue de tout le monde, permettez-nous de rester fidèles aux *immuables croyances* de l'Église, soutenue sur ce point par toutes les religions, et par l'immense majorité des écoles *philosophiques* et *médicales* que produisit la race humaine. Souffrez que nous élevions d'une main ferme et triomphante nos livres sacrés, ces puissants et inviolables sanctuaires du merveilleux; permettez-nous de glorifier, à titre de saints et de

sages, nos Moïse et nos Josué; notre Jésus, seconde personne de la Trinité sainte, ses apôtres, et les thaumaturges annoncés par sa parole; laissez la raison des peuples honorer nos saints Pères et nos grands docteurs, objets jadis de l'admiration universelle (*Balthus*, II[e] part., p. 155) et, de nos jours, d'une admiration qui se rajeunit. N'ayez que des paroles de profond respect pour nos saints conciles, auguste représentation de l'Église; et, par égard pour vous-mêmes, n'osez plus trouver mauvais que nous professions la foi si raisonnable qu'elle nous enseigne pour des exorcismes conspués par votre bouche comme « le moyen le plus sûr d'aggraver » chez un possédé « l'état déjà si fâcheux de sa raison »! (Calmeil, *ib.*, p. 336.)

De nombreux contemporains, et je fais unité dans cette foule, ont vu le Merveilleux éclater et se manifester dans la plénitude de son évidence (*Magie au dix-neuvième siècle*, ch. I[er]); persisterez-vous à le repousser? Et les voix grêles de quelques hommes, s'imposant au concert du genre humain, oseront-elles s'écrier au bruit de vos applaudissements : L'humanité catholique et idolâtre tout entière, et dans tous les siècles, est et fut hallucinée! Seuls, nous possédons *l'art de voir*; seuls, nous savons redresser la vue d'autrui!

Ob! devant cet éblouissement, ce vertige, cette ivresse des yeux de l'intelligence, devant le spectacle d'hommes qui se grisent de science frelatée, nous nous écririons alors à notre tour. Eh bien, qu'entre vous et nous le partage s'opère, que les deux lignes se séparent, et que le monde soit notre juge. — A nous Bethléhem, où brilla l'étoile miraculeuse, où chantèrent les anges, où Jésus naquit d'une femme restée vierge; à nous Rome!... à nous, du moins, la chaire du Prince des apôtres, défiant à jamais les vaines fureurs des demons, et les inepties de la fausse science.... A vous les chaires d'ou tombent, sur une des invariables

croyances de l'Église, les plus folles accusations de folie et d'hallucination; à vous les formules de « la science moderne qui se passe du merveilleux »; à vous, les doctes professeurs de systèmes et d'incrédulité, en face de nos Pères et de nos docteurs qui, jusqu'à Bossuet, nous ont si vaillamment expliqué l'action des démons sur ce monde[1]; à vous, en face de l'aigle de Meaux, l'école essorante de Charenton!

En vérité, devant cette philosophie de l'hallucination émanée de docteurs dont le mérite serait si complet, s'ils n'avaient le mauvais goût de se débattre contre le Merveilleux qui les déborde, et de suer à grosses gouttes l'absurde sous le poids suffoquant de leur cauchemar, je ne puis que répéter les paroles jetées au vent par M. Victor Hugo, dans l'un des sinistres volumes qu'il intitule, avec une exquise justesse de langage, les *Misérables*: — « Il y a une philosophie qui nie l'infini. Il y a aussi une philosophie, classée pathologiquement, qui nie le soleil : cette philosophie s'appelle cécité. Ériger un sens qui nous manque en source de vérité, c'est un bel aplomb d'aveugle!

» Le curieux, ce sont les airs hautains, supérieurs et compatissants que prend vis-à-vis de la philosophie qui voit Dieu, cette philosophie à tâtons. On croit entendre une taupe s'écrier : Ils me font pitié avec leur soleil! »

(Victor Hugo, les *Misérables*, t. IV, p. 183-184. Paris, 1862.)

O mon Dieu! quelle humilité doit être la nôtre et combien devons-nous nous défier de nous-même, nous, pauvre soldat du Christ, qui nous sentons si prodigieusement inférieur en mérite et en force à ces hommes, que les seuls intérêts de la vérité catholique nous donnent le cœur de combattre sur l'unique terrain de leur folie! Fasse Dieu que jamais un mouvement d'orgueilleuse ignorance,

[1] Bossuet, ses deux sermons sur les démons

ou de révolte contre cette vérité divine, n'attire d'elle sur nous cette vengeance qui, frappant et hallucinant la vue de savants téméraires, réduit les plus clairvoyants à moins voloir devant sa lumière que ne vaudraient des yeux d'émail[1] !

CHAPITRE ONZIÈME.

Gasper et ses prodiges. — Hallucination médicale, très-différente de celle de M. le Dr Calmeil, et des médecins de la Consulte sarde. — Mot de MM. les docteurs Cogevina et Orioli, ce dernier, membre correspondant de l'Institut. — Bénéfice final.

Oh! j'aime, pour ma part, les savants, les vrais savants, et je soupçonne même ma prédilection de s'attacher à ceux qui professent la science curative; mais à la condition qu'échappant à la contagion du mal hallucinatif, ils s'élèvent au-dessus du simple vétérinaire, et que, respectueuse devant le monde spirituel qui m'enveloppe, qui m'attaque ou me protége, leur doctrine ne m'avilisse point en tuant mon âme, distincte de toute matière et immortelle!

L'incrédulité opiniâtre, voilà, nous disent MM. les docteurs Cogevina et Orioli, voilà *la profession de foi* de notre époque[2]! Et telle est, par exemple, celle du savant Dr Littré, de l'Institut, qui me dispute jusqu'à mon âme, me condamnant à ne voir en lui et en moi que des bêtes! Comme si s'abrutir était une gloire, et qu'il y eût devoir de conscience à ne reconnaître dans l'homme que le plus adroit et le plus policé des animaux, le singe ou le castor le plus parfait! Que les docteurs dont le système est de nier l'âme, ou le monde des Esprits et son action sur le nôtre, me permettent donc une nouvelle tentative, dans le but de guérir et de desiller

[1] Voir à la fin du volume, une note sur les phénomènes de Morzine, etc.

[2] « L'ostinata incredulità, che il nostro tempo ha scelto per suo atto di fede. » — Fatti relat. a Mesmerismo, e cure mesmeriche. Corfu, 1842, p. 89.

leurs yeux faussés par la plus vicieuse des éducations. Ce succès ne me semble point impossible devant les actes de Gasner, étudiés, contrôlés au fur et à mesure de leur éclosion par une foule de leurs doctes et défiants confrères, et remis une fois encore sous leurs yeux.

Les vérités de circonstance que nous forgent les régulateurs de la science moderne se décrètent académiquement avec un sans façon de magnifique ampleur; aussi ne se produit-il plus guère, d'un bout à l'autre de l'Europe, que des savants académiques. J'appelle de ce nom des érudits doués d'un talent souvent admirable, mais élevés à redouter toute idée que ne légalise pas le coin de l'école, et qui, dénués de force d'âme et de ressort, s'inféodent avec une docilité servile à l'opinion dominante. Pour ces timides *et faux champions du libre examen*, il est de dogme que tout dogme ou fait religieux frappé au sceau du surnaturel doit disparaître de la scène au bruit des sifflets; ou, s'il est l'objet de quelque tolérance, n'être envisagé par l'homme raisonnable qu'à titre de puéril et de vain trompe-l'œil. Au-dessus des vérités de cette école, achevons de placer celles qui les écrasent [1].

Le saint prêtre Gasner occupait la cure de Closter, située dans le diocèse de Coire. Il résolut, en 1752, après s'être guéri lui-même au nom de Jésus-Christ d'une véritable obsession, de consacrer le reste de sa vie à la guérison de son prochain. Sa réputation se répandit au loin, et ce fut avec la rapidité de la flèche qui vole. Aussi, bientôt se vit-il réduit à quitter sa paroisse, devenue trop étroite pour la prodigieuse affluence des malades qui le recherchaient. Il se fixa d'abord à Elwangen, puis à Ratisbonne, sur l'invitation du prince évêque; et l'un des premiers soins de ce prélat

[1] Lire, pour compléter la justification de cet exposé, les articles du *Journal des Débats*, des 5, 7 et 11 mai 1861, sur l'histoire du merveilleux, et les ouvrages de MM. Maury et Figuier.

fut de confier à une commission d'hommes éclairés l'examen scrupuleux des opérations de Gasner. Ces doctes personnages rédigèrent le procès-verbal de chacune de ses séances, et nul investigateur n'en fut exclu; bien loin de là! car Gasner lui-même invitait avec empressement les médecins à suivre ses actes et à épuiser, en le surveillant, la série des précautions les plus propres à mettre en relief ou son habileté coupable ou sa véracité. Ainsi en usa-t-il avec le duc de Wurtemberg, qui s'était fait accompagner de tous ses docteurs, et qui signa de son nom le procès-verbal de tous les miracles reconnus. Tel est, à propos de Gasner, le témoignage historique du fameux abbé Grégoire, ce grand ennemi, comme chacun le sait, de l'ultramontanisme et des jésuites, dont notre thaumaturge était l'élève et le protégé. (*Greg. sect. Rel., t. V, p. 386. — Lire Gasner, Biog. Fel.*)

Mais il importe d'observer que les adversaires et les prôneurs de Gasner tombaient d'accord, en général, sur la réalité, *sur le fait* des guérisons que sa prière opérait. Les opinions ne divergeaient guère que sur la nature des moyens employés par ce guérisseur; et comme dix mille malades couchés sous des tentes campaient quelquefois autour de sa demeure, les enquêtes suivaient leur cours sur une commode et vaste échelle.

Or, comment le dix-huitième siècle daigna-t-il accueillir un homme si contrariant, si désolant pour ses doctrines? Ce fut en lui rendant la pareille, en s'efforçant de le désoler, en élevant contre lui les persécutions jusqu'à la fureur; et rien de plus naturel! car alors régnait le triste et insalubre esprit dont Joseph II, cet empereur de pauvre mémoire, avait favorisé le déchaînement au sein de l'Europe. Il est vrai que les protections sur lesquelles le saint prêtre était en droit de compter ne lui firent point défaut; et quelques évêques ayant fait, si l'on nous passe l'expression, bande à

part, et l'ayant frappé de condamnations, le saint-siége prit hautement son parti dans une lettre pastorale du 15 décembre 1777.

Cependant le courant des idées catholiques reculait alors sous le choc du courant opposé, et le gouvernement résolut d'en finir avec ce terrible Gasner, signalé comme un fauteur de troubles. Une des plus hautes autorités médicales de l'Europe, de Haën, le propre médecin de l'impératrice Marie-Thérèse, fut donc l'homme chargé de conduire et de publier une enquête approfondie sur le grand faiseur de miracles. De Haën était chrétien, mais de la nouvelle école, c'est-à-dire partageant les idées de Joseph II; devait-on raisonnablement s'attendre à ce qu'il reconnût dans Gasner un thaumaturge évangélique? a M. le Dr Dubois, d'Amiens, fidèle au système de négations que nous voyons refleurir aujourd'hui » chez un si grand nombre de nos médecins dont le moindre fait merveilleux trouble et dérange l'organe visuel, a écrivit donc avec un imperturbable sérieux cette phrase de son histoire académique : Eu d'antres temps, on aurait soumis les démoniaques aux exorcismes et aux épreuves du rituel; l'impératrice les fit soumettre aux traitements de de Haën. La fourberie fut aussitôt découverte. »

La fourberie? Oh! s'il est vrai qu'elle ait pris pied dans l'un des deux camps hostiles, hâtons-nous de savoir lequel des deux la recèle. Voyons aussi dans quels termes elle nous fut décrite; car notre chapitre de l'hallucination négative et morale doit s'enrichir de ce précieux morceau.

Le fameux mot :

> De par le roi, défense à Dieu
> De faire miracle en ce lieu...

est donc dit au sol que foule Gasner, et de Haën prenant, de ses yeux égarés, son bonnet médical pour un bonnet de théologien, prélude en déclarant, du haut de sa suffisance,

que les miracles de Gasner ne peuvent être attribués à Dieu. Ils en sont indignes! — Indignes du dieu des savants de l'époque, soit; mais seraient-ils le produit du charlatanisme et de la jonglerie? Écoutons les propres paroles de de Haën : « Si tous les malades de Gasner habitaient dans son voisinage, s'ils vivaient avec lui et s'ils étaient en petit nombre, on pourrait soupçonner quelque chose de semblable. Mais, quand on voit venir à lui des centaines de malades avec lesquels il n'a jamais eu et n'a jamais pu avoir aucun commerce, des centaines de personnes *de toutes les religions*, candides, sincères, éloignées de toute fraude; des malades si nombreux que leur nombre excède quelques milliers, personne, *à moins d'être* FOU, ne peut admettre une subornation pareille : *Nemo sanæ mentis.* »

« Quant à l'imagination, elle expliquerait assez bien tous ces faits » — à ceux qui cherchent à se débarrasser de tout ce qui gêne leur système d'incroyance, — « s'il s'agissait d'un petit nombre de malades, traités encore pendant plusieurs années. Mais il ne s'agit ici ni d'un homme ni d'un autre; il s'agit *de myriades* d'hommes[1]; non pas de jeunes filles très-nerveuses, mais de paysans *fort rustiques*, d'ouvriers, de forgerons, de bûcherons, dont l'imagination est tout à fait endormie; bien plus, de gens très-âgés et aliénés, sur lesquels il produit des effets stupéfiants *sans les toucher*, en leur parlant d'un voix faible et douce, plutôt qu'avec une voix effrayante et sonore, » — telle que, par exemple, est la voix du magnétiste Regazzoni.

« Chez ces malades, non pas à sa volonté, mais à celle des médecins assistants, il change l'état du pouls, le ralentit, l'accélère, » et *sans* le toucher!... La cause agissante « serait-elle le changement d'air, le voyage? Cela s'est vu

[1] Voyez comme le nombre augmente, à mesure que les yeux, *tels quels*, sont forcés de s'arrêter en face des faits!

souvent; mais ici ces malades, misérables à la maison, misérables en voyage, sont déposés misérables aux pieds de Gasner, et IL LES RENVOIE GUÉRIS. »

« Donc, *en supposant* que quelques-uns ont été guéris par le changement d'air et le voyage, quelques autres par le magnétisme et les sciences occultes, qui cependant *n'ont jamais rien produit de semblable* aux prodiges de Gasner; en supposant quelques autres guéris par l'impression de gestes terrifiants, d'autres enfin par *quelque connivence* avec les malades[1], on dira peut-être que tout cela fait un certain nombre... et l'argument mérite quelque attention. Mais, si ceux qui voient en Gasner un thaumaturge ne voulaient en tenir aucun compte, et s'ils persistaient à soutenir que ces cures, QUE L'ON NE PEUT NIER, n'ont été nullement opérées à l'aide de moyens humains et naturels, que, même, DE TELS MIRACLES *dépassent la vertu d'un simple exorciste*.... nous répéterions que, puisque ces choses n'ont été accomplies ni par la nature, ni par le doigt de Dieu, comme les panégyristes de Gasner le proclament, ils nous forcent à dire que ces prodiges sont de véritables œuvres du démon »

« Quels aveux, QUELLE CONCLUSION, et quelle rouerie! » ajoute mon honorable ami M. le marquis de Mirville, à qui j'emprunte ce morceau. (*Notes de la troisième édition des Esprits*, p. 471.)

Ainsi donc, le prêtre catholique Gasner est en communion avec ses supérieurs ecclésiastiques; il est protégé par les évêques et défendu par le papa lui-même contre deux prélats qui méconnaissent l'esprit dont il est animé, il opère des merveilles salutaires au corps et à l'âme de ses semblables; merveilles auxquelles, sans être insensé, *nemo*

[1] Vous disiez tout à l'heure qu'il fallait être fou, pour croire à une connivence.

sanæ mentis, dit de Haën lui-même, on ne peut refuser de croire; mais, pourtant, gardons-nous bien de nous figurer que le doigt de Dieu soit dans ses œuvres! Et pourquoi, de grâce? Parce qu'un médecin y met son *veto*?... Qui donc, en vérité, put lui dicter cette conclusion grotesque? Seraient-ce les évêques, représentants et champions du catholicisme? Non; tant s'en faut! Et que si Gasner opérait par la puissance du démon, voilà donc les premiers juges de la question, les évêques et le pape, usant de leur autorité magistrale pour patronner l'ennemi de Dieu et des fidèles.... Est-ce donc qu'en désespoir de cause la science doctorale voulait faire à Gasner le même honneur que faisait à Jésus, son Maître et le nôtre, la coterie des savants et des princes de la nation juive? Réduite à ne pouvoir nier l'éclat de ses miracles, elle disait : C'est au nom de Beelzébuth qu'il guérit les malades et qu'il chasse les démons. (Saint Matthieu, ch. XII, ℣. 22, etc.)

Et les guérisons que l'on se permet d'appeler *démoniaques*, seraient-elles, par hasard, *la fourberie* que nous a signalée M. le Dr Dubois, d'Amiens? Car, attribuer de telles cures aux démons, n'est-ce point proclamer leur action sur nos corps? n'est-ce point établir, de la plume même de la science médicale, le triomphe de la proposition contre laquelle s'insurgent avec violence M. le Dr Calmeil, MM. les docteurs de la Consulte piémontaise, et ces nombreux médecins dont les yeux ne peuvent s'arrêter sur le Merveilleux sans qu'il se joue de leur vue? Ne jamais parvenir à voir certains objets, ou ne les découvrir que sous un faux jour et à contresens, quelle fâcheuse et ridicule maladie pour des yeux qui, chargés d'apprendre à voir à toute une légion de disciples, ne sont créés que pour rendre hommage à la lumière[1]!

[1] Le fameux Lavater, ministre de Zurich, un grand nombre de protestants et de catholiques affirmèrent ces faits comme témoins ocu-

Quoi qu'il en soit, armé de sa longue expérience, ce même Gasner, que grandissait la gauche impuissance de ses antagonistes, émettait une affirmation bien digne de remarque, et dont nous conseillons au corps médical de prendre exacte et bonne note. C'est que, dans le cadre des infirmités humaines, ces maladies démoniaques (*spiritus infirmitatis, saint Luc, ch.* XIII, *ỳ.* 11, *etc., etc.*), qu'il guérissait comme les apôtres, devaient compter *pour un tiers!* et loin de nous la pensée de soutenir que cette proportion reste la même à toutes les époques.... Il se proposait de fonder un ordre destiné tout spécialement au succès de ces pieuses cures; mais il vit se dresser contre lui d'insurmontables obstacles.

Ainsi donc, la plupart des plus intrépides ennemis du Merveilleux, — qui est l'épanouissement et la preuve sensible du surnaturel, — reconnaissent la réalité des prodiges; mais c'est en les couvrant, lorsqu'ils éclatent, d'une interprétation qu'il n'est que trop juste d'appeler maladive, car elle travestit à leurs propres yeux la physionomie naturelle des choses, et témoigne d'une invincible hallucination. Ceux-ci d'attribuer aux démons, avec l'illustre de Haën, les merveilles qui proviennent de Dieu; ceux-là de les adjuger au magnétisme, dont ils ignorent que les maîtres-agents ne sont que des êtres spirituels (voir *la Magie au dix-neuvième siècle*, ch. XII.); d'autres enfin, de torturer

laires... « Gasner était un ecclésiastique plein de zèle, respectable par ses mœurs, sa piété et son désintéressement. Il mourut le 4 avril 1779. De Haën, à la fin de son traité *De miraculis,* parle de Gasner d'une manière qui semble tenir de la prévention, et qui prouve qu'il a adopté, avec une entière confiance, la diatribe publiée par le moine Herlzinger contre ce vertueux prêtre. Mais on voit l'embarras où il se trouve d'expliquer une multitude innombrable de faits dont il ne conteste pas la certitude. Il combat tous les moyens de les expliquer naturellement, et paraît enfin décidé à les regarder pour *de la magie.* Ce qui n'est guère plus philosophique que de les donner pour des miracles! » (Fel., biog., let. G.)

pitoyablement et impitoyablement le bon sens pour attribuer à des forces naturelles, — qui seraient intelligentes, et par cela même spirituelles, — ce que l'histoire, chez tous les peuples du monde, attribue nettement au prodige.

Mais que gagnent, en définitive, ces opiniâtres docteurs à ces puérils exercices de voltige, si ce n'est d'exposer au grand jour la déviation constante des yeux de leur esprit, l'incurable maladie de leur vue? Puissent donc, enfin, dans l'intérêt de la science humaine, ces hallucinés de toutes catégories cesser de conspirer contre l'évidence du Merveilleux, dont ils sont eux-mêmes, par le prodige indomptable de leur hallucination, la preuve la plus singulière et la plus effrayante.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Hallucinations fabuleuses! — Les grenades et la compagnie de grenadiers de Gédéon. — Découvertes de M. Eusèbe Salverte et de M. le docteur Littré, de l'Institut. — Comment ces grenades font sauter, à la distance de quarante-cinq mille, les murs de Jéricho détruits depuis deux cent cinquante-six ans. — Explosion des mines de Moïse remettant en place chaque grain du sol qu'elles font voler en l'air. — Feu d'artifice savant et docile, paissant Israël comme le mouton paît l'herbe des champs. — Opération chimique par laquelle le prophète Élie fait descendre le feu du ciel. — L'hallucination de nos savants est semblable à celle de l'armée entière des Syriens, dont les yeux sont frappés, à la parole du prophète Élisée.

A titre de nouvel et bien curieux exemple de ce trompeur et violent état des yeux de l'intelligence chez les savants que tourmente un préjugé d'école ou d'amphithéâtre, empressons-nous de présenter au lecteur l'un des plus étonnants et populaires lauréats de l'incrédulité, M. Salverte. Nous le doublerons aussitôt de l'un des maîtres les plus renommés de notre Institut, M. le Dr Littré. Le choix est heureux; car nuls n'osèrent lutter, au nom de la science,

avec une vaillance d'audace si déterminée, contre les miracles les plus éclatants qui se soient échappés, au nom de Dieu, de la main des plus hauts thaumaturges bibliques.

C'est en renversant à terre nos livres sacrés, pour substituer à ces absurdes vieilleries le *Traité des sciences occultes*[1], que ces deux savants viennent s'offrir à nos regards, humides de reconnaissance! Dans les bouches franchement antichrétiennes, ce livre redoutable eut d'abord un magnifique et sonore retentissement. Nos échos en résonnent encore! et le docte académicien Littré, s'évertuant à ranimer leur voix éteinte, en répète, en prolonge les éclats à la fois bruyants et lumineux : tels sont ceux des grands météores.

Mais abaissons-nous, et descendons des hauteurs que sillonnent la foudre et les éclairs du grand style. Énonçons en quelques lignes modestes que M. le Dr Littré couronna l'œuvre posthume de M. Salverte des hardiesses d'une préface, dont les feuilles le décorent et le protégent de leur académique ombrage. Et gardons-nous de nous étonner des emportements de ce courageux ami contre toute lueur, tout fantôme de ces êtres spirituels que l'œil ne peut voir, ni la main toucher. Car, l'âme humaine elle-même, malgré les témoignages de spiritualité qu'elle puise en sa propre pensée, n'est aux yeux de l'illustre académicien qu'un ensemble de fonctions cérébrales et sensitives. Pour cet éminent praticien, la réalité cesse d'être au delà des limites qui bornent ses sens! Il ne sera donc ni sans intérêt, ni sans profit, de mesurer d'un coup d'œil les explications les plus fortes que les savants antispiritualistes du dix-neuvième siècle ajustent aux phénomènes salués par l'immense majo-

[1] Par M. Eusèbe Salverte, ancien représentant du libéralisme, 3e édition, précédé d'une introduction de M. E. Littré, de l'Institut. — Paris, 1856.

rité des siècles et des savants de tout ordre, sous le titre de Merveilleux!

Les deux têtes de MM. Salverte et Littré, doublées l'une de l'autre, se sont unies pour ne plus former qu'une unique puissance, prodige de fusion, et vrai chef-d'œuvre d'harmonie! Le mal hallucinatif qui se développe dans certaines organisations, en présence de faits merveilleux, aura-t-il atteint et fasciné l'organe visuel de ces deux chefs unifiés? Suffira-t-il à leurs regards de s'arrêter sur un fait, pour qu'aussitôt s'en évapore ou s'y transforme le Merveilleux le plus fortement accusé? Dans un instant, le lecteur voudra bien lui-même résoudre pour nous ces questions.

La Bible s'ouvre, et voyez : Gédéon marche contre la puissante armée de Madian. Mais il déplaît à Dieu qu'aux yeux de son peuple la victoire semble dépendre du nombre et de la force des armes. Le chef qu'il s'est choisi reçoit donc l'ordre de n'attaquer l'ennemi qu'à la tête d'une troupe de trois cents hommes. Naguère, on venait de voir la foule des soldats dévorés d'une soif ardente se précipiter à terre et fléchir le genou pour boire; mais trois cents guerriers se contentant de puiser l'eau dans le creux de leur main avaient bu debout. Ce sont là les élus de Gédéon[1].

Ce choix accompli, le général, courant au combat, a donné pour armes à ses soldats, — écoutons-le bien, — « des trompettes et des pots de terre vides, avec des lampes au milieu des pots[2] ». Suivi de ses trois cents, Gédéon s'avance. Sa troupe se divise en trois corps autour du camp des Madianites, et tout à coup l'air retentit d'un

[1] Image de ceux qui seront un jour couronnés, parce que, toujours vigilants et alertes, ils n'auront goûté qu'en courant aux biens même les plus nécessaires à la vie.

[2] ....tubas in manibus eorum, lagenasque vacuas ac lampades in medio lagenarum. *Juges*, ch. VII, ℣. 16. Entendons par *lampades*, des vases destinés à cacher la lumière des flambeaux, ou plutôt des falots de bois onctueux. — Note, Bible Vence, v. V, p. 48.

bruit épouvantable. Ses hommes brisent à grand fracas leurs pots de terre, et saisissant de la main droite la trompette que leurs lèvres vont emboucher, ils jettent tous ensemble ce cri formidable : L'épée du Seigneur, et Gédéon! Chacun d'eux se fixe à son poste; et ces lumières, ce tumulte subit ont au loin répandu la panique dans le camp idolâtre. Tous fuient; tous se précipitent; et les nations diverses dont se compose l'armée de Madian se mêlent et s'entre-tuent. Tel est le récit de la Bible. (*Juges.* ch. VII, *id.* — Josèphe, *Antiq.*, l. V, ch. VIII.)

Telles sont, maintenant, les paroles de M. Salverte : « Nous sommes induit, avec Roger Bacon, à transformer en grenades remplies d'une composition pyrotechnique les vases de terre et les lampes qui facilitèrent à Gédéon LA PRISE DE JÉRICHO!... » Choisis avec de grandes précautions, ses soldats étaient les *confidents* de leur général, et les dépositaires du secret pyrotechnique à l'explosion duquel venait de s'accomplir si naturellement le prodige de la chute des murs de cette ville. (*Lire la p.* 428.)

Rêvons-nous? Et, si nous n'exceptons M. Salverte, qui, sous le patronage de M. le Dr Littré, nous décrit avec l'aplomb d'un témoin oculaire la chute des remparts de Jéricho sous le feu *des grenades* de Gédéon, quels yeux, en ce monde, eussent pu voir l'accomplissement de ce plus inconcevable des prodiges! Une invincible puissance d'hallucination sort donc des feuillets de la Bible pour égarer la vue des dénégateurs de miracles!

Jéricho! Jéricho d'abord! Eh quoi! depuis deux siècles et demi, les murailles de cette ville ont cessé d'avoir pierre sur pierre. Elles se sont prosternées à terre au *simple bruit des trompettes* de Josué, *se mêlant au cri d'Israël.* Nul ne les a relevées encore. Et voici que, sous les yeux de MM. Salverte et Littré, ces deux hommes dont la mission

civilisatrice est *de redresser notre vue*, de nous apprendre à voir et à savoir, Gédéon parvient à les renverser! Le fantôme de ces remparts leur est donc apparu pour troubler leurs yeux! En vérité, ce prodige écrase les nôtres[1]!

Tout ce qu'il y a d'étrange n'est point dit cependant; car entre la vallée de Jésraël, où Gédéon déconfit les Madianites, et la ville détruite de Jéricho, la distance n'est point néant; Jésraël est assise d'un côté de Samarie, Jéricho de l'autre; or, un intervalle de quarante-cinq milles romains, mesure ancienne et à vol d'oiseau, sépare du champ de bataille où Gédéon triomphe, les murs que MM. Salverte et Littré font tomber sous les coups prodigieux de ce héros. Le temps, l'espace, les faits, ce sont là des choses qui, de la part des yeux de ces redoutables champions *du progrès*, ne peuvent obtenir ni plus d'égards, ni plus de quartier que le *miracle*. Se heurtant à grand fracas à la porte de l'histoire, de même que les habitants de Sodome se heurtaient à celle de Loth, ils ne peuvent, à l'exemple de ceux-ci (*Genèse*, ch. XIX, ℣. 11), quoique la touchant de la vue et des mains, ni la voir ni la sentir, ni l'ouvrir!... S'ils ne sont hallucinés, que seraient-ils donc?

Nul lecteur de la Bible ne l'ignore: les trompettes miraculeuses de Josué, — que nous affirmons, sur l'honneur, n'être *point le même que Gédéon*, — ayant donné le signal aux murailles de Jéricho de se coucher par terre, et ses torches, aidées du fer, ayant incendié, puis nivelé les édifices de cette ville, elle ne sortit de ses ruines que 537 ans plus tard. Et ce fut Hiel, de Beth-El, qui la rebâtit sous le règne d'Achab, ainsi que l'avait prédit le Seigneur par la bouche de Josué, fils de Nun[2].

[1] Josué, ch. VI, ℣. 20. Bible. — Histoire de Josèphe, *Antiq.*, l. V, ch. I. — *Art de vérifier les dates*, Hist. sainte, v. Ier, p. 106 et 193. — Paris, 1820.

[2] Géographie ancienne, *Encyclopédie*, t. II, 1re part., p. 171, lat.

La ville de Jéricho, tout miracle a part, a donc cessé d'être 256 ans avant le jour où MM. Salverte et Littré la font enlever à coups de grenades par trois cents hommes d'Israël. — Elle ne se releva que 281 ans révolus après que MM. Salverte et Littré, s'installant entre les deux époques de son existence, la voient, de leurs yeux d'historiens anticatholiques, tomber, *le plus naturellement du monde,* sous la poudre a canon du chef israélite.... O miracle plus grand que celui des trompettes de Josué, et des lampes Gédéoniques converties en grenades de guerre! Eh quoi! tonner contre l'ignorance et la supercherie, et voir, avec toute la clarté du jour, dans l'histoire la plus répandue qui soit au monde, un récit qui ne s'y trouva jamais! Avoir des yeux de maître, et ne pouvoir découvrir, en lisant le fait sur lequel on redresse la vue du public, les réalités historiques qui frappent l'œil du moindre lecteur!... Ainsi la justice de Dieu condamne-t-elle à suer à la fois le Merveilleux et l'absurde les plumes qui nient et combattent jusqu'à la possibilité des merveilles. Mais l'histoire est-elle anéantie pour être vue, par ces dénégateurs, des yeux dont ils voient le miracle?

O messieurs les savants, vous que nous prenons la liberté de contrôler dans l'intérêt de la science; non, vos pareils ne sauraient mentir! Nous le savons, et nous sommes prêts à le soutenir au besoin. Le mensonge est le vice et la honte des laquais...... d'autrefois. Lors donc que,

tre I.—Paris, 1789. Ouvrage que nous ne citons que par galanterie pour nos antagonistes. — Bible, *Rois,* l. III, ch. XVI, v. 34. « On ruina, dans Jéricho, à l'aide du fer, ce que le feu avait épargné, » dit l'historien Josèphe, que M. Salverte aura lu peut-être, car il le nomme. « On prononça malédiction contre ceux qui entreprendraient de rétablir cette ville. On pria Dieu que le premier qui en jetterait les fondements perdît l'aîné de ses enfants en commençant cet ouvrage, et le plus jeune lorsqu'il l'aurait achevé. Or, cette malédiction eut son effet, ainsi que nous le dirons en son lieu. » Josèphe, *Antiq.*, l. V, ch. 1.

tombant dans de si cruelles méprises, vous donnez au public, convoqué par vos trompes pour le spectacle du renversement des murs de Jéricho, le spectacle grotesque de vos propres chutes, il y va de votre honneur à ce que ce public s'aperçoive et crie sur les toits que vos yeux sont hallucinés.... Une navrante odeur d'ignorance, ou les grossières émanations de la mauvaise foi, sembleraient marcher devant les maîtres vénérés de la science, si nous ne faisions sur ce point l'évidence autour de leurs tristes paroles; si notre plume ne prouvait qu'il faut, non les accuser, mais les plaindre; si nous ne forcions le lecteur à ne voir en eux que les victimes du mal caduc de l'hallucination, ce haut mal qui, portant ses ravages au sein de la race humaine, se plaît à témoigner à l'espèce savante ses bizarres et indéfinissables préférences!...

Un second exemple de cette doctorale infirmité, qui se montre si cruelle pour les yeux de ceux que nous appelons aujourd'hui *la Science*, éclate sous la plume de M. Salverte, remettant en scène le tragique événement de la révolte de Dathan et d'Abiron. Replaçons-nous entre nos deux savants, devant ce trait d'histoire :

« C'était peu que d'avoir frappé dans Abiron et Dathan les chefs de l'une des séditions les plus redoutables qu'ait fait éclater la supériorité du législateur. Deux cent cinquante de leurs partisans restaient encore; conduits et animés par Coré, ils exerçaient sur l'esprit du peuple une influence proportionnée à la considération que méritaient leurs vertus[1]. » *Salv.*, 411. « Moïse donc les invite à se présenter en même temps qu'Aaron et ses enfants, l'encensoir à

[1] Vertus de révolutionnaires et de mécontents privilégiés, ameutant le peuple afin de s'en faire un marchepied pour s'élever au faîte du pouvoir. Vieille histoire et qui se répète sans cesse! — Coré, dit l'historien Josèphe, parlait contre Moïse et Aaron, sous prétexte de son affection pour le bien public, mais en effet pour émouvoir le peuple, afin

la main, devant le tabernacle du Seigneur. Et, soudain, une flamme miraculeuse les enveloppe; ils périssent, ils disparaissent. Étrangers à *la science occulte* du législateur, à l'instant où ils ont fait fumer l'encens devant l'autel, ils ont, comme Nadab et Abiu, donné le signal de leur mort. » (E. Salv., p. 411.)

« Plus explicite que l'auteur du *Livre des Nombres*, ajoute M. Salverte, Josèphe met un jour d'intervalle entre la sédition excitée par Coré, Dathan et Abiron, et la punition de ces deux derniers. On sait que la terre les engloutit[1]. »

Or, voici de quelle sorte les yeux de M. Salverte lui font voir, à l'aide des textes, le plan et l'exécution de cet événement : « En se ménageant un délai de vingt-quatre heures, Moïse prit le temps nécessaire pour pratiquer sous les tentes de ses ennemis *une mine*, telle que celles dont les guerriers européens faisaient usage avant la poudre à canon, c'est-à-dire une profonde excavation, soutenue par des étais que le feu consume à un signal. »

Aux yeux de M. Salverte, par lesquels M. le Dr Littré, de l'Institut, voit et croit juste de nous faire voir les faits, quelque chose « ajoute à la probabilité de cette explication, c'est la prolixité du discours que l'historien met dans la bouche de Moïse; c'est l'annonce précise que, dans le livre saint, Moïse fait du genre de mort qui va tout à la fois le venger et prouver la vérité de sa mission.... Cependant, la difficulté de terminer en une nuit un travail *si considérable*,... le mouvement de la terre ébranlée comme les flots

d'obtenir par son moyen la souveraine sacrificature. *Hist.*, l. IV, ch. II. Toujours les mêmes passions, et toujours le même masque!

Ainsi se posait Absalon, et son portrait semble d'hier! Bible, *Rois*, l. II, ch. XV.

[1] Faisons observer à M. E. Salverte que le livre biblique des *Nombres* fixe l'intervalle d'une nuit, ch. XVI, ℣. 16. *Tu et omnis congregatio tua, state seorsum coram Domino et Aaron die crastino, separatim*

de la mer par un violent orage, le bruit épouvantable qui signale l'ouverture de l'abîme[1], la promptitude avec laquelle le gouffre se referme sur les victimes qu'il vient de dévorer, — ces circonstances réunies semblent plutôt indiquer l'explosion d'une mine, où l'on remplit une excavation d'une composition fulminante. » (E. Salverte, *ib.*, p. 423.)

Mais peut-être le moment est-il venu de faire suivre du simple récit de la Bible ces magnificences de l'explication, offertes par « la science moderne, qui se passe du Merveilleux », aussi facilement que de l'histoire! Nous écouterons à son tour l'historien Josèphe :

« En ce temps-là, Coré, descendant de Lévi, de concert avec Dathan et Abiron, issus de Ruben, s'élevèrent contre Moïse. Deux cent cinquante hommes d'Israël, qui comptaient entre les principaux de la synagogue, les suivirent. — Tout le peuple est un peuple de saints, dirent-ils à Moïse et à Aaron. Cela ne vous suffit-il point? Pourquoi donc vouloir vous élever sur le peuple du Seigneur et le dominer?

» A ces paroles, Moïse se prosterne, puis il dit à Coré et à la multitude qui le suivait : Demain matin, Dieu vous fera connaître qui sont ceux qui lui appartiennent.... Demain donc, prenez vos encensoirs, du feu, des parfums; celui-là sera saint que Dieu lui-même aura choisi.... Oh! que vous cherchez donc à vous élever, enfants de Lévi!... Dieu vous a-t-il fait approcher de lui pour que vous usurpiez jusqu'au sacerdoce, — *le sacerdoce suprême!* — et que votre troupe se soulève contre le Seigneur? car, lorsque

[1] Il n'est question du bruit que dans Josèphe; et cet historien ajoute que la terre se referma sans qu'il parût aucune trace d'un événement si prodigieux. *Hist.*, l. IV, ch. III. Est-ce là le fait d'une explosion souterraine? Était-il dans les mœurs de la poudre à canon de cette époque de remettre exactement en place ce qu'elle faisait voler en éclats? — *Proh pudor!*

vos murmures s'élèvent contre Aaron, ne savez-vous quel il est ?... Puis il envoya vers Dathan et Abiron, qui répondirent : Nous ne viendrons point.

» Moïse courroucé s'écria : Seigneur, ne regardez point leurs sacrifices. Et s'adressant à Coré : Toi, et tes deux cent cinquante, demain, placez-vous d'un côté devant le Seigneur ; Aaron se placera de l'autre. Que chacun ait son encensoir et qu'Aaron tienne aussi le sien. — Ainsi fut fait ; et, tout le peuple se tenant en face d'eux, à l'entrée du tabernacle, *la Gloire* du Seigneur *apparut à tous*. Le Seigneur parlant à Moïse et à Aaron leur dit : Separez-vous de cette assemblée, que je les perde tout d'un coup[1].

» Cependant, d'après l'ordre du Seigneur qu'il avait fléchi, Moïse, en se rendant chez Dathan et Abiron, dit au peuple : Éloignez-vous des tentes de ces hommes impies. Dathan et Abiron sortaient alors à l'entrée de leurs tentes avec leurs femmes, leurs enfants et leur troupe. Et Moïse de s'écrier : Si ces hommes meurent d'une mort ordinaire, ce n'est point le Seigneur qui m'a envoyé. Mais si le Seigneur fait, par un prodige nouveau, que la terre les engloutisse avec ce qui leur appartient, et qu'ils descendent tout vivants dans l'enfer, sachez qu'ils ont blasphémé le Seigneur.... Or, à peine eut-il parlé, que la terre se rompit sous leurs pieds : *Confestim ut cessavit loqui, dirupta est terra*. ℣. 31. Elle s'ouvrit comme s'ouvre une bouche, *Aperiens os suum*, les dévorant avec leurs tentes et leurs biens. Au cri qu'ils jetèrent, tout Israël se prit à fuir : la terre, la terre va nous engloutir !... Et le Seigneur fit, en même temps, sortir un feu qui tua les deux cent cinquante séditieux occupés à offrir l'encens. Puis il dit à Moïse : Or-

[1] Le peuple, entraîné, avait, en grand nombre, *pris parti* pour les séditieux, qui versaient des larmes hypocrites sur ses maux afin de se faire hisser au pouvoir par la multitude. Josèphe, *Hist.*, l. IV, ch. II-III, et Bible, *Nomb.*, ch. XVI.

donnez au prêtre Éléazar, fils d'Aaron, de prendre les encensoirs qui sont au milieu des flammes.

» Mais le lendemain, qui le croirait, tout Israël se reprit à murmurer contre Moïse et Aaron, disant : Vous avez tué le peuple du Seigneur, vous autres! La sédition grossissant, Moïse et Aaron s'enfoirent vers le tabernacle de l'Alliance, ou la nuée les couvrit, et la Gloire du Seigneur se manifesta. — Retirez-vous de cette multitude, dit aussitôt le Seigneur, que je les extermine. Moïse et Aaron se prosternèrent, et Moïse dit à Aaron : Offrez vite encens et prières pour le peuple, car la colère du Seigneur est déjà sortie et voilà que sévit le fléau[1]... Aaron se précipitant vers le peuple, que déjà le feu dévorait, — *quam jam vastabat incendium*, ỳ. 47, — offrit des parfums.... Se tenant debout entre les vivants et les morts, il pria pour le peuple, et le fléau s'arrêta! *Plaga cessavit*. Or, le nombre de ceux qui furent consumés par ces flammes fut de quatorze mille sept cents hommes, sans compter ceux qui avaient péri dans la sédition de Coré[1]. »

Les yeux des savants qui nous ont cité Josèphe auront été trop hallucinés, sans doute, pour admirer, dans les pages de cet historien, le spectacle de CE FEU SAVANT et terrible qui dévora les deux cent cinquante principaux adhérents de Coré, d'Abiron et de Dathan. Mais l'œil simple du public ne s'ouvrira point pour y rester aveugle O la scène ineffaçable! et comme les terribles détails de cette catastrophe se sont gravés dans les souvenirs d'Israël! Écoutons : « On vit aussitôt paraître un feu si grand et si terrible, qu'il ne s'en était jamais vu de semblable, lors même que les montagnes pleines de soufre vomissent de

[1] Bible, *Nomb.*, ch. XVI. Traduction faite des passages nécessaires, en consultant la traduction de la Bible Venre, id., 1827-9, vol. III, p. 497 le lecteur est prié de vérifier; id. Josèphe, *Hist.*, liv. IV, c. III.

leurs entrailles allumées des tourbillons enflammés, et que des forêts tout en feu, dont la fureur des vents augmente l'embrasement, se trouvent réduites en cendres. On connut *que Dieu seul était capable* d'en allumer un si étincelant et si ardent tout ensemble. Sa violence consuma de telle sorte les deux cent cinquante prétendants, et Coré avec eux, qu'il ne resta pas la moindre marque de leurs corps. Aaron seul demeura, sans avoir reçu la moindre atteinte de ces flammes surnaturelles; afin qu'on ne pût douter que ce ne fût un effet *de la toute-puissance de Dieu*. » (*Hist. Jos.*, l. IV, ch. III.)

Ainsi donc, et résumons nous : à partir du moment tant attendu où Coré se présente devant Moïse, jusqu'au matin du jour suivant, Moïse aurait envoyé ses travailleurs creuser le sol sous les tentes des chefs de la révolte : ces rebelles qui, venant de jeter leur défi à la face du terrible chef d'Israël, ouvraient à coup sûr autour d'eux un œil vigilant, et savaient faire veiller leurs complices! — Dans ce désert, le Moïse de MM. Salverte et Littré aurait trouvé, travaillé, préparé, traîné, ajusté, construit le bois des étais et des bûchers qui, *cédant à point nommé*, sous l'action du feu et du faix des terres, vomiront cet épouvantable incendie... D'autres ouvriers, les plus discrets des mortels! auraient cependant charrié, transporté, dérobé, caché, je ne sais où, la terre extraite de ces fouilles. O bagatelle que ce travail clandestin, qui doit s'opérer dans un silence de mort, et sans que le plus léger bruit le révèle en troublant dans ses profondeurs le silence de la nuit et du désert! Nul œil, nulle oreille n'en aura saisi le secret, nulle bouche ne l'aura violé...

Ou bien, non; ce n'est plus sur des charpentes et des bûches que reposent ces terres. Elles ont pour appui des murailles de mines chargées de poudre à canon, et bourrées

de matières explosibles. Au signal de Moïse, voilà ces salpêtres bouleversant la terre, creusant *et refermant par un même effort* un abîme; dévorant hommes, bêtes et biens; incendiant les tentes et tout ce que ces demeures renferment : métal ou matériaux, n'importe ! Il n'y aura d'exception que pour le grand prêtre Aaron, et les deux cent cinquante encensoirs prévaricateurs. De ces instruments de culte, pas un seul ne disparaîtra ! La poudre fulgurante ne les fera point sauter on ne sait où; ils ne seront ni consumés ni lésés ! On les ramassera *sur place*, et jusqu'au dernier. Aussi Moïse ordonne-t-il de les consacrer en changeant leur forme, et de les ériger en monument durable.

Jusqu'ici, toutefois, ce n'est que merveille incomplète; car le lendemain, — et M. Salverte a négligé *de tels détails*, — *ce feu savant et intelligent*, fatigué du repos d'un jour, se livre à de nouveaux exercices. Il se met en route comme un voyageur; il procède et sévit avec fureur; mais sa fureur est guidée par le calcul, car il renverse et dévore tout le peuple, ivre de séditions nouvelles; puis, souple et docile, il s'arrête ! Et devant qui? Devant le seul Aaron, ce grand objet de la révolte, lorsque, l'encensoir à la main et la prière à la bouche, ce pontife suprême lui barre le passage. Et, de compte fait, il aura, dans cette seconde étape, dévoré quatorze mille sept cents hommes, sans nombrer ceux de la veille.... Ce sont là, convenons-en, des mines et des feux d'une violence et d'une docilité bien formidables ! Nos arsenaux n'en recèlent point le secret, et la science profane ne nous signale encore rien de pareil.

Tel est le prodige qu'à l'aide de leur prodigieuse hallucination ces messieurs ont réduit aux dimensions de leur savoir ! Nous, dont les yeux ne sont ni pris ni faussés par des préjugés d'école ou d'amphithéâtre, ne nous faudrait-il

point ou sang-froid égal à l'aplomb de ces deux amis pour les entendre expliquer par l'explosion d'une mine, creusée secrètement et dans le désert, cette terre qui s'ouvre, qui soulève et balance ses flots à l'instar d'une mer; ce sol qui *creuse*, *qui referme* ses abîmes et les efface sans laisser à l'œil le plus faible vestige de si prodigieux bouleversements; enfin, ce feu qui roule ses vagues, *à la fois furieuses et obéissantes*, dévorant le peuple éperdu, mais s'arrêtant, — ô merveille! — au premier mot de *la prière* et de l'autorité! (*Bible*, *Nomb.*, ch. XVI. — *Jos. Hist.*, l. IV, ch. III.)

Que, d'ailleurs, nos lecteurs ne se contentent point de ce texte; et nous les en conjurons. Qu'ils arrêtent leur vue sur les livres de Flavius Josèphe, pensionnaire des empereurs romains, c'est-à-dire « plus lâche politique que bon Israélite », et qui, dans son histoire, « déguise, affaiblit, ou anéantit les miracles attestés par l'Écriture, corrompant partout ce qui peut blesser les gentils ». (*Biogr. Fell.*, let. J. 1832. Lille, vol. VII.) — Qui saurait nous dire, en effet, à quel degré de bassesse descendent et s'acclimatent les flatteurs des Césars! L'histoire des assemblées qui représentent ce que, sous leur règne, ils veulent faire appeler la liberté, nous le crie d'une voix assez forte! (Lire Tacite, Suétone.)

O vous! messieurs les savants, qui avez le singulier goût de faire, au beau milieu du dix-neuvième siècle, une guerre si grossière au Surnaturel, croiriez-vous donc déroger à votre noblesse en vous assurant par le témoignage de vos propres sens du texte de l'histoire dont vous enseignez la lettre et l'esprit au public? Ou, si, comme nous persévérons à le croire, vos yeux tout grands ouverts se sont promenés sur ces pages si claires et si victorieuses, les textes se sont donc joués de votre vue avec la plus railleuse et tenace perfidie? O le singulier phénomène! Ces ravn-

geurs de prodiges ne sauraient prendre corps à corps le miracle, en nous criant : Je l'étouffe, sans que leurs puérils efforts fassent éclater à nos yeux le plus constant des prodiges, celui du bouleversement de leur esprit et de leurs sens! — Semblables seraient-ils donc, tous ensemble, à cette armée de Syriens qui cherche, *pour le livrer* et *le perdre*, le prophète Élisée? Écoutons, écoutons!...

Élisée n'est point inconnu des Syriens, qui viennent de signaler sa présence à leur roi. Ils se rendent sans erreur à Dothan, où ils se proposent de l'enlever; et c'est là même que le prophète s'offre avec confiance à leurs regards. Le Dothan que vous cherchez n'est point ici, leur dit-il. Ils marchent, et bientôt la puissance que Dieu lui prête fait voir à leurs yeux hallucinés la forme et la ressemblance de cette ville dans la ville si dissemblable de Samarie, au cœur de laquelle il les conduit et les enferme.

De tous ces yeux ouverts, pas un seul ne reconnaît le prophète, pas un seul ne reconnaît les champs où leur troupe a l'habitude de porter le ravage; pas un seul, dès qu'Élisée a dit son premier mot, ne reconnaît ni les murailles ni les édifices de Dothan; pas un seul, jusqu'à ce que le Seigneur ait guéri leur vue, ne doute que Samarie, où le prophète les emprisonne, ne soit la ville qui leur est connue sous le nom de Dothan. L'esprit de vertige et d'hallucination, sans cesse et dans tous les siècles envoyé de Dieu contre les ennemis de son Église, s'abat sur leurs yeux et les rend captifs de celui même qu'ils s'apprêtaient à saisir; car les yeux que fascine l'hallucination perdent avec la rapidité de l'éclair la puissance de s'accorder avec le vrai; tout un monde fantasmagorique se joue de leurs regards. (*Bibl.*, l. IV, ch. vi, des *Rois*. — *Id.*, Josèphe, *Hist.*, l. IX, ch. ii.)

Hélas! ce chapitre entier ne nous dit que trop à quel

point le mal hallucinatif se propage, et court, *à la façon des épidémies*, au milieu de ceux qui partagent cet implacable et farouche esprit d'incrédulité, contre lequel Dieu fulmine ses anathèmes. Acceptons-en pour dernière preuve le succès même de cet incroyable livre de M. Salverte, sur lequel le devoir d'un catholique était de laisser tomber un rayon de droite lumière. Deux éditions, suivies de cette troisième, offerte sous le patronage de l'un des noms illustres de l'Institut, nous apprennent assez quel est pour le vulgaire, auquel les grands hallucinés prêtent leurs yeux, le danger de leurs élucubrations maladives.

Mais poursuivons notre œuvre; et parmi les exemples de bouleversements visuels qui fourmillent dans le triste livre que nous parcourons, choisissons notre dernier récit : il ne s'agit pour M. Salverte que de réduire à de simples proportions chimiques le miracle d'Élie, rendant docile à sa voix le feu du ciel. Je dois repousser, je le confesse, un sentiment de satiété qui me surmonte, car il importe au plus haut degré de ne point étudier à demi des tentatives d'une gravité si singulière. Et, si c'est une action méritoire que de ruiner et de flétrir un simple mauvais livre, que sera-ce donc lorsque cet ouvrage, fruit de la plus malsaine hallucination, se trouve être, par le fait et quelles que soient les intentions de son auteur, un vaste et détestable plan de conjuration contre la base sacrée de la civilisation, contre la parole même de Dieu consignée dans les pages immortelles de nos livres saints? Un moment de patience encore; écoutons :

Voici du soufre en fleur et de la chaux vive. Que quelques mesures d'eau soient versées sur ce mélange, et la chaleur que ces deux corps émettent en se combinant déterminera la fusion d'abord, puis la combustion du premier. Vous verrez alors s'embraser avec rapidité le soufre et le

chlorate de potasse que vos mains auraient mêlés, mais plus rapidement encore s'allumerait la poudre à canon, ou le phosphore. Un moyen existe, dans ce cas, de fixer le moment précis où la chaleur développée produira le phénomène de l'inflammation; et cette explication est peut-être celle qui convient le mieux au miracle d'Élie. (Eus. Salverte, p. 409.)

De la chaux vive, de la poudre à canon derechef, et du phosphore! Cette réduction du prodige d'Élie nous étant offerte avec le sérieux imperturbable qui caractérise les hallucinés, et dans le but de parfaire en nos esprits le sentiment de dédain que doit provoquer tout miracle, rien ne nous dira mieux sur ce point *le possible* et *le vrai*, que le dramatique récit du sacrifice d'Élie puisé dans la Bible même, ou dans les pages de Josèphe; car cet historien, sur lequel M. Salverte aime à trouver son point d'appui, répète le texte sacré d'une façon presque littérale.

Dieu voulant punir Achab, le mari de la détestable Jézabel, un jour le prophète Élie s'approche de ce prince et lui dit : Il ne tombera pendant ces années ni rosée ni pluie, si ce n'est à la parole qui sortira de ma bouche. — Bientôt après cette prophétique sentence, le ciel fut d'airain, et la terre, privée de toute moiteur, ferma les sources de sa fécondité; elle se dessécha.... Mais, un long période de temps s'étant écoulé, le Seigneur dit à Élie : Présentez-vous devant Achab, afin que je fasse tomber la pluie.

Et Achab, voyant Élie, lui dit, de ce ton dont parlent les mauvais princes aux hommes de Dieu qui préfèrent leurs devoirs aux lâchetés de la complaisance : N'êtes-vous point celui qui trouble Israël? — Non! c'est vous-même qui avez abandonné les commandements du Seigneur, et suivi Baal..... Cependant, assemblez tout le peuple

sur le mont Carmel; appelez en ce lieu les quatre cent cinquante prophètes de Baal et les quatre cent cinquante des grands bois, eux que Jézabel nourrit de sa table.

Ces faux prophètes sont aussitôt assemblés; Élie s'approche du peuple et lui dit : Jusqu'à quand boiterez-vous des deux côtés? Si le Seigneur est Baal, suivez-le; si Baal est Dieu, suivez-le. — Et le peuple se taisait. — Je reste seul des prophètes du Seigneur, et quatre cent cinquante prophètes de Baal sont devant moi. « Qu'on nous donne deux bœufs; qu'ils en choisissent un pour eux, et que, l'ayant coupé par morceaux, ils le placent sur du bois, mais sans feu dessous; » je ferai de même. (Rois, l. III, ch. XVIII, ỳ. 23.) « Puis, invoquez le nom de vos dieux, j'invoquerai le nom du mien; et que celui-là seul qui accordera du feu à nos prières soit reconnu comme Dieu. — Rien de plus juste ne peut être demandé, s'écria le peuple.

Vous, prêtres de Baal, vous êtes les plus nombreux; commencez. — Et ces prêtres sacrifièrent : ils invoquèrent Baal depuis le matin jusqu'à midi, sautant, selon le vœu de leurs rites sacrés, par-dessus leur autel. — Criez plus fort! il faut que Baal soit occupé; peut-être dort-il! Allons, allons donc! disait et répétait Élie. — Et les cris de ces prêtres de redoubler... Puis, fidèles à leurs rites, ils se couvraient d'incisions et se rougissaient de leur sang... mais Baal demeurait sourd.

« Élie dit alors à tout le peuple : Venez avec moi. Et le peuple s'étant approché, il rétablit l'autel du Seigneur qui avait été détruit. » *Ibid.*, ch. XVIII, ỳ. 30. Cet autel, il le fit de douze pierres et l'entoura de deux rigoles; après quoi le bois fut par lui préparé, le bœuf coupé par morceaux et placé sur le bûcher.

Maintenant, emplissez d'eau quatre grands vases (*hydrias*), répandez-les sur l'holocauste et sur le bois, dit Élie. Bien!

recommencez... puis une fois encore. — La viande et le bois furent donc inondés; les eaux couraient autour de l'autel, la rigole en était toute pleine (*ibid.*, ỳ. 35), et le temps du sacrifice étant arrivé, Élie s'écria : Seigneur, faites voir que vous êtes le Dieu d'Israël et que c'est par votre ordre que j'ai fait ces choses, afin que leur cœur se convertisse à vous de nouveau.

Il dit, et *le feu du Seigneur tomba* D'EN HAUT sur l'holocauste, dévorant chairs, bois, PIERRES, POUSSIÈRE MÊME, et jusqu'à l'eau des rigoles. *Cecidit autem ignis Domini...* Ce que *tout le peuple ayant vu*, il se prosterna, s'écriant : C'est le Seigneur qui est Dieu!... Et justice fut rendue à ces imposteurs, dont le métier est de flatter les princes pervers, de persécuter les justes, de tromper les peuples, et de les arracher à leurs devoirs en brisant le lien de religion qui les attache à Dieu : les prêtres de Baal furent exterminés par les spectateurs. (*Bible, Rois*, l. III, ch. XVII-XVIII.)

Au moment où le prophète Élie s'apprêtait à sacrifier, rapporte l'historien Josèphe, il a dit au peuple de s'approcher pour prendre garde s'il ne mettait point secrètement le feu dans le bois, et chacun s'approcha. Or, cette quantité d'eau ne trempa pas seulement la victime et tout le bois, mais elle coula dans le fossé et le remplit. » Élie invoqua Dieu, et, « *à l'instant même*, on vit DESCENDRE DU CIEL sur l'autel un feu qui consuma entièrement la victime et toute cette eau. Le peuple, épouvanté *d'un si grand miracle*, se prosterna contre terre et adora Dieu. » (Josèphe, *Hist.*, l. VIII, ch. VII. *Traduction choisie a dessein d'Arnaud d'Andilly, de Port-Royal, Paris*, 1668.)

Voilà donc, en texte bien authentique, de quelle sorte et dans quelles conditions fonctionne *la chaux vive* que se figurent voir, de leurs yeux de savants, M. Eusèbe Salverte et son intrépide patron de l'Institut, M. le Dr Littré... Eh quoi

donc! Élie, le prophète du Dieu d'Israël, n'est à vos yeux malades qu'un faiseur de tours et un imposteur? Seul, cependant, et n'ayant que son Dieu pour aide, il a l'audace de provoquer, de défier à une lutte mortelle ses adversaires; il ose les combattre au milieu du peuple qu'ils ont séduit, et sur leur propre terrain, tandis qu'Achab altéré de son sang, tandis que quatre cent cinquante faux prophètes ses ennemis implacables, tandis que tous les yeux, éveillés et provoqués par la rudesse apostolique de sa parole, épient jusqu'au moindre de ses mouvements!

Et si la science occulte eût possédé le secret *naturel* de ce feu d'EN HAUT *tombant à la parole* d'Élie, pourquoi les prêtres de Baal, ses ennemis, n'en eussent-ils point usé comme lui-même? Est-ce que les pontifes de l'idolâtrie n'étaient point, ainsi que M. Salverte y engage sa parole, des savants tout spéciaux, initiés à ces sciences et à ces arts? Est-ce que, par hasard, les prêtres mystagogues de l'Asie, de la Chaldée, de l'Égypte, n'avaient cru devoir prodiguer leurs secrètes et mystérieuses leçons qu'au seul Israël, leur éternel ennemi, le contempteur public et implacable de tous les dieux des nations?

Puis, chose étrange et prodigieuse, si des yeux hallucinés ne devaient renverser le sens de tout ce qu'ils voient, comment le feu que la chaux allume *à terre* tombe-t-il *d'en haut?* comment *descend-il du ciel* sur la pierre pour faire disparaître jusqu'aux traces mêmes de cette pierre? comment ne laisse-t-il, en se retirant, ni cendres, ni poussière, ni résidus? comment dévore-t-il tout ce qu'il frappe, comment en efface-t-il tout vestige? (*Bible, Rois*, l. III, ch. XVII-XVIII. — Josèphe, *Hist.*, l. VIII, ch. VII.)

Oh! souveraine et incurable maladie de la science moderne, dont le parti pris est de se passer du merveilleux[1]!

[1] *Journal des Débats*, critique sur le merveilleux, 5 mai 1861.

Rebelle contre son auteur, ne la voyons-nous point contrainte, lorsqu'elle veut s'insurger contre la religion et en saper la base miraculeuse, d'abandonner honteusement, avec les procédés scientifiques les plus simples, la plus évidente vérité des textes? Jetée hors des voies de la droiture, elle perdrait donc toute dignité, tout honneur, tout crédit; elle tomberait sous les coups du plus juste dédain si, connaissant à fond le mal qui la travaille, nous ne devenions son sauveur; si nous ne faisions héroïquement valoir en sa faveur la seule excuse qui puisse l'absoudre : l'hallucination, cette folie des sens provoquée par un désordre primitif de l'esprit[1].

[1] Comme s'il eût été jaloux du renom de ce triste livre, écrit contre la lumière elle-même par ceux qui s'étaient aveuglés en fixant sur elle un regard provocateur, arrive et vient occuper la scène un autre membre de l'Institut, M. Alfred Maury. Nous nous hâterons de saluer en lui un homme de mérite et de valeur, ainsi que sait l'être M. le docteur Littré, mais seulement lorsque ses prétentions scientifiques ne s'élèvent point au-dessus du niveau de sa science.

Un énorme volume, aussi vide de raison et de vraie science que chargé d'érudition, s'échappe de sa plume. Le but de cette machine destructive est d'extirper du sol toute racine de croyance au Surnaturel, donc tout germe de foi catholique. L'hallucination de l'auteur égale celle de ses plus tristes modèles. Choisissons un exemple.

Chacun des feuillets de l'Évangile nous déroule l'histoire de possédés que guérit le Sauveur. « Un de ces insensés attribuait ses paroles au démon. » Interrogé par le Christ, « il répondit qu'il s'appelait Légion, et, *calmé à sa vue*, il rentra dans son bon sens. *L'ascendant moral* du Sauveur avait opéré le miracle. » « On sait quelle est la puissance de cet ascendant chez certains médecins, on l'observe *tous les jours* dans nos asiles. » — « En entrant en apparence dans l'ordre d'idées de l'*aliéné*, ... en *feignant d'enlever* l'infirmité ou le mal chimérique dont il souffre, on interrompt son délire. Est-il en butte à l'obsession de personnages imaginaires, on feint de les contraindre à s'éloigner... et tous ces stratagèmes ramènent pour un temps le calme dans l'esprit *du fou*, tempèrent ses appréhensions et adoucissent ses misères. C'est là TOUT LE SECRET DE L'EXORCISME, et l'explication NATURELLE des faits relatifs *aux possédés* que nous fournissent *à chaque page* les livres saints. » (P. 307, *la Magie et l'Astrologie*. Paris, 1860. *A. Maury, de l'Institut*.)

Ainsi voient les yeux académiques de M. Maury, qui s'impose la mission de redresser notre vue! Que les médecins qu'il nous signale, si le monde en possède de semblables, recherchent donc un peu plus

CHAPITRE TREIZIÈME.

Hallucinations. — La critique. — Chapitre que l'on ne peut empêcher d'être philosophique et bouffon, c'est-à-dire plus et moins sérieux qu'on ne le souhaiterait. — Il est d'une utilité très-grande. — La science moderne a tué la Magie. — Les pirouettes de M. L. Figuier. — Il laisse intactes les grandes énigmes, et pourquoi. — L'Académie et le public, peinture tirée des galeries du *Journal des Débats*. — Hallucinations de la critique et de la philosophie moderne. — L'*Almanach de Liège;* comment, lorsqu'il dit vrai, l'Académie de Berlin est réduite à jeûner.

De ces écrivains dont la verve hallucinative s'exerce avec un si malencontreux épanchement d'érudition jusqu'au sein des indestructibles monuments de nos livres sacrés, descen-vite nos monomanes d'Institut, nos savants à idée fixe, nos hallucinés opiniâtres, qu'ils mettent un frein à ces bouches ardentes et les engagent à nous faire comprendre, dans le simple idiome du sens commun, comment la possession, — ou la folie qui peut quelquefois *n'en être que l'effet*, — sont cependant tenues, depuis les temps les plus reculés et chez les peuples des religions les plus diverses, pour deux fléaux distincts, pour deux maux ayant chacun, dans les collections de la science humaine, leur histoire spéciale et séparée; qu'ils nous disent encore comment, en dépit de tant de docteurs, en dépit de tant d'écoles médicales si discordantes, en dépit de cette cohue de systèmes curatifs dont le programme lugubre tapisse jusqu'aux murs et aux vespasiennes de nos villes, tant de fous se désespèrent ou pourrissent encore dans nos hôpitaux, sans parler de ceux qui vaguent ou divaguent à l'air libre! Le jour même où Jésus livrait, à la légion de démons qu'il venait d'expulser, deux mille pourceaux qui se précipitèrent sur-le-champ dans le lac et s'y noyèrent, on lui présenta plusieurs possédés. Il chassa d'eux les mauvais esprits d'*une parole verbo;* et il guérit tous ceux qui étaient malades (*Saint Matthieu*, VIII, 16). Toucher le bord de son vêtement chassait le mal le plus réfractaire!

Oh! quel médecin que ce Jésus! et comment son école, — si différente des académies vétérinaires, ou antispiritualistes, dont les doctrines sont la négation des esprits et de l'âme, — comment celle de ses apôtres et de leurs successeurs ne se sont-elles point, à tout jamais, substituées à l'école d'Hippocrate et de Galien? Quoi de plus raisonnable, si telle était la vertu de son ascendant moral et si ses procédés curatifs étaient si simplement naturels? Comment, encore, sa méthode et sa puissance qui se manifestent aujourd'hui même (lire la *Vie du curé d'Ars*, qui vient de mourir, par M. l'*abbé Monnin*, etc.), ne se sont-elles transmises jusqu'à nous que par *la foi*, si différente de la science, et sans laquelle le savoir humain et la raison de l'homme sont si peu de chose?

dons un instant vers les critiques dont les mains tressent des couronnes de laurier ou de folle avoine pour les imposer au front des antagonistes ou des champions de l'Église sur la question du Merveilleux.

La critique, en matière scientifique, marche nécessairement d'accord avec les règles de la science; or, la science moderne proscrit le Merveilleux. (*Journal des Débats*, 5 mai 1861.) Quiconque ose croire et se rendre aux prodiges n'est donc plus qu'un ignare? En un mot, « la croyance au miracle et l'absence de science positive vont ensemble et sont étroitement liées ». (*Dr Littré, préf. d'Eus. Salverte*, p. LVI.) Ouvrons donc les yeux et voyons le dogme négatif de la science se substituer triomphalement à tous les dogmes de l'Église! Ce spectacle est sérieux, mais, hélas! il est aussi bien bouffon. Dans l'intérêt de la vérité, laissons-le paraître ce qu'il est. En signalant à toute la bienveillance de notre attention l'ouvrage de M. Maury, dont nous venons d'apprécier dans une simple note les tristes et pauvres allures, puis en caressant avec tendresse, et de ses deux mains, M. Figuier, auteur d'un traité sur le Merveilleux, l'un des écrivains préposés à l'examen de la haute question du Surnaturel, dans le *Journal des Débats*, commence par se peindre dans ces quelques paroles : « Il me revient, en ce moment, un souvenir de *notre École normale*... Nous étions là *les anciens d'une savante école*, plusieurs *l'espoir de la philosophie!* » (7 mai 1861, *Débats*.)

Puis, ces titres de noblesse dans la science et dans la philosophie étant, comme au hasard, produits et jetés dans le discours, le Critique, se retournant vers les deux auteurs favoris qu'il vient de nommer, s'exprime en ces termes : « Voilà une rencontre curieuse de deux ouvrages qui se complètent l'un par l'autre, *et dans le même esprit*. Cet esprit est *l'esprit de la science moderne*, *qui se passe du*

Merveilleux. Il est présent partout dans le livre de M. Figuier; mais il est plus déclaré chez M. Maury, qui le proclame sous sa forme la plus générale et avec une liberté entière. J'ose recommander les ouvrages de MM. Maury et Figuier *comme indispensables* à tous ceux qui veulent réfléchir sur ces matières *et en parler*. » (*Journal des Débats*, 5 mai 1861, Bersot.)

« La science TUA la magie, et c'est là que nous en sommes; elle NE S'ARRÊTERA PAS qu'elle n'en ait détruit les derniers restes. » (*Journal des Débats*, 5 *mai* 1861. M. Bersot.)

Veuillons donc céder un instant au charme de connaître le docte M. Figuier, dont la bouche vient de jeter aux quatre vents du ciel ces paroles, qui font trembler l'histoire et la religion sur leur base : « Il est certain que la physique moderne nous donne les moyens de répéter les miracles des anciens » (V. Ier, p. 21.)

Un mot nous révèle ce maître, devant lequel le Merveilleux pâlit et s'éclipse. Ce mot est de l'un des principaux écrivains de la Revue qui se dit philosophique et littéraire, et qui, modestement, s'intitule *la Critique française*. M. Figuier, nous dit-il, cherche « à intéresser un public un peu superficiel, tout en indiquant *les vrais principes* de la science. » (N° 7, 15 *juin* 1861, p. 567.)

Cependant, ce ministre des vérités scientifiques, que l'écrivain de l'École normale siégeant au *Journal des Débats* nous *recommandait* tout à l'heure, comme le savant « *indispensable* à tous ceux qui veulent réfléchir sur ces matières et *en parler* », n'est point un homme farouche et qui se risque à nous épouvanter en disant *trop vrai*. Fort au contraire! car les évangélistes de la science se gardent bien de prendre pour modèles ceux de l'Église! Aussi, lorsque M. Figuier « craint de dire trop, de blesser une *conviction*

ou d'*avouer une opinion* TROP NEUVE, il *plaisante*, *pirouette*, et passe à une autre matière ». (*Critique française*, *ibid.*, p. 568.) C'est là son mode de philosopher! Sa conscience de savant se tient alors au repos; elle est satisfaite; et bien loin de chercher à grandir ou à fortifier son public, il se mesure à la taille des humbles et s'applique à ne la point dépasser! Aussi échappe-t-il un moment à son panégyriste de nous dire : « *On s'amuse* à le lire, on apprend DES FAITS; mais *l'énigme reste intacte*. » (*Ibid.*, p. 568)

Laisser intacte l'énigme, l'énigme de faits reconnus et qu'il s'agit précisément de déchiffrer afin de se donner le droit d'en nier le Merveilleux; habituer la vue qui cherche le vrai à se payer, comme d'un équivalent, de pirouettes et de parades scientifiques, voilà donc l'esprit, voilà le vœu de la science moderne sur cette question. Et quel dommage, en vérité, de se contenter de si peu lorsqu'on affirme, d'une voix de stentor, que « la physique moderne nous donne les moyens de répéter les miracles des anciens » (*Figuier*, v. 1, p. 21), lorsque, par conséquent, on dispose de toute la puissance dont usaient les Moïse et les Aaron, le Christ et ses apôtres; lorsqu'il est si facile, en un mot, de faire toucher du doigt l'inanité de leurs prodiges!

Mais, quelles convictions l'honorable M. Figuier craindrait-il donc si vivement de blesser en expliquant l'énigme du Merveilleux? Ce ne sera point, à coup sûr, celles que professent les gens du catholicisme, puisqu'il se plait à les offenser du levant au couchant de son livre, et que l'un de ses faibles est de persifler les croyances du fidèle. Pour être l'un des hauts missionnaires de la vérité, suffirait-il donc, selon l'esprit de la science moderne, de respecter toute conviction hostile à la foi chrétienne? Et faire une pirouette devant le public chaque fois que le mot de l'énigme donnerait gain de cause aux chrétiens, serait-ce donc moins que

peccadille pour un savant? De quelle date est ce privilège? Mais, en tous cas, le Critique français se formalise peu du fait; car, sous le vent des pirouettes de M. Figuier, loin de fatiguer ses poumons à crier au scandale, il se contente de dire d'une voix caressante et veloutée : « On voudrait, de la part d'un homme *de sens droit* et *de science exacte*, une solution raisonnée »; mais, « l'embarras est grand, JE NE SAIS, car l'auteur ne veut pas combattre l'opinion des corps savants. » (*Ibid.*, p. 569.) Et nunc erudimini, qui judicatis!...

L'opinion des corps savants, qu'il faut éviter à tout prix de combattre, est si respectable, en vérité, si nous la jugeons par les paroles mêmes de notre Critique. Écoutons : « Les corps scientifiques ont nui à la solution du problème que *toutes ces graves questions* soulèvent. Ils ont nié *systématiquement tous les faits qu'ils ne pouvaient expliquer!* et il est curieux et pénible en même temps de lire dans l'ouvrage du Dr Comet (*et ailleurs!*) le récit des luttes dont l'Académie de médecine a été le théâtre au sujet du magnétisme... » (*Ibid., lire la suite*, p. 567.)

Quoi qu'il en soit, M. Figuier reste irréprochable aux yeux de ses amis lorsqu'il se refuse à combattre l'opinion des savants, pourvu que cette opinion n'ait d'autre tort que d'être fausse, et que sa fausseté masque une des grandes vérités de l'Église. Et libre sera proclamé tout M. Figuier quelconque de ne donner au public qu'une pirouette pour réponse, lorsque sa parole risquerait de blesser une conviction académique, ou d'avouer une opinion trop neuve. (*Ibid.*, *lire* p. 568.) D'où cette conclusion bien simple et d'incontestable logique : Quiconque veut, en toute sûreté de renom scientifique, tenir débit de réponses conformes à l'esprit de la science moderne touchant le Merveilleux, devra fortifier ses jambes dans les hauts exercices de la voltige foraine ou

théâtrale, et professer la pirouette. L'opinion d'un public insatiable d'égalité aurait-elle donc élevé déjà l'Académie de musique et de danse au niveau des Académies qui s'intitulent savantes et morales?

Certes, ma plume se briserait plutôt que de signaler ce triste progrès, mais le fait parle de lui-même; et, d'après la parole même de nos septembriseurs de miracles, la science moderne serait tombée si bas que, dans les circonstances critiques où les yeux, la voix, la raison du savant sont appelés à guider notre intelligence, ses jambes remplacerraient avantageusement sa tête. Mais, hélas! lorsque les conciles académiques se substituent aux conciles de l'Église, est-il permis de trouver étrange que la pirouette devienne le langage et la dernière raison de la science? et nous étonnerons-nous de voir que ces philosophes de la voltige soient les hommes mêmes dont la Haute Critique « recommande les ouvrages à ceux qui veulent réfléchir sur ces matières et en parler »? (M. Bersot, *Journal des Débats*, 5 *mai* 1861.)

Observons cependant que la *Critique française*, malgré l'admiration qu'elle professe à l'endroit de M. Figuier, semblerait préférer sa langue à ses pieds; et qu'elle exprime quelques regrets de voir ce grand maître des secrets de la nature couvrir son opinion sous le boisseau, dans les cas où il craint de blesser une conviction anticatholique (*vide suprà*). Écoutons ces faibles doléances, mais que la cause n'en échappe point à nos yeux; car une incontestable habileté... disons plutôt une hallucination nouvelle, motive cette légère préférence de la parole aux pirouettes. .

« Il est étrange, reprend l'Aristarque français, de voir que ceux mêmes qui se disent avec raison en progrès sur leurs devanciers n'admettent point que leurs successeurs puissent résoudre ce qu'ils n'auront fait qu'observer... et M. Figuier, qui blâme avec raison la faute que fit l'Académie

en refusant toute discussion sur le magnétisme, devrait donner plus souvent sa propre opinion. » (P. 570. *Voir ce que nous disons ailleurs sur cette conduite de l'Académie.*)

Or, pourquoi l'admirateur de M. Figuier, qui traite en vaincue la foi de l'Église, voudrait-il cependant qu'il daignât, qu'il osât « plus souvent vous donner sa propre opinion »? (*Ibid.*, p. 570.) Pourquoi? — C'est que, dans la conviction de ce critique, le Surnaturel y recevrait le dernier coup!

Éclairé par un jour qui lui est inconnu, et dont la lumière l'hallucine; prophétisant, par cette raison, *ce qui doit* se réaliser un peu plus tard, mais tout en commettant l'erreur d'attribuer à la Nature ce qui est et sera le fait des Esprits railleurs et méchants que le catholicisme nomme démons, le Critique français décrit son espérance et sa foi dans les termes les moins ambigus. « Nous sommes persuadé, nous dit-il, qu'un jour on arrivera à produire tous ces phénomènes *que les Académies nient aveuglément*, et que les esprits crédules et faibles redoutent et attribuent à la magie ou au démon. » On les produira « aussi facilement, aussi fréquemment, aussi sûrement qu'à l'aide d'une pile de Bunsen on obtient l'étincelle électrique ». (*Ibid.*, p. 572.)

Oh! nous sommes loin de vous démentir, et l'Évangéliste lui-même ne nous dit rien de moins lorsqu'il jette son regard et sa parole de prophète sur l'époque probablement assez prochaine que signale votre prévision. Oui, nous verrons se réaliser alors, de toutes parts, ces phénomènes et d'autres plus grands encore. Mais l'*auteur* de ces prestigieux effets, ce ne sera point l'homme, ignare et débile médiateur, ce sera l'ennemi de l'homme, le démon, celui que l'histoire du monde nous signale à chaque page comme le créateur et le révélateur de toute cette magie que, dans leur hallucination,

quelques savants nomment secrets de nature, prestidigitation, artifice humain!

Écoutons, écoutons. « Il s'élèvera, nous dit l'Évangéliste, de faux christs et de faux prophètes qui feront de grands prodiges et des choses fort étonnantes, jusqu'à séduire, s'il était possible, les élus eux-mêmes. Et, moi, j'ai voulu vous les prédire. » (*Saint Matthieu*, ch. XXIV, ỳ. 24, 25.)

Le Christ est ici, le Christ est là, vous criera-t-on (*ibid.*, 23). Or, autant de ces christs, autant d'imposteurs, autant de *médium* ou de pythonisés! Et ces prodiges, devenus si communs, seront un peu plus que des niaiseries, à coup sûr; car ils surpasseront ceux des plus célèbres magiciens; ils laisseront en arrière jusqu'aux mages de Pharaon qui captivèrent l'Égypte entière, ce savant pays[1]. Leur éclat fera pâlir ceux du prince des imposteurs et des mages, Simon, celui que les merveilles opérées à sa voix firent appeler la grande vertu de Dieu, sur le sol même que le Sauveur et les apôtres venaient de couvrir de leurs miracles! (*Actes des Apôtres*, ch. VIII, ỳ. 9, etc.) Les élus seuls, et l'Église nous l'annonce, seront préservés de l'hallucination commune, de l'entraînant et capiteux effet de ces prodiges. Et déjà, quoique nous ne touchions encore que le seuil de cette désolante époque, combien de savants ou d'imprudents, niant ou expliquant avec une déplorable suffisance des phénomènes qu'ils ne veulent ou ne peuvent comprendre, ne sont-ils point aveuglés ou hallucinés par les prestiges avant-coureurs, sur lesquels ils réclament les uns le silence ou les pirouettes, les autres la docte opinion de M. Figuier!...

Que, dans ces termes, il nous soit permis d'honorer assez sincèrement et cet écrivain, et les critiques qui l'exaltent

[1] Voir les papyrus traduits, *Correspondant* de fév. 1858, etc., et décrivant ce que nous décrit la Bible, *Exode*, ch. VII, etc., le descripteur admirant et maudissant Moïse.

devant le public, pour préciser une fois de plus et définitivement le mal qui les possède et les travaille. Les défaillances de leurs sens, et des facultés visuelles de leur esprit, sont un fait placé sous le jour de l'évidence ; on ne nous le contestera plus ! Libre donc à nous de ne reconnaître d'autre cause à ces excentricités et à ces erreurs de leur parole et de leur vue que le mal même de l'hallucination.

C'est là ce que des personnes moins familiarisées que nous ne le sommes avec *cette progressante infirmité*, pourraient naturellement attribuer au plus détestable des partis pris contre la raison et la vérité dont vivent le catholicisme, et non point la science moderne, mais la vraie science, celle qui est éternelle, sans passions et sans âge[1].

Aidons cependant ceux dont les yeux savent conserver aussi pleinement devant les choses qui les blessent que devant

[1] Un des écrivains de la *Critique française* a daigné promener ses regards au travers du livre intitulé *la Magie au dix-neuvième siècle*. Et l'éclat du mot magie, réagissant aussitôt sur ses yeux, qu'a-t-il vu dans ce volume ? Le voici : tout d'abord l'énormité commise par l'ex-général des théatins, le R. P. Ventura, examinateur des évêques de Rome et du clergé romain, etc., etc. L'éminent docteur s'était permis d'adresser à l'auteur une lettre publiée en tête de cet ouvrage, et dans laquelle nous lisons ces lignes : « Vous mettez en évidence l'*incontestable réalité des faits*; votre impitoyable logique en démontre le caractère surnaturel et la nature démoniaque. » (*Critique française*, n° du 13 juin 1864, p. 567.)

Donc, s'écrie le critique français, sous l'irrésistible impression de son dérangement visuel : « Cette simple phrase est *le résumé* du livre. L'auteur *admet tous les faits* merveilleux et *n'en discute, n'en examine aucun*. » (*Ibid.*, p. 567.)

Ailleurs, la vue du même Aristarque continuant à fonctionner dans le même sens, au lieu de se rétablir, il traduit devant son public l'auteur de *la Magie* comme coupable d'agir et de parler en son propre nom. Et dans quelle circonstance ? C'est dans le moment même où la physionomie d'*historiographe* de l'écrivain s'accuse et se met en relief avec toute la vigueur d'évidence des caractères typographiques, à l'instant où sa responsabilité *de narrateur* se retranche derrière le rempart inexpugnable et à jamais sacré du guillemet !... Encore une fois, que dire des yeux d'une telle critique ? (Voir la *Critique française*, p. 566-7, et *la Magie au dix-neuvième siècle*, p. 125, etc.)

celles qui les flattent la droiture et la limpidité de leur vision; sachons les à voir comment le Merveilleux, en s'exilant des domaines de la science et lui refusant la clef de ses énigmes, lui laisse traîner dans la poussière ses ailes avilies et sans essor.

En suivant de l'œil les ravages et les raisons du mal hallucinatif, il sera curieux et instructif d'apprendre d'abord, et de la plume même du critique de l'école normale et des *Débats*, ce que c'est aujourd'hui qu'une académie, cet arbitre suprême de la foi raisonnable, cet équivalent des anciens conciles, ce juge en dernier ressort des croyances de notre vieille Europe[1]. Rien au monde ne nous dira mieux ce que doit être un public formé par le dogme de la négation du Merveilleux, et docile aux arrêts d'un tel aréopage.

Un fait merveilleux vient-il à éclater au milieu de nous, le public aussitôt de se dire : Ce fait est-il on non ce qu'il paraît être? Mais à qui le demander? à la théologie? à un tribunal mixte de savants profanes et de théologiens? C'était, jadis, la marche des choses; mais jadis nous déplaît aujourd'hui. La philosophie de la science profane n'est elle point de réduire à néant cette science religieuse qui prend son jour de si haut, et dont l'autorité nous blesse la vue?.. Tournons donc nos regards ailleurs; et vers qui? — Rien

[1] Les lignes qui suivent nous disent ce qu'étaient déjà tant d'académies avant l'époque actuelle; c'est un illustre académicien qui nous le révéla.

La Science, pendant plus d'un siècle et jusqu'au delà de Buffon, aiguisa les sifflets de toutes les académies contre les simples qui s'avisaient de soutenir que jamais les coquillages fossiles eussent été habités par des êtres vivants. Ces fossiles, affirmait-elle, n'étaient qu'*un jeu de la nature!* M. Flourens, secrétaire perpétuel de l'Académie, persifle avec autant de finesse que de sagacité les innombrables arrêts scientifiques rendus sur cette question d'après l'esprit de la science moderne *d'alors*. (Voir dans la préface de la *Magie au dix-neuvième siècle*.) Et la circulation du sang! et les aérolithes! et tant de vérités qui ne s'installèrent qu'en bravant les huées des savants!!!

de plus simple ! Vers ce tribunal universel, vers ce concile laïque qui pour nous, aujourd'hui, représente ce que nous sommes convenus d'appeler *la Science*, vers l'Académie. — Oui; mais encore qu'est-elle cette académie ? que vaut-elle ? que pèse sa critique, son jugement ? Oreilles, oreilles, ne refusez point de vous ouvrir au langage même de la philosophie normale !

Le public routinier, déshabitué de s'adresser pour chaque spécialité de phénomènes au département propre dont ils relèvent, se dit donc : Ma foi, « pour les faits scientifiques, l'Académie est là ; il est impossible qu'elle n'ait pas une autorité considérable. » Et faisons remarquer, d'ailleurs, « ce que chacun a pu observer bien des fois, les singulières dispositions du public à l'égard de ce corps savant. Dès qu'une nouveauté paraît, le public a les yeux sur l'Académie. On la presse de se décider ; on estime infiniment son jugement *avant qu'il soit rendu*. Est-il rendu et défavorable, ce qui arrive quelquefois, c'est un soulèvement universel. »

« Aussi qu'allait-on faire lui demander son avis ? *On sait bien* que c'est un corps *routinier*, qu'*il dort sur sa science*; que ses idées SONT COMPTÉES, et que cela le dérangerait d'en admettre une de plus. » (*Journal des Débats*, 7 mai 1861, E. Bersot.)

Voilà donc ce que vaut l'Académie pour le public même qui suce le lait de ses doctrines. Mais le public se montre vraiment digne de ce somnolent aréopage, jugé par le philosophe de l'ancienne école normale auquel le *Journal des Débats* prête sa chaire et sa parole. Car, l'érigeant en tribunal universel, et dormant lui-même avec une paresseuse et aveugle confiance sur les arrêts qu'il a sollicités, il finit par porter la peine de sa grotesque inconséquence et partage l'hallucination ou la cécité de ce docte corps. Au bout de quelque temps, en effet, lorsque vient à reapparaître le fait

extraordinaire sur lequel le jugement de l'Académie avait provoqué « un soulèvement universel », le public dit, de guerre lasse, a ce fait : Mais vous me fatiguez, vous troublez mon sommeil. Et pourquoi donc « n'êtes-vous approuvé par l'Académie? vous devriez vous faire approuver! — *Ainsi va le monde.* » (*Id.*, *ibid.*, 7 mai 1861.) Lors donc qu'un aréopage aveugle ou halluciné conduit dans des régions inconnues un public qui cesse de se fier à d'autres lumières, il faut que tous deux tombent et roulent ensemble jusqu'au fond du fossé. Suivons comme exemple, un instant, le critique éminent du *Journal des Débats*, engagé dans ces voies bordées de chutes :

« La plupart des faits merveilleux qui circulent s'appuient sur le témoignage de personnes honorables. J'ai beaucoup de goût pour cette sorte de témoins, et ne les écoute jamais sans respect et sans sympathie. Si j'étais à leur place, il est probable que je croirais. Mais enfin, c'est une grosse affaire d'admettre *un fait qui vous force de changer toutes vos idées*[1], et personne ne peut trouver mauvais que je reste sur la réserve jusqu'à ce que je me trouve dans la même circonstance où le témoin s'est trouvé. S'il est naturel qu'il croie avoir vu ce qu'il a vu, il est naturel aussi que j'attende, pour croire, d'avoir vu comme lui[2]. Je prie que l'on veuille

[1] On voit que L'INTELLIGENCE du critique admettrait le fait, et que SA VOLONTÉ SEULE, et peut-être à son insu, le repousse.

[2] Ce que je vois, ce que je suis tout seul à voir, je puis me tromper en le voyant, je puis être halluciné lorsque je me figure le voir. Mais ce que de nombreux, de désintéressés et valables témoins voient ensemble et viennent isolément me rapporter, ce que tant de témoins ont mille fois vu; ce qu'ils ont rapporté d'une même voix, dans le cours de chaque siècle, voilà ce qui ne peut me tromper, à moins que nulle certitude n'existe en ce monde... Et la certitude que l'on appelle mathématique n'est pas plus incontestable que celle qui naît de ces témoins, car toute une école a contesté jusqu'à la réalité des corps, l'un des objets principaux de cette science. Mais les gens de jugement défectueux et débile ne savent jamais ce qu'il est raisonnable de croire, ou ce qu'il est juste que leur esprit rejette. Les motifs philosophiques

bien réfléchir combien de choses prodigieuses on s'engagerait à admettre sur cette foi. Je considère comme un témoin fort honorable tel écrivain qui affirme que sa pelle et ses pincettes ont quitté d'elles-mêmes sa cheminée, sont sorties par la porte et rentrées par la fenêtre. Et, pourtant, ce témoin serait injuste s'il prétendait m'astreindre à sa parole. On a beau dire, ce ne sera jamais la même chose de voir de ses yeux un fait, ou de voir quelqu'un qui l'a vu. »

Toute la philosophie maladive qui vit d'hallucinations, et d'erreurs contraires aux lois *du bon sens humain et de la société*, est dans cette merveilleuse période où l'on pourrait croire qu'il ne s'agit, sur chaque phénomène particulier, que d'un témoignage unique, et ou le plus gracieux hommage d'un homme bienveillant s'adresse à la probité des témoins qu'il récuse. Cette creuse phraséologie revêt toutefois les apparences de la raison même, aux yeux infirmes de la presque totalité des lecteurs, tant il est vrai que l'éducation philosophique actuelle nous laisse ignorer de la plus formidable ignorance sur quels motifs de certitude s'assoient les jugements de l'homme! tant il est évident que la raison, follement égarée et s'attachant à contre-sens à la poursuite de ses droits, se décourage et se livre avec la facilité d'un enfant à toute main qui la saisit avec audace pour lui tracer sa voie.

de certitude leur sont inconnus, aussi le bon sens naturel est-il chez eux sans fixité, sans consistance, ou radicalement faussé par l'éducation. L'étude de la saine et chrétienne philosophie leur donnerait aisément la boussole qui leur manque; mais elle leur est parfaitement étrangère, elle est étrangère de nos jours à la presque totalité des hommes, auxquels les femmes bien élevées, moins hébétées que la plupart de leurs maris par les dogmes antireligieux de la science profane, sont éminemment supérieures sur ce point. Gloire en soit dans une multitude de paroisses, à l'admirable institution des catéchismes de persévérance, où se fondent et s'harmonient de simples et admirables notions de philosophie, de science théologique et d'histoire. La famille chrétienne, c'est à dire en d'autres termes la civilisation, ne se maintient donc plus guère aujourd'hui que par la femme : car la femme est la famille.

Devant nos philosophes de destruction et de mort, qui n'admettent ni le témoignage légitime d'autrui, ni celui de leurs propres sens, adieu donc désormais toute histoire, adieu toute certitude historique, adieu par conséquent tout le catholicisme. Car, sous les inspirations de *ces régulateurs de nos incrédulités*, substituées aux leçons de l'Église, *la grande régulatrice de nos croyances*, chacun de nous fait acte de raison dès qu'il refuse d'adhérer à la foi du chrétien, cette foi divine n'ayant pu s'établir que grâce à une série de faits historiques et naturels, ou sortis du prodige. Nul de nous, cependant, n'a vu ces faits que lui rapportent la tradition et l'histoire, c'est-à-dire le simple témoignage humain. Sur chacun de ces faits, d'après la regle du critique de l'école normale, chaque « témoin serait — donc — injuste s'il prétendait m'astreindre à croire à sa parole. » Oh! hallucination de la philosophie, qui se prête *aux sentiments* de la science moderne!

Est-ce donc toujours en vain que mille voix s'élèveront pour répondre : Mais ces faits, qui n'engendrent pour votre vue malade que le doute, ont, par eux-mêmes, un caractère indubitable. Ils furent, en raison de leur décisive et immortelle importance, l'objet du plus sévère examen de la part des nombreux et si disparates témoins qui les adoptèrent; et loin que cette adoption, qui se perpétue, flatte et caresse les penchants humains, elle les heurte et les violente. Car la religion, née de la croyance de ces faits, impose à l'homme une série d'actes et de sacrifices en lutte perpétuelle avec les plus infatigables appétits de sa nature. Mais de quel poids seront, auprès de nos implacables professeurs de doute, ces raisons, dont nous ne donnons ici que la quintessence, tant elles sont élémentaires pour ceux dont l'éducation reçut une teinture de saine philosophie! Les hommes de parti pris qui ont épousé le scepticisme moderne, se faisant un argument de leur ignorance ou de leur aveuglement philoso-

phique, n'auront-ils point, toujours et sans cesse, à nous répondre : Je ne les ai point vus, vos faits! — Et, qu'importerait alors si les miracles ou les prestiges dont la science et la religion bénéficient allaient se répétant sur la plus vaste échelle? Cette répétition ne s'accomplirait sous leurs yeux qu'en pure perte, car si les académies, qui, pour les dévots de la science moderne, remplacent les conciles, devaient être les grands juges de la réalité de ces faits et de leur portée, ces corps augustes et solennels seraient là, *dormant sur leur science*, ainsi que l'énonce en termes si pittoresques le critique siégeant au *Journal des Débats*. Ayant *toutes leurs idées comptées*, ils éprouveraient un trop fâcheux dérangement s'ils s'avisaient d'admettre *une idée de plus! (Id., ibid.)* Eh quoi donc! une idée catholique dans une académie représentant cette science hallucinée qui ne peut soutenir la vue du Merveilleux!

....Peuples, accourez, écoutez, voici des nouveautés pour vos académies; voici des faits extraordinaires, éclatant de toutes parts; je les ai vus, ils sont innombrables! Innombrables et dignes de toute créance sont aussi les témoins qui les affirment. Rien d'ailleurs ne se manifeste dans la production de ces merveilles que le témoignage des sens ne constate avec autant de facilité que la production des faits les plus vulgaires. Car, voir sortir et rentrer par la fenêtre une paire de pincettes ou marcher une cadavre qui reste cadavre, cela demande-t-il à des yeux sains et tout grand ouverts un plus fatigant effort que de voir marcher un vivant? — Non, certes!... ...Mais l'Académie ne s'est point prononcée sur ces faits, l'Académie EN CORPS ne les a point vus!... elle qui ne compte que pour néant le témoignage de *ses propres individualités*. Les savants qu'inspire l'*esprit de la science moderne* se bornent donc intrépidement à les déclarer impossibles, et leur volonté les repousse. En vain,

nous qui savons leur côté faible, les pressons-nous de formuler un arrêt dont *la raison d'être* s'offre à l'esprit dans le texte limpide du moindre considérant scientifique. La tâche serait ardue! Plus aisé leur est-il de se balancer sur ces trois mots: Je n'ai point vu, j'ignore, je nie!... Ce qui signifie, en s'adressant à des témoins d'élite qui nous affirment bien savoir ce qu'ils ont bien vu: Gardez la raison de votre côté, le public est du mien, et ma parole est son dogme!

Je n'ai point vu des yeux du corps; c'est pourquoi je refuse d'y voir des yeux de l'esprit! — Oh! qu'insensé, que redoutable est ce principe d'hallucination, d'aveuglement, d'*aorasie*[1], qui brise et dissout, d'un mot, jusqu'aux derniers liens de toute société religieuse, politique et civile! Et combien exquise est la simplicité d'un public, qui se pique d'ailleurs à si juste titre d'intelligence, mais qui se paye, en souriant, de ce brutal et stupide déni de justice: Faits impossibles! ou bien: Je ne les ai point vus! Voilà les deux mots qui dévorent et anéantissent toute certitude née de l'affirmation humaine, de l'histoire générale ou intime, de l'écriture exprimant la tradition, du contrat, de l'engagement humain, de la famille! Un si misérable et plat scepticisme est donc une des voies lisses et rapides qui mènent à l'effacement de tout ordre social!

Rien cependant, aujourd'hui, de plus commun, à tous les degrés de l'échelle sociale, que cette inconcevable ignorance des lois de la raison; à tel point, il est vrai, de dire que la décadence de la foi, cette vertu d'en haut qui passe chez les hommes sans vue ou sans portée intellectuelle pour étrangère à la raison, est la ruine même de toutes les grandeurs de la raison. — La foi chrétienne, celle qui reconnaît à son

[1] Terme que j'emprunte à saint Augustin, ἀορασία. Ce phénomène s'accomplit « lorsqu'un objet n'est pas vu, quoique présent, tandis que d'autres également présents sont vus. » (*Cit. de Dieu*, l. XXII, ch. XIX.)

juste degré le prix très-grand, l'utilité spéciale et immense, quoique secondaire, de la raison, s'éloigne-t-elle un instant de la race humaine? Eh bien, que voyons-nous aussitôt?... Nous voyons l'hallucination, l'aorasie, le papillotage et le trouble inguérissable de la vue succéder à la clairvoyance que l'homme tient de sa nature, aussi longtemps qu'elle reste unie à celle de Dieu; il ne sait plus alors ni voir ni juger. Oter, ravir à l'homme sa foi de chrétien, c'est donc violer et dégrader sa nature.

Et pourtant, ne soyons ni trop sévères, ni même trop sérieux avec les académies, trop souvent complices et acteurs d'un si grand mal. Car elles ont quelquefois leur côté plaisant; et l'erreur, le conte, la fable bien caractérisée cousent de temps en temps, à défaut de la vérité, le pain qui les alimente; c'est encore là ce qui les distingue des conciles!

L'illustre et si regrettable Arago, par exemple, « raconte ce qui arriva autrefois à l'académie de Berlin. Elle avait pour principal revenu la vente de son almanach. Un jour, la honte la prit de voir figurer dans ce livre toutes sortes de prédictions sur le mauvais et le beau temps, et les événements de l'année. Elle supprima donc ses prédictions. Mais... l'almanach ne se vendit plus!... et *il fallut* les rétablir l'année suivante. »

La science académique était forcée d'user de charlatanisme, et de mentir ou de jeûner!... Que vouliez-vous qu'elle fît[1]?

[1] Bersot, *Journal des Débats*, *ibid.*, 5, 7 et 11 mai 1861. M. Bersot ajoute avec candeur que les ouvrages de MM. Maury et Figuier contre le Surnaturel ont « presque autant de succès que l'*Almanach de Liege*. » Mais cela se conçoit!

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Hallucinations du genre spirituel. — Le curé d'Ars, ses confrères et le démon. — Sainte Térèse. — Les trois sortes de langages internes, les trois sortes de visions, et les savants religieux qu'elle consulte. — Les tentations de sainte Angèle de Foligno, et les directeurs. — Mot de saint François d'Assise.

Mais les hommes du monde profane scientifique ne sont point les seuls que le jour trop éclatant ou *insolite* des vérités ou des faits surnaturels éblouisse ou hallucine. Notre plume impartiale s'empresse de proclamer ce phénomène digne des plus sérieuses méditations, et de placer à côté de nos très-simples paroles quelques preuves aptes à en fixer le sens. Permettons-nous donc de voir et de dire qu'un dérangement de vue tout hallucinatif, et quelquefois assez étrange pour sembler à peu près inadmissible, existe et se manifeste de temps en temps, sous plusieurs formes, jusque parmi les hommes d'élite dont les pieds foulent les dalles du sanctuaire. Nous voyons ce mal les saisir, de préférence, dans les sinistres époques où je ne sais quelles vapeurs, s'exhalant du fond de l'abîme, enveloppent tout être qui respire, frappent de langueur et d'hébétement jusqu'à la foi qui se croit robuste, et s'attaquent aux yeux mêmes de quelques-uns de ceux que nous appelons à très-juste titre les vigilants, les prudents et les sages. — Le caractère de ce désordre visuel est moins de métamorphoser l'objet sur lequel se portent les regards, que d'en effacer les contours, que d'en jeter les formes dans le vague ou de le dissoudre dans la transparence de l'air ambiant. Il nous reste à l'examiner dans quelques-uns de ses remarquables exemples[1].

[1] Nous voulons d'ailleurs que le premier exemple de ce phénomène, tel qu'il est choisi de notre main, sorte d'un livre dont les lecteurs de bon goût et de sens chrétien s'empressent d'orner leur bibliothèque. Car ses pages nous redisent l'histoire d'un homme dont la vie est toute une merveille; elles nous consolent, elles nous animent de

« J'écris en regard du Maître de ma conscience, » nous dit M. l'abbé Monnin en nous présentant la vie de M. le curé d'Ars (1862), et chacun de nous « doit comprendre que le superbe dédain avec lequel étaient accueillis, il y a quinze ans à peine, les récits de manifestations diaboliques, ne peut être de mise *à une époque où les plus étranges phénomènes sont venus accumuler les preuves de leur effrayante réalité.* » (P. 384-385.)

Disons donc hardiment que, tout à coup, le saint curé de ce village se vit en butte aux attaques opiniâtres du démon. « Ordinairement, c'était à minuit que trois grands coups frappés à la porte extérieure de la cure avertissaient le curé d'Ars de la présence de son ennemi. Un instant après, sans que la porte se fût ouverte, le démon était dans la chambre, remuant les chaises, dérangeant les meubles, furetant partout, appelant M. le curé d'une voix moqueuse : Vianney! Vianney!... et ajoutant à son nom des menaces et des qualifications sarcastiques... Oh! nous t'aurons bien, va! nous te tenons, nous te tenons!... » D'autres fois, il imitait une charge de cavalerie, ou le bruit d'une armée en marche

douces espérances, et ressaisent à la fois l'impérieux besoin qui nous presse de savoir, d'imiter et d'aimer.

L'auteur de cet ouvrage (*la Vie du simple et modeste curé d'Ars, M. l'abbé Vianney, par M. l'abbé Monnin*, 1862), que je n'ai point l'honneur de connaître, eut l'extrême obligeance de m'en faire parvenir, quelques mois avant la publication, un chapitre ayant pour titre *Luttes avec le démon*. J'ai cru relire, en lisant l'histoire de ces assauts, la vie de l'un des Pères de la Thébaïde, et je me suis plus d'une fois rappelé, à propos de ces combats visibles et sensibles avec le démon, que la paix est aux gens du milieu, à ceux qui ne sont ni parfaits en bonté ni d'une parfaite malice. Guerre donc et dangers terribles aux grands criminels; l'enfer les saisit, les déguste d'avance et commence à se les approprier sur un terrain où la miséricorde de Dieu, qui va leur manquer à tout jamais, leur reste un moment encore entr'ouverte par les voies de la terreur. Guerre aussi, mais triomphe aux hommes d'une rayonnante sainteté. Dieu les éprouve et les épure; leur purgatoire est en ce monde, Satan lui-même les y flagelle. — *Id., Nicole de Vervins*, chez Plon, 1863.

Tantôt il enfonçait des clous dans le plancher à grands coups de marteau, tantôt il fendait du bois, rabotait des planches, sciait des lambris;... ou bien, il battait la générale sur la cheminée, ou sur le pot à l'eau[1]... (P. 391.)

Ces histoires, on le pense bien, firent grand bruit. Elles excitèrent des contradictions,... car la nuit est complice de l'erreur... Toutefois, comment supposer que le curé d'Ars se fût trompé, indépendamment des témoins de ces premiers faits? *Son tempérament n'avait rien du visionnaire;* il n'était *nullement crédule*, il était doué de bons yeux, de bonnes oreilles et d'un excellent jugement, qualités précieuses d'un bon témoin. Ces sortes de tribulations se renouvelèrent, d'ailleurs, pendant un laps de trente années, il les attesta des milliers de fois, et combien cet homme si droit et si sûr n'eût-il point préféré la mort au mensonge!

Cependant, le genre d'hallucination morale dont nous avons prévenu le lecteur ne devait point tarder à prendre son cours; et bientôt, malgré *la sainteté connue* du curé d'Ars, malgré l'autorité de témoignages parfaitement nets et précis sur ces faits, des aveugles accusèrent ses yeux de se créer un spectacle de fantaisie, et se rirent de ses visions.

Devant une autre série de prodiges, déjà, le savant P. de Ribera s'était écrié, la désolation dans le cœur : « Si nous contions cela à quelqu'un de ces temps-cy, combien y en en auroit-il, de ceux *qui se tiennent des plus doctes et spirituels*, qui s'en moqueroient et en feroient leurs comptes? » (*Vie de sainte Térèse*, p. 19. Lyon, 1620.) Des hommes inspirés à leur insu de ce même esprit sceptique, démentirent donc, au nom de la raison et du bon sens, la parole la plus positive du bon curé. « Les démentis

[1] J'ai souvent entendu ces bruits, et en compagnie savante, hors de toute possibilité d'erreur et d'hallucination. (Voir la *Magie au dix-neuvième siècle*, ch. I.) Ces bruits s'accomplissaient même à notre commandement.

persévérèrent; ils partaient *surtout des rangs du clergé*, qu'on a tort, soit dit en passant, de supposer crédule. La crédulité est en raison inverse de la foi. Aussi les philosophes sont-ils, selon l'expression d'un ancien, de Sénèque lui-même, une race crédule. » A défaut de croyances religieuses, raisonnées et savantes, ils épousent chacun quelque superstition favorite. Vous en doutez peut-être? — Eh bien, ajoutez un treizième convive à la table de cet esprit fort, et vous verrez s'il pâlit, s'il se trouble, si sa raison chancelle,... s'il se hâte ou non de donner à sa table un convive de moins ou de plus. Ou bien, renversez la salière de celui-ci; croisez la fourchette et le couteau de celui-là; jetez, de bon matin, sur le sentier de cet autre un prêtre ou quelque pauvre vieille tremblotant sous le faix de l'âge;... offrez-lui les carrosses du roi, mais à la condition, s'il y monte, d'y voyager un vendredi;... que sais-je encore?... Tout à coup, ce même savant, ce persifleur du Merveilleux, cet impertubable interprète des secrets de la nature, cet esprit fort, en un mot, qui, devant les dogmes et les miracles du christianisme, porte en cocarde son incrédulité; voyez, le voici tout blême! le voici plus crédule et superstitieux, plus tremblant et moins maître de lui que la plus chevrotante des bonnes femmes! O mon Dieu, quelle anilité!... Cependant, laissez *souffler cet homme supérieur* et donnez-lui le temps de reprendre haleine, ce sera, gagez-le sans crainte, si peu que vous le mettiez sur la voie, pour rallier ses esprits émus et sa morgue railleuse contre la foi si raisonnable et si noble du catholique!

Est-ce que, par hasard, croire à CES DOGMES *de la superstition*, ce ne serait point croire aux prodiges, et au Merveilleux dogmatique? Être pilier d'académie, se proclamer esprit fort, n'agréer d'autres lois, ne tolérer d'autre culte que celui de la pure raison, et croire *en même temps*

à cette vertu persécutrice des nombres, à cette implacable vengeance du sel répandu ou du vendredi bravé par un voyage, ce serait chose aussi sensée que naturelle? Quiconque se fait philosophe et se voue au culte exclusif de la raison acquiert donc, par cette unique profession de foi, de bien rares et singuliers priviléges? Les hommes forts du catholicisme abandonnent gaiement aux philosophes cette vaine et puérile croyance aux dogmes et au Merveilleux de la superstition; mais, aussi, tout ce que l'Église professe et croit, ils l'admettent. Or, d'un bout à l'autre de son histoire, l'Église enseigne la réalité des manifestations diaboliques depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours. Cependant il arriva plus d'une fois, et dans plus d'une localité, que, même chez quelques bons et fort estimables prêtres, la vue intellectuelle et la foi eurent quelques crises de défaillance, quelques moments de surprise et de défaite. Mais rassurons-nous; Dieu, dans son insondable sagesse, ne permet ces chutes chez ses élus que pour accroître, par les voies de l'humilité, leurs vertus et la science dont ils sont les distributeurs. Et, puisque les habitudes de l'Église militante ne sont point de jeter un voile sur les plaies qui témoignent des misères et des tristesses de son humanité, gardons-nous de taire ces fautes plus qu'elle ne fait aujourd'hui même les faiblesses adultères du roi prophète, ou le reniement du prince des apôtres.

L'épidémie d'incrédulité rationaliste, dont les miasmes infectent depuis si longtemps notre atmosphère, réagissait jusque sur la zone que purifiait la présence du saint curé d'Ars. « Si le curé d'Ars vivait comme un autre, — se disaient donc l'un à l'autre ses confrères, — s'il prenait sa dose de sommeil et de nourriture, cette effervescence d'imagination se calmerait, son cerveau ne se peuplerait pas de spectres, et toute cette fantasmagorie infernale s'évanouirait. » (P. 397-398.)

A leurs yeux faussés par le miroitement des préjugés qui voltigent dans notre atmosphère, les yeux du saint prêtre étaient hallucinés. Aussi maintenant-ils, au nom de la raison, les témoignages sérieux qui s'ajoutaient à celui de leur admirable confrère[1]. Mais celui-ci ne vivait pas d'une vie semblable à la leur! N'était-il halluciné, par hasard, que parce qu'il vivait de la vie mortifiée des grands saints?... Oh! gare

[1] Si, dans cette fausse voie, on voulait raisonner avec une rigoureuse logique, on se dirait : Et pourquoi donc nous arrêter en si beau chemin? Quelques pas encore, et nous allons devenir *entièrement raisonnables*, nous allons échapper à la nécessité de reconnaître et d'avouer en nous l'une des plus quotidiennes hallucinations que le chrétien puisse subir, et que sa nature ne peut vaincre! Hallucination dont la foi nous enseigne que nous sommes les victimes, mais que la raison, sevrée de la foi, nie de toute la force de ses dédains. Voyez ce pain sur l'autel; ni sa forme ni sa substance ne trompent vos yeux jusqu'ici : ce n'est encore que du pain! Mais le prêtre vient de prononcer quelques paroles, y vîtes-vous s'opérer quelque changement? Non, rien n'y change! Là, cependant, un prodigieux mouvement vient de s'accomplir, et vos yeux en continuant de voir, sans altération de forme et de couleur, ce qu'ils y voyaient tout à l'heure, sont devenus hallucinés. Ce qui est, vous ne le voyez point, et ce qui n'est plus, vous le voyez encore! Devant cette apparence de pain, devant cet unique objet, toute justesse de vue s'est échappée de vos yeux, un voile singulier leur donne le change, et leur fait prendre pour la réalité des apparences qui les déçoivent. Non, le pain qu'ils se figurent apercevoir n'est plus, car la puissance sacerdotale l'a détruit d'un mot, anéantissant sa substance et sa forme! Oui, le corps invisible, spirituel et impalpable de Notre-Seigneur a tout d'un coup remplacé cette nourriture visible, matérielle et palpable. Voilà ce que nous dicte la foi. Voilà, de plus, la croyance que réhabilite de nos jours, au sein même des universités protestantes de l'Angleterre, la science reprise à sa source et se régénérant dans les plus sérieuses études. Voilà, pour ajouter le témoignage des sens de l'homme à la parole de Dieu, voilà ce que de nombreux miracles rendirent maintes fois évident pour des yeux étrangers à la science. Ainsi donc, la puissance et la sagesse de Dieu s'unissent pour établir dans nos sens d'inévitables, de miraculeuses et régulières hallucinations, qui voilent à nos yeux les splendeurs divines. Mais, si nous avons nié le Merveilleux le plus facile à constater, celui qui frappe nos sens, de quel droit admettre et reconnaître sous les apparences de ce pain, ou partout ailleurs, le Merveilleux dont la notion ne peut arriver jusqu'à nous que par les voies de notre intelligence?...

donc, alors, gare à cette sainteté transcendante dont l'hallucination serait le premier fruit!.. Puis, gare à la fausseté de parole de ceux qui mènent cette vie sainte, et qui nous donneraient, en guise de vérité, leurs divagations hallucinatives! Arrière, en définitive, les grands saints, eux que l'Église nous propose à titre de grands modèles et de grands docteurs, et que leur vie de macération dégage de la chair!

... Allons, « nourrissez-vous mieux, lui disaient ses con frères, qui s'*amusaient* du bruit de ces vexations diaboliques; c'est *le meilleur moyen* d'en finir avec *toutes ces diableries*. » Un soir même, à la cure de Saint-Triviers et pendant le cours d'une mission, « on le prit sur une gamme plus haute; la discussion s'anima du côté des contradicteurs, et leur raillerie s'échappa en jets plus amers et moins contenus *Il fut convenu* que toute cette *mystique infernale* n'était que *rêverie*, *délire*, HALLUCINATION!... et le pauvre curé fut traité, en toutes lettres, de *visionnaire* et de *maniaque!* — Votre cure, lui disait-on, est un taudis où il n'y a ni propreté ni arrangement. *Les rats* y sont chez eux, ils y prennent leurs ébats jour et nuit, et *vous croyez que c'est le diable!* .. Le bon curé ne répondit pas un mot à *ces savantes* diatribes.

» Mais, voilà qu'à minuit les railleurs sont réveillés en sursaut par un affreux vacarme La cure est sens dessus dessous, les portes battent; les vitres frissonnent; les murs chancellent, et de sinistres craquements font craindre qu'ils ne s'écroulent. En un instant, tout le monde est debout; on se souvient que le curé d'Ars a dit: — Vous ne serez pas étonnés si, par hasard, vous entendez du bruit cette nuit On se précipite dans sa chambre; il dormait tranquillement. — Levez-vous, lui crie-t-on; la cure va tomber — Oh! je sais bien ce que c'est, répond-il en souriant. Il faut vous aller coucher, il n'y a rien à craindre On se rassure, et le

bruit cesse. A une heure de là, quand tout est redevenu silencieux, un léger coup de sonnette retentit. L'abbé Vianney se lève, et trouve à la porte un homme qui avait fait plusieurs lieues pour venir se confesser à lui....

» Un des missionnaires, M. l'abbé Chevalon, de pieuse mémoire, *ancien soldat de l'Empire*, demeure si frappé de cette étrange aventure qu'il disait en la racontant : — J'ai promis au bon Dieu de ne plus plaisanter sur ces histoires d'apparitions et de bruits nocturnes, et, quant à M. le curé d'Ars, je le tiens pour un saint. » (P. 400, 401.)

... Nous remarquerons que, lorsque les taquineries du démon redoublaient de fréquence et d'intensité, le bon curé prévoyait que la grâce lui amènerait bientôt quelque grand pécheur à convertir. Ses pressentiments étaient rarement trompés[1] !

Nous pourrions citer d'autres tours diaboliques « qui sont particulièrement avérés pour nous, dit M. l'abbé Monnin, si nous ne craignions d'étendre hors de toute mesure un chapitre déjà trop long ». (*Ib.*, p. 419.) Et, d'ailleurs, « les faits qui se sont passés sous nos yeux dans leur effrayante réalité n'étonneront que ceux qui sont demeurés systématiquement étrangers à l'histoire de la sainteté dans le monde Les pages du Bréviaire en sont remplies, et il est peu de monuments hagiographiques qui n'en offrent des traces. » (P. 426 *et suiv.*)

Et vous, monsieur le docteur Calmeil, ou messieurs les savants de même école, écoutez-nous, daignez nous écouter avec patience, vous qui, dans la crainte de tomber au rang des hallucinés, vous plongez dans une hallucination perpétuelle.

[1] Un jour, l'idée vint à quelqu'un de demander au démon qui tourmentait une possédée amenée au saint curé d'Ars pour être guérie de sa possession : « Qui est-ce qui fait tourner les tables ? — C'est moi, reprit-il ; le magnétisme, le somnambulisme est mon affaire. » (P. 421-422.)

Vouloir rejeter ce qu'il y a d'*objectif* dans ces faits, — c'est-à-dire de réellement existant en dehors de la personne qui les contempla, — s'obstiner à n'y voir que la création fantastique et les jeux d'une imagination frappée, sous l'unique prétexte *que ce ne peut être* autre chose, c'est évidemment sacrifier le monde extérieur et ses lois. Si des perceptions aussi claires et aussi fréquentes ne sont que des rêves, rien n'empêche de regarder comme des rêves la vie tout entière. On aura beau faire et beau dire, il y aura toujours des choses qui resteront inexplicables autrement que par l'intervention d'une puissance au-dessus et en dehors de la nature. Et ce n'est pas une des moindres preuves de la grandeur de l'homme que le ciel et l'enfer se disputent ainsi sa conquête et l'estiment assez pour entrer directement en lutte à cause de lui. » (Abbé Monnin, *Vie du curé d'Ars*, p. 429.)

Ayons maintenant un mot pour ces personnes dont l'éminente sainteté se trouve être parfois une cause d'hallucination et d'erreur, une pierre d'achoppement au prêtre même que la théologie dresse et forme pour la conduite des âmes. Car Dieu seul donne et mesure ce que nul au monde ne confère : le don si précieux et si rare du discernement des Esprits.

Humble et docile aux ordres de son supérieur, Térèse, la grande sainte, révèle et découvre les mystérieux trésors dont le Seigneur la comble. — Je crois utile, mon père, d'exposer la nature des paroles que *Dieu* adresse à l'âme, car nous les entendons d'une manière beaucoup plus claire que si elles arrivaient par les sens. Nous pouvons fermer nos oreilles à la parole humaine, mais celle de Dieu s'impose. C'est le maître qui parle! J'ai résisté deux ans à ces paroles intérieures, et j'ai constamment vu que tous les efforts sont inutiles[1] !

[1] Le P. Boux. *Vie de sainte Térese écrite par elle-même*, p. 319, etc. 3e édition. Paris, 1857. Je refonds mon travail; je supprime des choses

Lorsque c'est *notre entendement* qui se parle à lui-même, il voit qu'il n'écoute point, mais qu'il agit; il reste libre de porter ailleurs son attention, et ses paroles ne produisent aucun effet; elles passent, s'oublient, « et manquent de cette clarté caractère inséparable de celles de Dieu ». Lorsque Dieu parle, l'entendement écoute ce qu'*un autre dit;* et porter ailleurs son attention n'est plus en son pouvoir. Ses paroles changent l'âme et la rendent capable de tout entreprendre pour son service, lui faisant comprendre qu'elles sont *paroles et œuvres* tout ensemble. L'âme qui, naturellement, est incapable de les concevoir, le serait beaucoup moins encore dans l'extase; car, ses puissances étant alors *suspendues*, comment entendre ce qui ne se présenta jamais à sa mémoire? (P. 319 à 323.)

Le doute, quelquefois, s'élevait dans mon âme lorsque des vérités m'étaient annoncées; non point au moment, c'eût été impossible, mais beaucoup plus tard... et longtemps après je voyais s'accomplir tout ce qui m'avait été dit. Bien différentes des nôtres, ces paroles ont quelque chose de réel et de subsistent; imprimées dans notre mémoire, elles ne peuvent s'en effacer. Enfin, il dépend de nous d'entendre les paroles de notre esprit, et nullement celles de Dieu, qui, d'ailleurs, dompte nos résistances lorsqu'il nous parle.

Autre est le troisième langage, celui du *démon*. Souvent ses paroles n'ont rien de mauvais, et semblent conformes à la vertu; mais les effets en sont détestables; ils ne sont jamais bons. Elles répandent le trouble et l'inquiétude, ne suscitent qu'une humilité fausse et ne causent qu'une douceur trompeuse, suivie de dégoût et d'effroi. Tous les biens semblent se cacher devant elles et s'enfuir de l'âme, dont les quelques

et des explications admirables. J'extrais, mais je reste *littéral*. L'espace, et la règle des proportions que doivent avoir les parties d'un même tout me condamnent à cette cruelle réduction. Que le lecteur ouvre cette *Vie*, et se pénètre surtout du chapitre XXV, etc.

bons désirs restent frappés d'impuissance. Mais je tiens pour certain que Dieu ne permettra jamais au démon de tromper une personne qui, *se défiant d'elle-même en tout*, est si ferme dans la foi que, pour la moindre des vérités révélées, elle serait prête à affronter mille morts. L'esprit de ténèbres peut cependant nous tendre bien des piéges; et le plus sûr est de toujours craindre, et d'avoir un maître éclairé auquel notre âme soit entièrement ouverte. Avec de telles précautions, il ne peut nous arriver aucun mal. (*Ib., jusqu'à p.* 330.)

.. M'essayant à retracer les variétés hallucinatives, et le désordre des facultés visuelles et auditives du corps et de l'âme de l'homme, je ne saurais recueillir avec trop d'empressement ni ces instructions sacrées, ni la parole qui nous révèle la nature et la variété des visions divines, et les distingue de celles qui ont le démon pour auteur. Oh! quelle serait la science de nos docteurs profanes si leurs yeux s'ouvraient « à la doctrine céleste de Térèse, dont l'Église souhaite que les âmes des fidèles se nourrissent » et se fortifient [1] (*Oraison pour la fête de sainte Térèse. Ita cœlestis, etc.*) — (*Térèse écrit son nom sans* h.)

« Le jour de la fête du glorieux saint Pierre, étant en oraison, dit sainte Térèse, je vis, ou, pour mieux dire, car je ne vis rien *ni des yeux du corps ni de ceux de l'âme*, je sentis près de moi Notre-Seigneur Jésus-Christ, et *je voyais* que c'était lui qui me parlait. Il me semblait qu'il marchait toujours à côté de moi; néanmoins, comme ce n'était pas une vision *imaginaire*, — c'est-à-dire dont l'objet fût pour les yeux du corps ou de l'âme *une image*, — je ne voyais pas sous quelle forme. Je connaissais seulement d'une manière fort claire qu'il était toujours à mon côté droit, et voyait tout ce que je faisais. Je sus depuis que cette vision est de l'ordre le plus élevé, et que, de toutes les visions, *c'est celle où le démon peut avoir le moins d'accès*. Je dis

que je n'y vis Notre-Seigneur *ni des yeux du corps ni de ceux de l'âme*, attendu que cette vision n'est point sous forme d'image. (P. 349.) Notre-Seigneur s'y montre présent à l'âme par une connaissance plus claire que le soleil... c'est une lumière qui, sans qu'aucune lumière frappe nos regards, illumine l'entendement. Notre âme voit que la très-sainte humanité de Notre-Seigneur nous accompagne, et qu'elle a la volonté de nous favoriser de ses grâces. » (*Ib.*, p. 350-351.)

« Notre-Seigneur s'imprime donc dans l'entendement par une connaissance souverainement claire, qui exclut le doute. Il veut que cette connaissance y demeure si profondément gravée qu'elle produise une certitude plus grande que le témoignage des yeux; car, pour ce qui frappe notre vue, il nous arrive quelquefois de douter si ce n'est pas une illusion. Et cette vision est quelque chose de tellement spirituel, qu'il n'y a, ni dans les puissances de l'âme ni dans les sens, aucun mouvement où le démon puisse trouver prise. » (P. 352.)

Mais la nature des visions, ai-je dit, n'est point toujours la même. Ainsi, « le jour de la fête de saint Paul, Jésus-Christ daigna m'apparaître dans toute sa très-sainte humanité, *tel qu'on le peint* ressuscité, avec une beauté et une majesté ineffables!... On sent, quand on veut décrire de telles choses, une impuissance qui tue! Notre-Seigneur me fit si souvent et si bien voir la vérité d'une telle faveur, qu'en très-peu de temps je me vis affranchie de toute crainte d'illusion, et je reconnus combien j'avais eu peu d'esprit. En effet, *quand bien même je me serais efforcée* pendant des années entières *de me figurer* une beauté si ravissante, jamais je n'en eusse pu venir à bout!.. Auprès de ses rayons,... ceux du soleil perdent tellement leur lustre qu'on ne voudrait plus les regarder. » (P. 368.) Enfin cette lumière « est telle que l'esprit le plus pénétrant, même après les efforts d'une longue vie, ne pourrait s'en former une idée. » (P. 369.) Je n'ai

jamais vu des *yeux du corps* cette vision, *quoique imaginaire, — c'est-à-dire étant celle d'une forme sensible*, — mais *seulement des yeux de l'âme*. Au dire de ceux qui le savent mieux que moi, *la vision précédente* est plus parfaite que *celle ci*, et *celle-ci* l'emporte beaucoup sur toutes celles qui se voient des *yeux du corps: ces dernières* sont les moins élevées, et les plus sujettes aux illusions du démon. Comme alors j'avais de la peine à le croire, je désirais, je l'avoue, voir des yeux du corps ce que je ne voyais que de ceux de l'âme, afin que mon confesseur ne pût pas me dire que ce n'était qu'une rêverie. » (P. 367.)

« Le démon s'efforça trois ou quatre fois, ce me semble, de me faire voir Notre-Seigneur de cette même manière, par une fausse représentation. Mais s'il peut prendre la forme d'un corps qui serait de chair, il ne saurait contrefaire cette gloire qui resplendit dans le corps de Notre-Seigneur, quand il se montre à nous. Ces visions portent, chacune, des caractères propres, et comme l'empreinte de leur auteur. Ainsi, *pourvu qu'une âme ne veuille pas être trompée*, et qu'elle marche dans l'humilité et la simplicité, *je ne crois pas qu'elle le puisse être*. Il suffit d'avoir vu Notre-Seigneur une seule fois, pour reconnaître sur-le-champ une vision qui est l'ouvrage de l'esprit de ténèbres. En vain commence-t-il par faire goûter un certain plaisir; l'âme le rejette avec je ne sais quelle horreur. Elle voit, en outre, que l'amour qu'on lui témoigne ne porte pas les caractères d'un amour chaste et pur!... (P. 374, 375.)

» Mais l'*imagination* ne pourrait-elle pas se représenter ainsi la personne de Notre-Seigneur? Non; cela est de toute impossibilité... Comment pourrions-nous *nous représenter* dans un instant des choses qui *n'ont jamais été dans notre pensée*, et que l'imagination, après de longs efforts, *ne pourrait même concevoir*, tant elles sont élevées au-dessus

de tout ce que nous pouvons comprendre ici-bas? etc., etc.

»Sur toutes ces merveilles, je ne m'ouvrais d'ordinaire qu'à mon confesseur; cependant, sur son ordre, je communiquais de temps en temps avec quelques autres grands serviteurs de Dieu, auxquels, à ce titre, j'accordais pleine confiance. Comme ils avaient pour moi beaucoup de dévouement, leur crainte que je ne fusse trompée par le démon n'en devenait que plus vive. Je le craignais extrêmement aussi, quand j'étais hors de l'oraison; car, une fois dans le saint entretien, Notre-Seigneur daignait me rassurer... J'alléguais ces raisons et quelques autres[1] à ceux qui me disaient si souvent que mes visions étaient l'*ouvrage de l'Esprit ennemi*, et un jeu de mon imagination... Mais auprès d'*hommes si saints*, et dont cependant le Seigneur se plaisait à troubler et à confondre la vue, toutes les raisons d'une pécheresse telle que moi demeuraient inutiles; car ils étaient conduits *par une voie différente*. Ils s'assemblèrent donc pour délibérer sur ce sujet et prononcèrent tous, d'*un commun accord*, que ce que j'éprouvais venait du démon. Ainsi, d'après eux, je devais communier plus rarement, et me distraire de manière à éviter la solitude[2].

» J'obéis; j'eus tout le monde contre moi; quelques-uns même proclamaient que l'action du démon *était manifeste*, et « à la chose vint si avant qu'il y eut plus d'une personne » qui me voulut conjurer (*exorciser*) comme *démoniaque*. » (Le P. de Ribera, ch. x, p. 106.) Mon confesseur, seul, tout en suivant les avis des hommes sages dont je parlais, mais afin de m'éprouver comme je l'ai su depuis, me consolait toujours. (Le P. Bouix, *ib.*, p. 332.)

» Enfin, Dieu calma cette tempête; mais ces hommes

[1] Je suis réduit à en supprimer la plus grande partie.

[2] P. Bouix, *Sainte Térèse*, p. 331. L'erreur qui consiste à prendre les opérations démoniaques pour celles d'anges de lumière est bien plus commune, et quel plus grand danger!

« d'*une vie édifiante, et qui avaient la science pour eux* », (p. 331) s'étaient trompés! Dieu avait permis, pour leur instruction et pour les progrès de mon âme, que les yeux de leur intelligence égarés prissent l'opération de son esprit pour celle des Esprits de ténèbres! — Un nuage trompeur s'était joué de leur vue. Voici donc, en pareil cas, la règle de conduite la plus sûre. « Elle n'a aucun danger, elle offre de » nombreux avantages; et nous, femmes, qui sommes étran» gères à la science, nous devons surtout nous y conformer : » c'est de faire connaître notre âme tout entière, et les » grâces que nous recevons, à *un confesseur* ÉCLAIRÉ, et » de lui obéir. Notre-Seigneur lui-même me l'a ordonné plu» sieurs fois. Car c'est un grand trésor que la science! L'Es» prit de ténèbres redoute singulièrement la science humble » et vertueuse! ... Quant à ceux qui me condamnaient et » voulaient me convaincre d'illusion, ils ne cherchaient en » tout que la gloire de Dieu et le salut de mon âme! » (*Ib.*, p. 340-379, etc., etc.)

A ces paroles de Térèse, j'ajouterai donc : Dieu permit, sans doute, *les étranges et opiniâtres dérangements de vue de ces hommes éminents*, afin de leur inspirer, au moment où il guérirait leurs yeux, une humilité plus profonde et une plus juste défiance d'eux-mêmes; afin que l'éclat même et le retentissement de leur faute avertît leurs successeurs, et fît avancer dans les voies du progrès la science mystique, dont ils étaient les pionniers; puis encore, afin d'épurer Térèse, afin de glorifier l'humilité de cette femme qui ne pouvait se lasser de croire à son ignorance, tandis que la science divine, désertant la bouche des savants, épanchait par ses lèvres des trésors de vérités sublimes [1].

[1] Térèse a parlé, mais que vaut sa parole? L'Église nous dit : La science de Térèse « est une doctrine céleste dont il est à souhaiter que les âmes des fidèles se nourrissent. » (*Ibid.*, p. 44.) Lire la *bulle*

Un dernier mot nous reste à dire touchant une sorte d'hallucination dont l'effet est de nous égarer jusque sur le domaine de refuge des sacrements. Elle est, le plus souvent, celle de saintes âmes, qui la font quelquefois partager à leur directeur, s'il n'est homme d'expérience. Ainsi, par exemple, lisons-nous dans la vie de sainte Angèle de Foligno, à propos des taches que les personnes pieuses se figurent apercevoir sur le fond pur et sans replis de leur âme, « on ne discerne pas assez la distance qui se trouve quelquefois entre la déclaration verbale de quelques *saintes personnes* et ce qui se passe RÉELLEMENT devant Dieu, dans le fond de leur cœur. » « Il est certain qu'une âme peut éprouver, malgré elle, des sensations corporelles et des affections spirituelles que *sa volonté réprouve* lors même qu'elle croit et qu'*elle assure que son cœur s'y abandonne complétement*. Saint Paul semble avoir été soumis lui-même à cette épreuve. (P. 593.)

» Il n'est pas moins certain qu'il y a *un état surnaturel* dans lequel une âme éprouve des tentations dont elle se croit coupable, quoique sa volonté n'y soit *pour rien*... Pour bien comprendre ce phénomène spirituel, il faudrait savoir jusqu'à quel point Dieu permet quelquefois au démon d'étendre sa puissance et sa malice, et le pouvoir qui lui est donné d'agir sur les humeurs du corps et sur ses organes, de même que sur ses facultés intellectuelles; non qu'il puisse forcer la volonté de l'homme, mais la provoquer, l'attirer, la séduire. Ainsi, sainte Angèle affirme qu'elle est à la merci de ses passions, et des *Esprits infernaux* qui les soulèvent; que ce qu'elle sent, dans ces terribles moments de

de canonisation. Le Tout Puissant la remplit de l'esprit d'intelligence, dit le pape Grégoire XV, afin qu'elle arrosât l'Église par autant de sources fécondes qu'elle a laissé d'écrits, etc. *Propter hæc*. — Voilà quel éminent docteur est cette femme, dont les écrits prémunissent si fortement notre esprit contre les maux qui en dénaturent la vue!...

désordre et de combat, lui ôte tout sentiment de la résistance que sa volonté lui oppose; et que, par une suite nécessaire des sensations qui l'absorbent, *elle se croit vaincue, lorsqu'elle est pleinement victorieuse de tous les assauts.* Voilà ce que tant de saints et de saintes ont éprouvé.

» Mais que des confesseurs inexpérimentés, que des directeurs peu instruits dans la conduite de ces âmes les traitent avec dureté, comme si elles étaient des pécheresses obstinées; qu'ils imputent à leur cœur ce qui ne vient que de l'enfer, ou de leur esprit que le Seigneur rend accessible à toutes les séductions du démon; qu'ils les regardent comme coupables de tout ce qui se passe dans l'esprit et dans le corps, quoiqu'elles ne puissent pas plus l'empêcher ni le prévoir que les migraines et les convulsions,... c'est ce qu'il y a de plus funeste pour ces âmes... Sainte Tèrèse s'en plaint amèrement! » Leurs yeux sont fascinés! (Sainte Angèle de Foligno, p. 595. Paris, 1825.)

A l'une de ces personnes éprouvées, qui lui demandait instamment le secours de ses prières pour n'être point vaincue, saint François d'Assise répondait : « Mon fils, ne vous découragez pas comme si vous étiez pire que les autres, *à cause que le démon vous tente.* Au contraire, c'est pour cela même que vous devez vous croire serviteur de Dieu. Nul ne devient parfait à son service qu'il n'ait passé par ces sortes de tribulations. Si quelqu'un fait gloire de n'en avoir aucune à supporter, qu'il le sache bien : le Seigneur en a usé ainsi pour ménager sa faiblesse; car Dieu *est fidèle*, et ne souffre pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces. Il n'engage dans de grands combats que les âmes d'une vertu perfectionnée. » (Vrayet, *Vie intime de saint François d'Assise*, p. 199, 2e édit. — Paris, 1864.)

Il était de notre devoir d'indiquer dans ce chapitre, en répétant *le mot à mot des grands maîtres*, quelques-uns

des cas singuliers où l'ignorance et l'impéritie du guide forment autour de lui comme un milieu dont le faux jour, provoquant son hallucination, détermine le trouble et l'égarement de sa vue, c'est-à-dire en définitive, le trouble et l'égarement des âmes que Dieu condamne à le subir... Mais serait-il téméraire de tenir ce langage? Qui le dira, lorsque nous nous bornons à publier ce qu'écrivent de grands saints, et ce que d'éminents religieux livrent aujourd'hui même, dans le saint empressement de leur zèle, au plus grand jour de la publicité. Ayant à guider le lecteur au milieu d'un monde de fantasmagories et de merveilles, il fallait que, docile à notre appel, chaque hallucination vînt, à son tour, offrir à découvert sa physionomie et ses traits.

Mais les hallucinés de la science profane étaient notre but presque unique. En effet, lorsque de savants incrédules s'avisent de nous jeter à tout propos au visage leur mot incompris ou téméraire : hallucinations! nous devions rendre évident pour le public que, si les agresseurs du Merveilleux ont appris le nom, les catholiques savent la chose! Si l'hallucination habite quelque part en ce monde, ce sera donc plutôt, ce nous semble, sous l'ombrage plus ou moins académique du sourcil de l'incrédule qu'au siége de la vue du Croyant.

Jusqu'à ce que *la grâce suffisante* tombe d'en haut sur les Esprits orgueilleux et malades dont l'ambition se limite aux confins extrêmes des choses tangibles, laissons-les donc se glorifier de leur aveuglement, étaler avec jactance le spectacle de leur hallucination, et s'entre-féliciter d'un mal qui rend leur gravité si risible et leurs leçons de sagesse si grotesques!

CHAPITRE QUINZIÈME.

ÉTUDE DU FANTÔME HUMAIN ET DU PRINCIPE VITAL.

Les Esprits, anges, démons ou âmes, ont-ils un corps naturel? — Sont-ils unis à une substance fluidique? — Cette substance leur sert-elle d'instrument? — Opinions, sur ce point, des Pères de l'Église, des philosophes de l'idolâtrie et des modernes. — Quand, comment et pourquoi les Esprits ont un corps.

Libres de la crainte incessante et puérile dont les prétendues opérations d'un fluide générateur de merveilles [1], et le phénomène très-réel, mais infiniment restreint de l'hallucination, semblaient devoir épouvanter notre raison, ne nous trouvons-nous point autorisés à répéter une fois de plus, avec les faits qui nous assiégent : Oui, les véritables agents, les agents primaires et sérieux de ce que notre langage a nommé le Surnaturel, ce sont des Esprits! La part qui leur est dévolue dans l'économie des phénomènes de ce monde est énorme; mais leur opération le plus souvent échappe et se dérobe à notre intelligence. Arrive-t-il donc qu'un fait, inexplicable d'après les lois des sciences profanes, frappe nos sens et se manifeste *contrairement au cours naturel* des choses; oh! c'est alors que nous nous prononçons, et que, pour nous, le prodige commence.

Et, dans ses conditions de crédibilité, voir le prodige, lorsqu'il se révèle et apparait, ce n'est point voir avec des yeux d'halluciné. Bien loin de là; l'hallucination consiste, en ce cas, à le regarder en hébété sans le voir, à le méconnaître en le voyant, puis à le nier de bonne foi dans la candeur de son aveuglement!

Mais si les Esprits, dont l'habitude dominante est de se

[1] Fluide à mille noms, selon les temps : aujourd'hui magnétique, odyle, etc.

donner pour les âmes ou pour les fantômes des morts, jouent le plus souvent un rôle si propre à nous déconcerter, ne nous importe-t-il point d'ÉTUDIER LEUR NATURE, de *les analyser*, de les connaître *avec précision*, de voir s'ils ne sont point une simple, mais exceptionnelle émanation de l'homme ; et l'une des premières questions, dans l'étude des faits *exceptionnels* qui naissent de leur action, ne serait-elle point celle-ci : Les Esprits ont-ils une substance qui les revête et les enveloppe[1] ? Sont-ils doués d'un instrument naturel et physique faisant partie de leur être ? En un mot, ont-ils un corps gazeux, fluidique, ou formé d'une substance inimaginablement subtile ? Traitée à plus d'un point de vue déjà, cette proposition est d'un intérêt qui ne se révèle point toujours avec éclat au premier coup d'œil ; et loin de se borner aux purs Esprits, elle étend son importance jusqu'à nous ; elle se lie à la question même de notre être ; elle nous entraîne à nous demander, aussitôt que nous jetons les yeux sur notre personne : Mais cette même substance dont il serait possible que les Esprits fussent enveloppés comme d'un corps, n'enveloppe-t-elle pas aussi notre âme ? N'existe-t-elle pas en nous comme une partie constitutive de la personne humaine ? Ne forme-t-elle point de l'homme, concurremment avec son corps visible et son âme, un être trinaire ?

Enfin, cette fugace et pénétrante substance, ce corporel arôme doué d'une merveilleuse élasticité, ne suit-il pas à la mort, et au gré des circonstances, tantôt l'âme et tantôt le corps ? N'est-il point, aussitôt que s'allume en nous l'étincelle vitale, *la forme*, c'est-à-dire, dans le langage de l'ancienne philosophie, le principe de la *configuration* et de la vie du corps de l'homme ? Et souvent, lorsque la mort sépare l'âme de notre corps, ne devient-il point le formateur du fantôme, la forme du spectre humain, tel qu'il se révèle

[1] Périsprit, péri-psyché, péri-nous.

en ce monde depuis l'origine des temps, dans la longue et interminable série des apparitions ?

Ainsi d'abord, et pour revenir à notre point de départ, les anges et les *demons*, ou les êtres qui *nous semblent avoir été créés tout spirituels* dès le principe de leur existence, ont-ils pour agir sur les corps une *organisation corporelle* et résultant des lois de leur nature ? Sur ce point, qui touche à l'essence même de notre sujet, voici quelles sont les paroles de quelques-uns des plus hauts docteurs du catholicisme ; donnons le pas à ces grands hommes, écoutons-les d'abord, et ne nous effarouchons point des premières apparences qui nous frapperont.

« La substance des Vertus célestes, dit saint Basile, est un esprit aérien. C'est pourquoi ils sont en un lieu, et se montrent à ceux qui en sont dignes dans l'image de leur propre corps [1]. Il n'y a rien dans la création, nous enseigne saint Hilaire, soit parmi les choses visibles, soit parmi les invisibles, qui ne soit corporel. Les âmes elles-mêmes, qu'elles soient *ou non* réunies à leurs corps, ont encore *une substance corporelle inhérente à leur nature*, par la raison qu'il faut que toute chose soit dans quelque chose [2]. » Et

[1] *L. du Saint-Esprit*, ch. XVI. In specie propriorum corporum. — Cette opinion, que les Esprits ont un corps, entraîne certains Pères dans une erreur qui précédait les temps d'Homère. Dans ses poëmes, nous voyons les âmes venir boire avec délices et fureur le sang des sacrifices. (*Odyssée*, l. XI.) « Cum sanguinem ferunt alimentum esse dæmonum, » etc. Origène, l. VIII, c. XXX. Contrà Celsum. « . . Ut sibi, pabula propria nidoris et sanguinis procuret, » etc. Apologet. Test., c. XXII. « Ut nidore altarium et rogis pecorum saginati, » etc. Saint Cypr. *De idol. vanit.*, l. I, p. 452 du volume.

Le prétexte de nourrir ce corps fluidique permettait aux démons, apparaissant sous forme d'âmes ou de dieux, de demander aux hommes du sang, et surtout du sang humain, c'est-à-dire des sacrifices de l'ordre le plus criminel ; car « Nec aliud illis studium est quam a Deo avocare, et ad superstitionem sui, ab *intellectu* veræ religionis avertere. » *Id.*, Cypr., l. 1, id.

[2] Corpoream tamen naturæ suæ substantiam sortiuntur, etc. Commentar. in Matth., cap. v, nº 8.

« Dieu seul étant incorporel, d'après saint Cyrille d'Alexandrie, lui seul ne peut être circonscrit; tandis que toutes les autres créatures le peuvent, quoique leurs corps ne ressemblent point aux nôtres [1]. »

Que si l'on appelle les démons des animaux aériens avec Apulée,... c'est encore, au sens du grand évêque d'Hippone, parce qu'ils ont la nature des corps aériens, ce qui donne aux démons et aux anges une nature corporelle, les uns et les autres étant de même essence. (Saint August. *sup. Gen. ad litt.*, l. III, c. x.) Aussi, saint Grégoire d'appeler l'ange un animal raisonnable (*Hom. X in Evang.*), et saint Bernard de nous adresser ces paroles : « N'accordons qu'à Dieu seul l'*immortalité* aussi bien que l'*immatérialité;* car il n'y a que sa nature qui n'ait besoin, ni pour elle-même, *ni pour un autre*, du secours d'un instrument corporel. » (*Sup. cantic. Homil. VI.*) Et cette doctrine était, en quelque sorte, celle du grand Ambroise de Milan, dont voici les termes : Ne nous imaginons point qu'aucun être soit exempt de matière dans sa composition, à la seule et unique exception de la substance de l'adorable Trinité. (*Abraham*, l. II, c. VIII, n° 58. *Même sens à peu près* l. I *du Saint-Esprit*.)

Le maître des sentences, Pierre Lombard, laissait la question indécise; et, toutefois, il exposait cette opinion de saint Augustin : Les anges doivent avoir un corps « auquel ils ne sont point soumis, mais qu'ils gouvernent comme leur étant soumis, le changeant et le pliant aux formes qu'ils veulent lui donner pour le rendre propre à leurs actes. Ces corps sont disposés pour agir, et non pour souffrir. La terre et l'eau, *humor et humus*, donnent l'aptitude à la souffrance ou à la passivité, *ad patientiam;* l'air et le feu, à l'action. Les corps des mauvais anges se sont détériorés par

[1] L. IX in Johannem.

leur chute, et ont pris les qualités d'un air plus épais. *De rerum et spirituum creatione*, l. II, *Distinct.* 8.

Rien de plus conforme à cette doctrine que les croyances de la haute antiquité païenne, puisque, nous disait-elle, les Esprits redoutent le coup des armes; puisque la vue d'une épée, d'un fer agressif les fait trembler et fuir. Nous ne les voyons point, et cependant frappons le vide à l'endroit où leurs actes les signalent, et des cris perceront l'air; un bruit, un tumulte, un tourbillon en troubleront aussitôt le repos. Quelquefois même le sang coulera, un sang visible. (*Prestiges, voir ailleurs.*) Ou bien il arrivera, de temps en temps, que ces Esprits dessillant nos yeux nous laisseront voir leur corps . diaphane peut-être, ou formé de je ne sais quelles vapeurs; ils en épaissiront à leur gré la matière subtile, et nos mains les toucheront!

Remontez bien au delà de Moïse, et suivez de l'œil les tableaux bibliques. Voyez : les anges de Dieu s'abattent sous le feuillage, et près de la tente d'Abraham. Ils mangent avec appétit le pain et la viande, le beurre et le lait que le patriarche leur a préparés. (*Gen.*, ch. XVIII, ℣ 2, etc.) Le père des élus leur offre ses services, comme à des voyageurs que la fatigue et la faim se sont assujettis Et ces Esprits de répondre : « Faites ce que vous avez dit; » l'offre les charme. Plus tard, l'archange Raphaël paraît être Azarias (*Bible*, *Tobie*, ch. V, ℣ 18, etc.); il sert de guide au jeune Tobie; il le conseille, il est son aide, son défenseur; il voyage pas à pas, visible et tangible, avec le jeune serviteur de Dieu. . et prend part à ses repas. Ce sont bien là des Esprits, certes! et, pourtant, ne voilà-t-il point dans leur être les fonctions et les nécessités qui caractérisent les corps? Ce sont des corps qui sans doute en se dilatant pourraient, en vertu de l'exquise subtilité de leur substance, devenir transparents, puis fondre, se dissoudre,

se rendre incolores, invisibles, échapper enfin à nos regards...

Cependant, sans se laisser intimider par les formidables apparences de tant d'autres exemples, ou par les textes que nous rapportons, l'ange de l'école, — mais disons plutôt, avec le R. P. Ventura, l'ange de toutes les écoles, — saint Thomas d'Aquin se posa résolûment devant la question sur laquelle nos yeux appellent la lumière : Les anges ou les démons ont-ils un corps ? — *Non*. C'est le contraire, nous répond-il de sa lèvre la plus nette. Les anges n'ont point de corps *qui leur soit naturellement uni*. (*Somme. I. p. quæst.* 50. *art.* 1. *q.* 51. *art. 1.*, etc. Lire la septième conférence du P. Ventura : *l'Homme*.)

Voilà quel est le mot du saint Thomas ! et comment ne point rappeler à ce propos que, malgré tout ce qu'ils ont de science et de génie, les Pères, qu'il *semble* démentir, ne sont point toujours exempts d'erreur. Aussi, le savant théologien Perrone de nous dire : Si tel Père paraît décidément contraire à l'enseignement de l'Église, la règle est de le laisser de côté : *deserendus est*. (Voir ci-dessous) *Plusieurs Pères* n'équivalent même point à l'imposante majorité d'après laquelle se forme le jugement de l'Église ! Et, dans la circonstance actuelle, il faut d'ailleurs observer que celles des pages qui donnent un corps aux anges ou aux démons renferment *souvent* un tout autre sens que celui qui leur est prêté. Elles signifient, la plupart du temps, non point que les Esprits créés sont revêtus d'un corps *qui leur est naturellement uni*, mais seulement que, de temps à autre, il leur est nécessaire de se revêtir d'un corps, tantôt pour nous séduire et favoriser nos crimes, si nous avons provoqué la colère divine, tantôt afin de remplir auprès de nous certaines missions : celles, par exemple, où Dieu veut qu'ils se fassent voir à nos yeux ou toucher de nos mains. Telle fut la

mission de l'ange Raphaël auprès du jeune Tobie, ou de l'ange Gabriel auprès de la Vierge immaculée qui enfanta le Christ.

Ou bien encore, ces écrits ont des sens nécessairement *relatifs*; et nous les voyons modifiés, dans le même Père, par des passages qui prendraient le caractère de contradictions véritables si l'on ne se donnait la peine de rapprocher tous ces textes pour n'en former qu'un sens unique et général. C'est ainsi que saint Hilaire semble se poser contre lui-même, après avoir prononcé les paroles qui voulaient tout à l'heure qu'à notre âme séparée du corps s'attachât encore une substance corporelle inhérente à sa nature. Écoutons-le dans son *Traité sur les psaumes :* L'homme intérieur, fait à l'image de Dieu, est tout incorporel, et son âme n'a rien de corporel [1]

Voici de quelle sorte le savant théologal de Milan, Antoine Rusca, s'était exprimé sur ce point dans son *Traité de l'Enfer, et de l'état des démons avant la fin du monde :* Les démons sont-ils naturellement revêtus d'un corps quelconque ? Grande question à laquelle nous répondrons que quelques Pères de l'Église, et quelques théologiens plus modernes, ont pensé que la creature angélique était corporelle. Théophylacte donne aux démons un corps des plus matériels; car, non-seulement il les appelle corporels, mais, si vous ajoutez foi à sa parole, ils aiment à se repaître de chairs et se délectent du goût des vapeurs matérielles. (*Theoph. in c.* 1. *Marci.*) Ceux qui professèrent cette opinion en firent l'emprunt à la philosophie de Platon. La corporéité des démons est un des dogmes les plus célèbres de cette école philosophique.

Mais, aujourd'hui, les docteurs sont tellement d'accord sur

[1] ... *Nihil* in se habet *corporale* — In psal. 119. 2° 6, etc. — Lire saint Thomas, 1re part., quest. 50 et plus encore 51.

l'immatérialité de la substance angélique que l'on aurait peine à en découvrir un seul qui soutînt l'opinion contraire. Et tant s'en faut que cette croyance ait *rien de nouveau*, car les Pères les plus anciens se sont prononcés sur ce point de la manière la plus nette. Écoutez-les, et il est de toute certitude que la créature spirituelle ne possède dans sa nature aucun alliage de matière, aucun mélange corporel, si ténu, si subtil et inaccessible à nos sens qu'il nous plaise de le concevoir. C'est du texte de nos saintes Écritures que ces Pères ont tiré ce jugement... Ainsi, saint Jérôme accusait-il Origène d'erreur pour avoir affirmé que les démons avaient été précipités dans des corps de substance aérienne [1]. C'était réfuter, d'un mot, la fable si follement accréditée des amours de la créature angélique avec les filles de l'homme dont la beauté les avait séduits. (*Id.*, voir p. 457, 459.) Nous disons les amours naturelles, et nous nous réservons de nous expliquer dans un autre ouvrage. Mais une page du savant P. Petau doit suivre les quelques lignes empruntées au docte théologal de Milan :

R. Moïse Maïmonide est incontestablement considéré parmi les Juifs comme le docteur de la science la plus éminente. Or, il établit que les anges ne sont ni matière ni corps, et que leur substance est, de tous points, étrangère à l'une et à l'autre de ces deux choses. Et c'est là ce que déjà, longtemps avant lui, nous enseignait le Juif Philon, son compatriote. (*In iis libris quos in 1° cap. citavimus.* Et *Aben Hezra in caput Exodi* XXVI.) Il est d'une certitude parfaite, concordante avec les saintes Écritures, — et la tradition catholique, c'est-à-dire avec les traditions juive et chrétienne, — que la nature de l'ange repousse toute

[1] Milan, 1621, p. 369, 371, 375, 376. Antoine Rusca, théologal, désigné par le savant cardinal Frédéric Borromée pour traiter l'effrayant sujet de l'enfer, etc.

espèce et tout soupçon de corps! (*Dionysii Pictarii... de Angelis, l. I, in quo... de Angel. natura...*, p. 17. — *Lutetiæ Parisiorum*, 1644.)

Mais depuis saint Jérôme, depuis saint Thomas d'Aquin, depuis le célèbre théologal de Milan et le savant P. Petau, la question n'aurait-elle fait aucun mouvement vers une solution contraire? Non, nullement, si ce n'est chez quelques philosophes séparés du catholicisme. Imités depuis par les pauvres et absurdes sectes du spiritisme, plusieurs de ceux-ci rétrogradèrent dans le sens de l'idolâtrie et de la doctrine des théurges (*Porphyr., de abstin.*, l. II, ch. XXXVIII, XXXIX, etc.) et revêtirent l'âme d'un corps spirituel. Hâtons-nous cependant d'excepter du nombre de ces dissidents quelques-uns des noms les plus glorieux pour l'intelligence humaine, tels par exemple que ceux de Bonnet et de Leibniz!...

L'une des autorités CONTEMPORAINES les plus fortes dans la science de l'Église, le savant Dr Perrone, s'armant de la parole théologique, nous a donné, dans ces termes, le dernier mot de la question : Les anges sont des substances *immatérielles complètes*, et c'est là ce qui les distingue de nos âmes; car celles-ci sont des substances spirituelles incomplètes, non point toutefois en tant que substances, mais quant à leur destination, qui est de former un tout complet par leur union avec un corps. Les anges sont donc de purs esprits, et des esprits *complétement incorporels : meri spiritus, omnis corporis expertes.*

Enfin, d'après le même docteur, le quatrième concile de Latran[1] repousse ici jusqu'à l'ombre du doute. Pénétrons-nous bien de la parole de cette assemblée majestueuse :

[1] L'un des plus célèbres conciles généraux, et dit *le grand concile*, en raison du grand nombre d'évêques qui s'y trouvèrent réunis, etc. Il fut tenu en 1215. Utramque condidit creaturam, etc.

« Dieu seul est le principe des êtres visibles et invisibles. Lui seul a fait sortir *du néant* la créature *spirituelle*, et la créature *corporelle*, c'est-à-dire celle qui est *angélique* et celle qui est terrestre, sans omettre la créature humaine, c'est-à-dire celle qui, étant composée de corps et d'esprit, *participe de ces deux autres*. »

La doctrine de ce concile veut donc que la nature angélique soit purement spirituelle, puisque la nature humaine occupe le milieu entre ce qui est esprit et ce qui est corps. Que si, d'ailleurs, nous étudions cette doctrine en la serrant de près, et sans, en aucun temps, la perdre de vue, nous la verrons, jadis et aujourd'hui, réunir en sa faveur les enseignements de la tradition, le sens de tous les textes de la sainte Écriture, et l'autorité de presque tous les Pères de l'Église grecque et de l'Église latine[1].

CONCLUSION.

La prudence et la *raison* rangent donc naturellement le troupeau des fidèles du côté de cette opinion qui, pour les docteurs du catholicisme et pour nous, *est la raison même*. Oui, les anges et les démons *sont de purs esprits;* et pourtant nulle décision *directe*, jusqu'à ce jour, n'entrave et ne lie sans retour le corps des pasteurs. L'Église peut donc attendre, dans la plénitude de sa paix et de sa liberté, les

[1] *Ingenti* velut agmine. — Prælectiones theol., P. Perrone, in colleg. Rom. theol. profess. T. 1er, Paris, 1842, édit. Migne. P. Tract. de Deo Creat., pars 1a, cap. 2. De Nat. Angel., p. 628 à 638. Le P. Perrone s'accorde complétement avec le P. Thyrée, célèbre théologien démonologue du seizième siècle. *Loca infesta*, p. 288, 289, avec saint Thomas, avec le P. Ventura, lire sa septième conférence. Cependant, ajoutent les annotateurs du P. Perrone, p. 628, et de saint Thomas, le décret rendu par le quatrième concile de Latran, bien qu'exprimant *la vérité*, ne lie point rigoureusement encore la croyance des chrétiens. Et la raison, c'est que le concile n'a pas eu l'intention de régler *directement* ce point de doctrine. Il ne s'agissait, pour cette assemblée, que d'établir contre les manichéens que Dieu est le créateur des esprits et des corps. (*Ibid.*, lire M. l'abbé Thiboudet, *Des Esprits*, p. 38. 1854.)

faits dont l'évidence et l'importance exigeraient de sa souveraine sagesse une solution différente et définitive. ELLE LES ATTENDRA LONGTEMPS! Il suffirait, pour établir en nous cette opinion, de juger de l'avenir par les observations du passé, non moins que par les données et les travaux de savants auxquels, *dans un instant*, nous *emprunterons leurs lumières*.

Mais si, des divines hauteurs de sa science, l'Église, en face de phénomènes qui n'étonnent et ne surprennent que le vulgaire, m'engage à reconnaître que les natures angéliques ne sont point *naturellement* unies à des corps, elle me permet de croire, elle m'enseigne même que ces Esprits savent, *en hallucinant mes yeux*, se présenter sous forme corporelle à mon imagination, de même qu'ils savent se former des corps et se servir accidentellement de la matière pour opérer sur la matière.

CHAPITRE SEIZIÈME.

Le fantôme de l'homme existe-t-il, sous un nom ou avec une utilité quelconque, renfermé dans son corps? Est-il libre d'en sortir et d'agir avec ou sans l'âme? Est-il principe de vitalité? — Exemple. Dieu et ses quatre valets. — Peuples anciens. — Ce fantôme humain est une âme secondaire. — Ces âmes sont mânes, lares, larves, lémures, génies-serpents ou démons, et les démons sont dieux. — Leurs fonctions canines et vengeresses en l'autre monde. — Chine: le Houen, âme secondaire ou *vitalité* de l'homme et principe du fantôme. — Exemple. — Comment il faut ruser avec le Houen, à la mort, pour se délivrer de ses poursuites.

Nous avancerons d'un pas dans la poursuite de notre sujet et nous commencerons à entrer dans l'étude, si piquante pour notre curiosité, du fantôme humain, en nous posant cette question : Un esprit de matière, un esprit-corps et semblable à celui que, tout à l'heure, certains docteurs prêtaient aux démons et aux anges, est-il naturellement uni à

la substance de nos âmes? Ce corps spirituel aide-t-il aux opérations de nos âmes, soit en nous pendant la vie, soit hors de nos débris périssables après la mort? Est-ce enfin cet esprit-corps ou cet arôme corporel qui, par la condensation facultative de ses parties, se fait voir et tombe sous nos sens lors des apparitions de nos mânes ou de nos fantômes?

« Les âmes, qu'elles soient ou non réunies à leurs corps, ont, en outre, *une substance corporelle inhérente à leur nature*. » Voilà ce qu'un célèbre docteur de l'Église avançait il n'y a qu'un instant[1]. Ce quelque chose, cette substance intermédiaire entre l'âme et notre corps tangible, serait-ce donc un corps fluidique, un corps-Esprit? et conviendrait-il d'interpréter ces paroles au grand Apôtre : « S'il y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel » ? (*Corinth.*, ch. xv, ỳ. 44.)

Certes, je me garderai bien d'appuyer sur un texte si sacré cette très curieuse opinion. Je laisserai plutôt le lecteur observer que, loin d'y trouver l'évidence ou la probabilité la plus faible, elle y rencontre un démenti formel; car les paroles apostoliques nous entretiennent non point d'un corps renfermé dans un autre, mais de notre corps transformé; c'est-à-dire du corps épais et solide, exigeant et gênant, que nous connaissons tous, et que chez *les elus* une glorieuse résurrection transformera. (*Immutabimur, sed non omnes. I. Cor.*, ch. xv, ỳ. 51, 52.)

Ce corps intermédiaire, dont il s'agirait de constater l'existence, n'est donc point le corps futur et glorieux dont les mérites réparateurs de la rédemption doivent nous revêtir, le jour où voleront en éclats, sur le signal de Dieu, les portes du tombeau; mais, existe-t-il cependant un corps ACTUEL, occulte, mystérieux, engaîné pour ainsi dire dans celui que nous nous connaissons? Enfin, nous serait-il possible

[1] Saint Hilaire, Com. in Matth., c. v, n° 8.

de voir dans ce corps, s'il existe, l'instrument, le ministre principal de notre âme, présidant sous l'empire de cette âme à la série des fonctions vitales?

Cherchons, poursuivons la solution de ce problème, et sachons nous maintenir un instant en bon appétit de science ou de curiosité. Les champs de l'espace et du temps sont bien vastes, ils regorgent de trésors; et la sagesse elle-même nous invite à y aventurer nos pas.

L'Égypte, d'abord, aura notre première visite; car nous savons qu'elle reçut dans leur fraîcheur quelques-unes des grandes et partriarcales traditions du catholicisme, auxquelles se mêlèrent aussitôt les plus vives traditions de la Magie[1]. Or, les Égyptiens pensaient que nous sommes un composé de *trois parties* : l'entendement ou l'esprit pur; l'âme-spectrale, qui est une sorte de corps lumineux, et le corps grossier, qui serait comme l'étui de cette âme corporelle, translucide et subtile.

Ainsi, par exemple, dans les évocations, ce n'était point l'âme elle-même qu'on évoquait, mais *un simulacre* que les Grecs nommaient *Eidôlon*, et qui tenait *le milieu* entre l'âme et le corps. Cette croyance provenait de l'Orient, berceau de toutes les croyances. Les Mages de Chaldée, et les autres sectateurs de Zoroastre croyaient que non-seulement l'âme céleste qui avait bien vécu participerait à la lumière céleste (*Psellus, in scholiis, in orac.*), mais encore que l'âme brutale et sensitive s'envolerait avec l'âme raisonnable, dont elle était l'image, sans se séparer d'elle, et jouirait du même bonheur. Ils croyaient également que si l'âme céleste avait mal vécu dans son corps, l'une et l'autre demeu-

[1] Par Abraham, Joseph, Moïse, etc. Voir l'historien Josèphe. l. Ier, p. 28, etc. Paris, 1668. La Bible en mille endroits connus, cités dans cet ouvrage.— Se rappeler la *Theorie de la lumière spectrale et son application au fantôme de la prison de Weinsberg* dans la *Magie au dix-neuvième siècle*.

reraient attachées à la matière terrestre, sans pouvoir aspirer jamais au séjour de la lumière. Souvent, disaient-ils, elles revêtaient, pour se montrer sur la terre, la forme de divers fantômes et de simulacres d'animaux. Il est facile de reconnaître dans cette croyance orientale l'*Eidôlon* des Grecs, et la *Nephesh* des rabbins thalmudistes. Les philosophes néoplatoniciens de l'école d'Alexandrie, dont Origène partageait le sentiment, nommaient ce corps-âme, séparé du corps grossier, *Angoëidé*, *Astroëidé*, c'est-à-dire qui a l'éclat des *astres*. (Cte de Résie, *Sciences occultes*, v. II, p. 598 9.)

Quelques partisans de ce corps spirituel lui imposent le rôle d'âme sensitive, et lui donnent à remplir les fonctions de principe vital; que si vous les croyez, il n'est point rare de voir ce principe fantasmatique ou vital conserver son action sur nos corps *un temps* après qu'une maladie ou qu'une cause mécanique a séparé l'âme du corps. Le fait qui suit nous permet de l'envisager sous ce dernier aspect.

« L'empereur Louis de Bavière fit arrêter, en 1337, à Munich, et condamner à la peine capitale, Diez Schwinburg et ses quatre valets... Diez pria les juges de le placer en ligne avec ses valets, à huit pas l'un de l'autre, et de le décapiter le premier. Il offrait de se lever ensuite tout décollé et de passer en courant devant ses valets, à condition que ceux devant lesquels il aurait passé obtiendraient leur grâce. Les juges lui ayant accordé sa requête, il se mit à genoux. Puis, dès que sa tête eut roulé sous la hache, il se releva, passa devant les quatre valets au pas de course, et tomba pour ne plus se relever. » (Joan. Trithem *Chronicon Hirsaug.*, t. II, p. 181.)

Peu nous importe l'authenticité de cette histoire. Nous ne la citons qu'afin que le lecteur se figure et commence à comprendre le jeu de cette âme intermédiaire, que nous allons suivre pas à pas.

Quoi qu'il en soit, cette âme-corps ou ce corps spirituel que l'apparition des fantômes aura fait envisager de tout temps comme une réalité, avait, dans l'opinion vulgaire chez les anciens, les mêmes traits, le même air, que le corps sensible et grossier. C'est lui, nous disent *les illuminés de ces époques*, que l'on voyait apparaître sous le nom de spectre et quelquefois même *du vivant* de ceux qu'il représentait. Mais, *le plus souvent*, sa forme n'était visible qu'après la mort, et lorsque le *corps grossier* n'avait reçu ni les honneurs de la sépulture, ni les consolations du bûcher.

Jusque-là, le pur Esprit demeurait attaché au corps intermédiaire et lumineux[1], mais il se dégageait de ce spectre aussitôt que la flamme avait dévoré le *corps terrestre*. Il s'élevait alors vers le ciel, tandis que le spectre descendait dans les régions de l'enfer. J'ai terminé ma carrière, s'écrie Didon, *mon spectre* glorieux, l'IMAGE de ma personne va descendre dans les profondeurs de la terre.

Et nunc magna mei sub terras ibit imago[2].
(*Enéide*, l. IV, v. 654.)

Écho poétique de la *science* et de la doctrine magique *des siècles primitifs*, Homère nous représentait, *en action*, ce même corps *spirituel*, venant étonner nos yeux dans la personne du fantôme de Patrocle. Patrocle a succombé sous les coups d'Hector; et, pourtant, le voici! Regardez : c'est

[1] Se rappeler la lumière spectrale du Dr Passavant, et la lumière astrale d'Éliphas Levi. — Voir la *Magie au dix-neuvième siècle*.

[2] Le célèbre démonologue et théologien Delrio nous rapporte qu'au sens de Sabinus et de Servius Honoratus, savant commentateur de Virgile au sixième siècle, et plus imbu de la doctrine païenne ou démoniaque que des vérités catholiques, « l'homme se compose, — outre l'âme, — d'une *ombre* et d'un corps. L'*âme* monte au ciel, le *corps* redevient poussière, et l'*ombre*, c'est-à-dire le fantôme humain, *umbra seu simulacrum*, descend aux enfers... Ce fantôme, disent-ils, n'est pas un corps véritable, c'est une apparence de corps que la main ne peut toucher; elle se dérobe au contact comme le vent. » (L. II, ch. IX et XXV, p. 146.)

son visage, c'est sa voix, le sang même coule encore de sa plaie[1] ! Les anciens Grecs admettaient donc deux âmes dans la personne humaine, puisque nous rencontrons dans Homère l'âme animale image et vie du corps, aussi bien que l'âme divine : anima *bruta*, anima *divina*[2].

Le vieil Ennius, dit Lucrèce, nous a tracé la peinture de ces lieux sacrés de l'Achéruse, où n'habitent *pas plus nos âmes que nos corps*, mais où demeurent *nos simulacres*, dont la pâleur est effrayante ! C'est au milieu de ces ombres que le divin Homère, lui apparaissant, verse des larmes amères, *comme si ses dieux n'avaient créé l'honnête homme que pour d'éternels chagrins !* C'est du sein de ce monde, qui recherche avidement le nôtre, que *cette tierce partie* du poëte philosophe, — *son fantôme*, — lui explique les mystères de la nature... écrits, à ce qu'il paraît, non point dans les hautes régions de la lumière, mais dans la profondeur des entrailles de ce globe[3] !

[1] Ἦλθε δ' ἐπὶ ψυχὴ Πατροκλῆος δειλοῖο,
Πάντ' αὐτῷ, μέγεθός τε καὶ ὄμματα καλ', εἰκυῖα,
Καὶ φωνήν, καὶ τοῖα περὶ χροῒ εἵματα ἕστο
(*Iliade*, ch. XXIII, lire aussi l'*Odyssée*, l. XI.)

[2] L'âme divine est appelée νοῦς et φρήν, — φρένες signifie diaphragme, membrane correspondante au creux de l'estomac. La croyance commune voulant que dans cette partie du corps résidât l'âme animale appelée θυμός, d'après Diogène Laerce, *De vit. clar. viror.*, l. VIII, *Segm.* 30. Pythagore et Platon, qui contient tant de contradictions, divisent l'âme en deux parties : l'une raisonnable, λόγον, l'autre brute, ἄλογον, ce qui nous donne l'idée de l'âme *supérieure* et de l'âme *inférieure* de la scolastique, où il ne s'agit que de la division d'*un même tout*. Ajoutons que l'âme brute a une partie dite θυμικόν, et l'autre ἐπιθυμικόν. Empédocle donne aux hommes et aux animaux deux âmes. — Lire Ennemozer, v. 4, p. 143, etc. Nous voyons M. Dupotet placer un esprit intelligent dans chacun de nos organes.

[3] . . . . Esse Acherusia templa,
Quo neque permanent *animæ*, neque *corpora* nostra,
Sed quædam simulacra, modis pallentia miris,
Unde sibi exortam semper florentis Homeri
Commemorat speciem, lacrymas et fundere salsas
Cœpisse, et rerum naturam expandere dictis.

Virgile a dit : *imago*, image, Lucrèce dit : *simulacrum*, notre

Voilà donc les spectres, ou les revenants!... c'est-à-dire une représentation saisissante, un *fac-simile* vaporeux de nos personnes. Car, observons-le bien, ce n'est point une âme ordinaire que Lucrèce représente sous la forme d'Homère — *neque animæ, neque corpora, sed simulacra*, — c'est un type, c'est un modèle, un patron de son corps. (*Id., Odyssée*, l. XI) Et CE SIMULACRE, QUI N'EST POINT UNE AME, *raisonne* et *enseigne* pourtant! *Il semblerait être Homère* TOUT ENTIER, *si les mains pouvaient le toucher!* si l'on ne nous disait : son âme et son corps sont ailleurs!

Observons en outre, à propos du simulacre d'Homère, que le poëte lui-même connaissait admirablement les illusions à l'aide desquelles il est facile aux Esprits de nous décevoir : « Non, tu n'es pas mon père, dit Télémaque à Ulysse qui se découvre à son fils; — tu n'es qu'un démon, qu'un esprit, qui me flatte et m'illusionne[1]. »

Les anciens peuples possédaient beaucoup plus de vérités que l'*orgueil* et l'*ignorance* ne nous permettent de le reconnaître. La tradition les leur avait *livrées* intactes; mais, de leurs mains grossières, ainsi que nous le voyons à chaque pas, ils les avaient mutilées ou travesties. C'est pourquoi nous nous gardons d'un trop naïf étonnement lorsque, plus tard, les savants du monde profane, ignorant l'état primitif de ces vérités défigurées d'une manière odieuse, n'en recueillent un si grand nombre que pour les laisser mourir sous leurs dédains, que pour les collectionner froidement dans leurs nécropoles. Et nous cessons de nous emerveiller lorsque d'étranges confusions et de singulières erreurs,

similitude, notre simulacre. Lucrèce, *De nat. rerum*, l. I[er]. — Lire la dissertat. de la Bible de Vence Drach, sur les bons et les mauvais anges, t. XX, p. 32, 33 1829.

[1] Οὐ σύ γ' Ὀδυσσεύς ἐσσι πατὴρ ἐμὸς, ἀλλά με δαίμων θέλγει...

(*Odyssée*, l. XVI, v. 194.)

sans cesse multipliées par l'Esprit du mensonge, naissent sous nos pas à l'occasion de ces fantômes dont nous nous étudions à pénétrer l'énigme. Si donc nous poursuivons notre course au milieu de ce chaos des éléments de l'histoire et de la fable, que notre sagacité, que nos justes défiances redoublent, et sachons, à l'aide de la véritable science, discerner et déterminer ce que la science abâtardie des peuples nous permet d'entrevoir sur ces terribles ombres.

On pourrait sans injustice, quelquefois, nous reprocher de ne nous point exprimer avec une précision suffisante sur cette intéressante question des génies, des lares et des mânes qui, le plus souvent, ne signifient que nos *âmes*, *nos simulacres*, *nos fantômes*, et par lesquels il eût fallu la plupart du temps entendre les anges ou les démons qui nous gardent ou qui nous épient. Et pourquoi ce vague, dans lequel il nous arrive de tomber? C'est que de telles notions ne pourraient avoir rien de stable ni de précis sous le règne du mensonge religieux; car l'erreur, en se présentant avec la fixité des dogmes catholiques, eût trop facilement permis aux regards scrutateurs de la reconnaître et de la démasquer!

Mais ce que nous observerons en langage très-net, au milieu de ce fatras d'idées, c'est que, si ces mânes ou ces âmes sont des démons, les démons sont des dieux. En d'autres termes, c'est que ces démons ne sont que des âmes devenues plus parfaites et que, par conséquent, les âmes prennent rang de dieux, puisqu'il appartient aux démons de s'élever à cet ordre suprême. D'où nous reste à conclure qu'il n'y a guère d'autres dieux que l'homme, passant à l'état divin, après que la mort lui a fait traverser l'état de démon. L'homme d'ici-bas est donc un dieu en chrysalide, un être en travail de sa divinité, un dieu latent!... Et telles sont les croyances, remises à neuf, que nous rendent les oracles de nos spiritistes modernes, aboutissant avec les coryphées de

la philosophie antichrétienne aux doctrines rajeunies du panthéisme.

Taisons-nous cependant; et que le lecteur daigne nous suivre en parcourant avec nous une ou deux pages d'un livre aussi savant que naïf. « Les Latins ne sont point dégarnis de noms propres et significatifs touchant les démons, car ils les appelaient tantôt lares, larves, lémures, génies et mânes. Cicéron, traduisant le *Timée* de Platon, appelle lare ce que ce philosophe — appelait démon, δαίμονας. — Le grammairien Festus dit aussi qu'ils sont *dieux* inférieurs ou *âmes des hommes*. Or, ces lares étaient dieux domestiques, parce que, a comme Servius dict, anciennement les corps morts estoient enterrés en leurs maisons, et, pour cette cause, les lares, c'est-à-dire, les âmes des deffuncts estoient adorés particulièrement chacun en la maison où leur corps estoit enterré. Et du nom de lare il dérive celui de larve, qui estoient ombres tourmentant les domestiques, — *c'est-à-dire les habitants des maisons.* »

« Le philosophe Plutarque fait aussi les lares (*in proble. Rom.*) présider aux maisons, et sévères et cruels exacteurs des fautes commises, rechercheurs et inquisiteurs de la vie et actions de ceux qui sont en leur baillie, et dict qu'ils estoient vêtus de peaux de chien, pour autant que tout ainsi que le chien a bon sentiment, ainsi odoraient-ils de loin les péchés et méchancetés des personnes, afin de les punir et chasser aigrement. — (*Idée des démons vengeurs, ou des houens, voir plus bas.*) — Toutefois, Festus semble vouloir dire que ces lares estoient quelquefois bons. Car il les appelle tantôt *præstites*, d'autant que ce qu'ils donnoient ils le gardoient et conservoient soigneusement; ou bien *hostilios*, parce qu'ils chassoient les ennemis. Quoi qu'il en soit, si est qu'ils n'estoient autres que diables; lesquels si, quelquefois, ils *semblent* ayder aux hommes et leur apporter quelque

bien, si est ce que c'est, après, pour leur nuire davantage, tant intérieurement en leur âme et conscience qu'extérieurement en leur corps.. Les lémures sont aussi diables et larves qui apparoissent de nuict en forme de diverses bêtes, et le plus souvent en figure d'hommes morts. » (Leloyer, *Livre des spectres*, t. IV, p. 15, 16.)

Rompant sur ce sujet, pour y revenir un instant après, voici ce que le même auteur nous dit des génies, ces semblables des mânes, s'ils ne sont originairement les mânes eux-mêmes.

« ... Il est bien certain que les génies, et non autres, avoient cette charge de garder chaque homme qui venoit en ce monde, et se nommoient génies, ainsi que dict Censorin, parce qu'ils avoient soin de notre génération, ou parce qu'ils estoient *nez avec nous*, ou bien qu'ils nous recevoient ou gardoient après que nous estions engendrés. Et non-seulement les génies présidoient à *chaque personne* particulière, ains il y avoit des *génies des peuples* [1]. Ce que Symmache (*Epistol.*, l. X) escript disant : que tout ainsi que les âmes sont données à ceux qui naissent, ainsi les génies sont distribués aux peuples. *Chaque ville* pareillement avoit son génie, auquel on sacrifioit. Et se trouve assez d'inscriptions aux vieilles ruines des villes, où il se lit : *Genio civitatis*, — au génie de la ville.

» Il n'y avoit pas la gendarmerie romaine et le Sénat qui n'eust aussi son génie particulier. Mais par sus tous, le génie de l'empereur romain estoit en grand honneur, et juroit-on par iceluy. Une loi d'Ulpian veut que ceux qui se parjureront par iceluy soient fustigés, et admonestés de ne jurer une autre fois à la volée. Et il ne faut point oublier que les génies estoient peints en forme d'*hommes*, ayant une

[1] Anges gardiens, anges des peuples et des localités, idée traditionnelle passée dans le catholicisme et mélangée d'erreurs.

corne d'abondance en la main, comme on peut en voir aux vieilles médailles, et tantôt en forme de *serpents* :

Pinge duos angues, pueri sacer est locus, extra
Mejite... (Perse, *Satyr.* I.)

» Et ceci Servius n'a point oublié, parlant du serpent, lequel Énée, aux anniversaires qu'il célébrait au nom de son père Anchise, veid ramper sur la tombe, incertain, ce dit Virgile, si c'étoit le génie de son père, ou le génie du lieu. » (*Ib.*, p. 18.)

Mais rentrons « sur le propos des mânes ». Les anciens confondaient les larves et les mânes et démons. Et appeloit-on les démons *mânes*, ce dict Festus, par antiphrase; car *manus* signifie bon. On les peignait noirs et hideux, comme nous peignons les diables. « Les mânes estoient nombrés entre ceux qui sont sinistres, que Virgile appelle *numina læva*, lesquels on apaisoit par sacrifices, afin qu'ils n'apportassent nuisance. Et estimoyent les payens qu'ils envoyoient les mauvais songes à ceux qui les méprisoient; ce que Tibulle confirme en disant :

Ne tibi neglecti mittant insomnia manes
(*Eleg.*, l. II.)

» Quelques doctes confondent les mânes et les génies ensemble, et disent que ceux qui estoient nos génies durant notre vie, ne nous délaissoient à notre mort, et habitoient nos sépulchres. Et, partant, ceux qui démolissoient des sépulchres estoient punis comme troubleurs du repos et aises des dieux mânes. Et toujours, sur les sépulchres, estoit mise une inscription *aux dieux mânes* : D. M. (*Ib.*, p. 21.)

» Je sais bien que les augures romains tenoient qu'ils estoient appelés *mânes*, parce que d'eux provenoit ou *promanoit* tout ce qui estoit au monde. Et, à cause de cela, ils les fesoient tant dieux suprêmes qu'infimes. Et est à remarquer que Lucain croyoit que *les âmes* bien vivantes sont changées *en mânes*, c'est-à-dire en démons : ce qui est

pour confirmer ce que nous avons dit cy dessus, que les païens croyoient que *les âmes se transformoient en esprits aeriens et diaboliques*. » (*Ib*, p. 22.)

Étudier les mânes, les génies, les démons, les spectres... dans la plupart des auteurs idolâtres, ce n'est donc guère, en définitive, qu'étudier une partie de la personne humaine, c'est-à-dire une ou plusieurs de ses âmes, selon les lieux ou les temps ! — L'étude des âmes, par la même raison, nous ramène à celle des mânes.

Or, l'âme humaine, dit Apulée, est UN DIEU *immortel*, et qui cependant prend naissance. Lorsque la mort dégage les âmes de nos organes corporels, elles se nomment lémures. Parmi ces lémures, quelques-uns sont bienfaisants et *deviennent les dieux ou les demons* de la famille, c'est-à-dire ses Esprits domestiques : on les appelle les lares. Mais le langage les flétrit du nom de larves lorsque, condamnées à errer ici-bas, elles répandent autour d'elles les fléaux ou l'effroi [1] ; ou bien, si leur condition est douteuse, on se borne à dire les mânes !... Et nous répétons que cette croyance à des *âmes-dieux*, à des dieux qui ont pris naissance, qui ont en corps, et *dont le corps a péri*, explique l'énigme de ces fameuses inscriptions que nous avons lues gravées sur des tombes, et dont se scandalisait notre bon sens ignare : *Aux dieux mânes qui ont vécu!*

Trois fois par an il y avait, de bas en haut, comme une fermentation du monde inférieur, signalée par de grandes invasions de mânes. La pierre appelée de leur nom *lapis manalis*; cette pierre *brute* et *mystique* qui *représenta les dieux les plus anciens*, mais qui figurait par anticipation le Christ, sauveur, et pourtant juge des âmes; cette pierre, disons-nous, qui bouche et scelle l'ouverture du gouffre des

[1] Inane terriculamentum, ceterum noxium malis. — Apulée, *Du dieu de Socrate*, p. 143 à 145, édit. Niz.

expiations, était alors soulevée et leur livrait passage[1]. C'était aux mânes privilégiés à profiter de *ce moment* d'indulgences pour remonter dans le monde supérieur, et cette croyance générale avait pour formule ces deux mots : Le monde est ouvert! *Mundus patet!* (Lire Creuzer, v. II, 1re partie, p. 425, etc.)

Or, ces fantômes, CES SIMULACRES VIVANT ET CONVERSANT, dont nous entretenait le vieil Ennius environ deux cents ans avant Jésus-Christ, et qui ne sont positivement NI L'AME NI LE CORPS, *neque animæ, neque corpora*, nous les voyons disparaître, à ce qu'il nous semble, *pour quelque temps*, et s'évanouir dans l'importante description d'Apulée, c'est-à-dire au deuxième siècle du christianisme, et, fort probablement, sous l'influence partielle de sa doctrine. Nous cessons d'y retrouver le *corps spirituel* que les théurges postérieurs, ces grands revivificateurs de la *philosophie païenne et de l'art magique*, unissent étroitement à nos âmes *destinées à devenir démons!* Ainsi nous l'apprend la parole même de ces philosophes adultérateurs ; écoutons :

Tous les esprits, toutes les âmes *ont pour principe l'âme de l'univers*. Elles *gouvernent ce monde* sublunaire comme chargées du soin des animaux et des fruits, ou comme veillant à l'ordre des saisons, etc., etc.... et *ces âmes* sont

[1] Voir mon livre *Dieu et les dieux*, ch. XIII — Creuzer, v. II, première partie, p 425, etc. — Le gouffre des expiations est *enfer* et *purgatoire*, ce dont Platon conserve l'antique et parfaite tradition. L'ange gardien, « le génie qui a été chargé de chacun de nous pendant sa vie, ὁ ἑκάστου δαίμων, ὅσπερ ζῶντα εἰλήχει, le conduit aux lieux où les morts se réunissent pour être jugés ». *Phédon*, ch. LVII. « Ceux qui sont trouvés *incurables*, à cause de la grandeur de leurs crimes, sont précipités dans le Tartare, *d'où ils ne sortent* JAMAIS ! ὅθεν οὔποτε ἐκβαίνουσιν. Ceux qui ont vécu sans être *tout à fait* criminels... subissent des peines proportionnées à leurs fautes, jusqu'à ce que, PURGÉS, LAVÉS et délivrés, ils reçoivent la récompense de leurs bonnes actions, Καθαιρόμενοι τῶν δὲ ἀδικημάτων διδόντες δίκας, ἀπολύονται, τῶν δὲ εὐεργεσιῶν τιμὰς φέρονται. *Phédon*, *id.*, ch. LXII.

devenues de bons démons, parce que, liées d'abord *à un Esprit*, — c'est-à-dire à un *corps spirituel* ou fluidique, — elles ont su le dominer selon les lois de la raison! Quant à celles qui, loin de gouverner l'esprit auquel elles étaient adhérentes, se sont laissé entraîner sous son empire à la colère et à la concupiscence, *elles sont aussi des démons*, mais il est juste de les nommer des démons malfaisants. (Porphyre, *Des sacrifices*, ch. *Des espèces de démons*, *même idée*, l. II; *De l'abstinence*, par. 38, 39.)

Dans ces quelques paroles se peignent, si je ne me trompe, les idées que se formait *l'antiquité* CLASSIQUE sur la nature identique et spirituo-corporelle des dieux, des démons et de l'âme humaine. Mais, à côté de ceux qui professent cette croyance, à côté de ces peuples panthéistes, c'est-à-dire qui se figurent que tout être sort de la substance de Dieu et fait partie de Dieu, que n'étudions-nous un instant un autre rameau de la famille humaine, un rameau qui, de nos jours, couvre une si vaste partie de la terre? Que ne tournons-nous un instant nos regards vers le peuple qui, sauf la nation israélite, est probablement le peuple le plus ancien de la terre et le moins variable dans sa science?

LE HOUEN.

Le très-spirituel auteur du *Voyage au Thibet* (Chine) et du *Voyage à la Chine*, M. l'abbé Huc, voulut bien compléter, dans quelques causeries familières, les notions que le second de ces deux ouvrages m'offrait sur le fantôme, tel qu'il est envisagé dans le Céleste Empire. Mais commençons par énoncer, d'après une version qui n'est point la sienne, que les Chinois admettent dans l'homme *quatre substances*, et rentrent ainsi dans la tradition de la science religieuse magique que nous a transmise Ovide écrivant les quatre vers que nous citons plus bas :

Bis duo sunt homini : manes, caro, spiritus, umbra, etc

Si les croyances que nous allons énoncer se contredisent, ou simplement diffèrent l'une de l'autre, observons que les unes peuvent être générales et les autres appartenir à quelque localité; songeons encore que tel siècle, telle province a pu les modifier et les changer sans inconvénient pour le dogme magique, qui reste toujours assez fidèle à sa destination fondamentale dès qu'il contient et propage l'erreur.

L'âme humaine, dit cette première version chinoise, fait de l'homme un être raisonnable, mais *elle n'est pas simple* et purement spirituelle. Elle est un composé de tout ce qu'il y a de plus subtil dans la matière; et ce composé se forme de deux parties principales : le *ling* et le *houen*. Le *ling*, partie plus épurée et supérieure au *houen*, est plus capable d'opérations intellectuelles. De leur union dans un corps se forme un être mixte, propre aux opérations de l'intelligence et à celles qui ont la matière pour objet [1]. A la mort, le *ling* et le *houen* demeurent unis. Ils composent un être qui prend différentes dénominations, selon le rang qu'il occupe dans la hiérarchie aérienne; et les Chinois regardent ces deux substances comme spirituelles, TOUT EN LES FORMANT de matière raffinée. Mais, disent-ils, il est en outre dans l'homme une troisième substance. Celle-ci ne s'attache qu'au corps, c'est-à-dire à la quatrième partie de notre être, et ne s'en sépare qu'après *son entière dissolution*, ou la dispersion totale de ses parties. Elle s'évanouit alors comme une ombre, lorsque s'est dissous le corps qui l'avait produite [2].

[1] Là se retrouve la notion faussée des *deux facultés d'une âme unique*, que l'école distingua dans les termes : *superior et inferior anima*. Cette seconde faculté, si distincte de la première, et par laquelle l'âme s'applique aux fonctions du corps, fit *imaginer à quelques-uns* une âme animale fonctionnant dans nos corps, un principe vital distinct de nos âmes!

[2] Disons en outre, et afin d'empêcher autant que possible toute confusion, qu'indépendamment des fantômes qui reproduisent l'image de l'être humain (*simulacrum, imago*), les Chinois admettent *des corps*

Mais, pour en revenir aux *houens*, *tels que les décrivit* M. l'abbé Huc, les Chinois admettent dans la composition de la nature humaine trois substances : une âme spirituelle et supérieure, ou le *ling*; le *houen*, qui forme une sorte d'âme inférieure, mais distincte; puis, en troisième lieu, le *corps tangible*. Et qu'est-ce donc que ce *houen?* Question difficile à nettement résoudre : « Ce sera, si vous le voulez, quelque chose de vague, comme *esprit*, *génie*, *vitalité!* » (*Définition donnée dans le Voyage à la Chine*, t. II, p. 394.) On peut, à ce titre, envisager le *houen* comme l'opérateur futur de la résurrection, qu'il effectuerait en réunissant à lui, au moment critique, la substance nécessaire à la reformation du corps. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Chinois, qui sont convaincus de l'existence de ce principe *vivant*, adoptent avec facilité le dogme de la résurrection. Ils enseignent que le *houen* est immortel, mais

fantastiques. Ceux-ci sont formés par les koueïs, c'est-à-dire par les *âmes des damnés*, équivalant aux démons.

Les koueïs, naturellement méchants, font tout le mal dont ils sont capables. Ils tiennent le milieu entre l'homme et la brute, et participent des facultés de l'un et de l'autre. Ils ont tous les vices des hommes, et n'ont des brutes que leurs dangereux instincts.

Condamnés à ne pas s'élever au-dessus de l'atmosphère, ils voltigent autour des tombeaux, des trésors, des mines, à la surface des marais croupissants et des lieux infects. Ils se nourrissent de vapeurs, et les miasmes des cadavres humains sont leur nourriture favorite : c'est à l'aide des éléments et des débris de ces cadavres qu'ils parviennent à se former *des corps fantastiques*, au moyen desquels ils déçoivent les hommes en se mêlant avec les vivants. Il ne leur arrive que trop souvent de réussir dans ces œuvres d'illusions. Alors apparaissent les tyrans féroces et les infâmes voluptueux, dont tous les efforts tendent à empêcher les hommes d'être élevés après leur mort au rang des *chen* et des *hien*, c'est-à-dire des saints ayant encore quelque tache, et des saints purs. Ces misérables esprits à corps mensongers ne s'étudient qu'à faire des hommes des damnés semblables à eux-mêmes. P. 222. *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, etc., des Chinois*, par les missionnaires de Pékin. Paris, 1791, p. 224, vol. XV, si je ne me trompe, mais le numéro du volume étant omis sur mes notes, chercher la lettre du P. Amiot. Pékin, 16 octobre 1787. Je décris ailleurs la Chine gouvernée par ces Esprits.

que, dans le cours de la vie, il se matérialise de plus en plus par son développement. Au coup de la mort, l'âme rend le corps à la terre, et le *houen* devient errant; on observe que, s'il aime à vaguer, il cherche pourtant à se maintenir auprès des débris de son corps. Car tout divorce avec ses organes lui est sensible et douloureux; le tourment qu'il en éprouve l'irrite et le rend tourmentant lui-même[1].

L'âme cependant, ou le *ling*, peut goûter la paix et le bonheur, quoique le *houen* soit tombé dans un état de souffrance; ce qui constitue, dans la personne humaine décom-

[1] D'après les plus antiques doctrines de la magie, les morts violentes, le défaut de sépulture, etc., portent l'âme soit à rechercher les restes de son corps, soit à se transporter aux lieux où l'allèche un des éléments qui le constituaient, le sang, par exemple! — Voilà pourquoi les sorciers présentent aux âmes des débris d'animaux, afin de les forcer à leur apparaître, et telle est la doctrine que résume Porphyre, etc. *Sacrifices*, chap. Du vrai culte. — Ainsi l'illustre saint Athanase fut-il accusé d'avoir conservé la main de l'évêque Arsène, pour se livrer à des opérations magiques! .. Patet quod animæ illæ quæ, post mortem, adhuc relicta corpora diligunt, quemadmodum animæ sepultura carentium, et adhuc *in turbido illo humidoque spiritu* (le corps spirituel, l'esprit fluidique, le houen) circa cadavera sua oberrant, tanquam circa *cognatum* aliquod eos allicient, etc. Voir Cornelius Agrippa, *De occulta philosophia*, p. 354, 355. Même pensée chez M. du Potet qui le répète, etc.

Homère, puis Horace, etc., nous ont décrit le menu de ces scènes d'évocations, où le sang et les débris des corps attirent *les prétendues* âmes qui, de la sorte, se font adorer, disons plutôt font adorer les démons, font verser le sang, et surtout le sang humain! La magie contemporaine relie donc ses doctrines aux doctrines de la haute antiquité grecque et romaine, égyptienne et chinoise, ayant pour intermédiaires le philosophe d'Alexandrie et des théurges de la Renaissance, Cornelius Agrippa, Cardan, etc., etc.

Ces illusions de la magie s'appuient d'ailleurs sur un fait *observé de tous temps, et de nos jours encore*. Ce fait, c'est que les manifestations d'Esprits et les molestations éclatent surtout aux endroits où gisent des corps sans sépulture, aux lieux où des mains violentes ont brisé la trame de quelque existence humaine (*Parcourez le traité de P. Thyree* LOCA INFESTA, etc.) Dieu, dans ces cas, lâche sans doute de temps en temps la bride aux démons, afin que, par leurs illusions et leur malice vengeresse, ils nous rappellent que l'homme doit respecter l'être de l'homme vivant, et honorer dans le cadavre le germe de la résurrection!

posée, une double faculté de sentir : le sentiment *distinct et simultané de deux contraires!* C'est ainsi que tout à l'heure nous venons de voir LE SIMULACRE d'Homère conversant *et pleurant* dans l'Achéruse, tandis que son âme est *ailleurs* et probablement dans un état de félicité!

Le *houen*, — ce nom porte avec soi l'épouvante! — c'est, en définitive, le spectre, le fantôme qui trouble la demeure des vivants; car, semblable aux mânes et aux larves des anciens, il occupe les maisons, *il pénètre* et *possède les corps;* mais le *houen* des enfants est d'une malice plus tourmentante que celui des adultes. Telle est la raison pour laquelle les Chinois exposent loin de leurs maisons les enfants qu'ils ne se soucient point d'élever, et qu'ils vouent si facilement à la mort[1]... Le *houen* représente le corps, en ce sens qu'il en est l'image à l'état fluidique, c'est-à-dire sous forme de spectre. Et cette croyance fleurit dans le Céleste Empire sur de si vivaces racines, que la médecine légale s'est emparée de la physionomie et de l'aspect du *houen rendu visible*, comme d'un moyen naturel de constater les crimes! Elle décrit les formules d'évocations que les magistrats instructeurs doivent pratiquer *au-dessus* de l'endroit où gît le cadavre; et je me rappelle, me disait M. l'abbé Huc, que l'homme de la justice y fait emploi de vinaigre mêlé de je ne sais plus quels ingrédients, parmi ceux qui sont familiers

[1] Le crime d'infanticide est si commun à la Chine qu'on l'y peut appeler national. Ce crime avait le même degré de fréquence dans le monde ancien, sauf le cas ou quelque spéculateur ramassait les enfants abandonnés pour en former des troupeaux destinés aux ignominies de l'esclavage, d'où sortaient les deux sources de la volupté antique : la prostitution, et le sang offert en spectacle dans le cirque. Car autrefois, dans le monde républicain et impérial, l'esclave était moins une chose, et une chose vile, *qu'un néant*. On disait de lui *non tam vilis, quam nullus!*

L'Europe chrétienne attaque l'infanticide, en Chine, par l'œuvre de la Sainte-Enfance, *magnifique auxiliaire* de l'œuvre éminemment *civilisatrice* de la Propagation de la foi!

aux évocateurs de tous les pays et de tous les siècles!...

Lorsque le *houen*, évoqué, sort de son état d'invisibilité pour apparaître, il reproduit, aux yeux de ceux qui le contemplent, l'aspect du cadavre tel que l'a fait la mort. Si donc le corps a succombé meurtri, percé de coups, le *houen* révèle en lui les plaies et les lésions organiques que l'agonisant a reçues. Il ne reste plus d'autre peine aux gens de la justice que d'ouvrir les yeux, et de les constater[1]. Les livres sacrés contiennent les formules complètes de l'évocation; et le phénomène de ces manifestations n'y présente aucune singularité plus incroyable que celle des tables parlantes, des statues animées, et des invisibles écrivains de M. le baron de Guldenstubbe[2], ou que les faits prestigieux dont se glorifia l'antiquité païenne, et que rendit indubitables le témoignage unanime des chrétiens.

Les Chinois pensent du *houen* qu'il se tient et voyage *à fleur de terre*, ou fort peu s'en faut, et qu'il ne peut être enterré ni pénétrer le sol au delà de quelques pouces... Mais *ce houen*, ce fantôme, ce simulacre du corps en est-il donc le moule, la *forme vivante*, le germe? en est-il l'esprit, le *principe vital* à substance fluidique? et les Chinois l'ont-ils découvert avant que la science européenne ait, non point constaté, — cela reste à faire, — mais proclamé son existence? Grande question, où le lecteur pourra prendre parti, je l'espère, avant la fin de cet ouvrage!...

... Cependant un modeste évêque de missions nous offre,

[1] A la suite de je ne sais quels miracles, ou de prestiges, et *quelquefois* peut-être d'artifices, ce fut une croyance populaire qu'à la vue de l'assassin le cadavre jetait par ses plaies un sang accusateur. Concluant du particulier au général, d'anciens jurisconsultes allèrent même jusqu'à regarder « comme incontestable que le cadavre d'un homme occis jette du sang par ses blessures à l'approche du meurtrier ». Binsfeld, *De conf. malef.*, p. 136.

[2] Voir sa *Pneumatologie expérimentale*, p. 77, etc., et mes chapitres divers de la *Magie au dix-neuvième siècle*.

sur la nature du *houen* une variante encore qui se rattache à la province du Ho-nan. La simplicité de la notion primitive s'y est altérée, mais elle n'a rien perdu de son caractère essentiel, et nous la voyons s'unir à l'une des traditions les plus conformes à nos idées sur ces Puissances spirituelles, que des yeux à demi privés de lumière ont prises pour une portion de l'homme.

Les Chinois, nous dit Mgr Delaplace (*Annales de la prop. de la foi*, n° 143; juillet 1852), c'est-à-dire presque tous les païens du Ho-nan, croient à la métempsycose. L'homme, se figurent-ils, a trois *houens*. A la mort de leur possesseur, l'un de ces *houens* transmigre dans un corps; un autre reste dans la famille, et c'est le lare; le troisième enfin repose sur la tombe. On brûle en l'honneur de celui-ci des papiers, ce qui est une sorte de sacrifice; quant au *houen* domestique, il siége sur la tablette au milieu de caractères gravés : et des bâtons d'odeur, ou des *hiangs*, brûlent en son honneur. On lui offre aussi des repas funèbres, et, ces hommages une fois rendus, on reste tranquille! Les *houens* sont alors apaisés... pourvu qu'ils soient adultes.

Mais, s'ils appartiennent à l'enfance, l'usage défend de leur rendre honneur, par la raison qu'ils ne sont point censés parfaits. On les croit inachevés; opinion dédaigneuse, et dont ils ne manquent guère de se venger sur la famille. Aussi, lorsqu'un enfant touche au moment de l'agonie, ou lorsqu'on recourt au parti fort commun de s'en débarrasser par l'infanticide, devient-il urgent de ruser avec le *houen*. Mais croyez-vous qu'un Chinois renferme en sa personne trois *houens* pour n'être pas plus matois qu'un homme ordinaire? Il ne s'agit d'ailleurs que de saisir l'enfant et de marcher en zigzag, ou de croiser ses voies en s'éloignant pour aller le jeter à l'eau, l'exposer ou l'enterrer à distance! Le *houen* dépisté, ne sachant plus à qui s'en prendre, s'attaque dès lors

aux poissons, aux animaux des champs... et la famille se soucie fort médiocrement à qui ce peut être, pourvu qu'elle échappe à ses cruelles malices. En juin dernier, l'un de ces braves Chinois, voyant son enfant très-malade, l'acheva de ses mains à coups de hache. Sa pensée était que le *houen* de cet innocent pourrait bien se jeter sur ses frères, et qu'alors tous ses enfants mourraient. *Il fallait donc tourmenter le houen* de si belle façon que la fantaisie ne lui prît point de venir loger sous son toit. Et rien de plus naturel, en vérité, que cet acte singulier de piété paternelle, car l'homme *agit selon sa croyance!* Est-ce donc chose indifférente au bonheur d'une société que l'adoption d'une religion fausse, ou simplement mélangée d'erreurs?...

Le *houen* étant un génie malfaisant, un nouveau-né, dont il occupe le corps près de se dissoudre, mourrait trop jeune pour lui laisser le temps d'assouvir suffisamment sur lui sa barbarie, dit une autre variante de cette doctrine. Il est donc opportun de l'aider à satisfaire sa féroce humeur pendant que l'enfant conserve un souffle de vie. Et l'essentiel pour atteindre ce but, c'est que la victime humaine soit bien et dûment coupée en trois morceaux ; c'est, en outre, que les mains du père ou de la mère se chargent elles-mêmes de l'exécution de ce supplice. (*Id.*, p. 251 à 253.) Est-il possible de méconnaître à ces traits celui qui, dès le principe, fut homicide, et que Dieu laisse à demi libre d'exercer sa rage contre l'humanité, lorsqu'elle s'assujettit à son empire.

Mais à côté du *houen* cherchant un corps, une gaîne, un asile pour y entrer, n'omettons point d'observer deux autres *houens*, conservateurs des plus antiques traditions du monde : la tradition de l'ange tutélaire, ou du bon génie de la famille, et celle du démon parasite. Chacun de ces deux Esprits maintient, en effet, dans la personne du Chinois, sa personnalité distincte ; et chacun, cependant, revêt, en sa qualité

de *houen*, la *forme* et l'*apparence* du corps humain... C'est grâce à cette faculté que le *houen* peut apparaître sous nos traits, et nous représenter après notre mort, soit dans les apparitions qui consolent nos semblables, soit dans celles qui jettent au milieu du monde l'épouvante. Chacun d'eux est donc là-bas, à sa façon, ce que les anciens appelaient notre image, *notre simulacre*; ce que, d'un seul mot, ils nommaient *un-autre-que-nous-sous-les-traits-de-notre-personne*: *Eteroprosopos*; ce que les Juifs, mieux renseignés et se gardant de le confondre avec notre substance, nommèrent quelquefois notre ange. (*Acte des apôtres*, ch. XII, ℣. 15.)

Que si, pour un certain monde, le *houen* représente par une de ses faces le *principe vital* ou l'âme animale de nos corps, il nous reste à chercher en quelles doses l'erreur et la vérité se mêlent dans cette notion souvent confuse, dont les traces ont rempli les pages les plus mystiques de l'antiquité savante.

NOTES.

NOTE PREMIÈRE.

D'après M. l'abbé Foucher (*Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. XXXVII, p. 623), l'âme est simple, selon les Perses. Et cette croyance est arrêtée chez eux, *en dépit des contradictions* dont les religions *orientales sont pétries*, et que l'Europe attribue trop souvent à la plume qui les décrit.

Ainsi, les férouers *font partie* des créatures, dont *ils sont le type*, qu'ils représentent, *et auxquelles ils survivent*. Puis, — contrairement à ce qui nous est dit plus haut que *Boe* est l'intelligence, et le *férouer*, le principe des sensations, — le férouer est la même chose que le νοῦς des Grecs, ch. XXXIX, p. 749. On ajoute que le férouer ne se disait que de la partie divine de l'âme des hommes, — Anquetil dit qu'ils sont une *partie* de l'âme des hommes. Ces versions nombreuses nous laissent apercevoir, du même coup d'œil, la vérité et l'erreur : la notion vraie d'une âme à plusieurs facultés distinctes, la notion fausse de plusieurs âmes : âme intellectuelle, et âme sensitive ou principe vital, *dans le même être*.

Le dew est en opposition avec le férouer. Le dew, génie du mal, et âme de l'homme *par usurpation*, c'est-à-dire par le fait, très-commun chez les idolâtres, de la possession démoniaque, cessera de

l'être après la résurrection ; ce n'est qu'une âme *temporaire*. Après la mort, l'âme rôde dans le lieu où elle a quitté le corps, et dans celui où le cadavre a été déposé. Le dew, maître de la mauvaise loi, l'obsède pendant trois jours

Il y a dans l'homme deux kerdars, c'est-à-dire deux agents spirituels l'un céleste, l'autre infernal, mais on les regarde comme deux agents *distincts de la substance même de l'âme*, qui est leur théâtre.

Comment ne point reconnaître, dans ces erreurs et dans ces vérités transposées, les erreurs de la Chine, ainsi que les erreurs des religions et des philosophies de l'idolâtrie et de la magie, soutenues sur le fond des traditions du catholicisme ? — (Voir *id.*, *Ferouers et Deus*, dans Jacobi. — Lettres F et D.)

AUTRE NOTE.

Ces mêmes notions se modifient au point de vue *de l'astrologie judiciaire* ou magique, dans le célèbre philosophe de la Renaissance, Cornelius Agrippa

Triplex unicuique homini dæmon, bonus est proprius custos. *Unus* quidem sacer, *alter* geniture, *alter* professionis. Dæmon quidem sacer hic, *juxta Ægyptiorum doctrinam*, non ab astris, *sed ab ipso dæmonum præside Deo* descendenti animæ rationali adsignatur, etc...

Ce dernier trait est un singulier hommage rendu, sous forme d'erreur, à cette vérité catholique : que l'homme qui manque à sa vocation *fait choix* d'une vie malheureuse !

Rapprochons du dédale que forment ces éléments la très-curieuse et importante définition que nous donne de notre personne l'un des hommes de notre époque qui contribuèrent le plus largement à l'étude du magnétisme et de la magie. Ce n'est, après tout, que la *traduction servile* du grand philosophe de la Renaissance (seizième siècle), Cornelius Agrippa. « L'homme est composé d'*entendement*, de *raison* et d'*idole*, et ces trois choses ne sont qu'un. J'appelle idole de l'âme cette puissance qui vivifie et gouverne les corps, *d'où dérivent les sens*, par laquelle même l'âme déploie la force des sens et NOURRIT UN CORPS DANS UN AUTRE CORPS ! » *Magie dév.*, Dupotet, grande édition, p. 250.

Cornelius Agrippa disait : Anima humana constat mente, ratione et idolo. Mens illuminat rationem ; ratio fluit in idolum ; idolum autem animæ est supra naturam, quæ *corporis* et *animæ* quodammodo *nodus est*... Dico autem animæ idolum, *potentiam* illam VIVIFICATIVAM *et rectricem corporis*, sensuum originem, per quam... alit in corpore corpus. Corn. Agrippa, maître du savant médecin et démonologue J. Wier. *De occulta phil.*, p. 357, 358.

Voilà donc bien, sous ce nom d'idole, ou d'image, de simulacre et de fantôme, le houen de la Chine et de certains peuples de l'antiquité, le principe vital de quelques savants médecins, et le *corps spirituel* ou l'*esprit corporel* des philosophes de la magie !...

C'est par le rapprochement de ces doctrines, éparses dans le cours

des siècles, que nous savons le plus facilement et *leur origine*, et *leur raison d'être !* L'apparence scientifique dont elles se revêtent leur permet de s'introduire dans un grand nombre d'esprits plus curieux que solides, plus superficiels que profonds, et d'y déposer le levain mortel de la corruption.

Ovide, en quatre vers fort clairs et connus de tout écolier, offre le pot-pourri de cette doctrine à mille formules :

Bis duo sunt homini : manes, caro, spiritus, umbra,
Quatuor ista locos bis duo suscipiunt,
Terra tegit carnem, tumulum circumvolat umbra,
Orcus habet manes, spiritus astra petit.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

ÉTUDES SUR LE FANTÔME; HISTOIRE NATURELLE!

Le principe du fantôme est-il animique et dans le corps ? — Suite — Histoire naturelle et précieuses expériences. — Les pourceaux, la salamandre, la naïade. — Une force admirable et mystérieuse est dans les corps, mais rien encore n'y démontre qu'elle en soit le moule vivant, le houen, un simulacre ayant leur aspect et capable de les représenter.

Au lieu de ces âmes diverses et *emmêlées ;* au lieu de ces équivoques *houens ;* au lieu de ces principes intellectuels, ou vitaux, en partie double ou triple de la personne humaine, l'homme n'aurait-il donc qu'une seule âme, principe unique et exclusif de toutes les fonctions de l'intelligence et du corps ?

Voilà ce qu'effectivement la raison semble nous dire ! Voilà ce que nous enseignent les grands docteurs du catholicisme. Mais l'*histoire naturelle* n'aurait-elle point quelque démenti brutal à donner à cet enseignement ? Ne tiendrait-elle point en réserve, pour le faire soudainement apparaître et nous terrasser, ce *houen*, non plus tel que la religion et la philosophie chinoise et magique l'ont rêvé dans leurs témérités fantastiques, mais un *houen* surpris au beau milieu

de ses fonctions organiques, et photographié sur le vif en pleine Europe, par la science médicale?

Essayons donc de le savoir. Et ce que nous devrons entendre par le *houen*, pour le moment, ce sera purement un fantôme élastique, une image du corps, un type fluidique (*imago*, *simulacrum*, *eidôlon*), modelant sur *sa propre configuration* la matière de nos corps, et faisant pénétrer avec lui, dans notre personne, le principe du mouvement et de la vie animale.

Ouvrons les yeux, et que notre attention s'attache à saisir, dans l'organisation de nos corps, une force *naturelle*, quoique *mystérieuse*, qui soit le principe de la vie et de la végétation de nos membres; une force ayant, en conséquence, *désir apparent* ou *puissance* de reproduire, — ainsi que chez quelques animaux infimes, dans la hiérarchie des êtres, — les parties que le fer a mutilées ou qu'un accident a séparées du corps!

Dans tout le corps, et dans chacune des parties de l'animal, il y aurait, — si la supposition que renferment ces premières lignes est justifiée, — une de ces forces que nous appellerons du nom philosophique et théologique de *forme*, c'est-à-dire de principe vital-et-modelant de l'être [1]! Cela équivaut à dire qu'il y aurait *en nous*, en admettant pour un instant que *cette forme se puisse rendre visible*, un spectre, *simulacrum*, image et type de l'être physique. Et cette similitude, ce type spectral, aurait pour destination de

[1] La nécessité d'être aussi clair que facile à comprendre pour tout le monde m'engage à remplacer quelquefois l'expression technique que j'emploie en ce passage par une autre qui n'a point une égale précision. Gardons-nous ici de confondre le terme *forme*, avec le terme fort différent de configuration. La forme est le principe constitutif d'un être, *le faisant ce qu'il est*, et non point autre chose. Ainsi l'âme humaine est-elle dite, dans ce sens, la forme du corps, parce qu'elle donne au corps la configuration *et l'existence*. C'est le terme de l'ancienne école.

servir comme de *moule* ou de *patron* à notre corps, pour le produire et le réparer, pour le former et le configurer.

Déjà Platon, cet éloquent *écho* de tant de grands hommes et de tant de doctrines, bonnes ou pétries d'erreurs et détestables, avait écrit : « On dit bien d'un individu, en particulier, qu'il est, et qu'il est *le même*. On en parle comme d'un être identique, depuis sa première enfance jusqu'à sa vieillesse ; et cela, sans considérer qu'il ne continue pas de présenter les mêmes parties, qu'il naît et se renouvelle sans cesse ; qu'il meurt sans cesse dans son ancien état, et dans les cheveux et dans la chair, et dans les os, et dans le sang ; en un mot, dans le corps tout entier ! » (Platon, *Banquet*, trad. de M. Cousin, p. 309.)

Cuvier, ce merveilleux génie pour qui le plus fruste debris de la nature avait une langue, racontant au profit de l'avenir toutes les phases du passé, Cuvier s'écriait plus tard : « C'est se faire une idée fausse de *la vie* que de la considérer comme un simple lien qui retiendrait ensemble les éléments du corps vivant, tandis qu'elle est, au contraire, *un ressort* qui le meut et le transporte sans cesse. *Le corps vivant* ne garde pas *un instant le même état* et *la même composition*. Aucune molécule n'y reste en place ; toutes entrent et sortent successivement. La vie est un tourbillon continuel, dont la direction, toute compliquée qu'elle est, demeure toujours constante, ainsi que *l'espèce* des molécules qui y sont entraînées, mais non les molécules individuelles elles-mêmes. Au contraire, la matière actuelle du corps n'y sera bientôt plus ; et, cependant, *elle est dépositaire de* LA FORCE qui contraindra la matière future à marcher *dans le même sens qu'elle*. Ainsi, la forme de ces corps, » que, dans son état *de visibilité supposée*, nous regardons, pour un instant, comme étant leur *bouen*, leur fantôme, leur vitalité sensible ; cette force, disons-nous, leur « est plus essentielle que la matière,

puisque celle-ci change sans cesse, tandis que l'autre se conserve. » (Flourens, secrét. perpét. de l'Acad. des sciences, *De la longévité*, p. 47, 48, 50. Paris, 1854.)

Et déjà, longtemps avant Cuvier, Leibniz avait dit : « Notre corps est dans un flux perpétuel, comme une rivière ; et des parties y entrent et en sortent continuellement. » (*Id.*, p. 48.) Or, cette vérité, perçue depuis tant de siècles, est l'une de celles que les belles expériences de M. Flourens ont fait voir dans ces derniers temps à l'œil du corps, non moins qu'à l'œil de l'esprit, jusque pour les parties les plus solides de notre personne et les plus réfractaires à la loi du changement qui, selon l'expression de Bossuet, est ici-bas la loi du pays ! Teignant avec de la garance les aliments dont il nourrissait des pourceaux, M. Flourens a pu suivre de l'œil le *renouvellement successif* de leur charpente osseuse, indiqué jour à jour par le principe colorant de cette substance, dont les molécules qui formaient les couches nouvelles arrivaient imprégnées. Il a vu de même, à titre de contre-épreuve, de nouvelles couches de couleur blanche succéder aux couches rosées chaque fois qu'il y avait retour au régime exempt de garance. (*Id.*, p. 51, 52. *L'analyse chimique des excrétions confirme, au besoin, ce que cette expérience indique.*)

Une force active et formatrice — *forma* — est donc *le principe* et *le fond* de l'animal ! Communiquant l'activité à ses organes, imprimant le mouvement et l'action à la matière dont il se compose, elle le configure, en quelque sorte, sous le sceau vivant, sous l'empreinte animée de sa ressemblance[1].

Sans cesse travaillant le corps formé par elle, cette force répare ou tend à réparer les pertes qu'il éprouve. Elle se

[1] Les cas de monstruosités que l'on peut étudier dans les tératologies sont des exceptions, et peuvent être expliqués par les perturbations que la forme éprouve en elle-même, ou plutôt dans son travail

rend sensible aux endroits mutilés, et semble annoncer sa tendance à l'action, lors même que lui manque l'énergie suffisante à l'accomplissement de l'acte réparateur. Ainsi, l'homme que le fer a privé de l'un de ses membres éprouve, à la place vacante, un sentiment de *douleur* ou de *vitalité*. Le membre enlevé lui paraît subsister encore; la main s'y porte involontairement, et le blessé s'attend d'abord à le toucher, jusqu'à ce que l'expérience ou la réflexion *l'ait guéri de l'instinct!*

La force formatrice, ou la *forme humaine*, se manifeste donc à cet endroit par une action inégale, mais constante; et si la *végétation animale* de l'homme mutilé se prononçait avec l'énergie que, dans certains êtres, la nature développe sans se lasser, le phénomène de la restauration des pertes accomplirait irrésistiblement son cours; il l'a suivi quelquefois : « Une clavicule brisée, un bras fracturé, une jambe écrasée, des maxilloires nécrosés ont été régénérés. Il y a là une force qui se cache sous un manteau de chair, mais elle se trahit par ses effets merveilleux[1]. » Que si vous voulez *la voir opérer*, prenez et placez, à titre d'exemple, une salamandre au lieu d'un homme, et que le fer tranche un de ses membres; vous allez voir, le temps aidant, la chair vivante se reproduire et reparaître à l'endroit enlevé; vous la verrez se modeler comme sur un invisible patron, et, semblable à la sève et au cambium du rameau renouvelé, se couler et se configurer comme dans un moule animique. Vous le verrez, non point sointer à grand'peine ainsi que chez l'homme, dont elle ferme maladroitement la blessure; mais, généreusement épanchée, elle vo reformer et compléter à vue d'œil la totalité du membre emporté. A suivre de l'œil

[1] Drs Blandin, Sédillot, Maisonneuve. — *Revue du monde cathol.*, 25 août 1862, p. 71, 72. — Léopold Giraud, *Identité du principe pensant et du principe vital*; excellent article, que je parcours au moment même où ce travail est sous presse

les inégalités de ce travail et de ces efforts, on arrive à conclure que, dans ces êtres, placés aux degrés infimes de l'échelle animale, la vitalité du corps progresse en raison inverse de la noblesse de leur forme, c'est-à-dire de l'élévation du principe, animique *mais périssable*, de leur être [1].

Mais la sagacité de Bonnet a mis dans tout son éclat ce phénomène de la réparation des membres de l'animal, opéré par la vertu, par l'activité de la forme. Car le sujet de ses expériences scientifiques n'est pas un simple polype, « c'est un annélide à sang rouge. Le tissu du polype est tout homogène ; les naïdes, au contraire, ont *des organes très-distincts* : un système nerveux, un double système de vaisseaux sanguins, des organes propres de digestion. Eh bien, on peut couper une *naïde* par morceaux, et chaque morceau donne une nouvelle naïde. Bonnet est allé jusqu'à couper une *naïde* en vingt-six morceaux, et il s'est reproduit *vingt-six naïdes*. *Il a coupé la tête* à la même naïde *jusqu'à*

[1] L'âme des bêtes est périssable. (Voir plus bas.) « Aux hommes privés d'un membre, la Voyante de Prévorst *voyait ce membre* comme s'il leur restait, » nous dit le savant Dr Kerner, *Hist. de la Voy. R.*, p. 640. Elle en voyait donc le moule fluidique. Mais les Voyantes de cet ordre sont des possédées, ou des pythonisses, et je l'ai, ce me semble, démontré. Leur parole, qu'elles le veuillent ou non, a donc généralement pour but de propager le mensonge ou l'illusion. Nombre de Voyantes ont vu, *hors d'elles-mêmes*, leur propre fantôme, leur image vivante, leur houen ! Elles voyaient ce double de leur personne dans des positions *différentes de celles qu'elles occupaient en le contemplant*. Elles le voyaient *sans cesser de vivre*, quoiqu'il fût COMPLÉTEMENT *hors d'elles-mêmes*. — Si pourtant c'est là notre principe vital, comment réussir si facilement à s'en séparer sans mourir ? Et si l'âme humaine se passe si facilement, EN NOUS, de ce prétendu principe vital, si elle conserve à elle seule le corps plein de vie, à quoi bon, pour l'être humain, cette invention de la fausse science ? L'âme, d'ailleurs, l'âme véritable étant invisible, les Voyantes ne peuvent pas plus voir, appendue au corps des amputés, une partie de cette force *immatérielle*, qu'elles ne peuvent en voir *la totalité* ! Ces visions, ou *ces fantômes partiels*, ont donc le même auteur que *les fantômes complets*, dont l'ouvrage la *Magie au dix-neuvième siècle* nous enseigne l'histoire.

douze fois, et cette naïde a, douze fois, reproduit sa tête. » Que de gens envieront aux naïdes cette infatigable vitalité!

« J'ai répété souvent, et avec beaucoup de soin, ces curieuses expériences, » ajoute M. Flourens (*Ibid.*, p. 175); « j'ai coupé des naïdes en dix, en douze, en quinze, en vingt morceaux; chaque morceau coupé, après quelques contorsions, devient immobile : bientôt son épiderme se détache, et l'enveloppe comme une sorte de cocon. Dès le second ou le troisième jour, les deux bouts du fragment de la naïde paraissent déjà allongés, coniques, à demi transparents : c'est un commencement de reproduction de la tête et de la queue. Au bout de trois jours, le morceau coupé se dégage de son enveloppe, et l'on a sous les yeux une naïde complète. A chaque extrémité, on voit trois ou quatre anneaux *de nouvelle formation*, et que l'on distingue facilement des anciens, parce qu'ils sont beaucoup plus pâles. Au bout d'un mois, le bout caudal de *nouvelle formation* a jusqu'à quarante anneaux, et le bout supérieur en a huit ou dix..... (*Ib.*, p. 176.)

» Que si l'on coupe la patte d'une salamandre, cette patte repousse; essayez de la couper une seconde fois, une troisième, elle repousse encore. Bonnet a coupé jusqu'à quatre ou cinq fois la patte d'une salamandre, et cette salamandre a reproduit autant de fois sa patte. J'ai coupé les pattes de plusieurs salamandres, tantôt dans *la continuité*, et tantôt dans *la contiguïté*, c'est-à-dire tantôt en retranchant une partie du bras, ou de l'avant-bras, et tantôt en désarticulant l'avant-bras du bras, ou le bras de l'épaule. Dans les deux cas, la reproduction a été complète. J'ai fait l'anatomie des nouvelles pattes, et j'y ai trouvé *les mêmes os* que dans les pattes primitives; dans les pattes de devant *un humérus*, *un radius* et *un cubitus*, etc., etc...; dans les pattes, de derrière *un femur*, *un tibia*, *un péroné*, etc. J'y ai trouvé

les mêmes muscles, *les mêmes vaisseaux*, *les mêmes nerfs*. La queue se reproduit comme les pattes, quand on l'a coupée; et la queue reproduite a des vertèbres, *les mêmes vertèbres* que la queue première. » Voilà donc, nous dit le savant académicien, voilà des parties d'animal qui se reproduisent tout entières : des queues, des pattes de salamandre, des têtes, des queues de naïde! (Flourens, *Longévité*, *p.* 177. *Paris*, 1854. — *Pour l'homme*, *p.* 320 *et note*, *suprà*.)

Une âme [1], c'est-à-dire un principe constitutif et formateur de l'être, une force active le faisant ce qu'il est, est donc là présente, et opérant dans le corps de l'animal! Cette âme se construit un corps; et, quelquefois même, elle paraît s'y diviser, disons plutôt s'y multiplier, ainsi que dans le polype, par la mutilation et la division de la chair. Ce principe animique y est donc doué d'une singulière et infatigable activité. Voyez : il y attire, il y reçoit, il y blute, il y pétrit, il y moule, il y organise, puis il y expulse et remplace la matière de ce corps, que son instinct semble être de perpétuer!...

Mais, dans cette force, intelligente ou non, selon les êtres qu'elle anime, rien ne nous découvre encore une *âme visible*, un *spectre*, un fantôme antérieur ou postérieur à la vie du corps, un type, un simulacre, un *houen* dont la vie soit indépendante de la vie du corps, un principe vital dont notre intelligence puisse jamais saisir l'existence ou le jeu lorsque le corps n'est point formé, ou dès l'instant qu'il devient cadavre.

[1] *Anima*, racine du mot animal, qui est le nom générique de toutes les brutes. La raison de toutes les langues donne donc une âme aux brutes! Moïse les appelle des âmes vivantes. *Producant aquæ reptile* ANIMÆ *viventis*. (*Gen.*, I, v. 20.) *Producat terra* ANIMAM *viventem in genere suo*, *jumenta et reptilia*. (*Id.*, v. 24.) Les animaux ont donc une âme, et c'est ce que nous croirons tout à l'heure

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

ÉTUDE DU FANTÔME HUMAIN. — LE GERME REPRÉSENTATIF.

Il existe en nous, par myriades, des germes impalpables qui, dit-on, contiennent l'homme physique et moral tout entier. Nous semons ces germes dans l'espace, où ils reproduisent notre fantôme et comment! Ils sont la clef bien simple des problèmes du magnétisme. — Exemples : Marsile Ficin et son cheval. — Le capitaine Spinks et Booty. — Son vêtement et le manteau de Samuel, ou explication du costume des fantômes. — A quelles souffrances et avanies ces germes nous exposent. — Cette croyance se répand dans les deux mondes. — Par quelle autre nous la remplaçons.

Cependant, de nouveaux et confiants interprètes apparaissent, dont la prétention est de nous expliquer, *le plus naturellement* du monde, quelques-unes des plus bizarres énigmes du phénomène des apparitions. Le mot de l'énigme est, pour eux, dans de simples *germes* qui se détachent du corps de l'homme, mort ou vif, et que nous pouvons appeler *germes du fantôme*. De ces germes humains, notre corps est rempli, nos veines regorgent, et c'est par myriades qu'ils s'échappent de nos pores et vaguent dans l'espace! Chaque partie de nous-mêmes les seme à foison sur notre route; et, le plus souvent, grâce à Dieu, c'est en pure perte; mais, en définitive, notre corps est une sorte de réservoir-cratère vomissant ces germes-atomes, et les lançant par gerbes ou par fusées dans l'atmosphère. Enfin, chacun de ces invisibles échantillons, — qui le croirait? — est une représentation parfaite et microscopique de notre personne, *une miniature impalpable* de tout notre être, un autre nous-mêmes entier et complet. Idée singulière et pour le moins hardie, d'où ne demande qu'à sortir une curieuse interprétation du fantôme; ...quelques-uns diraient peut-être un curieux fantôme d'interprétation[1] !

[1] Si cette creuse théorie, que M. H. Delaage formule en 1854, et que Rogers formulait en 1853 dans sa *Philosophy of mysterious agents*,

L'*Américain* Rogers a presque géométriquement développé cette thèse, qui déborde et dépasse de tous points celle des *houens de la Chine*. Que si ce philosophe aux formes si graves ne se trouve être le jouet de la plus singulière hallucination, ne lui reprocherons-nous pas avec justice d'avoir cruellement égaré, par le ton didactique de son livre, l'un de nos compatriotes, jeune écrivain dont la poétique imagination s'est généreusement prêtée à l'erreur... Laissons-le, laissons sa plume nous redire et nous peindre, en quelque sorte *de visu*, cette théorie croisée de l'Américain et du Chinois.

« L'homme est composé de trois parties : l'âme, l'esprit et le corps. L'âme est unie au corps par *un fluide* très-subtil, impondérable, universel, et sans siége particulier : c'est l'étincelle de vie; il circule dans tous les membres, y répandant la force, la chaleur et la vie. » ...Cet Esprit fluidiforme, que les docteurs du catholicisme persistent à nier, est donc en nous comme une seconde âme. Il est PRINCIPE DE VIE, distinct de l'âme et du corps; « l'œil du corps *ne peut le voir*; et, cependant, *il a couleur*, sa couleur est même celle du feu[1] ! » Mais recueillons-nous et, sans nous arrêter à de menus détails, écoutons ce qui va surpasser toute merveille!

L'heure de la mort vient de sonner pour cet homme, que vous voyez gisant à vos pieds. Tout aussitôt, « l'âme emporte, *à l'état de germe*, CET ESPRIT de lumière et de vie qui est *la quintessence de la vie*, de la chair, du sang, et dont *la plus imperceptible* PARCELLE CONTIENT RÉEL-

p. 279, n'est acceptée dans le monde que par ces esprits gloutons et happeurs qui saisissent au vol et déglutissent, avant d'en essayer le goût, tout ce que la main d'un constructeur de systèmes leur jette à la bouche, reconnaissons que le nombre de ces esprits n'est pas médiocre. Il est donc juste, ou du moins charitable, de compter avec eux et de leur consacrer quelques lignes.

[1] H. Delaage, *Eternite*, p. 26. Quelqu'un a *donc* vu ce fluide *qui ne peut se voir*, et dont pourtant *la couleur* est si voyante?

LEMENT ET EN VÉRITÉ l'homme qu'elle individualise, forme et modifie par ses pensées, ses actions et ses impressions[1]. »

Grâce donc à cette multiplication quasi eucharistique de son être, l'homme n'exerce point seulement la faculté de se manifester à la fois en deux lieux différents (*voir chap. Bilocation, plus tard*), mais il se dissémine, il se sème, il se lance sans cesse en myriades d'exemplaires dans l'espace, et dépose en germes sa personne tout entière partout où s'échappe de ses pores une émanation de son fluide vital. Car, nous ne voulons plus l'oublier, et nulle découverte, si elle se justifiait, ne serait plus prodigieuse! « *L'homme physique*, L'HOMME MORAL ET L'HOMME INTELLECTUEL *est contenu, réellement et en vérité*, DANS LA MOINDRE PARCELLE de cette QUINTESSENCE VITALE qui non-seulement S'ATTACHE à tous les objets *touchés* par un individu, mais encore à tous ceux qui ont été dans sa *sphère de rayonnement*. »

Oh, vraiment! nous éprouvons ici le plus grand besoin de reprendre haleine, et de souffler un instant; mais il nous faut suivre M. Delaage, l'un des grands apôtres du magnétisme à tendance religieuse (en 1854), s'éloignant de nous à tire-d'aile, et jetant dans l'air ce cri de triomphe : « CETTE VÉRITÉ est une DES BASES FONDAMENTALES *de la science magnétique*[2]! » Cette science, « qui proclame

[1] H. Delaage, *Éternité*, p. 92. Notre intelligence parvient-elle à se représenter cet esprit *qui se subdivise en germes particules*? Quoi qu'il en soit, reposons-nous, chemin faisant, sur une pensée qui touche de trop près à la vérité pour ne point avoir un reflet de sa lumière et de son charme. L'homme doit sortir vivant et impérissable du tombeau. Or, nous dit le même auteur, ce germe, — et pourquoi lui en donner dix mille? — « ce germe qui contient une fraction de toutes les parties de l'homme, puisera, dans un milieu incorruptible, les éléments immortels d'un corps qui, bien que spiritualisé et perfectionné, sera néanmoins le même. C'est la personnalité, un moment renversée par le coup de la mort, se relevant merveilleusement transfigurée, mais toujours persistante! »

[2] De même, M. A. de Gasparin nous disait-il : La pénétration de la

qu'une mèche de cheveux, une lettre écrite, un vêtement porté, un objet touché, remplacent pour le somnambule la présence du consultant... » Ainsi parle le magnétisme savant et religieux, le plus dangereux de tous! On ajoute : « C'est en vertu de cette croyance que les femmes portent nattées, en bracelets, et enfermés dans des médaillons, les cheveux d'un être aimé; car l'amour, plus intuitif que la science, plus savant que l'Académie, leur a appris que ces cheveux contenaient, RÉELLEMENT ET EN VÉRITÉ, l'objet de leur amour. »

...Puis on dit encore : « La religion catholique, qui a la connaissance des vérités les plus cachées du monde surnaturel, non-seulement conserve précieusement enchâssés dans l'or et les pierreries des morceaux de vêtements et des ossements des saints, mais elle se sert de ces pieuses reliques dans les maladies, et les applique sur les parties souffrantes afin de les rendre à la santé[1]! » (*Ib*., p. 28, 29, 30.)

pensée est une des bases fondamentales du magnétisme. Nous avons vu, dans la *Magie au dix-neuvième siècle*, ch. XII, de quelle poussière était formée cette base. Par la solidité de cette autre base que M. Delange prête *à la science* magnétique, le lecteur jugera peut-être quelle est la valeur de CETTE SCIENCE! Il jugera de plus, à cette occasion, quelle est la solidité du jugement de M. de Caudemberg *en fait de spiritualisme*, et combien il faut plaindre cet homme si remarquable par sa science, sa logique et sa droiture, de s'être laissé si grossièrement decevoir par les esprits qui l'ont éclairé. Prêtons-lui l'oreille un instant :

L'Esprit qu'il consulte fait mieux que lire dans un livre fermé; il en apprécie la portée dans son ensemble. C'est ainsi qu'interrogé sur le livre *Lumière*, il répond en termes peu flatteurs... Mais « il n'en fait pas de même *du beau livre de M. Delaage, l'Éternité dévoilée*. — Le jugement qui en fut porté par les Esprits de M. de Caudemberg était ENTIÈREMENT *approbatif*. — Le voici textuellement : « Le contenu de l'*Éternité dévoilée* est bon. Il est *l'expression de la vérité*. » (*Le monde spirit. de Caudemberg*, p. 440, 441.) Le bon sens nous force donc à combattre ce livre, afin de démasquer les Esprits qui le vantent. En attaquant les erreurs de M. Delaage, parce qu'elles sont dangereuses, nous sommes loin de méconnaître son talent d'écrivain lorsqu'il en fait preuve.

[1] Voici la pensée de l'Église : Sanctorum martyrum... ossa deponantur in ecclesiis... ut emanent ex eis sanitates, et utilitates, ægrotis et infir-

Portés sur les ailes de la science — magnétique — et de l'amour, etc., .. tant de gens qui se refusent à croire aux antiques et vénérables mystères de nos sacrements vont donc se mettre à croire à ce mystère nouveau-né du somnambulisme! L'homme, vous répéteront-ils, est tout entier dans chaque parcelle de lui-même! Voilà l'un des dogmes, voilà l'une des bases fondamentales de la science ou de la religion des somnambules. Et c'est, en effet, de ce principe que le docte et didactique Rogers procède à nous expliquer, selon les lois de la nature, le mystère des actes et *de la vitalité* des plus prodigieux fantômes! Écoutons-le donc bien :

Le fantôme de l'homme est dans ces germes, dans CES PARCELLES *de notre corps* et *de notre esprit vital*, dont chacune contient *en réalité* notre personne tout entière. Ces germes particules sortent, s'échappent de notre chair, de nos sueurs, des pertes de notre corps, de nos émanations. Ils prennent leur essor et voyagent; ils vaguent et s'égarent; ou bien, fidèles à la toute-puissance de notre volonté magnétique, qui les dirige et les pilote au sein des airs, fût-ce contre la plus insensée furie des ouragans, vous les voyez *en un clin d'œil* bondir, s'élancer à des lieues, à des milliers de lieues, et frapper optiquement, sans manquer leur but, l'individu vers lequel notre pensée les décoche. L'œil qu'ils recherchent, aiguisé par je ne sais quel charme sympathique, reconnaît aussitôt, *dans l'une de ces particules* lancées avec tant de roideur et d'adresse, celui dont elle contient réellement et en vérité toute la personne. S'érigeant en microscope, il s'en empare en effet; et, plus prompt que l'éclair, il lui imprime avec une précision mathématique les proportions et les formes de l'individu qui le députe : opération machi-

mis, paralyticis et indigentibus aliis — Ex antiq. constitution. ecclesiarum orientalium — Off. de la Saint-Denys. — Quoi de commun dans ces paroles avec l'action naturelle des particules représentatives?

nale pourtant, et dont le sentiment échappe à celui qui en est l'auteur. Car, en apercevant cet imperceptible corpuscule, celui ci s'est figuré voir non point un germe d'homme, non point une insaisissable miniature humaine, mais la personne même de son ami apparaissant dans sa taille naturelle[1]. Rien, après tout, ne nous fera mieux comprendre cette idée que l'un des nombreux exemples auxquels s'adapte le principe des particules représentatives, lorsqu'elles voyagent sous forme de fantôme.

Non moins illustre par sa science que par la haute moralité de son caractère, le cardinal Baronius[2] rapporte, dans ses annales, un trait où se trouvent liés les deux noms célèbres de Marsile Ficin et de Michel Servatus.

[1] Quel tissu de merveilles, ô mon Dieu! pour en expliquer naturellement une seule! Encore faudra-t-il ajouter que le privilégié qu'aborde un flux de particules représentatives se borne à ne voir à la fois qu'un seul fantôme, un simulacre unique, tandis que le torrent des émanations humaines, en s'élançant hors du même corps, devrait nécessairement offrir à ses yeux des myriades de corpuscules!..

Le système de M. H. Delaage est tout entier dans les lignes suivantes de Rogers, qui lui est antérieur en date. Faut-il ou non l'en féliciter? — We know of no way to account for this *rationally* other than *by the fact*, that *every particle, however minute*, of *every living being*, is an *exact representative* of the whole organism, and that *we touch nothing* without leaving that which has been *a part* of ourselves, and CONSEQUENTLY *the representative of ourselves*. Now, as we are giving off THESE *representatives* of the states and conditions of our earthly being, wherever we are, and whatever we do, so, whoever comes after us, *who has the sense that shall be affected* BY THESE, shall have represented, on the delicately sensitive brain, all the sensuous peculiarities we exhibited *at the time the representative particle was elaborated in the organism*. And, as each particle of the brain is the representative of the state of the mind, *at the time the particle was organized*, so each of these shall represent to the sensitive brain *the exact* mental state of the departed individual (*Philosophy of mysterious agents*, p. 279. 1853.) La seule manière rationnelle, *rationally*, dont le philosophe Rogers puisse expliquer *naturellement* le fantôme est donc une absurdité!

[2] Confesseur de Clément VII, choisi par saint Philippe de Néri pour être son successeur à la tête de l'ordre de l'Oratoire, en Italie, cardinal en 1596, et bibliothécaire du Vatican. Dans le conclave où Léon XI

A la suite d'un long entretien sur la nature de l'âme, ces deux savants eurent la téméraire idée de s'entre-promettre que le premier des deux qui viendrait à mourir rendrait une visite à l'autre, — pourvu que ce voyage de retour fût possible, ajoutaient-ils... Un certain temps s'écoula; puis, un beau jour, et de grand matin, Mercatus étant absorbé dans ses recherches, tout à coup, le pavé résonne du galop d'un cheval. Le bruit s'arrête sous sa fenêtre, il tend l'oreille : — C'est vrai! oui, *c'est la vérité même*, lui crie la voix bien connue de son ami, la voix de Marsile en personne, caracolant sur un vif et blanc destrier... — Mercatus se lève, voit et reconnaît Marsile, dont il a reconnu la voix; il l'appelle, et, de la main, lui fait signe d'entrer. Mais, en un clin d'œil, le cheval repart, le galop retentit, et *plus de vision, plus de bruit;* tout a disparu!...

Qu'est-ce à dire? Mercatus, les yeux tout grands ouverts, aurait-il rêvé? Son esprit serait-il le jouet de quelque violente hallucination? Vite donc, un intelligent messager qu'il députe s'élance, part à bride abattue et, pénétrant dans les murs de Florence, s'arrête à la demeure de Marsile. ...Eh bien? — Marsile venait de mourir; et, sauf un retard de deux minutes, l'heure de l'apparition concordait avec le moment de sa mort! — A partir de cet événement, jusqu'à son heure dernière, Mercatus, abandonnant toute recherche profane, se livra corps et âme aux sérieuses études de la théologie[1].

fut élu, plus de trente voix se déclarèrent en sa faveur, son mérite, est-il dit, eût dû toutes les réunir Feller. — Marsile Ficin, professeur de philosophie à l'Université de Florence, et entiché d'astrologie judiciaire. — M Mercatus, premier médecin du pape Clément VIII, mort en 1593, ami de saint Philippe de Neri, il fut élevé à la noblesse par le grand-duc de Toscane Ferdinand et par le sénat romain

[1] Ce fait du seizième siècle lut incontestable pour le cardinal Baronius, qui le rapporte dans ses annales, le Dr Ferrier lui-même y ajoute foi. D'autres investigateurs, le regardant comme positif, se l'expliquent chacun à leur manière. On pourra le lire dans le livre fort anticatholique *The night side of Nature*, vol. II, p 265, 266

Mais, quoi *de plus naturel* que cette apparition si la théorie du germe voyageur, *cette « base fondamentale de la science magnétique*, » a le mérite de la vérité? Ce fantôme n'est plus alors qu'une particule représentive du corps de Marsile, que, par un acte de volonté suprême, il détache de sa personne au moment de sa mort, pour la lancer vers Mercatus!... Il l'avait lancée sans doute, pour plus de vélocité, sur une particule du corps de son cheval, contenant réellement et en vérité tout ce noble quadrupède!..... Et pourquoi donc la raison, — je veux dire la raison magnétique, — ne s'avancerait-elle point jusqu'à l'affirmation que nous allons émettre : — Ce que l'homme est à la bête qu'il gouverne, sa particule le doit être à celle de l'animal, que, dans la présente conjoncture, elle paraît asservir et enfourcher... Mais allons au delà; car si les fantômes sont, ou peuvent être, — ainsi que le bruit s'en répand dans les deux hémisphères, — des germes détachés de nos personnes ou de celles des bêtes, que dire des spectres qui s'offrent à nos yeux revêtus des vêtements de ceux dont ils sont l'image? Les vêtements auraient-ils, ainsi que les êtres animés, leurs germes représentatifs? — Rapportons, afin d'élucider notre pensée, un des faits authentiques où *l'exacte représentation du costume* accompagne la photographie vivante de la personne dont le fantôme nous apparaît :

« Le 15 mai 1687, les capitaines Bristo, Brian et Barnaby descendirent sur le rivage de l'île de Stromboli, pour s'y livrer au plaisir de tirer quelques oiseaux. Après avoir pris ce divertissement, nous disent ces marins, auxquels nous cédons la parole, nous rappelâmes les gens de l'équipage et, quatorze minutes environ après le coup de trois heures de l'après-midi, nous vîmes passer à côté de nous deux hommes emportés avec une incroyable vitesse (*Amazing*). Le capitaine Barnaby s'écria : « Dieu me pardonne! le premier des

» deux est, trait pour trait, mon voisin porte à porte, le » vieux Booty! mais je ne sais quel est celui qui disparaît à » sa suite. » Or, les vêtements de Booty *étaient de couleur grise*; et l'autre personne était vêtue de noir. *Nous les vîmes* se précipiter au milieu des flammes du volcan, et *nous y entendîmes* un bruit *trop épouvantable pour le décrire!* Le capitaine Barnaby nous fit tirer nos montres, et l'heure fut inscrite sur nos *agenda*, pour être transcrite aussitôt après sur le registre du bord.

» Le 6 octobre 1687, nous fûmes de retour à Gravesend. Mesdames Brian et Barnaby s'empressèrent d'accourir audevant de leurs maris... Après quelques instants de conversation, madame Barnaby dit au sien : « Il faut que je vous » apprenne, mon ami, que le vieux Booty n'est plus de ce » monde. Et figurez-vous qu'il est mort en jurant que nous » allions tous *le voir tomber en enfer!* »

» Frappé de ces paroles, qui réveillent ses souvenirs, le capitaine raconte alors à sa femme ce que l'équipage avait vu. Puis, à quelque temps de là, madame Barnaby, rencontrant à Londres une personne de sa connaissance, lui fait part de la vision des gens du navire... Hélas! la plus pénétrante de toutes les forces fluidiques, c'est celle de la parole humaine, et surtout lorsqu'elle porte en elle quelque malice; aussi, ce propos ne tarda-t-il point à caresser aigrement les oreilles de madame Booty, qui s'empressa d'intenter contre le capitaine Barnaby une demande à titre de réparation d'honneur, accompagnée, selon la manière d'entendre les choses de nos excellents voisins, de dommages-intérêts s'élevant à la ronde somme de vingt-cinq mille francs.

» Bref, l'affaire arriva par la filière des procédures à la cour du banc du roi, on furent déposés *les vêtements* de Booty. Le sacristain de la paroisse et les personnes qui avaient assisté le moribond affirmèrent sur la foi du ser-

ment, l'heure de la mort de cet homme. Nous avons établi de notre côté, dirent les marins, l'heure de notre vision consignée sur le journal du bord; la différence se borne à deux minutes! ...Or, les particularités relatives à la toilette de Booty furent relevées avec de minutieux détails, et douze témoins les eurent assez présentes pour jurer que les boutons de l'habit qu'ils lui avaient vu porter étaient couverts d'une étoffe *du même gris* que le reste du costume. L'exactitude de ce témoignage fut vérifiée; puis, le jury demanda à M. Spinks s'il avait connu Booty? — Jamais je ne l'avais vu, répliqua-t-il, jusqu'au jour où il s'est précipité sous mes yeux dans le cratère. — Le juge, alors, de s'écrier : Seigneur, préservez-moi de jamais rien voir de pareil! Une, deux, trois personnes peuvent se tromper, mais vingt, mais trente... cela est inadmissible!... Et la veuve de Booty perdit, avec sa cause, pour vingt-cinq mille francs d'honneur, d'après son propre tarif[1]. »

Or, la cause qui nous intéresse, celle des particules représentatives, n'est-elle point aussi compromise dans cette affaire que celle de la pauvre veuve? Car, où trouver qui nous explique, d'après les lois de la nature, cette représentation fantasmagorique de l'ensemble et des parties du costume dont était revêtu son mari? Les vêtements ont-ils aussi, par hasard, une volonté qui détache de leur tissu leur germe spectral? Où la volonté de l'homme crée-t-elle à son gré le fantôme de sa chemise et de son paletot? Que si, de la cour de justice anglaise, nous remontons aux récits de la Bible, Samuel apparaît à Saül couvert d'*un manteau* (*Rois*, l. Ier, ch. XXVIII, ỳ. 14), et ce vieillard, ajoutent les plus anciens interprètes, se montre « sous la même forme

[1] On trouvera cette pièce sur le journal maritime du capitaine Spinks, et sur les registres de la cour du banc du roi, King's bench, Westminster, règne de Jacques II, 1687. 1er juge : Herbert. Autres juges : Wythens, Holloway et Wright.

et avec *les habits* qu'il avait de son vivant! » (*Bible V., D. Résurrection*, ℣ 22, p. 277.) Si donc il ne nous est donné de voir dans le prodige des apparitions qu'un phénomène *purement naturel*, que l'on daigne nous apprendre de quelles particules ou de quels germes sortiront ces vêtements de Booty, ces habits, ce manteau de Samuel?... Mais si les anges, bons et mauvais, ont la faculté de se former des corps, et de représenter en vif relief les frustes habitants de la tombe, ces mêmes anges, toujours obéissant à la volonté de Dieu, ne peuvent-ils, avec une égale facilité, représenter les vêtements auxquels l'usage a familiarisé nos yeux? Hormis les préjugés antireligieux, source des plus déplorables absurdités, quel solide argument s'oppose à cette croyance? (Lire Schramm, *Théol. myst.* — *Ad usum direct.*, v. 2, p. 213. — *Suprà et infrà.*)

Certes, et sans doute il est temps de le dire, je crois fermement au Merveilleux; car la parole de Dieu, car le témoignage des hommes *accompagné de toutes les conditions logiques qui le revêtent de certitude*, en multiplient les preuves sans mesure. Mais quand donc enfin l'incrédulité, quand le philosophisme nous délivreront-ils de ces interprétations qui n'ont d'autre mérite que de l'élever à sa quinzième puissance, ou de le remplacer par l'impossible et l'absurde, sous prétexte de le rendre naturel!

Oh! si le goût des avanies ne vous tient fortement au cœur, veuillez donc y songer, messieurs les interprètes des secrets de la nature; oui, chaque jour, à chaque instant, en quels hideux et détestables endroits ne vont point vous loger vos émanations, vos sécrétions, dont chaque particule, chaque atome, — si vos articles de foi magnétique sont des articles de raison, — contient *réellement* et *en vérité* votre personne tout entière!

Vous le dites, et votre doctrine le maintient : votre sueur,

vos expectorations, vos exhalaisons... vous ont fait passer, *par milliers d'exemplaires, et tout entier, esprit et corps, sous forme de particules,* dans le drap de ce paletot, dans le cuir de cette chaussure, dans les plus humbles de ce mouchoir... Là donc, et je le répète, où chacune des particules quasi eucharistiques de votre personne vous a rendus réellement présents, que d'insultes à boire! Écoutez et comptez! Oh! de quelle noire et amère liqueur vous colore et vous abreuve le pinceau sur la surface de cette botte dont le cuir, à demi fatigué par le temps, s'est pénétré de vos effluves! oh! que d'insolences l'élastique houssine ne se permet-elle point sur votre personne, par la main rarement si diligente de ce valet qui vous houspille dans l'étoffe de ce surtout! Comme le traître vous brosse et vous rosse! et de quel cœur vous lessive et vous savonne cette femme dans les draps où votre sommeil a déposé ses moiteurs!... Avec quel perfide entrain les coups redoublés de son battoir n'aplatissent-ils point l'homme physique, intellectuel et moral, contenu réellement et en vérité dans chaque particule émanée de votre chair, et dont se sont vivifiés, par imprégnation, les fibres de votre linge! (Lire Rogers, p. 279, et M. H. Delaage, p. 28, 29 et 30.)

Homme ingénieux que je vous sais, hommes chatouilleux que je vous suppose, par quel miracle de patience aucune de vos personnes, si cruellement offensées dans chacune de vos particules représentatives, ne se met-elle à jouer son rôle de fantôme, à se montrer terrible, menaçante, à jeter au moins les hauts cris? Un ami pourrait alors vous reconnaître, et vous secourir! Au milieu de cette toute-puissance de multiplication, qui devrait mille fois centupler vos moyens et vos ressources, ne vous reste-t-il d'autre force que celle de souffrir inaperçus et muets?

Et j'allais oublier les jours de bataille! La peur alors ne doit-elle point, par ses laxatives influences, multiplier chez les

lâches une torrentueuse reproduction de la gente fuyarde? Leurs particules fantasmagoriques, en frappant la vue des braves, nous donnent sans doute aujourd'hui la clef de ces terreurs paniques dont l'intelligence humaine n'avait su jusqu'ici déchiffrer l'énigme.

Que si, d'ailleurs, tous ces atomes sont, *réellement et en vérité, la représentation vivante* des personnes dont ils ont quitté la chair; que si, *reellement et en vérité*, chacun d'eux la contient tout entière, chacun doit, à l'exemple de ses auteurs, penser, philosopher, vivre, agir... et se reproduire indéfiniment!

Pourquoi pas? Où loger, dès lors, ces êtres nouveaux, foisonnant par myriades, et dont le système représentatif de nos philosophes naturalistes enrichit et encombre l'univers?... Pour ma part, je me borne à constater les naissances, n'ayant par état rien à démêler avec cette population fantasmagorique qui s'échappe par torrents... des vérités fondamentales du magnétisme! Ou plutôt, l'intérêt personnel, l'instinct, le point d'honneur et, — redevenons tout à fait sérieux, — *la raison*, le sens commun, me forcent à tourner le dos à ces particules archimicroscopiques, pour lesquelles on veut que ce soit jeu si facile de se grandir, et de représenter à point, d'un bout à l'autre du monde, notre taille naturelle et notre pensée, nos allures et nos mœurs.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

S'il ne sort de notre chair aucun germe qui nous représente, existe-t-il au moins dans l'animal quelque germe qui le produise ou qui répare ses membres perdus? — Expériences sur le loup et la chienne sur la chienne et le chacal. — Le dernier mot *actuel* de la science est que le germe ne préexiste pas à l'animal. — Après les germes absurdes, adieu donc le germe sérieux, adieu tout fantôme issu d'un germe!

Mais un point de vue digne du plus haut intérêt succède à celui d'où le bon sens vient de nous expulser; et la question qui se pose dans les paroles suivantes va reculer au loin pour nous l'horizon des recherches.

Un germe, d'où sortira plus tard l'animal, existe-t-il tout formé chez ses auteurs?... En d'autres termes, l'animal qui naît, ou celui dont les membres mutilés repoussent, doit-il la vie ou la réparation de son être à la préexistence, dans l'un des deux corps qui lui donnent le jour, de quelque germe ou bourgeon formateur ou réparateur? Et, si ces germes sont des réalités, le principe de vie qui se trouve en eux ne serait-il point l'âme animale, le type formateur et modeleur, puis, à la mort, le *houen*, l'image fluidique et le fantôme de l'être, son *simulacrum*?... Lorsqu'il s'agit d'aller au fond des choses, on comprendra que la question des germes absurdes nous conduise à celle des germes possibles!

Un temps fut, — ajoutons même qu'il dure encore, — où l'on eût trouvé commode d'expliquer le mystère de la vie par la simple et facile hypothèse d'un germe. « On venait alors d'imaginer des germes d'ensemble pour expliquer la formation de l'être total. On imagina des germes partiels, des germes locaux, pour expliquer la reproduction des parties. » (Flourens, même ouvrage que ci-dessus, p. 178.) Ainsi, « Bonnet pose des germes *réparateurs*, et, non-seulement des germes complets, mais *des parties de parties*

de germes, des germes, en un mot, « qui ne contiennent que ce qu'il s'agit de reparer! » (*Œuvres complètes de Bonnet*, t. VII, p. 267.) « Mais il fallait bien que Bonnet allât jusque-là! car, si je me coupe le bras tout entier, le bras tout entier se reproduit; et si je ne me coupe que la moitié, que le tiers, que le quart du bras, il n'y a que la moitié, que le tiers, que le quart du bras qui se reproduise. Il fallait donc bien, pour rendre l'hypothèse utile, c'est-à-dire pour qu'elle répondit à tout, supposer des moitiés, des tiers, des quarts de germes! Il n'y a donc pas plus de germes réparateurs que de germes préexistants [1]. »

« Quelques esprits très-supérieurs, des philosophes tels que Malebranche et Leibniz, des naturalistes tels que Swammerdam, Redi, Malpighi, ont imaginé de dire », lorsqu'il s'agit de l'impénétrable problème de la formation des êtres, « que le nouvel être ne se forme pas, qu'il est tout formé! De là le fameux système de la préexistence des êtres. » (*Ib.*, p. 166.) Et Bonnet, partisan décidé de cette préexistence, nous dit naïvement : « La philosophie ayant compris l'impossibilité ou elle était d'expliquer mécaniquement la formation des êtres organisés, *a imaginé* heureusement qu'ils existaient déjà en petit, sous la forme de germes ou de corpuscules organiques. » (*Considérations sur les corps organisés*, ch. 1[er], § 1, p. 167, 171.) Il faut ajouter que le système de la préexistence des germes a été adopté par Haller et par Cuvier, par le plus grand physiologiste du dix-huitième siècle et par le plus grand naturaliste du dix-neuvième. Mais il arrive toujours un moment où, quel que soit *un système*, il ne peut plus être conservé; c'est le moment *où les faits paraissent*.... « Or, j'ai toujours vu, dans mes expériences sur le croisement des espèces, que le mâle avait

[1] L'auteur parle ici pour certains animaux. Se rappeler les expériences sur les salamandres, p. 180. *Id.*, voir l'homme, p. 320.

une part égale à celle de la femelle dans la production du nouvel être. »

Et M. Flourens, qui nous tient ce langage, a, pour sa seule et unique part, recueilli, depuis 1845, cinquante-neuf faits très-positifs. Il a obtenu cinquante-neuf portées provenant, soit de l'union du loup avec la chienne, soit de l'union de la chienne avec le chacal, soit de l'union des métis entre eux. (P. 156.) Ici donc, et contre la théorie du germe, se manifeste dans des expériences décisives l'empire d'une âme, c'est-à-dire *d'une forme invisible* et donnant à la matière des corps la vie qu'ils n'ont point en eux-mêmes. Car, dit l'illustre académicien, « le métis provenant de l'union de la *chienne* avec le *chacal* est un vrai métis, un animal *mi-parti* de *chien* et de *chacal*; un animal *fait de deux moitiés*, d'une moitié d'un chien et d'une moitié d'un chacal. Comment donc concilier ce résultat avec la préexistence *du germe?* Si le germe préexiste dans la *chienne*, il est tout *chien;* il n'y est pas d'avance moitié *chacal* et moitié *chien*. Certainement, la moitié du *chacal* ne préexistait pas dans la *chienne*. »

Mais, si je continue mon expérience; je prends *ce métis*, que je suppose être une femelle, et je l'unis avec un chacal. J'obtiens un second métis qui n'a plus qu'un tiers de chien. Je continue encore, et en procédant toujours de même; à la troisième génération, le métis n'a plus qu'un quart de chien (*sic*); à la quatrième, il n'a plus rien du chien! J'ai donc changé un germe de chien en un germe de chacal; car le germe primitif, le germe qui était dans la chienne, était un germe de chien. En substituant, dans mon expérience, la chacale à la chienne et le chien au chacal, j'aurais pu changer de même, — et je n'ai pas besoin de le dire, — un germe de chacal en un germe de chien. Il dépend donc de moi de changer un germe en un autre, un germe de *chacal* en un

germe de *chien*, un germe de *chien* ou un germe de *chacal?* Ou plutôt, et à *parler plus sérieusement*, je ne change rien, CAR RIEN N'ÉTAIT FORMÉ ENCORE, rien n'était PRÉFORMÉ; et IL N'Y A POINT DE GERMES PRÉEXISTANTS. » (Flourens, *id.*, p. 173, 174[1].)

Or, s'il n'y a point dans un individu de germe préexistant et entier, d'où se forme un individu semblable par la génération; s'il n'existe point de germe partiel dans un animal pour réparer indéfiniment et avec *une precision mathématique* des pertes de membres ou de parties de membres, que nous voyons repousser ainsi que chez les salamandres et quelquefois chez l'homme lui-même (*vide* p. 320), il y a donc, pour allumer la vie, une autre étincelle que celle du germe préexistant. Et, ce germe tombant dans les profondeurs du néant, adieu le principe animique dont il plaisait à quelques cerveaux inventifs de le meubler; adieu ce type formateur, adieu cette image fluidique, adieu ce fantôme de l'être existant dans le germe autant de fois que le germe lui-même eût existé dans le corps de l'animal; c'est-à-dire, ainsi que certains penseurs aimaient à le supposer, en nombre dont le chiffre eût facilement épouvanté jusqu'à l'imagination!

Cependant, revenons sur nos pas, renversons tout ce que prétendait édifier M. Flourens, et, contre LE DERNIER MOT ACTUEL de la science physiologique, admettons que le germe animal est une réalité positive; disons qu'il existe, ou visible

[1] Dans le cas où le germe existerait dans l'homme, on peut dire, si toutefois quelque autre raison n'empêche l'admission du même principe, que nous verrions le croisement d'un blanc et d'une négresse produire un noir ou un blanc, selon que le père ou la mère auraient fourni le germe. Mais nous savons par la naissance du mulâtre, du quarteron, etc., que ce qui se passe entre le chacal et la chienne est exactement ce qui se passe entre le blanc et la négresse, lesquels, d'ailleurs, ne forment point, comme le chien et le chacal, deux espèces différentes.

ou insaisissable à la vue, dans les intimes appareils de l'organisme; reconnaissons que sa molle et pénétrable substance est modifiée dans l'ovaire ou dans le sein maternel par la vertu génératrice du père, par la mystique empreinte dont le balancier de la génération marque cette monnaie qu'il lance dans le cours de la circulation vitale; proclamons que les germes de chaque produit, de chaque animal, ainsi modifiés, auront à subir une modification nouvelle dans chaque variété nouvelle de copulation successive; établissons, en un mot, que chacune des transformations du germe appelé à la vie devra refléter les forces et le caractère de chaque père de dissemblable espèce. Eh bien, qu'inférer et conclure de ces hypothèses? Ces ovules, ces germes que, pour le moment, nous supposons exister, ou que nous laisserons nier à la science, si bon lui semble, sortent-ils de l'homme et de la femme, comme la sueur, par tous les pores? Toute émanation de leur corps en est-elle formée? Envahissent-ils par myriades l'air qui nous enveloppe? s'attachent-ils aux objets que nos membres ont touchés? Et, *si rares que nous les supposions*, ont-ils une âme, un esprit intelligent qui les promène et les fasse évoluer dans l'espace, dociles tantôt à la loi de leur caprice, tantôt à la volonté qui les décoche et les commissionne? Ces germes, enfin, possèdent-ils la faculté de nous représenter sous forme de fantôme?

CHAPITRE VINGTIÈME.

Le fantôme humain et le principe vital, ou l'âme secondaire de l'école médicale de Montpellier. — Cette école et celles de la magie se répètent touchant la personne humaine. — MM. les Drs Lordat, Amédée Latour, Sales-Girons. — Aubin Gauthier. — Saint Thomas d'Aquin, Descartes, Stahl. — Leloyer, Henri Korman et son ouvrage sur les prodiges qui s'accomplissent dans et par les cadavres. — Le principe vital, âme admissible du fantôme, et hoeen s'il existe, ne serait-il pas celui que la cabale appelle le Prince des corps? — Pourquoi ce nom. — Exemples. — Le commis de Londres. — Le fils d'Armentarius passant une année à l'état de cadavre ambulant. — Le gladiateur du médecin Eunape. — Valdemar et son ami le magnétiste. — Réflexions corroborées par le père Lebrun sur ces phénomènes, constatant les ruses des démons dans les cadavres. — Ligne parallèle : action angélique dans les corps et les reliques des saints. — Le principe vital y est-il encore endormi? — Exemples : Sainte Athestine, saint Denis portant sa tête, prose de l'Église. — Le sang de saint Janvier. — Le R. P. Ventura, Henri Cauvain et de savants auteurs. — Retour à l'époque actuelle. — M. le Dr Louyet se fait obéir magnétiquement par un cadavre. — Le principe vital, dans ceux de ces phénomènes qui sont étrangers à l'esprit de sainteté, est celui des tables possédées, et des statues animées de l'antiquité.

J'espère, dans le chapitre qui précède, avoir fait main basse sur des inepties que je serais honteux de réfuter, si, devant elles, ne s'inclinaient comme devant un dogme, et jusque dans le domaine des sciences, un plus grand nombre d'intelligences, et des intelligences plus cultivées qu'on ne le suppose.

Avançons maintenant de quelques pas, et progressons. Au-dessous de l'âme intellectuelle, une âme animale existe qui est la vie *du corps* de l'homme, et quelques savants ajoutent : son image posthume, son simulacre fantasmagorique! Voilà ce que nous allons nier; mais aussi voilà, d'un bout à l'autre des temps, ce qui s'est dit dans les temples de l'idolâtrie et du haut des chaires de maintes écoles.

L'étude de cette âme *secondaire* est celle de la partie animique du fantôme, et nous la reconnaissons à ses traits

caractéristiques si peu que nous reportions notre pensée vers les idées philosophiques du vieux monde, vers les dogmes du monde étranger au Christ, ou vers les croyances du monde magnétique en l'an de grâce 1860.

Eh bien, cette âme que l'on nous dit tirer de son propre fonds la vie qu'elle donne au corps et configurer à son invisible ressemblance, ou la matière de nos corps pendant la vie, ou je ne sais quelle fluidique et fantasmagorique substance après la mort.... cette âme que, dans leur invention du germe représentatif de l'homme, de solennels rêveurs multiplient à l'égal des grains de sable du rivage, et logent en chacune des particules qui se volatilisent ou qui se détachent de nos corps; *cette âme*, en un mot, un peu changée d'allures, un peu moins ridicule dans ses apparences, la voici devant nous; la voici signalée derechef avec une partie du cortége d'erreurs qu'elle entraîne violemment à sa suite. Mais où donc? — Où cela, s'il vous plaît? — Dans un des palais de la Faculté médicale, là-bas, sous le titre sérieux et scientifique de principe vital. Car, tel est le nom dont la salue toute une école de graves docteurs, c'est-à-dire la savante et très-honorable école de Montpellier, dont la doctrine envahit au loin tant de chaires!

L'âme animale, ou le *houen* de Montpellier, fonctionne, — si l'on veut me permettre cette comparaison, — avec la presque parfaite indépendance d'un chef de ministère en royaume constitutionnel. Elle anime, elle configure et développe, elle régit et reproduit nos corps, sans admettre aucune intervention gênante de la part de l'âme intellectuelle! Et, si nous considérons *en nous* cette âme intellectuelle, planant dans sa gloire royale au-dessus de l'humble domaine des organes du corps, nous devons, — au point de vue des écoles énumérées par nous tout à l'heure, — appliquer à sa majesté fainéante la maxime des machines gou-

vernementales à constitutions britanniques : *Elle règne, et ne gouverne point.*

Ne communiquant à nos organes aucune sorte de vie, l'âme intellectuelle, — envisagée de la façon dont l'envisage l'aréopage médical de Montpellier, — exerce donc paresseusement sur nous son empire! Son action se borne à la pensée; puis, du haut de sa morgue philosophique, elle se contente, en sa royale *et vivante habitation* du corps, de l'hommage et des services gratuits que lui rend l'âme animale, *unique principe de la vie* que possèdent nos organes.

Oublions donc, pour un instant, les doctrines de la science orthodoxe, et franchissant le seuil de l'école, qui répète à peu près sur ce point les enseignements de la philosophie magique, prêtons l'oreille aux paroles mêmes où se peint la dangereuse illusion de quelques-uns de ces savants docteurs.

« Le corps de l'homme présente à considérer deux choses : *des organes matériels* et UNE FORCE VITALE DISTINCTE *qui ne se voit pas*, qui lutte sans cesse contre les lois du règne inorganique, arrache à son empire, pendant un temps limité, une partie de la matière, s'épuise, se répare, se concentre sur un point de l'économie, se dissémine, s'étend enfin sous l'influence sans cesse agissante des corps extérieurs. »

« Cette force vitale, BIEN DISTINCTE DE L'AME RATIONNELLE, et aussi bien démontrée que l'existence matérielle des organes (*ou? quand? comment?*), est le fait le plus général de l'économie animale! *C'est la vie!* c'est la force de résistance, c'est l'harmonie, c'est l'unité physiologique et pathologique [1]. »

[1] Extrait d'un livre de M. Cruveilhier, et doctrine de l'école de Montpellier, voir la *Gazette des hôpitaux*, représentant l'esprit de M. le

Rien de plus net, rien de plus tranché ni de plus tranchant que cette doctrine, *presque* aussi ancienne, et cela doit être, que la vérité contraire à laquelle elle fait ombre! Car, voici bien, si je ne me trompe, le dogme replâtré des philosophes et des religions de l'idolâtrie : le corps, l'âme raisonnable et une âme animale, une âme fantasmatique, un *houen*, comme à la Chine, mais sous le nom de principe vital! — M. le professeur Lordat, homme de science et de conscience, accepte ce dogme au nom de l'expérience, et nous en donne les riches développements. Je n'en résumerai que les points capitaux, parce qu'il est essentiel de les soumettre à l'appréciation du lecteur [1].

« *Le principe vital*, la force vitale *ne pense pas*. SI ELLE A UNE SENSATION, *proprement dite*, ce n'est pas une aperception. Elle est soumise à la caducité, à la résolution, à l'anéantissement. »

« Ce n'est point l'AME PENSANTE qui préside en nous A LA FORMATION ET AU JEU DES ORGANES. Il n'y a pas deux âmes, proprement dites, dont la hiérarchie soit problématique. Mais l'expression de principe vital, de force vitale, dénomme la *cause de la portion de vie humaine qui est semblable à la vie bestiale* [2], tandis que, par âme pensante, nous entendons le sens intime humain, le *mens* et le *νοῦς*!

Le nom d'âme secondaire épouvante nos savants docteurs, on le voit : mais *le nom* ne change rien *à la chose*; et, de quelque artifice de langage qu'use leur école pour s'illusionner, voilà bien clairement en nous deux âmes. Que nous

Dr Brochin, nº 17, avril 1855, citation combattue dans la brochure du docteur Sales-Girons : *Simple question*, 1855, p. 4. Extrait de la *Revue médicale*, p. 4.)

[1] Extrait de son ouvrage sur le *Double dynamisme humain*. Ce système représente surtout l'école de Montpellier.

[2] On va voir que ce principe vital est ce que nos pères nommaient jadis, et que le bon sens oblige à nommer l'âme des bêtes, l'âme sensitive, que M. Lordat lui-même reconnaît ici!

importe si la seconde se contente de la dénomination de principe, — puisque ce principe a *sa volonté*, comme chez les bêtes, puisqu'il est cause de la vie et des actes de la vie bestiale?

Ces deux âmes, *aussi distinctes* que caractérisées, M. le Dr Lordat les appelle DEUX PUISSANCES do notre nature *extrêmement diverses*; il les associe dans une opération commune, *et leur impose* pour mission de former dans le corps humain, où il les colloque l'une par-dessus l'autre, une personne unique! Dûment hiérarchisées, et nous en avons pour garant *sa parole*, elles ont une même tendance à un même but : l'exécution de la vie humaine[1]!

Mais le célèbre Görres ne se contente point de si peu! Prêtons l'oreille à ce philosophe protestant devenu catholique, dont les doctrines ne sont que trop souvent différentes de celles de l'Église et de la science, et qui ne peut se déshabituer de donner au Merveilleux, devant lequel il se prosterne, une raison d'être naturelle qui le tue. Il fait école, hélas! je dois donc le citer... Mais qui me donnera de le comprendre?

« Le corps, nous dit Görres, — est composé de *deux* corps, pour ainsi dire réunis en un *troisième*. Le *premier réside* dans le système et agit par le fluide nerveux; tandis que *l'autre, qui vient* principalement *du sang*, s'empreint dans le système circulatoire, et que *le lien* qui les unit tous

[1] *Le sens intime*, ajoute le docte professeur, n'existe en nous qu'à la condition de *l'unité* d'une force vitale universelle, faisant exister, entre toutes les molécules de notre corps, *une conspiration* destinée à prévenir les événements malheureux, et par exemple la paralysie... Or, il est évident que l'absence de *cette force* met toute chair, toute partie du corps qu'elle déserte, hors d'état de se trouver en relation *avec la volonte* (P. 23, 24, 48, 49, etc.)

Réponse. Et pourquoi cette force ne serait-elle point une des facultés de l'âme intellectuelle? Quel besoin d'une complication lorsqu'il s'agit de produire l'unité?

les deux se produit dans le système musculaire. » (*Mystique*, v. 3, p. 270.) « La première construction de l'édifice est le type et donne le plan de l'autre, et *toutes les deux* sont l'*image de l'âme* qui réside en elles, de sorte qu'on pourrait appeler, en un certain sens, la première LE SPECTRE DE L'AME, et la seconde *son enveloppe plastique*. Tant que ces deux corps sont unis... ils se pénètrent et se lient réciproquement. Mais si ce lien est dissous par la mort, *ils se séparent;* l'un, celui qui a plus d'affinité avec l'âme, la suit tandis que l'autre, plus rapproché de la nature terrestre, est absorbé par elle. Cependant, entre ces deux extrêmes, c'est-à-dire la vie ordinaire et la mort, il y a *des états mitoyens* dans lesquels le lien se relâche sans se rompre. Si, dans ce mouvement, le corps qui sert de type à l'autre se détache et, sortant de l'*état latent*, franchit ses limites, sans toutefois le quitter tout à fait, alors le spectre, se dégageant de l'enveloppe qui le recouvre, apparaît d'une manière visible. L'espace disparaît dans la sphère où s'étend son pouvoir, et il peut être ainsi présent *là où le portent ses désirs*, dans toute l'étendue de cette sphère. » (Görres, *Sainte Foi*, v. 3, p. 270, 271. 1854.) — Accompagnant ces deux parties de l'homme, l'âme, dans cet état, ne cesserait pourtant point d'être avec celle qui reste enveloppée dans la matière.

Exemple : Un jeune habitant de Londres, sobre, religieux, sensé, faisait son apprentissage chez un marchand de la Cité. Son maître lui dit un jour : Restez dans mon cabinet jusqu'à ce que je revienne vous y chercher; et, s'étant hâté de dîner, il redescendit afin que ce jeune homme vînt prendre à son tour son repas. Il le retrouva présent; mais, remontant à l'instant même dans la salle à manger, oh! surprise! il vit ce même apprenti siégeant à table au milieu des gens de la maison. « Nulle illusion n'était possible ! » et d'ailleurs

une autre série de faits prouva que, chez ce jeune homme, l'état de duplication tenait à « une disposition naturelle ». (*Ibid.*) *Le corps tangible* était d'un côté, tandis que l'un de ses corps spirituels ou de ses Esprits corporels et vitaux était de l'autre, et peut-être présent en plusieurs lieux. Enfin l'âme intellectuelle accompagnait *tous les deux*, et que sais-je encore? En vérité, chez les gens assez pauvrement doués pour n'avoir, comme moi, qu'un seul corps et une âme unique, ces îlots de paroles subtiles sont de désolantes et inintelligibles absurdités. Et pour ceux qui, se payant de ces énigmes à titre d'explications, s'imaginent avoir découvert la clef du Merveilleux, adieu le Surnaturel! les forces latentes de la nature rendent raison de tout miracle.

Mais, avant de rentrer dans la réalité, reportons nous vers de plus sobres penseurs, et revenons à notre seconde âme, cette âme latente et sournoise qui se laisse décorer du nom de principe vital. Ce principe du dualisme, décrit par la plume du champion de Montpellier, triompha dans le monde, *nous dit-on*, jusqu'à ce que Descartes ne voulut voir dans l'homme que deux substances : l'âme pensante et le corps. Il y triompha jusqu'à ce que Stahl soutint que l'âme pensante est la cause non-seulement des fonctions intellectuelles, mais encore des fonctions de nos organes[1]. Puis un nouveau revirement s'opéra dans le sein de l'école, et l'antique tradition du monde idolâtre sur la constitution de la personne humaine s'y représenta derechef, formulée de la manière la plus positive. Rajeunissant ses formes, et, par là même, plus séduisante, cette tradition compte de nos jours de merveilleux défenseurs, et nous ne risquerons que d'exprimer avec plus d'élégance ce que déjà nous avons dit lorsque nous répétérons, sur la doctrine des deux principes

[1] Non. Ce dernier point est ce qu'avait démontré la philosophie chrétienne bien avant Descartes et Stahl.

animiques de l'homme, les paroles du savant rédacteur en chef de l'*Union médicale*.

« *Le principe vital* N'EST POINT cette puissance intellectuelle de l'âme *à laquelle il est*, à la vérité, *intimement lié*. Le principe vital existe en nous; il assimile les parties analogues, répare celles qui sont hétérogènes, VEILLE A TOUT! Toutes ces choses sont autant de faits que la nature donne, qu'aucune hypothèse ne peut renverser. Reconnaître ces faits, *c'est la philosophie la plus ancienne de la terre*[1], *comme vraisemblablement elle en sera la dernière*.... Cette puissance vitale est *innée*, organique, GÉNÉRATRICE; elle est le fondement de mes forces naturelles; elle est LE GÉNIE INTIME de tout mon être[2]. »

A ce propos, M. le docteur Sales-Girons, rédacteur en chef de la *Revue médicale*, intervient avec bonheur dans la lutte. Saisissant l'immense portée de cette falsification de la nature humaine, il répond, dans l'intérêt pressant des études médicales, aux savants dont la bouche proclame que la science de guérir doit s'isoler de toute science qui lui parle *de haut*, qu'elle doit repousser d'une main jalouse toute lumière tombant sur elle des régions pures et sublimes de la religion ou de la philosophie[3]. Ou a dit : Quel rapport peut-il y avoir entre la médecine et la religion? puis après : Quel rapport entre la médecine et la psychologie (*science*

[1] Oui, certes, fort peu s'en faut! car, à peine la terre tombe-t-elle dans l'idolâtrie, que l'homme embrasse nécessairement, dans toutes les branches de la science, les doctrines de l'erreur. En reprenant les routes de l'idolâtrie, telles que le spiritisme, le magnétisme, la fausse philosophie, le monde doit inévitablement retourner à toutes les fausses doctrines. — La direction des études du savant docteur n'a point permis à sa haute intelligence de se former une notion assez étendue de l'âme.

[2] Amédée Latour Brochure. *Simple question*, p. 3. Suprà. Voir, même brochure, Barthez et MM. Bousquet, Bouillaud, Parchappe, etc., p. 8, 9, 12, etc. *Les mêmes idées entraînent avec elles les mêmes expressions.*

[3] *A Deo enim omnis medela*, etc. *Ecclésiastique*, ch. XXXVIII.

de l'âme et de ses facultés, Ψυχή)? puis enfin : Quel rapport entre la médecine et la philosophie? Telle est la triple formule opposée *a* depuis vingt ans à la *Revue médicale*, qui a la folie de penser que la médecine, *en tant que science de l'homme*, tient par des liens plus ou moins étroits à la psychologie, à la philosophie, et même un peu à la théologie »; c'est-à-dire aux sciences qui s'éclairent des plus hauts enseignements que la révélation, que la tradition aient versés sur la nature des êtres, et que *la raison* de l'homme s'applique à féconder.

Est-ce donc notre faute « *si la médecine est descendue si bas* qu'on n'aperçoive plus ses rapports *scientifiques* avec ce qu'il y a de plus haut dans l'entendement humain »? (*Revue médicale*, n° 34, mars 1855, p. 321-322.) La théologie, que *Leibnitz* appelait la théodicée, *pour y familiariser les savants effrayés*, nous apprend : 1° « qu'il n'y a pas de médecine (*scientifique*) sans physiologie, et de physiologie, — *humaine*, j'entends, ET NON VÉTÉRINAIRE, — sans la donnée primitive et fondamentale, qui est l'âme intelligente »; 2° *a* que la discussion sur cette âme, *et le principe vital qu'on voudrait lui donner* POUR DOUBLURE *dans l'organisme*, n'est pas nouvelle, puisqu'elle fut agitée entre Platon et Aristote, puis entre les Pères de l'Église *grecque* et latine, puis entre les philosophes du moyen âge à diverses reprises, avec autant de vigueur d'arguments qu'en puissent mettre les modernes ». (Broch.: *Simple question*, p. 12. Suprà.)

Hélas! cette fausse et mystifiante doctrine du principe vital est celle que nous enseigne, à titre d'éternelle vérité, la Magie moderne, sous le nom rajeuni de Magnétisme. Écoutons sur ce sujet la voix de l'un de ses plus savants professeurs :

« L'opinion que l'âme est liée au corps par *une sub-*

stance intermédiaire se perd dans la nuit des temps, nous dit M. Aubin Gauthier. Les anciens désignaient cette substance par le nom d'Esprit ou char de l'âme. » (Homère, *Odyssée*, l. XI.) « L'homme réunit donc trois choses : une âme, LA VIE, et la matière organisée, qui agissent ensemble ou *séparément*, selon que les actions humaines nécessitent un concours mutuel ou suspendent les relations. LA VIE est donc toujours EN TIERS entre l'âme et le corps; et le plus ou moins de vie, modifiant les forces du corps, augmente ou diminue les relations de l'âme. »

« Parmi les modernes, les uns croient que le fluide électrique est le principe de vie; — c'est le plus grand nombre. D'autres pensent qu'il existe un fluide particulier.... D'autres encore s'en tiennent à l'union de l'âme au corps, sans aucun intermédiaire. Les modernes admettent généralement un fluide, qu'ils appellent nerveux, vital ou magnétique. » Mais « les magnétistes attachent peu d'importance à savoir si c'est bien le fluide électrique ou tout autre fluide qui est LA CAUSE DE LA VIE ».

« Il n'existe *dans l'atmosphère* aucun fluide connu qui obéisse *à la volonté* de l'homme[1]. » Mais « l'expérience apprend que le corps humain contient *un calorique particulier*, une matière fluidique, que l'homme peut mettre en mouvement quand il veut, et sans le secours d'aucun corps étranger ». « On a la certitude qu'il le lance par rayons. Il agit avec une vitesse immense dès que la volonté le met en mouvement. » Il agit « de telle sorte que, quand un homme

[1] Cette doctrine ne s'accorde point avec celle de Rogers, ou d'Éliphas : ce que le premier appelle *mundane force*, et le second lumière astrale, est un fluide universel qui se soude au fluide humain ; celui-ci le meut, l'agite, le soulève en forme de tempêtes irrésistibles et le rend obéissant à la volonté de l'homme. Mais n'exigeons point, au sein de l'erreur, l'accord, qui est un des caractères de la vérité. Nous avons fait justice de ces absurdités à forme scientifique dans la *Magie au dix-neuvième siècle*.

envoie volontairement son fluide à un autre homme, les fluides des deux corps s'unissent, il y a, en raison de la parité des corps, attraction mutuelle ».

« Lorsque le fluide émane d'un homme sans volonté, il est purement animal et matériel. Animal, il agit sur des corps semblables, et même sur des animaux qui n'ont qu'une organisation inférieure; matériel, il agit sur les autres corps à un moindre degré, puisqu'ils sont insensibles aux propriétés animales. Enfin, *avec la volonté*, il est en même temps *spirituel*, animal et matériel, conséquemment unique dans la nature, attribué aux corps vivants, mais particulièrement à l'homme, qui seul est doué de raison, et auquel les animaux ne ressemblent pas plus *par leur âme* que par leurs formes corporelles. » (Aubin Gauthier, *Traité du magnétisme*, Paris, 1845, p. 466 à 468.)

Ainsi parle le célèbre coryphée du magnétisme, s'exprimant en termes que ne saurait guère désavouer l'école de Montpellier. Mais, reprenant la parole et s'appuyant sur ceux des maîtres anciens qui s'étaient montrés fidèles aux traditions primitives et aux lois de la raison, M. le docteur Sales Girons nous rappelle : 3° « qu'au treizième siècle, saint Thomas d'Aquin, *la science universelle faite homme*, d'accord avec Aristote, et fondé sur Galien, qui se fondait sur Hippocrate, fit *prévaloir définitivement l'unité de l'âme intelligente* dans la physiologie humaine, et en bannit l'*hypothèse ingénieuse de l'*AME ORGANIQUE, APPELÉE *par Barthez* LE PRINCIPE VITAL ». (*Ibid.*, p. 327.) « La théologie, ajoute-t-il, nous apprend bien d'autres choses; mais celles-ci suffisent. » (*Ibid.*, p. 327.) « Laissez dire l'IGNORANCE ou l'envie, et assurez-vous PAR VOUS-MÊMES que la théologie, *en fait de sciences naturelles*, n'a pas moins de zèle *contre les hypothèses* que la *physiologie*. » (Broch.: *Simple question*, p. 12. Supra.)

Déjà toutes les paroles de ce docteur ont été d'une précision qui saisit l'intelligence. Que si, d'ailleurs, nous descendions dans le détail et dans le menu des choses, ce serait pour voir se briser une à une, dans les faux mouvements de leur allure, les objections triomphales du savant professeur de Montpellier, déployant toutes les ressources de sa vaillance contre les antagonistes de cette âme sensitive que lui a léguée l'école médico-magique du monde idolâtre, rajeunie par le magnétisme, et pompeusement adoptée par toute une école de savants étrangers à la science théologique. Eh quoi! s'était-il écrié, le principe vital est une chimère! Mais quel est donc le principe de l'action dans la parturition d'une femme trépassée? dans les mouvements d'irritation *que l'on obtient* du corps d'un supplicié, plusieurs heures après la décollation? dans je ne sais quel nombre de phénomènes rares observés après la mort, et que *la science a consignés dans ses recueils* sous ce titre : *Miracula mortuorum*, c'est-à-dire prodiges qui s'échappent du sein de la mort? (Lire la p. 23 du *Double dynamisme* de M. le professeur Lordat, etc.)

La réponse serait d'une simplicité parfaite, à moins que, dans l'éclosion de ces phénomènes, il fallût ne compter que pour néant les influences de température et d'atmosphère, les actions physiques ou chimiques auxquelles est assujetti le cadavre : les lois de la fermentation putride, le mouvement des liquides, le jeu des gaz qui se dilatent au milieu de nos viscères et de nos tissus.... que sais-je encore! Sans parler, — à propos de cette naissance posthume, — de l'excitation produite par les efforts de l'enfant qui, du sein encore irritable de sa mère, cherche le jour.... Et d'ailleurs, tout cet ensemble, tous ces ressorts, tout ce mécanisme de nos organes, lancés dans le cours de leurs fonctions vitales sous l'empire actif de l'âme humaine, doivent-ils, subite-

ment et toujours, s'arrêter au moment précis où l'âme se retire, ce moment, sur la fixation duquel, si souvent encore, il arrive aux plus experts d'hésiter, et de tomber dans l'erreur?

Ouvrez les yeux. Un attelage, là bas, imprime à la roue de ce moulin son mouvement rotatoire; les traits qui l'attachent se rompent. Regardez : l'attelage s'emporte et disparaît; est-ce que tout mouvement cesse aussitôt? Non, le mouvement, ralenti, va s'éteignant, mais dure au cœur de l'usine et s'y prolonge quelque temps encore. Quelqu'un cependant va-t-il nous dire, devant le phénomène si simple de l'impulsion : Eh bien, l'unique moteur de cette roue, l'âme de ce moulin, ce n'était point l'attelage; le voici galopant au loin dans l'espace, et la roue continue de tourner. Voyez la meule saisir encore le grain, le broyer, et mettre au jour cette fleur de farine.... Il reste donc à cette mécanique une autre âme, un moteur secondaire et invisible! ..

.. Que si, d'ailleurs, nous nous replions de l'étude de ce rouage vers celle du corps, de grands génies sont là qui nous prêteront au besoin leur autorité pour établir qu'une force simple, ou double, de notre nature, n'est point toujours la source du mouvement vital, ou plutôt du simulacre de vie qui trompe de trop rapides observateurs en se manifestant dans le cadavre. Les phénomènes tout exceptionnels qui se révèlent alors nous entraînent, il est vrai, dans de grossières illusions; mais pourquoi cela? parce qu'ils sont d'un ordre où notre ignorance *est devenue* superlative. Hélas! la pauvre et aveugl ehumanité n'a-t-elle point misérablement perdu la clef de mille faits, retombés pour elle à l'état d'énigmes? N'a-t-elle point brisé cette clef, le jour où il lui plut de protester contre l'intervention si naturelle des êtres invisibles au milieu des êtres visibles, constituant les uns et les autres *un même univers*, un ensemble de création, *une seule et unique Nature?*

Mais puisque M. le professeur Lordat tient en si haute estime de précieux recueils qu'il s'empresse d'offrir à nos recherches, pourquoi ne point y recourir? pourquoi ne pas y puiser? pourquoi ne pas y choisir, entre mille, quelques traits, quelques exemples, ceux-là mêmes qui, par leur simple présence, font justice des *surannées* prétentions du principe vital, de cette âme secondaire et fantasmatique dont l'existence rendrait méconnaissable la véritable nature de l'homme?

Rencontrant donc, aussitôt que je m'achemine vers ce but, le célèbre docteur allemand Henri Kornman, je l'arrête et je reçois de ses mains son traité sur les prodiges observés dans les cadavres. Le lecteur, s'il nourrit encore contre le monde des Esprits quelques préjugés, voudra bien les tenir en laisse, et juger par lui-même les autorités *fort inégales*, mais souvent de premier ordre, que groupent en nombreux faisceaux les nombreuses pages de l'illustre docteur[1]. Et si les exemples sur lesquels aura porté mon choix sont de l'ordre le plus merveilleux, qu'il se garde de s'en effaroucher trop tôt! C'est à ce titre même que je les préfère; car, lorsqu'il s'agit de Surnaturel, la différence entre le plus et le moins est, pour quiconque réfléchit, insignifiante ou nulle. Ne craignons donc point de placer aux rayons du grand jour les faits les plus aptes à nous réveiller, ceux dont l'irritante provocation doit le plus rapidement nous déterminer soit à courber la tête devant le Merveilleux, soit à le nier et le honnir.

Un passage fort important de Kornman nous prémunit d'abord contre les phénomènes tantôt à peine sensibles, mais quelquefois éclatants, de la vie fausse et trompeuse dont on

[1] De miraculis mortuorum, opus *diu desideratum*, et expetitum... in quo mirabilia... *summa opera* et studio collecta habentur, quæstiones *naturales, physicæ, medicæ, theologicæ et juridicæ* traduntur, etc. Francfort, 1696

a vu de temps en temps s'animer les cadavres : « Les cabalistes, nous dit ce prodigieux érudit, donnent au démon le nom de Prince des corps : *corporum principem*. C'est pour chasser des cadavres ce prince, ou ce principe impur, que les Pères établirent l'usage d'asperger les tombeaux de l'eau que l'Église considère comme un des symboles de sa puissance, et qui porte avec elle ses bénédictions lustrales. Nous devons même observer que c'est le plus particulièrement par l'action qu'il exerce sur les morts que le démon aime à se faire le rival, mais disons plutôt le singe de Dieu. » (Kornm., p. 20, 21.) Cette vérité brille avec un rare et fort extraordinaire éclat dans le drame qui se déroule sous le toit d'Armentarius, aux approches du dix-septième siècle.

P. Armentarius, cédant à la plus diabolique obsession, vient de trancher par un coup mortel la vie de son fils; tout aussitôt, et trop tard, le remords et la douleur débordent dans le cœur du malheureux père... Mais la mort passe pour être bien inflexible. Que faire contre elle? Qu'aviser? Est-il un remède contre ce mal? Qui sait? ou peut-être. Et, sans balancer, il se le figure; car un Esprit impur et familier, avec lequel ses relations n'ont été que trop intimes[1], apparaît et lui dit : Consens à m'adresser tes supplications; adore-moi, et je te rendrai ton fils. Entraîné tout à la fois par les égarements des sens, de l'esprit et du cœur, le père écoute, obéit, et voilà que se réalise la merveilleuse promesse! Le fils qu'il avait aimé, frappé, tué, lui est rendu. Disons plutôt qu'une longue année s'écoule, pendant laquelle son fils, ouvrant de nouveau les yeux à la lumière, et semblable pourtant à un *cadavre vivant* qu'animerait un souffle étranger, s'acquitte de toutes les fonctions de la vie[2].

[1] Je traite *ailleurs*, et à fond, la terrible question de l'incube.

[2] Ementitis naturæ functionibus. Aux yeux de l'observateur sérieux, ces faux miracles ne ressemblent guère plus aux véritables que le singe

Ainsi vont les choses; mais, un beau jour, le soutien étranger de ce cadavre, — *son principe vital* de circonstance, — le Prince des corps se retire, et tout à coup, sans que le moindre mal ait modifié ce singulier état sanitaire de l'enfant, il chancelle et retombe mort. L'infection instantanée que répand sa chair, suspendue douze mois durant entre la fraîcheur et la putridité, arrête et repousse au loin quiconque essaye de l'approcher[1].

à l'homme. Toujours un point nou, un parfum diabolique les trahit, et surtout lorsque nous les scrutons dans leur origine ou dans leur résultat moral.

[1] Certitude : Hæc *certa* atque *indubitata* historia est, uti ad duumviros Nancejanos pervenit, suis quæstionibus, probationibus, atque argumentis *instructissima*, cujus præterea fidem plenissime confirmavit quod loci incolæ, de pueri ad vitam *per speciem* revocatione, *suis se oculis vidisse* multos prædicaverunt (Korman, 46, v. II, *De mirac. mort.*)

Écoutons ensuite les paroles d'un homme d'État contemporain du prodige, un ancien conseiller au conseil de Brabant, Delrio, devenu plus tard une des hautes autorités de la théologie démonologue. « Ce fut en Lorraine, à Dalhem, en l'an 1584, qu'eut lieu cet événement; et nul fait ne peut être plus authentiquement constaté. »

Exemplum... antiquitas nullum nec certius, nec mirificentius prodidit (Delrio, *Disquisit. magic.* l. II, quæst. xxix, sect. 2.)

Parmi les faits d'une imposante authenticité, dit en l'an de grâce 1857 M. le comte de Résie, est « celui du cadavre d'un jeune homme de Dalhem, en Lorraine, *animé pendant près d'un an par le démon*, chose consignée dans les archives de la ville de Nancy, et attestée par des actes judiciaires signés de M. Rémy, procureur général, et d'*une multitude de témoins jurés*. (*Des sciences occultes*, v. I, p. 45. 1857. Paris.) Nicolas Remigius mit en poëme cet événement. En voici quelques vers caractéristiques

Solum ob eo *varius*, quem se monstraverat olim,
Quod, turpi contracta cutis macie offerat ora,
Quodque recedentes oculos stupor occupet ater.
Sed *non mens eadem sedet*, et non *qui ante fovebat*
Spiritus, officio vitam molitur eodem,
Verum agitat pigram intus *sub imagine* molem
Organicus dæmon.

Une année s'écoule.

Tum *ruit*, *versum* *geminata* morte cadaver.
(L. II, periocha 1.)

Longtemps avant ce prodige, Ennape, médecin, *historien* et *philosophe* ennemi du christianisme (*quatrième siècle*), rapporte qu'un magicien fit apparaître en Égypte un homme doué d'une singulière ressemblance avec la statue d'Apollon. Mais ce médecin et le célèbre philosophe Jamblique unirent aussitôt leurs voix et prévinrent les spectateurs que *ce corps* ambulant *était le cadavre d'un gladiateur*, tué deux jours auparavant dans les jeux du cirque. Ennape, tenant d'ailleurs à prouver la vérité de ses paroles, prononça quelque formule magique, et le *Prince des corps*, l'Esprit qui animait ce cadavre, prenant la fuite à l'instant même, on vit retomber à terre le gladiateur émérite, exhalant une odeur putride. (Voir Kornman, *De cadavere vivum emantite*, p. 103, *ibid.*)

« Et quant est d'un corps mort, — nous dit Leloyer, qui examina philosophiquement cette question, — on pourroit trouver étrange, de première abordée, comme il est possible que le diable le puisse prendre *et mouvoir*, veu qu'un tel corps n'a aucun sentiment de vie. Mais, je dirai que cela n'est pas plus impossible au diable que de se saisir d'un corps qui aura âme et sentiment. Or, est-il que le diable se saisist d'un corps vivant, et luy donne mouvement..., comme il appert aux démoniaques, lesquels sont menés et agités au gré du diable. Pourquoi donc le diable ne pourra-t-il pas bien mouvoir un corps mort, et le guider à son plaisir ? Car il est aussi facile au diable de mouvoir un corps insensible, par le moyen de son esprit infus aux membres, que d'agiter et pousser un corps sensible, perclus de son mouvement naturel

— Lucain décrit ces fausses résurrections :

Tunc omnis palpitat artus,
Tenduntur nervi; nec se tellure cadaver
Paulatim per membra levat, terraque repulsum est,
Erectumque simul. Distenta lumina rictu
Nudantur...

(*Phars.*, ch. VI.)

et de ses propres sens et actions. Je ne veux pas toutefois dire que le diable puisse *animer* un corps mort, car ce serait luy donner *una forme* (*une âme*), ce qui est le propre de Dieu. Mais il peut *mouvoir* le corps et, par conséquent, le transférer de lieu en autre. Et pourquoy est-ce qu'un Esprit subtil, et autant pénétratif que les rais du soleil et que la flamme du feu, ne pourra, adhérant au corps mort, le mouvoir et le faire marcher, non comme agent naturel, ains comme lui influant sa propriété et son agilité accidentellement ? (Cité ci-dessus, p. 376, 377. Ainsi agit-il *dans les tables possédées !*)

» Le diable peut, par ses prestiges, donner telle couleur, tel mouvement, telle odeur qu'il voudra à un corps mort, puisqu'il peut bien s'insinuer et accommoder *aux sens et aux saveurs...* Or, si le diable faict ce qu'il y a de plus difficile à faire, savoir, d'entrer aux sens des hommes sains et les manier à son plaisir, pourquoy ne fera-t-il pas d'un corps mort ce qu'il voudra, en le façonnant d'une telle façon comme s'il étoit encore plein de vie ? Et, pour montrer que le diable en a usé autrefois tant anciennement que de notre temps, je le prouverai par quelques histoires. » (*Suivent quelques histoires.*)

« Gaspard Peucer (*De divinat. gener.*) récite ceci estre advenu de son temps, qui a déjà été inséré dans les écrits de quelques-uns de nos françois. « Il y avoit à Bologne une » vierge basteleresse, fort célèbre pour bien danser et bal- » lader, et faire mille tours de souplesse propres aux baste- » leurs d'Italie Les compagnons basteleurs qui étoient de sa » bande en fesoient un merveilleux cas. Toutefois, il advint » qu'elle mourut, ce qui alloit abaisser la vogue de ses com- » pagnons, si un magicien de la bande qui voyoit que cette » fille ameuoit l'eau au moulin, et estoit cause qu'ils avoient » la foulle du peuple, n'eût usé de son art et mis soubs les

» aisselles de la fille un charme si puissant qu'il sembloit » qu'elle fût en vie, sinon qu'elle estoit toujours pâle mer- » veilleusement. Enfin, un autre magicien se trouva comme » cette fille fesoit des soubresauts et plaisanteries, et l'aiant » quelque peu regardée en face, il vint à s'écrier devers les » spectateurs pourquoy ils la regardoient, et que ce n'estoit » qu'une charoigne morte. Il n'eut sitôt prononcé ces mots » que la fille basteleresse ne tombast toute roide morte » comme elle estoit véritablement. » — (*Ibid.*, p. 411.)

« Apulée, magicien, qui connoissoit la nature des diables entrans en corps morts... a dit que Zaclas, Égyptien, ressuscita un jeune homme par magie, et lui fit révéler la cause de sa mort devant tout le monde. » — Le démon qui se donnait pour son âme étant revelateur. (*Ibid.*, p. 412-13.)

« Il se lit dans saint Clément (*in Itiner.*), comme Simon le mage, — que les Samaritains appelaient la grande vertu de Dieu, sur cette terre même que le Fils de Dieu venait de couvrir de miracles — (*Actes des apôtres*, ch. VIII, ÿ. 10), a ressuscité par ses actes des hommes morts, qui, aussitôt retombaient, après que le charme dont il les avoit liés étoit passé... » (*Ibid.*, 412.)

Et serait-ce, d'ailleurs, chose plus difficile à un Esprit de posséder, d'animer momentanément un cadavre, ou d'y produire quelqu'un des mouvements de la vie, que d'animer une statue (*Hermès et saint Augustin, voir chap. ci-dessus*), que de posséder, que de faire marcher ou bondir une table isolée du tout être vivant, que d'obtenir *instantanément*, et au gré des spectateurs, une infinie variété d'airs simples ou savants, de sons ou de bruits : ce que j'ai vu, revu, entendu, ce que tant d'autres, et des plus clairvoyants, ont vu tout aussi bien que je le voyais. (Lire tous les faits du chapitre premier de la *Magie au dix-neuvième siecle*[1].)

[1] Dans ces cas prodigieux, — de même que dans les circonstances

En tout cas, et nous pouvons le dire hardiment, *qui peut le plus peut le moins*. Lors donc que le *Prince* des corps, usant de la ruse que nous signalent et la Cabale et les docteurs de l'Église, ne represente point dans les cadavres l'âme *intellectuelle* du mort; lorsqu'il s'abstient d'y simuler une résurrection complète, ne pourrait-il avoir le mauvais goût et l'insolence de jouer les plus graves docteurs de nos facultés, en simulant l'action plus faible de cette âme secondaire, de ce *houen* tout chinois, qu'une école ressuscite à si grands frais sous le nom de principe vital ? Ne pourrait-il, assez longtemps après la mort, reproduire, imiter, singer dans le cadavre quelques-unes des évolutions de la vie?

Eh! mon Dieu, je serais loin de me plaindre, si la pensée

naturelles où l'organisme a reçu les dernières impulsions de la vie, — le cadavre est mis en jeu mécaniquement et par la voie des organes : — corpus, *vita prius exutum* ὀργανικῶς κινεῖσθαι, ut ait Vitruvius — Kornman, *ibid.*, p. 25. D'après l'opinion des docteurs, conforme à celle de la Cabale, c'est donc une ruse de guerre des démons de s'introduire dans les cadavres afin de leur donner un semblant de vie, de même qu'ils s'introduisent dans les vivants, médium ou possédés, en leur prêtant des facultés merveilleuses.—Tradunt *doctores quod dæmones nonnumquam se repræsentent* IN CORPORIBUS MORTUORUM, *sed non bonorum. Quoniam Deus, in cujus manibus corpora sanctorum sunt, id dæmonibus non permittit.* (L'évêque Binsfeld, *De conf. mal.*, p. 81.)

Une femme, dont je rapporte l'histoire *toute récente* dans un travail sur l'incube, nous dit que le corps subitement visible dont elle recevait la visite était, d'après les révélations qu'elle finit par obtenir de l'esprit qui parlait et agissait dans ce corps, le cadavre d'un mort, subitement introduit.. Ce ne sera point perdre son temps que de parcourir le chapitre de Delrio cité dans les lignes qui précèdent. On y verra que ce savant théologien démonologue savait se prémunir contre l'erreur. Quelquefois, nous dit-il, chez ceux que nous croyons morts, l'*âme* reste unie au corps, quoique tout mouvement cesse, etc. Veluti si sint apoplectici, siderati, vel attoniti, etc. (Id., l. II, q. XXIX, sect. 2.) Mais aussi, ajoute-t-il d'après l'expérience acquise, le démon s'introduit quelquefois dans de véritables cadavres, afin *de paraître leur donner la vie*. Les illusions de ce genre, produites par les démons, sont une de leurs ruses connues. *Nam aliquando, ut quæ vere cadavera sunt fingat vivere, ipse illa subingreditur... Multas solere esse illusiones dæmonum circa hujusmodi.* (Id., ib.)

que je viens d'émettre prêtait à rire à quelques médecins, trop dédaigneux peut-être des perspectives étendues pour avoir eu la patience de traverser les voies par lesquelles on arrive aux sommets qui dominent le terrain de leur propre science. Quoi de plus naturel que le sourire d'une bienveillante compassion chez ces docteurs, si, — très-bornés par système ou très-habiles vétérinaires qu'ils peuvent être, selon l'expression pleine de justesse de leur confrère, M. le Dr Sales-Girons[1], — ils se sont exemptés du soin de soumettre à l'analyse les facultés *étrangement diverses* de l'âme humaine; s'ils ont omis ou brusqué l'étude des rapports *nécessaires de cette âme avec les organes de son corps*; si, par suite de cette ignorance primitive, ils ont négligé de rechercher, à côté des *causes matérielles des maladies* ou *des guérisons* de nos corps, les causes transcendantes que le médecin spiritualiste, ministre de la science *élevée* et *complète*, cherche et rencontre dans le monde des Esprits[2]?

Mais les sourires railleurs n'arrêtent point ceux que les intérêts de la vérité mettent en marche; et j'espère que le lecteur ne me blâmera nullement de reproduire, au milieu de ces chapitres, un récit qui circula naguère et se répandit par différents canaux dans le domaine de la publicité. A-t-il un caractère incontestable d'authenticité? n'est-il construit que d'éléments rapprochés à plaisir? je l'ignore; et, *sous ce rapport*, je le livre *avec indifférence* à la critique. Mais ce qu'il y a de positif, c'est que, n'ayant en lui rien de plus

[1] Il va de soi que ma pensée dépouille cette expression de tout ce qu'elle peut avoir d'insultant. J'entends par médecin vétérinaire celui qui, dans *la personne humaine*, ne voit et ne reconnaît presque que le corps, ou un corps animé à la façon de celui des brutes.

[2] Spiritus infirmitatis. Saint Luc, Évang., XIII, v. 11.

Le Nestor de la diplomatie révolutionnaire, M. de Talleyrand, disait avec une grande profondeur de science et de pensée: Qui ne sait la théologie ne sait rien! — Interrogez tant de docteurs sur la psychologie, la pneumatologie, la théologie, ou même sur les vérités du petit catéchisme, et vous verrez ce qu'ils savent!

impossible qu'une pléiade d'autres faits merveilleusement attestés (recueil *De mirac. mort.*, etc.), il résume dans son ensemble une série de détails avérés, et d'où résulte un singulier caractère de vraisemblance. Que si donc il n'est qu'une fantastique disposition d'incidents, toujours est-il que les parties capitales dont il se compose ne sauraient être inventées. Ce serait même alors tout bénéfice et bonheur pour nous que de rencontrer sur notre route, au lieu d'une réalité positive, un chef-d'œuvre d'IMITATION. Car, dans ce chef-d'œuvre, qu'y aurait-il possibilité de voir, sinon le plus franc et naturel hommage à des phénomènes dont il serait la reproduction d'ensemble et le calque?

Ce récit, dont je reproduis les parties capitales, a pour titre : *la Vérité sur ce qui s'est passé chez M. Valdemar* [1]. Le Merveilleux s'y montre moins brutal ou plus équivoque que dans les exemples précédents ; et, sous une apparence qui n'est guère supérieure à celle du *principe vital* de Montpellier, le *Prince* des *corps* y joue son rôle avec une admirable persévérance de *naturel-magnétique*. Mais prêtons une oreille attentive.

« Cédant au désir de *magnétiser un homme qui fut à l'article de la mort*, je choisis pour sujet un de mes amis, Ernest Valdemar, le compilateur bien connu de la *Bibliotheca forensica*, sous le nom de guerre d'Issachar Marx. Son tempérament, singulièrement nerveux, le rendait propre aux expériences magnétiques, mais *sa volonté ne m'était jamais entièrement soumise*. Ses médecins l'avaient déclaré phthisique, et je connaissais trop bien *sa fermeté philosophique pour appréhender aucun scrupule* de sa part. Sa maladie était de nature à permettre de calculer l'époque

[1] Je le lus, *il y a longtemps déjà*, dans quelques feuilles publiques, il parut plus tard, en 1856, dans le *Recueil des hist. extraord. d'Edgar Poe. L'Illustration* du 8 mars 1856 en donne une traduction de M. Léon de Wailly, etc , etc.

de sa mort; il fut, dès lors, convenu qu'il m'enverrait chercher environ vingt-quatre heures auparavant. Il y a maintenant plus de sept mois que je reçus son invitation...

» Depuis dix jours que je ne l'ai vu, je le trouve horriblement changé, mais conservant toutes ses facultés intellectuelles et parlant distinctement. Les docteurs D... et F... se tiennent auprès de lui. L'état des poumons est affreux; on attend sa mort à minuit.. Je commence la magnétisation. M. T. L. J., étudiant en médecine, prend des notes sur ce qui se passe, *verbatim*. La huitième heure sonne : les médecins le déclarent à l'agonie, et les extrémités sont glacées. Je roidis ses membres, et, vers minuit, je le mets, au dire des médecins, dans un état de catalepsie *parfaite*. Je veux alors attirer son bras, et j'y réussis, contre mon habitude. — « Dormez-vous? — Oui.... endormi maintenant; ne m'éveillez pas; laissez-moi mourir ainsi. » Ces mots sont tout juste perceptibles. — « Sentez-vous toujours une douleur dans la poitrine? — Aucune; je me meurs. » — On attend sa mort dans quelques minutes. Je réitère ma question; mais il s'opère un changement prononcé sur le visage du somnambule. Ses yeux roulent... les taches hectiques et rondes qui s'étaient jusque-là fortement dessinées au centre de chaque joue disparaissent subitement.... En même temps la lèvre supérieure se tord, et se retire des dents qu'elle couvrait; la mâchoire inférieure tombe avec un bruit qu'on peut entendre, laissant la bouche largement ouverte, et découvrant en plein sa langue noire et gonflée. Aucun des assistants n'est, je le presume, étranger au spectacle de la mort; mais le hideux aspect que nous offre M. Valdemar a dépassé toute idée : c'est à qui s'éloignera.

» Rien, dans ce corps, plus *le moindre signe* n'annonce la vie; et, concluant qu'il était mort, nous nous préparons à le remettre aux gardes, lorsqu'un fort mouvement de vibra-

tion se fait remarquer dans sa langue. Ce phénomène dure et se prolonge pendant une minute ; au bout de ce temps, il sort des mâchoires distendues et immobiles une voix *telle que ce serait folie à moi d'entreprendre de la décrire*. C'est je ne sais quel son âpre, creux et brisé ; mais *le hideux ensemble en reste indescriptible, car aucuns sons pareils n'ont déchiré l'oreille des hommes*[1]. Deux particularités caractérisent cette intonation, et donnent idée de son étrangeté *surhumaine*. En premier lieu, la voix arrive à mes oreilles comme d'une énorme distance, ou de quelque souterrain ; en deuxième lieu, elle me fait l'impression que font des matières glutineuses sur le sens du toucher ; et ce son est d'une syllabification distincte !... M. Valdemar parle évidemment en réponse à la question que je lui ai faite il y a quelques minutes. Je lui ai demandé s'il dormait toujours. Il dit cette fois : — « Oui, — *non*, — j'ai été endormi, et maintenant, maintenant, je suis mort. » — A ces mots, l'étudiant en médecine se trouve mal ; les gardes s'enfuient ; on ne peut les décider à rentrer. Aucune des personnes présentes n'essaye de contenir l'horreur indicible que ces quelques paroles inspirent. Cependant, l'état de M. Valdemar reste le même ; le miroir n'offre plus aucune trace de respiration. On essaye, sans succès, de le saigner au bras... et le seul indice réel de *l'influence magnétique* consiste dans le mouvement vibratoire de la langue, *chaque fois que je lui adresse une question*. Il semble faire un effort pour répondre ; mais, aux questions posées *par un autre* que

[1] J'ai, pour ma part, entendu de ces paroles à sons indescriptibles, sortant de la bouche de gens que des objets magnétisés, et il serait plus vrai de dire ensorcelés, avaient jetés dans un effrayant état de possession. Un phénomène accompagnait ces sons, c'est que le corps, debout et penché, touchant à peine la terre par l'extrémité des pieds, se soutenait en l'air comme sur un liquide, contre les lois de la gravitation. Lorsque les lois de la nature sont *évidemment* violées, le Surnaturel commence, ou la raison de l'homme est un vain mot.

moi, il paraît être *complétement insensible*, en dépit de mes essais de mettre chacune des personnes présentes en rapport magnétique avec lui.. .. Je quitte la maison en compagnie des deux médecins, et, dans l'après-midi, nous revenons tous ensemble. L'état du patient[1] est resté précisément le même. Il s'élève alors une discussion sur la *possibilité* de l'éveiller, et nous tombons d'accord qu'il ne peut en résulter rien de bon. Il est évident que, jusqu'ici, la mort a été ARRÊTÉE PAR L'OPÉRATION MAGNÉTIQUE, et il nous semble clair que réveiller M. Valdemar, *ce serait le tuer instantanément*.»

Depuis cette époque, *un intervalle de sept mois* s'est écoulé.. Le narrateur reprend : « Nous continuons d'aller chaque jour chez M. Valdemar, accompagnés de temps en temps par des amis et des médecins. Le *somnambule* demeure exactement tel que je l'ai décrit en dernier lieu; ses gardes ne le quittent pas un instant. Ce fut vendredi dernier que nous résolûmes enfin de faire la tentative de l'éveiller. Le résultat malheureux de cette dernière expérience a soulevé bien des discussions dans le monde!

» Pour tirer M. Valdemar de sa léthargie, je fis *les passes* accoutumées, et d'abord sans ombre de succès. Le premier indice du réveil fut un abaissement de l'iris, accompagné d'un copieux écoulement d'ichor, d'une odeur âcre et affreusement fétide. J'essayai vainement alors de mon influence sur le bras du patient : « Monsieur Valdemar, lui dis-je, » pouvez-vous nous expliquer vos sentiments ou vos désirs? » — A l'instant, les cercles hectiques *reparurent* sur les joues : la langue trembla, remua violemment dans la bouche, quoi-

[1] *Le patient!* c'est-à-dire *un mort qui ne l'est point*, grâce à un certain principe vital qui ne déménage pas en même temps que l'âme! Mais, observons-le bien, le singulier principe vital dont il s'agit NE DONNE AUCUNE VIE aux organes; il en empêche plutôt la décomposition, la dissolution *apparente*. Les organes ne sont plus alors qu'un *instrument* dont le *Prince des corps* se sert pour arriver à ses fins.

que les mâchoires et les lèvres restassent rigides; puis, enfin, la même et hideuse voix que j'ai décrite s'écria : « Pour l'amour » de Dieu, vite, vite, endormez-moi, — ou — vite éveillez-moi » — vite, — *je vous dis que je suis mort!...* » Complètement énervé, je demeurai d'abord indécis; puis je tâchai de rendormir le patient; mais ayant échoué, *à cause de la totale défaillance de ma volonté*, je revins sur mes pas, et je fis tous mes efforts pour l'éveiller. Cette tentative parut mieux réussir. Mais, ô surprise indicible, et contraire à toute attente! comme je continuais les passes magnétiques, au milieu des exclamations de « mort, mort » qui partaient positivement *de la langue*, ET NON DES LÈVRES du sujet, son corps entier, tout d'un coup, dans l'espace d'*une seule minute ou même du moins*, se racornit, s'*émietta*, se *décomposa sous mes mains*. Et le lit n'offrait plus aux yeux des assistants qu'une masse, presque liquide, de dégoûtante, d'effroyable putréfaction. »

Le lecteur étranger aux arts occultes, aux sciences qui traitent *des Esprits et de l'âme*, n'aura sans doute que difficilement compris ce qui se passe dans cette longue série d'incidents; il se choquera de rencontrer les plus singulières contradictions dans *les termes* de ce récit. Mais heureuses contradictions! car elles marquent au sceau du vrai des incohérences qui ne sont qu'apparentes! Voyez, suivez, embrassez de l'œil les diverses scènes de ce lugubre drame : Ce mort supplie son magnétiseur de ne le point éveiller, *il dort donc?* Et plus tard, sans l'avoir réveillé pourtant, le magnétiseur s'essaye à l'endormir; comment donc éveiller qui ne dormirait point, ou endormir celui que le sommeil a gagné? — C'est qu'il n'y a là *ni sommeil ni veille!* Il y a mort; puis, et pour cacher cette mort, il y a, comme dans le cas d'Armentarius (etc.. etc.), possession du cadavre par un Esprit tout différent de l'âme qui animait le corps! Mais écoutez encore! Voici que, tout à coup, jetant au vent ses

exclamations, comme s'il revenait à la vie, *ce ormeur-mort, que l'on ne pouvait endormir, parla et meurt.* Il meurt; et, pour preuve valable de son décès, — cette fois, — *il tombe instantanément en poussière.* La mort, la mort réelle, était donc en lui de bien vieille date! Un être étranger, et de la nature de ceux qui possèdent les tables parlantes, était donc sa vie! une puissance *invisible* retenait donc, artificiellement, sous la configuration humaine, les atomes de ce corps depuis longtemps désorganisé! c'est-à-dire semblable à celui du fils d'Armentarius!

En vérité, lorsqu'on est en veine d'inventer, on n'invente point, on n'unit point ensemble, on ne lie point les uns aux autres, et dans le but de former un tout homogène, des phénomènes qui se heurtent, se contredisent et se repoussent de la manière la plus choquante. L'imagination enfante avec passion l'extraordinaire, mais non point le contradictoire et l'absurde! Ajoutons que, dans ce récit, on ne paraît absurde que parce qu'on reste vrai, mais incomplet, car on omet de donner le mot de l'énigme. Et pourquoi? c'est qu'on l'ignore, ou qu'on le méconnaît. Eh bien, nommez, selon l'expression traditionnelle, le Prince des corps, nommez le démon qui produit cet état humainement indéfinissable, ce *somnambulisme cadavérique*, et tout s'explique, tout se comprend! Mais, pour le nommer, il faut être plus que médecin, il faut être tout à fait savant, il faut être au moins simple catholique!

Abandonnons pourtant ce fait de haute portée sans nous en prévaloir, si peu qu'on éprouve quelque goût à nous le disputer; et laissons une plume loyale, — quoique de temps en temps demi-sceptique, — résumer à l'aide des témoignages les plus graves cette question de l'animation démoniaque des cadavres.

« Les démons, dit le père Lebrun, peuvent, en épaississant et condensant l'air, s'en former des corps pour se

rendre visibles aux hommes, par une permission toute particulière de Dieu, et pour accomplir les décrets de sa providence. Mais, en outre, l'Écriture nous assure qu'ils s'emparent *des corps des personnes vivantes*, *et souvent même encore* DES CADAVRES DES MORTS.

» Cette dernière croyance, *quelque extraordinaire* qu'elle puisse paraître, *était pourtant générale parmi les peuples de l'ancien monde*. Elle était commune aux Grecs et aux Romains, ainsi que nous pouvons nous en convaincre par l'histoire fort remarquable de Machates et de Philinnion, que Plégon nous rapporte [1], et par d'innombrables histoires que nous ont transmises Égésippe, Lucain, Héliodore [2]... »

Mais sortons, *pour un moment*, de l'ordre démoniaque et cherchons, *sur une ligne parallèle*, les traces bien évidentes de l'Esprit céleste; cherchons-les dans le mouvement surnaturel des cadavres et de leurs débris, et ne nous hâtons point de crier : Legende! legende!

Les antiquités de la célèbre ville de Padoue nous disent de la bienheureuse Athestine, morte en l'an 1226, que lorsqu'un grand événement menaçait d'atteindre la famille d'Este on l'entendait plusieurs jours d'avance *pousser de grands gémissements*. Mais ce n'était point tout, car, au lieu de se tenir couchée sur le dos, dans son sépulcre, *elle se retournait* tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre. (*Bernh. Scardeonius*, l. II.) Et le corps de la sainte ayant été transporté dans un monastère de Ferrare, ces phénomènes prophétiques continuèrent d'y suivre leur cours. (*Camer. in oper. succis.*, ch. LXXIII. — Kornman, p. 130.)

[1] Le père Lebrun. *Traité des choses merveilleuses*, et *Hist. des fantômes*, v. VI, p. 99 et 250. — *Id.*, Kornman, *De miraculis mortuorum*, p. 49.

[2] *De excidio hierosolymit.*, l. III, cap. III. — *Pharsale*, l. VI. — *Hist. æthiop.*, l. VI. Cette croyance était également celle des peuples du Nord.

Le TRÈS-SAVANT *et illustre* cardinal Baronius, successeur de saint Philippe de Néri, etc., etc., rapporte que deux moines pendus chantèrent *devant tout un public après leur mort*. (Kornman et autorités, p. 200.) Görres *surabonde* en faits non moins prodigieux et *constatés* dans les procès-verbaux, *si singulièrement rigoureux*, qui précèdent la canonisation des saints. Citons d'ailleurs, à titre d'exemple, le bras de saint Nicolas, qui se conserve à Tolentino, et qui devient sanglant le jour de sa fête, presque chaque fois qu'un grand malheur doit éclater sur le pays dans le cours de l'année[1] !

Un seul de ces faits étant admis, est-ce donc au principe vital que nous devons en faire honneur; ou sera-ce aux Esprits que le Seigneur a constitués les ministres de ses profonds et secrets desseins? Mais cette apostrophe ne s'adresse qu'à des penseurs distraits, à ceux qui soutiennent de la même plume et l'impossibilité des prodiges, et la réalité du principe vital de Montpellier!... Un de ces mêmes phéno-

[1] *Hist. de la vie des saints*, par une société d'ecclésiastiques, sous les auspices du clergé de France, avec approbation de Mgr l'archevêque de Paris, v. III, p. 456. — Mais que saint Denys de l'Aréopage arrête un moment nos regards : celui que la parole de saint Paul a détaché des dieux d'Athènes, et qui fut l'un des apôtres des Gaules, saint Denys, vient de porter témoignage à Jésus-Christ. Une hache émoussée sépare sa tête de son corps, et le corps tombe... Aussitôt « une immense terreur envahit tous les assistants ; une lumière ineffable resplendit, et, voyez ! le cadavre du saint se dresse sur ses pieds, *il marche et porte dans ses mains sa tête abattue* par le licteur. Partant de la montagne où il a été décapité, l'espace qu'il parcourt est de plus de deux milles ! » Mais qui donc ose tenir ce langage? Quelque moine obscur ou apocryphe? Non. C'est tout au moins l'Église de France. Écoutez sa prose triomphale :

Se cadaver mox erexit,
Truncus truncum caput vexit,
Quod ferentem hoc direxit
Angelorum legio

(Barthélemy, *Vies de tous les saints de France*, février 1860, 3e livraison, p. 186.)

mènes est d'hier; et je le choisis non pour braver l'opinion, mais pour aider à ceux qui la redressent. Il est d'hier et d'autrefois; bien mieux, *il sera de demain*. Chacun de nous *pourra le voir* dans la ville de Naples, à certaines époques, généralement périodiques (*ces lignes étaient écrites avant l'ère Garibaldo-Sardonique*); il a contre lui les tristes lazzis de l'incrédulité; il a contre lui, je le sais encore, le rire ignorant de nombreux catholiques, échos successifs les uns des autres; le rire et les lazzis sont de si faciles et de si doux arguments pour le vulgaire! Mais serait-ce ici le cas de se préoccuper des esprits de bas étage? Ayons donc un coup d'œil pour ce prodige, attesté d'une manière qui pourra surprendre plus d'un lecteur.

Qui ne le sait? Une fiole de cristal, conservée sous trois clefs, — que gardent, chacune séparément, trois autorités distinctes, religieuses et civiles, de la cité napolitaine, — contient une matière sèche et brune. C'est là le sang desséché du saint Janvier, martyr. Le premier venu peut voir cette fiole au moment critique où la population vient demander au Ciel *le miracle*; et, s'il est étranger, s'il est incrédule, s'il est hérétique, il a droit aux places de faveur. Qu'il s'avance, on ne les lui refusera point; on lui laissera poser les pieds jusque sur les marches de l'autel.

Le public est prêt; il attend. L'officiant saisit à ses yeux la précieuse relique; il l'élève; et, quels que soient les désirs ou les menaces d'une populace turbulente, il lui arrive quelquefois de l'élever en vain... Mais, le plus souvent, la masse aride et brune devient liquide; en un clin d'œil elle change de couleur, et vous voyez soudain apparaître un sang limpide et pur, tel que le verserait, tout bouillonnant, une veine généreuse. Serait-ce donc là le réveil du principe vital qui, tour à tour, rompt son somme et se rendort dans cette croûte d'un sang desséché? La

science et la méfiance ont fait assaut, *grâce à Dieu*, pour nier la sincérité du miracle. Mais vains efforts! toute explication tendant à supprimer le prodige resta fausse, ou puérile, devant l'expérience mille fois répétée!

Je n'eus point l'heureuse chance de me rencontrer à Naples au moment de cette cérémonie, pleine d'intérêt, et si souvent mêlée, disons-le, de scènes ridicules et burlesques qui tiennent au génie de la populace. Mais un certain nombre de mes amis virent successivement s'opérer le merveilleux phénomène; aucun d'eux ne parvint à se l'expliquer autrement que par le miracle; aucun ne put le nier!

En tête des hommes de mérite qui voulurent bien entrer avec moi dans le très-menu détail des circonstances de la liquéfaction du sang de saint Janvier, je dois nommer le R. P. Ventura. L'illustre et très-savant examinateur des évêques et du clergé romain avait obtenu d'être, *à plusieurs reprises*, *le témoin privilégié* de ce prodige; et ces jours-là, *surtout*, ses yeux avaient été de lynx. Il avait vu, surabondamment vu, tout ce qu'il voulait voir, tout ce qu'il fallait qu'il vît pour se convaincre; et les termes dans lesquels ce scrutateur remarquable m'exprima la sincérité du miracle étaient ceux d'une conviction aussi raisonnée que profonde. Cependant, un témoin plus récent encore, et bien autrement accablant pour les rieurs, parce qu'il porte non point la robe du prêtre, mais la toge de l'avocat, vient de s'adresser au public dans un langage aussi noble que clair. Rédacteur principal *du journal* le CONSTITUTIONNEL, en 1856, et témoin oculaire de ce phénomène, qu'il allait étudier à sa source, M. Henri Cauvain le relate et le décrit dans *un long et fort attachant article*. Cette page *de véritable analyse philosophique* répond, et dispense de répondre, à la foule des objections que la science égarée,

ou le bel esprit, pourrait ou voudrait imaginer encore[1].

Mais puisque toute chose veut une fin, reportons-nous à un ordre de phénomènes où le magnétisme ait, aujourd'hui même, aussi bien que l'Église, un mot authentique à nous faire entendre.

M. le docteur en médecine Louyet, operant sur un mort PARFAITEMENT MORT, nous dit : « Je regardai fixement la main gauche, en lui commandant MENTALLEMENT de se soulever ; et la main se souleva sur-le-champ, à la hauteur d'environ cinq à six centimètres. Je fis la même expérience sur la main droite, et j'obtins le même résultat !... Cette tentative, *répétée plusieurs fois*, eut *toujours le même succès*.

» Il est évident, POUR LES MAGNÉTISTES, que la cause qui a déterminé l'ascension de la main est *la même qui agit dans les expériences des tables !* » (*Journal du magnétisme*, n° 197. 10 octobre 1854, p. 619, *id.*)

Or, dans ces tables qui, *sous mes yeux*, qui devaut tant de témoins, ont bondi sans que personne y portât la main, dans ces tables sous la dictée desquelles on écrivit, et j'écrivis moi-même, des réponses en langues savantes et inconnues des personnes présentes[2] ; dans ces tables dont mes chapitres ont suffisamment analysé l'esprit ; dans ces reliques, dans ces débris humains, dans ce sang, dans ces cadavres qui marchent, qui parlent et qui semblent vivants, quel est le moteur ? Est ce le principe vital de Montpellier ? Sont-ce les Esprits bons ou mauvais ; ceux qui animaient les statues di-

[1] Lire le n° 27 de septembre 1856, et le bien retenir Des ouvrages *savants*, et tout modernes, démontrent la vérité de ce miracle, auquel les plaisants opposent le fameux mot du général Championnet, ignorant que ce mot avait cours du temps de Louis XV ! mais il fallait le rajeunir, car il était usé.

[2] Reponses traduites depuis ; voir ma lettre terminant la brochure de M. de Mirville : *Question des Esprits, ses progres dans la science*, p. 219. — 1855.

vines du paganisme? Est-ce celui que la Cabale appelle le Prince des corps?

Prenez du temps et réfléchissez, vous que j'étonne[1]!

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME.

Le germe de la résurrection de nos corps. — Où le placent les rabbins, etc. — Si ce germe existe, il n'a rien de commun avec le principe vital, ni probablement avec le fantôme.

Mais quelle erreur, en ce monde, n'est l'indice et la révélation d'une vérité cachée; vérité dont cette erreur est l'ombre ou le *reflet obscur*, et qu'elle représente de même que l'ombre d'un corps le reproduit, c'est-à-dire par une fausse et ténébreuse image!

Or, une croyance que la tradition *nous semble* maintenir à titre de vérité, et dont nous pouvons admettre que le principe vital devint l'ombre ou la trompeuse image, c'est l'existence du *germe mystérieux* de la résurrection de nos corps. Grande et embarrassante question, sur laquelle il est permis de croire que les princes de la science sacrée laissent tomber un rayon d'en haut. Je ne serai point assez téméraire pour la traiter et la résoudre, mais, en recommandant à mon lecteur de se défier de l'opinion que j'émets, je l'indique du bout de la plume à l'intelligence des hommes amis de la science et que la foi vivifie.

Complaisamment docile aux expériences de M. Flourens, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, nous avons bien voulu ne point admettre, avant nouvel examen, que les corps animaux contiennent en eux les germes préexistants de leur postérité. Mais, dans le corps de chaque homme

[1] Les faits où existe *évidence de prodige* ne peuvent être un argument contre ceux des champions du principe vital qui s'inclinent devant la possibilité du miracle. Je le dis et le répète

venant en ce monde, et n'y venant que pour *périr*, c'est-à-dire pour *passer ailleurs* (PER-IRE, *passer au travers, et non pas cesser d'être*), rien nous engage-t-il à nier l'existence d'une sorte de germe propre au corps, indestructible, et futur instrument de sa résurrection? *ratio corporalis*.

Non, et tout au contraire! car « ce que vous semez, dit le grand apôtre, ne reprend point la vie *s'il ne meurt auparavant*. Et quand vous semez, vous ne semez point le corps qui doit naître, mais la graine seulement; après quoi Dieu donne à chaque semence le corps qui lui est propre[1]. » Or, ce germe, ce type indéfinissable, que l'acte mystérieux de la génération *produit ou dégage* en le renfermant DANS LE PREMIER TOMBEAU DE L'ÊTRE, le sein de sa mère; ce germe, disons-nous, n'a pourtant en cette vie rien de spirituel encore, puisque, au contraire, il doit le devenir *en changeant de milieu*, en redevenant le corps, à l'aide de l'âme, lorsqu'à l'appel de Dieu l'âme et le corps *spiritualisé* devront se réunir et s'embrasser à tout jamais[2]. Car il est dit : « Le corps de l'homme est semé corps animal, et il ressuscitera *corps spirituel*. » Ce que justifiera donc la résurrection, lorsque agira *cette semence corporelle* qui ne se nourrit aujourd'hui que dans la matière, c'est que, « s'il

[1] I *Corinth.*, ch. XV, p. 36. Tout meurt, au contraire, et pour ne point revivre, chez la brute, car « *toute chair n'est point la* MÊME CHAIR, mais autre est la chair de l'homme, autre est la chair des bêtes. » Saint Paul, I *Corinth.*, ch. XV, v. 39. Tout à l'heure je consacrerai quelques mots à l'âme des bêtes.

[2] De cette idée du germe de la résurrection procède la folle erreur de quelques philosophes des sciences occultes : que ce germe est un ossement spécial placé dans le pied. Kornman, *De mirac. mort.*, p. 379. Quodam pedis osse tanquam ex semine. — Les rabbins appellent *luz* cet os incorruptible, qui reste encore à trouver, et lui donnent pour siége l'épine dorsale. (*Disc. sur la résurrection*, Bible Vence, Drach, t. XXII, p. 273.) — Quelles sont la nature, l'étendue, la divisibilité de ce germe? Je me garderai bien de me lancer dans ces recherches oiseuses; la généralité la plus vague est la plus sûre pour mon ignorance; je ne démontre point, j'indique!

y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel », (saint Paul, I *Corinth.*, ch. xv, ỳ. 44, p. 52), que, dans un milieu plus pur, une merveilleuse *transformation* doit-nous donner à la place de celui que la mort aura renversé : *immutabimur* (ỳ. 52).

Mais, en attendant l'époque de ce phénomène, et lorsque la mort, ouvrant les yeux de notre âme, ferme les yeux de notre corps, « le corps, comme semence », ayant en lui ce moyen germinatif que nous ne pouvons ni décrire ni presque nommer, « est mis en terre *plein de corruption*, — et il ressuscitera incorruptible. Il est mis en terre tout *difforme*, — et il ressuscitera tout glorieux. Il est mis en terre privé de mouvement, — et il ressuscitera plein de vigueur[1]. »

Placé dans *un milieu de matières entièrement corruptibles*, le corps ne doit naturellement produire ici-bas qu'un ensemble doué des qualités de la substance *périssable* qu'il s'assimile. Mais, élevé par la résurrection dans une région céleste, ce corps sera *spiritualisé;* nous le verrons devenir semblable *au corps spirituel* du Christ, son médiateur et *son milieu*, sa nourriture et sa vie,... ou bien, le feu vivant et intelligent de l'enfer lui communiquera son épouvantable incorruptibilité, mais sans le transformer en corps glorieux[2].

Il n'appartient point à ma suprême ignorance, et je ne saurais trop le répéter, de traiter à fond une question de cette hauteur. Mais je crois avoir énoncé sans trop d'inexac-

[1] *Ibid.*, ỳ. 43. Je sais que mon rédempteur est vivant, qu'au dernier jour je ressusciterai du fond de la terre; que je serai de nouveau revêtu de ma peau, et que dans ma chair, je verrai mon Dieu. — Job ch. xix, ỳ. 25-26. Dieu nous rendra la vie en nous ressuscitant (Machab., I. VII, ch. II, ỳ. 14), et en spiritualisant notre corps. I *Corinth.*, ch. xv.

[2] *Non omnes immutabimur.* Les damnés doivent être salés, — comme toute victime, — par le feu de l'enfer qui ne s'éteint jamais, quel qu'il soit. (Saint Marc, ch. IX, p. 46-48, prov. I, ỳ. 12. — Isaïe, ch. LXVI, ỳ. 24, etc.)

titude, en ces quelques lignes, l'opinion que je m'étais formée en discutant avec celui qui, malgré nos divergences d'idées politiques, voulait bien m'appeler avec tendresse son mauvais sujet d'ami, et qui s'intéressait singulièrement au succès de mes ouvrages. (Voir ses lettres sur *Dieu et les dieux*, *Mœurs et pratiques*, la *Magie au dix-neuvième siècle*.) Cet homme était le T. R. P. Ventura, hier encore l'un des éminents docteurs de l'Église militante. Une fois ou deux, notre conversation roula sur ce sujet, à propos du texte de saint Paul qu'il me semblait trouver d'accord avec la pensée que je développe. Que si, pourtant, quelque erreur ou quelque témérité se glisse dans ma parole, il est juste de l'attribuer à celui de nous deux qui n'est ni l'homme supérieur ni le théologien.

Ce que je prétends établir, en tout cas, et c'est là le nœud de ce chapitre, c'est que, dans l'homme, à la seule exception de l'âme intellectuelle, rien n'est *esprit*. C'est que lorsque *cette âme unique* quitte le corps destiné à devenir non point esprit, mais à se voir spiritualisé sous l'empire de l'âme, le corps tombe *privé de vie* et plein de corruption. Il se corrompt; mais sans que rien détruise en lui sa mystérieuse essence germinative et corporelle : *ratio corporalis*.

Ainsi le germe d'une graine peut-il attendre pendant des siècles, — et quelquefois même séparé du parenchyme de sa graine, — le rayon de soleil et la goutte de rosée qui doivent le vivifier un jour! (*Les graines de Pompéi*, etc.) Mais entre cette semence corporelle, *inerte par elle-même*, et attendant dans la tombe le retour de l'âme, pour se plonger avec elle dans un nouveau milieu et y aspirer par tous ses pores une vie de corps spiritualisé; entre ce germe et le principe vital des écoles du monde idolâtre, que reconnaît une école moderne, en le modifiant, rien de semblable; et nul n'a le droit d'y chercher une ombre de similitude. Car le

germe que nous supposons reste inerte, si l'âme n'aide à le vivifier, tandis que le principe vital est une âme véritable, une âme secondaire. Et quel que soit le but de ceux qui l'imaginent, ils ne peuvent se dispenser de le répandre dans nos organes pour y remplir par elle-même, sous le nominal et vain empire de l'âme intellectuelle, *et souvent même après le départ de cette âme supérieure*, toutes les fonctions dont l'ensemble forme et constitue la vie corporelle.

Mais les Esprits, bons ou mauvais, se servent-ils du germe expectant de la résurrection, — s'il existe, — comme d'un moyen naturel de produire les apparitions fantasmatiques? — Je l'ignore absolument; je n'y vois pour eux nulle nécessité; mieux j'y pense et plus j'en doute.

NOTE FINALE DU CHAPITRE.

Quant aux corps spirituels, voici ce que nous apprennent les esprits de M. de Caudemberg, et surtout sa *vierge Marie*, c'est-à-dire l'esprit qui joue, dans le livre si regrettable de ce savant, le rôle de la mère auguste du Sauveur — « *Les corps* spirituels paraissent constituer *l'état des âmes* avant la résurrection dernière. » La vierge Marie lui dit en toutes lettres : « Les corps spirituels ne sont pas ceux qui seront, lors de la résurrection, à la fin du monde, ILS FORMENT L'AME après la mort, et *leur figure* est semblable à celle du corps mortel » (P. 296-297.) Il ajoute à cette absurde *révélation* : L'âme se composerait de « l'esprit, l'âme proprement dite, et une troisième essence que les mots *corps spirituels* semblent indiquer, qui aurait aussi quelque chose de la matière, et pourrait se trouver *pesante* ». (*Le Monde spirituel*, p. 297.) Voilà quelle sorte de lumière répandent les esprits de M. de Caudemberg! On voit que de telles âmes peuvent être *directement vues et touchées*, puisqu'elles ont quelque chose de matériel! Elles sont houen, larves, simulacres, fantômes, et démons roulés dans la matière. En un mot, elles sont tout autre chose que l'âme véritable, telle que la définissent la science théologique et la philosophie. Laissons aux païens et à la magie ces notions, qui ne nous placent que sur le contre-pied du vrai.

CHAPITRE VINGT-DEUXIEME.

Le scalpel de M. Flourens analyse le cerveau, tombe d'aplomb sur le principe vital, et le maîtrise. — Comment ? — Ce qu'il faut penser de cette découverte. — Le pianiste et le piano.

Nous devons maintenant, reprenant notre route, ajouter aux forces de M. le rédacteur en chef de l'*Union médicale* et de son école celles de M. le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Car, ce principe de vie que nous nions et que nous reléguons dans la région des chimères, le voilà devant lui face à face; il le voit et le palpe.... Suivons de l'œil la pointe si finement trempée de son docte scalpel !

« Dans mes expériences sur le système nerveux, nous dit M. Flourens, le point capital est *la séparation de* LA VIE *d'avec* L'INTELLIGENCE, la séparation de *toutes les propriétés vitales* d'avec *toutes les propriétés intellectuelles.* »

» *Pour* LA PREMIÈRE *fois*, cette séparation, cette analyse *est certaine*, car elle est tout expérimentale. Je sépare *les propriétés* par *les organes*. J'appelle propriété distincte toute propriété qui réside dans un organe distinct. Je dis l'intelligence distincte de la vie, parce que l'intelligence réside dans un organe où ne réside pas la vie, et, réciproquement, la vie dans un organe où ne réside point l'intelligence; parce que je puis ôter *l'organe* de l'intelligence, *et l'intelligence par conséquent*, sans toucher a la vie, sans *ôter la vie, en laissant la vie tout entière.* »

« Il y a dans la vie des forces qui en gouvernent *la matière;* des forces qui en maintiennent la forme; des forces qui mettent l'être vivant en rapport avec le monde extérieur, et l'homme avec Dieu. J'appelle VIE les deux premiers ordres de ces forces; j'appelle le troisième ordre INTELLIGENCE. » (*Cosmos*, v. XII; 22 janvier 1858.)

Oh! non, de grâce! L'intelligence, autant que nous pou-

vons laisser tomber ce mot sur les facultés de la bête, n'est point distincte de la vie; je veux dire qu'elle n'a point un principe distinct de celui de la vie, et, si le sens des paroles de M. Flourens est le contraire du nôtre, ce qui nous semble être de toute évidence, l'honorable savant, dont les travaux sont une des richesses scientifiques de notre époque, se trompe et s'égare cette fois. Ses expériences l'auront déçu. Comment donc? Son scalpel, en supprimant l'organe de l'intelligence, supprimerait l'intelligence elle-même, et celle-ci serait perdue du coup? L'intelligence et son organe seraient donc une seule et même chose? Énormité que répudie sans doute le haut mérite de M. Flourens.

Qui ne le sait? l'unique effet de la suppression de l'organe, c'est d'ôter à l'intelligence *l'instrument* à l'aide duquel elle fonctionne dans son état d'union avec le corps. Mais, cet organe enlevé, l'intelligence ne disparaît pas autrement que ne disparaît d'un concert le joueur de flûte, aux mains duquel se brise sa flûte entière ou l'une de ses clefs. Son instrument détruit, ou lésé, le voici réduit dans ses moyens, ou muet, mais présent, mais plein de vie musicale, plein d'âme. Eh bien donc, lorsque s'exerce l'une des facultés de notre âme, c'est le même spectacle qui se répète. L'exercice de cette faculté cesse d'être possible aussitôt que l'organe, c'est-à-dire aussitôt que l'instrument dont elle se servait, est détruit; mais la destruction de l'organe ne peut atteindre plus sérieusement la faculté dont il est l'interprète et l'agent que la destruction de la flûte n'atteint le talent ou la personne du joueur.

Aussi, quoique dans la série de *nos organes* chacun d'eux se distingue et diffère de l'autre, ne nous sentons-nous pressés par aucune raison d'admettre, avec M. le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, que « l'intelligence est *complétement distincte* de la vie, et la vie *complète-*

ment indépendante de l'intelligence »; ni que, « le cerveau enlevé, toute l'intelligence *soit perdue*, et que, cependant, *toute la vie* subsiste » (*Cosmos*, p. 111; 22 janvier 1858), si bien que l'intelligence et la vie seraient *deux* principes évidemment distincts, puisque le fer les aurait séparés!

Devant une erreur si grossière, et qui s'appliquerait à l'homme par voie de déduction, après s'être appliquée à la bête soumise à l'art expérimental, nous nous récrierions au nom du bon sens et de l'expérience des siècles. Nous invoquerions cette loi de *simplicité* et d'*unité* qui veut que *l'intelligence* et *la vie*, c'est-à-dire que le rôle intellectuel et le rôle vital, dans la personne vivante, ne soient que l'exercice des facultés et des fonctions *diverses* et *concordantes* d'un même principe, d'une même âme. Fonctions dont l'âme s'acquitte simultanément, et semblable en ce point au pianiste qui manœuvre à la fois, *par les mains*, le clavier et, *par les pieds*, les pédales de l'instrument auquel son *intelligence* et ses mouvements donnent les transports et la suavité d'une âme musicale. La distinction des organes de l'homme ne nous permet donc pas plus de rapporter à deux principes différents les facultés intellectuelles et vitales de son âme, que la suppression de ses organes ne nous oblige d'admettre la suppression de ses facultés.

Mais après nous être exprimé en termes si clairs, ne craignons plus de nous écrier avec l'illustre académicien : Oui, « l'animal qui a perdu ses lobes cérébraux [1] ne perçoit plus, ni n'est plus capable *d'attention*, ni ne se *souvient* plus, ni ne *juge* plus, ni ne *veut* plus; mais il continue à *vivre*, à se *nourrir*, à se *mouvoir* et même à *sentir*. Il y a

[1] Et par suite son intelligence, ajoute avec inexactitude M. Flourens. Contentons-nous de dire : Et par suite l'usage de son intelligence, s'il en est doué.

donc une ligne de démarcation profonde entre *percevoir*, se *souvenir*, *juger*, *vouloir*, d'une part; et, d'autre part, *vivre*, *se nourrir*, *se mouvoir* et même *sentir*. *Percevoir*, *se souvenir*, *juger*, *vouloir*, tout cela c'est PENSER; *se nourrir*, *se mouvoir*, *sentir*, tout cela c'est VIVRE. Il y a une ligne de démarcation profonde entre penser et vivre. » (*Id.*, p. 114.) Et cependant, les facultés de penser et de vivre dérivent d'un même et unique principe animique!... Mais ce même principe trouve en nous, tout préparés pour l'exercice de chaque faculté différente, des organes tout distincts, c'est-à-dire des instruments qui diffèrent.

Quelle que soit la profondeur de cette ligne démarcative, elle se borne donc à distinguer *les facultés diverses d'une même âme*, et les organes servant à l'exercice de ces facultés. Elle ne sépare, en aucun cas, les facultés distinctes de deux âmes différentes, dont l'une serait *principe de la pensée*, l'autre *principe* corporel ou *vital!*... Sinon, pourquoi ne pas nous forger tout aussi bien autant d'âmes, ou de principes fonctionnels ou vitaux, que de facultés ou d'organes? Il n'en coûterait pas à l'imagination un effort de plus! Aussi, M. du Potet, illusionné par les invisibles agents du magnétisme, place-t-il dans chacun de nos organes un esprit tout spécial.

Et, d'ailleurs, l'union des facultés si distinctes de l'homme, et la merveilleuse unité de l'âme en qui ces facultés rayonnent, éclatent encore dans des circonstances aussi faciles à saisir que décisives. Frappez, en effet, l'homme vivant dans l'une des parties capitales de son corps, et la mort est instantanée! C'est que vous avez atteint sa personne dans un des centres de son unité, dans l'un des foyers d'où l'âme exerce et remplit ses fonctions intellectuelles ou physiques. Si donc la vie physique et l'intelligence, si le principe vital et le principe intellectuel étaient distincts l'un

de l'autre; s'il était vrai, d'après la parole de M. Flourens, « que l'intelligence réside dans un organe où ne réside pas la vie, et, réciproquement, la vie dans un organe où ne réside pas l'intelligence » (*Id., Cosmos*, v. XII; 22 janvier 1858), comment serait-il donc si facile de les atteindre au même point, et de les faire disparaître à coup sûr et du même coup? *Plusieurs points dissemblables*, où toute blessure porte, *à la fois et instantanément*, ce qui se nomme en termes vulgaires le coup de la mort, n'est-ce point là ce que nous devons appeler, en ce moment critique, l'éloquent et certain indice de leur indivisibilité radicale, et de leur identité de principe?

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

Le fantôme humain, suite. — Les diverses sortes d'âmes de l'homme, de la brute, de la plante. — Ces âmes sont-elles superposées dans l'homme? — Saint Thomas et le père Ventura. — Une de ces âmes peut elle être naturellement le formateur ou le moteur du fantôme?

Mais, avant de passer outre et d'exiger du *bon sens humain* ses conclusions formelles sur le *fantôme*, plus ou moins complet et audacieux, que de nombreux docteurs de nos facultés médicales ressuscitent sous le titre de principe vital, nous comprenons l'indispensable nécessité de laisser tomber sur la grande question des âmes une lumière dont aucune vapeur terrestre, aucun fluide fantasmagorique, aucune fumée s'élevant des abîmes de l'ignorance ou des fournaises de l'orgueil, ne puisse obscurcir la clarté.

La plus magnifique, en vérité, de toutes les sciences, et la plus sûre, est celle qui nous apprend les vérités émanées du professeur suprême; je veux dire les révélations dont le Créateur de l'homme enrichit l'humanité dès son berceau, les traditions et les écrits qui nous initient aux mystères

de sa gloire,... précieux et impérissable trésor de l'Église : c'est, en un mot, la théologie. Or, cette radieuse et modeste science, émanée d'en haut, vient en aide *au bon sens* et *aux sciences profanes*, chaque fois que l'âme périssable, l'âme des bêtes, celle que le philosophisme ou l'erreur nous impose sous le nom de principe vital, menace de faire irruption dans nos corps et de s'y associer *en qualité d'âme secondaire;* âme qui ne tarderait guere, en des temps de foi chancelante, a supplanter, dans l'opinion, la première, l'âme intellectuelle et périssable.

Tout en jetant, au pas de course, un coup d'œil sur les diverses sortes d'âmes qui prêtent vie aux différents êtres de la nature, acheminons-nous donc vers le point où les brèves et nettes paroles de quelques-uns des grands docteurs de la science sacrée viennent frapper nos oreilles.

L'homme, l'animal et la plante doivent chacun leurs propriétés vitales a *une âme;* mais cette âme diffère de nature dans chacun de ces êtres [1]. Et pour échapper aux idées fausses dont nous imprègnent les préjugés vulgaires, qui sont devenus l'atmosphère de nos intelligences, remplaçons un instant le nom de l'âme par le mot dont la science exacte par excellence se sert pour la désigner en exprimant son action.

L'âme, dit-elle, est *la forme* des corps. Or, dans le langage habituel, ces deux termes : *forme* et *configuration*, se donnent presque indifféremment l'un de l'autre. Mais, au premier de ces deux termes, empressons-nous d'enlever le sens géométrique exprimant les proportions et les contours du corps. C'est donc uniquement dans sa signification philosophique, et d'ailleurs parfaitement claire et limpide, que nous nous proposons de l'entendre (*forma in*

[1] Nous avons vu, tout à l'heure, une âme s'acquittant de ses fonctions réparatrices dans la salamandre.

formans). Ce mot, en conséquence, voudra dire, pour le moment, la force vitale, la vertu formatrice d'un être! Ainsi, lorsqu'il nous arrive de nommer *la forme* d'une créature vivante, ce mot, pour nous, signifie *son âme*, le principe formateur *qui la fait ce qu'elle est*, et non point autre chose.

Pour les organes qu'elle vivifie, la forme est donc à la fois, et à chaque instant de la vie, une sorte de moule actif et invisible. Elle est le principe de l'action et de la configuration d'un courant de matière que sans cesse elle attire, conserve, et rejette; qu'elle travaille et gouverne, et qui, chez l'animal, a pour nom le corps.

Ayant assez dit sur ce point pour être facilement compris, j'ajoute que l'âme de la brute et celle de la plante, c'est-à-dire l'âme sensitive et l'âme végétative, ne vivent qu'autant que vit la brute ou la plante qu'elles animent. Créées de Dieu dans le but unique *de donner* une vie matérielle, elles cessent d'être, ou d'avoir la vie, aussitôt qu'elles cessent de la donner. Elles ont alors rempli leur mission complète[1].

Trois facultés distinctes caractérisent *l'âme des végétaux* : ce sont les facultés de nutrition, d'accroissement, et de reproduction!

A ces trois facultés, *dont elle est également douée*, la forme de la brute, ou l'âme sensitive, en ajoute trois autres particulièrement caractéristiques : la première est la faculté sensitive, ou celle d'appréhender les choses sensibles sans appréhender leur matière. Ainsi, par exemple, l'animal voit ce rocher; son âme l'appréhende, mais sans que rien entre en lui de la matière du rocher. La seconde est la

[1] La science profane nie généralement ces âmes aujourd'hui, mais en les reconnaissant sous d'autres noms. Une négation, d'ailleurs, ne fait rien rentrer au néant; sinon, que fussent devenues nos propres âmes, que fût devenu Dieu lui-même?

faculté estimative, par laquelle l'animal distinguera, — par exemple en fait d'aliments, — le bon du mauvais. La dernière est la faculté de spontanéité, que nous nous garderons de confondre avec la liberté[1] !

Enfin, l'âme intellective, ou *la forme humaine*, joint à ces six facultés trois facultés additionnelles. La première est celle de se former des idées, la seconde est celle de raisonner, et la troisième consiste dans le libre vouloir[2].

L'âme, c'est-à-dire la forme de la brute ou de la plante, est immatérielle, mais sans être pour cela même douée d'intelligence. Elle est le principe périssable qui fait que chacun de ces objets est ce qu'il est, en tant que brute ou que plante, et n'est point autre chose. La plante ou la brute, une fois atteinte par un mal ou par un coup destructeur, son âme sensitive ou végétative, c'est-à-dire sa force formatrice et conservatrice, périt. Car, pour être immatérielle, cette forme n'en est pas moins sujette à la mort[3].

[1] Et comment les physiologistes qui veulent doter *nos corps* d'une âme secondaire, d'un principe dont les fonctions seraient d'*organiser*, de *sensitiver* et de faire végéter en nous la matière, comment ces physiologistes pourraient-ils nier au corps de la brute et de la plante l'âme sensitive et l'âme végétative ?

[2] On distingue, à un autre point de vue, dans la forme spirituelle de l'homme, l'âme proprement dite et l'esprit. La première est le siége des affections, de l'amour, de la haine, du courage, du dévouement. On dit, par exemple, de l'homme dévoué : Il a de l'âme. L'esprit est le siége des qualités ou des dons de l'intelligence. Mais ces facultés diverses appartiennent à un seul et même principe. Arrêtons-nous cependant et tâchons de nous borner ici au nécessaire.

[3] Mais quelles traces ne laisse-t-elle point de son passage ! Chaque partie de l'être qui eut âme, fût-ce même un morceau de bois, en conserve pendant un temps l'*ineffaçable empreinte !* La chimie, armée de toute sa puissance, ne saura jamais, par une opération synthétique, recomposer, réorganiser une graine, un fruit, un *simple rameau*, dont son analyse aura décomposé les éléments ! A plus forte raison ne saurait-elle reformer cette âme. Tous les savants du monde, avec tous les trésors, tous les procédés et tous les moyens de toutes les sciences, pourraient-ils créer ou refaire *une graine de sénevé*, y infuser et faire entrer l'esprit de vie qui doit un jour animer la plante, cet

Le principe de vie, l'âme des brutes et des végétaux, périt donc par la mort, par la destruction et la décomposition de la chose dont elle est la forme. Il faut que cette âme meure aussitôt que se désorganise la matière de son corps, conformément à cette vérité facile à comprendre, et réduite en axiome, que chaque être *suit son opération*, autrement dit qu'il en a le sort. Cela signifie que son opération, ses fonctions, ses œuvres, venant à cesser, et devenant impossibles, il cesse d'être! Ainsi, l'âme sensitive et l'âme végétative n'opérant ni sur Dieu, ni sur les intelligences ou les choses intellectuelles, c'est-à-dire n'ayant leur vue et leurs appétits tournés vers aucun de ces êtres immortels, à l'exemple de l'âme humaine, leur destination est de périr aussitôt qu'une perturbation suffisante fait cesser en eux toute action sur la matière, but exclusif de leurs opérations, de leurs fonctions, de leurs œuvres [1]!

Quant à l'homme, il ne possède en lui ni l'âme sensitive, ni l'âme végétative. Elles seraient une superfétation dans son être, et Dieu ne fait rien d'inutile; l'âme douée d'intelligence est donc, et doit être la seule forme, c'est-à-dire l'unique force animique de son corps. C'est là ce que saint Augustin et ce que l'ange de l'école expriment en ces termes, qui sont le triomphe même *de la raison* :

esprit de vie qui dort dans la graine, et s'y dérobe en quelque sorte ainsi que la divinité et l'humanité du Christ sous les apparences eucharistiques du pain!

[1] Je tire de saint Thomas et de mes conversations avec le R. P. Ventura la substance de cette analyse. L'illustre théatin a traité cette question dans sa *Philosophie*, ouvrage auquel il paraissait d'abord se refuser, et que je l'ai longtemps supplié de faire en opposition à la philosophie rationaliste. Elle fut éditée après sa mort, et je n'eus point encore le temps de la lire ; il m'avait lu d'assez nombreux passages du manuscrit, et *dicté* ce qui concerne les trois facultés de chaque âme.

« Ceux qui ont le plus réfléchi sur ce sujet, — l'âme des bêtes, — ont cru devoir admettre un principe qui n'est ni matière ni esprit » intelligent. (Feller, *Cat.*, v. 1, p. 301.)

Nous ne dirons point qu'il y ait dans le même homme deux âmes, comme les jacobites le prétendent, l'âme animale *qui anime le corps et se mêle au sang*, et l'autre spirituelle, qui est raisonnable. Mais nous disons qu'il n'y a dans l'homme qu'*une seule et même âme*, qui VIVIFIE LE CORPS par son alliance avec lui, et qui se règle *elle-même par sa raison*.

« L'âme intellective contient *virtuellement* l'âme sensitive et l'âme nutritive (*ou animale et végétale*), et produit, *à elle seule*, ce que *des formes* — c'est-à-dire des âmes — imparfaites produisent dans les autres êtres. On doit en dire autant de l'âme sensitive dans les bêtes, et de l'âme nutritive dans les plantes, et universellement de toutes les formes plus parfaites par rapport aux imparfaites. » (I *Somme*, quest. 76, art. 3, 4.) L'âme la plus noble exclut donc du corps qu'elle occupe toute âme qui lui serait inférieure; et le cumul des âmes échelonnées ou graduées, dans le même être, est une chimère.

Quant aux âmes fort inégales entre elles, de l'homme, de l'animal et de la plante, elles sont fort justement comparées « à des espèces de figures dont l'une comprend l'autre, comme le carré, ou la figure à quatre angles, CONTIENT le triangle, c'est-à-dire la figure à trois angles, ET LA DÉPASSE. Ainsi, l'âme intellective comprend en elle tout ce qu'il y a dans l'âme sensitive des animaux, et dans l'âme nutritive des plantes. Et, comme une surface qui a la figure d'un carré n'est pas un triangle par une figure et un carré par une autre de même Socrate, par exemple, n'est pas homme par une âme, et animal par une autre; mais il est l'un et l'autre par une seule et même âme[1].

[1] *Id.*, p. 76, article 3. *Somme* saint Thomas. Je remplace pentagone et tétragone par carré et triangle, afin que tout le monde me comprenne

Ajouterons-nous, en nous adressant aux catholiques, que ces paroles *éblouissantes* DE RAISON prennent leur point d'appui sur l'autorité formelle d'un concile : « Que s'il se rencontre désormais une personne osant s'opiniâtrer à soutenir que l'âme raisonnable ou intellective n'est point, *par elle-même*, et d'une manière essentielle, la *forme du corps* humain, il faut le tenir pour hérétique[1]. »

[1] Si quisquam, deinceps, asserere, etc. Concile de Vienne, 1311. Clément V. Apud Labbe, t. XXV, p. 411. Confirmé par Léon X dans le cinquième de Latran. Apud acta concil. H, t. IX, p. 1719.

Cette doctrine concorde d'ailleurs rigoureusement avec le symbole d'Athanase, cette grande lumière du catholicisme :

> Perfectus *homo*, *ex* anima rationali *et* humana carne *subsistens*...
> *Nam, sicut anima rationalis et caro unus est homo, ita Deus et homo unus est Christus*...
> *Ad cujus adventum omnes homines habent resurgere cum corporibus suis.*

Une âme et un corps ! voilà donc l'homme complet selon l'Église.

Que l'on nous permette d'indiquer sommairement à quelles doctrines le principe vital fait aboutir ceux qui s'aventurent à le suivre, s'ils raisonnent juste, si, comme tout chasseur d'idées sachant son métier, ils se laissent entraîner vers les conséquences par les indomptables limiers de la logique.

Jésus-Christ étant, d'après saint Paul, le type original de l'homme, dit le R. P. Ventura, on ne peut, on ne doit rendre compte de l'homme que par Jésus Christ[1], et réciproquement, en ce sens, fausser la nature de l'homme, — ce qui n'est presque rien en apparence, — c'est fausser la nature du Christ, puisque la nature *humaine* est absolument la même chez le Christ et chez l'homme. C'est donc ouvrir la porte au flux des hérésies religieuses, philosophiques, médicales, c'est fausser un des grands rayons de la science, c'est fausser la religion tout entière.

Et la religion est l'expression des rapports qui unissent l'homme à Dieu, puis à ses semblables. C'est donc fausser tous les rapports fondamentaux de ce monde.

Ce mot si simple, ce germe d'aperçus scientifiques que je livre aux penseurs, suffit pour indiquer l'importance d'une erreur qui semble n'être, au premier coup d'œil, que d'un intérêt si minime.

Aussi, le génie du mal n'a-t-il jamais cessé de prêter à cette erreur tous les travestissements et toutes les formes capables de la faire échapper aux poursuites des plus sagaces champions de la vérité.

[1] *De la vraie et de la fausse philosophie*, p. 15.

L'âme raisonnable est la forme du corps, nous affirme le concile lui-même. C'est dire que le corps ne vit et ne fonctionne que par l'opération de cette âme; car la forme, on se le rappelle, est le principe qui fait qu'un être est ce qu'il est, et n'est point autre chose!

CONCLUSION.

Lors donc que, dans notre personne, deux principes d'action, ou deux *êtres intelligents* et distincts se manifestent, ainsi, par exemple, que dans le somnambulisme magnétique, ainsi que dans l'état de médium ou de pythonisé; lorsque deux MOI se mettent en guerre, ou diffèrent seulement l'un de l'autre; lorsque l'un des deux sait et dit ce que l'autre ne sait pas; ou bien, encore, lorsque l'un de *ces deux moi* fait ses preuves d'intelligence, tandis que l'autre se confine à un rôle *organique et brute*, l'un des deux *n'est point nous-mêmes;* il n'est point une âme quelconque de notre corps.

Ce moi de surplus, ce faux moi, n'est que greffé sur nous; mais c'est trop dire encore, il n'y est que posé. — Maître et tyran du logis, hôte bienvenu, parasite maudit, agité, convulsif ou somnolent, quel que soit son rôle apparent, il n'est point une des facultés, *il n'est jamais une des substances vitales de l'être* humain, vivant ou cadavre. Il n'anime en aucun cas, et ne forme point notre corps; il ne préside à aucune fonction des organes pendant la vie; il ne rassemble naturellement après notre mort aucune partie de notre organisme, il n'en recueille aucun fluide, aucune vapeur, il n'en compose aucun simulacre de ce qu'était le corps, il ne donne naissance à aucun fantôme, si ce n'est en qualité d'Esprit, toujours et parfaitement distinct de notre être. En un mot, je veux dire qu'il *n'est qu'un parfait étranger* dans la personne de l'homme, soit qu'il y séjourne, soit qu'il la traverse.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

Chapitre incident. — Les formes déformées. — Beauté et laideur. — Raison de la beauté des anges et de la difformité des démons. — La cosmétique eucharistique. — Mgr de Ségur et le pape Pie IX, anecdote utile.

Un mot s'ajoute à l'importante question *des formes*, mais sous un point de vue totalement changé; espérons même qu'il ne sera pas trouvé sans attraits pour les nombreux chercheurs dont l'esprit aime à poursuivre la vérité jusque dans les racines du langage, jusqu'aux jets originaux de la pensée humaine.

Nous ne l'avons point oublié, la forme, — *au sens que nous disions tout à l'heure*, — est ce principe qui fait qu'un être est ce qu'il est, et n'est point autre chose. Elle est cette force formatrice et conservatrice qui constitue l'être dans les conditions d'existence où il doit vivre, pour s'acheminer vers sa fin, en suivant les voies du progrès. La condition normale d'un être est donc dans la subsistance et dans l'action de sa forme.

Élèves de ces philosophes de la Grèce[1], dont le subtil et vaniteux génie s'était approprié, par la voie du plagiat, *la science du monde oriental* (*Réponse de Josèphe à Appion*, l. I, ch. 1er.), les Latins parlaient une langue destinée par la providence divine à servir d'expression aux vérités universelles, je veux dire au catholicisme. Et les Latins ayant merveilleusement saisi la vérité que j'exprimais tout à l'heure, leur idiome la résume dans un terme admirable. Car, à l'être qui brille *de toutes les harmonies* DE SA BEAUTÉ *naturelle*, c'est-à-dire à celui qui possède, dans sa plénitude, l'excellence typique et bien réverbérée de SA FORME, ils donnent le nom de FORMOSE! — *formosus*.

[1] Nam, quid rancidius quam quod non se putet ulla
Formosam, nisi quæ de Thusca Græcula facta est? etc.
(Juvenal, *sat.* VI.)

Lorsque notre pensée remonte à Dieu, qui tira le monde du pur néant; à Dieu qui, par conséquent, *est* LA FORME *primordiale* de tout être, le second nom que notre pensée lui donne est celui de *beauté suprême*, *parce qu'il est la bonté suprême*, et que *le beau est l'émanation*, le rayonnement, *la splendeur du bon*[1] !

La beauté des anges, et celle des bienheureux, — si nous suivons cette pensée, — dépend donc uniquement de ce fait : qu'ils jouissent en Dieu *du principe inaltéré de leur forme*, c'est-à-dire de la pleine bonté de leur être. Les anges du ciel ne l'ont jamais perdue; les bienheureux, lorsqu'ils passent de ce monde au sein de Dieu la retrouvent. Et si les corruptions *héréditaires* ou *personnelles* de la nature ont défiguré, dans quelqu'une de ses parties, la personne humaine, l'âme en se *reformant* sur le Dieu sauveur et réparateur (*instaurare omnia in Christo. Ephès.*, ch. 1, ℣. 10), rendra plus tard au corps, par contre-coup, la perfection qu'il lui sera donné de puiser en cette source de vie.

Car, si le Christ est *la forme vivifiante*, — *vita* — s'il est comme le principe et le modèle des Esprits et des âmes, l'âme humaine est, secondairement, *la forme vivifiante*, elle est le principe *de la vie* et de la configuration de son corps. La splendeur du bon, *la beauté*, revivra donc dans l'homme par l'union de son être avec la beauté suprême, avec Dieu, cette force divine et créatrice que la langue

[1] C'est là ce que le monde oriental exprimait dans la langue grecque par le mot *cosmos*, le *monde*. Cosmos est, en effet, dans ses différentes significations, ciel et univers, ce qui equivalait à dire Dieu, puisque, pour le monde idolâtre, Dieu et l'univers, ou la *nature*, se confondent et sont une même chose. Aussi, *cosmos* signifie-t-il en même temps que nature ou Dieu, ornement et gloire, ou beauté dans son éclat. Or, cette beauté, le mot *cosmos* l'exprime encore par son sens principal : *ordre*; l'ordre étant, pour chaque chose, un arrangement CON-FORME à sa nature, *ou naturel* A SA FORME, et le DÉS-ORDRE *seul* y produisant la DIF-FORMITÉ, c'est-à-dire l'éloignement de sa forme : *de forma*.

grecque nomme Arché-type, afin de lui rendre hommage comme à la cause, comme à la source, comme au principe souverain, comme *au prince de toutes les formes* (ἀρχή τύπος); comme à ce Dieu, suprême possesseur de toutes les perfections, et qu'Israël, le peuple même instruit de sa bouche, nommait l'ineffable, c'est-à-dire celui que la parole est impuissante à décrire.

Les termes et le sens de ce langage nous disent assez que la laideur, morale *ou physique*, DÉFINITIVE, résulte du mouvement contraire à celui qui précipite les Esprits, en raison de leur clairvoyance et de leur docilité, vers l'union avec la force formatrice souveraine et divine.

Quoi de plus simple! Toute laideur n'est-elle point, d'après une loi de raison, le naturel effet de l'acte qui nous éloigne du principe de toute beauté : ce principe qui doit être notre patron naturel (*pater*, de *patrare*, πράττειν, faire), c'est-à-dire le type PATERNEL de notre nature, ou *la forme des formes?*

Le langage vulgarise la vérité de cette remarque si simple, chez tous les peuples, en imposant aux excès de la laideur le nom significatif de difformité. Oui, certes; et c'est à peine si nous éprouvons le besoin de réfléchir un instant pour comprendre que notre langue appelle *in-forme*, *dif-forme* ou *de-forme*, l'être qui ment à la loi de sa primordiale origine en s'éloignant du type de sa forme, *de-formâ*; en s'écartant de la figure, de la manière d'être, du mode d'exister qui doivent lui être ORDINAIRES, c'est-à-dire qui doivent être selon l'ORDRE de sa nature.

Est-ce que ces lignes, si frappantes et si claires, ne deviennent point toute une révélation de la laideur affreuse et pénale des démons, et des âmes rebelles? Cette laideur, qui les pénètre et qui les torture, n'a-t-elle point pour cause leur éloignement de la *forme* FORMATRICE, ou du modèle *divi-*

fiant de toute perfection, que les bons Esprits rencontrent avec délices et ravissement dans l'*immuable* beauté de Dieu?

Un de nos contemporains, docteur en médecine et en théologie, et qui, souvent, couvre ses idées philosophiques des profuses et riches images de la poésie, M. l'abbé Bautain, peint en si vives couleurs l'effet que produit sur les démons leur séparation de l'être sur lequel ils eussent dû continuer éternellement de *se former*, que je cède au plaisir de transporter *un de ses tableaux* au milieu de mon ouvrage :

« Il semble qu'*en se détournant de Dieu* les anges révoltés aient perdu leur base, et *par conséquent* une FORME *fixe*, en sorte qu'ils soient lancés dans l'immensité comme des Esprits sans substance, en cherchant une partout et de toutes manières, et pouvant revêtir *momentanément* toutes sortes *de formes illusoires* ou d'apparences, justement parce qu'ils ont perdu *leur forme propre et véritable*. Toujours inquiets, toujours agités, souffrant et voulant faire souffrir les autres, dévorés par une impuissante activité qui revient sur elle-même parce qu'elle manque *de forme* et d'instruments, les Esprits mauvais *ne sont certainement pas dans leur état naturel*, et tels que Dieu les a faits. Ils errent dans l'air, sur la terre, autour de l'homme, comme le lion rugissant qui demande une proie. Ils cherchent partout des existences où ils puissent se fixer (*par la possession*), par lesquelles ils puissent opérer; et c'est pourquoi ils dressent à l'homme mille piéges, le tentent et tâchent de le séduire par tous les moyens, pour s'emparer de son âme et de son corps[1]. »

Déformés, c'est-à-dire rendus *difformes* par la révolte,

[1] M. l'abbé Bautain, ancien grand vicaire à l'archevêché de Paris, *Psychologie expérimentale*, vol. I, p. 164. — Paris, 1839.

les démons n'ont donc plus d'autre désir, — et ce désir est une rage, — que de nous rendre semblables à eux-mêmes, que de nous refaire à l'image de leur personne, invariablement agitée par une fureur *de revolution* ou de changement, par la torture de l'inconstance et de l'instabilité. Et ce furieux besoin, et cette dévorante, cette infernale ardeur qui pousse les démons à s'*approprier* les hommes *par assimilation;* et cette mystérieuse influence, et *ce pouvoir progressif qui leur est donné d'en haut* sur la personne des infirmes (*non firmi*) qu'ils ont séduits, voila ce qui nous dévoile le mystère du changement, ou de la crue de laideur morale, et quelquefois même physique, de ceux que les vices goûtés et savourés précipitent vers des vices d'une apparence nouvelle et d'un plus haut relief.

En définitive donc, et pour résumer une pensée qui n'a rien de stérile et d'oiseux : hors do *la forme régulière dont la vertu découle d'en haut*, point de fixité, point de paix, point de bonté ni de beaute pour l'être intelligent; hors de a forme, qui doit refléter dans cet être les perfections de son créateur, rien, si ce n'est une difformité sans constance, sans base et sans règle : difformité progressant en même temps que progresse la distance qui le sépare de cette forme, et le précipitant d'abime en abime dans le domaine insondable de la laideur.

Mais dans la forme naturelle ou régulière, qui demeure en communication, et disons plutôt en communion avec Dieu, auteur de toute règle, se déroulent des phénomènes parallèles, mais d'un ordre contraire : c'est-à-dire une inaltérable, une immuable bonté, l'éclat d'une beauté définitive et constante, le rayonnement éternel et la splendeur des dons qui descendent de Dieu. Aussi, dès que nous altérons et vicions la beauté de notre forme divine, que nous dit l'Église ?

Elle nous dit :

« C'est dans la prière, c'est dans le travail, c'est dans la pratique des œuvres méritoires, c'est dans les sacrements qui régénèrent, qui réconcilient et renouent l'homme à Dieu, c'est tout particulièrement *dans l'Eucharistie*, — c'est-à-dire dans *la forme divine* elle-même, — que vous retrouverez votre type et que vous referez votre forme morale, l'unique et vraie voie de la vraie vie : *via, veritas et vita!* Or, ce soin de se re-former ainsi chaque jour était celui des premiers chrétiens[1]. »

[1] A mesure que se dissipe l'atmosphère du jansénisme, ce soin redevient celui des chrétiens de nos jours. Le dimanche de la Quinquagésime de l'année 1864, le saint-père ayant réuni dans son cabinet, selon l'usage, les prédicateurs du carême et les curés de Rome, avait sur sa table un paquet de livres de la *Sainte Communion* de Mgr de Ségur (rue Bonaparte, 68; 23e édit. en 1864), traduits en italien sur la première édition, avec l'*imprimatur* officiel du maître du Sacré-Palais. Le saint-père, en présentant un de ces livres, dit : « Ce petit » livre a déjà fait beaucoup de bien, on devrait le donner à tous les » enfants, quand ils font leur première communion, et tous les curés » devraient l'avoir, car il résume les vraies règles de la communion, » telles que les entend le concile de Trente, et telles qu'elles doivent » être appliquées, etc.... » Puis, le saint-père a distribué de sa main des exemplaires à ceux qui étaient présents. Ceci est rapporté par un missionnaire apostolique de la Propagande, présent à cette réunion, témoin oculaire et auriculaire.

Lire *id.* la lettre de Fénelon sur la communion fréquente, réimprimée, à plus de cent mille exemplaires, par mon honorable ami feu M. le comte Eugène de Richemont, et distribuée gratuitement par lui, avec une approbation de Mgr l'évêque d'Orléans.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME

Retour au fantôme, fin.—Les demi-morts de l'espèce humaine.—Grâce au principe vital et fantasmatique, ils forment une espèce secondaire et féconde. — Les fous sont de ce nombre ; ils cessent d'être de notre espèce. — Pourquoi l'âme de la brute n'anime-t-elle point *la machine* du fantôme, qu'animerait l'âme animale de l'homme? — Raison des amours qui semblent inavouables. — Précipices d'absurdité où nous entraînent les principes de la science opposés à ceux du catholicisme, et, pour le moment, le principe des duo-vitalistes. — Conclusion et solution pleine de science de l'illustre H. Kornman, sur les prodiges qui s'accomplissent au sein de la mort.

Nous voici, si je ne trompe, assez éclairés sur la constitution spiritueo-corporelle de l'homme pour terminer, au simple jour du bon sens, notre campagne contre ce *houen*, contre cette seconde âme sournoise et de contrebande, qui, dans l'histoire des erreurs scientifiques et religieuses, figure déjà sous tant de noms.

Voyons-le bien, et derechef : Chez la plupart des *peuples savants* du monde idolâtre, cette âme imaginaire fut le fantôme lui-même [1] ; ou, du moins, le fantôme, de quelque façon qu'il fût animé, se manifesta sous le nom de cette âme. Tantôt enrichie de facultés précieuses, et tantôt écourtée dans ses proportions, elle traversa le courant des siècles sous une multitude de dénominations diverses et quelquefois bizarres. On la désigne aujourd'hui, non plus par un nom religieux, cela prêterait à rire, mais par un nom scientifique, celui de principe vital.

Une fois donc encore, poursuivant au jour *du simple bon sens* l'intéressante étude du fantôme et des phénomènes magiques, je me questionne et je me redis : Mais, si cette seconde âme vit en nous ; si ce principe de vitalité, formant

[1] Fantôme raisonnant ou non ; voir ci-dessus les philosophes : le simulacre d'Homère dialoguant, etc., etc., ceux d'Achille, d'Ulysse, d'Hercule. *Odyssée*, chant XI.

une trinité dans son union avec l'âme et le corps, *entre en tiers* dans la composition de l'être humain; si, lorsque la mort a séparé de nos organes l'âme intellectuelle, cette âme secondaire y peut séjourner et remplir encore ses fonctions corporelles, comment, par sa seule et propre vertu, ne laisserait-elle point nos corps en jouissance d'une vie naturelle et complète? Comment ne persisterait-elle plus à leur donner une existence régulièrement animale? Comment cesserait-elle de leur communiquer une vie de tous points semblable à celle de la brute? et de quel droit s'imaginer qu'elle s'abstînt de conserver, *de reproduire par la génération*, de multiplier enfin les hommes qui, séparés par accident ou par mégarde de leur âme intellectuelle, posséderaient, dans cet autre principe de vitalité, la source de la vie des organes?

Grâce à ce principe vital qui, dans le corps, s'attarde *et mane* si longtemps après que l'âme s'en est évadée (*suprà*, docteurs cités), l'homme, en subissant une première mort, celle qui ne le dépouillerait que de son âme raisonnante, devrait donc, au lieu de revêtir le teint blafard du cadavre et de livrer sa chair à la putridité de la tombe, passer à l'état alerte et farouche de la brute. Il devrait retomber purement, de la condition d'animal raisonnable, à la condition d'animal sans raison, c'est-à-dire de bête à physionomie d'homme ou de femme! Quoi de plus clair?

Et ces *demi-morts* de la race humaine, ces êtres sevrés de leur âme intellective, mais tout remplis encore de la sève d'une vie corporelle, ne formeraient-ils point alors, et de toute nécessité, comme une classe secondaire de notre espèce, une classe à laquelle le devoir du naturaliste serait d'assigner un rang intermédiaire entre la famille des quadrumanes et la race de l'homme complet, la race de l'homme à deux âmes?... Mais ce que je dis est presque fait, et j'en atteste

les paroles des partisans les plus pratiques du principe vital; car, rapporteur que je suis de leur dogme et de leur croyance, je dois l'être également de leur langage. Nous montrant du doigt, au beau milieu de notre monde, des gens que la folie avait dégradés. Eh bien! se sont-ils écriés de leur ton le plus grave, ces êtres sont-ils encore ce que nous sommes? Oserez-vous dire que ce sont des hommes? Ce qui leur manque est évident, et ce ne sont plus que des brutes!

Voici donc une condition nouvelle pour des êtres humains, sevrés par un premier décès de leur âme pensante, et n'ayant plus, pour animer et gouverner leur corps, d'autre ressort que celui du principe vital, que l'âme sensitive de Montpellier, celle dont, à juste titre, l'école ou brilla saint Thomas reconnoît la présence chez la brute. J'y songe, et cela vaut la peine d'y songer. C'est pourquoi, réflexion faite, je me dis : Mais, si deux âmes se partagent des rôles si distincts dans notre personne, comment l'âme sensitive, qui reste après le départ de sa compagne chez ces fous, n'a-t-elle point en eux cette sûreté, cette régularité d'instincts dont elle ne s'écarte jamais chez les brutes étrangères à notre espèce? Et comment ces sortes de fous, privés qu'ils sont de leur âme raisonnable, obtiennent-ils, par la génération, des descendants doués de l'âme raisonnante? Comment leur déchéance, comment la chute qui les précipite au rang d'une espèce inférieure, leur permet-elle de procréer des êtres *du degré supérieur?*

Les fous les plus extravagants, d'ailleurs, les fous abrutis eux-mêmes, — et je l'ai vu, — sont quelquefois guérissables; on voit la raison reparaître en eux, et souvent les abandonner de nouveau. Comment un traitement médical ferait-il rentrer, comme une épée dans le fourreau, l'âme raisonnable au domicile organique qu'elle a déserté? Les

fontaines intermittentes seraient donc l'image de ces malheureux, chez qui nous verrions, tour à tour, couler avec abondance ou tarir la source de la raison, au gré des caprices de présence ou de vagabondage de l'âme supérieure? — Reinfuseur patenté d'âmes errantes, le médecin de fous saurait donc attirer ces âmes par quelque secret d'oiseleur? Il aurait le don de les restaurer dans les corps délaissés, de les y ressouder, ou de remplacer la fugitive par une autre âme sachant tout ce que savait la première? Oh! l'admirable vertu d'une douche ou d'une saignée, d'une pilule ou d'un grain d'ellébore!

Ou plutôt, et je le répète, si l'homme possède ailleurs que sur la langue ou le papier des savants un principe de vie, une âme vitale indépendante de son âme intellectuelle, comment cesse-t-il de rester au grand complet, en tant que corps vivant et animal; comment ne vaut-il point la brute, lorsque l'âme raisonnable lui fausse soudainement compagnie, ou lui fait en règle ses adieux, et change de monde? Car, sous le régime duo-vitaliste, sous la loi de la double animation du corps humain, que devrait avoir de commun la mort de l'homme intelligent avec la mort de l'homme animal?

Mais il nous faut progresser au delà de ces limites, car les dogmes de la haute magie veulent que *La lumière Astrale*, — ce rêve, ou plutôt cette expression symbolique du professeur de magie Éliphas Lévi, — se transforme par le fait de la conception de l'être humain en lumière humaine, et devienne la première enveloppe de l'âme. Se combinant avec les fluides les plus subtils, elle forme alors un corps *éthéré*, c'est-à-dire le fantôme sidéral que nomma Paracelse. A la mort, celui-ci se dégage de ses liens; mais, une volonté sympathique l'attirant dans un courant tout spécial, il s'y laisse entraîner, il s'y manifeste, et c'est ainsi que se

réalise le phénomène naturel des apparitions. (Éliphas Lévi, *Dogme et rit.*, v. 1, p. 143.)

Ce corps fantôme, ou ce péri sprit, est donc le *houen*, le simulacre de l'homme, son simulacre vital ou sa seconde âme, et l'œil le plus myope ne saurait le méconnaître.

Or, écoutons-le bien! Cette seconde âme, dit Éliphas, ou *ce corps astral*, n'est pas toujours du même sexe que le corps terrestre, et c'est là ce qui produit LES ERREURS APPARENTES des passions humaines; c'est là ce qui peut expliquer, sans les justifier en aucune façon devant la morale, les singularités amoureuses d'Anacréon ou de Sapho! » (*Éliphas Lévi, id.*, p. 143, 144.) — Sans les justifier? et pourquoi? Car si l'âme vitale, si le corps sidéral femelle peut animer un corps mâle, ou réciproquement; si l'être qui est masculin de corps et d'aspect, étant de sexe féminin par son corps éthéré, que nous appelons principe ou âme vitale, recherche naturellement dans ses affections les êtres masculins, comment ne point justifier ses appétits? Est-on coupable de sa nature?

Et nous irons au delà; car l'âme des bêtes est évidemment semblable à l'âme humaine, si la doctrine de Porphyre, ce grand philosophe de la magie néo-platonicienne, est véridique. (*Abstinence*, ch. IV, par. 10.) Cette similitude admise, l'âme animale ou secondaire de l'homme, celle des appétits physiques, peut avoir une forme différente aussi bien qu'un sexe différent de celui de son corps : la forme d'un bouc ou d'un singe, par exemple. Les appetits les plus étrangers à la nature apparente de l'homme peuvent donc être ceux de sa nature secrète ou latente. Et, dès lors, voici les goûts de Pasiphaé, mère du Minotaure, aussi légitimes que ceux de Sapho; les voilà, de même que ceux de Sodome et Gomorrhe, devenus nature. Ou bien, et par cette porte nous rentrons dans le vrai, il faut dire que toute physio-

logie, toute philosophie, toute science dont les dogmes se rencontrent avec les dogmes de la Magie, n'est que mensonge, qu'absurdité, que turpitude, dans toute l'ampleur et toutes les dimensions de ce dogme!

Non, non, malgré cette âme de bête, patronée aujourd'hui par les savants de nos Facultés médicales ou magiques sous tant de noms de rechange, l'homme n'a qu'un seul corps, une seule âme, une seule mort. Il meurt tout entier dès son premier décès. Voilà ce que nous crient, de tous les points du monde, tous les peuples et tout le bon sens de la terre. Il perd son estomac qui le nourrit; il perd ses jambes qui le portent, et, disons le mot, car de fausses apparences n'ont pu nous tromper, il perd la totalité de la vie terrestre dès que l'âme raisonnable fuit et s'échappe de son corps. Et comment d'ailleurs s'imaginer que cette seconde âme, si gauchement inventée pour la vie des organes, se mutine, batte en retraite ou fasse la morte au moment même où deviennent indispensables au corps les fonctions vitales que ses partisans lui imposent?

... Mais, au lieu de répandre dans nos corps cette vie organique que seule elle possède, — au dire des médecins duo-vitalistes et des philosophes de la Magie, — cette âme bestiale et grossière préférerait-elle se faire le péri-sprit, c'est-à-dire l'enveloppe, la gaine vaporeuse, le corps aérien de l'âme intellectuelle, lorsque le coup de la mort nous atteint? Ou bien, s'isolant d'elle ou du corps, et ramassant les vapeurs et les atomes de l'espace, se complairait-elle à y vaguer sous forme de spectre, de fantôme, de *houen* flâneur ou malicieux, ainsi que le veulent nos écoles spiritistes et les savants du vaste empire de la Chine?

Follement amoureuse de ce rôle de fantôme, ou s'attachant avec passion à l'âme raisonnante, à qui ses embrassements ne peuvent causer ni plaisir ni gloire, elle n'éprouverait

donc qu'antipathie, qu'horreur presque invincible pour le corps, dont sa nature et sa mission sont d'être la providence, l'amour et *la vie!* Elle ne l'aimerait et ne le rechercherait que lorsqu'il est devenu cadavre? Mais pourquoi donc, en vérité, supposer la fainéante et dérisoire existence de ce subalterne vivificateur de nos organes? Mais à quoi bon lui infliger cette ridicule dénomination de principe vital de nos corps, s'il n'habite nos organes qu'à titre de principe d'où ne peut sortir la vie? et de quel nom le signaler à la science, s'il est au monde l'unique principe d'où ne sache et ne puisse se dégager sa conséquence?

Eh quoi! *le principe vital* est la source de la vie organique, et le corps où il séjourne ne serait plus bon que pour les vers, et l'on appellerait le corps un cadavre, *caro data vermibus*, à l'instant même où fuit et s'en échappe l'âme intellectuelle! A ce corps, qui reste en possession de son principe de vie, on n'oserait, *sans paraître fou*, demander de marcher, de se reproduire, de se nourrir, de digérer, *de végéter au moins*, à l'exemple des êtres inférieurs qu'anime une âme sensitive ou végétative, telle que la brute ou la plante!... Aussitôt que, cédant à la mort, l'âme raisonnable s'est retirée, *la source de la vie corporelle* ne saurait donc accuser un moment sa présence dans le corps que pour y révéler la merveille de son impuissance vitale!

O phénomène entre les phénomènes! ô la singulière bévue de la nature ou de son Dieu!... Mais, en vérité, n'est-il temps de le redire : ce principe animique, dès qu'on se le figure comme distinct et différent de l'âme pensante, est une chimère, un rêve du philosophisme, une hallucination de la science, une habile et perfide création de la Magie.

Car, le chef-d'œuvre des inspirateurs et des maîtres de l'art magique, c'est de ruiner sans bruit, de miner sournoi-

sement toutes les vérités; c'est de remplacer chacune d'elles par une erreur. Bienvenues leur sont donc celles qui nous égarent sur la nature de l'homme, et sur la raison de ses rapports avec les êtres qui l'entourent. Or, non-seulement les maîtres de la science occulte sont du nombre de ceux qui délèguent à la chimère du principe vital le plein exercice de nos fonctions organiques, mais encore ils lui assignent un rôle posthume, longuement et mille fois décrit : le rôle du fantôme.

Écoutez, et voici d'un mot le thème dont les variantes fatigueront sans cesse l'oreille ouverte à l'enseignement des initiateurs : Lorsque l'assemblage de la personne humaine se désunit sous le coup de la mort, ce principe, nous disent-ils, cet Esprit vital se sépare habituellement du corps, et souvent de l'âme. Le voici devenu libre, indépendant, *sui juris*. Or, regardez et voyez ce fantôme, évoluant là-bas d'un pas furtif. Que vous en semble-t-il, et savez-vous ce qu'il est? — Rien de plus simple; il est une de ces âmes de seconde catégorie qui nous sont devenues si familières, une âme animale, un principe vital enveloppé de son manteau, c'est-à-dire de vapeurs qu'il a pompées, qu'il s'est assimilées par ses suçoirs, et qu'il a modelées sur ses formes! Il s'est refait un corps, mais un corps de spectre[1]

Cette âme subalterne, une fois adoptée par la science, que répondre, en effet, à ceux qui lui veulent attribuer ce rôle? Par quelle loi de raison empêcher les rêveurs ou les trompeurs de la philosophie magique de l'adapter à leurs fins, de la prendre à leurs gages, de l'utiliser, de la fatiguer au service de leurs systèmes et d'en faire le moteur naturel du spectre, l'âme de ces prestigieuses et fantasmagoriques apparitions dont la réalité — *quel que soit en lui-même le fantôme*, — n'est que trop positive?

Les philosophes et les poëtes initiateurs de l'antiquité

égalaient à peu près ses facultés aux facultés de l'âme raisonnable; car ils lui donnaient, au besoin, la parole et le sentiment[1]. Il est vrai que si des savants émettent la prétention de donner cette âme au fantôme, un dernier coup s'ajoute à ceux dont nous frappons leur échafaudage, non moins fragile que celui de nos docteurs duo-vitalistes.

Si les spectres, dira-t-on, doivent naissance à notre âme sensitive, toute semblable à celle des brutes et *ne périssant point au moment de notre mort*, pourquoi cette incompréhensible rareté des apparitions, d'abord? Puis ensuite, pourquoi, si ce n'est par un second hasard, les apparitions ne sont-elles autres que des fantômes à configurations humaines? Le nombre des animaux l'emporte *si prodigieusement* sur le nombre si prodigieux des humains, que les apparitions de spectres à physionomie de brutes devraient se compter dans une proportion toute pareille, si le spectre était un phénomène animique et naturel. Où se rend donc, après la mort de l'animal, l'âme de son corps, âme si frappante de ressemblance avec celle dont il est dit qu'elle donne à nos organes, puis à notre fantôme, le mouvement et la vie[2]?

[1] Voir aux chapitres antérieurs le spectre d'Homère raisonnant, parlant et pleurant, tandis que *son âme* est ailleurs; le spectre de Patrocle saignant encore, etc., etc., etc.

[2] Nous avons même vu les plus grands philosophes faire *les âmes* tellement égales, qu'ils donnent aux bêtes *une âme raisonnable*, c'est-à-dire toute semblable à la nôtre. Porphyre, *Abstin.*, l. II, ch. XI, XIII, XIV, etc., etc., l. VI, ch. X, etc. Telle est encore l'opinion des *sectes nombreuses* qui croient d'une façon plus ou moins directe à la métempsycose, et dont, aujourd'hui, nos philosophes panthéistes reproduisent virtuellement la croyance. Pour les docteurs du catholicisme, l'âme de la bête périt avec son corps; mais pour les docteurs de la science *purement profane*, ceux que leurs études attrayantes, mais d'un ordre inférieur, tiennent le dos tourné vers le soleil et la face courbée sur la matière, ces maîtres de la science philosophique et sacrée ne sont rien moins qu'une autorité.

CONCLUSION.

Le principe fantasmagorique ou vital, que des gens de mérite se sont figuré voir à l'œuvre, et se manifester dans les organes après la séparation de l'âme raisonnable d'avec le corps, n'est que chimère. Lors donc que vous vous imaginez le voir agir dans un cadavre humain, vous ne voyez qu'un effet produit du dehors par quelque agent physique, un travail interne de fermentation putride, ou, peut-être, un mouvement posthume imprimé par l'âme à l'organisme qu'elle vient de fuir[1]. En dehors de ces impulsions, de ces mouvements naturels, l'action qui s'opère dans le corps après que l'âme intellectuelle s'en est séparée, voilà, non point le jeu d'une âme secondaire, mais de véritables merveilles. Elles sont de celles que de savants recueils déclarent sortis du sein de la mort, et qui se manifestent jusque dans les débris des cadavres. Ce sont ou des miracles, ou de simples prestiges démoniaques. Celui que la cabale appelle le *Prince des corps* les produit alors dans les restes humains, ou il les revêt d'une apparence de spontanéité trompeuse. Un jour il les développe avec une sourde lenteur; un autre jour il les fait éclater avec soudaineté, sous les provocations de l'art magnétique ou magique. Mais ceux qui ne connaissent *ni la vraie nature de l homme*, ni celle des Esprits et des choses, ni les secrets de l'art magique, — et c'est dire presque tout le monde, — ceux-là, dis-je, se figurent alors que la nature seule agit. Prenant leur point d'appui sur leur ignorance, ils arguent de ce faux travail de l'organisme contre la vérité, qu'ils ne savent *chercher à sa place*, et que poursuivent, en conséquence, leurs efforts sans cesse déçus. Cependant, au nombre des docteurs qui réhabilitent sous le nom de principe vital l'âme secondaire ou animale de

[1] Lorsqu'il est certain que ce divorce solennel s'est opéré; que la mort est réelle.

l'homme, combien n'en compterions-nous point dont les épaules se lèvent de pitié devant la faiblesse d'esprit de nos aïeux. Nos aïeux étaient des hommes d'une superstition si gloutonne! C'était une race tellement sénile et caduque! Et nous les remplaçons si glorieusement sous l'éclat des lumières dont notre siècle innonde le théâtre du monde!

Ces dédains, ces froids mépris, qui ne les connaît, qui n'en est, chaque jour, le témoin? Et pourtant quelle superstition plus ancienne et plus encroûtée, dans les écoles du paganisme et de la magie, quelle superstition plus surannée, plus ridicule, et *plus féconde en erreurs sur la nature de l'homme*; quelle superstition plus absurde en un mot, mieux signalée sous ses mille noms par l'Église, par la vraie science et par le gros bon sens, que celle du principe vital, dont un si grand nombre de médecins se font, avec tant de tapage, les glorificateurs et les apôtres?

Une fois de plus, disons-le donc: En tous siècles, en tous pays, les phénomènes surnaturels du mouvement dans les cadavres surabondèrent et surabondent. Et, pour nous en conserver le souvenir, la science médicale a ses recueils, et le magnétisme médical, qui se confond avec le magnétisme magique, ouvre ses annales! L'Église, enfin, dans ses procès-verbaux de canonisation, auxquels préside la plus impitoyable critique, *nous garantit* la nature et la réalité d'une myriade de ces prodiges. Qu'opposer au merveilleux concert de ces autorités, l'une à l'autre étrangères et souvent hostiles?

Et puisque les collections de merveilles opérées dans le sein de la mort sont invoquées par M. le professeur Lordat, l'un des éminents et vénérables champions de la fausse doctrine du principe vital, nous voulons clore ce chapitre par le fragment de l'un des recueils qu'il a signalés à nos recherches; car ce passage résume la plupart des objections et des réponses que l'étude de ces phénomènes inspira.

« On nous demande, dit l'illustre Kornman, s'il faut attribuer à l'intervention miraculeuse DE DIEU, — à LA NATURE, — OU AU DÉMON, — *les apparitions et les phénomènes merveilleux* ayant pour siége les cadavres, et tels, par exemple, que leur incorruptibilité, l'impossibilité de les réduire en cendres, la crue de leurs ongles, de leur barbe, l'écoulement de leur sang en présence de celui qui les frappa du coup mortel », ou que sais-je encore!

« Saint Augustin, Henri de Hesse et d'autres docteurs se réunirent pour nous donner la très-juste réponse que voici : Ces *apparitions*, ces phénomènes, ces *fonctions*, ont pour auteur Dieu, — les anges bons ou mauvais, — les âmes des saints, — les possédés, — les magiciens, — l'astuce humaine, — et la nature, » chacune de ces causes agissant par les voies que nous avons indiquées ou décrites. (Kornman, *De miraculis mortuorum*, v. II, p. 307-308.)

Ce savant de haut renom consacra de longues veilles à l'étude assidue de cette question. Aussi, l'âme sensitive, ressuscitée dans le corps de l'homme sous le nom de principe vital, revêt-elle à ses yeux scrutateurs toutes les physionomies, *une seule exceptée!* Une seule! Et c'est celle d'un principe de vie organique, quelque humble et misérable qu'il nous plaise de le supposer.

En vain donc, pour le séduire, s'entourait de l'éclat et du renom de ses prestiges ce fameux principe vital ou *fantasmagorique* qui, sous mille aspects, et chez toutes les sectes idolâtres ou magiques, ainsi qu'aux yeux de la médecine et de la philosophie fourvoyées, fut l'une des trois substances de la personne humaine. Le lecteur, s'associant à son opinion magistrale, pourra douc se dire désormais, en toute sécurité de science et de raison :

Non, ce principe animique n'existe pas et ne doit point exister dans l'homme. Il existe dans la brute dont il est

l'âme unique, mais il y périt avec le corps. Il ne lui fut donc point, il ne lui sera jamais donné d'animer larves ou spectres d'homme ou de bête. Le chercher dans les apparitions nocturnes ou diurnes que mille témoins irrécusables ont vues représenter le personnage humain ou la brute, ce serait, en conséquence, pure folie!

Il n'est donc, il ne peut être en aucun cas ni le moteur de l'organisme humain, ni le type du corps, ni le fantôme de l'homme ou de la bête. Il ne peut jouer aucun de ces rôles, soit par sa substance isolée, soit en armant sa force organisatrice de ces fluides ou de ces vapeurs auxquels l'imagination de quelques rêveurs l'associe[1]. Hors des organes de la brute *vivante*, il est néant.

D'autres esprits sont donc les producteurs et les moteurs de *ces machines à illusions* qui constituent les apparitions spectrales. Mais, en définitive, ce que l'esprit vital de l'homme, ce que son principe animique secondaire est dans la science *sérieuse et positive*, ce n'est ni le principe de la vie du corps, ni le principe de l'existence du fantôme;... nous ne permettons donc de le nommer, en toute exactitude de langage et sans aucun jeu de mots, que le vrai fantôme d'un principe!

[1] Voir la *Magie au dix-neuvième siècle*, aux chapitres où je traite du fluide magnétique.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

Le monde, au lieu du corps de l'homme. — Son principe vital, principe de tout fantôme. — Doctrine de la haute magie. — L'avor hébraïque et Chaubard. — Doctrine primordiale sur l'âme et le gouvernement de ce monde, et des êtres qui le composent. — Digression : le mystère des influences physiologiques. — Exemples. — Mot de Bayle. — Des Esprits, bons et mauvais, sont l'âme apparente de ce monde. — Mot de saint Jérôme. — Conversation de saint Pacôme et du démon. — Un principe vital, âme de tout fantôme, n'est rien de plus dans la masse du monde que le principe vital ou l'âme fantasmatique dans le corps de l'homme.

Le moment est venu de clore, par un dernier et fort intéressant exposé, la dernière partie de ce livre. Le monde et sa masse immense vont, dans ce chapitre, remplacer le corps exigu de l'homme, et la question d'ailleurs reste la même. Daigne donc le lecteur jeter son coup d'œil d'adieu, non plus sur le principe de la vitalité de l'homme et du fantôme humain, mais sur le principe de vie de ce monde lui-même, envisagé, sous l'un de ses aspects, comme le formateur de tout fantôme qui nous épouvante, de toute illusion qui nous séduit, de toute apparition fascinante, spectracle, sabbatique.....

D'après les plus doctes philosophes de la Magie, d'accord sur ce point avec ceux du panthéisme, je ne sais quel fluide, ou quel subtil éther, pénétrant l'univers entier le vivifie. Et dans cette merveilleuse et incomparable substance, nous devons voir le créateur de toutes les images, le formateur de toutes les visions, de toutes les apparitions fantasmagoriques et spectrales; elle est, en un mot, le réservoir commun de toute force, la source mère de toute âme ou de tout Esprit, l'âme du mode et de ses phénomènes[1] ! Le fantôme de l'homme ne sort donc point de la personne humaine; il n'est plus aujourd'hui cette seconde âme que la fausse science

[1] Lumière spectrale du docteur Passavant, lumière astrale d'Éliphas Lévi, que je signale dans la *Magie au dix-neuvième siècle*, etc., etc.

impute à l'homme, il est un des enfantements, une des forces et des apparences de l'âme du monde elle-même.

A nos yeux, le fantôme n'était qu'un corps accidentel ou fantastique, une machine, façonnée, montée par des Esprits de nature angélique, et le plus habituellement par des démons. Sous une phraséologie qui semblerait nous contredire, la haute magie ne viendrait-elle point soutenir ici la thèse même que, d'après l'expérience de nos pères et la nôtre, nous avons émise et soutenue dans nos écrits ?

Enrichi de tous les trésors de la science du dix-neuvième siècle, le pseudonyme Éliphas Lévi, — jadis revêtu de la robe que porte la sainte milice de l'Église, aujourd'hui professeur de haute magie, — se lève et nous dit : « Il existe dans la nature une force bien autrement puissante que la vapeur. Un seul homme qui saurait s'en emparer, et la diriger, bouleverserait et changerait la face du monde ! Cette force était connue des anciens. Elle consiste dans un agent universel .. dont *la direction* tient immédiatement au grand arcane de la magie transcendentale. Par la direction de cet agent, on peut... voir ce qui se passe à l'autre bout du monde, on peut guérir ou frapper à distance; il se révèle à peine sous *les tâtonnements de Mesmer;*... les Gnostiques en faisaient le corps igné du Saint-Esprit, et *c'était lui qu'on adorait* dans les rites secrets du sabbat, ou du Temple, sous la figure du bouc!... » (*Dogme et rituel de la haute magie*, v. I, p. 23. 1856.)

Or, « cette âme du monde, double courant d'amour et de colère, est le *fluide ambiant* qui pénètre toute chose ». Elle est « l'éther électro-magnétique, le calorique vital et lumineux ; et c'est par sa double force, — d'attraction et de projection, — que TOUT A ÉTÉ CRÉÉ, que tout subsiste. Armé de cette force, vous pouvez vous faire adorer; *le vulgaire vous croira Dieu.* Elle est le grand agent

magique, le fluide terrestre, ou LA LUMIÈRE ASTRALE : lumière saturée d'*images* ou de reflets que notre âme peut évoquer. » (*Ibid.*, p. 74, 93, 110, 111. C'est le *mundane force* de Rogers. V. *suprà*.)

Une volonté lucide peut agir sur cet agent universel.... et, avec le concours d'autres volontés qu'elle absorbe et entraîne, déterminer de grands et d'irrésistibles courants... Elle est terrestre dans ses rapports avec la terre, elle est exclusivement humaine dans ses rapports avec les hommes. (*Ibid.*, p. 222.) En un mot, cette « lumière astrale est le séducteur universel, figuré par le serpent ». Sa force « se prête au bien comme au mal, elle porte les lumières et *propage* les ténèbres. On peut également la nommer Lucifer ou Lucifuge. C'est un serpent, mais c'est aussi une auréole. » C'est elle « qui envoie à nos évocations, et aux conjurations de la goëtie (*sorcellerie*), tant de larves et de fantômes... Elle livre bataille à l'intelligence de l'homme, et tend à la pervertir par le luxe de ses reflets et le mensonge de ses images... » (*Ibid.*, p. 126.)

Est-il au monde rien de plus clair? Cette force *Mesmérienne*, c'est-à-dire magnétique, et partout présente, cet Avor noir, âme et principe vital du monde, qui semble tout animer, tout éclairer, qui se pose *en Dieu*, qui prétend *tout créer*, qui se fait *adorer*, qui suscite les images de tous les fantômes, qui se dit lumière, — et qui *propage* les ténèbres; ce *serpent séducteur* en un mot, qui livre bataille à l'intelligence de l'homme et la pervertit, — ce n'est point un être physique, c'est une force intelligente et qui se prête au mal; c'est donc le démon! l'image est à peine gazée. Mais elle n'est point unique au monde, cette force; elle a sa parallèle qui, semblable à elle, se compose d'une double ligne, l'une spirituelle et l'autre non. Que notre vue se soutienne un instant.

Dans une œuvre hardie et remarquable, mais où pirent pied quelques erreurs (*l'Univers expliqué par la révélation, ou Essai de philosophie positive — Baillière; Paris*, 1841), Chaubard dit : La force universelle, et je dirai presque l'âme de ce monde, dont l'opération enfante la plupart des phénomènes de la vie physique, c'est le calorique-lumière, c'est l'*Aor* hébraïque. Lumière éblouissante ou *latente*, elle illumine le monde ou le pénètre, elle réside dans les ténèbres et s'y abîme; l'électricité, le magnétisme terrestre, et peut-être d'autres agents innommés se confondent en elle. Or, cette *lumière-effet* ou phénoménale, cet Avor, est la vie de tout être *inorganique* ou *organique*, mais *indépendamment* de l'âme particulière de tout être; de même que la *lumière cause*, ou le Verbe divin, créateur universel, est la vie de l'homme Esprit[1]. Les forces convergentes de l'Avor phénoménal sont la vie, et ses forces divergentes la mort, dont les éléments élaborés jaillissent en nouveaux courants de vie. Du milieu de ce monde, ôtez ce splendide principe de vie et de mort, faites-le rentrer dans le néant, et tout y redevient ténèbres; une rigidité glaciale paralyse l'être. Avor et mouvement, Avor et vie ou âme du monde, voilà donc des synonymes. (*Lire Chaubard, p.* II, III, *préface*, etc., *et p.* 121, 131, etc., etc.) Ainsi s'écriait jadis le philosophe Zénon, prêtant sa voix aux antiques traditions du monde : « La nature est UN FEU ARTISTE, qui procède méthodiquement à la génération. » (Cicéron, *De nat. deor.*, l. II, XXII.) Il avait sous les yeux, en proférant ces paroles, ce calorique lumière, cet avor, ce Vulcain mystique en qui l'idolâtre voyait à la fois le dieu Lumière-Nature, et le Jupiter infernal. (Lire mon livre *Dieu et les dieux*.)

[1] J'extrais, j'analyse, et je franchis des choses fort curieuses, lorsqu'elles ne vont pas, aussi droit que la flèche, à mon but.

Mais pour nous, éclairés par les lumières indéfectibles du catholicisme, cette force animique du monde est-elle divine, est-elle corporelle, est-elle Esprit ? Est-elle souveraine, est-elle ministre ? Écoutons.

Les grands docteurs de l'Église, afin de distinguer les anges de l'homme, et des Esprits de ténèbres, les nomment Cieux et Lumière ; et c'est par ces anges que Dieu se manifeste. Souffles et flammes ardentes, ils sont ses ministres[1]. Et « la subordination des natures créées, dit Bossuet, demande que ce monde visible et inférieur soit régi par le supérieur, la nature corporelle par la spirituelle[2]. »

L'*Aror cause*, c'est-à-dire la lumière divine, gouvernera donc par ses Esprits lumineux l'*Aror effet*, c'est-à-dire le principe fluidique, mais naturellement inerte, de la vie physique ! Et le démon lui-même, nous dit saint Jean Damascène, « était du nombre des vertus angéliques qui présidaient au gouvernement des choses terrestres ». (Saint Thomas, *Som.*, q. 110, a. 1.) Or, Dieu, qui bride les démons, n'a pas changé leur nature ; il ne les a point éloignés de toutes fonctions ; et, leur assignant le rôle de ministres de ses rigueurs, il leur laisse prendre, en ce monde de ténèbres et de désordre, une large part au mouvement et au gouvernement des choses. C'est pourquoi le grand apôtre, comme s'il eût prévu notre hébètement sur ce point, les appelle les puissances, les princes, les régisseurs de ce monde[3]. Ainsi, déjà, s'était exprimé chez

[1] Ps. CIII, t. 4. — Administratorii spiritus. Saint Paul, Héb., c. 1, t. 14. Mundi rectores. *Id.*, Éphés. c. VI, t. 12.

[2] Bossuet, *Serm. sur les anges gardiens*. — Lire *id.* saint Augustin *de Trinit.*, III, cap. IV. *Id.*, saint Thomas, *Somme*, qu. 103. — A. 6.

[3] Éphés., c. VI, t. 12. — M. Alf. Maury, de l'Institut, nous expose que les philosophes païens ne pouvaient s'expliquer le mouvement et le gouvernement de ce monde autrement que par l'action des puissances spirituelles, dieux et démons. — La tradition *catholique* et le *bon sens* leur imposaient cette croyance. (*Magie et Astrologie*, Paris, 1860, p. 102, 88, etc. — Livre anticatholique, plein d'érudition et vide de science.)

les Juifs le savant Philon, conservateur des traditions d'Israël. Les anges, nous disait-il, ont la haute main sur les empires et sur les États. (Lib. 1, q. *In gen. in eccl. Damas.*)

Éliphas et Chaubard ont parlé. Nous les avons analysés et condensés; que nous reste-t-il à faire pour être compris, si ce n'est de résumer leur parole et d'en mesurer la portée? Or, d'après la doctrine panthéiste, qu'Éliphas Lévi refond et remanie en l'appropriant à sa thèse, l'âme de ce monde est un composé fort artistement pétri de substance fluidique et de force démoniaque, c'est-à-dire spirituelle. D'après le tissu des idées que développe Chaubard, elle est une substance fluidiforme encore, mais soumise, — ainsi le veut la raison catholique, — à l'action des anges bons ou mauvais, que la terreur ou l'amour unifient dans la volonté du Dieu créateur. Que nous en coûterait-il donc de concevoir dans la première de ces substances, dans celle que tant de gens nomment si lestement le principe vital ou l'âme du monde, un éther *passif et instrumental* que Dieu pénètre, que les anges gouvernent et manient; un lien élastique et sans cesse frémissant, qui saisit chaque corps dans chaque atome de ses éléments; en un mot, un milieu universel dont l'attrait et la pression forment, de tous les êtres *corporels* de la création, le tout compacte que l'on nomme univers?

.....Source de bien et de mal physique, cet éther, si l'on nous permet cette digression d'un moment, et que nous l'envisagions au point de vue de la vigueur et de la santé des êtres, ne serait-il pas le principe qui, soumis à la force réelle, c'est-à-dire intelligente ou angélique, et traversant la substance de tout être corporel, explique, par les gradations de son énergie, le mystère de ces indéfinissables et déconcertants principes de mort [1], de ces terribles inconnues de l'algèbre

[1] *Influenza* principes délétères, et que l'analyse n'a pu saisir encore, de *mal aria*, de choléra, de pestes...

physiologique, de ces phénomènes railleurs dont la cause, se dérobant aux plus opiniâtres poursuites et à la merveilleuse puissance d'analyse des sciences profanes, frappe tour à tour, flagelle et ravage les différents règnes de la nature, hommes ou bêtes, éléments ou plantes?

Citons, entre les moins déconcertants de ces phénomènes, — et seulement en demandant au lecteur son avis, — l'un de ceux que la science du médecin désigne sous le nom plus ou moins vague et inexpliqué d'influences, *influenze*. Voici dans quelles circonstances le choléra, cet épouvantable fléau qui, de l'Asie, vint envahir l'Europe, fit sa première apparition dans la Chine, où il était autrefois inconnu. Je tiens ces renseignements d'un grand nombre de témoins oculaires.

« En 1820, de grandes vapeurs apparurent un jour sur toute la surface de la mer Jaune. Ces vapeurs, d'abord légères, augmentèrent insensiblement, se condensèrent, s'élevèrent peu à peu au-dessus du niveau des eaux de la mer Jaune et finirent par former un immense nuage qui, pendant plusieurs heures, demeura flottant et se balançant dans les airs.

» Les Chinois, comme dans toutes les apparitions des grands phénomènes de la nature, furent saisis d'épouvante et cherchèrent dans les opérations superstitieuses des bonzes les moyens d'écarter le mal. On brûla une quantité prodigieuse *de papier magique*, qu'on jetait tout enflammé à la mer; on improvisa de longues processions, où l'on portait l'image du *Grand dragon;* car on attribuait ces sinistres présages à sa colère. ...Enfin, on en vint à la suprême ressource des Chinois : on exécuta un charivari monstre. Hommes, femmes, enfants, tous frappaient à coups redoublés sur l'instrument capable de produire le bruit le plus retentissant; les tam-tam, les vases de cuisine, étaient choisis de préférence. Les cris les plus sauvages d'une innombrable multitude venaient encore ajouter à l'horreur de ce vacarme

infernal. On ne saurait imaginer rien de plus effroyable que cet immense et monstrueux tumulte, s'élevant du sein d'une grande cité.

» Pendant que les habitants du Chan-tong cherchaient à conjurer ce malheur *inconnu, mais que tout le monde pressentait*, un vent violent fit tout à coup rouler et tourbillonner le nuage, et parvint à le diviser en plusieurs grandes colonnes, qu'il poussa vers la terre. Ces vapeurs roussâtres se répandirent bientôt, comme en serpentant, rasèrent les villes et les villages; et, le lendemain, *partout où le nuage avait passé*, les hommes se trouvèrent subitement atteints d'un mal horrible, qui, dans un instant, bouleversait toute leur organisation et en faisait d'affreux cadavres. Les médecins eurent beau feuilleter leurs livres, on ne trouva nulle part aucune notion de ce mal nouveau, *étrange*, et qui frappait, *comme la foudre*, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, sur les pauvres et les riches, les jeunes et les vieux, MAIS TOUJOURS D'UNE MANIÈRE CAPRICIEUSE, et *sans suivre aucune règle fixe au milieu de ses vastes ravages!* On essaya d'une foule de remèdes, et tout fut inutile. L'implacable fléau sévissait toujours avec la même colère, plongeant partout les populations dans le deuil et l'épouvante, et frappant toujours dans sa marche les villes les plus populeuses. Il franchit ensuite la grande muraille, et les Chinois disent qu'il s'en alla en Tartarie s'évanouir dans la terre des Herbes... Longeant la Sibérie, il aura envahi la Russie et la Pologne, d'où il a bondi sur la France après la révolution de 1830, dix années tout juste après être sorti du sein de la mer Jaune. »

...Mais sortons de cette digression; et, quoi qu'il en soit, applaudissons à la tradition catholique enseignant que la création matérielle est gouvernée et administrée par les purs Esprits, principes de tout mouvement, et que nous nommons

des anges ». (Le P. Faber, *v. ci-dessous*.) En dehors de toutes les autorités de l'Église, et devant la simple loi du bon sens, il etait même tout naturel que le sceptique Bayle s'écriât : « Tôt ou tard on sera contraint d'abandonner les principes mécaniques, SI ON NE LEUR ASSOCIE les volontés de quelques intelligences ; et, franchement, il n'y a pas d'hypothèse plus capable de donner raison des événements que celle qui admet une telle association[1]. »

La science, sans cesse acculée devant la difficulté suprême des causes premières, n'a jusqu'ici rien de sérieux à mettre en ligne contre ce gouvernement du monde par les Esprits bons et mauvais : *administratorii spiritus*[2]. Aussi, lorsqu'un homme de bon sens pousse un physicien vers la cause première de tout mouvement naturel ; lorsqu'il lui demande compte de la marche des astres, de l'ordre des saisons, de la force centripète ou centrifuge de ce monde, celui-ci, s'il n'a le sens catholique, ne sait-il que répondre. Il se tait ; et, s'il parle, il ne profère que les mots stupides de hasard ou d'impulsion primordiale, de nécessité, de vertus de la matière, que sais-je encore? Un bon nombre, il est vrai, nous diront : Puissance et volonté de Dieu : réponse incomplète, et qui laisse ignorer par quelle voie s'exerce et nous arrive cette volonté toute-puissante.

Instruits que nous sommes par les traditions de l'*ancienne* synagogue, et par l'Église, ne craignons point de le répéter : Dieu seul est l'âme et le principe vital de ce monde. Présent partout, il le pénètre ; et, partout agissant, il le

[1] Article sur Plotin. — Lire *ibid.*, page 22, etc., avec les autorités et les mots de Cuvier, de Lourdoueix, l'important passage du père W. Faber, dans le *Saint Sacrement* Paris, 1857, trad. de Berhardt.

[2] Saint Paul, *Heb.*, ch. I, v. 14. Qui facit angelos suos spiritus et... *Ibid.*, v. 7. — Principes et potestates, mundi rectores tenebrarum harum, spiritualia nequitiæ in cœlestibus. — Saint Paul, *Ephes.*, ch. VI, v. 12, etc., etc. — Les mauvais anges restent subordonnés aux bons.

ment et le gouverne par la toute-puissance de son action sur des Esprits que l'amour, ou la terreur, unifie aux volontés de son éternel et immuable vouloir. Heureux sont les uns, parmi ces Esprits, lorsque sa volonté nous est miséricordieuse et secourable; tandis que les autres se réjouissent d'une joie féroce lorsqu'elle nous est contraire, rugissant de haine et d'envie dès que la plus minime bénédiction descend sur l'âme, sur le corps ou les biens de l'homme.

Mais que la masse de l'univers soit mue et vivifiée par des Esprits — *mens agitat molem*, — voilà ce qu'il est nous suffit point de savoir. Aussi, dans son livre de la hiérarchie céleste (cap. IX), saint Denis, descendant aux détails du gouvernement du monde, nous enseigne-t-il, d'accord avec Moïse, que non-seulement États et peuples (*id.*, saint Chrisost., *Homil.* 3, in ep. ad. Col., etc., etc.), mais que chaque église, chaque ordre religieux, chaque homme, et chaque lieu sacré, vivent et prospèrent sous la tutelle toute spéciale d'un ange. (Lire D. Petavii, p. 144, 144, etc.) Mais pourquoi donc, mais à quoi bon, les infinies subdivisions de cette protectrice surveillance? Je l'ignore; mais peut-être l'insondable miséricorde de Dieu voulut-elle qu'un souffle de la puissance angélique fût à l'homme, condamné à ne se régénérer et à ne se grandir que par l'humilité, un indispensable appoint contre la puissance et la malice des démons, déchaînés pour le soumettre à une vie de pénitence et d'épreuves. (Lire *Loca infesta*.)

Quoi qu'il en soit, cette puissance et cette forcenée malice ne dorment jamais. Écoutez, car de nombreux et augustes docteurs nous le crient : Le prince des ténèbres convoite nos âmes avec une si dévorante ardeur, et si furieuse est sa rage à bouleverser la domination du Christ, qu'à chaque royaume, à chaque nation, sa main prépose et répartit des préfets d'enfer, des démons chefs et gouverneurs. A chacun

d'eux la tâche spéciale est dévolue de semer et de répandre non-seulement les maux qui frappent les corps, mais de propager l'erreur religieuse, intarissable fléau, peste et ruine des familles et des individus. (Lire D. Petavii, p. 512, etc.)

Et la vigilante sollicitude de l'enfer, contre lequel Dieu sait nous rendre la lutte facile et simple[1], ne se limite point à cet ordre général de fléaux; car chaque genre, chaque spécialité de vices, a ses excitateurs particuliers et ses démons propres, dont la charge est, en se plant aux ordres d'un chef à part, d'insinuer et de fomenter dans le cœur des hommes le genre de vice ou de crime auquel il préside. Le chef détestable et artificieux de la milice infernale redouterait la faiblesse et l'impuissante rage de ses satellites, s'il les laissait s'isoler et militer chacun sous l'unique inspiration de son astuce et de ses fureurs!

Saint Jérôme, portant son attention sur cet ordre de faits, s'est donc écrié : De même que le Christ est le chef, la tête de l'Église et de tout homme (*Ecclesiæ et omnis viri*), de même Béelzébub est le chef de tous les démons qui sont déchaînés en ce monde (in c. in Habacuc), et chacune de leurs troupes a ses princes! Ainsi les Esprits de fornication et de passions impures, les Esprits d'avarice, les Esprits d'ambition, d'orgueil, de révolutions, d'hérésie ont leur archonte et leur chef. (*Ibid.*, D. Petavii, p. 515, 516, 517.)

Se rencontre-t-il, par exemple, un homme que distinguent ses vertus et l'éclat de son mérite, soyez sûr que les plus puissants d'entre les démons ne tarderont guère à entrer en lutte contre ce saint guerrier.

Saint Pacôme demandait à un démon : « Et qui donc es-tu? — Je suis celui qui précipite à terre ceux qui sont la lumière de la sainteté; je suis celui qui les enveloppe

[1] Saint Thomas, *Somme*, première partie, q. 111, 113, etc. — *Sainte Térese, sa vie par elle-même*, p. 425. Paris, 1857.

dans les sombres et mortelles brumes de la volupté. Ce fut moi qui trompai Judas; ce fut moi qui le fis choir du haut de son siége apostolique. Je t'ai donc demandé à Dieu, ô Pacôme, et je ne cesse de te combattre (*In ejus vita*, c. XLIX.) Je combats, je tente avec une infatigable ardeur les hommes doués de quelque puissance; et, quant aux faibles athlètes, ils ont pour tentateurs des Esprits subalternes!.. »

Dieu veut, en effet, dans sa miséricorde, que les chrétiens débiles n'aient que des adversaires qu'ils puissent vaincre; et jamais la force du tentateur ne surpasse celle que l'homme tenté peut et doit puiser dans la grâce[1].

A côté de l'avor lumineux, à côté de l'ange gardien du monde, des États, des cités, des individus, voilà quel est l'avor noir, la lumière ténébreuse ou viciée qu'Éliphas Lévi nomme lumière astrale et serpent séducteur, celle dont il fait à la fois l'âme des fantômes[2], l'âme du monde, l'âme de tous les êtres de ce monde, et la force universelle. — Mais cette force démoniaque n'est pour nous qu'une partie de la force angélique bonne et mauvaise, source de vie et principe de mort, par laquelle nous voyons que Dieu meut et gouverne, éprouve et soutient le monde et toute chose en ce monde.

Que les substances impondérables, ou plutôt impondérées et désignées sous le nom de fluides, *soient ou non* l'instrument habituel ou le moyen dont se servent les anges bons ou mauvais pour exercer leur action sur ce globe, cela changerait-il un mot à ces pages? Non. — Mais encore, cette masse fluidique, cet éther instrumental placé comme un levier sous la main de la puissance angélique, ne pourrait-il être, au sein de la matière, ce que la grande école de la Magie et l'une de nos

[1] *Ibid.*, D. Pictavii, p. 547. — Lire id. le grand théologal de Milan, A. Rusca, *De inferno et statu dæmonum, ante mundi exitium*.
[2] Lire en effet Bible, Sagesse, ch. XVII.

grandes écoles médicales veulent que le principe vital soit à nos corps? Serait-il une âme secondaire, mais indépendante et présidant par elle-même à la régularité des mouvements et à la vie de ce monde? — Poser une telle question, à la suite des chapitres que le lecteur vient de parcourir, ce serait faire éclater dans mille bouches à la fois le mot absurdité!

Tel n'est point, quoi qu'il en soit, le sujet que nous traitons; car, notre plan ne fut que de préparer le lecteur à discerner d'un œil ferme et sûr les agents et les moyens des grands phénomènes de la Magie. Il ne s'agissait donc pour le moment que d'envisager le principe vital dans sa liaison ou son identité avec le fantôme humain. Or, ce principe n'est dans le monde et dans le corps de l'homme que chimère, quoi que veuillent les philosophes du panthéisme, quoi que rêvent ceux de la Magie, quoi qu'imaginent quelques savants médecins, et, de plus, la substance fluidique qui le représente aux yeux de la foule est sans intelligence et sans volonté! Adieu donc les apparitions spontanées, adieu la parole volontaire, adieu les actes libres ou intelligents du fantôme, adieu le fantôme lui-même, à moins qu'il ne soit tantôt une hallucination produite dans nos sens par l'influence et l'action des Esprits, tantôt une machine fluidique ou vaporeuse, formée par ces êtres spirituels, et conduite au gré de leur vouloir.

Et c'est là tout ce qu'il est.

CONCLUSION GÉNÉRALE.

Mon livre de la *Magie au dix-neuvième siècle* a familiarisé le lecteur avec *les agents* de la Magie dont nous venons de voir défiler sous nos yeux, bien éveillés et largement ouverts, *les médiateurs*, nommés pour le moment *medium*.

De ces ministres, volontaires ou inconscients, de l'art occulte, notre attention est descendue sur les moyens auxquels la Puissance, dont ils sont les plénipotentiaires ou les interprètes, astreint et lie leur action merveilleuse.

Merveilleuse!.. Oh! ce mot s hien de la peine à passer! et déjà quelques voix académiques se récrièrent aussitôt qu'il eut dépassé le bord de mes lèvres : La Magie n'est que le côté secret et prestigieux de la nature; voilà sans doute ce que vous ignorez! Ses chatoyants aspects vous éblouissent et fatiguent, en même temps que vos yeux, votre cerveau; la fièvre du délire s'y allume, vous ne rêvez plus que prodiges, et les mirages de l'hallucination deviennent ce que vous appelez les certitudes de votre vue.

A ces puériles redites de la science, devaient répondre quelques chapitres consacrés aux descriptions du mal hallucinatif. Suivis pas à pas, l'hallucination nous y a révélé, dans une série d'irréfutables exemples, que son siége principal n'est point dans la vue de ces myriades de témoins en qui brillent de tout leur éclat la santé intellectuelle et la santé physique, mais que prennent en pitié quelques doc-

teurs; et pourquoi? parce que jamais, dans la rectitude et la fermeté de leur raison, ces témoins n'hésitent à redire à haute voix le mot à mot du rapport de leurs sens; parce que, de quelque étrange et inexplicable aspect que les faits s'environnent, le langage de ces hommes leur prête l'appui d'une simple et courageuse affirmation.

Après avoir cité devant le tribunal du lecteur, et photographié, les sortes d'hallucinations les moins observées du public, il nous appartenait de faire voir chacune d'elles établie dans sa résidence favorite, c'est-à-dire habitant en parasite les yeux de certains hommes, courbés, du haut en bas de leur vie, vers les sciences qui ont la matière pour objet. Maladie presque fatale des travailleurs que nous voyons chargés des précieuses récoltes ou des pauvres regains de ces sciences; car leur vue, ne sachant ni varier sa direction, ni s'élever au-dessus de ce qui gravite, se fatigue et s'use au terre à terre de ce labeur quotidien. Sous la pression de l'habitude, se développe donc chez ces honorables et malheureux pionniers une incapacité singulière : celle de pouvoir reconnaître, au caractère même le plus saillant de ses traits, un phénomène empreint de merveilleux. Leur fût-il signalé du bout du doigt par tout un peuple de valides témoins, leurs yeux malades et faussés ne peuvent le saisir. Et pour eux, croire au monde invisible que l'Église a nommé dans son Credo, *voir opérer* ce monde, le reconnaître *à ses effets* et le proclamer; apercevoir en un mot, au-dessous d'un Dieu quelconque, une puissance spirituelle s'élevant au-dessus du niveau de la tête humaine, c'est signe évident de folie... Mais si les choses se présentaient naturellement à leur vue, pourrions-nous les dire hallucinés?

Les variétés bizarres, et les réalités du phénomène de l'hallucination nous étant rendues familières, l'une des

folles raisons qui précipitent les esprits vulgaires vers la négation du Merveilleux se trouvait écartée. Mais une seconde restait debout, que nous devions assaillir à son tour; car nous tenions à déblayer le terrain de la Magie, résolu que nous étions de faciliter à l'œil médiocrement scrutateur les moyens de le parcourir sans péril.

Une seconde nécessité nous imposait donc sa loi : c'était de poursuivre, dans sa fuite muette et furtive, le fantôme humain, sous son titre et dans ses fonctions animiques. Il nous fallait l'arrêter, le fixer, le prendre corps à corps, avoir raison de son être, — lorsqu'il existe, — et lui arracher ses énigmes.

Sous le nom de Revenant, que dans son langage expressif lui décerne le vulgaire, déjà nous avons vu figurer ce véritable fantôme, c'est-à-dire la seule et unique âme de l'homme, sous une apparence plus ou moins spectrale ; ou, plus probablement encore, l'ange bon ou mauvais du mort, revêtu d'un corps qui le rend visible. Quelquefois même nous avons décrit, non plus le véritable Revenant, tel que le fut le prophète Samuel, mais un esprit spectral se formant un corps qui, sans ressembler à aucun homme ayant eu vie, se présente à nous tantôt sous des traits humains, et tantôt sous l'aspect de la brute ou du monstre[1].

Mais, au sens des coryphées de l'art occulte, et d'après la parole de ceux qui, sur cet étrange domaine, s'arrogent le droit presque incontesté de parler en maîtres, le grand agent des phénomènes magiques, ce n'est point un esprit étranger par sa nature à la personne humaine, c'est l'homme lui-même. Ce n'est rien que l'homme, mais envisagé dans l'une des secrètes et invisibles parties de son être : dans une âme secondaire et indépendante, chargée d'un rôle vital ou fan-

[1] Lire la *Magie au dix-neuvième siècle*, ch. IV, p 479, etc Dernière phase de la question des âmes des morts.

tasmatique et posthume ; âme imaginaire et bizarre, dont il plait à toute une école médicale, victime d'une *hallucination scientifique* opiniâtre, de sur-doter l'espèce humaine.

Aux yeux d'un nombre immense d'érudits et de philosophes, dont l'intelligence s'est hermétiquement fermée aux splendides et décisives lumières de la vérité théologique, l'homme, vivant ou mort, fut donc et serait le seul être spirituel de l'univers. Aucun autre esprit que le sien ne l'anime, ne s'y fait compter et n'y règne, aucun n'y peut mouvoir et vivifier les formes insaisissables du fantôme ; et ces formes, il les meut et les vivifie par le jeu de son âme secondaire.

Ou plutôt une seule âme, un seul esprit, source unique de vie et cause première de tous les êtres, animerait le monde entier ; et tout esprit, toute âme imaginable, ne serait qu'une étincelle un instant détachée, comme par le frottement électrique ou par le vent de la course, de cet immense et absorbant foyer de lumière et de phénomènes.

Je devais donc vouloir, et je l'ai voulu, que la main du lecteur pût déchirer, page à page, les faux titres de ces prétentions absurdes ou perfides qui, déguisant leur jeu sous des apparences scientifiques et grandioses, changent et transforment, en ravalant toute grandeur divine et humaine, la nature de Dieu, du monde et de l'homme.

Aujourd'hui, le franc terrain de la Magie nous paraît libre et dégagé. Les causes d'hallucinations ou d'erreurs propres à surprendre ou à égarer l'œil inexpert ont été par nous écartées et repoussées loin de ce domaine. Agents, médiateurs et moyens, apparitions fantasmatiques et décevantes, nous y connaissons désormais tout ce qui le meuble. L'heure sonne donc où, pour achever de nous donner les plus importantes leçons, et sans causer ni stupeur ni scandale, les grands phénomènes du Surnaturel démoniaque peuvent

éclater sur ce vaste et profond théâtre, dont les souterrains et les coulisses sont d'un monde qui ne se joue que trop impitoyablement du nôtre.

Représentation insigne, digne du plus sagace et plongeant regard de l'intelligence humaine, et dont nous nous sommes imposé la tâche. Elle est accomplie ! Tout à l'heure donc, lorsque l'attention que ce volume tient en échec aura pris un moment de repos, la série complète des phénomènes sabbatiques et des sabbats, envisagés dans les variétés de leur pièce à pièce et de leurs groupes, défilera le long de mes pages.

Et, sur cette nouvelle scène, préparons-nous à voir foisonner et se heurter, dans leurs plus excentriques singularités de mouvements et d'aspects, des figures et des personnages de tous les siècles, sans en excepter celui même dont les heures sont l'étoffe et le tissu de notre vie. Dans la physionomie de ces acteurs, dans les étrangetés de leurs allures et de leurs mœurs, dans le spectacle de leurs hauts faits, dont quelques-uns sont transmis de la main à la main par des hommes éminents de l'ordre civil ou religieux de notre époque, la trop positive réalité perd souvent ses apparences et s'éclipse, en revêtant, avec la forme du conte fantastique, les couleurs d'une sauvage et infernale poésie.

Quiconque, pourtant, daignera nous suivre; quiconque, jetant le moindre regard observateur, voudra bien aider aux lumières disposées par nous d'espace en espace, comme de légers phares, sur les scabreux et glissants sentiers où nos pas s'aventurent, ne tardera guère à saisir une vérité dominante; et la voici :

Pour un certain vulgaire, le Merveilleux n'est qu'une chimère, une poésie de cerveau malade; tandis que pour un certain autre vulgaire, il est l'âme unique des actes de fièvre et d'audace, de malice et de délire, par lesquels se tradui-

sent et font image devant nos yeux les mœurs du monde sabbatique. Eh bien! tant s'en faut que ce Merveilleux, jugé si diversement et réhabilité dans nos pages, soit en quelque sorte, et comme on se le figure, la substance même de ces actes! Il ne les pénètre, il ne les imprègne et ne s'y mêle, le plus souvent, qu'à très-faible dose.

En prenant respectueusement congé de nos lecteurs, pour leur assigner un nouveau rendez-vous, il nous reste à les prévenir que dans cette nouvelle œuvre, où foisonnent les positions délicates, nous nous gardons avec scrupule de sacrifier les exigences de la vérité, quelque hardies qu'elles semblent être, aux puérilités du respect humain, ou a de vains sentiments de pruderie. Il est inutile d'ajouter que rien ne nous ferait immoler aux prétendus intérêts de la vérité les convenances et le décorum de l'écrivain religieux qui respecte son public, par suite de l'habitude où il vit de se respecter lui-même.

FIN.

AVIS AU LECTEUR

Quoique mon livre des *Hauts phénomènes de la magie* soit fait et prêt à paraître, il y a place encore, jusqu'au moment et à la fin de l'impression, pour les documents authentiques ou sérieux et les observations importantes qu'il plairait à quelqu'un de mes lecteurs de vouloir bien m'adresser. — Usage en serait fait, sauf examen, et s'il y a lieu, dans la mesure de discrétion qui me serait imposée.

Adresser *franco* chez M. Plon, imprimeur-libraire, 8, rue Garancière, Paris.



HORS-D'ŒUVRE

INDIQUÉ COMME NOTE A LA PAGE 249.

Les phénomènes de Morzine et MM. les Drs Chiara, Michéa, Lélut, Browuson.

La crainte de grossir démesurément mon livre, ou de fatiguer le lecteur, m'oblige à retrancher de mon œuvre des chapitres entiers; la préférence, lorsqu'il s'agit de ces exécutions, doit tomber sur ceux qui trouvent ailleurs leur analogue. Je supprime donc un fort attachant chapitre où je décrivais les phénomènes qui, depuis le mois de mars 1857, n'ont presque un instant cessé de s'accomplir à Morzine. Morzine est un gros bourg de la Savoie où, gens et bêtes, quoi qu'en disent certains docteurs de l'école négative, ont été possédés de la façon la plus complète. Cette épidémie atteignit plus de cent individus, la possession sautant quelquefois de l'homme sur la brute et revenant de la brute à l'homme. Elle offrit, disons presque elle offre encore, dans leur riche et bizarre variété, les caractères les mieux tranchés du Surnaturel. Quels que puissent être les contradicteurs, je m'exprime en homme qui a lu *les procès-verbaux* et les récits autographes des principaux témoins ecclésiastiques, médicaux et laïques, de ces faits; j'ajouterai même que, parmi ces prêtres, plusieurs avaient débuté par une déclaration d'incrédulité très formelle. Mais, outre les faits qu'ils virent de leurs propres yeux, ils observèrent que le traitement médical prescrit à ces malheureux n'avait pour effet presque invariable que d'irriter et d'exaspérer leur mal. Les exorcismes, les pèlerinages, les prières, au contraire, les guérissaient subitement ou les calmaient; ils en étaient le remède sensible. Que restait-il à penser et à dire devant l'étourdissante répétition de ces faits?

Mes documents individuels concordent de tous points avec

ceux que M. de Mirville publie dans le volume de son *Livre des Esprits*, de l'an 1863. Je renvoie donc le lecteur à ces détails remplis d'intérêt, ainsi qu'il m'est permis d'en juger par la feuille détachée que l'auteur m'adresse (*son livre*, p. 213), et qui, à l'endroit des médecins dénégateurs, occuperait merveilleusement sa place dans mon chapitre de l'hallucination. J'ajouterai que la prédisposition spirituelle au mal causé par ces Esprits de maladie (saint Luc, *Spiritus infirmitatis*, ch. XIII, v. 11) paraît avoir été, de la part des Morzinois, l'imprudence avec laquelle ils se livrèrent à la consultation des tables parlantes. La prédisposition corporelle fut peut-être celle qu'indique M. le Dr Boudin, médecin en chef de l'hôpital militaire de Saint-Martin, dans la remarquable brochure qu'il a la bonne pensée de m'envoyer, et qui porte pour titre : *Dangers des unions consanguines*, p. 56, opuscule que TOUTES LES FAMILLES et tous *les éleveurs* ont *le plus grand intérêt* à se transmettre de génération en génération (Baillière; Paris, 1862; in-8°, 82 pages.)

Hélas! tout pressé qu'il était par le temps, M. de Mirville s'était acheminé vers ce théâtre de faits excentriques avec la résolution bien ferme de le visiter. Mais on soupçonnerait que le diable se mit, ce jour-là, de la partie pour lui barrer le passage : vents fous, feux électriques et pluie furieuse, les éléments en démence se déchaînèrent au moment où il se préparait à gravir ces montagnes; puis, après cela, le temps lui manqua.. Voici ce que, le 22 avril, il me mandait à ce propos :

« .... Mon cheval attelé à une planche, pour me conduire à l'entrée de la gorge de Morzine, et l'impossibilité de faire autrement les sept lieues de pays, — onze lieues de poste, — qui m'en séparaient, ne m'arrêtaient nullement, lorsque des torrents diluviens m'ont forcé d'obéir au conseil général des habitants de Thonon, en m'abstenant.. »

M. de Mirville se désole de ce contre-temps, et d'autant plus que le tribunal de Thonon était « saisi de l'affaire par les hommes possédés eux-mêmes, qui sont venus en masse s'accuser réciproquement de *se jeter le diable*. Comme Thonon est français, notre ministre de l'intérieur a demandé un rapport, et la science en a envoyé un que vous pouvez deviner... » Le devinera comme moi quiconque aura rencontré dans mes pages MM. les Drs Calmeil et Michéa. (*Lettre de M. de Mirville à M. des Mousseaux*, 22 avril 1860.)

En tout cas, M. le Dr Chiara, répétant les principaux docteurs de l'école négative qui se sont occupés de cette affaire, déclare que le mal de Morzine est d'une ressemblance frappante avec celui des ursulines de Loudun et des convulsionnaires du jansénisme (p. 29); qu'il n'est point l'hystéro-démonie, ni la demonomanie d'Esquirol.

« Serait-ce, ajoute-t-il, une véritable possession diabolique, une maladie surnaturelle? — Cette assertion *n'est pas discutable*, aujourd'hui que les progrès de la science *l'ont éclairée*. » — Serait-ce donc une hystérie? — Non, *une foule de symptômes* nous défendent d'y croire. — Mais que sera donc ce mal, monsieur le docteur? car, en vérité, nous sommes très curieux. — Eh bien, ce mal est *sui generis*, c'est-à-dire d'un genre à part. — Mais, docteur, un genre à part exige, pour se bien entendre, un nom à part, et votre *sui generis* ressemblerait fort à un aveu scientifique d'ignorance, à l'impuissance de trouver le nom juste, peut-être même *au déni* du nom que la science, hostile au Merveilleux.....

— Eh bien, puisque vous le voulez, attachant peu d'importance aux dénominations, nous nommerons ce mal hystéro-démonie!

— Bravo ! monsieur le docteur; vrai coup de maître, et quelle admirable logique ! Eh quoi! ni le démon, ni l'utérus,

ne sont les coupables de ce mal; donc, il faut le nommer hystéro-démonie, c'est-à-dire d'un nom qui déclare que l'un et l'autre en sont la cause ! O Molière ! (Lire p. 20 à 30, broch.)

Mais M. le Dr Michéa presse le pas pour venir en aide à ses confrères de la science moderne. (*De la sorcellerie, Revue contemporaine*, févr. 1862.) Hélas! le temps et l'espace ne me permettent que quelques rapides enjambées sur le terrain qu'il s'est choisi. — Quel dommage! Deux ou trois mots cependant suffisent à nous révéler cet auxiliaire.

Et d'abord, M. le Dr Michéa d'entonner les louanges de M. le Dr Lélut, vainqueur — grâce au progrès de la pathologie nerveuse — de la chimère du démon de Socrate ; puis il salue, dans M. le Dr Calmeil, le flambeau qui dissipe les ténèbres répandues sur l'histoire de la possession. (P. 533.)

J'eus l'honneur, il n'y a qu'un instant, de prendre corps à corps M. le Dr Calmeil, et le public est devenu le juge de cette lutte. (Ch. x, p. 202.) Quant à M. le Dr Lélut, ce fut aux applaudissements de Paris et de Londres que ce savant resta brisé sous les étreintes de M. Granier de Cassagnac, champion aussi redoutable que spirituel du démon, qui, jadis, avait pris Socrate pour monture. (Articles publiés dans le *Constitutionnel*, vers la fin de M. Cauvin, faciles donc à retrouver.)

Mais un exemple vaut tout un discours; voyons donc avec quel singulier bonheur M. le Dr Michéa s'élève au niveau de ses doctes confrères.

« Naguère encore, écrit-il, tout était chaos dans l'idée qu'on se formait de la Magie. D'où venait cet art, *prétendu surnaturel?*... Sur tout cela, on ne savait rien[1] ! »

[1] *Revue contemporaine*, fév. 1862, p. 526, etc. L'auteur combine toutes ses forces avec celles de la science pour assaillir le Merveilleux. Que lui demander de plus ? Nous le renvoyons à M. Victor Hugo (ci-dessus ch. x, p. 218, relire ce précieux passage.) En dehors des

On ne savait rien; magnifique aplomb! Que voulez-vous? La pathologie nerveuse, n'ayant point encore enfanté son Napoléon, dormait en attendant l'heure de ses conquêtes futures. Mais enfin cette heure sonna. Pièce à pièce, la science brisa donc tous ces grands phénomènes, devant lesquels nos pauvres aïeux avaient si misérablement courbé l'échine.

Parmi ces étrangetés, figurait la suspension des corps en l'air, le vol ou le voyage aérien. Qu'il nous suffise de savoir de quelles ressources vient d'user la science, aidée de toute la bonne volonté de M. le docteur Michéa, pour ruiner ce dernier phénomène. Ainsi nous sera révélée d'un coup la distance qui sépare le savant du vulgaire.

« La pathologie, — dit avec un charme inexprimable de gravité ce docteur, — est en mesure de se prononcer sur le *soi-disant* pouvoir de s'élever volontairement dans l'air, et de se tenir suspendu en l'air. » En effet, « dans quelques maladies nerveuses, l'homme perd la conscience du poids d'une partie ou de la totalité de son corps... L'illusion en vertu de laquelle on s'imagine ainsi quitter le sol, pour planer dans l'espace, est un problème dont la solution fut longtemps introuvable. » (*Id.*, p. 562.) Mais, attention, lecteur, attention, la voici trouvée!

Comment Simon le Magicien, précipité du haut des airs par la parole victorieuse de saint Pierre, planait-il au-dessus des têtes de tout un peuple? Comment le médium Home se tient-il nageant et suspendu dans le milieu aérien de nos salons? (*Ci-dessus, ch.* 1er.) Le voici; quoi de plus naturel, en vérité?

Trois filets nerveux, dit M. le Dr Michéa, traversent cha-

guillemets, je résume la partie logique de son article, qui dénote, non point un homme sans talent, il s'en faut, mais un savant halluciné par ses préjugés d'école.

cun de nos muscles. L'un est sensitif, l'autre moteur, et le troisième donne au cerveau le sens musculaire, la notion du poids et de la lassitude. Or, la paralysie de la sensibilité des muscles vient-elle à se produire, le malade commence à perdre le sentiment de la pesanteur. Dégagé des liens de la matière, il s'élève, il fend les airs, il y plane... Ainsi parle et raisonne notre docteur; et sa parole signifie que son malade rêve, qu'il est en proie à quelque crise hallucinative, qu'il se figure planer au-dessus du sol. Voilà donc le grand phénomène des voyages aériens *scientifiquement* expliqué! le voilà purgé de tout Merveilleux! Enfants que nous sommes, ce n'étoit qu'un songe!

Qu'un songe! Mais pourtant des milliers de personnes le voyoient se réaliser! ils suivoient des yeux ces corps flottant en l'air, et fendant l'espace. Qu'allez-vous ordonner de tous ces yeux, docteur Michéa? Ne seraient-ils point gênants, embarrassants, cruels, si la science, aujourd'hui docile à ses grands interprètes au lieu de leur dicter ses lois, ne se hâtait de convertir en hallucinés quiconque prête son témoignage au Merveilleux? Mettons-nous donc tout simplement à croire, pour entrer dans votre pensée, docteur, que par une sorte de contre-coup cérébral, ou de *choc-en-retour* électro-nerveux, ces milliers de spectateurs partagent l'illusion de votre malade. Le regardant étendu sur son lit de douleur, ils se figurent tous à la fois, — s'il rêve voyage aérien, — le voir essorant au-dessus de leur tête. Ainsi le délire, qui transporte idéalement le sujet affecté de paralysie musculaire, se partage en deux moitiés, dont l'une saute de son cerveau dans les yeux témoins de son mal. Mes yeux, s'ils le contemplent, voient son rêve; j'y participe, et je me crois en plein domaine de réalités. Phénomène d'où reste à conclure que ce qu'il plaisait à nos pères d'appeler prodige n'est rien de plus, *aujourd'hui*, qu'un simple désordre cérébral

en partie double. Quoi de plus clair... pour M. le Dr Michéa? Aussi, de quel joyeux gosier s'écrie-t-il : « Il était réservé à la science contemporaine de projeter le plus vive lumière sur cette question. » (*Id.*, p. 562.) « Les conquêtes toutes récentes de la pathologie... font donc disparaître les dernières traces des ombres répandues sur l'histoire de la démonologie! » (P. 565-6.)

O pathos! ô conquêtes et conquérants de la pathologie! ô caractéristique aplomb des hallucinés!... ô les vigoureux successeurs du digne et docte Baumgarten, le médecin de S. M. Charles XI, de suédoise mémoire, lequel voulait, morbleu! que le sage doutât de tout, excepté de la médecine!

Devons-nous rire ou redevenir sérieux, et laisser retentir cette parole de Pascal: « En vérité, il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables; et leur opposition lui est si peu dangereuse qu'elle sert, au contraire, à l'établissement des vérités que la foi nous enseigne. » (Pascal, *Nécessité d'étudier la religion*, 2e partie, art. 3; Paris, 1850.)

Sagement irrité contre ces savants, pour le mérite desquels nous professons *une haute et sincère estime* lorsque nous les trouvons hors des crises de l'état hallucinatif dans lequel les témoins et les défenseurs du Merveilleux leur semblent plongés, M. le Dr Brownson leur adresse ces remarquables paroles, bien dignes d'être gravées sur les portes de nos Facultés : « Vous repoussez l'autorité en matière de foi, et vous l'exigez en matière de science! Ce que vous ne voulez, à aucun prix, que Rome soit pour la religion, vous prétendez, à tout prix, que l'Académie le soit pour tout phénomène!... »

Or, « vos savants académiciens commencent généralement leurs investigations avec la persuasion que les faits allégués

sont impossibles, et ils font rarement attention aux phénomènes qui passent devant eux. *Tout entiers à leur scepticisme*, ils ne voient pas ce qui se fait réellement. Ils s'étudient exclusivement *à dénaturer* les phénomènes qu'ils voient; ils en éliminent le caractère surnaturel ou surhumain. Les avocats passent pour les plus mauvais témoins du monde, et les académiciens sont les moindres des gens pour observer des faits. Dans les choses qui dépendent *des sens*, je me fierais beaucoup plus à un paysan ouvert, honnête et illettré qu'à un Arago ou un Babinet, car *il n'a point de théorie qui le trouble*, point de conclusion à établir ou à réfuter. »

« M. Babinet, de l'Institut, vient d'écrire un article où il déclare impossibles les phénomènes allégués par nos récents spirites, parce qu'ils contredisent les lois de la gravité. Pauvre homme ! il raisonne comme si les phénomènes opposés aux lois de gravité étaient supposés produits par ces lois mêmes, ou du moins sans une puissance qui les domine. Mais c'est précisément cette contradiction des lois de la gravité qui fait le Merveilleux du phénomène, et c'est parce qu'il est contraire à ces lois que nous le disons surnaturel. Le docte membre de l'Institut prétend que le fait est impossible parce qu'il serait surnaturel; donc le Surnaturel est impossible parce qu'il serait surnaturel!... Quand je vois un homme élevé à la voûte sans auxiliaires visibles, et, là, restant suspendu la tête en bas, je ne prétends point que ce fait soit d'accord avec la loi de gravité; mais l'essence du fait, — que M. le Dr Michéa nous explique si bravement par la paralysie des filets nerveux, — réside dans cette opposition. Nier le fait pour cette raison, c'est dire que la loi de gravité ne peut être surmontée ni suspendue; c'est là le sophisme qui se nomme une pétition de principes. Que cela soit ou non contraire à la loi de gravité, le fait d'une table ou d'un

homme élevé au plafond se vérifie facilement par les sens, et on doit l'admettre quand des témoins d'une capacité et d'une bonne foi ordinaire l'attestent... *Ce serait une immense consolation que de trouver un illustre académicien initié pratiquement aux éléments de la logique.* »

Et d'ailleurs, « les démons peuvent ne pas aimer à manifester devant vos commissions scientifiques leur pouvoir surhumain. Ce pourrait être contraire à leur intérêt. Ils sont sûrs des membres de ces commissions, aussi longtemps qu'ils les entretiennent dans leur scepticisme », — c'est-à-dire dans leur hallucination. — Mais ces savants, une fois « forcés de reconnaître l'existence de Satan, pourraient aller plus loin, reconnaître celle du Christ, devenir chrétiens et travailler à harmoniser la science avec la foi »! (Le Dr Brownson, *Esp. et scènes du monde invisible*, ch. XXIV, livre admirable de sens et d'esprit, p. 203.)

Oui, les docteurs dont les yeux surprennent des faits merveilleux, et ne peuvent en saisir les caractères, procèdent selon le vœu des écoles académiques, si glorieusement représentées à Charenton par M. le Dr Calmeil... Ils voient les faits, et raisonnent sur des hypothèses; ils entendent des témoignages universels, et les traitent de contes fantastiques. Quelquefois cependant ils s'étonnent, et la réalité va les vaincre; mais ils se frottent un instant les yeux, et, au puissant contact de leur main, l'hallucination y refleurit.

NOTE SE RAPPORTANT A LA PAGE 362.

L'histoire de la mort de Valdemar est une invention, et le recueil où elle figure le donnait à penser. Mais il m'importait fort peu de m'en informer, puisque j'énonçais me contenter d'y voir, au gré du lecteur, « des éléments rapprochés à plaisir... ou une fantastique disposition d'incidents », et que j'ajoutais : « Ce serait tout bénéfice et bonheur que de rencontrer sur ma route, au *lieu d'une réalité positive*, un chef-d'œuvre d'imitation. » (P. 362-363.)

Le désir d'atteindre les diverses sortes d'intelligences, en variant

mes moyens, m'attache avec prédilection à ce magnifique exemple, qui résume, dans un aperçu de fantaisie, toutes les perfections du genre. En effet, imaginer c'est représenter par des images, et l'on n'imagine un tableau qu'autant que les détails d'ensemble dont on le compose sont d'une incontestable réalité. Ainsi, le fleuve de lait des contes primitifs suppose l existence bien positive du lait et des fleuves Ainsi, la perfection d'une Vénus, qui jaillit de l'imagination du sculpteur tout ornée de ses charmes, est un pur enfantement de l'idéal, ce ne lui connaît pas de type ayant vie. Et pourtant, qui refusera de reconnaître en elle un chef-d'œuvre d'*imitation?* Pourquoi cela donc? parce qu'elle s'est formée d'emprunts réels, parce qu'elle doit l existence à des réalités. Le génie synthétique de l'artiste ravit à mille sujets les parties vraies et connues qui, dans la grâce exquise de leurs formes et l'harmonie de leur accord, constituent cette création idéale de la beauté féminine.

Je renvoie donc avec confiance le lecteur aux réflexions dont mes pages ont accompagné le saisissant récit que je rappelle, et que j'eus le soin d'enchâsser dans des faits attestés (p 362-368). Mais, je le répète, si peu que des esprits étrangers à cette logique de l'art me contestent ce moyen, je m'empresse de l'abandonner. Utile à fixer dans l'intelligence un corps harmonieux de phénomènes, il n'est aucunement nécessaire

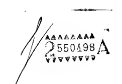


TABLE DES MATIÈRES.

CAUSERIE AVEC LE LECTEUR.

CHAPITRE PREMIER.

§ Ier. — ÉPOQUE ACTUELLE, LES MÉDIATEURS ET LES MOYENS DE LA MAGIE.

§ II. — ÉPOQUE ACTUELLE; ASIE.

CHAPITRE DEUXIÈME.

SUITE, LES MÉDIUM, TEMPS ANCIENS.

CHAPITRE TROISIÈME.

MOYENS DE LA MAGIE : SOMMEIL DIVINATOIRE DANS LES TEMPLES.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LES MOYENS DE LA MAGIE, SUITE. — LE BATON SACERDOTAL.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LES MOYENS DE LA MAGIE, SUITE

CHAPITRE SIXIÈME.

GUÉRISON DE LA RAGE, SAINT HUBERT.

CHAPITRE SEPTIÈME.

LES HALLUCINATIONS ET LES SAVANTS. — CEUX QUI PORTENT TÉMOIGNAGE DES FAITS MERVEILLEUX ÉNONCÉS CI-DESSUS SONT-ILS HALLUCINÉS? — HALLUCINATIONS DE L'ORDRE PROFANE ET DE L'ORDRE RELIGIEUX.

Avis. Prenant le mot hallucination dans son sens usuel, et non dans son sens médical, nous ne distinguons point les hallucinations des illusions. Nous disons donc, avec John Ferriar, « qu'elles comprennent toutes les illusions trompeuses ». P. 20, Brierre de Boismont, *Des hallucinations*, 1845, traité plein de science et d'erreurs, émané d'un homme de mérite, et qui, déjà, semblait entrevoir un rayon de la vérité, nous ne comptons en faire usage que dans notre prochain ouvrage des *Hauts phénomènes de la magie*.

CHAPITRE HUITIÈME.

SUITE, LES SAVANTS. — HALLUCINATIONS DOCTORALES : PREMIER EXEMPLE, GERTRUDE PODRAT, M. LE Dr FORNI ET SES CONFRÈRES.

CHAPITRE NEUVIÈME.

HALLUCINATIONS, SUITE.

CHAPITRE DIXIÈME

HALLUCINATIONS ; SUITE.

CHAPITRE ONZIÈME.

SUITE; HALLUCINATION MÉDICALE, TRÈS-DIFFÉRENTE DE CELLE DE M. LE Dr CALMEIL ET DES MÉDECINS DE LA CONSULTE SARDE

CHAPITRE DOUZIÈME.

SUITE; HALLUCINATIONS COMIQUES ET FABULEUSES.

CHAPITRE TREIZIÈME.

SUITE, HALLUCINATIONS.

CHAPITRE QUATORZIÈME

SUITE, HALLUCINATIONS

CHAPITRE QUINZIÈME

LE FANTÔME HUMAIN ET LE PRINCIPE VITAL.

CHAPITRE SEIZIÈME.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

SUITE, ÉTUDES DU FANTÔME. — HISTOIRE NATURELLE.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

SUITE ; LE FANTÔME HUMAIN. — LE GERME REPRÉSENTATIF DE L'HOMME

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

SUITE, LE FANTÔME.

CHAPITRE VINGTIÈME.

SUITE.

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME.

SUITE.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

SUITE.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

LE FANTÔME HUMAIN, SUITE.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

CHAPITRE INCIDENT. — LES FORMES DÉFORMÉES

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

RETOUR AU FANTÔME.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME

LE PRINCIPE VITAL UNIVERSEL ENVISAGÉ DANS CE MONDE, ET NON PLUS DANS LE CORPS DE L'HOMME.







